Jean-Jacques Greif

Albert & Marilyn

jjgreif.com

Introduction

La robe légère papillonne au dessus d'une grille d'aération. Des barrières retiennent une foule de badauds hurleurs. "*Hey, Marilyn! You're the best! Looking good, Marilyn! Great legs!*" Marilyn Monroe tourne *Sept ans de réflexion* à New York. Nous sommes en 1954, au coin de Lexington avenue et de la cinquante-deuxième rue.

Elle ne tourne pas vraiment. Elle joue pour la foule. Le cameraman, le perchman, le réalisateur, se contentent de faire semblant. Le service de publicité de la société de production a monté cette mascarade. Le lendemain, l'équipe filme Marilyn sans tricher pendant une demi-minute devant une maison de la soixante-et-unième rue. C'est à Hollywood, dans un décor reproduisant l'intérieur supposé de cette maison, que le véritable tournage aura lieu plus tard.

Marilyn profite de son séjour à New York pour rencontrer des amis et assister à quelques soirées. Elle ne peut pas sortir autant qu'elle le voudrait, car Joe DiMaggio, son mari, ne supporte pas les artistes et les snobs qu'elle fréquente.

Dans les soirées, les invités s'efforcent de ne pas la fixer du regard. Un homme la fixe et sourit. Il ressemble à un médecin : chevelure clairsemée, grand front, lunettes rondes à monture d'écaille.

– Vous vous souvenez de moi, miss Monroe ?

– Oui, vous êtes photographe… Hatman, c'est ça ?

– Halsman. Je vous ai photographiée pour la couverture de Life il y a deux ans.

– Bien sûr, je me rappelle. Vous m'avez fait sauter pendant des heures. Aïe aïe aïe, mes jambes, après. Ça me fait mal rien que d'y penser.

– Quand vous demandez aux gens de sauter, ils accordent toute leur attention à leur saut et laissent tomber leur masque, si bien que la véritable personne apparaît. J'ai photographié plus de quatre-vingts sauteurs. Groucho Marx, Bob Hope, Salvador Dali, le duc et la duchesse de Windsor, même le vice-président Nixon. Dès que j'en suis à cent, je publie un livre. J'ai déjà trouvé un titre : *Jumpology*.

– Groucho Marx, je l'ai rencontré. Il cherchait quelqu'un pour un petit rôle dans *Love Happy*. Il m'a demandé si je pouvais marcher de façon que de la fumée lui sorte des oreilles. J'ai marché sexy, alors il m'a donné le rôle. C'était le dernier film des Marx Brothers.

– À propos de sexy : j'ai lu un article dans un magazine. Ils vous qualifiaient de femme la plus sexy du monde et vous demandaient quel était, à votre avis, l'homme le plus sexy. Vous répondiez Einstein.

– Vous ne devez pas croire tout ce que vous lisez dans les magazines. Je vais vous dire. Je partageais un appartement avec Shelley Winters à Hollywood il y a deux ans. Nous nous amusions à dresser des listes d'hommes sexy. Je me rappelle que j'avais mis Charles Boyer et Jean Gabin sur ma liste. Des acteurs français. Vous connaissez ? Et John Huston. Je venais de tourner *Asphalt Jungle*, c'était le réalisateur. Et bon, je venais de lire un livre de lettres du professeur Einstein, et de toute façon je l'ai toujours admiré, c'est ça l'histoire. Shelley Winters a dû parler à ces journalistes, je suppose.

– C'est un ami proche, vous savez.

– Qui, le professeur Einstein ?

– Je vais le voir à Princeton vendredi. D'habitude, il passe l'été sur Long Island à faire du bateau à voile, mais il ne va pas très bien, alors il doit rester à la maison. Il aime les visites. Vous pouvez venir avec moi, miss Monroe. Je suis sûr qu'il serait content de vous rencontrer.

– Oh, ce serait chic. Je le pense vraiment. Comment ça se fait, que vous soyez amis ? Vous l'avez photographié ?

– Oui, mais je n'étais pas encore photographe quand nous sommes devenus amis. D'une certaine façon, il m'a sauvé la vie.

– Le professeur Einstein vous a sauvé la vie ?

– Et même deux fois.

– C'est une devinette ou quoi ? Je n'imagine pas le professeur Einstein vous sauvant la vie. Deux fois ? *Wow* !

– Si vous voulez une devinette, vous n'avez qu'à me demander d'où je viens.

– J'allais le faire. Je n'arrive pas à placer votre accent.

– J'ai grandi dans la ville de Riga, sur la mer Baltique. Quand j'étais petit, elle appartenait à la Russie. Elle avait été allemande, polonaise ou suédoise selon les époques. À la fin de la première guerre mondiale, j'avais douze ans, elle est devenue la capitale d'un nouveau pays, la Lettonie. Ce pays n'a pas survécu à la deuxième guerre mondiale. Ma ville natale se trouve aujourd'hui en Union Soviétique. Je parlais letton et russe et aussi yiddish, parce que ma famille était juive. J'ai étudié en Allemagne et parlé allemand, puis

j'ai travaillé en France où j'ai appris le français. Mon accent quand je parle anglais est donc un mélange bizarre, une superposition de saveurs exotiques.

– Vous ne m'avez pas dit comment le professeur Einstein vous a sauvé la vie.

– Ah oui. Mon père était dentiste. Il espérait faire de moi un médecin, les gens trouvent que c'est mieux que dentiste, je ne sais pas trop pourquoi. Moi, je voulais devenir ingénieur. Le niveau des écoles en Lettonie est ridicule, surtout en comparaison de l'Allemagne. J'ai passé un examen et je suis entré dans une très bonne école d'ingénieurs à Dresde, en Allemagne. Pendant les vacances d'été de 1928, mon père est venu me rendre visite et nous sommes partis randonner dans les Alpes autrichiennes. Je me souviens de photos de vous dans les Montagnes Rocheuses, il y a bien dix ans. Un autre photographe européen. Hongrois, je crois.

– André de Dienes. Mes premières vraies photos.

– Alors vous avez marché dans la montagne. Mon père a trébuché et il est tombé en bas, au moins cent mètres.

– Oh mon Dieu. Il a été blessé ?

– Il est mort.

– C'est affreux.

– Attendez. Cela devient plus affreux et encore plus affreux. Ils ont prétendu que je l'avais tué. Vous savez ce que dit le Dr Freud, le fils veut toujours tuer son père. Les juges autrichiens lisent Freud, bien sûr.

– Vous ne pouvez pas condamner quelqu'un pour ses intentions. Il faut des preuves matérielles.

– Je plaisantais. Ils détestent Freud, de toute façon. Ils se moquent aussi des preuves matérielles. J'était étranger et juif, cela suffisait comme preuve. Le jury m'a condamné à dix ans de prison.

– C'est aberrant. Vous avez passé dix ans en prison ?

– Ma famille et mes amis ont fait signer des pétitions, etc. C'était l'époque de la montée du nazisme en Allemagne et en Autriche. Les nazis ont dénoncé ces pétitions. Ils disaient que les juifs complotaient pour sortir un assassin de prison. Un évêque autrichien a dit que j'étais pire que Judas, qui au moins avait eu la décence de se pendre. Après une sorte de procédure d'appel, ils m'ont accordé un nouveau procès. Un expert a démontré que je n'avais pas pu pousser mon père. Il a convaincu le jury à moitié, en quelque sorte. J'ai été condamné à seulement quatre ans, cette fois.

– Ce genre de chose ne pourrait pas arriver en Amérique.

– Sauf si vous êtes noir, bien sûr. Bon, c'est à ce moment que ma sœur est allée voir Einstein à Berlin. Il avait enseigné la physique en Autriche et connaissait beaucoup de monde. Il a écrit une lettre personnelle au président de la république autrichienne. Ce dernier a signé un décret d'amnistie, à la suite de quoi j'ai été libéré. J'avais passé deux ans en prison. Des gens tentent encore d'obtenir l'annulation complète du jugement[1]. La prison était un endroit déplaisant. Je ne sais pas si j'aurais survécu encore deux ans, étant juif. C'est pourquoi je dis qu'Einstein m'a sauvé la vie.

– Ça, c'était la première fois.

– Les écoles d'ingénieur allemandes n'aiment pas les repris de justice juifs. Au lieu de retourner à Dresde, je suis allé en France et je suis devenu photographe. Cela marchait très bien. J'aimais le pays. Je suis resté dix ans à Paris. Comme vous le savez, les nazis m'ont rattrapé. Ils ont envahi la France en 1940. Ils ont convaincu le gouvernement français, qui était à leur botte, de rafler les juifs étrangers et immigrés. Des wagons à bestiaux les ont emmenés vers les camps de la mort, où ils ont été gazés. L'Amérique aurait pu les sauver, mais elle a fermé ses portes. Quelques uns d'entre nous ont échappé au sort qui nous attendait parce que nous avons reçu des certificats appelés "affidavits" nous permettant d'émigrer aux États-Unis. Savez-vous qui a signé et envoyé un affidavit à mon nom ?

– Le professeur Einstein.

– Il a sauvé beaucoup de monde. C'est un grand homme à plus d'un titre.

– Je le trouve de plus en plus sexy.

– Bon. Après-demain. Il y a un train commode à *Penn Station*.

– Oh non !

– Vous avez dit que vous aimeriez venir avec moi.

– Je veux dire, je ne peux pas prendre le train. Je ne me sens pas la fille la plus sexy du monde, je vous jure, mais si des journalistes le disent, des tas de gens le croient. Un de vos collègues, Tom Kelley, m'a demandé de poser nue et il a publié un calendrier et m'a appelée *miss Golden Dreams*, et peut-être que des soldats en Corée sont heureux de regarder cette image. Il n'y a pas de mal à ça, non ? Mais si je prends le train et si quelqu'un me reconnaît, ils se précipitent tous et cela devient désagréable. Dangereux, même.

– Suis-je bête ! Je n'ai aucune imagination. Je vais louer une voiture.

---

[1] Le jugement a été annulé en 1960.

Marilyn passe une demi-journée à Princeton pendant son séjour à New York. Toutes les biographies de Marilyn mentionnent cette excursion. Pourtant, aucune photographie ne montre Albert Einstein et Marilyn Monroe ensemble, alors même qu'un photographe assiste à leur rencontre. Voici comment j'explique ce mystère.

– Hé, Mr Halsman, que faites-vous ?

– Vous voyez, je charge un rouleau de film dans mon Leica. Je vais prendre quelques photos.

– Oh non non. Je vous en prie.

– Je comprends que nous n'ayons pas pu venir en train. Mais je ne peux pas prendre des photos ?

– Regardez mes cheveux ! Les gens qui croient que Marilyn Monroe est sexy vont découvrir qu'elle est laide. Je ne suis même pas maquillée.

– Même chose pour moi, remarque Einstein en riant.

– Bon. Je vais prendre quelques photos, mais je vais signer un papier disant que je ne les montrerai jamais à personne. Je les garderai dans mon coffre en souvenir de cette visite.

Einstein est mort en avril 1955. Marilyn était née quarante-sept ans après lui, pourtant elle ne lui a survécu que sept ans. Philippe Halsman est mort en 1979. Quelqu'un trouvera peut-être son coffre un jour dans un grenier, et nous saurons à quoi ressemblait Marilyn sans son maquillage.

La mère de Marilyn, Gladys, a épousé un certain John Baker quand elle avait seulement quatorze ans. À seize ou dix-sept ans, elle avait déjà deux enfants, Jack et Berniece (certains biographes écrivent Berneice). Elle a divorcé. John Baker a emmené les enfants dans son état d'origine, le Kentucky. Le fils est mort. Berniece Baker a épousé un Mr Miracle et s'est installée en Floride. Marilyn l'a rencontrée deux fois.

Marilyn Monroe ne s'appelait pas Marilyn Monroe, bien sûr, mais Norma Jeane ou Jean Baker. Attendez ! Après avoir divorcé, Gladys a épousé un Mr Mortensen, donc sa fille aurait dû s'appeler Norma Jean Mortensen. Elle utilisait parfois ce nom. Il est parti, lui aussi, avant la naissance de Norma Jean. Qui était le véritable père de Norma Jean ? Gladys ne paraissait pas le savoir. Quand Norma Jeane ou Jean Baker ou Mortensen a épousé Jim Dougherty, elle est devenue Norma Jean Dougherty. Le directeur de casting de la Fox

pensait que personne ne retiendrait jamais ce nom. Il a proposé de l'appeler Marilyn Miller. Elle a suggéré Monroe, qui était – peut-être – le nom de jeune fille de Gladys.

Au fait, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Jean-Jacques Greif. J'ignore si ma mère connaissait Jean Harlow. Quand je suis né, elle était mariée à un M. Roth et m'a déclaré sous le nom Jean-Jacques Roth. Six mois plus tard, mon véritable père, Lonek Greif, est revenu d'Auschwitz et m'a reconnu. Je suis devenu Jean-Jacques Greif. Si vous voulez en savoir plus sur mes aventures pré-natales, vous pouvez lire ma biographie sur mon site, *www.jjgreif.com*. Vous verrez que j'ai écrit un livre sur Marilyn Monroe il y a quelques années. Récemment, j'ai reçu la lettre suivante.

"Mon cher Jean-Jacques (si vous me permettez de vous appeler par votre prénom)

"J'ai lu beaucoup de livres sur Marilyn Monroe, étant une cousine au second degré de sa demi-sœur Berniece Baker Miracle. Je m'adresse à vous parce que je trouve votre livre le plus véridique, le plus émouvant, le mieux écrit [je saute tout un paragraphe de flatteries] de tous.

"Comme vous le savez certainement, puisque vous êtes le spécialiste numéro un de Marilyn en France et sans doute dans le monde[1], Berniece est morte dans un accident stupide en Floride, où elle habitait. Alors qu'elle jetait du poisson à un lamantin qu'elle avait apprivoisé, elle est tombée dans le bayou et sa longue chevelure rousse s'est prise dans l'hélice de son hors-bord[2]. Étant le parent le plus proche de Berniece, j'ai hérité de ce que Marilyn lui a laissé, c'est-à-dire pas grand-chose. Ainsi que vous le rappelez dans votre livre, elle a légué l'essentiel de ses biens à Lee Straberg, son professeur d'art dramatique. Toujours est-il que Federal Express m'a livré une simple valise il y a trois ans environ.

"Je n'ai pas réussi à ouvrir la foutue valise parce qu'ils n'ont pas livré de clé. De plus, j'étais très occupée, ayant acheté une licence de taxi parisien peu de temps auparavant, donc j'ai rangé la valise dans un placard chez moi.

"Je me suis souvenu de cette valise quand j'ai lu votre merveilleux livre. J'ai appelé un copain qui sait ouvrir une serrure sans utiliser de clé. Je me suis sentie bête quand il m'a dit que la valise n'était pas fermée à clé. Le fermoir était grippé. Il l'a ouvert en cinq secondes avec un tournevis.

---

[1] Il s'en faut de beaucoup. Numéro quarante-sept au mieux.

[2] Un peu trop bizarre pour moi. Je me demande si c'est vrai à cent pour cent.

“J’ai découvert une collection d’objets disparates : des lunettes de soleil, des gants à l’ancienne mode en chevreau, deux stylos, une poupée japonaise, un perroquet de porcelaine, et ainsi de suite. Mon copain pensait que ces trucs et ces machins pourraient rapporter de l’argent. Il connaît quelqu’un qui fréquente les salles de vente. Nous avons téléphoné à ce personnage, qui a pris un ton pincé pour contester notre intention. Comment pouvions-nous envisager de vendre ces précieux souvenirs ? Marilyn espérait que sa demi-sœur porterait ses lunettes et écrirait avec ses stylos, de toute évidence. Ce serait un sacrilège, en quelque sorte, de les disperser. J’ai tout gardé.

“La valise contenait aussi un carnet. C’est à ce sujet que je me permets de solliciter votre aide. Je m’interroge sur le texte qui couvre ses pages. C’est peut-être un scénario qu’elle a recopié de sa propre main. Vous citez plusieurs de ses lettres dans votre livre, donc j’ai pensé que 1) vous lisez l’anglais 2) vous connaissez l’écriture de Marilyn.

“Si je pouvais vous voir, je vous montrerais le carnet. J’ai trouvé votre adresse sur internet, mais je peux vous rencontrer où vous voulez, bien sûr.

“En attendant de faire votre connaissance, je vous prie d’agréer, monsieur, l’expression de mon estime et de mon admiration respectueuses.

“Marie-Thérèse Lefebvre.”

Je l’ai appelée au téléphone.

– Oh, Jean-Jacques, c’est la première fois que je parle à un écrivain en chair et en os. Je vous remercie de prendre le temps… Vous devez être très occupé.

– Très occupé et très curieux de nature. Je veux bien regarder ce mystérieux carnet.

– Je vous l’apporte tout de suite. Je peux venir chez vous ?

– Ce serait commode. Vous aurez peut-être du mal à garer votre taxi dans ma rue. Vous la connaissez, je suppose. Elle est très étroite.

– J’ai un jour de congé vendredi. Si cela vous convient. Je prendrai le métro.

Elle était très grande et très mince, avec des cheveux noirs et une peau laiteuse. Je me suis demandé comment elle tenait dans son taxi. Si elle ne voulait pas gêner ses clients, elle ne pouvait pas reculer son siège outre mesure. Ce serait pire si elle était très grosse, me suis-je dit.

– Bonjour, Marie-Thérèse.

– Appelez-moi Marithé. Bel appartement. Vous devez gagner beaucoup d’argent avec vos livres.

– J'aimerais bien. L'appartement est grand parce que je l'ai acheté il y a longtemps, quand les mètres carrés ne coûtaient pas cher. Je ne suis pas riche, seulement vieux.

– Voilà le carnet.

Il avait une couverture bleue et un dos de toile rouge. À l'intérieur, ces deux couleurs alternaient sur les pages.

– Cela ne ressemble pas à un scénario, à mon avis. Plutôt à un dialogue entre deux personnages. Elle utilise un crayon rouge pour l'un des deux, un bleu pour l'autre.

– Quand vous dites "elle", vous parlez de Marilyn ? Vous reconnaissez son écriture ?

– Je ne sais pas. Je trouve que toutes les écritures américaines se ressemblent. Attendez, je vais lire un peu… Hé hé, c'est incroyable. On dirait qu'elle note une conversation avec Einstein.

– Einstein ? Elle le connaissait ?

– Ils se sont rencontrés une fois, alors qu'il était déjà âgé. Il s'agit d'une seconde rencontre, qui n'est mentionnée nulle part. Il est mort peu après. C'est une découverte importante, vous savez.

– Il faudrait le publier.

– Je dois d'abord le lire. Si vous me faites confiance et acceptez de me le laisser. Ensuite, nous verrons.

Nous avons décidé que le contenu du carnet méritait d'être traduit et publié. Le voici. Au lieu d'utiliser du bleu et du rouge, je représente Albert Einstein et Marilyn Monroe par les lettres **A** et **M**.

Einstein a dessiné plusieurs schémas maladroits sur le carnet de Marilyn. Je les ai remplacés par mes propres schémas maladroits, que j'espère plus clairs.

Une fois mon travail achevé, Marie-Thérèse a remis le carnet à la Bibliothèque Nationale. Ils commencent par badigeonner les pages de je ne sais quelle résine afin qu'elles durent quelques siècles. Ensuite, ils vont les scanner et les exposer sur internet. Ils m'ont dit que cela ne prendrait pas plus de cinq ans.

En attendant, j'ai tapé la version originale du texte en anglais. Si vous lisez cette langue et voulez vérifier que je n'ai pas inventé tout ça, vous pouvez télécharger le fichier sur mon site, *jjgreif.com*.

A—J'ai été étonné vous entendre au téléphone, miss Monroe. Que vous désiriez honorer le vieil homme comme moi d'une seconde visite.

M—Vous êtes trop modeste, professeur Einstein. Parler avec vous, c'est, comment dire, un privilège. Et aussi un plaisir, bien sûr.

A—Je ne suis plus professeur. Depuis longtemps j'ai pris la retraite. Vous pouvez m'appeler Albert, oui ?

M—*Okay*, mais alors appelez-moi Marilyn.

A—Qu'avez-vous là, Marilyn ? Une machine qui enregistre les sons, peut-être, avec le microphone.

M—Magnétophone. Je l'ai emprunté à un ingénieur du son. Je ne veux rien manquer de ce que vous dites, Albert. Je ne suis pas très dégourdie, vous savez. J'ai peur de ne pas tout comprendre. Je vais recopier notre conversation en rentrant chez moi et la relire autant que je le désire.

A—Vous êtes plus, *ach*, dégourdie, que moi.

M—Comment pouvez-vous dire cela, professeur, je veux dire, Albert?

A—La dernière fois, vous êtes venue avec Halsman. Il conduisait l'automobile. Cette fois, je respire le bon air dans mon jardin, je vous vois ranger la belle automobile blanche. Mais moi, je ne suis pas même dégourdi assez pour piloter l'automobile. Vous voyez.

M—J'ai beaucoup d'amis européens qui ne conduisent pas. Vous avez moins de voitures là-bas, je suppose.

A—Beaucoup de gens sont trop pauvres pour posséder. Les gens riches ont l'automobile et le chauffeur. Et vous savez quoi, Marilyn ? Je n'ai jamais vu une femme conduire l'automobile avant de venir en Amérique.

M—C'est fastoche. Vous apprendriez en deux temps trois mouvements, c'est sûr.

A—Fastoche ? Deux temps trois mouvements ? Même la langue anglaise je ne peux pas apprendre. J'ai toujours été l'étudiant très lent. Si je commence l'école de conduire maintenant, je recevrai le diplôme sans doute pour mon centième anniversaire.

M—J'ai lu quelque part que vous n'avez pas parlé avant l'âge de cinq ans.

A—Qui a inventé cette légende, je l'ignore. Souhaitez-vous je vous dis la vérité ? Je ne veux pas parler parler parler et dire les bêtises comme les autres enfants, alors je fabrique les phrases complètes dans ma tête avant les laisser sortir. Souvent je bouge les lèvres pendant que je prépare la phrase, ensuite je la prononce avec le petit délai. Certaines personnes pensent je suis attardé mental, mais pas ma grand-mère. Quand j'ai deux ans,

elle dit je participe la conversation des adultes avec les remarques ingénieuses. Cela prouve je peux parler avant cinq ans, non ?

M—Des remarques ingénieuses à deux ans ? *Wow* ! Vous étiez déjà un génie.

A—Mon avis, à la naissance tout le monde est le génie. Les enfants presque tous finissent des adultes ennuyeux parce que suivent le chemin facile. Ils obéissent les parents et ils obéissent les professeurs. Quand j'étais enfant, l'Allemagne est unifiée depuis peu de temps et rêve les grandes conquêtes. Nous portons l'uniforme à l'école. Les professeurs nous veulent marcher au pas et chanter les chansons patriotiques. Mes camarades se réjouissent être tous semblables et jouer les soldats. Je préfère devenir moi-même.

M—Vous vouliez défiler sur votre propre musique[1].

A—C'est l'expression américaine ? Bonne expression… Vous êtes la star du cinéma, Marilyn, donc vous n'êtes pas la personne ordinaire. Vous aussi, vous défilez sur votre propre musique. Vous avez gardé un peu le génie de votre enfance. Dites-moi, où êtes-vous née ?

M—À Los Angeles. Le 1er juin 1926.

A—Quelle profession vos parents ?

M—Je n'ai pas de père. Je veux dire, je n'ai jamais connu mon père. Deux semaines après ma naissance, ma mère m'a confiée à Mr et Mrs. Bolender, des voisins de ma grand-mère. J'ai habité chez eux pendant sept ans, si bien qu'ils étaient comme mon père et ma mère, sauf qu'ils me disaient de les appeler Tante Ida et Oncle Albert.

A—Et maintenant vous venez rendre visite à l'autre vieil oncle Albert.

M—Il ne vous ressemblait pas du tout, croyez-moi. Il était facteur. Vous me demandez le métier de mes parents. Voilà, facteur. Tante Ida gagnait de l'argent en gardant des enfants. Aucun autre enfant n'est jamais resté aussi longtemps que moi, remarquez. De temps en temps, une femme aux cheveux roux venait me voir. Elle s'appelait Gladys. Elle m'apportait des bonbons. Est-ce un métier, de garder des enfants ? N'importe qui peut le faire. Et facteur aussi, d'ailleurs. Leur véritable occupation, dans la vie, c'était d'aller à l'église et de combattre le péché. Quand je péchais, Tante Ida me fouettait avec une ceinture de cuir. Gladys travaillait comme monteuse pour les studios. Elle m'emmenait parfois au cinéma. Les Bolender considéraient la salle de cinéma comme un lieu de perdition et ma

[1] *March to your own beat.*

mère comme une grande pécheresse. “Nous sommes des gens qui vont à l’église, pas des gens qui vont au cinéma”[1], disaient-ils.

A—J’ai observé il y a beaucoup plus d’églises et de gens qui vont à l’église en Amérique qu’en Europe. Beaucoup de gens obsédés par la Bible et la religion.

M—J’étais l’une d’eux jusqu’à sept ans, c’est sûr. Et puis j’ai habité avec Gladys pendant quelques mois. Elle m’a emmenée à Hollywood pour me montrer son bureau à la Columbia. Je me suis assise sur un tabouret et je l’ai regardée couper les films. Elle portait des gants en coton blanc. Elle coupait le film avec une machine, ensuite elle le réparait avec du ruban adhésif. Alors pourquoi le coupait-elle ? Ça n’avait pas de sens. Elle était folle, peut-être. Justement, ils l’ont enfermée dans un asile. Grace McKee s’est occupée de moi. C’était sa collègue. J’ai vécu avec Grace, ensuite chez des parents éloignés, et dans des familles d’accueil. J’ai même passé deux ans dans un orphelinat à Hollywood.

A—Vous voyez, Marilyn, le destin vous fait naître à Los Angeles. Là, une personne sur deux, même votre propre mère, travaille pour les studios du cinéma. Ensuite vous n’avez pas l’enfance ordinaire, vous ne suivez pas le troupeau. Vous vivez dans les familles différentes, vous essayez les modes de vie différents, vous êtes vous-même plusieurs filles différentes. Vous apprenez vous adapter, jouer les rôles. La nature vous donne le beau visage, alors vous devenez actrice à Hollywood. Je pense vous êtes la bonne actrice, sinon les gens ne vous aimeraient pas autant. Tout cela est impossible si vous avez perdu votre génie d’enfant complètement. Vous seriez juste l’autre personne dans la foule.

M—Aucun acteur n’est un génie comme vous l’êtes. En tout cas, aucun acteur à Hollywood. À la rigueur un acteur qui joue Shakespeare au théâtre, je ne sais pas.

A—Je venais à Los Angeles chaque hiver à partir 1930, je donnais les cours à l’université Caltech. J’ai lié l’amitié avec Charlie Chaplin. N’est-il pas un génie ?

M—*Gee*, je crois que vous avez raison.

A—Je vais vous dire une chose encore. Si je n’avais pas découvert un secret de l’univers ou deux, quelqu’un d’autre aurait découvert, tôt ou tard. Par exemple, Newton invente la nouvelle branche des mathématiques, “calcul différentiel”. Très utile. Il a besoin, il invente, il utilise, mais il ne prend pas la peine en parler à aucune personne. Ensuite Leibniz invente aussi le calcul différentiel. Quand les gens félicitent Leibniz, Newton se fâche. “Ha, dans mon tiroir j’ai cette chose depuis vingt ans !” Il avait le caractère difficile, vous savez.

---

[1] *We’re churchgoers, not moviegoers*. L’anglais est une langue très compacte. Je traduis de mon mieux…

Alors si Newton n'invente pas le calcul différentiel, Leibniz invente, ou quelqu'un d'autre. Mais si Charlie Chaplin ne réalise pas *Les Lumières de la Ville* et *Les Temps Modernes*, personne ne le fait. Pour cela je crois qu'il est un plus grand génie.

M—Je n'y avais jamais pensé. Si je comprends bien, vous placez les artistes au dessus des savants parce que l'on peut remplacer un savant, mais pas un artiste. L'humanité bénéficie tout de même autant du génie collectif des savants que du génie individuel des artistes.

A—Vous n'êtes pas seulement l'actrice qui fait semblant. Vous savez utiliser votre cerveau, aussi.

M—Je joue souvent les blondes idiotes, alors les gens pensent que je suis stupide. Si vous êtes vraiment stupide, vous ne pouvez pas jouer les idiotes.

A—Ainsi, si étiez née dans la famille de professeurs ou de savants, vous seriez peut-être devenue la grande physicienne.

M—Existe-t-il beaucoup de physiciennes ?

A—La question intéressante. Si une femme ne pouvait pas du tout être physicienne, elle manque l'esprit rationnel peut-être, alors il n'y aurait aucune. Pourtant j'ai connu plusieurs. Mon assistante aujourd'hui est Bruria Kaufman. Je suis sûr vous avez entendu parler de Marie Curie. C'était l'amie très chère. En Pologne elle est née, en France elle a étudié et vécu.

M—J'ai vu un film qui raconte son histoire. Greer Garson joue son rôle.

A—Elle a reçu le prix Nobel deux fois. C'est dire, deux fois plus que moi. Sa fille, Irène Joliot-Curie, aussi a reçu le prix Nobel de physique. Tout le monde considère Lise Meitner mérite le prix Nobel aussi, mais n'a pas eu. Peut-être le comité Nobel a les préjugés envers les femmes.

M—Vos parents étaient professeurs ou savants, Albert ?

A—À la vérité, non. Cependant le destin a choisi pour moi le bon endroit et le bon moment. Mon père, Hermann Einstein, se croyait le patron d'entreprise excellent. Personne ne partageait son opinion, hélas. Les entreprises qu'il fondait toujours allaient à la faillite. Il avait la compagnie à Ulm, où je suis né en 1879. Deux ans après ma naissance, la compagnie est *kaput*.

M—Où est Ulm ?

A—Dans le sud de l'Allemagne, la province appelée Souabe. À cause cette faillite, nous déménageons à Munich quand j'ai deux ans. Là j'ai grandi. Munich est la capitale de

Bavière, une grande province de l'Allemagne. À Munich mon père fonde une nouvelle compagnie avec son frère, mon oncle Jakob. Ils fabriquent et vendent les appareils électriques. Pendant que mon père dirige la compagnie, mon oncle invente toutes les sortes de machines électriques. Vous savez je suis juif, n'est-ce pas. Quand mon père est le jeune homme, les universités allemandes n'admettent pas les juifs, alors il ne peut pas étudier. Mon oncle est plus jeune. Par chance, juste quand il atteint l'âge, la loi change. Il entre à l'université et il obtient le diplôme d'ingénieur.

L'électricité se répandait partout cette époque-là. Toutes les villes veulent l'éclairage électrique. Seul l'homme qui échoue toujours comme mon père peut faire faillite. Mon père et mon oncle installent les lampadaires électriques dans plusieurs petites villes, et même la banlieue de Munich. Ensuite ils investissent beaucoup d'argent pour préparer le grand projet : l'éclairage pour toute la ville de Munich. Ils ont l'expérience, ils ont gagné des récompenses pour leurs dynamos et leurs compteurs électriques, ils ont leur atelier dans le centre de Munich. Pourtant, les conseillers municipaux choisissent une compagnie de Nuremberg qui ne connaît rien de l'éclairage électrique. On dit les conseillers ne veulent pas accorder le contrat si important à l'entreprise "juive". Mon père a emprunté beaucoup d'argent pour les études préliminaires. Une fois de plus, il doit déclarer la faillite. À ce moment, je suis dans la dernière année du lycée.

Maintenant je vous dis le rapport avec mon métier de physicien. Un atelier ou une usine d'équipement électrique est le melleur endroit pour grandir si vous voulez résoudre la grande énigme de la physique classique.

M—C'est ce que vous avez fait, Al ? Résolu la grande énigme ?

A—Je vous explique quelle est cette grande énigme. Il y a deux branches de la physique au XIXème siècle. Une branche étudie le mouvement des objets. Newton est son dieu.

M—Hey, une pomme lui est tombée sur la tête ou quelque chose.

A—J'ignore si cette histoire est véridique. Une pomme qui tombe est l'objet en mouvement, c'est certain. Personne ne s'intéressait vraiment la chute des pommes. Une seule chose ils voulaient savoir : où tombe le boulet de canon ? Si vous comprenez le calcul différentiel, vous calculez la trajectoire du boulet et vous tuez beaucoup les ennemis.

M—La science a fait des progrès. On tue encore plus de monde aujourd'hui.

A—La science permet aussi guérir les maladies et voler en avion. Newton a surtout étudié le mouvement de la lune. Il a montré la lune tombe comme la grosse pomme ou le boulet de canon. Si vous mettez beaucoup de poudre, le boulet part plus vite et tombe plus

loin. Encore plus de poudre, il part si vite qu'il tourne autour de la terre. C'est le mouvement de la lune. Avant Newton, la première personne qui étudie le mouvement est Galilée. Dans ses livres, il donne les exemples de mouvement avec les bateaux. Dans mes livres, je donne les exemples avec les trains. Aujourd'hui, quand les jeunes physiciens écrivent des livres, ils envoient les fusées dans l'espace pour expliquer le mouvement.

M—Quand je vole de Los Angeles à New York, je me demande toujours comment l'avion reste en l'air.

A—Quand l'avion avance, la pression de l'air est plus forte sous les ailes, à cause la forme spéciale des ailes, convexe dessus et concave dessous. Cela pousse l'avion vers le haut. À partir une certaine vitesse, la poussée vers le haut dépasse le poids, alors il quitte le sol et s'envole.

M—Vous êtes une encyclopédie vivante, Albert.

A—La pression de l'air est la physique élémentaire. Ici en Amérique, ils en parlent tout le temps. C'est pourquoi vos compatriotes ont volé les premiers, peut-être.

M—Nous parlons de la pression de l'air tout le temps ?

A—À la radio, le bulletin météorologique, et ensuite deux minutes après encore le bulletin météorologique. La pression de l'air permet prédire le temps, vous savez. La pression basse annonce la pluie. La pression haute, laissez votre parapluie à la maison.

M—La prochaine fois que j'entendrai un bulletin météo, j'écouterai mieux. Vous me parliez d'une grande énigme et de deux sortes de physique, mais vous avez seulement mentionné la première sorte.

A—La seconde branche de la physique s'occupe l'électricité. Elle a un grand-père, Faraday, et un père, Maxwell. Ils ont écrit les équations pour l'électricité aussi précises que les équations de Newton pour le mouvement. Alors nous avons les deux théories magnifiques dans la grande salle de la physique. Mais vous savez quoi ? Elles occupent chacune un côté de la salle et il y a le grand fossé au milieu, et personne ne sait comment le combler. C'est le fossé théorique. Je veux dire, les équations refusent de s'accorder. En pratique, électricité et mouvement sont les bons amis. Cela je pouvais voir tous les jours dans l'usine de mon père. Les essieus et les pales tournent comme s'ils obéissaient quelque force magique. Savez-vous comment on fabrique l'électricité, Marilyn ?

M—Je sais seulement comment on fait les films. Et les bébés, je crois.

A—L'électricité est le flux de particules appelées électrons. Ces particules sont attirées par les aimants. Si vous déplacez l'aimant près d'un fil de cuivre, les électrons du cuivre suivent l'aimant et vous avez un courant électrique.

M—C'est tout ?

A—C'est l'idée générale. Je pense vous avez vu une dynamo en forme de cylindre sur la bicyclette. Un fil de cuivre est enroulé autour du cylindre. Une sorte de couronne dentée est solidaire d'un aimant à l'intérieur du cylindre. La roue de la bicyclette entraîne la couronne et alors l'aimant tourne dans l'enroulement de cuivre, ce qui produit l'électricité pour allumer le phare. Une usine d'électricité a les dynamos plus grandes. Pour faire tourner les aimants, on chauffe l'eau en brûlant le charbon ou le pétrole, puis on envoie la vapeur vers une turbine. Le mouvement crée donc l'électricité. Mais le contraire est possible aussi, vous savez certainement.

M—Le contraire de quoi ?

A—Le contraire du mouvement qui crée l'électricité, c'est l'électricité qui crée le mouvement. Le contraire de la dynamo est le moteur électrique. Parfois vous utilisez l'aspirateur ou la machine à laver le linge, Marilyn ?

M—Bien sûr. Vous me prenez peut-être pour une princesse servie par une armée de domestiques. Les journalistes me traitent de star, mais je suis sous contrat à la Fox et je gagne des nèfles, vous pouvez me croire.

A—Je suppose "les nèfles" signifie la petite quantité. Eh bien, l'électricité fait tourner l'hélice de l'aspirateur et les pales de la machine à laver. L'électricité fait avancer le métro de New York et les sous-marins en plongée. Quand j'entrais dans l'usine de mon père, je pouvais voir le mouvement et l'électricité se créer l'un l'autre. Je ne savais pas que les plus grands savants en ce temps-là se grattaient la tête au sujet le mystère de tout cela. Un de mes souvenirs les plus anciens concerne aussi ce mystère. J'avais quatre ou cinq ans.

M—Vous saviez parler, mais vous preniez soin de ne rien dire de stupide.

A—J'étais malade. Mon père m'a apporté le cadeau pour jouer dans mon lit, une boussole. Je joue et je joue pendant des heures. On tourne la boussole comme ci et comme ça, l'aiguille toujours revient sa position de départ. Comment bouge-t-elle ? Une main invisible la pousse, je pense. J'aimais regarder les choses. J'espérais comprendre le monde où je vivais. Je pensais, si j'observe les objets et les plantes et les animaux avec soin et si j'utilise mon cerveau, je peux dévoiler leurs secrets.

Je n'avais pas confiance les adultes. Je sentais inutile leur poser des questions comme le font les autres enfants. Leurs réponses sont condescendantes, vagues ou simplement sottes. Presque toujours, ils ne savent rien. Je demande mon père quand même.

– Pourquoi l'aiguille de la boussole revient toujours la même position ?

– Parce que l'aiguille indique le nord. Tu connais le nord, le sud, l'est et l'ouest ? Le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest.

– Pourquoi elle indique le nord ?

– L'aiguille est un aimant. Les aimants se tournent vers le nord.

– L'aimant sait où se trouve le nord ?

– Les aimants sont attirés par le fer. Il existe de grandes quantités de fer près le pôle nord.

– Comment il tourne ? Si je veux bouger quelque chose, je pousse la chose. Qui pousse l'aiguille ? A-t-elle les petites pattes comme un insecte ?

– Cela s'appelle le magnétisme. Cela tu étudieras à l'école.

Quand il me montrait ses machines électriques, mon oncle mentionnait aussi les aimants. Ils ne bougent pas tout seuls, comme l'aiguille de la boussole, mais l'électricité les pousse. Cette électricité mystérieuse, qu'est-ce que c'est ? Une sorte de fluide invisible… Mon oncle sait fabriquer l'électricité avec sa dynamo, il peut mesurer son intensité et sa puissance avec les compteurs, mais il ne peut pas me dire de quoi elle est faite en vérité.

J'ai pensé à l'énigme pendant des années. Quelle main cachée pousse l'aiguille ? Selon mon père, la grande quantité de fer proche le pôle nord "attire" l'aimant. Je refusais cette explication. Comment la main cachée peut-elle se trouver au pôle nord ? Elle est ici, sous notre nez.

M—Ce n'est pas la même énigme que tout à l'heure. Dans la boussole, il n'y a pas d'électricité.

A—Pour les physiciens, électricité et magnétisme sont deux faces la même médaille, que nous appelons "électromagnétisme". Ce qui pousse l'aiguille, c'est le "champ magnétique terrestre", qui existe partout. C'est bien la force locale, comme je pensais. Nous

considérons aujourd'hui que le cœur de fer en fusion au centre de la terre agit comme l'aimant géant et produit le champ magnétique terrestre d'une façon ou de l'autre.[1]

M—Vous aviez déjà l'esprit d'un savant quand vous aviez quatre ou cinq ans.

A—J'avais la curiosité d'un enfant, c'est tout. Mon oncle était une sorte de savant. Il m'a aidé à conserver ma curiosité. Il m'expliquait les choses. Il m'apprenait les mathématiques et la physique élémentaires.

M—Vous êtes donc né au bon endroit et vous aviez une bonne fée qui veillait sur vous. Une route bien droite partait devant chez vous. Vous l'avez suivie, défilant sur votre propre musique, jusqu'au prix Nobel.

A—Ce n'est pas si facile que vous croyez. Mon père et mon oncle promettent que l'on me donnera les clés de tous les mystères à l'école. J'ai été déçu. Le maître insiste pour m'enseigner l'alphabet et la table de multiplication, les choses que je connais déjà. Quand je lui demande comment le fer attire l'aimant, il répond c'est une question trop difficile pour un garçon de mon âge. Je vois bien il ne connaît pas la réponse. Il ne se préoccupe pas les merveilles de l'univers. Il est content quand nous défilons comme les soldats et chantons les hymnes patriotiques.

L'école est catholique, comme presque toutes les écoles en Bavière. Les autres garçons disent les prières : "Notre père qui êtes aux cieux…" Il y a soixante-dix garçons dans la classe. Je suis le seul qui ne dit rien. Mes parents m'ont expliqué je ne suis pas catholique. J'étudie le catéchisme avec les autres, je peux prier, mais je trouve cette affaire, notre père dans les cieux, bien étrange. Puisque le maître sait plus que moi, ou le prétend, je lui demande.

– Quand vous priez, vous parlez à Dieu comme s'il pouvait vous entendre.

– Bien sûr il nous entend.

– Il habite dans le ciel ?

– C'est exact.

– Dans le ciel, je vois le soleil et la lune et les étoiles. Je ne vois pas Dieu.

– Il est invisible, ainsi tu ne peux pas le voir.

– Invisible comme l'électricité ?

[1] Il paraît que c'est une sorte de réacteur nucléaire. De l'uranium radioactif produit assez de chaleur pour faire fondre le fer et provoquer des mouvements de convection dans le métal liquide.

– C'est la bonne comparaison, peut-être. Tu ne vois pas l'électricité, pourtant elle est très puissante. Ainsi de même pour Dieu.

– L'électricité est puissante, mais quand je lui parle, je n'espère pas recevoir la réponse. Votre Dieu ne répond pas non plus. Je crois c'est inutile lui parler.

Mes parents me disent nos ancêtres étaient juifs. Les juifs ont une église appelée synagogue. Ils se reposent le samedi plutôt que le dimanche. Mes parents ne vont pas la synagogue. "Nous n'avons pas de temps à perdre avec ces vieilles superstitions", disent-ils.

M—Il y a peut-être plus de juifs qui vont à la synagogue en Amérique qu'en Europe.[1]

A—Mon grand-père portait le nom Abraham, comme le patriarche juif. Déjà il n'aimait pas beaucoup les vieilles superstitions, alors il a donné mon père un nom allemand, Hermann. Si mes parents avaient suivi la tradition, ils m'auraient nommé Abraham, comme le grand-père mort. Ils ont choisi ne pas trop s'éloigner et m'ont nommé Albert.

La seule école juive de Munich venait de fermer à cause le manque d'élèves, c'est pourquoi je vais l'école catholique. Les juifs pensent si leurs enfant doivent vivre avec les autres Bavarois, mieux vaut commencer tout de suite. Je sais que je suis différent les autres garçons, puisque je ne prie pas avec eux. Un jour, le professeur de religion apporte le long clou en classe et dit : "Avec un tel clou les juifs ont cloué Jésus sur la croix."

Après avoir perdu mon temps à l'école, je rentre à la maison. Ma mère sait jouer le piano et aime la musique. Elle veut que j'étudie le violon. Herr Schmied, mon professeur, donne les instructions précises.

– Plie tes doigts un peu quand tu tiens l'archet. Aussi le petit doigt.

– Que se passe-t-il si je ne les plie pas ?

– Le son n'est pas si plein.

– Je n'entends aucune différence.

– Tu dois me croire. Je joue le violon depuis quarante ans. Avant moi, des milliers de violonistes ont plié les doigts.

Il me rappelait le maître d'école. Il croient qu'ils savent tout. Je dis à ma mère que les leçons de violon m'ennuient.

– Je n'aime pas la musique.

---

[1] Dans la version originale, Marilyn propose le mot "synagoguegoer", sur le modèle de "churchgoer". Einstein connaît assez de yiddish pour suggérer "shulgoer".

– Tu ne dois pas renoncer. Tu le regretteras plus tard.

M—On m'a donné quelques leçons de piano quand j'étais petite. Je regrette d'avoir arrêté. Dans ce nouveau film, *Sept ans de réflexion*, je joue un peu de piano avec deux doigts, juste pour m'amuser.

A—Ma sœur Maja[1] a étudié le piano. Deux ans après moi elle est née. Elle obéit les professeurs et les autres adultres sans jamais se révolter. Je tente la convaincre qu'elle a tort.

– Tu as un cerveau.

– Oui, Albert.

– Tu peux penser par toi-même.

– Oui, Albert.

– Alors pourquoi tu acceptes que papa, mama et tes professeurs décident tout à ta place ?

– Ils savent mieux que moi.

– Bien sûr que non. Personne ne sait mieux que toi-même. Dis, tu crois que je sais mieux que toi ?

– Oui, Albert.

– Donc tu vas m'obéir ?

– Oui, Albert.

– Eh bien je t'ordonne me désobéir.

– Oui, Albert.

Elle n'est pas bête, alors elle comprend qu'elle s'est emmêlée dans un paradoxe. Elle rit très fort. Elle est la seule fille que je connais, et aussi ma seule amie.

M—Vous ne pouvez pas vous plaindre de l'avoir eue pour seule amie. Au moins vous aviez une amie. Je n'avais pas de sœur.

A—Je crois vous avez raison. D'ailleurs elle est la seule amie de mon âge, mais mon oncle Jakob est aussi le véritable ami. Il habite dans notre maison. Comme il n'a ni femme ni enfants, il m'emmène au zoo ou au cirque. D'un côté mes professeurs veulent m'enseigner ce que je sais déjà ou ce que je ne veux pas apprendre. De l'autre côté, mon oncle devine ce qui peut m'intéresser et tente satisfaire ma curiosité.

– Tu vois ce singe, Albert ? Eh bien, tu sais, nos ancêtres étaient des singes comme celui-là.

---

[1] On prononce "Maya".

– Aussi mon grand-père Abraham ?

– Papa ? Il lui ressemblait peut-être un peu… Je veux dire, nos ancêtres lointains, qui vivaient il y a des millions et des millions d'années. Oui, les singes sont nos parents. À vrai dire, tous les animaux sont cousins.

– Nous sommes des animaux ?

– En effet. Le grand savant anglais Darwin l'a prouvé.

– Tu crois les animaux pensent comme nous ?

– Pourquoi pas ? Ce singe se demande peut-être si nous allons lui offrir une banane. C'est dommage qu'il ne parle pas.

– Je pense s'il ne parle pas, il ne peut pas penser.

– Voyons… Les personnes sourdes et muettes ne parlent pas, pourtant elles pensent, tu dois en convenir.

– Le singe n'est pas sourd.

– Certes, mon cher Albert. Il a pu apprendre la langue allemande en écoutant les visiteurs du zoo. Je parie qu'il a entendu beaucoup de balivernes. Il pense comme toi et moi, ce cher singe, mais nous ne le saurons jamais, car il ne parle pas.

– Hé, singe, j'ai apporté la banane pour toi ! Tu vois, oncle Jakob ? Si tu as raison, s'il nous comprend, il devrait tendre la main.

– Ce pauvre singe vient d'arriver d'Afrique, sans doute, alors il n'a pas eu le temps d'apprendre notre langue.

– Tu devrais venir tous les jours et lui donner des leçons, oncle Jakob.

M—Je n'ai pas eu de sœur, et pas de père non plus, bien sûr, mais il me semble que vous avez eu deux pères.

A—Les pères allemands étaient souvent les hommes brutaux et sévères, qui frappaient la femme et les enfants quand ils avaient la mauvaise humeur. Mon père et mon oncle étaient plutôt gentils et même faibles. Les hommes autoritaires je voyais à l'école. J'ai fini les études primaires et je suis entré le lycée Luitpold. Si les maîtres d'école me paraissaient les sergents d'infanterie, les professeurs de lycée ressemblaient les lieutenants. Nous devons apprendre les tas de choses inutiles : les dates des batailles, les règles de la grammaire latine, les longues listes de verbes grecs, les formules de mathématiques et les théorèmes. Mes professeurs ont l'influence négative sur moi. Ils me changent en ennemi de l'histoire, du latin, du grec et des maths.

Par chance, mon oncle Jakob oppose sa magie merveilleuse à leurs maléfices, au moins pour les mathématiques. Il me donne une version moderne des *Éléments* d'Euclide, que j'appelle "ma petite bible de géométrie". C'est l'un de mes livres préférés. Là je découvre le théorème de Pythagore. Euclide démontre le théorème de la manière très intelligente. Quand j'ai douze ou treize ans, je travaille beaucoup pour trouver ma propre démonstration. Encore aujourd'hui, j'aime bien me souvenir une démonstration ou une autre, comme on le fait pour des poèmes favoris. Une bonne démonstration de mathématiques possède l'harmonie ou beauté particulière qui réjouit l'esprit.

N'ayez la crainte, Marilyn, je ne vais pas vous infliger la démonstration maladroite que j'ai trouvée à treize ans, ni la démonstration magnifique d'Euclide. Je mentionne ce grand théorème parce qu'il a joué le rôle important dans ma vie. Pour obtenir le premier résultat fondamental dans ma célèbre théorie de relativité, il suffit appliquer le théorème de Pythagore au mouvement d'un rayon de lumière.

Mon oncle trouvait que mes professeurs de lycée avançaient trop lentement. Il disait j'en sais assez pour étudier l'algèbre.

– C'est amusant, l'algèbre. Tu cherches le petit animal inconnu que tu nommes x. Quand tu le trouves, tu te dépêches l'attraper, alors tu lui donnes un nom.

M—Vous ne m'avez pas convaincue que nous sommes tous des génies à la naissance. Je n'ai jamais rien compris à l'algèbre et je détestais ça. Même si vous m'aviez parlé d'une petite bête poilue nommée x, j'aurais quand même détesté l'algèbre. Vous venez de dire que vous avanciez trop vite pour vos professeurs. Appelez cela comme vous voulez. Moi, je dis génie. En plus, vous aviez un professeur particulier à la maison.

A—Attendez : un autre professeur arrive tout soudain ! Aussi quand j'ai douze ou treize ans, mes parents invitent un étudiant en médecine, son nom Max Talmud, le frère d'un docteur que nous connaissons, venir déjeuner avec nous tous les jeudis. Cela ressemble la vieille coutume juive, inviter un pauvre étudiant partager le repas du shabat. Max découvre que j'aime les maths et la physique, mais que je suis malheureux dans le lycée Luitpold, là nous étudions surtout le grec et le latin. Il m'apporte les livres de science et les encyclopédies, et aussi les recueils de problèmes de mathématiques. Je résoud le problème pendant la semaine et je lui montre mes réponses le jeudi suivant. Après quelques mois, il me dit il ne peut pas continuer.

– Tu progresses trop vite, Albert. Je n'arrive pas à te suivre.

– Nous pourrions étudier la philosophie.

– Les élèves attendent en général les dernières années de lycée pour commencer l'étude de la philosophie, mais pourquoi pas… La nature t'a donné un esprit vif. Que sais-tu de la philosophie ?

– J'ai lu de Kant *La critique de la raison pure*.

– Alors dans ce domaine aussi tu m'as dépassé ! J'ai tenté de lire Kant, mais je n'en comprends pas un mot.

M—Allons, Albert ! Les enfants de douze ans ordinaires ne lisent pas Kant.

A—Ils pourraient s'ils essayaient vraiment. Ai-je fait la chose extraordinaire ? J'ai refusé de laisser les professeurs étouffer ma curiosité en bourrant mon crâne avec les sottises inutiles. Pour cette raison, l'étincelle de génie que je possédais dans le berceau est restée vivante, peut-être. Il me semblait évident que l'école formait les robots qui serviraient l'État sans réfléchir. Tout le système était une tromperie. J'ai commencé à me méfier les personnes qui choisissent le parti du pouvoir et de l'autorité. Je n'ai jamais changé d'avis sur ce sujet.

À ce temps-là, je refuse une autre tromperie qui remplit les cerveaux de sottises inutiles : la religion. Plus je lis les livres de science, plus je réfléchis, moins me paraît possible que le Dieu personnel existe, ni une vie après la mort. Les histoires dans la Bible sont seulement des histoires. Souvent je mentionne "le bon Dieu", ou bien je l'appelle "le Vieux", mais je veux dire la nature ou le destin, en vérité. Par exemple, j'aime bien dire que le Vieux m'a puni pour mon mépris de l'autorité, car il a fait de moi une autorité reconnue.

M—L'autorité morale n'est pas la même chose que l'autorité militaire.

A—Vous avez raison. Les gens ont le droit ne pas être d'accord avec moi. Je ne les envoie pas en prison.

Je me demande ce qui serait arrivé si j'étais resté au lycée jusqu'à l'examen final. J'aurais surmonté peut-être la crise de l'adolescence, je serais devenu l'étudiant comme les autres. Mon père espérait j'entre l'école d'ingénieurs et je le succède à la tête Einstein & Cie. Fonder une nouvelle compagnie, puis faire faillite parce que certains conseillers municipaux n'aiment pas les juifs ? Ce n'était pas la perspective réjouissante.

Après la banqueroute à Munich, il est parti en Italie. Des parents de ma mère vivaient là. Ils avaient aidé la compagnie Einstein obtenir des contrats pour éclairer les villes italiennes. Mon père et mon oncle ont décidé construire une nouvelle usine à Pavie, près de Milan. Ils déménagent à Milan avec ma mère et Maja en 1894. J'ai quinze ans. Ils me laissent dans la pension de famille à Munich, car je dois passer l'examen final au lycée

Luitpold quelques mois plus tard. L'examen final, *Abitur*,[1] est très important en Allemagne. On ne peut pas entrer l'université sans *Abitur*.

Je trouvais l'école ne sert à rien. Il existe la légende que j'étais dernier de la classe. Peut-être je l'étais pour le grec ou la géologie, mais j'étais toujours premier pour les mathématiques et la physique. J'aimais lire les livres et les revues scientifiques pour connaître les nouvelles découvertes. Je savais plus que les professeurs. Ils répètent les choses qu'ils ont apprises, mais jamais ils n'utilisent leur cerveau. Je me querelle avec eux. Je vous ai dit, ils sont comme les officiers de l'armée. Un simple soldat ne doit pas se montrer impertinent avec les officiers.

Les personnes dans la pension je n'aime pas mieux que les élèves et les professeurs du lycée. Les conversations avec Maja me manquent. Mon violon me procure la seule consolation. Comme ma mère a prédit il y a longtemps, j'ai appris apprécier la musique. J'ai découvert que les morceaux de Bach et Mozart ont la structure aussi solide et harmonieuse que les plus beaux théorèmes d'Euclide.

Le temps passe et je sens que je gâche ma jeunesse. Pendant que je dois obéir des idiots, mes parents cueillent des oranges et chantent des barcarolles sous le ciel lumineux de l'Italie. Je décide les rejoindre.

M—Vous ressemblez au héros typique d'un film américain. Il refuse d'obéir à des ordres stupides, décide ce qui est juste et suit l'itinéraire qu'il a établi lui-même. Il surmonte tous les obstacles et obtient la fille[2] à la fin.

A—Je ne peux pas m'enfuir tout simplement, parce que le directeur du lycée Luitpold enverrait la police à ma poursuite. D'abord je demande conseil à mon ami Max Talmud, ensuite je vais voir son frère le docteur.

– Max a expliqué ma situation ? Je veux quitter le lycée pour les raisons médicales.

– Oui, il m'a parlé de vous. Il dit que vous êtes une sorte de génie. Vos professeurs doivent vous sembler bien médiocres. Je peux vous prescrire un congé de six mois pour épuisement nerveux.

– Ce serait parfait. Six mois, juste parfait.

---

[1] Équivalent de notre baccalauréat.

[2] *Gets the girl*.

– Je dois néanmoins vous avertir que vous courez un risque. Supposons vous voulez un jour devenir le professeur d'université. S'ils découvrent que vous avez souffert la dépression nerveuse à quinze ans, ils refuseront sans doute vous donner le poste.

– Je comprends. Dans ce cas, vous pouvez me donner le certificat, ensuite je déciderai si je l'utilise ou non.

Que faire ? Je parle à mon professeur de mathématiques. Il écrit aussi un certificat, disant que je suis trop avancé en mathématiques pour rester au lycée et je devrais donc entrer l'université le plus vite possible, même sans l'*Abitur*. Maintenant j'ai deux certificats. Pendant que je me demande lequel je vais utiliser, le directeur prend la décision à ma place : il me renvoie du lycée parce que je "perturbe la classe".

Je n'avais pas l'impression que je dérange la classe. Je n'ai pas l'intention. Je suis assis bien sage dans mon coin, réfléchissant les divers sujets. Il est vrai, je refuse d'apprendre les choses par cœur, je trouve c'est la coutume inutile. Peut-être ils sont perturbés que je n'ai jamais essayé grimper la corde ou taper le ballon pendant les séances de gymnastique. Quand nous marchons au pas, pour aller au stade ou ailleurs, j'avance la mauvaise jambe. Cela peut déranger la classe, ou au moins les professeurs. À la fin, le professeur de grec me donne une raison convaincante.

– Votre seule présence altère le respect de la classe à mon égard.

Je ne respecte pas mes aînés ! Si les autres élèves décidaient m'imiter, le château de cartes de l'autorité allemande s'écroulerait. L'armée allemande ne marcherait plus au pas et les ennemis féroces du grand empire allemand le dévoreraient.

M—Ce héros de cinéma dont je vous ai parlé, qui ne supporte pas les abus de pouvoir, devient un grand meneur d'hommes dans les films de guerre. L'armée américaine doit être très différente de l'armée allemande.

A—Pas seulement l'armée, mais les autres institutions allemandes comme les écoles et les hôpitaux avaient les hiérachies rigides avec les chefs redoutés et les employés soumis. Vous avez vu ce qui s'est passé avec tous ces criminels nazis au tribunal de Nuremberg "Qui, moi, criminel ? J'ai juste obéi les ordres. C'est la manière légitime de se conduire, non ?" Ils étaient convaincus qu'ils n'avaient pas le choix. Pendant la première guerre mondiale, on fusillait les soldats qui refusaient d'obéir, et tout le monde trouvait c'était juste.

Alors j'achète le billet et je monte dans le premier train vers le sud. Je chantonne : "Libre ! Libre ! Je suis libre !" et je ris comme un fou. Je décide jamais je ne reviendrai en

Allemagne. J'en ai assez porter un uniforme, marcher au pas, crier *Jawohl, mein Herr*[1] en claquant les talons. Ils appellent cela éducation, mais leur but véritable est de préparer les enfants pour le service militaire. Je vous prie imaginer trois années complètes de service militaire obligatoire, Marilyn !

Mes parents et ma sœur sont contents me voir, bien sûr, mais ne comprennent pas ce qui se passe. Je quitte le lycée six mois avant l'examen ! J'ai été renvoyé ! Que vais-je devenir ? J'atténue leur inquiétude en montrant le certificat du professeur de mathématiques. J'ai avancé plus vite que le reste de la classe, voilà tout.

Mais ensuite j'aborde l'autre sujet douloureux. Je veux renoncer ma nationalité allemande. Mon père trouve cela bizarre.

– Tu ne peux pas décider cela sur un coup de tête, Albert. Pense à ton avenir. Peut-être un jour tu voudras travailler pour la compagnie allemande, ou enseigner dans l'université allemande.

– Ils ne pensent qu'à la prochaine guerre contre la France, tous autant qu'ils sont. Je ne veux pas participer cette farce militaire. Ils me forceront à devenir soldat et tirer sur des pauvres gars désignés les ennemis. Je ne les connais pas, je ne m'occupe pas d'eux, je ne vois pas pourquoi je dois les considérer mes ennemis.

M—Comme ça ? Vous renoncez à votre nationalité ? Vous devez signer un papier ou quoi ?

A—Je ne peux pas, en vérité, parce que je n'ai pas atteint l'âge pour prendre mes propres décisions. Mon père doit agir comme mon porte-parole et informer les Allemands que j'ai été l'un d'eux assez longtemps. Il tergiverse pendant des mois. Il espère que je change mon avis. Les jeunes décident dans la hâte, souvent. Ensuite ils regrettent. Il pensait peut-être je retourne à Munich et je passe l'examen et je deviens le professeur dans l'université allemande. Je suis têtu. Il a cédé et envoyé la lettre à la fin, si bien que je deviens personne apatride au début de 1896.

M—Je dois reconnaître que vous différez du héros de cinéma américain. Je n'ai jamais entendu dire qu'un Américain, au cinéma ou ailleurs, ait jamais renoncé à sa nationalité.

A—Mon père espère encore que je deviens l'ingénieur en électricité.

---

[1] Oui, monsieur.

– Il y a les écoles excellentes en dehors l'Allemagne. Tu peux recevoir l'enseignement de première qualité en Suisse, par exemple au Polytechnikum de Zurich. Là ils parlent allemand.

– Il faut les ingénieurs pour construire les machines, sans doute, mais je ne suis pas sûr ce serait la bonne profession pour moi. J'ai observé oncle Jakob. Il est très habile. Il manie les outils encore mieux que les ouvriers qualifiés. Je me sens bien maladroit quand je me compare à lui.

Les efforts intellectuels m'attiraient plus que le travail manuel, cela me paraissait évident. Mon père le comprend bien.

– Tu peux choisir étudier les sujets théoriques au Polytechnikum. Tu n'as pas même besoin le certificat du professeur de mathématiques. Tu dois juste passer un examen d'entrée ouvert à tous.

J'ai quitté l'Allemagne à la fin de l'année 1894. Le prochain examen du Polytechnikum a lieu en septembre 1895. Cela me laisse le temps pour visiter les monuments à Milan et Pavie et me promener dans la campagne ensoleillée. Les Italiens ont inventé les sortes de pâtes si nombreuses que seul le bon mathématicien peut les compter. J'aime m'arrêter dans un village et goûter une nouvelle sorte.

M—Mon mari est italien. Il a voulu m'apprendre à cuire les pâtes. Cela paraît simple, non ? Il suffit de les jeter dans l'eau bouillante. Eh bien, je n'arrive pas à apprendre. Mon mari finit toujours par me traiter de tous les noms parce qu'elles sont trop cuites ou collantes ou je ne sais quoi.

A—Les pâtes n'ont pas le même goût en dehors l'Italie. Vous ne mangerez pas non plus la vraie choucroute en dehors l'Allemagne.

En Italie, j'ai profité la vie plus que jamais avant ou après. Pendant des mois, je n'avais aucune occupation ni préoccupation. Parfois, les gens dans les villages célèbrent la fête de leur saint en chantant et en dansant. Souvent, ils chantent et ils dansent même sans fête à célébrer, comme si leur bonheur débordait. J'observe les enfants dans les rues. Jamais ils ne défilent au pas comme les soldats.

J'ai marché jusqu'à Gênes, un port sur la mer Méditerranée. Là vivait Jakob Koch, un frère de ma mère. J'avais les jambes vigoureuses d'un garçon de seize ans. Jamais je ne suis fatigué. La distance est la même que de Princeton à New York, peut-être cent kilomètres. Pendant que je machônne un épi de blé et crie *Buongiorno* aux paysans qui

travaillent dans le champ, je pense à mon avenir. Ingénieur ? Successeur de l'honorable Hermann Einstein ? Italien ? Suisse ?

Je dors dans les hôtels bon marché. Le *bel canto* des oiseaux me réveille à l'aube. En revenant de Gênes à Pavie, le temps est sec et chaud, alors je dors sous les étoiles pour la première fois de ma vie. Je ressens une sorte de stupeur, presque l'effroi, quand je vois combien le ciel est vaste et profond, quand je pense que les millions de points scintillant là-haut sont autant de soleils en train d'exploser. Alors que les découvertes de la science se bousculent, toujours plus nombreuses et surprenantes, l'univers conserve une grande part de son mystère. Tant de choses nous échappent encore ! Je ne veux pas fabriquer les machines en héritier de Hermann Einstein. Je veux arracher au monde ses secrets, en héritier de Démocrite, Galilée et Newton.

Étendu sur le dos dans une prairie italienne, je tente imaginer le voyage fantastique d'un rayon de lumière. Né il y a des millions d'années dans la fournaise d'une étoile lointaine, il s'élance sans peur droit devant ! Il avance librement, sans rencontrer aucun obstacle, avant d'achever sa longue vie au fond de mon œil. Pendant qu'il file à travers l'espace, les dinosaures, les mammouths et les êtres humains naissent et meurent sur notre petite planète.

M—Je vous fais confiance, Albert, mais *gee*, c'est vraiment bizarre. J'ai entendu ou lu quelque part que l'étoile n'existe peut-être déjà plus quand nous la voyons.

A—Quand nous disons nous "la" voyons, nous voulons dire que nous voyons sa lumière, en vérité. Nous savions peu de chose sur la lumière, à ce temps-là. C'est pourtant la source de la vie. Si je ne pouvais pas espérer découvrir le sens de la vie, je pouvais au moins tenter de déchiffrer le mystère de la lumière. Comment l'étoile fabrique-t-elle ce rayonnement qui s'écoule de manière continue comme une rivière ? Pourquoi le fil de l'ampoule d'Edison se met-il à briller quand un courant électrique le traverse ? Depuis des milliers d'années, des forgerons ont posé des morceaux de fer sur les braises. Le métal gris rougit, ce qui signifie il émet de la lumière rouge. D'où vient cette lumière ? Était-elle cachée dans le métal ?

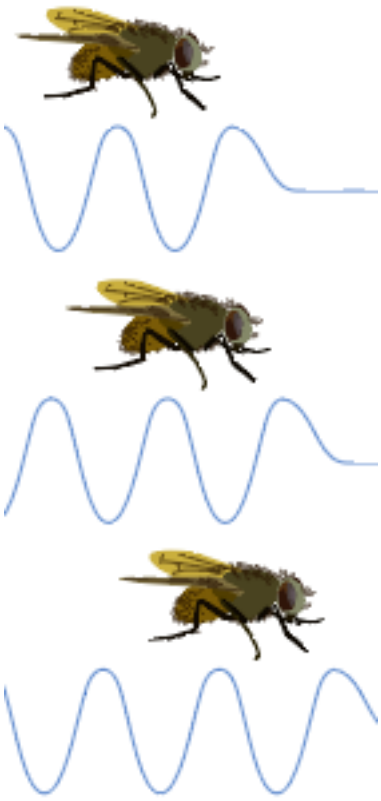
J'imaginais les êtres humains dans l'avenir lointain. Ils construisent un vaisseau volant pour aller dans les étoiles. Un tel vaisseau peut-il atteindre la vitesse de la lumière ?

Je suis dans ce vaisseau, qui avance à la vitesse de la lumière. Ou même, je chevauche un rayon de lumière qui file dans l'espace. C'est impossible, mais rien ne m'empêche l'imaginer. J'appelle cela une "expérience de pensée". Au XIXème siècle, on considérait la lumière comme une onde qui se déplace à travers un fluide mystérieux appelé "éther".

De la même manière le son est une onde qui se déplace dans l'air. Cela veut dire, l'air sert de support au mouvement de l'onde. Avez-vous déjà jeté un caillou dans l'eau, Marilyn ?

M—Tout le monde a déjà jeté un caillou dans l'eau, non ? J'ai tourné un film dans les Rocheuses canadiennes, *Rivière sans retour*. C'est plutôt un torrent qu'une rivière. J'ai jeté des cailloux dans l'eau, et je suis beaucoup tombée dans l'eau moi-même. Et mon premier grand rôle, *Niagara*, il y avait beaucoup d'eau aussi.

A—Alors je dois préciser : un caillou dans la mare, le lac, l'eau calme. Ni dans le torrent, ni dans les chutes du Niagara. Vous imaginez le caillou. Plouf ! Des vagues rondes apparaissent autour le point de chute. Si vous regardez un bouchon dans l'eau, il monte et il descend. Il ne s'éloigne pas du point de chute. Mais la vibration verticale des molécules d'eau se déplace de proche en proche vers l'extérieur. On voit des cercles de plus en plus grands. Le déplacement horizontal de la vibration, c'est ce que nous appelons l'onde. L'eau sert de support au mouvement de l'onde. Alors imaginez vous êtes une mouche volant juste au-dessus d'une vaguelette qui s'éloigne du point de chute du caillou. Que voyez-vous ?



M—Je suis une mouche ? Elles ont des yeux globuleux. Elles voient devant et derrière, je crois.

A—Vous regardez vers le bas. Vous avancez en même temps que l'onde. Vous voyez une petite colline d'eau immobile. Pour la mouche, la vibration n'existe pas. Quand je chevauche le rayon de lumière, je suis comme la mouche, alors je ne vois aucune vibration. La lumière est immobile. Si je tente me regarder dans un miroir, je ne vois rien.

M—Comme un vampire.

A—Un vampire ?

M—C'est à cela qu'on les reconnaît. Aucun reflet dans le miroir. Vous n'avez pas vu *Dracula* ? Avec Bela Lugosi. C'est le film le plus effrayant qui existe.

A—Dans le film avec le vampire, tout est possible. Dans la réalité, cela n'a pas de sens. Les physiciens ont effectué les nombreuses expériences au XIXème siècle. Ils ont trouvé que la lumière avance toujours la même vitesse très élevée et reflète votre image dans le miroir. La lumière ne s'arrête jamais.

Les lois de la physique me permettaient, au moins dans la théorie, chevaucher un rayon de lumière, mais ce que je voyais contredisait ces mêmes lois de la physique.

M—J'enregistre, et quand je serai rentrée je noterai et je lirai, et je relirai, jusqu'à ce que je comprenne.

A—Sans doute vous avez les amis qui chevauchent les vagues de l'océan Pacifique.

M—Des surfers ? Oh, je peux en trouver un, c'est sûr.

A—Vous lui montrez vos notes. Il comprendra et il expliquera. Vous pouvez aussi transmettre une vibration en secouant un tapis ou une corde. Vous secouez le tapis, un objet placé à l'autre bout du tapis va bouger et peut-être tomber. Chaque fibre reste à sa place sur le tapis ou la corde, mais la vibration part depuis votre main et s'éloigne. Ce qui se déplace, c'est l'énergie que vous apportez en secouant.

En septembre 1895, je me présente à l'examen d'entrée du Polytechnikum de Zurich. L'âge minimum est dix-huit ans, j'ai seulement seize et demi. Le directeur me donne la dispense quand je lui montre le certificat élogieux de mon professeur de mathématiques.

Je sais cet examen a la grande importance pour mes parents. Mon père n'a jamais étudié à l'université, vous vous souvenez. Je reçois les notes parfaites en mathématiques, mais je n'ai pas pris la peine réviser la botanique ni la langue française. La conséquence, bon, en un mot : l'échec. Ma mère est venue à Zurich tout exprès. Elle est déçue. Moi, je sens une

sorte de soulagement. Le destin m'adresse le clin d'œil. Je ne vais pas devenir l'ingénieur électricien, après tout, et construire les machines dont les gens n'ont pas vraiment besoin.

Mes résultats de mathématiques impressionnent pourtant le directeur.

– Nous sommes désolés vous perdre, Herr Einstein. Notre professeur de physique, Herr Weber, propose vous assistez à ses cours comme l'étudiant libre. Je suggère l'autre chose. Vous passez une année à l'école cantonale de Aarau pour rattraper votre retard en français et les autres matières, ensuite vous présentez de nouveau l'examen.

Savez-vous où se trouve Aarau, Marilyn ?

M—En Suisse quelque part ?

A—Oui, et aussi, sur la première page du dictionnaire !

Le professeur de grec et de latin, Herr Winteler, m'invite à habiter dans sa propre maison. Comme je suis le jeune homme romantique, je tombe amoureux l'une de ses trois filles, Marie. Il a aussi quatre fils. Là je me sens si heureux que j'appelle le professeur et sa femme Papa et Mama.

La Suisse est le pays béni, ma chère Marilyn. Pendant des siècles, c'est l'île de paix et de démocratie au milieu de l'océan de tyrannie et de guerre. Les professeurs de l'école cantonale ne se prennent pas pour les officiers. Ils ignorent ces calamités des écoles allemandes : la peur, la force, l'autorité artificielle. Ils nous écoutent, nous parlent, ne cherchent pas nous imposer leurs préjugés, mais nous aident développer nos capacités. Le bon professeur est un artiste dans le domaine de la pédagogie. Il crée ses propres méthodes pour inciter les étudiants acquérir l'amour du savoir. Les sujets que l'on étudie n'ont pas d'importance. Ce qui importe, c'est le fait d'étudier.

La ville Aarau repose ses vieux murs au sein la verte vallée. Quand le soleil brille, Herr Tuchschmid, notre professeur de physique, donne son cours sur les sentiers de montagne.

– Ainsi faisait le philosophe Aristote dans sa fameuse Académie, nous dit-il. Marcher libère et stimule l'esprit. De plus, si je ne vous apprends pas les choses intéressantes, vous pouvez toujours obsever la gentiane ou le gypaète barbu et dessiner la belle image dans votre carnet de croquis.

– L'année dernière, Herr Tuchschmid, je marche de Milan à Gênes. Je réfléchis beaucoup pendant mon périple. Peut-être je devrais marcher jusqu'à Vladivostock pour chauffer mon esprit et produire quelques nouvelles idées.

M—J'adore marcher le long de la plage à Santa Monica. Je peux rester une semaine ou deux à New York, mais ma plage me manque.

A—La plage je trouve un peu ennuyeuse, je dois dire. Je préfère marcher sur le chemin de montagne. Bien sûr, quand j'ai vu l'océan Pacifique, je suis fasciné par ces "surfeurs" sur leurs planches de bois, qui me rappellent ma chevauchée sur le rayon de lumière.

À la fin de l'année scolaire, en juin 1896, je me présente de nouveau à l'examen du Polytechnikum et je suis admis. Je passe les vacances d'été à Pavie, puis je reviens en Suisse avec ma sœur Maja. J'ai si bien vanté la pédagogie plaisante de l'école cantonale qu'elle a décidé s'inscrire là pour devenir institutrice.

Pendant les quatre années suivantes, j'étudie les mathématiques, la physique, l'astronomie, la géologie, la philosopohie, l'anthropologie, l'économie. Puisque j'ai l'intention devenir le travailleur intellectuel plutôt que manuel, les mathématiques devraient m'attirer. Certes elles me plaisent, mais moins que la physique. Il existe trop de sortes de mathématiques. Pourquoi privilégier l'une parmi toutes ? L'évolution des mathématiques modernes me paraissait arbitraire. Elle dépendait les caprices des mathématiciens. Au contraire, la physique a l'objectif bien clair, décrire et comprendre la nature. De plus, même si je ne voulais pas devenir ingénieur, j'aimais jouer avec les appareils dans le laboratoire de physique.

Dans l'institution comme le Polytechnikum, renommée dans le monde entier, les professeurs ne pouvaient pas être détendus et amicaux comme à Aarau. Je les trouvais presque tous affreusement rigides et lents. La science avance trop vite pour ces messieurs solennels. Les professeurs de physique, Herr Weber et Herr Pernet, ne sont pas prêts à entrer dans le XXème siècle. Ils n'enseignent pas la physique inventée par Maxwell il y a déjà trente ou quarante ans, mais connaissent seulement Newton.

Je n'aime pas perdre mon temps et souffrir pour rien. Pendant que les vieux boucs exposent la science démodée dans les amphithéâtres sévères du Polytechnikum, j'étudie tout seul mes sujets favoris en lisant les nouveaux livres et les revues dans la salle joyeuse du café Odéon.

M—J'avais l'idée que les grands savants et inventeurs travaillaient jour et nuit. Mais il me semble que vous êtes, comment dit-on, un hédoniste. Vous prenez de longues vacances en Italie, puis vous traînez dans les cafés au lieu d'assister aux cours.

A—Mon camarade Grossman me laisse recopier ses notes, ainsi je sais ce qu'ils étudient. Les professeurs me trouvent un peu paresseux, comme vous. Ils prennent l'offense de mes absences. Ils me blâment officiellement pour "manque d'assiduité". Ils prétendent aussi, cela j'avais déjà entendu au lycée Luitpold, que je suis hautain et insolent.

Une preuve de ma remarquable impertinence, c'est que je dis "Herr Weber" au lieu de "Herr Professor." C'est bien possible. Je ne remarquais pas ce genre de distinction. Je n'ai pas changé.

Les étudiants, mes camarades, m'intéressent plus que les professeurs. Ils viennent des régions les plus éloignées de l'Europe. Nous sommes jeunes et insouciants. Nous marchons dans la montagne. Nous dormons dans les fermes avec les vaches. J'apprends à mener un bateau à voile sur le lac de Zurich. Tous les physiciens aiment la voile, car il faut gérer les forces opposées, d'un côté la pression du vent sur la voile, de l'autre la réaction de l'eau sur la quille et le safran.

Je vous ai dit j'ai aujourd'hui l'assistante, Bruria Kaufman. Il y a les femmes étudiantes à Princeton, bien sûr. En 1896, personne n'imaginait cela dans les grandes universités d'Europe, ni d'Amérique je suppose. On trouvait des vieux têtus dans le corps enseignant du Polytechnikum de Zurich, sans doute, mais c'était l'institution progressive par bien des aspects. Plusieurs jeunes demoiselles étudiaient et campaient avec nous. L'une d'elles, Mileva Maric, jouait aussi le piano. Nous jouons ensemble des sonates de Mozart et de Beethoven, elle au clavier et moi avec mon violon. Elle est née dans une province serbe de la Hongrie.

Au bout de quatre ans, en Août 1900, j'obtiens le diplôme. Une fois que je surmonte ma tendance à négliger certaines matières obligatoires, les examens sont faciles. Tous mes camarades réussissent, sauf Mileva.

Les étudiants diplômés qui souhaitent la carrière dans la recherche et l'enseignement peuvent compter sur le poste au Polytechnikum comme assistant salarié. Par exemple, Grossmann, mon meilleur ami, devient l'assistant dans le département de mathématiques. L'un des deux professeurs de physique devrait m'offrir le poste. Aucun des deux ne le fait. Ils veulent me punir, je pense. *Ainsi vous voulez suivre vos propres règles, Herr Einstein ? Pourquoi ne partez-vous pas au Pôle Sud ? Personne ne vous embêtera là-bas.*

Je me sens terriblement déçu et blessé. J'imaginais déjà la vie tranquille à Zurich avec Mileva. Nous aurions joué la musique tous les soirs. J'aurais navigué sur le lac tous les dimanches.

M—Vous retrouvez le rôle du héros de cinéma américain. Comme il ne veut pas suivre les règles, les braves gens le rejettent. Il affronte les difficultés et les humiliations, mais il ne renonce pas et tout se termine bien.

A—Il obtient la fille à la fin, oui ? Mais peut-être ce n'est pas la bonne fille. Je passe la fin de l'été en Italie, comme d'habitude. Ma sœur Maja est revenue de Aarau. Elle est fiancée à Paul Winteler, un des fils du professeur de latin et de grec. Je parle à mes parents de Mileva Maric.

– D'où vient-elle exactement ? demande ma mère.

– Elle est née en Hongrie, mais ses parents sont serbes.

– Serbes ? Ils ne sont pas juifs, je suppose.

– Euh, je ne crois pas.

– Bah, on ne peut pas espérer que toutes les étudiantes du Polytechnikum sont juives. Cela n'a pas l'importance, de toute façon.

Je sens cela a l'importance, en vérité. Paul Winteler n'est pas juif non plus, mais mes parents ne semblent pas l'avoir remarqué. Ils pensent peut-être il faut une mère juive pour élever des enfants. Ils se demandent si une étudiante de physique peut accepter de devenir une maîtresse de maison et rien d'autre.

M—Elle ne peut pas. *Gosh*, seule une femme stupide peut accepter de devenir une maîtresse de maison à plein temps.

A—Ils considèrent sans doute j'ai besoin une maîtresse de maison stupide pour me donner la soupe et repasser mes chemises, pas une autre personne comme moi qui rêve aux étoiles. J'étais négligent et désordonné. Je ressemblais à mon père, d'une certaine façon. L'usine de Pavie a fait faillite. D'abord elle a prospéré, et puis les entreprises italiennes ont commencé fabriquer les équipements électriques. Quand les villes veulent adopter l'électricité pour leur éclairage, elles préfèrent signer le contrat avec le patron italien qu'avec des étrangers. Mon oncle Jakob renonce. Il devient l'employé d'une usine à Vienne. Mon père tente lancer la nouvelle société à Milan. Il travaille dur pour la maintenir à flot, mais les soucis affectent sa santé. Je ne peux pas espérer son aide, je dois trouver le travail pour gagner ma vie. J'envoie les lettres à grand nombre de professeurs, je demande s'ils ont besoin un assistant. Certains répondent non. Les autres ne répondent rien.

Je passe quelques semaines à l'observatoire de Zurich comme stagiaire, afin d'obtenir le bulletin de résidence. Il me faut ce papier pour achever un long processus : j'ai demandé la nationalité suisse un an plus tôt. Les autorités fédérales examinent les demandes avec grand soin et prudence. Je dois jurer que je ne suis pas alcoolique, que dans ma famille personne ne souffre la maladie mentale ou la syphilis. La police effectue l'enquête. Ils envoient même le détective à Milan. Il vérifie que je n'ai pas tout inventé, je suppose. À la

fin, en février 1901, je deviens le citoyen suisse. J'échappe le service militaire obligatoire, trois mois, parce que le docteur trouve j'ai les pieds plats.

Pendant mon stage à l'observatoire, j'ai envoyé un petit article à *Annalen der Physik*, la principale revue allemande : "Conclusions sur le phenomène de la capillarité, par Albert Einstein." La capillarité est la force qui fait monter la sève dans les arbres et la cire fondue dans la mèche de la bougie.

M—Et le Coca-Cola dans la paille ?

A—Non, ce phénomène s'appelle boire.

M—Tiens donc !

A—Je veux dire, vous buvez l'air dans la paille, alors le liquide monte pour combler le vide.

Mon article est à peu près sans valeur, en vérité, bâti sur les idées approximatives, mais vous pouvez imaginer combien je suis fier voir mon nom pour la première fois dans la revue prestigieuse.

J'espère que les universités et les laboratoires daignent examiner ma candidature avec faveur, maintenant que je suis le citoyen suisse avec son nom dans *Annalen der Physik*, au lieu de l'inconnu apatride. J'envoie des lettres partout, mais je reçois seulement une réponse, en mai 1901. Le professeur de mathématiques dans une école technique à Winterthur est appelé pour la période militaire de deux mois. Je dois le remplacer. Je préfèrerais un vrai travail, mais je n'ai pas le choix. Je suis enchanté, quand même, quand je pense que je gagnerai bientôt mon premier salaire.

J'ai le bon souvenir de ma randonnée de Pavie à Gênes, alors je décide traverser les Alpes à pied de Milan à Coire, dans le sud de la Suisse, ensuite prendre le train pour Zurich et Winterthur. La route monte les collines basses couvertes de vergers en fleurs et de blé en herbe, suit les rives du lac de Côme, traverse la tranquille ville suisse Lugano, puis serpente entre les montagnes géantes. Les pics me dominent avec la telle masse et altitude que je me sens l'homme de plus en plus petit, condamné à bientôt disparaître.

Marcher dans la montagne stimule les pensées encore mieux que dans la plaine. Le nombre de sujets méritant réflexion augmentait chaque année. Le monde de la physique traversait la tourmente. Les débats passionnés se déroulent dans plusieurs domaines. On sent que quelque chose va se passer bientôt.

Souvent j'ai marché dans la montagne avec mes camarades du Polytechnikum, et même avant à Aarau, mais c'est la première fois que je marche seul là-haut. J'ai besoin la solitude

pour chercher les idées nouvelles. Peut-être bien, je crois, le plaisir que je ressens à parler avec moi-même nuit à mes relations avec les autres personnes. Je porte les solides chaussures de marche achetées à Zurich, les pantalons de velours confortables, la cape de coton enduite de cire qui me protège contre l'orage de montagne. Si je suis le sentier bien tracé, je n'ai pas oublié emporter une boussole pour le cas où le nuage bas enveloppe la montagne dans un brouillard épais. Aussi la tempête de neige peut arriver soudain, même en mai ou juin. Sans boussole, vous risquez tourner en rond et vous perdre complètement. Ce n'est pas la boussole que mon père m'a offerte jadis, bien sûr. Où est-elle ? Cela, je l'ignore.

Quand je traverse un village, j'achète le pain de seigle, le fromage de chèvre, quelques pommes. Puis je cherche une clairière dans la forêt, ou un rocher plat au bord d'un torrent, et je m'arrête pour manger mon déjeuner.

M—Avez-vous lu *Walden*, de Thoreau ? C'est un livre qui parle de la vie simple dans la forêt. Je suis sûre que cela vous plairait.

A—Les bonnes chaussures, le pain, le fromage, les rayons du soleil… Je n'ai pas besoin autre chose pour me sentir parfaitement heureux. En même temps, je sais que mon bonheur ne compte pas dans l'ordre général des choses. Me voici, l'animal minuscule, pas beaucoup plus grand que la fourmi, la durée d'existence à peine plus longue que le battement d'une aile de papillon, en train de ramper sur la peau rugueuse d'une petite planète. Presque rien. Pourtant, c'est étrange, l'esprit de cette fourmi insignifiante est si vaste qu'il peut contenir le monde entier. Les hautes montagnes, les forêts sauvages, les coussins de duvet blanc qui flottent dans le ciel, les autres planètes, les étoiles les plus lointaines… Ce que je ne vois pas, je peux l'imaginer.

Je baigne dans le champ magnétique terrestre. Puisque notre planète est le gigantesque aimant oscillant, elle émet sans doute les ondes hertziennes. Aujourd'hui, les êtres humains aussi émettent les ondes hertziennes pour transmettre les sons et les images. En 1901, Guglielmo Marconi vient juste d'envoyer le premier signal de télégraphie sans fil. Wilhelm Röntgen vient de découvrir les autres ondes invisibles, qu'il a nommées rayons X. Henri Becquerel a remarqué que le minerai d'uranium émet la radiation bizarre.

Ces ondes vibrent tout autour de moi, mais elles restent invisibles. J'aimerais les percevoir, sentir leur pulsation, comme je vois la lumière danser entre les arbres et jouer avec l'eau du torrent, comme je sens la chaleur plaisante du soleil sur ma peau. Bah, même si je ne vois pas le champ magnétique, je peux vérifier son existence, il me suffit sortir la

boussole de ma poche. Nous savons mesurer la puissance des rayons X et la radioactivité de l'uranium. Ce que personne n'a jamais décelé : l'éther qui doit servir de support à toutes ces ondes.

M—Attendez… L'éther, j'ai déjà oublié.

A—Le support du mouvement des ondes électromagnétiques. Je l'ai comparé à l'air, qui est le support des ondes sonores.

Après avoir pensé les mystères des étoiles, les objets très grands, je tournais le regard de mon esprit vers les ressorts secrets des choses toutes petites. Je porte le chandail bleu que ma mère a tricoté.

M—Il était trop petit ?

A— Je parle du chandail parce qu'il est bien chaud. Quand le chemin monte, la pression diminue et l'air devient plus froid. La simple raison, c'est que les molécules sont moins nombreuses. Les nombreux savants, mais pas tous, considéraient la matière est faite de morceaux élémentaires tout petits. Pensez une minute, Marilyn. Pouvez-vous imaginer que vous divisez la matière encore et encore indéfiniment ?

M—Je peux l'imaginer, mais je ne peux pas le faire.

A—De nouveau vous donnez la très bonne réponse. Depuis le XVIIème siècle, les savants imaginaient ces morceaux de matière élémentaires. Ils les nommaient corpuscules, particules ou molécules.

Je suis devenu étudiant à l'université de Zurich, en même temps qu'au Polytechnikum, pour obtenir le doctorat de physique. J'étudiais les molécules de gaz. Quand on chauffe une pièce, on apporte l'énergie. Les molécules d'air bougent plus vite, alors plus nombreuses elles heurtent les murs à chaque seconde. Nous disons que la pression augmente.

M—Quand la pression augmente, je laisse mon parapluie à la maison.

A—Si vous êtes dans la maison, vous n'avez pas besoin le parapluie, même quand la pression est basse. En tout cas, la pression nous mesurons avec un instrument appelé manomètre. Nos microscopes ne sont pas assez puissants pour nous laisser voir les molécules, mais nous savons calculer leur vitesse et leur taille. Ainsi, le physicien agit *comme si* les molécules existaient. Au moins c'était mon cas, quand j'ai écrit quelques articles et préparé ma thèse. "Vos molécules n'existent pas, disaient les sceptiques. Juste des mots dans une théorie." Cela j'aime dans la physique : les molécules sont des mots dans une théorie, comme les ondes hertziennes, mais cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas.

La molécule est-elle le plus petit morceau de matière ? Au XIXème siécle, on a découvert que l'eau est composée de l'hydrogène et l'oxygène. On peut donc diviser la molécule d'eau en plusieurs morceaux. Démocrite, un savant qui vivait cinq siècles avant Christ, appelait "atomos", cela signifie "insécable", le plus petit morceau de matière. Nous disons la molécule d'eau est constituée d'atomes d'hydrogène et d'oxygène. Toute la matière est constituée d'atomes. Cette table, les arbres dans le jardin, vous, moi.

M—Je suis constituée d'atomes ? Ces trucs qui explosent ?

A—Ils n'explosent pas facilement, je vous assure.

Mais ils portent mal leur nom. Insécables ils ne sont pas vraiment. Vers la fin du XIXème siècle, Lorentz, un physicien hollandais, et J. J. Thompson, un physicien anglais, ont montré que l'atome contient les particules plus petites, les "électrons".

Le mouvement des électrons est ce que nous appelons électricité. Le flux électrique semble continu, pourtant il est constitué de ces petits grains séparés. En 1900, le physicien allemand Max Planck a énoncé une hypothèse audacieuse. Si la matière est discontinue, formée d'atomes, peut-être l'énergie qu'elle émet, par exemple quand le fer chauffé rougit, ou quand le circuit électrique oscillant envoie les ondes hertziennes, peut-être l'émission de cette énergie est discontinue aussi. Max Planck appelle "quantum" le grain élémentaire d'énergie.

M—Le grain élémentaire d'énergie… Ce n'est pas l'électron ?

A—L'électron est un grain élémentaire de matière. Il porte l'énergie électrique quand il bouge.

Moi aussi, je bouge. Je marche et je pense et j'arrive à Winterthur. De mon séjour à Winterthur, je n'ai rien à raconter. Je passe trente heures par semaine à enseigner la géométrie descriptive, et j'étudie la physique pendant mon temps libre. Ensuite un ancien camarade du Polytechnikum me trouve un travail dans le pensionnat à Schaffhausen, au nord de Zurich, comme professeur particulier d'un élève anglais. Je ne suis pas contrent quand je découvre le propriétaire de l'école me donne le dixième de ce que les parents de l'élève paient pour les cours. Le propriétaire n'est pas content non plus. Il me trouve trop familier avec mon élève. Il est bien différent des aimables professeurs de l'école cantonale de Aarau.

M—Aujourd'hui, votre ancien élève est un gentleman aux cheveux gris qui se vante dans son club à Londres : "J'ai reçu l'enseignement du professeur Einstein en personne". Mais personne ne veut le croire.

A—J'ai été sauvé du désastre et du désespoir par mon ami Marcel Grossmann, ou plutôt par son père, qui m'a recommandé auprès de Herr Haller, le directeur de l'Office Fédéral des Brevets, à Berne. Ce bureau, fondé une douzaine d'années auparavant, recherchait des employés "avec une éducation universitaire complète dans le domaine de la mécanique et de la physique". Cela me décrivait parfaitement, oui ? J'ai écrit à Herr Haller en décembre 1901. Il m'a reçu en mars 1902.

– Regardez, jeune homme. Voici comment se présente une demande de brevet. Cette page présente une description détaillée de l'invention. Un prototype est joint à la demande. Que pensez-vous de cette demande ?

– Euh… C'est un appareil photographique, de toute évidence. La description écrite n'est pas très claire…

– C'est ce qui rend le travail ardu. Quand vous aurez acquis de l'expérience, vous comprendrez les textes les plus embrouillés. Ici, l'inventeur ne demande pas un brevet pour l'appareil photographique, mais pour le système de changement de plaques.

La recommandation de Herr Grossmann était élogieuse et Herr Haller indulgent. Il m'a engagé comme "expert technique de troisième classe", avec le salaire annuel trois mille cinq cents francs suisses. Je dois commencer le 23 juin 1902.

Je dois attendre trois mois avant mon premier salaire. J'ai tout juste assez d'argent pour louer une chambre de bonne et manger pain et fromage, comme le personnage misérable dans un roman naturaliste.

M—Ou un film américain, bien sûr. Dans les films de Hollywood, le jeune premier pauvre mais vaillant travaille dur et devient président des États-Unis. Dans la vraie vie, le jeune homme pauvre qui travaille dur devient un vieil homme pauvre qui travaille dur. Nos présidents sont toujours nés avec une cuiller d'argent dans la bouche. Cela veut dire très riches.

A—Je suis pauvre pour la période temporaire, en attendant le premier salaire. Je dois manger, tout de même. Au lieu d'emprunter l'argent à la banque, je publie l'annonce dans un journal de Berne. *Albert Einstein, diplômé du Polytechnikum de Zurich, leçons particulières de physique et de mathématiques, trois francs l'heure, leçon d'essai gratuite.*

Un jeune homme roumain, Maurice Solovine, sonne à ma porte.

– J'étudie la philosophie à l'université. J'aimerais comprendre la physique d'aujourd'hui afin d'avoir la vision moderne de la nature.

– Excellente idée, assurément. J'aimais la philosophie moi-même quand je l'étudie au lycée, mais je trouve qu'elle décrit la nature de manière vague et arbitraire, alors je choisis de devenir physicien.

Mon étudiant a deux ans de moins que moi. Comme Herr Tuchschmid, mon professeur à Aarau, je lui donne souvent les leçons dehors. Nous quittons Berne le dimanche matin et marchons jusqu'au lac de Thun, à vingt-cinq kilomètres environ. Le retour en train. Nous marchons presque toute la journée, mais je lui demande payer seulement une heure.

Deux anciens étudiants du Polytechnikum, Conrad Habicht et Michelangelo Besso, se joingnent bientôt à nous. Nous appelons notre petit cercle "L'Académie Olympia". Nous nous demandons si les atomes existent, si la terre bouge par rapport à l'éther, si la vitesse de la lumière est constante. J'ai rencontré Michelangelo Besso à l'occasion d'un concert privé à Zurich. Il pensait que j'étais le violoniste professionnel, ce qui était très flatteur. Nous sommes devenus si bons amis que je l'ai présenté la famille Winteler et il s'est fiancé avec Anna, la fille aînée de Mama et Papa.

M—Il était donc le beau-frère de votre sœur. Tout le monde appelait les Winteler Mama et Papa, je suppose.

A—En octobre 1902, je vais à Milan, où mon véritable père est près de mourir. Il a seulement cinquante-cinq ans. Depuis des années il est malade. Il a rencontré les difficultés et déceptions si nombreuses en tentant vendre les générateurs et réseaux électriques aux villes italiennes qu'il est épuisé corps et âme. Jamais il ne peut rembourser le capital emprunté à son cousin Rudolf Einstein, à son beau-frère Cäsar Koch et les autres membres de la famille. Ma mère considère aussi une terrible catastrophe mon intention de me marier avec Mileva. Elle imagine Mileva comme la sorcière serbe qui m'a envoûté. C'est un malheur de plus pour notre famille, par ma faute.

Mon père est très maigre et pâle. Il parvient à peine à esquisser un sourire en me voyant. Je ne sais pas quoi dire. Je lui parle de Berne, de mon travail à l'Office des Brevets.

– Épouse-la et sois heureux, me dit-il dans un murmure rauque.

Quand il sent que la fin approche, il demande toutes les personnes sortent de la chambre, car il veut mourir seul.

M—C'est très triste. Excusez-moi, Albert, je pleure comme une idiote…

A—Je ne pleurais pas, et je me sentais coupable de ne pas pleurer.

M—L'avantage de ne pas avoir connu mon père, c'est que je ne l'ai pas vu mourir. Mon grand-père était fou et il est mort dans un asile avant ma naissance. Ma grand-mère était

folle et elle habitait en face de chez nous quand je suis née. Elle ne pouvait pas s'occuper de moi, parce qu'elle est partie aux Indes et en Chine pour convertir les infidèles, c'est pourquoi ma mère m'a laissée chez les Bolender. Quand j'avais un an, ma grand-mère est revenue d'au-delà des mers et elle est morte.

Quand j'avais sept ans, Gladys a acheté une maison toute blanche à Hollywood et je suis allée vivre avec elle. Elle ne gagnait pas assez d'argent pour rembourser l'emprunt, alors elle a loué la maison à des Anglais, les Atkinson. Elle a juste gardé une pièce pour elle et moi. Nous dînions souvent avec les Anglais, ensuite Gladys jouait aux cartes avec eux en buvant de la bière ou des boissons plus fortes. Je savais qu'ils iraient tous en enfer. Je priais pour eux tout le temps. Mr Atkinson était la doublure d'un acteur anglais célèbre, George Arliss. Mrs. Atkinson était figurante : elle jouait les passantes dans la rue, ce genre de chose. Leur fille, Vivian, était aussi figurante, mais elle espérait devenir doublure un jour.

Au bout de six mois, Gladys a commencé à casser les objets et à me battre. Elle avait toujours peur de devenir folle, parce que son père et sa mère étaient morts fous. Un jour, je reviens de l'école, Mr. Atkinson m'attend sur le perron de la maison. Il me prend la main.

– Ta mère est malade, Norma Jeane. Elle est partie à l'hôpital pour un moment.

L'hôpital était un asile de fous. Je suis restée avec la famille Atkinson.

Grace McKee, la meilleurs amie de Gladys, qui montait les films avec elle, venait me voir presque tous les jours. Elle remplaçait un peu Gladys, en quelque sorte. Elle m'achetait des robes. Elle m'emmenait au cinéma. Elle disait que j'étais jolie et que je deviendrais certainement une star quand je serais grande. Elle connaissait tous les acteurs, même les figurants, à force de monter leurs films et de les croiser dans les studios. Je rêvais de devenir une garnde star, c'est sûr, comme Gloria Swanson ou Jean Harlow. Je m'appelais Norma Jeane, mais j'écrivais Jean par admiration pour Jean Harlow. Aujourd'hui je m'appelle Marilyn et je suis aussi célèbre qu'elle.

A—Plus célèbre. Cette Jean Harlow je ne connais pas, mais j'avais entendu parler de vous.

M—J'avais seulement huit ans, vous savez. Mes rêves n'étaient que des rêves.

Les Atkinson sont repartis en Angleterre. Grace a déposé une pétition pour devenir la gardienne de Gladys ou je ne sais quoi. Elle a vendu la maison blanche. J'ai habité avec d'autres voisins, les Giffen. À ce moment-là, Grace a rencontré Doc Goddard et l'a épousé. Il était ingénieur, comme votre oncle peut-être, alors on l'appelait Doc. Il travaillait comme

figurant dans les films, aussi. Il était grand et plutôt beau. Il avait déjà trois enfants. J'ai habité avec eux pendant quelques semaines, mais leur maison était petite et ils n'étaient pas riches, alors ils m'ont envoyée au Foyer des Orphelins de Los Angeles[1]. J'avais neuf ans.

J'ai passé deux ans à l'orphelinat. Je n'étais pas orpheline, bien sûr, mais les autres filles non plus. À cause de la grande dépression, les gens étaient trop pauvres pour s'occuper de leurs propres enfants.

Grace venait le dimanche et m'emmenait au cinéma. Nous avons vu *Mutinerie sur le Bounty*, avec Clark Gable. J'aimais imaginer, et peut-être dire aux fausses orphelines, que c'était mon véritable père. Gladys aurait pu le rencontrer, non ? J'ai punaisé sa photo au dessus de mon lit, à côté de celle du président Lincoln, qui a aboli l'esclavage.

A—Mais le président Lincoln n'aurait pas pu être votre père.

M—Clark Gable non plus. Pas de père, c'est pas de père, quels que soient vos rêves et vos désirs.

Parfois, Grace négligeait de me rendre visite pendant des semaines, et je me sentais vraiment orpheline. En fin de compte, le Tribunal lui a accordé ma garde, alors j'ai habité avec Grace et Doc et ses enfants de nouveau. J'aimais bien Bebe, la fille de Doc. Ils avaient déménagé dans une miason plus grande. Doc avait un bon travail dans une usine. Il était beaucoup plus jeune que Grace. Quand il avait trop bu, il essayait de toucher mes seins et d'autres parties de mon corps. Une nuit, il a tenté d'entrer dans mon lit. C'était très désagréable. J'ai crié. Je ne pouvais plus vivre chez eux. J'ai habité chez des cousins de Gladys, puis chez la tante de Grace, que j'appelais Tante Ana. Elle était douce et généreuse, sans la moindre trace de méchanceté. Je l'aimais énormément.

J'avais souvent changé d'école. Mes notes étaient médiocres, mais je n'étais pas malheureuse, parce que je trouvais toujours des filles avec qui me lier d'amitié. J'avais quatorze ans. Une guerre venait de commencer en Europe. J'attachais beaucoup moins d'importance à cet événement qu'à la croissance soudaine de mes seins. Je choisissais des tricots moulants pour les mettre en valeur. Les garçons me regardaient, j'aimais bien ça.

J'allais souvent au cinéma avec Bebe. Nous avons vu *Marie Antoinette*, avec Norma Shearer. *Gee*, j'ai pleuré comme une fontaine quand elle est montée sur la guillotine…

[1] *Los Angeles Orphans' Home Society.*

Norma Shearer me plaisait, parce que nous avions le même prénom. Gladys m'avait dit que je portais le nom de Norma Talmadge, une actrice du cinéma muet.

Ce qui s'est passé ensuite, c'est que l'usine de Doc est partie en Virginie Occidentale ou je ne sais où. Ils éloignaient certaines usines importantes de la côté par crainte des bombardements japonais, je crois.

– Je peux rester chez Tante Ana ? ai-je demandé à Grace.

– Je crains que non, Norma Jean. Je lui donne la pension que l'État me verse pour te garder, tu comprends. Comme je m'en vais, l'État va cesser de payer la pension. Tante Ana n'a pas assez de revenus pour nourrir deux personnes. Si tu voulais vraiment rester ici, tu pourrais te marier, bien sûr.

Cette suggestion inattendue semblait confirmer une chose que Bebe m'avait dite à propos de Jim.

A—Qui est Jim ?

M—Jim Dougherty. C'était un voisin qui travaillait dans une usine d'aviation. Il me conduisait à l'école quand j'habitais chez Grace et Doc, avant que je parte chez Tante Ana. Il possédait une belle Ford bleue. Il avait seulement dix-huit ans, mais il gagnait bien sa vie à l'usine. Ce qu'il avait de mieux, c'était sa moustache. Il ne ressemblait pas à Clark Gable, plutôt à Errol Flynn. J'avais dansé avec lui à la fête de Noël. À un moment, j'étais avec Bebe dans la salle de bains pour me repoudrer, elle m'avait parlé des projets de Grace.

– Elle veut te marier à Jim.

– Tu blagues. T'as qu'à l'épouser, toi.

Ah, ils ne savaient pas quoi faire de moi. Grace a parlé aux parents de Jim. Ils lui ont demandé s'il accepterait de m'épouser. Il m'aimait bien, alors il a répondu oui. Grace m'a donné le choix : soit je me mariais avec lui, soit je retournais à l'orphelinat jusqu'à mes dix-huit ans.

Depuis ma naissance, on me trimballait à droite et à gauche comme un chien. On me prenait ici, on m'envoyait là, on me changeait de famille, on me confiait à l'État. Et maintenant ils me vendaient à Jim parce qu'ils voulaient se débarrasser de moi. Le mariage se passe autrement, d'habitude.

A—Il se passe ainsi dans de nombreuses parties du monde. Chez les juifs d'Europe, il y avait la personne appelée *shadchen*. Les parents lui demandent trouver un mari pour leur fille, peut-être un médecin, ou une femme pour leur fils.

M—Un marieur ou une marieuse. Il y a une nouvelle pièce de théâtre à Londres, *The Matchmaker*,[1] d'après un roman de Thornton Wilder. La première américaine doit avoir lieu à Broadway bientôt.

A—Grace est votre marieuse.

M—Je connaissais la vie d'après les films, vous savez. Je croyais que le jeune homme faisait la cour à la jeune fille au clair de lune, ou quelque chose comme ça, avant de demander sa main à son père. Dans ce cas, bien sûr, le père de la mariée était justement ce qui manquait. J'aurais apprécié quelques mots doux au clair de lune, quand même, mais Jim ne parlait pas beaucoup.

Nous nous sommes mariés une semaine après mon seizième anniversaire. Il n'a même pas pris un jour de congé. Ma mère n'allait pas assez bien pour quitter l'asile et assister à mon mariage, mais Ida et Albert Bolender sont venus. Le pasteur qui nous a mariés s'est plaint au sujet de mon nom.

– C'est Baker ou Mortensen ?

– C'était Mortensen, mais Mortensen n'est pas mon père, alors je m'appelle Baker, bien que Baker ne soit pas non plus mon père.

– Ce n'est pas du tout clair.

– Quelle importance ? a demandé Jim. À partir de maintenant, elle s'appelle Norma Jean Dougherty.

Il ne parlait pas beaucoup, mais ce qu'il disait tenait debout.

J'ai quitté l'école pour de bon, puisque je devais devenir maîtresse de maison. Nous avons loué une petite maison de bois à Sherman Oaks, dans la Vallée.

A—Quelle vallée ?

M—C'est la partie de Los Angeles qui se trouve au nord des montagnes de Santa Monica. Les loyers y sont moins élevés, vous comprenez. Notre maison était si petite que nous avions un lit qui se repliait dans le mur pendant la journée. Oh *Gosh*, pour la première fois de ma vie, je ne déménageais pas dans la maison de quelqu'un d'autre. Ma propre maison ! Ma cuisinière, mon réfrigérateur, mon aspirateur. Je ne me lassais pas de laver et repasser et épousseter et cuisiner dans ma propre maison !

[1] Il s'agit en l'occurrence d'une marieuse juive, Dolly Levi, jouée au cinéma ("Hello Dolly") par Barbara Streisand.

Cuisiner n'était pas mon point fort. Les autres filles ont une mère qui leur enseigne toutes ces choses. Jim bougonnait.

– Encore des carottes et des petits pois ?

– Le livre de cuisine dit que les couleurs vives augmentent l'appétit.

Tante Ana m'avait dit que je pouvais ajouter une pincée de sel au café pour rehausser son arome. J'ai oublié ce qu'elle avait dit et j'ai ajouté une cuillerée.

Le week-end, nous prenions la voiture et sortions de la ville. Nous allions souvent au lac Sherwood. Jim aimait nager, louer un bateau et pêcher, et aussi chasser. J'aimais nager et ramer, mais je détestais décrocher un poisson du hameçon ou dépiauter un lapin.

– Si tu aimais vraiment Dieu, Jim, tu ne ressentirais pas le besoin de tuer des êtres vivants.

– Si tu aimais vraiment Dieu, Norma Jean, tu ne mangerais pas de hamburgers.

Jim avait un bon cerveau. Pourtant, il avait quitté l'école encore plus tôt que moi. Ses parents étaient si pauvres, pendant la grande dépression, qu'ils vivaient dans la rue sous une tente. C'était un très bon joueur de football, mais il ne pouvait pas rester à l'école s'il voulait manger. À quinze ans, il a commencé à travailler dans une entreprise de pompes funèbres, à embaumer des cadavres et des trucs comme ça.

A—Ce que vous voulez dire, c'est qu'il aurait pu recevoir la bourse d'études en tant que joueur de votre football américain. Cette pratique de vos universités je trouve très étrange.

M—Il était très doué pour tous les sports. C'était un athlète exceptionnel. Il aimait beaucoup nos week-ends dans la nature. Le rationnement de l'essence, qui y a mis fin, l'a rendu très malheureux.

Parfois, nous nous promenions à cheval. Un soir que nous rentrions un peu tard, je lui ai demandé comment le cheval pouvait voir dans le noir.

– Tu n'as qu'à allumer les phares, Norma Jean.

– Ah oui, je vais le faire. Mais où est le bouton des phares ?

J'ai compris qu'il se moquait de moi. "Qu'ont-ils à braire comme des ânes, ces grands idiots ?" se demandaient nos chevaux.

L'Amérique était en guerre avec le Japon et l'Allemagne, donc elle avait besoin d'avions. Jim travaillait dur à l'usine. Il a obtenu une augmentation et nous avons déménagé dans une maison un peu plus grande, près de chez ses parents. Peu après, ses parents ont déménagé à leur tour, alors ils nous ont laissé la maison qu'ils quittaient. Je n'avais pas grand-chose à faire. Je ne pouvais pas passer l'aspirateur toute la journée.

J'aimais aller sur la plage de Santa Monica, pour nager et bronzer. J'aimais regarder les hommes aux épaules larges et aux gros bras qui s'entraînent sur les barres parallèles de "Muscle Beach", à côté de la jetée. Ils aimaient bien me regarder, aussi. Ils essayaient de me parler, mais ils me laissaient tranquille quand je leur montrais mon alliance.

– Je suis mariée !

Nous nous étions mariés parce que cela convenait à d'autres personnes, mais Jim était maintenant mon mari et donc je l'aimais. Quand il travaillait de nuit, je glissais un message dans sa gamelle : "*Dearest Daddy*, quand tu liras ceci je serai endormie, en train de rêver de toi. *Love and kisses. Your baby*."[1] Son copain d'usine, un Irlandais nommé Bob Mitchum, se moquait de mes sandwichs.

– Ta vieille[2] a fait ce sandwich à l'omelette ?

– Tu devrais voir ma vieille.

– J'espère qu'elle a meilleure apparence que ses sandwichs.

Jim a apporté une photo de moi, alors Bob Mitchum a cessé de plaisanter.

Les gens parlaient de plus en plus de la guerre. Jim pensait qu'il servirait mieux son pays en devenant soldat qu'en restant à l'usine.

A—Je me permets avoir l'avis différent. Je crois un ouvrier qui fabrique les avions tient la place plus importante dans la guerre moderne que le fantassin.

M—Je ne serais pas devenue Marilyn Monroe s'il était resté à l'usine.

A—Comment savez-vous cela ? Êtes-vous sûre ?

M—Je ne peux pas en être sûre, vous avez raison. En tout cas, il s'est engagé dans la Marine. Il était encore plus beau quand il portait l'uniforme. Quand ils ont vu qu'ils avaient recruté un athlète accompli, ils lui ont trouvé un poste sur la base navale de Catalina Island, comme instructeur d'éducation physique pour les nouvelles recrues.

A—Où est Catalina Island ?

M—Un peu au sud de Los Angeles, à quarante kilomètres de la côte à peu près. J'avais dix-sept ans. C'était déjà ma douzième maison, à une ou deux près. Nous y avons passé un an. Nous avions une vue magnifique sur l'océan, au moins. Ma voisine disait qu'elle avait déménagé encore plus que moi. Son mari était l'intendant de la cafétéria.

---

[1] Je trouve que l'on ne dit pas "Très cher Papa… Ton bébé" avec le même sens ambigü en français qu'en anglais, donc je laisse les expressions originales.

[2] *Your old lady*.

– Depuis douze ans, nous avons habité dans toutes les bases navales à l'est, au sud et à l'ouest de ce pays, sans en excepter aucune.

Les marins étaient très aimables avec moi. Un collègue de Jim m'a montré comment développer mes muscles en soulevant des haltères et en pratiquant d'autres exercices. J'avais l'impression d'être une nouvelle recrue. Il y avait des soirées dansantes dans la cafétéria tous les samedis. Jim et moi, nous avons appris le jitterbug. Nous sommes devenus des champions.

A—C'est un jeu ?

M—Une danse, très rapide et amusante. Je dansais avec lui et aussi avec les autres marins. Il voulait toujours me ramener à la maison avant minuit. J'aurais pu danser toute la nuit. Il était jaloux. Il disait que je m'habillais de façon provocante. Ce n'était pas ma faute si tous ces gentils marins me trouvaient jolie. Il aurait dû être fier plutôt que jaloux.

La guerre a gâché notre bonheur. Les Japonais et les Allemands coulaient beaucoup de bateaux. Les nouvelles recrues passaient de moins en moins de temps dans la base avant de partir en mer. Tant pis pour l'éducation physique. Jim ne se sentait plus utile. Alors il s'est embarqué sur un cargo de la marine qui partait pour Townsville, en Australie.

– Va habiter chez Maman, Norma Jean.

Je me suis installée chez les Dougherty à North Hollywood. Mr. Dougherty avait pris sa retraite, mais il réparait les maisons dans le quartier pour gagner un peu d'argent. Mrs. Dougherty avait trouvé du travail à la *Radioplane Company* à Burbank. Ils fabriquaient des avions radiocommandés que l'on utilisait comme cibles pour les exercices de canon anti-aérien. Je passais des journées entières toute seule. J'ai demandé à Mrs. Dougherty si elle ne pouvait trouver un travail pour moi à *Radioplane*.

– Je voudrais aider notre pays, comme Jim et comme vous, avec cette guerre.

Je ne lui ai pas dit que j'avais peur de mourir d'ennui à la maison, et encore moins que je voualis m'acheter un tricot ou deux. Ce qui est sûr, c'est que je ne pouvais pas renouveler ma garde-robe avec la fraction de la paie de Jim que me reversait la Marine.

Toutes ces entreprises qui travaillaient pour l'armée manquaient de personnel. J'ai plié des parachutes qui servaient à récupérer les avions cibles, et puis j'ai travaillé dans la salle de l'enduit.

A—Je ne connais pas ce mot, "enduit".

M—C'était une sorte de pâte puante que nous étalions avec des pinceaux sur le tissu qui recouvrait le fuselage et les ailes de l'avion.

Je travaillais dix heures par jour, six jours sur sept. J'avais pris un permis de conduire après le départ de Jim, ainsi le dimanche je pouvais faire un tour dans la Ford. J'allais à West Los Angeles pour voir Tante Ana, et aussi à la plage, bien sûr.

Et puis j'ai eu beaucoup de chance. Je n'avais pas prévu de devenir actrice. Je ne m'étais pas fixé un but dès ma petite enfance comme vous. La chance m'a choisie, le hasard. Une sorte d'accident à l'envers. Ce photographe, Dave Conover, est venu à l'usine…

A—*Ach*, nous parlons de chance quand nous manquons l'explication. Que savons-nous de la chance ? J'ai eu la grande querelle avec les autres physiciens à propos les petits particules. Ils disent le hasard pousse les particules ici et là, et moi je dis il n'y a pas de hasard. Un jour, nous saurons expliquer comment les particules bougent.

La chance j'ai connu dans ma vie aussi. Herr Weber a refusé m'engager comme assistant, alors j'ai trouvé le travail à l'Office des Brevets. Puisque je connaissais l'électricité et la physique, ils me donnaient à vérifier les brevets avec des horloges électriques et des nouveaux appareils photographiques. Ainsi je voyais de près l'interaction entre le temps, l'électricité et la lumière, et cela m'a aidé à résoudre la grande énigme.

Et si par chance j'étais resté à l'université ? Je pense que j'aurais quand même résolu la grande énigme, d'une façon ou l'autre. Si vous n'aviez pas trouvé le travail à l'usine *Radioplane*, un autre photographe vous aurait découverte ailleurs et vous seriez devenue la star de toute façon. Peut-être un autre nom que Marilyn Monroe.

M—*Yeah*. Monica Mortensen, ou Barbara Baker. Je n'ai jamais aimé Marilyn.

A—Vous n'aviez pas encore le nom. Vous étiez seulement un visage dans la foule.

M—Il travaillait pour *Yank,* un magazine de l'armée. Ils réalisaient un reportage sur les femmes qui remplaçaient les hommes dans les usines. Il m'a photographiée en train de plier les parachutes et d'étaler l'enduit. Je trouvais notre combinaison de travail bleue très sexy, mais il m'a aussi photographiée dans mon chandail rouge le plus moulant. Vous savez pourquoi il m'a choisie ? Je ne crois pas que je sois jolie, franchement. J'étais jeune et propre. Je repassais mes vêtements tous les matins avant de partir au travail. Les autres filles se négligeaient. Elles buvaient et fumaient et ne parlaient jamais d'autre chose que des garçons.

Et alors voilà ce qui s'est passé : quand il a developpé ses films, il m'a trouvée pas mal du tout. Mon visage captait bien la lumière, ça ne s'explique pas vraiment. Du coup, Ron Reagan, le rédacteur en chef de *Yank Magazine,* a mis ma photo sur la couverture. C'est un acteur célèbre, vous savez.

A—Je ne connais pas les acteurs célèbres. Seulement Emil Jannings et Peter Lorre. Depuis longtemps je ne suis pas allé au cinéma.

M—Bon, peut-être pas si célèbre que ça. Il est connu dans le métier parce qu'il dirigeait le *Screen Actors' Guild*, le syndicat des acteurs, jusqu'à une époque récente. Maintenant, il présente une émission à la télévision.

Dès que le magazine est sorti, un autre photographe, Potter Heweth, a voulu me prendre en photo. Il a suggéré une balade en voiture.

– Je vous prendrai dans les champs, devant une meule de foin, ce genre de chose. Vous avez une sorte de fraîcheur saine qui évoque la campagne…

Potter m'a présentée à miss Snively, la patronne de *Blue Book*, une agence de mannequins de Hollywood. C'était une dame anglaise un peu dodue, au sourire chaleureux.

– Vous perdez votre temps et votre talent à l'usine, m'a-t-elle dit. Je peux vous enseigner le métier de mannequin en trois mois pour cent dollars. Je vous trouverai des engagements qui vous permettront de rembourser les frais.

Elle m'a déjà enseigné quelque chose. Je portais ma robe blanche la plus moulante.

– Ne portez jamais de blanc pour faire une photo. Ce n'est pas une couleur.

Mrs. Dougherty n'était pas contente quand je lui ai parlé de miss Snively.

– Mannequin ? Tu devrais peut-être écrire à Jim pour lui demander son avis.

– Je vais lui écrire pour le mettre au courant, mais je ne peux pas attendre sa réponse. Cela prendrait des mois. Il faut que je saisisse l'occasion.

Ce qui la dérangeait, bien sûr, c'est que les jeunes filles honnêtes ne deviennent pas mannequins, et les femmes mariées encore moins. *Gee*, je n'avais même pas dit à miss Snively que j'étais mariée. Je voulais le lui dire, mais j'ai juste oublié.

A—Les mannequins avaient aussi la mauvaise réputation en Allemagne. De même les actrices, à vrai dire. Les femmes devaient rester à la maison et élever les enfants. Il existe l'expression en allemand : *Kirche, Küche, Kinder*. L'église, la cuisine, les enfants.

M—Aunt Ana disait qu'il était plus important d'aimer Dieu que d'aller à l'église. J'aimais Dieu, ou croyais l'aimer. Je pensais que rien de mal ne pouvait m'arriver.

Miss Snively m'a envoyé voir un directeur de la *Holga Steel Company*, qui avait besoin d'une hôtesse au Salon de l'Industrie. Dix dollars par jour pendant dix jours, cela remboursait tout juste mes cours de mannequin. Je n'ai pas dit à *Radioplane* que je travaillais au Salon de l'Industrie. Officiellement, j'étais malade. Miss Snively disait que je devais garder mon travail à *Radioplane* pour l'instant.

– Vous avez de la chance d'avoir cette sécurité, Norma Jean. J'ai des filles qui crèvent de faim parce qu'elle ne savent même pas taper à la machine. Soyez patiente. Je vais vous sortir de là en moins de six mois.

Je suis donc retournée appliquer l'enduit, mais je partais avec la Ford à Hollywood tous les soirs pour apprendre comment poser, comment me coiffer et me maquiller. On me proposait des engagements pour des magazines ou des publicités. Je gagnais cinq dollars de l'heure comme mannequin. À l'usine, cinq dollars par jour. J'ai quitté Radioplane. Tout cela est arrivé si vite !

Je ne passais pas beaucoup de temps à la maison. Les Dougherty n'approuvaient pas mes nouvelles activités, donc je ne me sentais pas très bien chez eux. Je suis allée habiter chez Tante Ana.

Douglas Aircraft m'a engagée pour une semaine à vingt-cinq dollars par jour. Une voiture venait me chercher tous les matins. Je posais en chemise de nuit dans un compartiment couchettes de leur nouvel avion, le DC4. Des tas de gens venaient regarder en douce. On disait que toute l'usine tournait au ralenti par ma faute.

Miss Snively m'a conseillé de décolorer mes cheveux, pour capter encore mieux la lumière. Ma photo est apparue sur trente-trois couvertures de magazines en six mois.

A—Votre manière de dire, je suppose que c'est le nombre élevé.

M—Oui, les gens commençaient à dire qu'on me voyait un peu trop comme cover girl. Miss Snively espérait que je finirais pas travailler pour le cinéma.

– Les studios proposent souvent des contrats aux mannequins qui ont du succès. Cela rapporte plus que les photos. Ce serait une chance pour vous, Norma Jean. Vous auriez un salaire régulier. Mais vous devez d'abord apprendre à abaisser votre sourire.

– Oh, je n'ai pas oublié, miss Snively. Je m'exerce devant mon miroir tous les jours. J'ai aussi acheté un livre d'anatomie pour étudier la structure des os et comprendre ce que mon corps peut faire. Je discute avec les photographes. Je rapporte leurs photos chez moi pour les étudier, ensuite je leur demande ce qui va et ce qui ne va pas.

– Si seulement mes autres filles s'appliquaient autant que vous ! Vous êtes encore jeune. Si vous ne réussissez pas au cinéma, vous pourrez toujours apprendre la dactylographie et devenir secrétaire, ou bien vous marier.

– Mais je suis déjà mariée.

– En voilà une drôle de nouvelle. On peut dire que vous avez réussi à tromper la vieille Snively. Ça n'est pas donné à tout le monde.

Elle riait jaune. Je voyais qu'elle était déçue. Je m'efforçais de retenir mes larmes.

– Ne pleurez pas, Norma Jean. Je sais ce que c'est : vous aviez peur de me le dire.

– Mon mari est en mer. J'habitais avec ses parents, mais ils n'approuvaient pas ma décision de devenir mannequin, donc maintenant j'habite chez une amie.

J'ai versé vingt-cinq dollars pour mettre ma photo dans le catalogue de l'agence Blue Book. Miss Snively a ajouté la légende suivante : *Taille—5 pieds 5 pouces. Poids—118 livres. Mensurations—36, 24, 34.*[1] *Chevelure—blond moyen, trop frisée pour la coiffure, décoloration et permanente recommandées. Yeux—bleus. Dentition parfaite*.

Ma nouvelle profession ne plaisait pas à Jim.

A—Vous m'avez parlé de ce Jim, mais j'oublie encore qui il est.

M—Mon mari. En août 1945, quand la guerre avec le Japon a pris fin, il était sur un bateau au large de l'Argentine. Quelques semaines plus tard, il a téléphoné de New York, mais je n'étais pas à la maison. Tante Ana lui a dit que je travaillais beaucoup. Jusque là, je suppose qu'il prenait mon travail de mannequin pour une sorte de hobby, une façon de passer le temps en l'attendant. Il voulait démissionner de la marine et prendre l'avion tout

[1] 1m65. 54 kg. 91, 61, 86 cm.

de suite pour Los Angeles, mais ils ont refusé. Même si la guerre était finie, ils avaient besoin du navire et de son équipage pour ramener les troupes d'Europe et d'ailleurs.

Il a juste obtenu une permission de douze jours. Sa peau était aussi jaune qu'une banane à cause d'une maladie qu'il avait attrapée en Nouvelle Guinée. Je l'ai embrassé et cela m'a fait du bien.

Il m'a grondée parce que je devais de l'argent pour les robes et les chaussures et le maquillage et d'autres trucs. L'aumône que la marine me versait aurait dû suffire, croyait-il. Il avait économisé trois cents dollars et comptait les dépenser pour faire la fête. Une fois les dettes remboursées, il ne restait pas grand-chose.

Je lui ai expliqué que les dépenses étaient nécessaires.

– Dans ce métier, on est mieux payée quand on est bien habillée.

– Bien sûr, Norma Jean, je comprends. C'est un métier tellement fantastique qu'il faut payer pour l'exercer.

Il se trouve que j'avais plusieurs engagements pendant sa permission, donc nous n'avons pas passé beaucoup de temps ensemble. Il craignait que je bascule dans un autre monde : limousines, hôtels de luxe, vous voyez ce que je veux dire. Les photographes l'inquiétaient plus que tout le reste.

– Ces gars-là sont de beaux parleurs pleins aux as. L'un d'eux va te tourner la tête pendant que je serai en Europe et je ne pourrai rien y faire. Il te rendra malheureuse et tu le regretteras, mais pour nous deux ce sera trop tard.

A—Votre Jim s'installe déjà dans sa vie et peut-être il est satisfait. Vous n'avez pas franchi toutes les étapes de l'enfance. Vous éprouvez encore la curiosité pour le monde. Vous cherchez les gens qui peuvent vous aider à grandir.

M—Des tas de gens m'ont aidée, c'est sûr. J'étais désireuse d'écouter et d'apprendre. J'ai rencontré un beau parleur, comme Jim l'avait prévu. Il s'appelait André de Dienes. Halsman le connaît. Il est hongrois. Il avait trente-deux ans. Il n'était sans doute pas aussi beau et fort que Jim, mais il me baisait la main et m'envoyait des fleurs, et se parfumait à l'eau de Cologne. Il parlait d'une voix douce, avec le même accent que Bela Lugosi.

A—Maintenant je sais qui est Jim, mais j'oublie qui est Bela Lugosi.

M— L'acteur qui jouait Dracula. Il est hongrois, lui aussi.

André a commencé par me demander une chose embarrassante.

– Acceptez-vous de poser nue ?

Je ne savais pas ce que je devais répondre, étant mariée. Ces Européens raffinés lisent vos pensées.

– Peut-être pas tout de suite. Prenez votre temps et pensez-y avant de me donner une réponse.

Il m'a donc photographiée sur la plage en maillot de bain. Il m'a emmenée à la campagne et m'a photographiée dans un pré, un agneau dans les bras. Il m'a engagée pour une semaine et m'a photographiée au milieu des sequoias géants près de San Francisco, puis dans l'Oregon et dans d'autres endroits que je n'avais vus qu'au cinéma jusque là. Le voyage d'une semaine a duré un mois.

Une nuit, il neigeait. Nous arrivons à une petite auberge dans la montagne et il ne reste qu'une chambre libre. André était un véritable gentleman.

– Allons chercher ailleurs.

Nous voici en train de parcourir une route de montagne la nuit, en pleine tempête de neige, et l'auberge suivante, même chose, il n'y a plus qu'une seule chambre libre.

– Écoutez, Norma Jean, nous ne pouvons pas continuer à conduire avec cette tempête de neige. Prenez donc la chambre. Je dormirai dans le hall de l'hôtel.

– Il n'y a pas de lit dans le hall. Vous n'allez pas dormir par terre. Entrez, et puis voilà.

A—Le destin vous joue un de ses tours. Deux fois il reste une seule chambre, oui ?

M—Vous avez raison. J'ai pris cette étrange répétition pour un signe du ciel. De toute façon, je devais divorcer de Jim. Chaque fois que je voyais Miss Snively, elle me répétait qu'aucun studio ne m'engagerait si je n'étais pas célibataire.

André voulait m'épouser. Je n'ai pas dit non, de peur de gâcher notre voyage, mais je me suis bien gardée de répondre oui.

– Attendez que je divorce, ensuite nous verrons.

Quand il me photographiait, je tentais d'imaginer que j'étais amoureuse de l'objectif, afin de paraître plus belle et désirable. André imaginait peut-êre que j'étais amoureuse de lui. En échange du plaisir qu'il éprouvait chaque soir quand je me déshabillais dans l'intimité, il a accepté d'abandonner son idée de me photographier nue.

Miss Snively m'a donné le nom d'un avocat. Je suis allée à Las Vegas. L'avocat a envoyé une lettre à Jim en Europe. S'il ne se présentait pas à Las Vegas un certain jour, nous étions en mai 1946, devant un certain juge, le divorce serait prononcé *in absentia*. Je suis restée six semaines là-bas. Ils tournaient un film. Je me suis arrêtée pour regarder. Un des acteurs m'a abordée pour bavarder. J'ai rencontré Roy Rogers, un célèbre cowboy de

cinéma. Je suis même montée sur son cheval, Trigger, qui est aussi célèbre que lui. J'ai dîné avec l'équipe. Tout le monde pensait que je travaillais dans le cinéma, moi aussi. "Tu y seras bientôt, Norma Jean", me disais-je. J'aimais mieux ces gens que les filles de la salle d'enduit.

Jim a accepté de divorcer. Il m'a même laissé garder la Ford bleue. C'était un brave homme. Je ne l'ai jamais revu. Êtes-vous marié, Albert?

A—Deux fois j'ai été marié. J'ai divorcé de ma première femme, Mileva, mais je n'avais pas l'intention devenir mannequin.

M—Elle aurait pu devenir mannequin.

A—Oh, elle était, comment dites-vous, très ordinaire. Elle n'était pas grande. Elle avait eu la maladie dans l'enfance, une sorte de tuberculose, elle boîtait un peu. Elle ne ressemblait pas au mannequin.

Je vais vous révéler les choses très difficiles et même cachées, Marilyn. Je me suis marié dans la trop grande hâte, comme vous. Quand je travaille ici et là, Winterthur, Schaffhausen, parfois Mileva vient dans ma ville et nous habitons ensemble, très discret, comme le mariage secret. Les Suisses sont très stricts, vous savez, comme chez vous les puritains. Ensuite l'Office des Brevets m'offre ce poste excellent à Berne, expert technique de troisième classe. Je deviens l'employé fédéral suisse. Un citoyen suisse respectable ne possède pas la maîtresse cachée, vous comprenes. C'est alors que nous nous sommes mariés.

M—Quel âge aviez-vous ?

A—Pas encore vingt-quatre.

M—Vous parlez de hâte, mais j'avais seize ans quand j'ai épousé Jim, même pas vingt quand nous avons divorcé. Vous ne l'aimiez pas ?

A—Notre couple était le navire coulé déjà avant le mariage. Je suis un vieil homme maintenant. Je vais vous raconter les choses qui se sont passées il y a très longtemps. Personne ne sait. Mileva est morte 1948.

La raison je n'épouse pas Mileva, nous dormons ensemble en secret, est que ma mère la déteste, pourtant elle ne l'a pas rencontrée. Quand je vais en Italie, ma mère pleure et pleure tout le temps. Elle écrit une lettre aux parents de Mileva, jamais la famille Einstein n'accueillera votre fille. Mon père est malade. Pas le bon moment pour épouser Mileva contre la volonté de ma mère et augmenter les soucis de mon père. Alors nous dormons ensemble, les jeunes fous, et que se passe-t-il ?

M—Elle est enceinte.

A—Vous connaissez la vie.

M—Cela m'est arrivé aussi, vous pouvez me croire. Et pas seulement une fois.

A—*Ach*, je comprends. À Los Angeles, peut-être, miss Snively ne connaît pas seulement l'avocat, mais aussi le médecin pour, hmm, en anglais je ne sais pas le mot.

M—Un avortement.

A—Dans les petites villes suisses je ne connais aucun docteur. Aussi, nous sommes ignorants, tous les deux. Mileva découvre trop tard elle est enceinte. Avoir un bébé sans être mariés, en Suisse il y a cinquante ans, vous pouvez être sûr ensuite tout le monde vous rejette.

M—Ici, ce n'est pas beaucoup mieux. Je suis contente que ma mère n'ait pas avorté de moi, quand même.

A—Elle retourne chez ses parents en Hongrie. Une petite fille est née, Lieserl. Quand je reçois la lettre, son père a écrit car sans doute Mileva est trop faible, où j'apprends la naissance de Lieserl, je suis submergé par la joie. J'écris aussitôt à Mileva : "Est-elle en bonne santé ? Crie-t-elle comme il faut ? Quelle est la couleur de ses yeux ? De nous deux, à qui ressemble-t-elle le plus ? Qui lui donne le lait ? Si tu peux, nourris-la toi-même, car le lait de vache rend stupide. A-t-elle bien faim ? Elle doit être chauve complètement. Je l'aime tellement, et pourtant je ne la connais même pas ! Pourrais-tu la faire photographier quand tu iras mieux ? Regarde-t-elle déjà les choses autour d'elle ? Tu as de la chance de pouvoir l'observer. J'aimerais bien faire une petite Lieserl moi aussi un jour. Cela doit être fascinant ! Elle peut sûrement déjà pleurer, mais apprendra rire seulement plus tard. Une vérité profonde se cache dans cette différence. Quand tu iras mieux, il faudra que tu la dessines !"

Je suis fou amoureux de ce bébé, ma chair et mon sang. Ah, mais je dois penser à la Suisse. Je ne peux déclarer l'enfant, née hors le mariage, juste au moment où j'entre dans l'administration fédérale.

M—Même si vous êtes le père de l'enfant. *Wow* !

A—Je ne peux non plus épouser la mère célibataire. Nous avons donné notre gentille Lieserl pour l'adoption. Les parents de Mileva ont trouvé une famille en Serbie quelque part. Nous avons promis ne jamais la rechercher. J'ignore si toujours elle est vivante.

M—J'espère que oui. Oh, Albert, c'est une histoire vraiment triste ! Pauvre petite fille… Ma mère m'a donnée aux Bolender deux semaines après ma naissance. Mon père est un grand savant, si ça se trouve, et votre fille une actrice célèbre là-bas à Belgrade.

A—Toutes sortes de choses se passent. Le destin aime la plaisanterie. Dans les romans, on retrouve parfois des enfants perdus depuis longtemps. Si cela arrive dans la réalité, je crois que les personnes risquent être très déçues.

Pendant l'absence de Mileva, j'ai commencé travailler dans l'Office des Brevets. Je reçois les moulins à légumes, les pianos mécaniques, les montres qui se remontent toutes seules. Je dois étudier les schémas techniques, les maquettes, les prototypes, les manuels d'instructions, puis accepter les bonnes inventions et rejeter les mauvaises. Parfois il existe déjà le brevet, ou bien la machine ne tient pas la promesse. L'inventeur prétend changer le plomb en or ou obtenir le mouvement perpétuel. Les gens inventent toutes les sortes d'appareils électriques qui me rappellent l'usine de mon père, et aussi des systèmes reposant sur les équations de Maxwell pour émettre les ondes hertziennes. Je vois tout de suite comment la chose fonctionne, aussi bientôt je laisse les moulins à légumes à mes collègues et je deviens le spécialiste de la technique d'avant-garde.

Je passe beaucoup de temps à corriger le texte embrouillé, plein d'erreurs techniques et logiques, que les inventeurs envoient pour décrire leur machine. Je crois que j'apprends écrire clairement, peut-être aussi penser clairement, en corrigeant les centaines de demandes de brevets à Berne. Herr Haller m'enseigne comment devenir le critique rigoureux.

– Quand vous examinez une demande de brevet, vous devez considérer que tout ce que dit l'inventeur est faux.

Michelangelo Besso, que je recommande chaudement à Herr Haller, devient mon collègue à l'Office. Comme il possède le diplôme d'ingénieur, il est expert de seconde classe. Il trouve l'appartement proche du mien, si bien que souvent nous rentrons à pied ensemble après le travail.

Après avoir passé plus d'un an en Hongrie, Mileva revient à Berne. Ce n'est plus la même personne. Elle parle peu et jamais ne sourit. Je pense l'accouchement l'a déprimée.

M—Vous plaisantez ? Elle a dû abandonner son propre enfant !

A—C'est vrai, mais c'était déjà le passé. Il arrive les choses pires. La vie doit continuer.

Son caractère a toujours eu le côté sombre et méfiant, qui s'est accentué. Elle ne m'aime plus. Entre-temps, sur son lit de mort mon père m'a dit de l'épouser et d'être heureux. J'obéis sa dernière volonté, mais je sais que je ne serai pas heureux.

Je pouvais mieux résoudre l'équation différentielle que les problèmes humains. J'ai aimé Mileva au début, certainement. Je l'appelais ma poupée, ma grenouille, ma poulette, mon ange adoré, ma petite noiraude – parce que sa chevelure était aussi noire que les plumes du corbeau. Maintenant elle est devenue une amie, comme Marcel Grossmann ou Michele Besso. Je ne ressens plus la noble passion appelée *amour*. Pourtant, une sorte de vague idée de l'honneur me pousse l'épouser pour réparer la douleur que je lui ai infligée. Je me considérerais un gredin si je la répudiais après l'avoir forcée abandonner notre bébé.

Nous nous marions le 6 janvier 1903 à Berne. Pour célébrer l'événement, nous dînons dans le bon restaurant avec nos deux témoins, Maurice Solovine et Conrad Habicht. J'ai trouvé le nouvel appartement, un peu plus grand que ma chambre sous les toits.

M—Quelle histoire ! Cela ferait un bon film. Avez-vous eu d'autres enfants ?

A—Notre fils aîné, Hans-Albert, est né pas même un an après le mariage. Je suppose nous voulions remplacer Lieserl. Puis Eduard sept ans plus tard.

M—Vivent-ils en Amérique ?

A—Hansi, oui. Il enseigne la physique en Californie. Eduard jouait bien la musique et écrivait les poèmes, mais il y a quelque chose dérangé dans son esprit. Il vit dans l'institution psychiatrique à Zurich.

M—Comme ma mère. Au fait, j'ai oublié de vous dire qu'elle est sortie pendant quelques mois et a habité chez moi juste au moment où je quittais mon mari. André de Dienes lui baisait la main et lui offrait des fleurs, mais l'apparition soudaine de cet inconnu et mon divorce en deux temps trois mouvements la dépassaient un peu. Elle a préféré retourner à l'asile. Quand avez-vous divorcé, Al ?

A—Le mariage sans amour peut durer longtemps. Nous nous sommes séparés en 1914, à cause la guerre.

M—La Suisse a participé à la première guerre mondiale ?

A—La Suisse ne fait pas la guerre. C'est le pays neutre. Nous venions de déménager à Berlin. Je vais vous dire toute l'histoire.

En 1905, j'ai publié quelques articles importants dans *Annalen der Physik*. Beaucoup plus tard, je suis devenu si célèbre que plusieurs auteurs ont écrit ma biographie sans attendre la fin de ma vie. Ils ont qualifié l'année 1905 avec l'expression latine *Annus mirabilis*, qui signifie "année admirable". C'est une référence flatteuse à l'année admirable précédente, quand Newton est parti à la campagne pour échapper la grande peste de Londres et a accumulé les découvertes.

Dans le premier article, *Une nouvelle détermination des dimensions moléculaires*, j'ai déduit la taille des molécules de sucre dissoutes dans l'eau de la viscosité de la solution. L'article était la version abrégée de ma thèse de l'université. J'avais renoncé à ma première idée, la thèse sur les molécules de gaz, parce que tout le monde étudiait ce sujet.

Je savais que les physiciens nombreux refusaient de croire l'existance des molécules, donc j'ai donné l'autre preuve dans mon second article, *Sur le mouvement, conforme à la théorie cinétique moléculaire, de particules en suspension dans des liquides au repos*. Ce n'est pas le titre très élégant. Comme disait le grand physicien Boltzmann : Je laisse l'élégance aux tailleurs et aux bottiers."

M—Une seconde. Comment écrivez-vous son nom ?

A—B-o-l-t-z-m-a-n-n. C'était le grand partisan de l'idée que le mouvement des molécules nombreuses invisibles explique le comportement des gaz. La grande conférence a eu lieu à Saint-Louis en 1904 où les physiciens ont rejeté les atomes et les molécules. La stupidité de ses collègues l'a déprimé tellement qu'il s'est pendu en 1906. C'était le professeur de mes amis Paul Ehrenfest et Lise Meitner.

Le sujet de mon article était le "mouvement Brownien", un phénomène découvert par le botaniste écossais, Brown, au début du XIXème siècle. Il regarde les particules de pollen en suspension dans l'eau à travers le microscope, il voit qu'elles ne cessent jamais de bouger. J'ai regardé moi-même le mouvement Brownien avec le microscope. Les particules nagent ici et là comme les petits poissons, sans jamais se fatiguer. J'ai trouvé cela fascinant, et aussi amusant. Si la Nature déposait le brevet pour le mouvement Brownien, je devrais reconnaître elle a inventé le mouvement perpétuel. Pourquoi les particules ne cessent pas

de bouger ? La raison est bien évidente. Chaque grain de pollen est semblable le petit ballon de football. Dès qu'il s'approche de la molécule d'eau, il reçoit le coup de pied qui l'envoie ailleurs !

Quand on mesure la pression d'un gaz ou la viscosité de la solution de sucre, on trouve des nombres qui décrivent les molécules en manière indirecte et abstraite. Quand on observe le mouvement Brownien à travers le microscope, on perçoit les molécules avec les sens. On ne les voit pas vraiment, mais le ballet nautique du pollen constitue une sorte d'écho amplifié de leur agitation. J'ai écrit les équations pour la relation entre le trajet moyen d'une particule et le nombre de molécules d'eau dans un volume. Quelques années plus tard, quand déjà j'étais célèbre, le physicien français, Perrin, a réalisé l'expérience qui vérifie mes équations.

M—Vous ne pouviez pas la réaliser vous-même ?

A—Je suis le physicien théorique. Je travaille avec la plume et le papier. Le physicien expérimental effectue l'expérience dans le laboratoire. L'expérience de Perrin a prouvé que les molécules existent. Boltzmann avait raison.

Dans mon troisième article, *Un point de vue heuristique*[1] *concernant la production et la transformation de la lumière*, j'ai élargi une hypothèse formulée par Max Planck en 1900. Il suppose que les atomes d'un métal chauffé émettent la lumière sous la forme de petites quantités distinctes qu'il appelle "quanta". Il pense que l'émission est discontinue, mais que la lumière est pourtant une onde continue.

Imaginez vous remplissez votre baignoire avec un récipient d'un litre, Marilyn.

M—Je suis toujours en retard pour les tournages. Au moins, j'aurais une bonne excuse.

A— Je ne m'occupe pas le temps que cela prend. L'analogie sert à imaginer le processus discontinu. Un litre, un autre litre, encore un litre. Mais les différents litres se mélangent dans la baignoire et deviennent la grande masse continue. De cette grande masse d'eau, vous pouvez retirer une goutte d'eau, ou un dé à coudre , ou un verre, ce que vous voulez. Mon hypothèse nouvelle, c'est que l'eau dans la baignoire reste en litres. Vous ne pouvez pas retirer un dé ou un verre, seulement un litre. Pour revenir à la lumière : elle est émise en quanta, elle reste en quanta, elle est faite de quanta. La lumière est discontinue.

[1] "Qui sert à la découverte" (selon le Petit Robert). Einstein a pris ce mot chez Kant. On pourrait dire qu'il s'agit d'une hypothèse proposée aux physiciens expérimentaux pour qu'ils la confirment.

Newton avait déjà imaginé les grains de lumière. Ces nouvelles particules de lumière, depuis 1925 à peu près on les nomme “photons”, sont différentes des corpuscules de Newton. Elles portent leur propre onde. Ainsi les gens ont pu croire la lumière est la vibration de l’éther mystérieux.

Dans mon article, je suggère vérifier mon hypothèse par les expériences sur “l’effet photoélectrique”, que Hertz et J. J. Thompson ont découvert à la fin du XIXème siècle. La lumière secoue les électrons et produit l’électricité quand elle tombe sur certains atomes. Les expériences ont été effectuées dix ans après la publication de mon article. Très difficile. il faut compter les électrons quand on varie l’intensité et la couleur de la lumière. Vous travaillez avec des photographes, Marilyn, donc vous avez vu ils mesurent la quantité de lumière avec le petit appareil.

M—Le posemètre.

A—Il exploite l’effet photoélectrique.

M—Ils ont essayé de me montrer comment l’utiliser, mais ça rentre par une oreille et ça sort par l’autre.

A—Maintenant j’arrive à l’article fameux de 1905. Aujourd’hui, tout le monde sait que j’ai découvert la “Théorie de la relativité”. L’article avait le titre bien différent : “*De l’électrodynamique des corps en mouvement*.”

M—“Relativité”, c’est plus simple.

A—Bien sûr, mais le mot désignait autre chose en physique. Henri Poincaré, un grand savant français, l’avait inventé pour décrire la théorie du mouvement de Galilée. Le mouvement d’un objet existe seulement par rapport à quelque chose, dit Galilée. Ensuite, Newton a écrit les équations pour cette théorie de la relativité de Galilée. Par exemple, si vous avancez sur la route avec votre automobile à cinquante kilomètres par heure et si le camion vient en face aussi à cinquante kilomètres par heure, votre vitesse relative est cent kilomètres par heure. C’est l’équation de Newton : les vitesses s’ajoutent.

Mais la lumière refusait d’ajouter sa vitesse aux autres. Elle va toujours à la même vitesse, toujours. C’est le fossé dont je vous ai parlé entre les équations de Newton et les équations de Maxwell. Tous les savants essayaient de combler le fossé en montrant que la lumière obéit les équations de Newton comme tous les autres objets. Moi, j’ai comblé le fossé autrement : j’ai changé les équations de Newton. Il fallait l’audace du jeune homme, je suppose. Pendant que j’en étais à abattre les certitudes, j’ai aussi supprimé l’éther.

Mon article a frappé les grands physiciens de ce temps-là. Max Planck, l'un des plus grands, trouvait fatiguant toujours dire "électrodynamique des corps en mouvement". Il a dit "la relativité d'Einstein", pour distinguer ma théorie de celle de Galilée et Newton.

Je n'aime pas ce mot.

M—Quel mot ?

A—Relativité. Je n'aime pas non plus "théorie". Au lieu de "théorie de la relativité", je préférerais "principe d'invariance". *Ach*, depuis le temps, il est trop tard pour changer. Je me suis habitué.

Vous travaillez avec les autres gens, Marilyn.

M—Il y a beaucoup de monde sur un plateau de tournage. Je me sens très seule au mileu de la foule, pourtant, si je n'ai pas un ami proche à qui parler.

A—C'est cela que Michele Besso était pour moi : un ami proche. J'effectue tout seul les découvertes, mais je peux lui parler. Il m'aide préciser mes pensées quand nous rentrons ensemble du travail le soir. À la fin de mon article, je l'ai remercié.

Après la publication dans *Annalen der Physik* de ma nouvelle théorie, qui parle du mouvement, de la vitesse de la lumière et du temps, nous sommes partis à Novi Sad, dans le sud de la Hongrie. Aujourd'hui, cette ville appartient à la Yougoslavie. Mileva voulait présenter son mari et son fils de deux ans à ses parents. On disait que je n'avais pas parlé beaucoup quand j'étais petit. Hansi, lui, était aussi bavard qu'une pie. Ses grands-parents l'ont adoré aussitôt comme un dieu. Ils ne m'aimaient pas autant que mon fils, je le crains. Ils pensaient que j'aurais pu trouver un métier plus prestigieux que l'expert technique de troisième classe dans l'Office des brevets. J'étais diplômé du Polytechnikum de Zurich, quand même.

Nous passons quelques jours au bord de la mer Adriatique. Je loue un bateau et je sors en mer avec Hansi et Mileva. La manœuvre du bateau à voile a toujours stimulé mon esprit je ne sais pourquoi. J'écris une lettre à mon ami Conrad Habicht. "En combinant ma théorie sur l'électrodynamique et les équations de Maxwell, je suis tombé sur une idée amusante (mais le bon Dieu n'est-il pas en train d'en rire et de me mener par le bout du nez ?) : la masse d'un corps est une manière d'exprimer l'énergie qu'il contient. On peut dire que la lumière transporte de la masse sous forme d'énergie. Je pense que l'on doit pouvoir vérifier cette hypothèse en pesant du radium – tu sais, ce matériau découvert par Pierre et Marie Curie, qui émet de grandes quantités d'énergie radioactive. Je suis sûr que sa masse diminue"

Dès mon retour de vacances, j'envoie un petit article sur ce sujet aux *Annalen der Physik,* son titre : *L'inertie d'un corps dépend-elle de sa quantité d'énergie ?* La formule qui relie la masse d'un corps à l'énergie qu'il contient est très simple : $e = mc^2$

M—J'ai déjà entendu cette formule, mais pour moi c'est du chinois, bien sûr.

A—Elle signifie que la masse est une forme d'énergie très concentrée. La lettre *E* représente l'énergie, la lettre *m* la masse. Dans le titre, le mot "inertie" signifie la même chose que "masse". La lettre *c* est la vitesse de la lumière.

Ce petit post-scriptum à ma théorie explique le phénomène mystérieux, la radioactivité. Becquerel, Pierre et Marie Curie se demandaient d'où vient l'énergie émise par les sels d'uranium et de radium. Je donne la réponse. Les atomes perdent du poids peu à peu, quand la petite proportion de leur masse se transforme en radiations. Une masse minuscule devient l'énorme quantité d'énergie parce que c^2, le carré de la vitesse de la lumière, est le nombre gigantesque. C'est très différent quand on brûle quelque chose, ce qui est la simple réaction chimique. Le soleil brille depuis les milliards d'années parce que sa grosse masse se change lentement en énergie. S'il brûlait comme le charbon, il suffirait quinze siècles environ pour le consumer entièrement.

M—Alors vous avez expliqué d'où vient la lumière du soleil.

A—J'ai fait cela.

M—Avant votre théorie, les gens ne savaient pas comment le soleil peut briller ?

A—Non.

M—Cela ne les étonnait pas, qu'il brille ?

A—Cela vous étonnait ?

M—Euh… Je ne me demandais pas non plus pourquoi l'aiguille de la boussole indique le nord. Je conduis ma voiture, mais je ne regarde pas sous le capot. Je n'ai pas fait d'études. J'ai demandé comment marchent les appareils photo et les caméras. Je m'y connais en maquillage, aussi.

A—Quand j'ai découvert pourquoi le soleil brille, peu de gens ont prêté attention. Je ne deviens pas le célèbre Professeur Einstein du jour au lendemain. *Ach*, je suis un peu déçu. Personne ne remarque que j'ai jeté toute la physique dans la poubelle et inauguré l'ère nouvelle.

L'été suivant, un jeune physicien allemand, Max von Laue, vient à Berne pour me rencontrer. Il trouve l'Office des brevet et me demande. Ils lui disent j'arrive tout de suite. Quand j'entre dans la salle d'attente, il ne se lève pas. Il imagine l'auteur des articles dans

Annalen der Physik le digne Herr Professor, pas le jeune homme portant la chemisette et les sandales. Pour lui j'ouvre le tiroir de mon bureau.

– Voici mon département de physique théorique !

Max von Laue travaillait dans le laboratoire de Max Planck à Berlin. Il dit mes articles ont frappé tout le monde.

– Max Planck lui-même les a cités et commentés pendant une conférence publique, Herr Einstein. En tant que l'inventeur des quanta, il a examiné à la loupe votre article au sujet la nature discontinue de la lumière. Il n'est pas d'accord, pas du tout. L'énergie est émise sous forme de quanta, mais nous n'avons pas la preuve qu'elle reste discontinue. Toutes les expériences montrent que la lumière se comporte comme une onde, pas comme un flux de particules.

– Alors il faudra faire les nouvelles expériences. Avez-vous lu mon autre article, sur l'électrodynamique des corps en mouvement ?

– Oui, mais je ne suis pas sûr de le comprendre. Il me paraît plms métaphysique que physique.

– Vous avez vu je propose abolir l'éther, oui ? Sans éther, la lumière ne peut pas être l'onde ordinaire. Si vous admettez que l'étoile crache des milliards de petits grains de lumière qui tombent dans votre œil et dans le mien, alors tout s'éclaire.

Il me dit que les gens lisent mon article à Würzburg, Göttingen, Breslau, et même à Cracovie. Le Professeur Witkowski a dit au Professeur Loria: "Un nouveau Copernic ![1]"

M—Attendez ! Je vous prie d'écrire tous ces noms dans mon carnet, Albert.

A—J'espère j'écris sans faute. Aujourd'hui, Breslau s'appelle Wroclaw.

Peu à peu, Max von Laue et les autres physiciens ont cessé de trouver mes idées métaphysiques, philosophiques ou poétiques. Cela ne signifie pas qu'ils les acceptent. Pendant des années, j'ai écrit les articles pour répondre aux objections avancées par les grands professeurs de ce temps. Ils étaient les grands professeurs du XIXème siècle, en vérité. Lorentz, par exemple, avait cinquante-cinq ans en 1905. Le prix Nobel a couronné sa carrière en 1902[2]. Il m'a écrit, je lui ai répondu. Échanger des lettres avec ce grand homme, que j'ai toujours admiré, m'apporte la satisfaction intense. C'est utile, aussi, car

[1] Copernic vivait à Cracovie.

[2] Nobel, qui avait inventé la dynamite et gagné beaucoup d'argent, a créé ce prix par testament en 1897. Röntgen a reçu le premier prix de physique, en 1901, pour sa découverte des rayons X. Après Lorentz, le prix 1903 a été décerné à Becquerel, Pierre et Marie Curie.

cela me permet consolider ma théorie. Il croit que les objets se contractent à grande vitesse. Je tente le convaincre que les objets ne se contractent pas, mais paraissent contractés.

Beaucoup de savants disaient mes théories fausses, stupides et absurdes. Certains vieux grognons objectaient ma personne. Comment un employé de vingt-six ans peut-il suggérer la nouvelle vision de la réalité, juste sous le nez (ridé) de fameux professeurs qui ont passé leur vie à tenter résoudre les contradictions de la physique ? Certains veulent bien accepter la nouvelle théorie, mais refusent que je sois son père. Ils m'accusent avoir volé les idées de Lorentz et Poincaré.

Les journaux suisses ont entendu parler de ces controverses. Ils n'ont pas placé ma photographie sur la première page, comme ils ont fait plus tard, mais ont publié les articles ironiques dans la section nationale : "UN JEUNE PHYSICIEN SUISSE PRETEND LE TEMPS ELASTIQUE ! NE VOUS ETONNEZ PAS SI VOTRE MONTRE RETARDE QUAND VOUS VOYAGEZ EN TRAIN ! *La théorie excentrique d'un employé de l'Office des brevets.*"

M—Elle le fait ?

A—Qui fait quoi ?

M—Ma montre. Elle retarde quand je voyage en train ?

A—Pas beaucoup. La théorie s'applique seulement à une sorte de train théorique qui va tout droit à vitesse constante. Cela s'appelle le mouvement uniforme. Il faut que le train avance très vite, presque la vitesse de la lumière. Sinon, le retard de la montre n'est pas perceptible.

Pendant que les nombreux physiciens trouvent ma théorie si ridicule qu'ils ne font pas même l'effort de la réfuter, quelqu'un qui n'est pas physicien invente la formulation très ingénieuse. C'est Herr Minkowski, qui était mon professeur de mathématiques au Polytechnikum. Il disait que j'étais "un chien paresseux qui se moquait des mathématiques". Il enseignait maintenant en Allemagne, dans la grande université de Göttingen. Quelque chose l'a frappé tout de suite dans ma théorie : je traite le temps et l'espace de la même manière. En 1907, il suggère considérer le temps comme une quatrième dimension de l'espace. Il utilise l'expression "continuum espace-temps", mais tout le monde dit simplement "espace-temps". La quatrième dimension apparaît sous la forme *ict*, où *i* est le nombre imaginaire dont le carré vaut -1, si bien que le carré de la longueur d'un vecteur de l'espace-temps est $x^2 + y^2 + z^2 - c^2t^2$.

Je comprends peut-être cette formule mieux que vous, Marilyn, mais je la trouvais étrange au début, avec ce nombre imaginaire. J'avais découvert la parenté entre l'espace et

le temps, mais ils restaient tout de même réels. Les hauts mystères des mathématiques peuvent susciter le sentiment d'effroi chez le non mathématicien. Il me semblait que les algébristes fous de Göttingen dérobaient ma théorie et la transformaient en une abstraction que je ne reconnaissais plus. Je me demandais s'ils voulaient faire avancer la connaissance, ou seulement épater les physiciens.

Ach, bientôt je décide que je n'ai pas le choix, je dois étudier les mathématiques modernes pour élargir la portée de ma théorie. Ce serait plus facile si Minkowski était là pour m'aider. Il est mort soudain en janvier 1909 de la crise aiguë d'appendicite. Il avait seulement quarante-quatre ans. Il était mon partisan le plus zélé. On le disait obsédé par le théorie de la relativité. Touchées par son enthousiasme, par la commotion que ma théorie provoque dans le monde de la physique, les autorités suisses découvrent enfin mon existence. Ces pauvres autorités se sentent ridicules quand elles doivent avouer que le fameux Albert Einstein est employé de troisième classe dans un bureau fédéral à Berne.

M—Vous étiez le Van Gogh de la physique.

A—Très flatteur.

M—Je veux dire, c'était le plus grand de tous, mais il n'a jamais vendu un seul tableau.

A—J'ai fini par être reconnu de mon vivant, au moins.

Dans n'importe quel pays civilisé, un savant dont les idées sont admirées et attaquées par les grands maîtres de sa profession serait professeur titulaire de l'université. Les autorités savent sans doute que plusieurs professeurs suisses éminents n'enseignent pas encore les équations de Maxwell, formulées quarante ans déjà. En reconnaissant mon mérite, la Suisse pourrait sauter à l'avant-garde de la science d'un seul coup. Ainsi, les autorités décident je dois entrer à l'université. Le Professeur Kleiner, qui a supervisé ma thèse de doctorat à Zurich, veut bien me prendre pour assistant.

Ah, une telle chose est contraire au règlement. En Suisse, on ne désobéit pas au règlement. Je ne peux pas devenir assistant si je ne monte pas sur l'échelle comme les autres, en commençant pas l'échelon *Privatdozent*, c'est-à-dire "tuteur privé". Quelle sottise ! Le *Privatdozent* donne des leçons à des étudiants sans recevoir le salaire.

M—Pas de salaire ? Comment est-ce possible ?

A—Vous gagnez l'argent en donnant les leçons privées. C'est possible si vous êtes le jeune homme qui accepte de vivre comme un étudiant. J'ai une femme et un enfant, je ne peux pas renoncer mon salaire de l'Office des brevets. Je demande donc un poste de *Privatdozent* à l'université de Berne plutôt qu'à Zurich. Je ris encore quand j'y pense (je

ne riais pas alors) : le professeur de physique de Berne, un vieux fossile, refuse ma demande. Dix-sept articles publiés et mon doctorat de Zurich ne suffisent pas. Il n'a jamais entendu parler de moi, c'est certain. Il veut un "nouveau projet".

Je suis furieux., prêt à envoyer l'université de Berne et l'université de Zurich au diable. Mileva me fait entendre la raison.

– Pense à ton avenir. Tu dois entretenir ta famille.

– Je n'ai pas sollicité ce grand honneur. Le Professeur Kleiner est venu me chercher, et maintenant tous ces ennuis. N'en parlons plus.

– Donne-leur ton prochain article en disant que c'est ton nouveau projet.

J'ai suivi ce sage conseil et je suis devenu *Privatdozent*. Trois personnes assistent mon premier cours : Michele Besso et deux de ses amis. Au deuxième semestre, un véritable étudiant les rejoint. Pour les diverses raisons, mes trois amis cessent de venir, si bien que j'ai un seul étudiant. Je lui explique la relativité chez moi, ou sur le chemin de montagne.

L'Office des brevets ne sait rien de ma gloire grandissante. Ce qui leur fait impression, c'est que j'ai écrit la thèse et je suis devenu "Herr Doktor Einstein". Ils m'élèvent au rang expert deuxième classe et augmentent mon salaire à quatre mille cinq cents francs suisses.

Nous avons déménagé dans un appartement un peu plus grand. Mileva toujours se plaint le manque de place et de confort. Nous avons déménagé sept fois pendant les sept ans que nous avons passés à Berne. J'effectue les travaux de physique dans mon bureau quand j'ai fini mon travail avec les brevets, ou le soir à la maison.

Hansi grandissait. J'ai fabriqué un petit téléphérique pour lui, avec un vrai moteur électrique. Il aimait les jouets mécaniques. J'ai tenté de lui faire apprendre le piano, mais cela n'a rien donné. Le pouvoir de la musique ne semblait pas le toucher.

Ma sœur Maja a vécu à Paris quelques années, puis elle est revenue en Suisse pour obtenir le doctorat à l'université de Zurich. Le sujet de sa thèse était le français médiéval. Elle a épousé Paul Winteler et ils se sont installés à Lucerne.

M—C'est une ville suisse ?

A—Oh oui. Entre Berne et Zurich, sur un beau lac. Toutes ces villes appartiennent à la partie allemande de la Suisse. Il y a aussi la partie française au sud-ouest. La ville principale est Genève. L'université de Genève avait été fondée trois cent cinquante ans plus tôt par Calvin. Ils ont décidé célébrer l'anniversaire avec les cérémonies solennelles et m'ont inclu dans un lot de personnes qui devaient recevoir des doctorats *honoris causa*. Ils m'envoient une lettre calligraphiée en caractères dorés et décorés. Comme le premier paragraphe ne

dit pas ce qu'ils me veulent, je crois c'est une publicité quelconque pour un vin de champagne ou de Bourgogne très cher. Je la jette dans ma corbeille à papiers avec mes feuilles couvertes d'équations. Mileva me reprochait tout le temps que je ne range pas mon bureau, je perds toutes sortes de choses, je ne l'aide pas. Je reconnais souvent je flotte dans les nuages ou derrière la lune.

L'université de Genève a écrit une autre lettre et l'a envoyée à mon unique étudiant, qui se trouvait être un de leurs diplômés. J'aimais me moquer de lui et faire les plaisanteries, alors il a décidé se venger. Il me dit que l'université de Genève m'invite pour une fête et me donne le billet de train, sans me parler du doctorat honoraire. Cent savants méritants défilent dans les rues de Genève en robe académique noire et chapeau carré, excepté Herr Doktor Einstein, qui porte sa vieille veste de tweed et son chapeau de paille.

Il y a eu les nombreux discours ennuyeux, ensuite j'ai mangé comme un porc dans le plus grand banquet auquel j'ai assisté toute ma vie. Vous savez qui était Calvin ?

M—Euh, un homme religieux.

A—Selon lui, tous les plaisirs de la vie sont grands péchés. Il se contentait d'eau et de pain sec. Avec le si grand nombre de gens qui commettent le péché de gloutonnerie en prétendant honorer sa mémoire, il doit se retourner dans sa tombe.

Quelques mois plus tard, en septembre 1909, on m'a invité à ma première conférence de physique : à Salzbourg, en Autriche. Enfin je rencontre Max Planck. Nous échangions des lettres depuis des années. Le grand homme me fait les tels compliments que je me sens très embarrassé et je rougis comme une jeune fille timide. Il paraît étonné en me voyant, pourtant Max von Laue lui a sans doute dit à quoi je ressemble. Vous ne m'offenserez pas si vous me comparez à l'épouvantail, Marilyn. Je ne prends pas grand soin de la manière dont je couvre mon corps. Je refuse d'emporter les tonnes de bagages quand je voyage. Une ou deux fois par an, un événement officiel me contraint porter la cravate. Sinon, je ne comprends pas pourquoi je dois serrer mon cou avec ce ridicule ruban de soie. Max Planck, au contraire, portait le terne costume gris coupé par le terne tailleur gris à Berlin. Il était grand et se tenait droit. Une toison épaisse pousse sous son nez et autour de son crâne, mais rien sur le dessus. Ses lunettes cerclées de fer semblent accentuer le pouvoir perçant de son regard. Il voit beaucoup de choses et les comprend immédiatement.

Il a donné à ma théorie son nom courant. Plus tard, quand un public plus vaste entend parler de “relativité”, les gens utilisent le mot dans les domaines en dehors la physique, par exemple la politique ou l’histoire. Ils m’attribuent le principe contestable : “Tout est relatif, comme dit Einstein”. C’est vrai peut-être en politique ou en sociologie, mais dans ma théorie certainement pas, puisque la vitesse de la lumière est absolue. J’ai remplacé l’espace et le temps absolus par les lois physiques absolues. Ce que ma théorie affirme vraiment, c’est que les lois de la physique ne changent pas quand on prend un système d’inertie ou l’autre comme système de référence. Un nom juste serait “théorie de l’invariance” ou“principe de l’invariance”. Les nombreuses expériences l’ont prouvée juste, donc ce n’est plus l’hypothèse ou la théorie.

M—L’autorité de votre Planck me suffit. Je vais en rester à “théorie de la relativité”.

A—À Salzbourg je rencontre Max Born, qui devient un ami proche.

Il a été l'assistant du pauvre Minkowski à Göttingen. Il me pose beaucoup de questions, parce qu'il doit présenter la formulation mathématique de Minkowski en séance plénière.

Tout le monde parle de relativité et tout le monde attend que je parle de relativité comme tout le monde. Alors je donne la conférence sur "La nature et la constitution des radiations". Je suggère que la lumière et les autres radiations possèdent la double personnalité.

– Les nombreuses expériences montrent la lumière se comporte selon l'hypothèse des corpuscules de Newton. Les autres nombreuses expériences ne s'expliquent que si on considère la lumière comme une onde. Je pense que la prochaine étape pour la physique théorique consiste combiner le modèle corpusculaire et ondulatoire. Nous entrons dans une ère nouvelle. Nous devrons changer notre vision de la nature.

Max Planck se lève pour dire son opinion. Il a fait renaître l'hypothèse des corpuscules, pourtant il refuse toujours de me suivre.

– Nos idées actuelles de la réalité physique résultent de trois siècles de travail par les meilleurs esprits de plusieurs pays. Nous ne pouvons renoncer ces idées sans les raisons très fortes. Il est trop tôt pour envisager le changement.

Je continue ma conférence.

– Je suggère considérer le caractère corpusculaire et ondulatoire des quanta d'énergie comme les deux faces d'une médaille. De même que, dans mon équation, l'énergie et la masse d'un corps sont les deux aspects de la même réalité.

Les vieux physiciens plissent le nez en entendant ce qu'ils tiennent pour les élucubrations fantaisistes, mais mes collègues plus jeunes, par exemple Arnold Sommerfeld et Lise Meitner, paraissent fascinés et enthousiastes. Beaucoup de physiciens, aujourd'hui, pensent que ce discours a fondé la nouvelle science, la physique quantique.

Les plus grands savants d'Europe ont discuté mes théories plus que toute autre chose dans la conférence de Salzbourg. Je ne deviens pas la grande star du cinéma, mais la petite starlette de la physique. Ma situation humble à Berne jure avec la reconnaissance internationale.

M—En Amérique, on reconnaît la valeur des gens plus vite, je crois.

A—Tout va plus vite en Amérique. Les Suisses sont plus lents que les autres Européens, aussi.

Le Professeur Kleiner a convaincu les autorités de créer un enseignement de physique théorique à l'université de Zurich. Il pense me choisir comme professeur, mais un obstacle se présente. Son propre assistant, Friedrich Adler, attend une promotion. Il est entré comme

étudiant à l'université au même moment que moi au Polytechnikum, ensuite il n'a pas perdu les années dans un bureau fédéral poussiéreux. Les autorités ne vont pas laisser un nouveau venu, un simple *Privatdozent*, devenir *Herr Professor* quand un universitaire confirmé, qui a franchi tous les barreaux de l'échelle, attend son tour. De plus, Friedrich Adler n'est pas n'importe qui. Son père, Viktor Adler, dirige le parti social-démocrate autrichien. Il vient d'obtenir un début de démocratie pour les citoyens de l'Empire austro-hongrois et a été élu chef de l'Internationale Socialiste. Presque tous les membres du conseil d'administration de l'université sont socialistes… Une affaire bien embrouillée. Mileva, qui est enceinte, n'a pas envie d'aller habiter à Zurich.

M—Je croyais qu'elle aimait déménager.

A—Elle trouve les arguments judicieux.

– Hansi a de bons amis à l'école. Il apprend à lire. Il devra bientôt partager ses parents avec un petit frère ou une petite sœur. Il n'a pas besoin les nouveaux dérangements dans sa vie.

– Ils n'ont qu'à prendre Adler. Je m'en moque. Je n'ai pas sollicité ce poste. Je n'ai jamais aimé les professeurs. Je dois les supplier me nommer membre de leur guilde de putains ?

– Tu gagnerais plus d'argent, c'est certain.

– Mais pas du tout. Peut-être moins. Je ne serais pas le professeur titulaire, mais ce qu'ils appellent professeur "extraordinaire". De plus, l'Office des brevets propose m'augmenter pour me garder. Tu sais, je suis l'expert en brevets reconnu et apprécié. Ils viennent juste de s'en apercevoir, semble-t-il.

– Une augmentation importante ?

– Une raisonnable augmentation suisse. Je suis bien trop jeune pour devenir l'expert de première classe. Ils ne veulent pas créer le précédent fâcheux.

– Si tu ne gagnes pas plus à Zurich, cela ne vaut pas la peine. Le loyer coûterait deux fois plus qu'ici.

L'université de Zurich hésite pendant toute une année suisse avant de m'offrir le poste. Friedrich Adler se met en colère devant le conseil d'administration.

– Enfin ! Vous n'allez tout de même pas me nommer professeur quand vous pourriez engager Einstein, le jeune physicien le plus brillant d'Europe ! C'est une occasion unique de rehausser le niveau de notre université.

Il a le caractère volcanique. Son père l'a envoyé en Suisse afin de l'éloigner de la politique autrichienne, qui l'intéresse beaucoup plus que la physique. Quand il refuse devenir professeur, le conseil d'administration trouve un autre candidat à Göttingen, qui se retire bientôt de la compétition, lui aussi, en mourant de la tuberculose. Alors ils se tournent vers moi à contre-cœur, en mars 1909. Ils me proposent un salaire ridicule. Je proteste et je refuse. On dit que Max Planck et ses amis commencent à plaisanter à propos les Suisses. Ils acceptent égaler mon salaire à l'Office des brevets, quatre mille cinq cents francs par an. Bon, je ne peux pas refuser éternellement. Ils créent le poste pour moi, après tout.

Mes nouveaux collègues connaissent si mal la physique théorique qu'ils n'ont jamais entendu parler de moi. On crée la nouvelle chaire de physique pour un employé inconnu d'un bureau fédéral mineur, un excentrique vêtu comme un bohémien, qui n'a pas pris la peine de grimper plus haut que le premier échelon de l'échelle académique. Ils me savent *Privatdozent*, mais ils ignorent que j'ai un seul élève ! Ce qui les sidère, c'est que le fameux Herr Professor Nernst de Berlin et le non moins fameux Herr Professor Sommerfeld de Munich viennent à Zurich tout spécialement pour rencontrer Herr Einstein.

M—Le monde de la physique n'est pas si différent que ça de Hollywood. Les gens doivent se donner du mal pour maintenir leur réputation. Ils sont jaloux et méchants. Ils détestent et idolâtrent les grandes stars.

A—La nouvelle star de la physique sous-loue une partie de son logement à des étudiants, si chère est la vie à Zurich. Mileva n'est pas contente. Elle me reproche toutes les sortes de choses, à tort ou à raison.

– Tu devais ramener Hansi de l'école.

– *Ach*, c'est vrai. J'y vais tout de suite.

– Tu devais aller le chercher à deux heures, mais il est cinq heures. Je ne peux pas compter sur toi.

– Cinq heures ? Où est ma montre ? Il va s'inquiéter.

– Il est rentré depuis longtemps. Mme Müller l'a ramené. Je me sentais bien gênée.

– Qui est Mme Müller ?

– Notre voisine. Tu ne connais même pas nos voisins. J'ai dû lui mentir. J'ai dit que tu ne te sentais pas bien. Elle a trouvé Hansi en larmes devant l'école vers trois heures. Je me demande ce qu'elle pense de nous. Des parents qui oublient leur propre enfant !

– Il pourrait rentrer tout seul. Ce n'est pas si loin.

– Comment peux-tu dire cela ? Il a seulement sept ans. Il ne peut pas traverser la rue. C'est très dangereux, avec ces nouvelles voitures automobiles.

J'offre à Hansi un petit bateau à voile. Je l'emmène au lac de Zurich. Il y a le bassin spécial où les enfants font naviguer leurs bateaux, en les poussant avec une baguette. Un jour, quand nous revenons du lac, Mileva pousse les grands cris.

– Que s'est-il passé ? L'enfant est tout mouillé !

– Tiens, je n'ai pas remarqué. Il pleut ? Je suis sec, pourtant.

– Comment t'es-tu trempé de cette manière, Hansi ?

– Je suis tombé dans le bassin.

– Mon Dieu ! Il est tombé dans le bassin et toi, Albert, tu ne t'es aperçu de rien !

– Je réfléchissais, sans doute. Ce n'est pas très profond, de toute façon.

– Le grand savant réfléchissait ! Tu devrais peut-être réfléchir un peu moins à ta physique et un peu plus à ton fils.

Nous habitions dans le même immeuble que Friedrich Adler et sommes devenus les meilleurs amis du monde. Hansi a maintenant cinquante ans, Marilyn. L'autre jour, il m'a dit qu'il était amoureux d'Assinka Adler, la fille de Friedrich, qui avait le même âge que lui, mais je ne me souviens pas d'elle.

En mars 1911, nous avons déménagé de nouveau. J'ai accepté un poste de professeur titulaire à l'université allemande de Prague.

M—J'ai beaucoup déménagé, comme vous. Je ne pourrais pas compter les maisons, les appartements, les hôtels où j'ai vécu quand j'étais enfant, puis adulte. Mais je suis toujours restée dans mon pays. Je ne suis pas sûre de savoir où est Prague. Je me sens tellement ignorante.

A—Le pays aujourd'hui s'appelle Tchécoslovaquie. Il se trouve derrière le rideau de fer. En ce temps-là, il appartenait à l'Empire austro-hongrois.

J'ai passé seulement dix-huit mois à Zurich. Je n'étais pas malheureux. J'aime bien le lac et les montagnes. L'université est petite et personne ne s'intéresse à la physique théorique, si bien que je peux compter mes élèves sur les doigts des deux mains, ou parfois d'une seule. Cela me permet de donner mon cours sur les banquettes du café Odéon, ou au bord du lac. Je les emmène boire le thé à la maison, même si Mileva se plaint que je ne lui demande jamais la permission.

Ah, mais l'université allemande de Prague était une institution prestigieuse. Le grand savant Ernst Mach, qui était encore vivant mais très âgé, y avait longtemps enseigné.

Comme il a étudié le son, on a donné son nom à l'unité de vitesse du son[1]. Dans un de ses livres il critique l'espace et le temps absolus de Newton. Cela a influencé mes propres conceptions. Il avait aussi des idées originales sur la masse des corps. Sous son influence, l'université a atteint le haut niveau scientifique. Ce qui m'a attiré, en vérité, c'est la vaste bibliothèque. J'avais l'impression passer du village à la grande ville.

Mileva n'a pas protesté ma décision. Un professeur titulaire gagne deux fois plus d'argent qu'un "extraordinaire". À Prague nous attend un grand appartement et même une domestique. Hansi se réjouit parce que le nouvel appartement est éclairé par l'électricité. À Berne nous avions les lampes à pétrole, à Zurich l'éclairage au gaz.

Quand le conseil d'administration de l'université de Prague se renseigne, Max Planck me recommande chaudement : "Si la théorie d'Einstein se révèle juste, ce qui me paraît probable, on le considérera comme le Copernic du XXème siècle." Ils veulent m'engager le plus vite possible. Pourtant, il y a encore la complication qui menace conduire tout le projet à l'échec. Le représentant du ministère impérial de l'éducation propose son propre candidat, Herr Jaumann. Il ne croit pas aux atomes, mais présente l'avantage d'être autrichien et catholique. Alors que mes partisans et ceux de mon rival se préparent livrer la guerre d'usure, Herr Jaumann retire sa candidature : "Je ne veux pas aller dans l'université qui est fascinée par la prétendue modernité plutôt que de faire confiance au véritable mérité reconnu."

Le représentant du ministère est vexé, sa proposition n'a pas abouti. Alors il remarque que je n'ai pas le droit devenir professeur, parce que je n'ai jamais mentionné ma religion dans les papiers officiels. Sans religion, je ne peux pas prêter serment à l'empereur, une étape nécessaire sur le chemin de la titularisation. Je dois aller à Vienne dire à un imbécile dans un ministère que je me considère juif, même si je n'entre pas souvent dans la synagogue. "Religion mosaïque", note l'imbécile dans mon dossier. Je m'en moque. C'est juste le mot sur un morceau de papier.

Pour prêter serment et devenir le fonctionnaire impérial, je dois demander la nationalité autrichienne. Ils me laissent garder ma nationalité suisse. Pendant des années, j'ai vécu sans nationalité. Maintenant, j'en ai deux.

M—Sans nationalité ?

[1] La vitesse du son dépend de la pression de l'air. Elle vaut en général un peu plus de mille km/h. On dit qu'un avion vole à Mach 2 si sa vitesse est le double de celle du son, etc.

A—Vous vous souvenez, quand je quitte Munich la dernière année de lycée, je renonce ma nationalité allemande.

M—Ah oui. Votre père pensait que vous pourriez le regretter, si vous vouliez un jour devenir professeur d'université en Allemagne. Eh bien, vous êtes devenu professeur dans une université allemande après tout.

A—Vous voulez dire à Prague ? On l'appelle "allemande" parce que les étudiants appartiennent à la minorité qui parle allemand, mais c'est une université autrichienne. Dès que nous habitons à Prague, en vérité, je découvre que la nationalité et la religion y tiennent la place très importante. Sur cent citoyens de la ville, quatre-vingt quinze sont tchèques. Ils ont leur propre université. Les Allemands et les juifs parlant allemand font face ensemble à la majorité tchèque. Les Allemands n'aiment pas cela. "*Ach Gott*, nous devons nous allier avec les satanés juifs !" Leur antisémitisme augmente. Les juifs ne trouvent pas confortable la position, coincés entre les Allemands et les Tchèques. Ils regardent avec l'œil favorable le sionisme, un nouveau mouvement qui avance l'idée très étrange : les juifs doivent émigrer en Palestine pour devenir les joyeux paysans.

Mes collègues juifs m'emmènent dans les cercles sionistes. Là je rencontre les écrivains Max Brod et Franz Kafka.

M—Il a écrit cette affreuse histoire de l'homme qui se transforme en insecte. *Yecch* !

A—Max Brod n'est pas devenu aussi célèbre que son ami Kafka. *Ach*, mais il est le seul écrivain, autant que je sache, qui a écrit un roman sur la physique. Ses héros sont le grand astronome Tycho Brahe et son étudiant Kepler, qui ont vécu à Prague. Les gens disent que Brod s'inspire de moi pour le personnage de Kepler. Dans le roman, Kepler ne sait rien de la vie humaine car il se consacre entièrement aux étoiles. Le portrait n'est pas flatteur.

M—Il ne vous connaissait pas vraiment.

A—Merci, Marilyn. Les sionistes de Prague étaient charmants, mais leur merveilleuse Palestine ne m'attirait pas. Je ne pouvais pas m'exiler au bout du monde et travailler tout seul, comme j'avais l'habitude de le faire. Si je voulais élargir la portée de ma théorie, j'avais besoin les mathématiques et les mathématiciens.

Je remarque que depuis longtemps je ne mentionne pas mon cher violon. Je jouais des sonates pour piano et violon avec la belle-sœur d'un collègue. C'était une dame âgée, professeur de piano. Si je fais la moindre petite faute, elle exige nous recommençons depuis le début. Un vrai dragon !

Vous penserez j'ai la bougeotte, Marilyn. Je reste seulement huit mois à Prague. Je suis professeur titulaire, je gagne le bon salaire, mais l'université est pleine d'Allemands froids, snobs, serviles et sans idées. Mes collègues sont médiocres. Mon magnifique sujet ennuie les étudiants. Ils manquent de curiosité. Au bout d'un moment, il n'en reste que trois : un jeune homme de cent kilos et deux jeunes filles un peu moins énormes. Je perds mon temps avec eux, ensuite je perds mon temps à chier de l'encre car je dois remplir des formulaires administratifs en trois exemplaires pour la bureaucratie impériale autrichienne. Mileva est malheureuse aussi. Outre ce qu'elle reproche à la vie en général, ou peut-être surtout à son mari, les tensions religieuses et politiques de Prague la perturbent. Les Allemands et les Tchèques se détestent, mais ils ont la même opinioin des Serbes : ils les méprisent.

M—*Gee*, l'Europe paraît un endroit très compliqué. C'est pour cela que tellement de gens ont choisi de venir en Amérique, je suppose.

A—J'aurais pu rester plus longtemps à Prague si on ne m'avait pas offert des postes ailleurs. L'université d'Utrecht, en Hollande, m'a envoyé une première proposition, que j'ai refusée, puis une seconde plus généreuse, que j'ai trouvée tentante. En Hollande résidait le grand Hendrik Lorentz, je l'appelais mon maître. Je l'ai vu pour la première fois en 1911. J'ai passé quelques jours dans sa ville, Leyde. Nous avions échangé si grand nombre de lettres que je le considérais comme le vieil ami. Avec sa barbe grise et son regard digne, il ressemblait le sage et chaleureux grand-père.

Ensemble nous sommes allés à Bruxelles, en Belgique. Ernest Solvay, un industriel belge, finançait ce qu'il appelait *Le Conseil de physique Solvay*, une réunion des dix-huit principaux savants d'Europe. Il avait demandé à Walther Nernst de les choisir. J'étais flatté

qu'il m'ait inclus dans le lot. Si le public n'avait pas encore entendu parler de moi, je devenais bien connu dans la communauté scientifique.

Lorentz préside la conférence. C'est le président parfait. Il parle allemand et fançais très bien et traite ses collègues avec la courtoisie la plus délicate. Il crée l'ambiance de coopération heureuse comme par magie.

Je rencontre une petite femme nerveuse : Marie Curie, qui vient de recevoir son deuxième prix Nobel. Son visage s'éclaire quand elle parle de son cher radium et son cher polonium. Le cher radium lui a brûlé les doigts, pourtant. Elle frotte le bout picotant de ses doigts constamment.

M—Je vous ai dit que j'ai vu un film où Greer Garson jouait son rôle. Elle ne se frottait pas les doigts, autant que je m'en souvienne.

A—Le film et la réalité sont deux choses différentes.

J'essaie lui parler français, car j'ai étudié la langue à Munich et Aarau, mais elle parle le bon allemand. Je rencontre aussi Henri Poincaré, Paul Langevin, Jean Perrin, Ernest Rutherford. Je suis content de revoir Max Planck, Nernst, Sommerfeld, et les autres physiciens allemands et autrichiens que j'ai connus à Salzbourg. Les savants qui me voient pour la première fois me regardent comme si je venais de l'autre planète. Certains acceptent mes idées, les autres non. Poincaré et Lorentz, qui sont arrivés plus près de la théorie de la relativité que quiconque, s'accrochent à la science du XIXème siècle. Ils ne peuvent pas admettre que l'éther n'existe pas. Et encore moins que Newton se soit trompé. Ce serait comme tuer le père, en quelque sorte.

M—Vous semblez dire que cela ne vous dérange pas de tuer le père. Cela a peut-être un rapport avec votre témérité quand vous étiez jeune.

A—*Ach*, mais je reconnais Newton comme le père de la science moderne. Il avait raison presque tout le temps. Le boulet de canon tombe exactement là où il a prédit. Son modèle de la réalité est vrai dans nos expériences de tous les jours. Il est faux seulement pour la vitesse très grande, proche de la vitesse de la lumlière. Il ne pouvait pas connaître cela.

M—Et Lorentz ? Il n'était pas aussi votre père ?

A—Oui, j'ai tué son hypothèse des atomes aplatis, c'est certain.

En plein milieu de la conférence, nous apprenons que le scandale ridicule secoue Paris. Les journaux accusent Marie Curie, qui est veuve depuis 1906, d'avoir séduit Paul Langevin, homme marié et père de quatre enfants. N'a-t-elle pas fui avec lui à Bruxelles, prétendant qu'un millionaire fou de science les a invités ? Comme Marie Curie est née en Pologne, les journaux d'extrême-droite remarquent qu'il faut se méfier des étrangers. Ils demandent si elle n'est pas juive, en secret. Un lourd charriot a écrasé le pauvre Pierre Curie quand il traversait la rue Dauphine en pensant au radium.

M—Walter Pidgeon jouait le mari dans le film. Sa mort marquait la fin de l'histoire. Il n'y avait rien sur Lenzhvon

A—Langevin. Les journalistes insinuaient que Pierre Curie avait découvert l'infidélité de sa femme et commis le suicide. Vous auriez dû voir Paul Langevin et Marie Curie ! Ils ne paraissent pas les amants, encore moins les amants vicieux. Ils nous disent qu'ils travaillent ensemble tous les jours à Paris. Devenir intimes serait facile ; pas besoin partir dans un autre pays. Depuis longtemps, Paul Langevin et sa femme ne s'entendent plus. Il a demandé le divorce. Mme Langevin espère obtenir le jugement de divorce plus favorable en accusant son mari d'adultère. Marie Curie était une personne morale, fondamentalement honnête et modeste. Sa pureté et son austérité étaient évidentes.

Aujourd'hui, Marilyn, j'ai soixante-quatorze ans. Les savants passent leur vie à poser des questions comme les enfants. Leur curiosité naïve leur permet explorer les limites les plus reculées du savoir. Quand ils flottent entre les nombres imaginaires et les galaxies, ils perdent de vue les rudes réalités de la société. Marie Curie et Paul Langevin ne savent pas comment affronter le scandale, que les journalistes cruels attisent chaque jour. Ils se sentent coupables, comme s'ils avaient vraiment commis un crime. Quel dommage, la situation ne peut pas être décrite avec les équations. Les plus grands esprits du monde trouveraient la solution en peu de temps !

Pendant mon séjour à Bruxelles, l'université d'Utrecht m'a envoyé une nouvelle proposition. Le salaire est si haut, je me demande si je ne me suis pas trompé en convertissant les florins hollandais en francs suisses. En même temps, Lorentz lui-même m'invite à envisager le remplacer à Leyde, car il a cinquante-huit ans et doit bientôt prendre la retraite.

À la fin, j'accepte une autre offre. Je retourne à Zurich.

M—Vous passez votre temps à retourner à Zurich. C'est sans doute un endroit agréable.

A—Mileva, qui adorait cette ville, était enchantée. J'aimais Zurich, certainement. J'étais encore citoyen suisse. Je ne retourne pas à l'université, mais à mon école, le bon vieux Polytechnikum, qui vient de devenir une université et crée la chaire de physique mathématique pour moi.

Les autorités se souviennent sans doute le voyou qui a insulté le Professeur Weber en l'appelant *Herr Weber* au lieu de *Herr Professor*. Les autorités ont refusé m'offrir le travail quand j'ai obtenu mon diplôme. Je me demande si elles ont changé l'avis, ou si elles ont mis l'eau dans le vin pour raisons politiques. Mon camarade Marcel Grossmann, qui enseigne les mathématiques et dirige le département de recherche fondamentale, a vanté mes grandes qualités, je pense. Marie Curie a envoyé une lettre de recommandation très flatteuse, me nommant le meneur d'une nouvelle génération de physiciens. Henri Poincaré a aussi écrit. M. Einstein a des idées brillantes si nombreuses, dit-il, que certaines d'entre elles au moins doivent se révéler justes et utiles. C'était la recommandation généreuse, car il refusait toujours ma théorie de la relativité. Quand peu après il est mort, j'ai pensé que sa lettre ressemblait à un testament et qu'il me reconnaissait son héritier.

Pendant que les autorités rédigent un contrat selon la manière suisse, précise et sans hâte, je trouve les nouvelles propositions dans ma boîte à lettres tous les jours. De l'université Columbia à New York, de Vienne, de Berlin. Je préfère le Polytechnikum. Naviguer de nouveau sur le lac de Zurich ! Marcher sur les sentiers de montagne ! Tous les jours, mon petit Hansi me demande :

– Quand rentrons-nous à la maison, papa ?

Nernst et Planck m'invitent à Berlin. Ils veulent me montrer l'université. Aussi les lacs, quand quelqu'un leur dit que j'aime naviguer. Je n'habite pas dans un hôtel, mais chez ma tante Fanny, la sœur de ma mère. Elle a une fille, Elsa, que je n'ai pas vue depuis les années. Elsa est divorcée et vit avec ses deux filles, Ilse et Margot, dans le même immeuble que tante Fanny. J'apprécie les repas dans la famille, le sentiment particulier que nous

nommons en allemand *gemütlichkeit*. Elles me rappellent mon enfance. Je ne peux pas m'empêcher comparer ma cousine et ma femme. Elsa est blonde, tranquille et charmante. Son sourire aimable réchauffe mon cœur. Mileva est brune, sombre et renfrognée, sans humour, colérique. Comme elle n'a pas réussi devenir physicienne, mon succès la rend jalouse. Elle n'est pas heureuse, alors elle veut gâter le bonheur des autres. Je doute si vous avez jamais rencontré la personne aussi amère. Elsa, vous pouvez l'imaginer, était très fière de son cousin le fameux *Herr Professor*.

M—Hey, Albert, vous révélez le dénouement trop tôt.

A—*Ach*, oui, je suis encore à Prague. Les journalistes veulent trouver les explications de mon départ. Mes collègues réactionnaires m'ont rejeté. L'administration impériale m'a maltraité parce que je suis juif, d'ailleurs elle favorise Vienne aux dépens de Prague.

J'écris au doyen de l'université qu'il ne doit pas croire ces racontars stupides. Je suis très heureux à Prague, mais j'ai promis aux autorités de Zurich que je reviens si elles m'offrent les conditions satisfaisantes.

Juste avant quitter Prague, je rencontre un homme qui devient l'ami très proche, Paul Ehrenfest. Né à Vienne, il a enseigné à Saint-Pétersbourg. Je n'ai jamais été "maltraité parce que je suis juif", lui oui. Il a quitté son poste après la brusque explosion de l'antisémitisme russe. Il vient à Prague comme candidat pour me remplacer, mais il refuse déclarer qu'il "observe les rites de la religion mosaïque", comme je l'ai fait.

– Je suis un libre-penseur, me dit-il.

– Cela n'a pas de sens. Veux-tu tes enfants mourir de faim ? Une fois que tu es *Herr Professor*, personne ne vérifie si tu vas à la synagogue.

Il est têtu. Il refuse le poste.

Pendant qu'il est à Prague, il habite chez nous avez sa femme Tatiana, une physicienne russe, et leurs quatre enfants. Nous avons les longues conversations sur la physique. Nous trouvons que nous divergeons les opinions sur la relativité, puis que nous convergeons après tout. Nous jouons la troisième sonate pour piano et violon de Brahms ensemble.

M—Après tout ce temps, vous vous rappelez ce que vous avez joué ?

A—C'est un morceau difficile, j'ai dû travailler beaucoup. C'est Tatiana qui le réclame. Peut-être je me rappelle parce que j'aimais bien Tatiana et j'ai joué pour elle, d'une certaine façon.

Philip Frank a accepté se déclarer juif et m'a remplacé à Prague. Ehrenfest a remplacé Lorentz à Leyde. Souvent je lui ai rendu visite. J'ignore si je suis aussi insensible que le Kepler de Max Brod. Je reconnais que je limite mes relations et garde mes distances avec mes congénères humains. Pourtant, l'amitié qui m'a lié à Paul Ehrenfest est née en quelques heures et n'a jamais faibli.

D'ailleurs il n'était pas mon seul ami. À Zurich m'attendait mon camarade Marcel Grossmann.

De nouveai j'ai besoin de son aide. Vous voyez, les mathématiques de la relativité de 1905, on l'appelle relativité restreinte, sont faciles…

M—Faciles pour vous, Al.

A—Seulement les équations du second degré. L'étudiant qui sort du lycée peut comprendre. Mais maintenant, j'arpente le sentier raide qui conduit à la relativité générale. J'ai commencé déjà en 1907. En imaginant un ascenseur en chute libre, j'ai conçu ce que j'appelle "principe d'équivalence". Ensuite, j'ai pensé le nouveau modèle d'espace-temps à quatre dimensions. Les mathématiques classiques ne peuvent pas décrire cet espace inconnu. J'ai besoin les nouvelles mathématiques. Marcel devient mon tuteur privé. Il m'enseigne la géométrie non euclidienne que Riemann[1] a inventée au XIXème siècle comme une sorte de jeu. Des Italiens sont en train la perfectionner. Je travaille dur. J'échange même plusieurs lettres avec les Italiens. Je suis très fier de pouvoir écrire leur langue ! En 1913, Grossmann et moi publions ensemble un article sur la relativité générale. Je sens que j'avance, mais je n'ai pas encore atteint le but.

[1] Mathématicien Allemand (1826-1866).

À Zurich, je revois aussi Friedrich Adler. Il n'a toujours pas décidé s'il est physicien ou politicien.

– Et alors, Albert, ta grande théorie ?

– La nature ne nous montre que le bout de la queue du lion. Je suis sûr qu'il y a le lion au bout de la queue, même s'il est trop grand pour que nous puissions le voir dans toute sa majeté. Je ne serai jamais qu'une puce explorant sa fourrure.

M—Si vous étiez une puce, il paraît que vous pourriez sauter jusqu'en haut de l'Empire State Building.

A—Exactement ce que je devais faire pour sauter de la relativité restreinte à la relativité générale ! Je n'étais pas aussi près du but que je le pensais, en vérité. Je ne sautais pas encore très haut.

En mars 1913, la *Société Française de Physique*[1] m'invite à Paris. Le monde entier me réclame pour donner les conférences. Mileva vient avec moi. Nous nous réjouissons de visiter la capitale de la France. Marie Curie s'occupe de nous. Le gouvernement français voulait l'honorer, car elle était la seule personne dans le monde qui avait obtenu deux prix Nobel, alors il construisait l'*Institut du Radium* pour elle. Aujourd'hui, il s'appelle *La Fondation Curie*[2]. Sa fille Irène Joliot-Curie effectue là ses recherches.

En 1913, Irène avait seulement quinze ans. Elle connaissait déjà bien la physique. Quand nous montons en haut de la tour Eiffel avec sa mère et sa sœur Ève (qui a neuf ans, comme mon Hansi), elle montre qu'elle a lu mes articles.

– J'espère que le câble ne va pas casser. Je n'aimerais pas expérimenter la chute libre dans l'ascenseur d'Einstein, même avec son inventeur !

– Nous aurions dû monter par l'escalier, mademoiselle Irène.

– Moi, je veux bien, mais ce serait difficile pour maman.

– Ma fille a raison, monsieur Einstein. Vous êtes jeune et vigoureux et vous avez l'habitude escalader les montagnes suisses. Pour la vieille femme comme moi, c'est impossible.

– Comme dit votre empereur Napoléon : "Impossible n'est pas français." Venez donc me rendre visite à Zurich l'été prochain, madame Curie. Vous verrez qu'il n'existe pas la limlite d'âge pour se promener en montagne.

---

[1] En français dans le texte.
[2] Depuis 1978 : Institut Curie.

Marie Curie accepte mon invitation. Elle vient avec ses filles en juillet 1913. Je gagne le salaire le plus haut possible dans l'université suisse, alors j'habite dans la grande maison avec six chambres et elle peut loger chez nous. Nous partons promener tous les jours. Elle marche vite. À Paris, le fardeau de son travail et de ses obligations pèse lourd sur ses épaules, mais elle n'est pas si vieille – quarante-six ans seulement. Nous parlons de physique, bien sûr.

M—Les gens imaginent un grand savant assis à sa table ou debout devant son tableau noir, en train d'écrire des formules étranges. À vous entendre, on dirait que le meilleur endroit pour faire de la physique, c'est un sentier de montagne.

A—Je vais vous montrer le meilleur endroit pour faire de la physique : ici !

M—Je précise que vous montrez votre tête.

A—Marie Curie me demande si je me rappelle Rutherford.

– Vous l'avez rencontré à la conférence Solvay.

– Un grand Anglais, bien sûr.

– Il vient de Nouvelle Zélande, mais il travaille en Angleterre, en effet. Il est très habile pour effectuer les expériences. Il a été le premier à analyser les radiations de la radio-activité.

– Il a trouvé des radiations très pénétrantes, mais aussi autre chose, oui ? Des électrons expulsés à grande vitesse, et même des noyaux d'hélium.

– Il a suggéré comparer l'atome au système solaire, avec un noyau lourd chargé positive-ment et des électrons chargés négativement, qui tournent autour comme des planètes.

– Ehrenfest m'a parlé de ça. Il paraît que quelqu'un au Danemark ou je ne sais où a réfuté cette hypothèse.

– Niels Bohr, à Copenhague. Il a étudié avec Max Planck et aussi avec Rutherford. Il dit chaque électron qui tourne constitue le petit circuit électrique, donc émet les ondes électromagnétiques et perd de l'énergie. Son orbite se réduit et bientôt il s'écrase sur le noyau. Bohr imagine les orbites stables correspondant différents niveaux d'énergie. Quand un atome absorbe un quantum d'énergie, l'électron monte sur une orbite plus haute. Quand l'électron redescend, l'atome émet un quantum de lumière.

– C'est l'idée ingénieuse. Très ingénieuse. Magnifique ! La véritable prouesse. Un modèle quantique de l'atome ! J'aimerais bien avoir plus de temps pour étudier les quanta. La relativité générale m'occupe jour et nuit. Je rêve à la quatrième dimension. Il y a les choses si nombreuses à découvrir encore… Prenez garde ne pas glisser, madame Curie.

– J'ai bien fait suivre votre conseil et prendre la canne. Ce glacier est impressionnant.

– Il fond au soleil. C'est pourquoi l'eau ruisselle le long du chemin. Nous pourrions marcher sur le glacier lui-même seulement si nous étions attachés avec les cordes. Regardez, ici et aussi là, ce sont les crevasses profondes. Elles se développent parce que le glacier se casse en avançant. Nous sommes les rouages insignifiants dans les mécanismes merveilleux de la nature ! Au moins, nous pouvons tenter les comprendre.

– Dites-moi, monsieur Einstein, quel est le nom de cette montagne enneigée, là-bas ?

– Ma foi, je ne sais pas.

– Comment, vous êtes citoyen suisse, vous ignorez le nom de vos montagnes ?

– C'est la Dent du Loup, maman.

– Mademoiselle Irène sait plus que moi.

– J'ai vu les Alpes en France. Tous les pics s'appellent la Dent du Loup ou la Dent du Chien.

M—En Amérique, ils s'appellent *Little Horse Peak* et *Sacagawa Peak*.

A—Les autres visiteurs importants ont admiré la Dent du Loup pendant ce même été 1913. Max Planck et Walther Nernst viennent tout exprès de Berlin pour m'examiner, comme si j'étais le cheval pur-sang. Le premier grand et mince, sérieux comme le pape ; le second petit et dodu, irradiant la bonne humeur. Les deux géants de la science allemande apportent une invitation tentante.

– Cela fait longtemps que nous admirons certains instituts de recherche américains, Herr Einstein. Depuis 1911, nous travaillons à créer un tel institut en Allemagne.

– Quel genre d'institut ?

– La recherche pure. Ce que Steinmetz fait dans les laboratoies de la compagnie General Electric aux États-Unis. Les Anglais ont le projet similaire.

– Et notre amie Mme Curie vient de créer son *Institut du Radium*.

– Plusieurs grandes banques et entreprises industrielles soutiennent notre projet. Déjà nous construisons le laboratoire de chimie à Berlin, Fritz Haber doit le diriger. Ensuite il y aura le laboratoire de physique.

– L'empereur accepte parrainer notre institut, aussi nous l'avons nommé *Société Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science*.

– C'est excellent. Tout ce qui fait avancer la science est excellent. Mais nous n'avez pas dit la raison de votre visite, messieurs.

– Eh bien, que vous dirigiez l'institut de physique, Herr Einstein. Vous recevez le salaire de professeur, mais vous n'avez pas besoin enseigner, puisque le but est la pure recherche.

– Qui plus est, l'Académie des Sciences de Prusse est prête à vous élire au siège de Van't Hoff.

– Van't Hoff[1] est mort ?

– Il y a deux ans. Ils ne l'ont pas remplacé, car il avait le poste spécial dans l'Académie, avec la pension très élevée. Ils ne peuvent pas choisir n'importe qui.

– L'Académie ajoute la pension à votre salaire, ainsi vous gagnez douze mille marks par mois.

Ne me demandez pas combien cela représente en dollars, Marilyn.

M—Disons beaucoup de dollars.

A—Leur proposition me trouble. Je suis revenu en Suisse un an plus tôt. Si déjà je repars, je crains vexer mes amis suisses.

– C'est inattendu, messieurs. J'aime bien Zurich. Ma femme et mes enfants sont heureux ici. Il est évident que je ne peux pas comparer le niveau de la physique. Bien plus haut à Berlin, c'est certain. Bien plus haut. Je n'aurais plus besoin enseigner, voilà une bonne chose, au moins. Je pourrais un peu réfléchir, non ?

– Vous avez l'esprit vif. Vous n'avez pas besoin réfléchir très longtemps.

– Nous avons prévu visiter le lac de Zug demain. Prendre une journée de vacances. Quand nous revenons, peut-être vous nous donnez la réponse.

– Je vous dis ce que je fais, messieurs. Je vous attends à la gare. Si je refuse, je porte la rose blanche à la boutonnière. Si j'accepte, la rose est rouge.

Le lendemain, je vais chez le fleuriste. Je pense aux foutus Allemands. Les Prussiens, encore pires. Mais je dois beaucoup à Max Planck. Berlin la capitale de la science, quand même. L'empereur habite dans un palais quelque part, mais pour la physique je serais le roi. Fini l'enseignement, je peux me consacrer pleinement à la quatrième dimension. Ai-je besoin encore plus d'argent ? On ne doit pas cracher sur le gain honnête. Avec le salaire *kolossal*, je peux donner à mes fils la meilleure éducation. *Ach*, je tente justifier la décision que mon esprit inconscient a déjà prise. Je sais bien ce que certains parents riches font avec leurs marks ou leurs dollars : ils offrent les cadeaux clinquants à leur enfants à la place de l'attention et l'affection. Combien de temps vais-je encore vivre avec Mileva et mes fils ?

[1] Il a reçu le premier prix Nobel de chimie, en 1901.

Je ne la supporte plus. Si elle ressent encore l'amour pour moi, elle le cache bien. L'admiration que le monde m'accorde nourrit son mépris. Notre appartement est aussi vivant qu'un cimetière.

Vous avez deviné ce qui m'attire à Berlin, Marilyn, encore plus que la gloire et la grande marmite de pièces d'or. J'échange la correspondance en secret avec ma cousine Elsa depuis ma visite. Elle adresse ses lettres au Polytechnikum. J'achète une rose rouge pour les yeux bleus d'Elsa.

M—Je suis contente d'apprendre que votre vie n'est pas entièrement régie par les équations. Votre cœur s'en mêle parfois.

A—Mon cœur peut-être. Aussi le hasard ou le destin. Aurais-je achevé mon travail sur la relativité générale si j'avais choisi une rose blanche ? Ou alors je l'aurais achevé plus vite, puis je serais arrivé à élaborer ma grande théorie unifiée au lieu d'échouer.

Encore un visiteur est venu de Berlin avant la fin de l'été : Freundlich, un astronome. Dans l'article que j'ai écrit avec Grossmann sur la relativité générale, j'ai montré que la lumière ne file pas tout droit, comme on le pensait, mais dévie quand elle passe à côté la masse quelconque. Freundlich vient de se marier. "Je t'assure, dit-il à sa jeune femme, Zurich est peut-être moins réputé que Venise comme destination pour la lune de miel, mais aussi romantique." Je les attends à la gare. Il me reconnaît, car il a vu ma photographie dans le journal, mais il semble se demander si ce paysan suisse, portant sur sa tête un mouchoir au lieu d'un chapeau, est bien le célèbre Professeur Einstein.

Freundlich espère montrer que la masse énorme du soleil dévie les rayons de lumière venant des étoiles lointaines.

– Une éclipse doit se produire en Crimée l'année prochaine. L'observatoire de Berlin refuse de dépenser l'argent pour ce qu'ils considèrent une plaisanterie, mais ils m'accordent le congé non payé. Je dois financer l'expédition. Nous utilisons les appareils très lourds et très chers. Des chambres noires qui prennent les images à travers le télescope, des plaques photographiques ultra-sensibles, des trépieds spéciaux.

– Je vais écrire à Max Planck. Le mois dernier il est venu ici. Il connaît beaucoup de monde en Allemagne. S'il ne trouve pas assez de généreux soutiens, je casserai ma tirelire. Je peux contribuer deux ou trois mille marks, certainement.

– Je suis sûr que je mesurerai une déviation. Nous étonnerons le monde, Herr Einstein ! Les imbéciles de l'observatoire grinceront des dents !

– Mon cher Freundlich, madame Freundlich, je vous prie venir avec moi à Frauenfeld. Je dois donner la conférence sur la théorie de la relativité.

À Frauenfeld, je les invite déjeuner dans une auberge suisse typique avec Grossmann et Otto Stern – mon jeune assistant à Prague, qui m'a suivi à Zurich. Quand la note arrive, je découvre que je n'ai pas emporté un seul centime.

– Pouvez-vous me prêter cent francs, Stern ? Mon offre de financer votre expédition tient toujours, Freundlich !

L'entreprise sidérurgique Krupp a financé l'expédition, donc j'ai pu garder mes économies.

M—A-t-il vu des rayons de lumière tordus ? Je me demande à quoi ça ressemble.

A—Pas à un clou tordu. Je vous en parlerai plus tard. D'abord, je dois m'installer à Berlin moi-même. L'Académie des Sciences de Prusse m'a élu en novembre 1913. En mars 1914, après avoir enseigné trois semestres en tout au Polytechnikum, j'emballe mes livres et mes papiers une fois de plus. Mes collègues donnent une petite fête pour moi. Je rentre à la maison à pied avec Marcel Grossmann.

– Es-tu heureux, Albert ?

– Je suis content de consacrer tout mon temps à la recherche, mais inquiet à l'idée de vivre en Allemagne.

– C'est là que tu es né, non ?

– C'est pourquoi je me sens inquiet. Je suis venu en Suisse parce que je détestais l'Allemagne et les Allemands. Il sont rigides et intolérants. Ils se méfient des gens qui ne se joignent pas à la foule. Ils rejettent les idées nouvelles. Ils portent des œillères à la manière des chevaux, tu sais.

– Ils t'attendent comme le Messie.

– Cela m'inquiète aussi. Ils achètent la poule aux œufs d'or, mais j'ignore si j'arriverai à pondre. J'espère que je ne serai pas tenté publier des mauvais articles juste pour me convaincre que je mérite mon salaire. Au moins, quand j'enseignais, je me sentais utile. Je vais devenir l'académicien sans la moindre obligation, une sorte de momie vivante. D'avance je me réjouis de devoir exercer ce dur métier.

Ma sœur Maja vivait alors à Lucerne avec son mari. Ma mère habitait chez eux. Je suis passé lui dire au revoir. Ma mère rayonnait de fierté. Qui aurait pensé que son fils deviendrait jamais académicien ?

En avril 1914, j'arrive à Berlin avec Mileva et les garçons. Mon nom est collé sur la porte d'un gigantesque bureau dans le bâtiment de l'Académie de Prusse, sur l'avenue *Unter den Linden*. Des administrateurs de la Société *Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science* viennent me voir. Ils vont bientôt commencer construire l'Institut de Physique. Ils veulent savoir comment aménager les laboratoires.

– Quelles choses avez-vous besoin pour vous-même, Herr Professor ?

– Du papier et des crayons, que je fournirai moi-même, et une grande corbeille à papier pour jeter toutes mes saletés.

Encore aujourd'hui, Marilyn, je ne sors jamais sans emporter le carnet et le crayon. Je note les idées qui traversent mon esprit quand je me promène. Sinon, elles s'envolent.

Je voyais Freundlich presque tous les jours pour l'aider préparer son expédition. Un soir, je dîne chez lui, je pousse mon assiette sans réfléchir et j'écris quelques équations sur la nappe brodée. Sans doute j'ai laissé mon carnet dans la poche de mon manteau. Un ami m'a dit il a rencontré Frau Freundlich récemment. Elle regrette avoir lavé la nappe. Si elle l'avait gardée, elle vaudrait des millions aujourd'hui !

M—Hey, Albert, regardez toutes les équations sur votre tableau noir. Vous effacez des millions de dollars plusieurs fois par jour. Vous feriez mieux d'utiliser de grandes feuilles de papier au lieu du tableau, puis de les vendre. Vous devriez vous débarrasser de la corbeille à papier, bien sûr.

A—Je ferai cela, Marilyn, si vous cessez jeter vos chewing gums. Vos fans paieraient le bon argent pour les avoir, non ?

M—Je pourrais vendre aussi des bonbons sucés par Marilyn Monroe.

A—Le 28 juin 1914, un étudiant nationaliste serbe assassine le prince héritier de l'empire austro-hongrois à Sarajevo. Je rêvais de voir des étoiles cachées pendant une éclipse du soleil, alors je ne savais rien des événements qui se déroulaient dans un recoin ignoré de notre petite planète. Mais Mileva a bien entendu les coups de feu. Elle est capable annoncer l'avenir comme Cassandre dans l'antique Troie.

– Tu ne peux pas continuer jouer avec tes équations et tes télescopes comme si rien ne s'était passé.

– Que s'est-il passé ?

– Une guerre totale va ravager l'Europe bientôt. Nous devons retourner en Suisse tout de suite.

– Guerre totale ? Retourner en Suisse ? Je prononce mon premier discours à l'Académie demain !

– Tu ne lis pas les journaux ? Les Autrichiens veulent que leur police enquête à Belgrade sur les commanditaires de l'attentat. Les Serbes ne peuvent pas accepter ce viol de leur souveraineté, évidemment, donc ils vont refuser. Les Autrichiens vont entrer en Serbie de toute façon. Cela signifie la guerre.

– Une guerre de plus dans les Balkans, peut-être. Je ne vois pas comment cela entraîne la guerre totale en Europe. Cela ne concerne pas les autres pays.

– Cela me concerne. Je suis serbe.

– Allons, tu es suisse. Tu n'es même pas née en Serbie, mais en Hongrie.

– Les Autrichiens et les Hongrois vont persécuter leurs minorités serbes encore plus. La Russie et la France sont alliées avec la Serbie, l'Allemagne avec l'Autriche. Je ne me sens pas en sécurité ici. Au moins, la Suisse est neutre.

– Personne ne va t'attaquer.

– Les Allemands méprisent tous les Slaves. Mets ton bel uniforme et va prononcer ton discours. Je rentre en Suisse. Tu as renoncé à ta nationalité allemande parce que tu trouvais tes compatriotes trop belliqueux. Cela ne te gêne plus, dirait-on. Tu as bien changé.

M—Elle avait raison, non ?

A—Je n'avais pas signé le serment de ne jamais changer d'avis. J'admire ces vieux Romains qui tombaient sur leur épée plutôt que de se déjuger, mais cela va contre mes convictions de porter l'épée. Je venais et repartais depuis des années. Huit mois à Prague, vous vous souvenez. Je n'allais pas quitter Berlin au bout de seulement trois mois.

Le 2 juillet, je mets l'uniforme ridicule et je vais à l'Académie. Des vieillards décrépits qui savent tout sur les araignées de Java ou la langue Quechua m'écoutent poliment, ou dorment comme si je chantais une berceuse. Je les remercie m'avoir élu. Je parle de mon travail. Une hypothèse de physique théorique est une sorte de jeu de l'esprit, leur dis-je, jusqu'à ce que quelqu'un vérifie, en réalisant des expériences concrètes, qu'elle décrit bien la réalité.

– La nature est un juge inflexible et insensible. Elle ne dit jamais *oui*. Dans le meilleur des cas, elle dit *peut-être*, et en général simplement *non*. Un astronome berlinois va voyager en Crimée avant la fin du mois pour prouver ma théorie. Alors nous saurons si la lumière accepte de suivre le chemin que je lui ai assigné.

Mileva et moi signons l'accord de séparation le 24 juillet. Michele Besso vient à Berlin pour l'aider à rentrer à Zurich. Ils prennent le train le 29 juillet. Je me sens soulagé. J'ai besoin la maison vide pour travailler jour et nuit sur la relativité générale. Je suis allé à la gare avec mon collègue Fritz Haber pour dire au revoir. Hansi a onze ans, Eduard quatre ans. Je les aime, mais je les trouve trop bruyants. Ils crient, ils se battent, ils pleurent. Si j'essaie intervenir, c'est encore pire. Je perds des heures à me quereller avec Mileva. Une humeur sombre et irritée empoisonne l'air de ma maison comme celui de toute l'Europe. J'ai la chance de pouvoir trouver la consolation dans les étoiles et les équations.

J'approchais le grand mystère. Je sentais une sorte d'euphorie à l'idée d'entrevoir bientôt la structure que le Bon Dieu avait donnée à l'univers en le créant.

La guerre va-t-elle vraiment éclater ? Quand reverrai-je mes garçons ? Au moment où le train s'éloigne dans la distance, je ne sais pas ce qui m'arrive, je tombe dans les bras de Haber et je pleure comme un enfant.

M—Avez-vous épousé votre cousine ?

A—Pas encore. D'abord je devais divorcer. Mileva espérait je reviendrais auprès d'elle. La guerre ajoutait la complication. Ni en Allemagne, ni en Suisse, n'existe le Las Vegas où l'on peut divorcer *in absentia*. Nous avons divorcé après la guerre. Alors je me suis marié avec Elsa.

M—J'ai souvent tenté d'imaginer la vie de Norma Jean Dougherty. Je veux dire, si je n'avais pas divorcé. Jim n'était pas un mauvais gars, vous savez. Norma Jean Dougherty vit dans une maison à Los Angeles avec son mari, ses enfants et son chien. Je vois une rue tranquille, des palmiers, un garçon sur un vélo, une fillette en robe blanche, un bébé dans un landau. Elle va au cinéma et admire les acteurs et actrices célèbres. Au lieu de se réjouir d'être une femme et une mère ordinaire, elle rêve d'être une star de cinéma. Elle croit que l'admiration des autres peut vous rendre heureuse.

A—Je sais de quoi vous parlez.

M—Tant que vos admirateurs restent à distance, ils ne vous dérangent pas. Quand ils s'approchent, ils deviennent effrayants. Les gens avec qui je travaille ne m'admirent pas. Ils me méprisent. Ils pensent que je dois ma gloire à mes lolos[1].

A—Qu'est-ce que c'est, lolos ?

M—Ces deux-là.

---

[1] Dans la version originale : *my boobs*.

A—Ah, je comprends.

M—Quand j'étais une enfant trimballée de famille en famille, je souffrais parce que personne ne m'aimait. Ce sentiment s'est effacé quand j'ai rencontré tante Ana, puis Jim. Maintrenant, il est revenu. Les gens aiment peut-être Marilyn, la fameuse star, mais personne n'aime la personne que je suis vraiment, la pauvre Norma Jean. J'ai eu quelques bonnes années, quand j'étais une actrice comme les autres.

A—Halsman m'a dit que vous êtes une bonne actrice. Ce n'est pas seulement les, euh, lolos.

M—J'ai appris mon métier. Quand je suis revenue de Las Vegas, miss Snively m'a présentée à une de se amies, Helen Ainsworth. Elle avait aussi une agence, la *National Concert Artists Corporation*, qui représentait les acteurs pour le cinéma. J'avais mon propre agent, Harry Lipton. Il disait que ma personnalité paraissait fragile, à cause de mon enfance tumultueuse, et que cela me rendait différente. Cela veut dire que c'est une bonne chose.

Il a obtenu un rendez-vous pour moi à la *Twentieth Century-Fox*, le plus gros studio de Hollywood. Ils tournent soixante-dix films par an. Ils possèdent plusieurs pâtés de maison sur Pico boulevard, au milieu de Los Angeles. Quand vous entrez, vous passez sous un porche, et vous puis vous découvrez une ville entière, sauf que certaines rues ressemblent à des rues de Manhattan et d'autres à des rues d'un village du Far West. Je me suis trouvée bête : au début, je croyais voir de vraies maison, mais en vérité ce sont juste des façades soutenues par des échaffaudages.

J'ai rencontré Ben Lyon, le directeur du casting. C'était un ancien acteur. Il avait même joué dans un film avec Jean Harlow. J'ai tourné un bout d'essai sur le plateau d'un film de Betty Grable. C'était le soir, après les heures de tournage du film. Ils m'ont juste demandé de marcher comme si je voulais attirer l'attention. J'ai balancé mes hanches comme je le faisais depuis l'âge de treize ou quatorze ans quand je voulais que tous les hommes dans un rayon de cent mètres me regardent. Whitey Snider, le maquilleur de Miss Grable, m'a dit que j'étais trop maquillée.

– Vous n'avez pas besoin d'appliquer une couche aussi épaisse sur votre visage. Le cinéma, c'est différent de la photo.

Je me sentais très nerveuse. Je bégayais quand je parlais à Ben Lyon ou Whitey Snider. Heureusement, l'essai était muet. Le cameraman a dit que j'étais très bien, charmante et

sexy. Ce qui compte, au cinéma, c'est d'exprimer les choses visuellement. Cela me convenait. Je savais que je pouvais attirer les hommes sans dire un mot.

A—Je vous offre l'opinion d'un vieil homme, Marilyn : vous avez une voix très agréable. Vous attirez peut-être les hommes avec les courbes de votre corps, mais vous les retenez avec des mots.

M—Vous avez raison, mais j'ai mis des années à le comprendre.

Le 26 août 1946, Ben Lyon a montré le bout d'essai au grand patron, Darryl F. Zanuck.

– Qui est cette magnifique poulette[1] ? a-t-il demandé.

– Norma Jean Dougherty, un mannequin.

– Est-elle sous contrat chez nous ?

– Nous avons une option. C'est pourquoi j'ai tourné cet essai.

– Eh bien, signez-la.

Quand Ben Lyon m'a annoncé la bonne nouvelle, j'étais si émue que j'ai pleuré. Ma vie allait peut-être s'arranger, après tout. J'avais l'impression d'avoir passé vingt ans en prison, face à une porte fermée. La porte venait soudain de s'ouvrir. Quelle chance !

J'ai signé un contrat de six mois à soixante-quinze dollars par semaine. J'avais besoin de l'autorisation de Grace Goddard, parce que j'étais encore mineure. Elle était revenue de la Virginie de l'Ouest. Ma copine Bebe avait épousé quelqu'un là-bas et le regrettait déjà.

Grace était très fière pour moi:

– J'ai toujours dit que tu deviendrais une grande star, Norma Jean, comme Jean Harlow.

Mr. Lyon a dit que Norma Jean Dougherty n'était pas un nom pour une actrice. Trop long et trop laid. En plus, les gens ne sauraient pas comment prononcer Dougherty. Dog Artie? Doe Artee? Doffertee? Miss Snively me l'avait déjà dit. Elle avait pensé me rebaptiser "Jean Norman." Mr. Lyon a suggéré "Carole Lind." Et puis il s'est souvenu d'une actrice de théâtre à New York, Marilyn Miller.

– Vous lui ressemblez, à vrai dire. Comme elle est morte depuis longtemps, elle ne protestera pas si vous prenez son nom.

– Cela me gêne de voler le nom de quelqu'un, même si elle est morte. Je pourrais prendre le nom de jeune fille de ma mère, Monroe.

– Marilyn Monroe ? Parfait. À partir de maintenant, vous êtes Marilyn Monroe.

---

[1] *Who is this gorgeous babe*? Aujourd'hui, un homme dit peut-être encore "baby" à la femme qu'il aime, mais le mot "babe" est passé de mode.

Quand je suis rentrée chez moi, j'ai regretté ma décision. J'avais prétendu que j'aimais Marilyn devant Mr. Lyon, mais en vérité je trouvais ce prénom affreux. J'aurais préféré Jean Monroe. Bah, c'était trop tard.

A—Si l'agent m'avait dit : "Albert Einstein, ce n'est pas un nom pour un physicien", j'aurais pris le nom de ma mère et je serais devenu Albert Koch. Mais personne ne se plaint que "Albert Einstein" est trop long ou trop difficile à prononcer.

M—À Hollywood, les acteurs sont traités comme des produits en vente dans un supermarché. On choisit un nom de marque facile à retenir, comme Coca-Cola ou Crest.

Ensuite, le studio m'a envoyée à l'*Actors Lab*, où deux acteurs de New York, Morris et Phoebe Carnovsky, donnaient des cours de théâtre. Je n'avais pas vraiment besoin de jouer la comédie. J'assistais à des premières de films, des inaugurations de restaurants, des tournois de golf, avec d'autres starlettes de la Fox. Tout ce qu'on nous demandait, c'était de porter des robes moulantes et d'être belles. Nous étions des douzaines. Parfois je devais me déguiser en soubrette très décolletée et servir des boissons et des cigarettes avec les autres filles quand les patrons jouaient aux cartes. On nous appelait les "Gin Rummy Girls." Je n'avais pas grand-chose à faire, mais je venais au studio tous les jours. Je visitais les différents services. Je voulais tout savoir sur les costumes, l'éclairage, et tout ça. Whitey Snyder, le maquilleur, me donnait des conseils. Il m'a expliqué comment me maquiller pour le noir et blanc et pour la couleur, pour les scènes d'intérieur et d'extérieur. Alors que je n'avais pas tourné une seule bobine, le studio a renouvelé mon contrat au bout de six mois. Mon salaire est passé à cent dollars par semaine.

Le premier trimestre était une sorte de période d'apprentissage. Au début du second semestre, j'ai enfin obtenu mon premier rôle, dans une comédie paysanne, *Scudda Hoo! Scudda Hay!* La vedette était June Haver, mais il y avait aussi beaucoup de vaches et de cochons et surtout des mules, que l'on fait avancer en criant *Scudda Hoo!* Je jouais une paysanne qui rame sur un étang avec June Haver, mais ma scène a été "coupée au montage", sauf à peu près une demi-seconde. J'étais très déçue, évidemment. Un monteur idiot pouvait décider de mon avenir. Quelle injustice ! Personne ne savait que ma mère avait été monteuse.

Je venais donc au studio tous les matins. Je prenais bien soin de ne pas porter la même robe deux jours de suite. Ce n'était pas commode de conduire la voiture tous les jours depuis chez tante Ana, alors j'ai loué un petit appartement près du studio. Je commençais

à connaître beaucoup de monde : des accessoiristes, opérateurs, ingénieurs du son, assistants réalisateurs, d'autres acteurs et actrices.

Puisque j'avais beaucoup de temps libre, je travaillais dur à apprendre des rôles pour mes cours à l'Actors Lab. Parmi les élèves, il y avait plusieurs acteurs de Broadway. On nous demandait d'étudier des pièces modernes, de Clifford Odets et d'autres jeunes auteurs.

A—À Broadway sont beaucoup de théâtre, c'est ça ?

M—Près de Times Square. Sur Broadway ou sur la quarante-deuxième rue ou dans le quartier. Vous devriez aller voir une comédie musicale un de ces jours, Albert.

A—La dernière fois je suis allé au théâtre était à Berlin, je le crains.

M—Un jour, une grosse limousine s'est arrêtée à côté de moi. Mr Schenck, qui avait fondé le studio Twentieth Century des décennies plus tôt avec Mr Zanuck, a abaissé sa vitre.

– Qui êtes-vous, ma chère ?

– Je m'appelle Marilyn Monroe, monsieur.

– Êtes-vous une employée de la Fox ?

– J'ai un contrat d'actrice à cent dollars par semaine.

– Voici ma carte. Venez dîner chez moi mardi prochain.

– Oui, Mr. Schenck.

– Appelez-moi Joe, comme tout le monde.

J'ai passé plusieurs soirées dans la grande maison de Mr Schenk à Bel Air. Il avait peut-être soixante-dix ans et ressemblait à un gros bouddha. Il aimait avoir des jolies filles autour de la table quand il donnait un dîner, mais peu à peu il s'est intéressé à moi, comme si j'avais été sa propre petite-fille. Nous avons fini par dîner souvent tous les deux en tête à tête. Il disait que je réussirais sûrement dans le cinéma. Il me donnait confiance en moi, ce dont j'avais bien besoin. Je craignais toujours que mon rêve s'évanouisse et que je redevienne Norma Jean Dougherty. Des milliers de starlettes rêvent de devenir des stars. Je me disais que j'étais différente : personne ne rêvait aussi fort que moi.

Je suis devenue, euh, très proche de Joe Schenk. Pas par ambition, mais juste parce que je l'aimais bien. Miss Snively disait que je n'avais pas besoin de coucher avec tout le monde, comme les autres filles, parce que j'avais assez de talent pour me passer de cette étape.

Joe Schenck avait été marié avec Norma Talmadge, mais je ne lui ai pas dit que ma mère m'avait donné le prénom de sa première femme.

– C'est elle qui a commencé toute cette histoire d'empreintes devant *Grauman's Chinese Theater*, m'a-t-il dit, quand elle a marché dans du ciment frais par erreur[1].

A—J'ai vu ces empreintes. En Allemagne, ils auraient versé du ciment neuf tout de suite. Il détestent le désordre.

M—Vers la fin de mon second semestre, j'ai joué une serveuse cynique dans *Dangerous Years*, réalisé par Arthur Pierson. J'apparais à l'écran pendant plusieurs minutes, et même en gros plan. Arthur Pierson était satisfait de mon travail, pourtant la Fox n'a pas renouvelé mon contrat. Ils n'ont même pas attendu que le film soit monté. J'ai essayé de parler à Mr Zanuck, mais sa secrétaire me disait toujours qu'il jouait au golf. Oh *Gosh*, j'ai pleuré, qu'est-ce que j'ai pleuré ! La santé de tante Ana s'était dégradée. Je suis allée la voir à l'hôpital.

– Ne t'inquiète pas, Norma Jean, m'a-t-elle dit. Les choses vont s'arranger.

J'étais revenue au point de départ. Miss Snively m'a trouvé des engagements pour des couvertures de magazines et d'autres photos. Je gagnais très peu d'argent. Je continuais de prendre des cours à l'*Actors Lab*, mais le studio ne les payait plus. Les Carnovsky acceptaient de me faire crédit. Harry Lipton restait mon agent pour les films. Je l'appelais tous les jours et je lui demandais s'il avait trouvé un rôle pour moi.

Je ne pouvais plus payer mon loyer. J'habitais dans des hôtels, des motels, des chambres meublées. Il y avait des jours où je me contentais d'un hot-dog pour toute pitance. Je me ratrappais en mangeant comme une ogresse les soirs où Joe Schenk m'invitait à dîner. Il n'avait pas pu plaider ma cause à la Fox, parce qu'il était plus ou moins retraité, mais il voulait quand même m'aider.

– Tu ne dois pas renoncer au cinéma, Marilyn. Je vais parler de toi à Harry Cohn.

Mr Cohn était le patron du studio Columbia. Comme Joe Schenck, Sam Goldwyn, Louis B. Mayer, les frères Warner, c'était l'un des fondateurs de Hollywood. Ils sont tous arrivés de Russie au début du siècle. Ils appartenaient à des familles du théâtre yiddish là-bas. Quand ils sont arrivés à New York, ils voulaient fonder des théâtres yiddish sur Broadway, mais il y en avait déjà tellement qu'ils ont décidé de se lancer plutôt dans le cinéma, c'était

[1] Autre version : Sid Grauman a marché dans le ciment lui-même, par accident, au moment de la construction du théâtre (en 1927), puis il a demandé à ses partenaires, Mary Pickford et Douglas Fairbanks, de l'imiter.

un truc nouveau. Ils sont partis en Californie parce qu'ils avaient besoin de beaucoup de soleil. Les objectifs des caméras n'avaient pas une ouverture suffisante, les films étaient moins sensibles qu'aujourd'hui, je ne sais pas trop. Ils jouaient aux cartes ensemble et échangeaient des blagues. Souvent, ils disaient la chute en yiddish, alors je n'y comprenais rien. Même quand ils disaient la chute en anglais, je ne comprenais pas toujours.

A—J'ai entendu une blague juive l'autre jour. M. Goldberg va voir son docteur.

– Eh bien, M. Goldberg, comment allez-vous ?

– *Ach*, docteur. Ça ne va pas. Je peux avoir les relations sexuelles avec ma femme une fois par semaine seulement.

– Quel âge avez-vous, M. Goldberg ?

– Soixante-quatorze ans, docteur.

– Alors vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. À soixante-quatorze ans, une fois par semaine c'est déjà bien.

– Mais mon voisin, Blumenthal, me dit qu'il fait ça deux fois par semaine et il a quatre-vingt-deux ans.

– Oh, je vois. Il vous dit… Eh bien, vous n'avez qu'à lui dire que vous avez les relations sexuelles trois fois par semaine.

M—Je crois que je comprends cette blague. Je comprends aussi pourquoi Joe Schenk ne m'invitait pas à dîner tous les soirs.

En tout cas, il a parlé de moi à Harry Cohn, qui a dit que Max Arnow, le directeur du casting de la Columbia, s'en occuperait. Le 1er mars 1948, six mois après avoir quitté la Fox, j'ai signé un contrat avec la Columbia.

À cette époque, j'habitais chez John Caroll et sa femme, Lucille Ryman. Il était acteur, il avait joué le premier rôle dans plusieurs films. Elle travaillait pour le studio Metro Goldwyn Mayer comme recruteuse[1], c'est-à-dire qu'elle cherchait des nouveaux acteurs pour eux. Ils m'avaient recueillie quand je n'avais pas de travail. Ils croyaient à mon avenir. Ils me prêtaient de l'argent pour payer les Carnovsky. J'ai signé un contrat avec John, qui est devenu mon manager officiel. Harry Lipton n'était pas très content, mais beaucoup d'actrices ont à la fois un agent et un manager.

Au bout de cinq ou six mois, j'ai senti que Lucille devenait nerveuse. Elle me soupçonnait de vouloir lui prendre son mari, je pense. J'ai loué une vieille maison à

[1] *Talent scout*.

Hollywood. Elle tenait à peine debout, alors j'ai pris une chambre à l'hôtel Bel Air, puis au Beverly Carlton. Comme Columbia me payait seulement cent vingt-cinq dollars par semaine, je ne pouvais pas rester dans des endroits aussi chers. Je me suis installée au Studio Club, une résidence pour jeunes femmes à Hollywood, à côté du studio Paramount. Il y avait un règlement très strict, avec un couvre-feu à onze heures du soir. Cela me rappelait l'orphelinat, qui était tout près. Je partageais une chambre avec une autre starlette, Clarice Evans. John et Lucille ont déposé les six permiers mois de loyer. J'ai apporté mes livres, mon vélo, mon sèchoir de coiffeur, mes photos de Clark Gable et Abraham Lincoln. Clarice Evans était étonné de me voir lire des livres. Elle pensait que j'étais une de ces actrices stupides, vous savez.

Je n'étais pas stupide, mais peut-être un peu bête. J'ai honte d'avouer cela devant vous, mais j'ai toujours été brouillée avec les nombres. Je dépensais plus que je ne gagnais, de sorte que j'accumulais les dettes. J'étais si pauvre que je devais partager ma chambre. Après Clarice Evans, j'ai habité avec une autre jeune stralette, Shelley Winters. C'est elle qui m'a raconté l'histoire de tous ces juifs russes qui ont fondé Hollywood, parce qu'elle était juive elle-même. Vous avez vu *Une place au soleil* ?

A—C'est un film ?

M—Un très bon film. Elle a été nominée, c'est-à-dire finaliste, pour l'oscar de la meilleure actrice. Je l'ai rencontrée récemment. Elle vient de finir un film réalisé par Charles Laughton, l'acteur anglais, appelé *La nuit du chasseur*. Monty Clift l'assassinait dans *Une place au soleil* et maintenant Bob Mitchum l'assassine dans *La nuit du chasseur*. Elle finit toujours assassinée.

A—Seulement au cinéma on peut être assassiné plusieurs fois.

M—Et ça ne fait pas mal, en plus.

Columbia voulait que je prenne des leçons de chant, pour pouvoir jouer dans les comédies musicales. Mon professeur, Fred Karger, était un homme adorable. Il avait une magnifique chevelure blonde, de grands yeux de velours, un sourire chaleureux. Il ne s'est pas moqué de mon petit filet de voix.

– Vous devez étendre votre registre vers le haut et vers le bas, mademoiselle, et chanter plus fort. mais d'abord, vous devez apprendre à respirer et à ouvrir votre bouche.

– Je croyais savoir respirer et ouvrir ma bouche. Sinon, comment pourrais-je vivre et manger ?

À vrai dire, il a remarqué que je mangeais très peu. Je voulais économiser l'argent et rembourser mes dettes. Il m'a invitée à dîner chez lui. Il vivait avec trois femmes : Terry, Mary et Ann – sa fille, sa sœur et sa mère.

Ann Karger était une femme merveilleuse. Tout le monde l'appelait Nana. Elle m'a dit que je pouvais venir dîner quand je voulais. J'y allais donc tous les soirs, sauf quand je dînais chez Joe. Je suis tombée amoureuse de toute la famille Karger, mais surtout de Freddy. Nous étions faits l'un pour l'autre, c'était évident. J'étais sûr que nous allions nous marier.

– Je viens de divorcer, m'a-t-il dit. Laisse-moi souffler un peu. Je découvre les joies de la liberté. Nous pouvons nous aimer sans nous marier.

– L'amour véritable, c'est pour la vie. Nana dit aussi que tu devrais m'épouser.

– Yeah. Elle ferait mieux de s'occuper de ses propres affaires.

Il m'emmenait à la plage, au bal, au restaurant. Nous allions au Hollywood Bowl pour écouter des concerts de musique classique où je m'ennuyais à mourir. Il jouait du piano pour moi. Nous nous aimions sans être mariés, mais il avait peur de s'engager dans une relation durable. Il ne m'aimait pas autant que je l'aimais. Il me critiquait souvent. Il disait que je ne pensais pas assez et pleurais trop. Il prétendait que je ne pouvais pas devenir une bonne mère pour sa fille.

– Tu es faite pour le cinéma, Marilyn, pas pour t'occuper d'une maison. Tu ne vis pas dans la réalité, mais dans une sorte de rêve permanent. Tu te conduis souvent comme une somnambule. Comment pourrais-tu faire la cuisine et le ménage, choisir une école et l'aider à faire ses devoirs ?

A—C'est de nouveau *Kirche, Küche, Kinder.* Je crois que certaines actrices se marient et ont des enfants, oui ?

M—Elles ont surtout des bonnes et des nourrices. Ou bien elles deviennent de bonnes mères mais arrêtent de tourner des films.

Son mariage s'était mal terminé. L'amertume le rongeait. Il m'aimait et me détestait en même temps. Nous avons décider d'arrêter. Je l'ai gardé comme professeur de musique et Nana comme amie proche.

Peut-être parce qu'il était bon professeur, ou parce que je l'aimais, je progressais vite et bien. Quand il m'enregistrait sur les appareils du studio et me faisait écouter ma voix, j'arrivais à peine à en croire mes oreilles. J'avais l'impression d'entendre une chanteuse

professionnelle. D'ailleurs un producteur de la Columbia, Harry Romm, m'a donné le second rôle dans une comédie musicale, *Ladies of the Chorus*[1].

Mr Romm et Max Arnow, le directeur du casting, pensaient tous les deux que je chantais assez bien, mais que j'avais encore des progrès à faire comme comédienne. Ils ont demandé à Natasha Lytess, le coach principal de la Columbia, de m'aider.

Mrs Lytess était très grande et maigre. Elle avait des cheveux gris ébouriffés, un accent allemand très rugueux.

A—Comme moi.

M—Oh non. Elle m'effrayait, vous pas du tout. Ses yeux noirs lançaient des éclairs. Je croyais qu'elle était fâchée parce que j'étais arrivée en retard à ma première leçon. J'attachais beaucoup d'importance à cette leçon, alors j'étais passée chez le coiffeur et cela avait duré plus longtemps que prévu.

Peu à peu, nous nous sommes habituées l'une à l'autre. Elle était née en Russie, puis elle avait étudié le théâtre à Berlin avec Max Reinhardt.

A—Je l'ai rencontré plusieurs fois. J'ai peut-être vu aussi cette Natasha.

M—Elle disait qu'il avait la meilleure compagnie du monde.

– Nous avons dû partir quand les nazis ont pris le pouvoir. Tout le monde était soit juif, soit pédéraste.

Elle possédait toute une bibliothèque de livres sur le théâtre. Elle m'a prêté des pièces de Tchekhov et des romans de Dostoïevski. Elle parlait d'une voix très ferme, sans jamais hésiter. Sur le coup, je trouvais ses opinions très convaincantes, mais ensuite, quand je réfléchissais un peu, je découvrais que j'avais un avis différent. Elle m'a donné le même conseil que Fred.

– Vous devez ouvrir votre bouche et parler plus fort.

– Et alors, je faisais quoi jusqu'à maintenant ? Je parlais avec la bouche fermée comme un ventriloque ?

– Vous me parliez à moi. Vous devez apprendre à parler à des milliers de personnes. Essayez de faire ressortir les consonnes. C'est le secret d'une élocution bien claire.

Je me disais que si je suivais ses instructions à la lettre, je finirais par parler avec son accent allemand.

---

[1] "La reine du music-hall".

Dans *Ladies of the Chorus*, je joue une chanteuse de cabaret qui rencontre un jeune homme riche. Comme il appartient à la très bonne société, sa mère s'oppose à l'idylle, mais tout s'arrange à la fin. Natasha m'a fait remarquer que c'était une variation sur l'histoire de Cendrillon. Je chantais : *Every Baby needs a Da Da Daddy*.

A—Encore le bébé et le papa.

M—Comment ça, encore ?

A—Déjà quand vous glissez le mot dans la gamelle de votre mari qui travaille dans l'usine, vous l'appelez "papa" et vous signez : "ton bébé".

M—Ah oui. Vous avez une bonne mémoire, Al. Dans la chanson, c'est plutôt un "*sugar daddy*", un homme vieux et riche qui entretient une jeune femme.

A—Comme Joe Schenk ?

M—Hé hé, ce bon vieux Joe. C'était mon premier, mais pas mon dernier. Je crois que mon cas était particulier. Je n'ai jamais connu mon père, vous savez. Je cherchais un *daddy* aux deux sens du mot. Si ça se trouve, votre Lieserl a épousé un vieux monsieur dans son pays, j'ai déjà oublié le nom du pays.

A—À l'époque, la Serbie. Aujourd'hui, la Yougoslavie. Je ne vois pas pourquoi elle aurait épousé le vieux monsieur.

M—Eh bien, elle n'a pas connu son père, comme moi.

A—Elle a eu la famille adoptive, donc le père adoptif. D'ailleurs vous aussi, jusqu'à sept ans, je crois.

M—Vous voulez dire les Bolender ? Oh, je savais très bien qu'ils n'étaient pas mes vrais parents. Je devais les appeler Tante Ida et Oncle Albert, et ma vraie mère venait me voir le dimanche. Parmi les enfants qu'ils gardaient, il y avait un garçon, Lester, qui les appelait Dad et Mom. Ils l'avaient adopté.

A—Alors c'est ce que je dis. Lieserl a été adoptée. Elle appelle ses parents adoptifs Dad et Mom.

M—Vous êtes l'homme le plus intelligent du monde. Vous aurez toujours le dernier mot.

A—La femme a toujours le dernier mot, surtout quand elle parle sa propre langue. Je crois que vous faites la fausse modeste.

M—La fausse modestie existe, mais la fausse modeste, je ne crois pas. En tout cas, je ne faisais pas la fausse modeste en 1948, quand le film *Ladies of the Chorus* est sorti. Pour

la première fois de ma vie, j'ai vu mon nom inscrit en grandes lettres sur la marquise[1] des cinémas. Je passais et repassais devant le cinéma de Westwood dans le cabriolet Ford que je venais d'acheter. J'avais envie de crier : "Regardez, regardez, là-haut, c'est moi !" *Oh boy*, je n'avais jamais été aussi heureuse !

Trois semaines plus tard, en septembre 1948, le malheur a de nouveau piétiné le bonheur. La Columbia n'a pas renouvelé mon contrat. Harry Cohn trouvait que je ne savais pas jouer, à ce qu'on m'a dit. Lucille Ryman donnait une autre explication, moins vexante : la Columbia n'avait pas besoin d'une blonde de plus puisqu'ils avaient déjà. Rita Hayworth. Même chose à la Fox avec Betty Grable et chez MGM avec Lana Turner.

J'avais seulement vingt et un ans. Je pouvais espérer surmonter une mésaventure ou deux.

A—Le métier artistique est souvent précaire, non ? Encore plus, je suppose, quand ces comment dites-vous, grands moghols[2] de Hollywood, tiennent votre destin entre leurs mains.

M—Je ne pouvais rien y faire. Je suis allée chercher du réconfort auprès de Nana Karger, Lucille Ryman et Natasha Lytess, mais tante Ana ne pouvait plus me consoler, car elle venait de mourir d'une crise cardiaque. Je m'étais éloignée d'elle quand j'étais devenue Marilyn Monroe, pourtant c'était la seule personne qui m'aimait vraiment. Elle m'avait convaincue que la générosité de Dieu était illimitée. Tant qu'elle était en vie, je savais que quelqu'un pensait encore à Norma Jean.

Mon agent, Harry Lipton, s'occupait mieux de moi depuis qu'il devait rivaliser avec John Carroll et Lucille Ryman. En 1949, il a montré mes scènes dans mes deux premiers films à Lester Cowan, qui produisait une comédie des Marx Brothers, *Love Happy*.

A—Oh, j'ai vu des films des Marx Brothers. Très drôle.

M—C'était leur dernier film. Ils avaient cessé de tourner des films pendant la guerre et maintenant ils avaient plus de cinquante ans, alors ils étaient moins drôles.

A—Ce n'est pas si vieux, croyez-moi.

M—Groucho Marx a accepté de me voir.

– Savez-vous marcher ? m'a-t-il demandé.

---

[1] *Marquee*. Le mot est plus courant en anglais qu'en français. Les cinémas américains ont une grande marquise, qui surplombe le trottoir et annonce les titres des films.

[2] *Moguls*. Le mot désignait les grands patrons du cinéma, mais aussi une certaine sorte de locomotive à vapeur. Un sens de plus aujourd'hui : les grosses bosses sur certaines pistes de ski.

– J'ai appris quand j'avais un an.

– *Yeah*, mais pouvez-vous marcher de sorte que la fumée me sorte des narines ?

C'était justement ma spécialité. J'ai traversé la pièce en balançant mes hanches. Groucho a chassé la fumée qui sortait de ses narines.

– Je vous engage, ma belle.

– Ne marchez pas dans la rue comme ça, a ajouté Harpo.

Gee, je croyais qu'il était muet.

Dans le film, Groucho joue un détective. J'entre dans son bureau, comme si j'étais une cliente ayant besoin de son aide.

– Vous avez des ennuis ?

– Des hommes me suivent.

– Vraiment ? Je ne vois pas pourquoi !

On me voit pendant moins d'une minute, mais ce n'était pas un film minable comme *Dangerous years* et *Ladies of the Chorus*. Le budget de promotion était si élevé que les producteurs m'ont envoyée faire le tour des États-Unis en train. Le dossier de presse me présentait comme "une pauvre orpheline, née ici même à Hollywood". Louella Parsons, qui rapportait les potins sur les stars dans les journaux, a parlé de moi pour la première fois. Elle a repris l'expression "pauvre orpheline". Je suis restée une pauvre orpheline pendant des années, jusqu'au jour où un journaliste plus malin que les autres a retrouvé ma mère dans son asile.

J'ai emprunté de l'argent pour acheter une valise de cuir blanc et une mallette pour mes produits de beauté. Oh, comme j'aimais les panneaux de bois vernis et les draps bien repassés des wagons-lits de première classe, et les assiettes de porcelaine et les couverts d'argent du wagon-restaurant ! Le luxe me convenait parfaitement.

J'ai vu New York pour la première fois de ma vie. J'ai trouvé les gratte-ciel trop hauts : on ne voit jamais le soleil.

A—J'ai toujours pensé la même chose. La ville n'est pas construite à l'échelle humaine. Seuls celui qui y est né peut l'aimer, je suppose.

M—Même sans soleil, la ville était plus chaude que Los Angeles. Je brûlais dans les robes de laine que j'avais emportées. Les journaux de New York ont publié une photo où j'utilisais un magazine comme éventail. La légende disait : "Marilyn Monroe, une nouvelle starlette très chaude". J'ai acheté des robes légères en coton qui mettaient bien ma

silhouette en valeur. André de Dienes vivait à New York City. Il m'a photographiée à Jones Beach en souvenir du bon vieux temps.

Quelqu'un m'a remarquée dans *Love Happy* : Johnny Hyde, un des principaux agents de Hollywood. Il a proposé à Harry Lipton de racheter mon contrat au nom de la grande agence William Morris. Comment Harry aurait-il pu refuser ? Sa société, National Concert Artists Corporation, était petite et ne s'occupait pas des acteurs connus, et encore moins des stars. De plus, il m'aimait bien et souhaitait ma réussite. Mr Hyde avait lancé les carrières de Betty Hutton, Rita Hayworth et de nombreuses autres vedettes.

Dès notre première rencontre, j'ai senti qu'il allait m'aider plus que personne ne l'avait fait jusque là. Il était petit et frêle. Il avait cinquante-cinq ans, mais paraissait plus que son âge. Sa voix m'a étonnée. Elle n'étais pas fluette comme je m'y attendais, mais grave et profonde. Il s'appelait en vérité Ivan Haidabura. C'était l'un des juifs russes de Hollywood.

– Vous deviendrez une grande star, m'a-t-il dit quand nous avons signé le contrat dans son bureau.

– *Wow* ! Je suis contente de vous l'entendre dire, mais pour l'instant, j'ai les traites de ma voiture à rembourser et je ne peux même pas payer ma note de téléphone.

– Je ne sais pas combien de futures stars se sont assises sur le même fauteuil que vous, miss Monroe. J'ai découvert Lana Turner. Vous avez un plus grand potentiel qu'elle, je vous le dis. Vous irez loin, cela ne fait pas de doute.

Sa secrétaire a paru stupéfaite quand il lui a dit qu'il prenait la journée pour s'occuper de moi.

– J'appellerai plus tard, a-t-il dit.

Nous avons déjeuné chez Romanoff, un restaurant que fréquentaient tous les gens célèbres. Il m'a présentée à Mike Romanoff, que tout le monde appelait Prince Romanoff (il n'était pas du tout prince, m'a dit Johnny), et à sa femme Gloria. Puis nous sommes allés à Beverly Hills et il m'a acheté des robes et des chaussures. Il a dépensé plusieurs milliers de dollars.

J'espérais devenir une star un jour, mais je n'étais pas sûre que mon rêve allait se réaliser. Johnny n'a jamais douté. Il croyait en mon étoile. C'était un homme adorable. Il est tombé amoureux de moi. Il voulait m'épouser.

A—Qui, ce Johnny ?

M—Deux bonnes raisons s'opposaient à ce projet. La première, c'est qu'il était marié.

A—Cette raison est suffisante. Vous n'avez pas besoin la seconde.

M—Il a quitté sa femme et a loué une maison magnifique à Beverly Hills, sur North Palm Drive. Si je ne l'aimais pas autant que Freddy Karger, je l'aimais assez pour vivre avec lui. Avant, comme je n'avais plus de quoi payer même une demi-chambre, j'habitais où je pouvais. Chez Natasha Lytess, ou chez Joe Schenk.

Gee, nous avions un cuisinier, un maître d'hôtel et un chauffeur ! Voulez-vous savoir la seconde raison pour laquelle je ne pouvais pas me marier avec lui ? La vraie raison, en supposant qu'il ait divorcé. Il était cardiaque. Il pouvait s'effondrer et mourir n'importe quand. Je ne voulais pas avoir des enfants qui ne connaîtraient pas leur père. Et puis supposons que je me marie avec lui et qu'il meure. Alors les gens diraient que je l'ai attrapé dans mes filets pour hériter de sa fortune.

Hey, Albert, regardez mon nez. Johnny m'a envoyé chez un chirurgien qu'il l'a raccourci un peu. Il paraissait trop long sur l'écran, même quand j'abaissais mon sourire.

Voilà, j'avais trouvé un autre daddy.

A—Je ne manquais pas de mère, pourtant je me suis marié avec les femmes plus vieilles. Mileva et Elsa avaient trois ans de plus que moi.

M—Je n'appelle pas ça plus vieilles. Johnny avait au moins trente ans de plus que moi, Joe Schenck quarante-cinq.

A—Au moins, Elsa s'occupait de moi comme la bonne mère. J'étais seul à Berlin. Mileva avait prévu juste. Le 1er août 1914, l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie, qui

a déclaré la guerre à l'Autriche parce que l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie. Quelle bêtise ! Mon pauvre Freundlich est déjà arrivé en Crimée. Les Russes l'arrêtent et confisquent ses appareils Carl Zeiss. Chambres photographiques ? Télescopes ? L'homme est un espion, c'est évident. Il voit l'éclipse depuis sa cellule de prison. Ils l'échangent contre des prisonniers russes, si bien qu'il revient à Berlin au début de septembre. Je suis content de le voir vivant, mais désolé de devoir attendre la prochaine éclipse pour savoir si la nature veut bien répondre *peut-être*.

Dès mon enfance, j'ai remarqué les Allemands aiment défiler en uniforme et rêvent conquérir le monde. J'espèrais pourtant que mes collègues, les savants, feraient appel à leur raison et choisiraient la paix plutôt que la guerre. *Ach*! Otto Stern, mon assistant, se porte volontaire pour se battre sur le front de l'est. Mon ami Max Born travaille dans un laboratoire de l'armée. Le grand Nernst lui-même recherche les nouveaux moyens de fabriquer les explosifs. Max Planck encourage ses étudiants à s'engager pour risquer leur vie. "Ayant épuisé sa remarquable patience, dit-il, l'Allemagne a dû se résoudre à tirer l'épée contre la source fétide de la perfidie."

Le plus féroce de tous, c'est Fritz Haber, qui dirige l'institut de chimie de la *Société Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science*. Il est né juif, mais il s'est converti et il est devenu protestant, ainsi personne ne peut douter qu'il soit le vrai Prussien. Il porte le monocle. Des balafres zèbrent son visage. C'est la coutume stupide des étudiants de l'Allemagne impériale. "Voyez, je me suis battu en duel pour protéger mon honneur", disent les balafres. Haber pleure quand l'armée le trouve trop vieux et refuse de l'envoyer au front.

Il a inventé la technique ingénieuse pour fabriquer les engrais à partir de l'air.

M—On peut faire ça ?

A—L'air contient un cinquième l'oxygène dont nous avons besoin pour vivre, et quatre cinquièmes l'azote. Avec l'azote on fabrique l'ammoniaque et les engrais.

Maintenant, il trouve comment transformer l'engrais en l'explosif puissant. Savez-vous ce qu'il dit ? "En temps de paix je travaille pour l'humanité, en temps de guerre pour la patrie." Son principal assistant meurt pour la patrie sans même quitter le laboratoire, le jour où l'engrais fait le boum accidentel.

Haber a inventé aussi ces gaz horribles qui ont tué le si grand nombre de pauvres soldats. Quand l'empereur l'a récompensé pour la belle découverte, en le nommant capitaine à titre honoraire, les larmes de joie ont coulé le long de ses balafres.

Quatre-vingt treize intellectuels ont signé un *Appel au monde civilisé*. Il y avait des écrivains, peintres, gens du théâtre, mais aussi Wilhelm Röntgen, Max Planck, Walther Nernst, Fritz Haber, presque tous les collègues de Berlin. L'appel déclare que l'Allemagne est une puissance pacifique qui défend l'héritage de Goethe, Kant et Beethoven, tandis que la France et l'Angeleterre se sont alliées à la Russie pour lancer des nègres et des hordes mongoles contre la race blanche.

Comment tous ces grands penseurs peuvent-ils signer une telle idiotie ? Certains m'évitent parce que je n'ai pas signé. Ils sont atteints d'une sorte de maladie mentale contragieuse, qui me rappelle la chasse aux sorcières et les perversions religieuses des siècles passés. Suis-je le seul homme sain d'esprit qui reste en Allemagne ? C'est bien triste. Au bout d'un moment, je trouve l'âme sœur : Georg Nicolai, un cardiologue connu, que l'empereur lui-même a consulté. Nous écrivons ensemble un *Appel aux Européens* pour répondre aux quatre-vingt treize bellicistes. Nous notons que notre continent rétrécit à mesure que les nouveaux moyens de transmettre l'information et de transporter les marchandises se développent. La culture saute aujourd'hui au dessus les frontières, ce qui contribue à estomper les différences. L'Europe est confrontée à un choix simple. Elle peut soit progresser vers l'unité, la paix et la prospérité – soit s'embourber dans une guerre sans espoir opposant le frère au frère de telle manière que personne ne gagnera mais tout le monde perdra. Nous suggérons que les hommes cultivés oublient la rhétorique bornée des politiciens et fondent ensemble une organisation internationale dans le but d'encourager l'Europe à progresser vers l'unité. La première étape vers cette *Ligue des Européens* est simple : il suffit de signer notre appel.

Deux personnes signent. Les autorités mettent Nicolai en prison. Elles me laissent tranquille, parce que je suis suisse. Je m'inscris dans un nouveau parti pacifiste, l'*Union pour une nouvelle patrie*. Son influence est à peu près nulle, mais les autorités remarquent son existence : elles l'interdisent.

M—J'ai entendu dire que la guerre révélait les plus grandes qualités et les pires défauts de l'homme, ou quelque chose comme ça. Je dis "homme", parce que les femmes ne déclenchent pas de guerres, hein ? Les hommes aiment se battre, et pas seulement dans les films.

A—On pourrait penser que la guerre leur donne les ennemis en quantité suffisante derrière la frontière. Ils aiment en trouver aussi dans leur propre pays. Appeler le Dr Nicolai un traître et le jeter en prison leur apporte la grande satisfaction..

Cela me trouble de voir mes collègues inventer les nouvelles manières de tuer autant de gens que possible. J'écris des lettres amères à Paul Ehrenfest à Leyde. "L'Europe, dans sa folie, a provoqué une catastrophe incroyable. Nous appartenons à une espèce animale tellement stupide ! Quand je pense qu'elle ose se vanter de son libre arbitre… De toute évidence, les hommes ont toujours besoin d'une illusion ridicule au nom de laquelle s'entretuer. Hier c'était la religion, aujourd'hui l'État. Comme je continue de croire à l'intenationalisme, je me sens écœuré et bien seul. Je rêve d'une île tranquille où les gens sages et modérés pourraient vivre en paix. En un tel lieu, j'accepterais de devenir un ardent patriote."

Je travaille jour et nuit à la relativité générale. Je dois admettre, à contre-cœur, que je me suis engagé sur le mauvais chemin avec Grossmann à Zurich trois ans plus tôt, et je recommence tout. J'écris à Grossmann : "Avec nos équations, la pomme ne tomberait pas sur la tête de Newton." J'écris à Ehrenfest : "Quel imbécile, cet Einstein. Chaque année, il annule ce qu'il a écrit l'année précédente."

J'approche de mon but. De nombreuses générations de savants ont avancé dans la connaissance de l'univers au cours des siècles. Ils ont fini par admettre que Newton a décrit la réalité de manière exacte et parfaite. Je vais tout jeter par terre.

M—Mais vous avez déjà prouvé que Newton s'est trompé, si je me souviens bien.

A—La relativité restreinte modifie un peu les lois du mouvement de Newton. La relativité générale renverse sa grande théorie de la gravitation. La pomme et la lune paraissent obéir à ses équations, mais en vérité elles ne le font pas. Elles obéissent aux miennes.

Quand je suis enfin sûr et certain que je comprends la structure fondamentale de l'univers, je ressens des palpitations et une sorte de dilatation de ma poitrine. Je suis la seule personne au monde qui connaît la géométrie intime de l'espace. Le bon Dieu – ou le destin, ou la nature – m'a choisi pour être un nouveau prophète et révéler les merveilles cachées.

Il est arrivé la même chose à Galilée. Quand il regarde à travers le télescope qu'il a fabriqué, il voit que la lune n'est pas le disque d'argent tout plat et lisse, ainsi que tout le monde croyait, mais une boule à trois dimensions, son vieux visage ridé plein de creux et de bosses. Pendant un moment, il est le seul à le savoir.

Là où tout le monde voyait le vaste vide d'un espace lisse à trois dimensions, je vois une boule ridée à quatre dimensions. Des creux et des bosses, aussi. Je ressens une euphorie douloureuse. La beauté incomparable de ma théorie m'aveugle. Je suis ivre de joie.

Les calculs sont si diaboliques que je vais à Göttingen pour demander l'aide du meilleur mathématicien du monde, David Hilbert. Un mois plus tard, à Berlin, je reçois la lettre dans laquelle il me donne les dix dernières équations. Je les ai trouvées tout seul quelques jours plus tôt, ce qui prouve que je ne suis pas si mauvais mathématicien, après tout.

J'expose la nouvelle théorie en novembre 1915 à l'académie des sciences. Il me faut quatre de mes séances hebdomadaires. Je leur dis que je mets à jour la vision du monde de Newton. Cette nouvelle n'est pas assez étonnante, je suppose. Les géologistes et biologistes et autres vieux bonshommes ne me portent pas en triomphe sur leurs épaules. Ils s'endorment dès que je commence à écrire des équations au tableau.

J'envoie un grand article à *Annalen der Physik*. Ils le publient en 1916 sous la forme d'une brochure séparée. Les gens ne prêtent pas plus l'attention que pour mes articles de 1905, quand j'étais encore le jeune homme inconnu. Il s'occupent de la guerre plutôt que de la forme de l'espace. Mes collègues perfectionnent les bombes, les avions, les sous-marins. Ceux qui font l'effort lire la brochure pensent que je donne la nouvelle description mathématique de l'univers, aussi éloignée de la réalité que le temps imaginaire de Minkowski. Max Born et Freundlich comprennent bien ma théorie, tout de même. Tous les deux publient des versions simplifiées, pour aider les physiciens qui connaissent mal les mathématiques d'avant-garde que j'utilise.

J'ai accompli le grand œuvre. Je suis étonné de me sentir déprimé profondément. Je trouve triste que les hommes s'entretuent au lieu d'admirer l'harmonie magnifique de la nature. Je suis épuisé. Je remarque que j'ai mal au ventre. Cela dure déjà depuis des mois, mais je concentrais si bien l'effort sur les équations que j'ignorais la douleur. Je pense que c'est le cancer. Je vais mourir heureux, dans ma trente-huitième année, ayant enfin atteint mon but. Je consulte le docteur que recommande Elsa. Il dit que mon estomac proteste parce que je ne prends pas les repas aux heures régulières. Il me pèse. J'ai perdu vingt-cinq kilos. Euh, soixante livres.

M—Soixante livres ? *Wow* ! Il y a quelque chose que je ne comprends pas, Albert. Vous avez dit que votre cousine Elsa s'occupait de vous comme une mère. Comment pouvez-vous perdre soixante livres ? Elle ne vous nourrissait pas ?

A—Oh, mais si. J'ai mangé l'excellent dîner sans son appartement dès que Mileva est partie. L'institut de physique Kaiser Wilhelm n'était pas encore bâti, alors je travaillais chez moi.

– À demain, six heures, dit-elle.

Vous devez comprendre, les équations sont des créatures têtues, parfois. Je tente résoudre une équation, ou la modifier pour avancer dans ma grande entreprise, mais elle refuse coopérer. Quelque chose va de travers, c'est sûr. Ah oui, je vois… Une erreur évidente comme le nez dans la figure. J'aurais dû la déceler plus tôt. Je l'ai transférée de l'équation précédente. Attendez : peut-être l'équation encore avant. Ainsi je vais en arrière et en avant, et je calcule et je simplifie, et je taille mon crayon et je cherche ma gomme. Je commence à avoir faim. J'espère il n'est pas encore six heures, parce que je ne veux pas chez Elsa arriver en retard. Je regarde ma montre. *Ach Gott* ! Déjà minuit ! Souvent je ne trouve même pas ma montre, ou elle est arrêtée, et aucune horloge ne marche dans tout mon appartement.

Il existe l'expression, perdre la notion du temps[1], oui ? C'est drôle, parce que ma grande découverte dans la relativité restreinte est que le temps ne coule pas régulier comme la rivière. Le temps joue toutes les sortes de tours. Vous savez, je suis devenu si célèbre qu'il y avait les blagues sur moi. Vous voulez entendre l'une ?

M—Bien sûr.

A—C'est le vieux juif, peut-être aussi vieux que moi. Il est très fier que son petit-fils va dans la très bonne école. Quand le garçon vient rendre la visite, le vieil homme pose une question.

– Dis-moi, David. Qui est cet Einstein, de lui tous les journaux parlent ? Et cette histoire, relativité, qu'est-ce que c'est ?

– Le professeur Einstein est le plus grand savant vivant, *grandpa*. Et la relativité, euh, ce n'est pas facile.

Il ne sait pas vraiment, vous comprenez, mais il veut faire la bonne impression sur le grand-père.

– Je vais te dire ce que c'est, *grandpa*. Si la fiancée d'un homme est assise sur ses genoux, une heure paraît comme une minute. D'un autre côté, si l'homme est assis sur un poêle brûlant, une minute paraît comme une heure. C'est cela, la relativité.

---

[1] *Lose track of time*. Perdre la trace du temps.

– *Nu*, c'est tout ?

– Oui, *grandpa*.

– Et avec ça ton Einstein gagne sa vie ?

M—Je suis comme le grand-père. Je ne sais rien de la relativité. Il n'y a aucune chance que je puisse y comprendre quoi que ce soit, c'est sûr, mais je me demande si vous accepteriez de me donner disons quelques indications, Albert.

A—Peut-être la prochaine fois, okay ? J'ai besoin quelques jours pour y réfléchir. Une fois j'ai écrit le livre, "De la Relativité Restreinte et Générale, Très Compréhensible".

M—Un titre étrange.

A—Je traduis le titre allemand. En anglais, c'était seulement "Relativité Restreinte et Générale"[1]. Alors j'ai écrit la préface : "Cher lecteur, il n'y a rien dans ce livre qui échappe à votre compréhension si vous vous souvenez vos mathématiques et physique du lycée." Max Planck s'est moqué de moi : "Dire *cher lecteur* ne suffit pas rendre le livre *très compréhensible*."

Ma chère Marilyn, vous ne connaissez pas même les mathématiques et la physique du lycée, donc je dois trouver la façon vous expliquer les choses.

M—Vous m'avez déjà dit une chose : que le temps joue des tours.

A—Il me jouait des tours quand je travaillais à la relativité générale. Je n'ai pas la fiancée assise sur mes genoux, mais la cohorte d'équations courant dans ma tête. Après que je manque le dîner chez Elsa plusieurs soirs, elle demande à une vieille femme cuire le repas pour moi à la maison. La vieille prépare la soupe avec quelques pommes de terre antiques et navets rabougris.

– Avec cette guerre, on trouve quasiment plus rien au marché, dit-elle.

Alors je deviens aussi maigre que le fakir indien. La vieille femme lave aussi mes chemises et chasse la poussière, mais dans mon bureau elle n'a pas le droit entrer. *Top secret*, vous comprenez.

M—Vous aviez peur qu'elle vole vos équations ? C'était peut-être une espionne, comme Mata-Hari. Vous avez vu le film ? C'est Greta Garbo qui joue Mata Hari.

---

[1] En français, *La théorie de la realativité restreinte et générale* (chez Dunod) ou *La relativité* (Petite bibliothèque Payot).

A—Je plaisante. Si c'était l'espionne je ne sais pas, mais je peux dire qu'elle ne ressemblait pas à Greta Garbo. Elsa l'avait choisie vieille et laide. Elle n'était pas jalouse, peut-être seulement prudente.

M—Il faut bien enlever la poussière de temps en temps, vous savez, même dans un bureau. Ici, par exemple, avec tous ces livres…

A—Je vais vous expliquer. D'une certaine équation que j'ai écrite je n'ai pas besoin, alors je chiffonne la page et je la jette par terre. Ah, mais le lendemain, ou peut-être même la semaine suivante, j'explore une nouvelle direction et je me souviens de l'équation, je la croyais inutile… Où est-elle ? Je me mets à quatre pattes et je déplie tous les papiers chiffonnés jusqu'à ce que je la trouve. Si Mata Hari vient dans mon bureau et jette les papiers chiffonnés dans la poubelle, alors pas de relativité générale.

En 1916, je suis allé en Suisse.

M—Voir Mileva et vos enfants ?

A—Une raison de ma visite, je veux divorcer. Quand je le dis à Mileva, il y a les cris et les pleurs. Elle dit que je me conduis comme le lâche. Elle croyait que je revenais vivre avec elle. Elle refuse envisager le divorce. Michele Besso, notre ami commun, essaie en vain nous réconcilier. Il ne sait pas vraiment ce qui a gâté notre mariage, car je ne lui ai jamais parlé de Lieserl. Il croit que je suis le coupable, que je suis égoïste et sans cœur. Sa femme, Anna Winteler, ne pense pas du bien de moi. J'étais l'ami de sa sœur, Maria, mais je l'ai laissée quand j'ai rencontré Mileva. *Ach*, mais Mileva n'est pas aussi honnête et généreuse que les sœurs Winteler. Elle se prétend très malade. Je suis convaincu qu'elle joue la comédie.

– Fais donc un effort, Albert, me dit Michele. Vous êtes deux adultes intelligents, Mileva et toi. Vous devriez arriver à trouver le terrain d'entente. Pensez aux garçons.

– Elle est intelligente, voilà pourquoi les ennuis. Je suis lassé de ses ruses et de ses plaintes. Maintenant que je vis seul, je sens que j'ai échappé à l'atmosphère sinistre et que je rajeunis.

– Elle est très malheureuse.

– Elle vit dans la ville magnifique, loin de la guerre, avec deux garçons splendides. Elle est libre comme l'air. De plus, elle est nimbée du halo de l'innocence bafouée.

M—Je vous prie d'excuser ma franchise, Albert, mais je ne peux pas m'empêcher d'approuver votre ami Besso. Votre phrase n'est pas, comment dire, très aimable.

A—Je le sais. Parfois je pense que j'ai vendu mon âme à la science. J'ai renoncé au "Je" et au "Nous" en faveur du "Il".[1]

M—Tous les gens de Hollywood considèrent qu'ils ont vendu leur âme. Ils ne renoncent pas au "Je" pour autant. Ils aiment le "Je" plus que tout au monde.

A—Je dois ajouter que mes garçons se rangent du côté de Mileva, comme Besso et vous. Ils sont très fâchés. Ils me parlent à peine. Un autre ami commun, le docteur Zangger, me dit que Mileva est vraiment malade. Il pense qu'elle souffre peut-être la tuberculose. Michele et Zangger me réprésentaient à Zurich. Ils trouvaient les écoles pour mes garçons, m'écrivaient quand Mileva avait besoin l'argent.

– Je suis désolé pour la femme, dis-je à Michele. Je me sens en partie responsable de sa maladie. Je vais la laisser tranquille avec cette histoire de divorce.

Ce n'était pas la tuberculose après tout. Elle s'est remise peu à peu.

M—C'est curieux de dire "la femme" pour votre propre femme.

A—En allemand, c'est la manière normale de parler.

M—Cela encourage peut-être les hommes allemands à mépriser les femmes. Cela complète bien cette affaire de cuisine, enfants et église.

A—Au cinéma, Greta Garbo est l'aventurière, et vous êtes la femme libre, mais je vois beaucoup les femmes américaines consacrées à *Kinder, Küchen und Kirche*.

M—*Touché*, comme disent les Français.

A—Justement, l'autre raison de mon voyage en Suisse était rencontrer un écrivain français, Romain Rolland. C'était le grand pacifiste. Je lui avais écrit pour annoncer la fondation de l'*Union pour une nouvelle patrie*. Il m'a invité lui rendre visite à Vevey, sur le lac de Genève. Je lui dis ce que je pense des Allemands. Ils aiment obéir les ordres et redoutent la liberté. Il me dit que les savants français créent les nouveaux explosifs et les gaz mortels comme mes collègues.

– Quel dommage, monsieur Rolland. Tous les savants et les artistes d'Europe partageaient le même idéal et coopéraient par-dessus les frontières. Ils connaissaient aussi le même language.

– Le même language ?

– Le latin. Si Newton avait rencontré Leibniz, ils auraient pu échanger les idées en latin à propos le calcul différentiel.

---

[1] Il a renoncé au *Ich* (ou, en anglais, *I*) et au *Wir* (*We*) en faveur du *Es* (ou *It*) qui s'applique aux objets.

J'avais oublié combien il est plaisant de parler sans la peur que quelqu'un vous dénonce à la police.

– Si je ne m'étais pas réfugié en Suisse, dit Romain Rolland, je serais en prison comme Bertrand Russell en Angleterre.

M—Qui est Bertrand Russell ?

A—Un philosophe et pacifiste anglais. Je l'ai rencontré plus tard, à Princeton, et nous sommes devenus les bons amis. Nous échangeons toujours les lettres. Il est encore très actif pacifiste, pourtant il est encore plus vieux que moi.

Vous vous rappelez Friedrich Adler ?

M—Votre voisin à Zurich. Votre fils était amoureux de sa fille.

A—Il était rentré en Autriche au début de la guerre. Je vous ai parlé de son caractère exalté. Quand je suis revenu à Berlin, j'ai appris qu'il venait de tuer le premier ministre autrichien, le comte Stürgkh. Je vais épeler : S, t, u avec les deux points au dessus, r, g, k, h. Adler veut organiser la manifestation pacifiste, le comte interdit la manifestation. Alors Adler va dans le restaurant où le comte déjeune et le tue d'un coup de pistolet en criant : "À bas l'absolutisme ! À bas la guerre ! Vive la paix !" Ensuite il espère le soulèvement populaire et l'Autriche se retire de l'alliance avec l'Allemagne pour arrêter la guerre.

En prison, en attendant le procès et sans doute la peine de mort, il écrit un gros traité à propos le pendule de Foucault, au passage il démontre que la théorie de la relativité est une supercherie. Son père m'envoie une copie du traité et une lettre : "Cela nous aiderait énormément si vous pouviez lire le traité et nous donner votre opinion, cher *Herr Professor*. Nos honorables juges ne savent rien de la relativité, bien sûr. S'ils ne vous accordent pas leur confiance, à qui l'accorderaient-ils ? Ce traité prouve que mon pauvre fils est dément, c'est l'évidence. Il était dément quand il a tiré sur le premier ministre. Ils devraient le sortir de prison et l'enfermer dans un asile de fous."

Le traité est absurde et beaucoup trop long, mais pas plus fou que diverses réfutations ridicules de ma thorie écrites par de savants professeurs. De plus, Friedrich Adler a justifié son geste de manière très raisonnable pendant son procès. Beaucoup de jeunes gens en Autriche l'admirent. Que gagnerais-je en le déclarant fou ? Je l'offenserais et perdrais son amitié.

M—Les fous peuvent paraître sains d'esprit à certains moments. Ensuite ils s'offensent quand vous leur dites qu'ils doivent retourner à l'asile. Ils se croient guéris, mais cela ne prouve pas qu'ils le soient, bien entendu.

A—Pendant que je me demande que faire, son père trouve l'arrangement avec les autorités. Les juges condament Friedrich à mort, mais le dernier empereur le gracie et il est condamné à la prison à vie. J'ai eu la chance !

L'été suivant, je quitte l'Allemagne de nouveau pour aller voir Ehrenfest à Leyde et Lorentz à Haarlem. La Hollande est neutre, comme ma patrie la Suisse. Je dois seulement changer de train à la frontière et montrer un morceau de papier appelé un sauf-conduit. Je pense l'obtenir facilement. Je suis académicien, oui ? Eh bien, la bureaucratie ne relâche pas sa vigilance en temps de guerre. Je dois montrer une invitation officielle de Lorentz et un certificat prouvant que j'ai été naturalisé en Suisse. Cela prend des mois. En septembre 1916 je passe enfin la frontière.

Je me réjouissais de revoir Paul Ehrenfest. De tous les physiciens que je connaissais, c'est celui dont je me sentais le plus proche. J'imaginais que j'allais me promener dans les étoiles avec ce bon compagnon, loin de la guerre stupide qui déchirait l'Europe. J'étais certain qu'il avait gardé la tranquillité d'esprit du savant, comme moi, en obsevant l'indifférence de notre mère nature. J'avais oublié que j'étais meilleur physicien que psychologue. Ehrenfest se moque des étoiles. Il est englué dans la boue des événements terrestres et souffre la détresse affreuse. Il a beaucoup grossi et paraît dix ans plus vieux. Il a peur.

– Nous voyons le triomphe de la barbarie, Albert. Pense à nos enfants. Dans quelle sorte de monde vivront-ils ?

– Espérons que cette guerre guérit les peuples de leur fièvre nationaliste. Nos enfants vivront dans une Europe nouvelle, pacifiée et unie.

Je vous ai parlé de sa femme, Tatiana. C'était une personne chaleureuse et généreuse, qui le soutenait et l'empêcher de tomber au fond du puits de la dépression. Pour changer le sujet de la conversation, elle m'interroge sur mon travail.

– Êtes-vous toujours en train de remodeler l'univers, Albert ?

– Je l'ai plié et tordu autant que si j'étais Jupiter en personne.

– Vraiment ? Ne lui faites pas trop de mal ! Vous ne paraissez pas une brute.

– J'ai apporté l'article qui explique tout.

Elle met ses lunettes pour le lire.

M—Oh, attendez. Elle était physicienne, c'est ça ?

A—Une physicienne russe, il l'a rencontrée à Saint-Pétersbourg, aujourd'hui c'est Leningrad. Elle a cessé enseigner et effectuer les recherches parce qu'elle s'occupait de leurs quatre enfants. Un garçon était retardé mental.

– Le vieux Newton serait bien étonné, dit-elle. Vous affirmez que la terre n'attire pas la pomme et la lune.

– Newton lui-même trouve difficile admettre que la terre peut "attirer" la lune, qui est si lointaine. Dans ma théorie, la masse de la terre courbe l'espace. Quand il n'y a aucun objet quelque part, l'espace est plat. N'importe quel objet massif courbe ou replie l'espace dans la quatrième dimension. La gravitation de Newton était une force qui agissait à grande distance. Ma gravitation est un effet local dû à la géométrie de l'espace. J'utilise l'expression "champ gravitationnel", par analogie avec le champ magnétique. La lune ne sait rien de la terre lointaine. Elle suit son chemin là où elle est, comme le train sur les rails.

M—Cela ressemble à votre histoire de boussole. Vous ne vouliez pas croire que le fer du Pôle Nord pouvait attirer l'aiguille. Une force la poussait sur place.

A—Euh, en effet.

M—D'une certaine façon, vous prétendez que vous vous êtes engagé sur le voie de votre grande découverte à l'âge de cinq ans. Vous avez peut-être magnifié l'histoire de la boussole parce qu'elle s'insère bien dans le grand récit de votre vie. Je veux dire, si c'était un scénario de cinéma, les gens diraient que c'est trop beau pour être vrai.

A—Vous pourriez devenir la bonne psychologue, Marilyn.

M—J'en ai rencontré beaucoup, et aussi des tas de gens bizarres, croyez-moi.

A—Quand nous racontons notre histoire, à nous-mêmes ou aux autres gens, nous créons le conte de fées, sans doute. Nous oublions le bon conseil des Anciens, "connais toi toi-même". Un jour, je suppose, un biographe écrira la version plus réaliste de l'histoire de ma vie.

Tatiana ne sait rien de la petite boussole jouet, mais elle pose une question intéressante.

– Quelle est la différence ? Cela change quelque chose, de voir un champ gravitationnel là où Newton voyait une attraction entre des corps distants ?

– Oui, cela change les choses. Quand j'ai commencé le travail sur la relativité générale, j'ai trouvé l'équivalence entre gravitation et accéleration. La conséquence, un objet massif dévie les rayons de lumière. L'astronome, Freundlich, est parti en Crimée en 1914. Il espérait mesurer la déviation d'un rayon lumineux par le soleil à l'occasion d'une éclipse.

– Paul m'en a parlé. Les Russes l'ont pris pour un espion et l'ont jeté en prison.

– J'étais désolé pour lui à ce moment, mais en vérité c'était l'accident heureux. J'ai calculé l'angle dans le cadre de la physique de Newton, il est faux. Si je tiens compte la

courbure de l'espace, l'angle est double[1]. Nous ne pouvons pas connaître la courbure de l'espace avec nos sens, mais nous pouvons la mesurer de cette manière.

– Freundlich n'a plus qu'à recommencer. Il faut d'abord que cette guerre prenne fin.

Paul semble perdu dans ses pensées noires, mais il nous écoute.

– Quand la guerre sera finie, il n'y aura plus personne pour aller observer les éclipses.

– Je n'ai pas vraiment besoin d'une éclipse. Les autres différences existent entre la théorie de Newton et la mienne. Il y a plus d'un siècle, deux astronomes français, Arago et Le Verrier, ont remarqué que la planète Mercure s'écarte de l'orbite prévue par Kepler au cours des siècles. C'est la planète la plus proche de la grande masse du soleil, là l'espace est plus courbé. Ma théorie prédit l'orbite exactement. De plus, dans la relativité générale, une masse modifie aussi le temps, donc la masse du soleil doit réduire la fréquence de sa lumière très légèrement.[2].

– J'ai tenté de tout comprendre, Albert. Mon cerveau est en ébullition et je suis épuisée. Vous savez ce que vous devriez faire ?

– Que devrais-je faire, ma chère Tatiana ?

– Jouer un peu de musique avec Paul.

M—La troisième sonate de Brahms.

A—Vous voyez, vous vous rappelez, et vous ne l'avez pas même jouée vous-même.

Quelques jours plus tard, je suis allé à Haarlem, où Lorentz a pris la retraite. La Hollande est un petit pays, le voyage en train ne dure que trente minutes. Lorentz m'attend à la gare. Une sensation plaisante réchauffe mon cœur quand je vois sa haute silhouette sur le quai. La barbe de mon vieux maître est aussi blanche que la neige. Nous traversons la ville à pied jusqu'à sa maison. Nous parlons de la guerre.

– Les hommes avancent de plus en plus vite sur la route du progrès scientifique, mon cher Einstein, mais on dirait que le progrès moral n'existe pas.

– Ce sont des bêtes sanguinaires. Le progrès technique en fait des tueurs plus efficaces. Dès qu'ils inventent une machine volante, ils l'utilisent pour jeter les bombes depuis le ciel. Le militarisme est une maladie. Une épidémie ravage l'Europe. La science est devenue une arme au service des assassins. Vous savez que Haber a concocté ces gaz empoisonnés

[1] À peu près 1,75 seconde d'arc.

[2] La décalage du spectre solaire vers le rouge est si faible que nous ne pouvons pas le mesurer. Un décalage dû à un effet similaire a été observé en 1960 entre le toit d'un bâtiment de Harvard et le rez-de-chaussée, plus proche de la masse terrestre.

qui tuent des milliers de soldats au hasard. Avant la guerre, l'Allemagne était fière d'avoir les meilleurs chimistes et physiciens du monde. Maintenant ils inventent les nouvelles façons de donner la mort, inspirés par les méthodes industrielles. Je me demande où ils s'arrêteront.

– Avez-vous entendu parler du Dr Freud ?

– Il est autrichien, oui ? Il a inventé la psychanalyse. De cela je ne sais pas grand-chose.

M—Mais si, vous savez, Albert.

A—Aujourd'hui, je sais un peu plus. J'ai rencontré le Dr Freud et lu ses livres. En ce temps-là, c'était nouveau, donc je ne connaissais rien. Lorentz avait beaucoup de curiosité en dehors le domaine de la physique.

– J'ai le temps de lire, depuis que j'ai pris la retraite. Pendant que vous changez notre manière de considérer l'espace et le temps, Dr Freud fait évoluer notre idée de l'âme humaine. Les hommes sont des animaux, mais l'éducation peut leur permettre contrôler leurs instincts. D'un côté, certaines personnes exploitent les découvertes de la science pour inventer les nouvelles armes. D'un autre côté, les progrès de la psychologie nous aideront peut-être à éviter leur usage.

Après le déjeuner, nous allons dans sa bibliothèque. Il s'assoit derrière son bureua, moi face à lui. Il m'offre un cigare.

– Et alors ? Vous avez fini ?

– J'ai apporté l'article.

Comme il est plus savant que Tatiana, je lui expose les aspects plus complexes de ma théorie : les équations "tensorielles" qui relient la courbure de l'espace à la masse et à l'énergie d'un objet, et ainsi de suite. Il prend des notes avec une plume qu'il trempe dans un encrier doré. De temps en temps, il murmure : "Oui, je vois" ou "Bien trouvé", comme un professeur qui encourage un étudiant. Quand j'ai fini décrire le nouveau costume que j'ai dessiné et coupé pour la gravitataion, je cesse de parler. Je fume le cigare en silence pendant que Lorentz vérifie les équations.

Je me dis que j'ai bien travaillé. Le costume de la gravitation est ajusté comme il faut, parfait. Certaines autres parties de l'univers portent encore les vilains vêtements. Je dois revoir toute la grande affaire. Je sais calculer la courbure de l'espace près d'une étoile, mais je dois étudier la courbure générale de l'univers, résultant de la masse accumulée de toute les étoiles. Pourquoi les étoiles ne tombent-elles pas les unes sur les autres ? D'où viennent-elles ? La matière impose à l'espace sa courbure et au temps son déroulement. S'il n'y avait

pas d'étoiles, il n'y aurait ni espace ni temps. Un rayon de lumière ne va pas tout droit jusqu'à l'infini. En vérité, l'infini n'existe pas. Un jour, les hommes voyageront jusqu'aux planètes et peut-être jusqu'aux étoiles. Ces choses étranges que j'ai découvertes feront partie leur vie quotidienne et ils les trouveront évidentes.

Je tortille une mèche de mes cheveux, je le fais souvent quand je réfléchis. Maja, ma sœur, se moquait de cette habitude. Elle disait que je l'avais héritée de mes ancêtres juifs, qui laissaient les longues mèches pousser de chaque côte de leur visage. Quand je vivais avec Mileva, elle me coupait les cheveux. Je déteste perdre mon temps chez le coiffeur. Je suis sûr ma cousine Elsa sait couper les cheveux d'un homme. Toutes les femmes savent.

M—Pas moi. Elles le savent quand elles ont des frères, peut-être.

A—Combien de temps ai-je passé à méditer, en tordant une mèche de cheveux et en mâchonnant un cigare éteint ? Je regarde Lorentz. Ses yeux sont emplis de larmes. Je pense à Minkowski. Sur son lit de mort, ses derniers mots (m'a-t-on dit) : "Quelle dommage mourir si tôt, sans savoir où la théorie de la relativité va nous mener." La théorie est mainteant complète, mais l'univers reste aussi mystérieux qu'auparavant.

M—Saurons-nous jamais ?

A—Non.

M—Non ?

A—Non.

M—*Gee*.

A—Ah, mais je pense soudain, j'ai oublié ce qui est arrivé le plus important en Hollande. À Leyde, Ehrenfest m'a présenté à Willem de Sitter, qui enseignait l'astronomie à l'université. Comme tous les astronomes, il rêvait de trouver si le soleil tord vraiment les rayons de lumière, ainsi que ma théorie le prédit.

– Hélas, Herr Einstein, l'univesité de Leyde est trop pauvre pour aller photographier la prochaine éclipse, sans parler des obstacles dûs à la guerre.

– Où et quand aura lieu la prochaine éclipse ?

– En mai 1919, l'éclipse totale excellente sera visible depuis les terres habitées en Afrique et au nord du Brésil. Si vous m'autorisez, je vais envoyer votre article à la *Royal Astronomical Society*, à Londres. Ces gentlemen devraient pouvoir financer une expédition.

– Je vous autorise volontiers. Je suppose les physiciens anglais ne reçoivent plus *Annalen der Physik*. Je ne peux même pas envoyer le courrier en France ou en Angleterre.

De cette manière, mon article est arrivé sur le bureau de Mr Arthur Eddington, secrétaire de la *Royal Astronomical Society*, professeur d'astronomie à Cambridge. Il se trouve il appartenait à la secte des Quakers, qui prêche l'amitié universelle et le pacifisme.

M—Nous avons des Quakers en America. Ils ont fondé la ville de Philadelphie, je crois.

A—Mon article venait d'Allemagne, pourtant Eddington ne l'a pas jeté. Les savants anglais ont-ils signé les pétitions belliqueuses comme leurs collègues allemands ? Cela, je l'ignore, mais certains ont accusé Eddington de "complaisance envers la science allemande" parce qu'il a traduit mon article en anglais. Il était convaincu que ma théorie était juste. Il a parlé à son patron, le président de la *Royal Astronomical Society*.

– Le collègue hollandais qui m'envoie l'article, De Sitter, dit que nous devrions monter une expédition. Je crois que nous n'avons pas besoin envoyer des bateaux de l'autre côté de la terre et dépenser une fortune pour prouver la chose évidente.

– Cette nouvelle théorie est peut-être évidente pour vous, Eddington. Elle ne l'est pas pour moi. Je suis sûr que tout le monde apprécierait que des observations confirment l'hypothèse. Vous savez, j'en ai parlé à quelqu'un au ministère de la guerre. Ils acceptent de considérer que vous servez la patrie en partant en Afrique et au Brésil. Sinon, ils se réjouissent déjà à l'idée de vous envoyer rejoindre Bertrand Russell et les autres pacifistes en prison.

Vous savez que la terre tourne autour du soleil, Marilyn. Cela signifie que les étoiles cachées derrière le soleil varient au cours de l'année. La date de l'éclipe, le 29 mai, était très favorable : le soleil passe devant la constellation du Taureau, un groupe d'étoiles très nombreuses que nous connaissons spécialement bien.

Une fois qu'ils ont décidé quelque chose, les Anglais vont toujours au bout. En pleine guerre, alors que les sous-marins allemands rôdent sous les vagues, ils commencent à préparer la double expédition dans le golfe de Guinée et au Brésil.

M—Pour déboulonner la statue de Newton, en plus.

A—Newton lui-même a dit la chose modeste : "Je me suis contenté de monter sur les épaules des géants qui m'ont précédé, afin de voir plus loin." Je ne déboulonne pas la statue. Je monte sur ses épaules pour voir plus loin.

En attendant, je suis rentré à Berlin. Mon ventre proteste de nouveau : "Laisse donc tes satanées étoiles et occupe-toi de moi." Je me sentais très fatigué. Le docteur d'Elsa pense que j'ai sans doute les calculs biliaires, à moins que mon foie soit dérangé.

– Vous avez besoin de repos, Herr Professor. C'est le meilleur traitement, assurément. Pour les cas de ce genre, nous conseillons aussi prendre les eaux thermales.

– Je préfère le premier traitement, Herr Doktor. Cela ne coûte rien. Si je voulais prendre les eaux, non seulement je devrais trouver l'argent, mais aussi j'aurais besoin d'abord acquérir la quantité suffisante de superstition pour croire que l'argent n'est pas dépensé en vain.

J'envoie d'un côté sept mille marks par an à Michele Besso pour l'éducation de mes fils et la pension de Mileva, d'un autre côté six cents marks à ma mère. Cela représente au total plus de la moitié de mes revenus. L'institut de physique de la *Société Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science* est pour ainsi dire mort-né. Je reçois seulement mon salaire de l'Académie de Prusse. Je dois faire les économies. Par chance, le petit appartement se libère au 5, Haberlandstrasse, l'immeuble où habite Elsa. Le loyer est bas et Elsa prépare ma pâtée de volaille, ainsi je n'ai pas besoin aller mendier dans la rue.

Je suis à l'abri du besoin, alors que se passe-t-il soudain ? L'argent se met à pleuvoir. En 1917, certaines des grandes entreprises qui financent la *Société Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science* se plaignent que l'argent prévu pour l'Institut de Physique dort dans les banques. Il n'y a pas assez pour bâtir un laboratoire, mais plus qu'assez pour mettre en branle la bureaucratie allemande : cinq mille marks par an. Je dois remplir les liasses de formulaires. Max Planck, Fritz Haber et quelques autres acceptent appartenir le conseil d'administration. Nous choisissons pour date de naissance de l'Institut le 1er octobre 1917 et pour siège officiel mon petit appartement. J'engage comme secrétaire à mi-temps Ilse, une des filles d'Elsa, pour cinquante marks par mois. J'accorde une bourse à Freundlich, l'astronome.

Elsa est la femme soigneuse et serviable, son caractère le contraire de celui de Mileva. Très différent du mien, aussi. Elle m'apporte ce qui me manque. Je ne veux pas dire seulement les chemises propres et les plats savoureux. Ses qualités compensent mes défauts.

Elle est contente m'avoir à proximité. Elle me vante quand Philip Frank, mon successeur à Prague, vient pour la petite visite.

– J'avais justement besoin le physicien de talent comme mon Albertle. Avec cette guerre, il est bien difficile trouver des aliments. J'achète toutes sortes de boîtes de conserve sans clé, tordues et rouillées, qui viennent souvent de l'étranger. Eh bien, je vous assure que pas une seule ne résiste à mon Albertle.

M—J'ai chanté *Every baby needs a da-da-daddy*, jamais *Every girl needs a phy-phy-physicist*.

A—Seulement en temps de guerre quand vous mourez de faim.

Un défaut d'Elsa, elle veut toujours déplacer mes meubles et mes livres pour chasser la poussière.

– Pourquoi veux-tu chasser la poussière ? Elle revient de toute façon.

– Je ne me mêle pas de ta physique, alors laisse-moi m'occuper du ménage à ma façon.

– Ce que tu dis me rappelle une blague.

– Ce n'est pas drôle.

– Mon père racontait toujours les blagues sur Rothschild. Un shnorrer[1] frappe à la porte de Rothschild. Quand le maître d'hôtel lui ouvre la porte, il crie il veut voir Rothschild à l'instant. Il hurle et trépigne et fait le tel vacarme que Rothschild descend de son bureau. Le grand banquier donne quelques pièces au shnorrer pour se débarrasser de lui. "Mon ami, dit-il, je trouve votre méthode grossière et déplaisante. Laissez-moi vous dire, si vous aviez demandé l'argent poliment, je vous aurais donné beaucoup plus." Le shnorrer sourit. "Écoutez, votre honneur, je ne vous donne pas les conseils comment placer votre argent en bourse, alors n'essayez pas m'apprendre mon métier."

Les gens m'appellent Herr Professor et aussi parfois Votre Honneur, surtout quand je porte l'uniforme ridicule pour parler devant l'Académie. Cela impressionne tellement Elsa qu'elle m'accorde la grande faveur, elle promet ne jamais entrer dans la pièce qui me servait de bureau.

J'ai fini le grand travail sur la relativité générale, mais il reste les nombreuses questions annexes à régler, de sorte que je continue couvrir les pages avec mes gribouillis. Il y a les papiers froissés par terre autant qu'avant, je pense. En même temps, j'ai le petit travail qui m'a apporté le revenu additionnel bien utile plus tard. Vous m'avez dit vous avez contribué à l'effort de guerre en pliant les parachutes, Marilyn.

M—Je pliais des parachutes pour les avions cibles. Je n'aurais jamais pu plier des parachutes pour des gens. J'aurais eu trop peur qu'un pauvre soldat s'écrase à cause de ma maladresse.

A—Je suis un vieil homme. Je ne veux rien cacher. Je vous ai parlé de Lieserl. Ce que je vais vous dire maintenant n'est pas même secret.

---

[1] Une sorte de mendiant. Il vit du commandement qui ordonne aux juifs d'être charitables.

Moi aussi, j'ai contribué à l'effort de guerre, pourtant j'étais le pacifiste le plus connu d'Allemagne. Je ne sais plus comment je le justifiais auprès de moi-même, être deux personnes opposées.

J'ai l'excuse, peut-être, que j'ai commencé avant la guerre. Je crois, je suis presque sûr, que c'était avant la guerre. Un jeune homme, Hermann Anschütz, a l'obsession depuis son enfance de fabriquer un sous-marin et d'aller au Pôle Nord en naviguant sous la calotte glaciaire. Son livre préféré est le roman de Jules Verne, un écrivain français, ce que nous appelons maintenant science fiction, à propos le sous-marin appelé Nautilus : *Vingt mille lieues sous les mers*.

M—Hey, ils sont en train de tourner un film avec ce titre ! C'est le studio Walt Disney qui le produit. J'ai même vu le sous-marin. Ils ont loué le grand plateau Warner pour tourner les scènes sous-marines, parce qu'on peut l'inonder. Kirk Douglas joue le rôle principal. Il y a aussi cet acteur que vous connaissez, Peter Lorre.

A—Anschütz est mort depuis longtemps, sinon il aimerait voir ce film. Vous savez qui a construit le premier sous-marin ? C'est vous.

M—Moi ?

A—Je veux dire, les Américains. Pendant cette grande guerre entre le nord et le sud pour libérer les esclaves.

M—La guerre de Sécession.

A—Le nord a mis des navires à l'entrée du principal port du sud, ou peut-être le contraire, pour faire le blocus. Ainsi le sud ne peut pas recevoir la nourriture, mais surtout les armes et les munitions, qui viennent d'Europe je ne sais quel pays. Quelqu'un a l'idée un petit vaisseau sous-marin pour traverser le port sous l'eau et fixer les explosifs sur la coque des navires ennemis. Des malheureux marins pédalent pour faire tourner une hélice. Je dis "malheureux marins" parce que le premier sous-marin coule au fond de l'eau, et le second aussi, alors ils ne construisent pas le troisième.

Anschütz étudie l'histoire de l'art, mais il dessine des sous-marins tout le temps. Si le sous-marin doit naviguer sous la calotte glaciaire, il faut le moteur électrique spécial avec des batteries très nombreuses, et aussi la boussole spéciale. Permettez-moi mentionner de nouveau ma petite boussole jouet, même si vous doutez son importance dans ma vie.

M—Je reconnais son importance dans *l'histoire* de votre vie, telle que vous la racontez.

A—Bon. C'était une boussole magnétique. Les bateaux ont besoin la boussole pour se diriger, bien sûr. Le sous-marin navigue presque tout le temps à la surface, comme n'importe quel bateau, donc la boussole magnétique va bien.

M—Il ne navigue pas sous l'eau ? Pourquoi l'appelle-t-on "sous-marin" ?

A—Il plonge seulement quand nécessaire, pour échapper un ennemi ou l'attaquer. Son moteur principal ne marche pas sous l'eau, car il a besoin d'air comme n'importe quel moteur de navire ou d'automobile. La boussole magnétique est inutile aussi en plongée. Le sous-marin est une boîte en fer qui brouille le champ magnétique. De plus, quand on approche le Pôle, l'aiguille ne trouve plus le nord. Alors Anschütz cherche l'autre moyen de garder son cap. Il pense au gyroscope, une sorte de toupie qui indique la même direction tant qu'elle tourne. En 1904, il prend le brevet pour ce qu'il appelle "gyrocompas."[1]

Il n'a pas assez d'argent pour acheter ou fabriquer son sous-marin. Ah, mais la marine allemande trouve que son gyrocompas est le gadget très intéressant. Anschütz commence fabriquer les gyrocompas pour la marine à Kiel, un port sur la mer Baltique.

Vous vous souvenez que j'ai travaillé pour l'Office des brevets à Berne, en Suisse. Je suis devenu l'expert réputé et respecté, surtout pour les appareils électriques. Quand j'ai quitté l'Office pour devenir professeur à Zurich, ils s'adressaient à moi de temps en temps pour l'expertise. Ma réputation m'a suivi à Berlin. En 1914, on me demande donner mon opinion d'expert dans un conflit entre Anschütz et une compagnie américaine, Sperry, à propos le gyrocompas. Chaque compagnie accuse l'autre d'avoir empiété ses brevets. C'était l'affaire embrouillée. Sperry dit que le brevet Anschütz ne vaut rien, parce qu'il copie un brevet hollandais plus ancien. J'étudie le brevet hollandais, les brevets de Sperry et Anschütz. Je vais à Kiel et j'effectue les expériences avec les gyrocompas de Sperry et Anschütz. Je conclus que le brevet Anschütz n'a aucun point commun avec le brevet hollandais, et que Sperry a empiété le brevet Anschütz. Au passage, je donne les conseils à Anschütz pour améliorer son gyrocompas.

Je savais bien l'importance des sous-marins dans la guerre moderne. Aussi importants que, *ach*, les explosifs et les gaz empoisonnés.

M—Une boussole est un objet utile en temps de paix, par exemple quand on se promène dans la montagne. Les explosifs et les gaz empoisonnés sont conçus pour tuer.

---

[1] Boussole se dit Kompass en allemand et Compass en anglais.

A—Les sous-marins allemands coulaient des navires de guerre et aussi des paquebots civils. Anschütz les rendait plus efficaces et je l'aidais. Je critiquais Haber et tous les autres bellicistes, mais j'étais plus proche d'eux qu'ils ne le pensaient.

Je ne comprends pas vraiment pourquoi je l'ai fait. J'aime regarder les brevets, en souvenir le bon vieux temps à Berne. J'aime les boussoles aussi, magnétiques ou gyroscopiques. Je ne peux résister la tentation de résoudre un problème ardu. J'étais tellement euphorique, j'avais déchiffré l'énigme de l'univers, j'avais vu la planche à dessin du bon Dieu, que je croyais pouvoir décider tout seul ce qui était bien et mal.

M—Pendant la guerre, tout est à l'envers. Les jeunes hommes meurent avant d'avoir vécu. Les femmes envoient des lettres "*Dear John*" à leurs maris. Un idiot peut devenir un héros, un sage peut perdre ses repères.

A—C'est une bonne expression. J'étudie tellement la boussole que je perds mes repères. Qui est ce John ?

M—Une autre expression. Le genre de lettres que beaucoup de femmes envoyaient : "*Dear John*, tu es en Europe – aux Philippines – depuis si longtemps – je me sentais si seule – je craignais de devenir bientôt trop vieille pour avoir des enfants – j'ai rencontré ce beau photographe hongrois – mon patron au bureau m'a promue et ensuite m'a invitée à dîner – maintenant je suis enceinte…"

A—Je sais que les gens me prennent pour l'homme sage, mais cela je n'ai jamais été. Abandonner la petite Lieserl n'était pas sage. Pas du tout. Envers Mileva je me suis mal conduit. Envers mes fils aussi. Mon esprit parcourait l'univers, tordait l'espace et dilatait le temps. J'oubliais les êtres humains.

M—Au fond, vous dites que cet écrivain avait raison, j'ai oublié son nom, celui qui vous prenait comme modèle du savant, j'ai aussi oublié son nom…

A—Max Brod et Kepler.

M—Il s'occupait plus des étoiles que de ses semblables.

A—Je ne peux pas me plaindre si on me considère le professeur détaché du monde, ou le savant distrait. Max Brod a écrit le livre avant la grande guerre. Ensuite, des millions sont morts à cause les nouveaux explosifs et les mitrailleuses et les gaz, on considère les savants comme des assassins aussi. Dans les films il y a le savant fou, Dr Mabuse. Un Autrichien, Fritz Lang, a fait ces films.

M—Je le connais. J'ai joué sous sa direction, dans le film *Clash by Night*.[1]

A—J'étais le savant le plus célèbre. Quand les gens commencent à se méfier des savants, ils pensent que je suis le Dr. Mabuse. Ils croient que j'ai inventé la bombe atomique, que je l'ai fabriquée de mes propres mains et jetée sur les villes japonaises. Peut-être vous le croyez, Marilyn.

M—Euh, je ne sais pas.

A—Je n'ai aucun rapport avec cette bombe. Aucun. Des physiciens ont participé sa mise au point, mais je n'étais pas l'un d'eux. Le gouvernement américain m'a tenu à l'écart de ce grand projet. Ils me prenaient pour le pacifiste et sans doute le communiste. Ils pensaient je donnerais la formule secrète aux Soviets. J'ai passé la seconde guerre mondiale ici même, à Princeton. J'ai lié amitié avec Bertrand Russell, lui aussi était ici. il était le vrai pacifiste. Pendant que je perfectionnais le gyrocompas pour les sous-marins, il était en prison parce qu'il refusait de porter les armes.

Il a fait ce film très effrayant avec Peter Lorre, *M*.

M—Qui, Bertrand Russell ?

A—Fritz Lang. *M* sigjnifie *Mörder*. L'histoire d'un fou qui tue des petites filles. La police le cherche partout, cela dérange les gangsters, alors ils se réunissent pour le capturer et l'exécuter. Un gouvernement de gangsters, comme celui des nazis. Quand le film a été fait, Hitler n'était pas encore chancelier. Les nazis étaient les gagnsters et aussi les assassins de petites filles, bien sûr.

M—Il m'a donné l'un de mes premiers rôles importants. RKO produisait le film. La Fox m'avait prêtée à la RKO parce qu'ils n'avaient pas besoin d'une blonde à ce moment-là. Barbara Stanwyck jouait le premier rôle, mais je restais à l'écran plus longtemps que dans mes films précédents. Je jouais la petite amie d'un pêcheur, je mettais des sardines en boîte à Monterey. C'était facile : je n'avais qu'à me rappler l'usine Radioplane, où je pliais les parachutes et étalais l'enduit pendant la guerre. Certains critiques ont dit que j'étais ce qu'il y avait de mieux dans le film. Cela a convaincu la Fox que je pouvais peut-être leur servir à quelque chose, après tout.

A—Je croyais Fox n'a pas renouvelé votre contrat.

M—*Oh yeah*… La Fox m'avait renvoyée, ensuite aussi la Columbia, mais j'étais devenue la protégée de Johnny Hyde, le meilleur agent de Hollywood. C'est alors que

[1] *Le démon s'éveille la nuit*.

Lucille Ryman, qui était toujours mon manager, a refusé de s'avouer vaincue. Elle m'a obtenu un rendez-vous de casting à la Metro Goldwyn Mayer. Ils voulaient une blonde idiote pour un film réalisé par John Huston, *Asphalt Jungle*[1]. C'était un film de gangsters très sombre. L'acteur principal, Sterling Hayden, jouait souvent les perdants. Il ne savait pas sourire, seulement ricaner. Louis Calhern jouait un avocat véreux qui aidait les gangsters. Il avait besoin d'argent pour sa jeune maîtresse, Angela, qui aimait les perles et le vison. C'était elle, la blonde idiote.

Je n'avais jamais joué un rôle aussi important. J'étais terrorisée. Poser pour des photographes, c'est facile. Apprendre un texte et le dire de façon naturelle, c'est beaucoup plus dur. Et si j'échouais ? Ma carrière allait s'effondrer avant même d'avoir commencé. Je ne dormais plus. J'ai lu le scénario et j'ai passé une semaine à répéter avec Natasha Lytess. Elle m'a conduit aux studios MGM, à Culver City[2]. John Huston est un géant irlandais qui me rappelait mon mari, Jim Dougherty. Il m'a fait tourner un bout d'essai. Je devais être allongée sur un canapé de manière sensuelle, mais il n'y avait pas de canapé, donc je me suis couchée par terre. L'assistant de Mr Huston jouait l'avocat véreux. Mr. Huston n'est pas bavard. Il a prononcé un seul mot.

– Okay.

C'était trop facile. Lucille m'a expliqué que Mr Huston aimait le whisky, le poker et les chevaux. Le genre d'homme qui dépense plus qu'il ne gagne et emprunte de l'argent à tous ses amis. Il avait déjà choisi une actrice, Lola je ne sais plus comment, mais il me donnait le rôle parce qu'il devait vingt mille dollars à John et Lucille. Pas parce que je jouais bien, vous comprenez.

Je me sentais très nerveuse le matin du premier jour de tournage. Et si je disais mon texte de travers ? J'ai demandé à Mr Huston si Natasha Lytess pouvait rester sur le plateau pour m'aider. C'est un brave homme. Il a dit oui. Ce n'est pas habituel. Il m'a montré Louis Calhern:

– Regardez, le vieux bonhomme tremble comme une feuille. Si vous n'étiez pas nerveuse, vous ne seriez pas une actrice.

---

[1] Quand la ville dort.

[2] Aujourd'hui, les studios Sony-Columbia.

Dans une première scène, je devais montrer que l'argent de l'avocat m'intéressait plus que sa personne. Ensuite, quand il me dit qu'il compte toucher bientôt une grosse somme et que nous partirons en croisière, je me réjouis comme une enfant :

– *Oh gee*, je vais pouvoir essayer mon nouveau maillot de bain !

Dans ma dernière scène, je dis à la police que j'ai passé la nuit avec lui. Je suis son alibi. Mais ensuite, je commence à comprendre que les choses ont mal tourné et je prends peur et je le laisse tomber. Je devais donc jouer. Pas juste remuer mes fesses et faire la moue.

A—La moue ?

M—Comme ça. Ah, je ne peux pas vous donner la version sexy. J'ai besoin de la magie de Whitey.

A—Rappelez-moi qui est Whitey.

M—Whitey Snyder, le maquilleur que j'ai rencontré à la Fox le jour de mon premier bout d'essai. Maintenant, c'est mon maquilleur personnel. Il manie ses pinceaux comme un véritable artiste. Il peint un rouge spécial sur mes lèvres. Il y a un rouge pour le noir et blanc et un rouge pour la couleur.

Asphalt Jungle est sorti en 1950. Mes scènes durent seulement cinq minutes en tout, mais les critiques m'ont remarquée, et aussi les gens des studios. Johnny a dit que j'avais encore beaucoup à apprendre, mais que j'étais engagée sur la bonne voie.

– Tu dois faire bien attention de choisir des rôles qui peuvent t'aider pour ta carrière. Travailler avec un bon réalisateur comme John Huston, ça vaut de l'or. Un bon cameraman compte encore plus. Ton talent est ce qu'il est, tu ne peux rien y faire dans l'heure qui vient, tandis que tu peux toujours changer la manière dont ton visage est éclairé.

J'ai joué des petits rôles dans d'autres films, et même une publicité pour la télévision. Je n'étais pas très occupée.

Joe Schenk restait mon ami. Johnny Hyde l'a convaincu de reparler de moi à Zanuck. J'ai obtenu un rôle dans un film de la Fox, *All about Eve*. Joe Mankiewicz avait écrit le scénario et réalisait le film. Cette Ève, jouée par Bette Davis, était une actrice de théâtre célèbre qui se sentait menacée par une rivale plus jeune. Ce rôle, je veux dire la jeune rivale, semblait écrit pour moi.

– Yeah, vous avez fait du bon travail dans *Asphalt Jungle*, m'a dit Mr Mankiewicz.

Presque tout le film a été tourné en extérieurs à San Francisco. Nous habitions dans un grand hôtel. Mr Mankiewicz et les principaux acteurs, Bette Davis et George Sanders (un Anglais très cynique), parlaient de livres et d'autres trucs au dîner. Je me sentais stupide.

Dès la fin du tournage, je me suis inscrite dans un cours de littérature étrangère à l'université de Los Angeles à Westwood.

A—C'est UCLA, oui ? J'ai visité cette université en 1930 quand j'allais à Caltech, à Pasadena. Vous pouvez vous inscrire sans avoir terminé le lycée ?

M—C'était un cours du soir pour les gens ordinaires. On n'obtenait pas de diplôme.

Pendant que j'étudiais Dostoievski et Rilke, Johnny courait de tous côtés pour parler de moi aux producteurs et aux réalisateurs. Je vous ai dit qu'il était cardiaque. Ses médecins lui conseillaient le repos. Il n'écoutait aucun conseil. Ma carrière était la seule chose qui comptait pour lui. Cela tournait à l'obsession.

– Je ferai une star de toi, Marilyn, disait-il de sa belle voix grave.

Son cœur n'a pas tenu le coup. Il passait de plus en plus de temps à l'hôpital. En novembre 1950, il a obtenu un rendez-vous avec Darryl Zanuck. Il était si faible que son chauffeur devait le porter de la voiture à l'ascenseur. Il a convaincu Zanuck de m'offrir un contrat de sept ans à la Fox. J'allais gagner 500 dollars par semaine la première année, 750 dollars la seconde. Dix fois plus qu'à mes débuts quatre ans plus tôt, mais beaucoup moins que les stars. Zanuck a aussi accepté de mettre Natasha Lytess sous contrat à 500 dollars par semaine.

Alors qu'il venait d'atteindre son objectif, Johnny a été emporté par la crise cardiaque que ses médecins avaient annoncée. Il est mort le 18 décembre 1950. Il avait seulement cinquante-quatre ans. Une personne de plus m'abandonnait. Chaque fois que les choses semblaient aller mieux, une catastrophe se produisait. Pourtant, je priais toujours Dieu comme tante Ana me l'avait enseigné.

Dès le lendemain de sa mort, sa famille a envoyé un avocat qui m'a chassée de la maison et m'a dit que je n'étais pas la bienvenue à l'enterrement. Sa femme me détestait, c'est forcé. Elle pensait que je l'avais tué, parce qu'il avait travaillé trop dur pour m'aider.

Je me suis réfugiée chez Natasha. Elle m'a donné un grand verre de whisky et des pilules calmantes. J'étais très triste. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer. J'avais vécu avec lui la dernière année de sa vie. Je voulais mourir. Elle a deviné ce que je ressentais et m'a surveillée de près pour m'empêcher de faire une bêtise.

Je suis quand même allée à l'enterrement, avec Natasha, cachée sous un voile noir. Je suis restée loin de la tombe en attendant le départ de la foule, puis je me suis assise par terre à côté de la tombe jusqu'à la nuit. Une rumeur stupide a couru que je me suis jetée sur le cercueil avant la mise en terre en criant : "Johnny! Johnny! Reviens, je t'en supplie !"

Tous les gens de Hollywood avaient envoyé des fleurs, bien sûr. J'ai cueilli une rose blanche dans une couronne et je l'ai glissée entre deux pages de ma bible. Elle y est toujours.

Johnny a été mon agent jusqu'au bout. Il m'a offert un dernier cadeau : un article flatteur sur moi dans le magazine *Life*.

A—Pour cet article Halsmann vous a photographiée ?

M—Non, c'était deux ans plus tard, quand j'étais déjà célèbre.

A—Il m'a montré des photographies où vous sautez.

M—Vous avez aussi sauté pour lui ?

A—Il ne m'a pas demandé. Je suis déjà trop vieux. Il avait peur je me brise la hanche et il est responsable de ma disparition prématurée.

M—J'étais donc de nouveau sous contrat à la Fox, mais ils ne me donnaient que des rôles de blonde idiote. Je jouais des secrétaires sexy, des serveuses de bar, des chercheuses d'or[1].

A—Des femmes creusent les mines d'or ?

M—Oh non, c'est une expression. Une jeune femme qui cherche un vieil homme riche. J'apparais à l'écran quelques minutes dans une série de petits films bon marché : *As Young As You Feel*, *Love Nest*, *Let's Make it Legal* (avec Claudette Colbert, que j'admirais tellement quand j'étais petite), *We're Not Married*, *O. Henry's Full House* (avec Charles Laughton).[2] J'étais souvent la "co-star", avec mon nom en grosses lettres, mais je suis sûre qu'ils m'auraient proposé de meilleurs rôles si Johnny avait été là pour me soutenir.

– Essaie de voir le côté positif des choses, me disait Natasha. Plus tu tournes, plus tu apprends ton métier et acquiers de l'expérience.

Elle assistait à tous mes tournages. Elle m'aidait à répéter mes scènes. J'avais besoin de sa présence pour vaincre le trac. Je ne pouvais pas compter sur les réalisateurs ou les producteurs pour m'enseigner quoi que ce soit. Tout ce qu'ils voulaient, c'est que je sois sexy. Nous avons adopté une sorte de code. Natasha montrait sa bouche quand je ne parlais pas assez fort, elle arrondissait sa main si je ne me tenais pas assez droite. Les gars de l'équipe se moquaient de moi. Ils disaient que je la regardais à chaque réplique pour obtenir

---

[1] Gold-digger.

[2] *Trop vieux mon vieux* ou *Rendez-moi ma femme* ; *Newman* ou *Nid d'amour* ; *Chéri, divorçons* ; *Cinq mariages à l'essai* ; *La sarabande des pantins*.

son approbation. Ils étaient jaloux parce que leur nom ne figurait pas en grosses lettres au générique.

Le studio avait tort de ne pas me donner de meilleurs rôles. Sans être une star, je recevais plus de courrier que n'importe qui d'autre à la Fox, plusieurs milliers de lettres par semaine, juste pour mes apparitions dans *Asphalt Jungle* et *All about Eve*.

J'étais très contente quand ils m'ont prêtée à la RKO. Vous savez pourquoi ? Parce que je voyais le grand signe lumineux RKO de ma fenêtre de dortoir à l'orphelinat. J'en rêvais, pour ainsi dire. J'étais moins contente quand Fritz Lang me criait dessus. Il détestait Natasha, en plus. Ils se querellaient en allemand tout le temps.

Il y a toujours de reporters sur le plateau, vous savez. Au lieu d'interviewer Barbara Stanwyck ou Mr Lang, ils demandaient toujours la fille aux gros nichons.

A—Les nichons sont les lolos ?

M—Bien sûr. Ils aimaient mes seins, mais ils parlaient de mon jeu dans leur articles, si bien que la Fox a fini par me prendre au sérieux. Ils m'ont donné le premier rôle dans *Don't Bother to Knock*.[1] Je jouais une femme qui est devenue folle parce que son fiancé est mort pendant la guerre. Elle sort de l'asile et trouve du travail comme baby-sitter. Richard Widmark, le premier rôle masculin, joue un voisin. Elle croit que c'est son fiancé qui a survécu et qui est revenu. J'avais vu des fous à l'asile, évidemment, quand je rendais visite à ma mère. Je n'avais pas besoin de jouer la folie, en vérité. Je jouais juste la peur, et ça c'est facile parce que j'ai toujours peur sur le plateau. C'est la raison pour laquelle je suis toujours en retard. J'essaie de rassembler mes esprits, mais je me sens mal et je vomis et Whitey doit recommencer mon maquillage. Le réalisateur se fâche parce que j'arrive en retard, alors j'ai encore plus peur.

Les critiques m'ont trouvé excellente en baby-sitter folle. Du coup, que fait la Fox ? Ils me donnent un autre rôle de blonde idiote dans *Monkey Business*[2]. Je ne peux pas me plaindre, parce que je travaille avec Cary Grant et Ginger Rogers et un réalisateur qui ne se fâche pas, un des meilleurs de Hollywood, Howard Hawks. Il a réalisé *Scarface*, *To Have And Have Not*, *The Big Sleep*[3] et beaucoup d'autres grands films. Je me plains d'autant moins que je n'ai jamais joué dans un film aussi drôle. Je suis la secrétaire sexy d'un vieux bonhomme joué par Charles Coburn.

---

[1] *Troublez-moi ce soir*.
[2] *Chérie, je me sens rajeunir*.
[3] *Scarface ; Le port de l'angoisse ; Le grand sommeil*.

A—Une chercheuse d'or ?

M—Oh, je joue une chercheuse d'or dans *Gentlemen Prefer Blondes*[1], de nouveau avec Charles Coburn et Mr Hawks. Dans *Monkey Business*, je suis juste une secrétaire. J'aime bien mon patron, mais il est vraiment trop vieux. Encore plus vieux que Joe Schenk ! Il espère rajeunir pour me séduire.

A—Comme docteur Faust ?

M—Il ne compte pas vendre son âme. Il possède un laboratoire où un savant, c'est Cary Grant, cherche un élixir de jouvence. Ce n'est pas un savant comme vous. Il expérimente ses élixirs sur des chimpanzés. Alors ce chimpanzé ouvre la porte de sa cage quand le laboratoire est vide et se met à mélanger les liquides colorés pour imiter le savant.

A—Le chimpanzé fabrique l'élixir ?

M—Vous devriez écrire pour le cinéma, Albert !

A—Ce genre de chose arrive vraiment. Par exemple, Becquerel, un Français, a découvert la radioactivité par hasard. Un morceau d'uranium que son père a rapporté d'Afrique est rangé dans le même tiroir que la plaque photographique…

M—Le chimpanzé verse le liquide dans le réservoir d'eau, ensuite Cary Grant a soif et boit un verre d'eau. C'est la partie drôle. Il devient un adolescent, s'achète des vêtements extravagants et une voiture de sport et danse le rock'n roll avec Ginger Rogers. Mais son visage ne change pas. C'est juste la manière dont il joue. C'est un acteur extraordinaire.

A—Je boirais volontiers un verre d'élixir de jouvence tout de suite, seulement il ne doit pas contenir l'alcool. Mon médecin dit : "Ni alcool ni tabac, Albert."

M—Hey, j'ai entendu un truc, je crois que cela a un rapport avec la relativité. Vous voyagez en fusée, ensuite quand vous revenez sur terre vous êtes plus jeune que quand vous êtes parti.

A—Je suis désolé de dire, vous ne pouvez pas rajeunir. Ce qui est vrai, vous vieillissez moins vite. Imaginez deux jumeaux, l'un reste sur terre et l'autre voyage dans l'espace. Quand il revient, il est plus jeune que son frère. Pas plus jeune que quand il est parti.

M—Vous pourriez revenir et être plus jeune que vos enfants.

---

[1] Les hommes préfèrent les blondes.

A—Plus jeune que vos enfants ? Ce serait la situation gênante. Je ne pense pas que le temps gagné s'exprime en années. Plutôt quelques secondes.[1]

M—C'est tout ?

A—Vous n'avez pas même besoin de voyager. Si vous habitez sur la montagne, le temps s'écoule un peu plus lentement que dans la plaine.

M—La prochaine fois que je suis en retard, je dirai que c'est parce que j'habite au quarantième étage d'un gratte-ciel.

Dasn un roman qu'on m'a raconté, le héros voyage dans le temps et doit aider ses parents à se rencontrer. S'ils ne se rencontrent pas, il risque de disparaître d'un seul coup. Poof! Vous comprenez ?

A—Je comprends très bien. Les romanciers imaginent ce qu'ils veulent. Les livres peuvent décrire des fusées qui vont dans les galaxies lointaines en dépassant la vitesse de la lumière ou en prenant le raccourci par l'hyper-espace (ce qu'est cet hyper-espace, je l'ignore), mais dans la réalité il existe toutes les sortes de règles et de lois et de restrictions. La théorie de la relativité change notre manière envisager les choses très petites comme les atomes et les choses très grandes comme les étoiles et les galaxies. Elle n'affecte pas notre vie tous les jours[2]. Nous ne vivons pas dans l'univers étrange de Mr Einstein, mais dans la banlieue solaire raisonnable de Mr Newton.

J'ai publié deux articles nouveaux en 1917. Dans le premier, j'examine le modèle quantique de l'atome de Niels Bohr. Quand un atome absorbe le quantum d'énergie, un électron monte au niveau supérieur. L'atome est comme la femme enceinte. Il ne peut pas garder toujours son gros ventre. L'électron va redescendre tôt ou tard et l'atome émettra un quantum d'énergie. C'est l'émission "spontanée". J'ai prédit, si on envoie un quantum de plus, l'atome émet l'energie tout de suite et on peut la contrôler. C'est l'émission

[1] Selon le "paradoxe de Langevin", quand Luke Skywalker revient de la planète Dagoba, la princesse Leia est morte depuis des siècles ! Dans la relativité restreinte, le temps semble aller plus lentement pour Luke quand Leia le mesure, mais l'effet est réciproque : le temps va plus lentement pour Leia quand c'est Luke qui le mesure. Le paradoxe de Langevin est une conséquence de la relativité générale. Les cosmonautes qui passent six mois en orbite gagnent quelques secondes.

[2] Après la mort d'Einstein, les satellites artificiels et les appareils modernes ont bel et bien introduit la relativité générale dans notre vie quotidienne. Par exemple, les données des GPS, obtenues par des allers-retours à des satellites, tiennent compte de la relativité.

"stimulée". De nombreux chercheurs travaillent aujourd'hui sur cette idée. Les journalistes et politiciens stupides pensent que j'invente le "rayon de la mort"[1].

M—Il y a toujours un rayon de la mort dans les films de science-fiction. Ça fait beaucoup d'effet et ça ne coûte pas cher. Il suffit d'une lampe torche avec un filtre vert.

A—Pourquoi vert ?

M—*Gee*, je ne sais pas. Rouge, ça irait aussi.

A—Dans mon article, j'ai souligné que l'expression "tôt ou tard" n'est pas rigoureuse. Nous n'avons pas encore trouvé le mécanisme exact de l'émission, ainsi le délai semble régi par le hasard. Je pense que le hasard n'a pas sa place en physique. Est-ce que l'électron décide tout seul quand redescendre ? J'ai passé beaucoup d'années à tenter répondre à cette question. Je vous parlera de ce sujet plus tard, Marilyn.

Mon deuxième article réveillait une science endormie depuis des siècles : la cosmologie, l'étude de tout l'univers. Nous ne savions presque rien de l'univers. Toutes ces étoiles là-haut, personne ne savait si leur nombre est fini ou infini. Certains astronomes imaginaient un nombre fini d'étoiles rassemblées comme une sorte d'îlot au milieu d'un espace infini. La relativité générale dit c'est impossible, puisque maintenant l'espace est lié à la matière de manière intime. Un nombre infini d'étoiles est impossible aussi, car leur masse infinie créerait les forces de gravitation infinies. Il reste une seule possibilité, un nombre fini d'étoiles dans un univers fini.

L'espace est courbe localement – un peu près d'une petite étoile, beaucoup près d'une étoile très massive. Il a aussi la courbure générale due à la masse totale de l'univers. Je mentionne dans mon article un exemple familier à deux dimensions : notre bonne vieille terre, avec les boursouflures locales de ses collines et montagnes, et sa courbure générale en tant que globe. À cause sa courbure générale, l'espace se referme sur lui-même. Comme la surface de la terre, il est fini mais ne possède ni la bordure ni le centre. Imaginer un tel univers n'est pas facile, mais j'ai trouvé mon hypothèse plaisante et plutôt harmonieuse. Qu'en pensez-vous, Marilyn?

M—Je comprends les mots colline et montagne.

A—Disons que mes dix équations, qui décrivent les collines et les montagnes de l'espace, j'ai tenté les appliquer à l'univers tout entier pour fonder ma nouvelle cosmologie.

---

[1] La lumière "cohérente" obtenue par émission stimulée a été mise au point après la mort d'Einstein. C'est le laser, bien sûr. Il est certain que des savants fous essaient encore de l'utiliser comme "rayon de la mort" (tueur de fusées ou de satellites, par exemple).

Faute d'observations et de données sur l'univers, je dois émettre les hypothèses. J'ai commis les erreurs. J'ai estimé la taille de l'univers à cent millions d'années-lumière, alors que nous le considérons aujourd'hui au moins cent fois plus grand. J'ai découvert la chose très surprenante. Mes équations semblent réclamer l'univers qui grandit ou se contracte. Pourtant, les anciens Babyloniens et Égyptiens ont déjà décrit les mêmes étoiles que nous voyons aujourd'hui. J'ai pensé cela prouve que l'univers ne change pas, donc je refuse croire ma propre découverte. Je n'étais pas assez audacieux. J'ai ajouté une "constante cosmologique" pour annuler l'effet déstabilisant de mes équations et empêcher l'univers de changer de taille.

Dès que l'article est paru, de Sitter, l'astronome que j'ai rencontré à Leyde, a montré que ma constante cosmologique n'est pas nécessaire. Peu après, un mathématicien russe, Alexander Friedmann, a trouvé le moyen seimple d'appliquer les dix équations au cosmos. Dans sa solution, la courbure de l'espace diminue. Cela signifie l'univers se dilate. Pour reprendre l'analogie de la terre, il faut imaginer que l'on gonfle notre globe terrestre comme un ballon. Toutes les villes s'éloignent les unes des autres.

Malgré la bonne pâtée que me donnait Elsa, mon vilain ventre me tourmentait toujours. Je dois renoncer le voyage en Hollande. Le docteur d'Elsa a mentionné les calculs biliaires et le foie. Cette fois, je consulte un spécialiste du ventre réputé, Dr Ehrmann. Il est devenu le bon ami et a émigré en Amérique, de sorte qu'il est encore mon médecin aujourd'hui. Il dit que quiconque a parlé de calculs biliaires est le parfait imbécile. Je souffre de l'ulcère du duodénum, c'est évident.

– Regardez la radiographie, professeur Einstein.

– Je doute de cette nouvelle merveille médicale des rayons X. La médecine aimerait être une science, mais elle en est loin. Le seul diagnostic qui mérite d'être appelé scientifique est celui que l'on établit *post mortem*.

– Je vous prescris un régime strict et le repos complet. Restez au lit et laissez Mrs Einstein prendre soin de vous.

M—Vous aviez épousé Elsa ?

A—C'était ma cousine, donc son nom de jeune fille était Einstein. Elle avait abandonné le nom de son mari, Löwenthal, après son divorce.

Je passe les premiers mois de l'année 1918 dans mon lit. Alors que je n'ai pas encore quarante ans, la maladie m'a fait franchir le seuil qui sépare la jeunesse de l'âge mûr. Mes cheveux sont devenus tout gris.

Je suis toujours marié à Mileva, mais je commence la procédure de divorce. Quel gâchis de papier et d'encre ! Je vais à la poste plusieurs fois par semaine pour envoyer ou chercher des lettres recommandées. Michele Besso est l'intermédiaire. Il y a aussi des avocats. Mileva prétend qu'elle m'a aidé et demande une part de mes revenus. Je ne peux pas refuser, puisqu'elle doit élever les enfants. D'où viendra l'argent ? En raison la défaite probable de l'Allemagne , l'avenir de la *Société Kaiser Wilhelm pour l'avancement de la science* est incertain. De plus, le mark allemand ne vaut plus autant qu'avant par rapport au franc suisse. Les universités de Leyde et de Zurich le savent et tentent m'attirer. Elles veulent bien me payer ce que je veux, sans aucune obligation, même si je reste à Berlin, à condition que je devienne "le Professeur Einstein, de Leyde (ou de Zurich)".

J'hésite. Je trouve immoral gagner de l'argent sans travailler. Besso dit aux avocats que je peux espérer recevoir bientôt le prix Nobel, aussi nous signons l'accord que je placerai l'argent du prix dans un compte bloqué en Suisse. C'est la somme énorme. Les intérêts doivent constituer la pension de Mileva.

Mes amis hollandais m'envoient la bonne nouvelle : Eddington, l'astronome anglais, prépare l'expédition pour observer les rayons de lumière tordus.

Vous savez que les Russes ont fait la révolution en octobre 1917 et que les communistes ont pris le pouvoir. Ils ne voulaient pas mourir dans la guerre commencée par le tsar, opposant des capitalistes entre eux, alors ils ont demandé en février 1918 le cessez-le-feu. Les autorités allemandes disent : "Les Russes se sont rendus en nous cédant les territoires en Pologne et en Ukraine, c'est la grande victoire ! Bientôt, nous aurons le triomphe à l'ouest aussi." Ils prennent le désir pour la réalité, peut-être. Les généraux en chef et l'empereur savent que l'Allemagne perd la guerre à l'ouest. Le peuple crédule, aussi quelques généraux et politiciens stupides, croient la propagande.

Je sus si faible, je ne peux même pas tenir debout et jouer mon violon. Ma peau a la couleur jaune parce que mon foie se croise les bras. "Si l'estomac fait grève, pourquoi devrais-je continuer à travailler ?" demande-t-il. Je passe mes journées dans mon lit ou dans un fauteuil sur le balcon. En juin 1918, je vais au bord de la mer Baltique avec Elsa et ses filles. Là, je reprends mes forces. Marcher pieds nus sur la plage vaut mieux que tous les traitements des médecins.

M—Je prends l'avion pour Los Angeles la semaine prochaine. Je penserai à vous quand je marcherai pieds nus sur la plage de Santa Monica.

A—Je rentre à Berlin à la fin de l'été et je reprends le travail. En octobre, on entend la rumeur, le gouvernement a commencé les négociations secrètes avec les États-Unis pour arrêter les combats. Les gens ne croient pas c'est possible, puisque l'Allemagne est en train gagner la guerre. Le 4 novembre 1918, les marins de la flotte de guerre à Kiel, sur la Baltique, se mutinent et réclament la fin de la guerre. Alors une chose étonnante arrive : les soldats aussi font la grève, et les ouvriers dans les usines. Le 9 novembre, la foule immense marche sur le Reichstag pour exiger la paix. L'empereur abdique et fuit en Hollande, la république est proclamée. La guerre s'achève le 11 novembre.

M—Vous deviez être très heureux.

A—Plus que la situation ne méritait. Je me réjouissais de la disparition définitive de la religion militariste allemande. Je croyais que les gens, ayant appris la leçon cruelle de la guerre, renonceraient à leurs amour de l'uniforme et deviendraient de vrais démocrates. J'étais bien naïf.

Pour l'instant, au moins, les jeunes hommes ne mouraient plus. Je me sentais rajeuni moi-même, d'autant plus que les étudiants me considéraient un grand héros. J'étais le pacifiste le plus célèbre de l'Allemagne, oui ? Mon temps était venu.

Dès novembre 1918, les étudiants révolutionnaires assemblent le conseil sur le modèle des soviets. Ils capturent le doyen et les principaux professeurs. Des collègues qui me méprisaient hier viennent me voir la queue basse, en espérant que je les sauverai du châtiment. Je vais devant le conseil avec mon ami Max Born. Les étudiants reconnaissent "Einstein le rouge" et me donnent la parole.

– Mes amis, dans ce nouvel ordre des choses, voulez-vous plus de liberté ou moins de liberté ?

– Plus de liberté, Herr Professor.

– Alors vous ne pouvez pas commencer par enfermer des gens.

– Cela ne dépend plus de nous, Herr Professor. Les prisonniers ont été remis au gouvernement.

Je vais au bureau du nouveau président de la république, Herr Ebert. Là aussi, on me reconnaît. Herr Ebert signe l'ordre de libération aussitôt.

M—Quel âge aviez-vous ?

A—J'ai célébré les quarante ans peu après.

M—Vous voyez, vous aviez déjà quarante ans quand vous êtes devenu célèbre. Comme vous étiez aussi très intelligent, vous pouviez comprendre ce qui vous arrivait et éviter de trébucher.

A—Je suis devenu vraiment célèbre l'année suivante.

M—Vous venez de dire que tout le monde vous reconnaissait.

A—À l'univsersité et dans le gouvernement. Un petit cercle.

M—Je suis devenue célèbre trop vite. Quand j'étais jeune, je prenais des décisions sans réfléchir, selon l'inspiration du moment. Quelle importance ! En 1949, quand la Fox et la Columbia m'avaient renvoyée, j'acceptais n'importe quel engagement. J'avais vingt-trois ans. Je devais payer mon loyer, évidemment. Un jour, je conduis sur Sunset Boulevard. Comme je vais à un rendez-vous pour une photo de publicité, je vérifie mon maquillage dans le rétroviseur. Bon, je ne remarque pas que la voiture devant moi s'est arrêtée et je lui rentre dedans. Je n'allais pas vite, personne n'est blessé, Dieu soit loué, mais ma voiture refuse de démarrer. Des passant m'aident à la pousser sur le bas-côté. L'un d'eux me donne sa carte.

– Tom Kelley, photographe ? *Gee*, je suis mannequin.

– Je le sais.

– Comment le savez-vous.

– Votre book, sur le siège du passager.

– Oh. Je m'appelle Marilyn Monroe.

– Eh bien, miss Monroe, appelez-moi donc un de ces jours. Je pourrais prendre quelques clichés de vous.

Il m'a prêté cinq dollars, parce que je n'avais pas d'argent pour payer le taxi et aller à mon rendez-vous. Je devais payer les traites de ma voiture, alors j'ai appelé Mr Kelley quelques jours plus tard.

– Oui, miss Monroe, je me souviens très bien de vous. Et votre voiture ? Elle est réparée ?

– Mon agent s'en est occupé.

– Vous tombez bien. Je dois faire des photos pour une affiche de bière, mais la fille vient de me dire qu'elle était malade.

Je suis donc allée à son studio. En maillot de bain, un grand ballon dans les bras, je suis devenue la nouvelle *Pabst Beer girl*. Le mois suivant, Tom Kelley m'a rappelée.

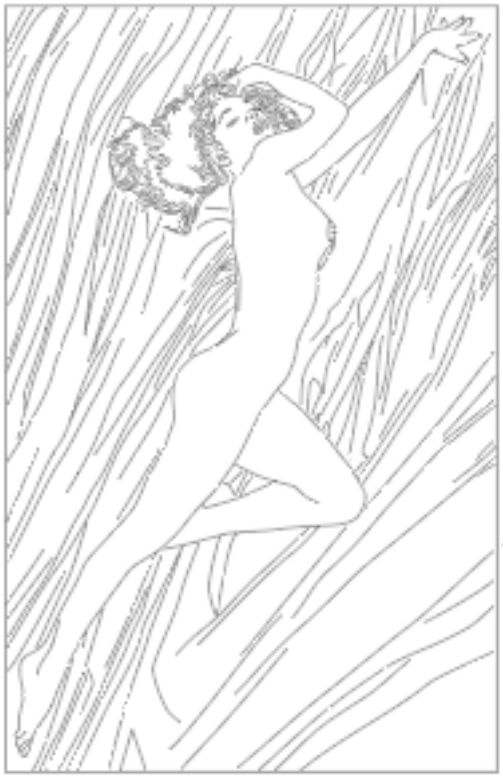
– Un bonhomme qui imprime des calendriers à Chicago ou je ne sais où vous a vue dans l'affiche pour la bière. Il voudrait vous avoir dans un calendrier.

– Un calendrier ? Très bien.

– Il vous veut nue. Rien de vulgaire, bien sûr. Il me fait confiance pour que ce soit artistique, vous savez.

– Pourquoi pas ?

Kelley ne faisait pas de pornographie. C'était un artiste. Il a étendu un rideau rouge sur le sol de son studio et je me suis allongée dessus. Il est monté sur un escabeau pour me photographier en plongée. C'était un travail facile, que j'ai vite oublié.



L'homme de Chicago a publié ma photo dans son calendrier. J'ai reçu cinquante dollars. Vous voyez ces calendriers dans les garages et les camions. Une femme nue pour chaque mois de l'année, ce genre de chose.

A—J'ai un calendreir avec les fleurs. Je préférerais les femmes nues, je pense.

M—Alors que se passe-t-il ? La photo se trouve dans le calendrier de 1950. Elle plaît tellement aux plombiers et aux camionneurs que l'imprimeur de calendrier en choisit une autre pour le calendrier 1951, prise par Kelley pendant la même session. La légende dit "Miss Golden Dreams". Entre temps, j'ai signé mon nouveau contrat avec la Fox, je suis devenue une jeune actrice assez connue. Les actrices de Hollywood ne posent pas nues sur des rideaux rouges froissés, vous savez.

Une rumeur a couru : la "miss Golden Dreams" du calendrier est en fait Marilyn Monroe. Le studio m'a interrogée. Mais oui, je suis miss Golden Dreams. Pourquoi mentirais-je ? Je n'ai pas honte de mon corps.

Au lieu de rompre mon contrat et de me renvoyer à mes camionneurs, la Fox a essayé de tirer profit de l'affaire. Le service de relations publiques a appelé Aline Mosby, une journaliste de la presse à ragots, et lui a suggéré de m'interviewer.

– Oui, j'ai posé nue pour ces photos, lui ai-je dit. À l'époque, je n'avais pas de quoi m'acheter à manger et payer mon loyer. *Gee*, j'ai seulement gagné cinquante dollars. Le photographe était un chic type. Sa femme a assisté à toute la session, en vérité, donc il n'y avait rien d'ambigü. C'était pour un calendrier artistique. Maintenant, il paraît que ça peut démolir ma carrière. Est-ce que vous trouvez ça juste ?

Je ne mourais pas vraiment de faim, mais je n'allais pas dire que j'avais besoin de payer les traites de mon nouveau cabriolet. Le récit collait bien avec ma réputation de pauvre orpheline. Hey, cette Aline Mosby est devenue célèbre elle-même l'année dernière. Elle a publié un grand reportage sur une convention de nudistes, en y allant toute nue pour se fondre dans la foule.

Tous les journaux ont parlé de moi. Un nouveau magazine, *Playboy*, a publié mes photos dans son premier numéro. Je suppose que vous ne lisez pas Playboy, Albert.

A—Je ne l'ai jamais vu, je pense.

M—C'est un magazine pour hommes. Miss Golden Dreams apparaissait sur la couverture et au milieu, sur une sorte de grande page qui se déplie. À Hollywood, tout le monde couche avec tout le monde, mais ils parlaient de ça comme s'il y avait matière à scandale. Ils prétendent tout ignorer du sexe. Dans les films, on ne voit jamais un homme et une femme ensemble dans une chambre s'ils ne sont pas mariés. En plus, il y a toujours deux lits séparés dans la chambre et les gens, bien qu'ils soient mariés, gardent leur pyjama ou leur chemise de nuit quand ils se couchent. Sinon, la "Légion de la Décence" et d'autres idiots vocifèrent tellement que le film est voué à l'échec.

Bon, cette légion et les gens qui détestent le corps humain ont protesté, et les états de Pennsylvanie et de Georgie ont interdit le calendrier. Les journalistes ont étudié ma vie et mon travail de si près que l'un d'eux a retrouvé Gladys. Cela n'avait pas d'importance. L'histoire s'est perdue dans le flux d'informations vraies et moins vraies qu'ils publiaient sur moi. Au lieu d'être une pauvre orpheline, je devenais une pauvre enfant abandonnée qui avait honte de sa mère démente.

Des milliers de lettres arrivaient à la Fox chaque semaine pour demander ma photo. Les braves soldats qui se battaient en Corée voulaient l'afficher près de leur lit. Le bureau du courrier disait que j'étais devenue la favorite numéro un des troupes, loin devant Betty Grable et June Haver. Tout un régiment m'a demandée en mariage. Plusieurs magazines m'ont consacré leur couverture. Ils m'appelaient la nouvelle Jean Harlow, ils me comparaient à Lana Turner et Rita Hayworth.

Joe détestait tout ça, évidemment.

A—Joe Schenk ? Pourquoi déteste-t-il ?

M—Oh non : Joe DiMaggio, mon mari. Nous n'étions pas encore mariés. Il ne voulait pas que sa future femme pose nue pour des photographes excités. Ni habillée, d'ailleurs. Vous voulez que je vous dise quelque chose ? Il était encore plus jeune que moi quand il est devenu riche et célèbre, sauf que moi, célèbre seulement.

A—Que fait-il ?

M—Vous ne connaissez pas Joe DiMaggio ?

A—Un acteur comme vous ?

M—Il joue au baseball.

A—*Ach, so*. Ce baseball je n'ai jamais réussi à comprendre. La relativité est simple, comparée au baseball.

M—C'était le joueur le plus célèbre du monde, même s'il avait pris sa retraite l'année précédente. Un photographe, ils cherchent toujours de nouvelles idées, vous savez, m'avait photographiée en tenue de baseball, une batte à la main. C'était en avril 1952, à l'époque où je tournais *Monkey Business*. Joe voit la photo. "Gee, cette fille aime le baseball". Il ne sait rien des photographes et du cinéma. Il croit que je choisis mes tenues moi-même. Il a demandé à me rencontrer. Le service de relations publiques de la Fox ne s'est pas fait prier, vous pouvez me croire. Ils ont arrangé un dîner dans un restaurant italien à Hollywood. Un simple dîner permet de déclencher pas mal de publicité, bien sûr. Les journaux vont publier des photos : "Marilyn Monroe, la star qui monte, avec le grand Joe DiMaggio."

Joe m'avait imaginée d'une certaine manière après m'avoir vue prête à batter dans la photo. Je l'ai déçu, c'est forcé. Je m'y connais aussi peu que vous en baseball. Comme il ignore tout du cinéma, nous n'avons pas perdu de temps à prendre la pose, à jouer notre rôle habituel, à être des stars. C'est une homme ordinaire et je suis une femme ordinaire. J'avais l'impression qu'il voyait Norma Jean, pas Marilyn.

J'ai dormi avec un grand nombre d'hommes, Al. Un trop grand nombre, assurément. Ils veulent coucher avec Marilyn. Moi, j'espère toujours qu'ils verront Norma Jean quand nous serons tout nus dans le même lit. Ils disent : "Marilyn, Marilyn, Marilyn", alors je suis si triste que j'ai envie de pleurer.

A—Votre histoire me rappelle un dîner il y a longtemps, mais il ne s'est pas terminé par un mariage. J'ai passé une soirée dans un restaurant de Berlin avec le Dr Freud. Nous avons parlé de toutes les sortes de sujets. On m'a dit qu'il a décrit notre rencontre de la manière suivante : "Puisque le Professeur Einstein comprend la psychanalyse autant que moi la physique, nous avons eu la conversation très plaisante."

M—Quand les gens des relations publiques m'ont dit que je rencontrerais un joueur de baseball, j'ai imaginé une brute portant des pantalons à carreaux et une cravate rose. J'ai été agréablement surprise. C'est un homme distingué, vêtu d'un costume sombre coupé sur mesure, qui se conduisait comme un gentleman.

J'avais l'habitude de voir des joueurs dans les films, où les choses sont toujours exagérées. Il a une tête étrange : des yeux trop écartés, des sourcils trop épais, un nez extra-long, une bouche immense. J'ai pensé que s'il déménageait à Hollywood, il pourrait jouer les gangsters, mais je ne le lui ai pas dit. Plus tard, j'ai rencontré ses copains ici à New York. Quand il passe la soirée avec eux dans leur bar favori, il ressemble moins à un gentleman.

Il est grand, mince mais athlétique, avec des cheveux noirs. Toues les filles lui couraient après. Il en a épousé une et ils ont eu un garçon, mais ensuite ils ont divorcé.

Il m'a dit qu'il avait arrêté l'école très tôt, comme moi. Il avait seulement dix-sept ans quand il devenu joueur professionnel. C'était avant la guerre. Il a douze ans de plus que moi. Au début il jouait à San Francisco, où il a grandi, mais il était si fort que les Yankees lui ont offert un contrat. C'est une équipe célèbre de New York.

A—Douze ans seulement de plus que vous, il est déjà à la retraite ?

M—Il a pris sa retaite à trente-sept ans. Certains d'entre eux jouent plus longtemps, mais il avait souvent été blessé. Il m'a expliqué qu'un joueur de baseball ressemble à une machine soumise à des contraintes importantes. Tôt ou tard, les pièces les plus fragiles se cassent. Dans son cas, c'était le coude, ce qui est très courant. Pour certains joueurs, c'est le genou, ou l'épaule.

Il travaille pour la télévision depuis se retraite. Il me rappelait Jim Dougherty, qui était aussi très athlétique. Joe avait été instructeur d'éducation physique pendant la guerre, tout comme Jim. Nous avons dîné ensemble douze soirs de suite. Les journalistes n'ont pas tardé à écrire ce que le service de relations publiques de la Fox leur soufflait dans le creux de l'oreille : que la star montante et le champion de baseball envisageaient le mariage. Les gens des relations publiques avaient arrangé mon passé à leur guise, et maintenant c'était mon avenir. Je ne m'appartenais même pas. J'étais une esclave, en vérité, je le comprends bien aujourd'hui.

Je vous ai dit que j'imaginais parfois la vie de Norma Jean Dougherty, dans la banlieue avec ses enfants.

A—Et son chien.

M—C'est le genre de vie que Joe prévoit pour nous. Je prends ma retraite, comme lui, pour devenir une bonne maîtresse de maison. Il ne supporte pas que j'embrasse le premier rôle masculin dans un film. Il avait peur que j'accepte la proposition de mariage du régiment en Corée. Beaucoup de rivaux là-bas. Il était même jaloux de Natsha. Renvoie-la, disait-il. Comment le pourrais-je ? J'ai besoin d'elle. Il aurait dû sortir avec une de ses fans, pas avec une actrice de cinéma.

Gee, il s'est mis en colère parce que j'ai dit à des journalistes que je ne portais pas de sous-vêtements.

A—Peu de gens connaissent mon travail, mais tout le monde sait que je ne porte pas de chaussettes.

M—Je peux voir que vous aimez les vêtements confortables, Al. Vous vous moquez de la mode. Dans ma profession, l'apparence compte beaucoup. Si je porte des sous-vêtements sous une robe serrée, on voit des bourrelets affreux. Souvent, une couturière coud la robe directement sur mon corps avant que j'entre sur le plateau de tournage.

Les mères de famille italiennes portent d'honnêtes sous-vêtements de coton, bien sûr. Ce qu'il ne supporte pas, c'est que des millions d'Américains (et d'Américaines) imaginent Marilyn nue sous sa robe. Et alors ? Au lieu de prendre cela pour de l'érotisme, il suffit de se dire que c'est de la publicité.

Il veut me transférer du studio à la cuisine. Son coude en miettes l'a envoyé à la retraite. Je ne vois pas pourquoi je devrais le suivre. Mes attributs professionnels sont encore en parfait état.

Cela fait huit ans que je suis actrice. C'est un métier comme un autre. J'ai acquis de l'expérience. Je sais le faire. J'aime ça, même si le tournage me terrifie. J'ai entendu dire que beaucoup de cantatrices ont le trac, mais elles montent sur scène et atteignent leur contre-ut ou je ne sais quoi. Si je renonce à mon travail, je perds une partie de moi-même. Ce n'est peut-être pas la meilleure partie, est-ce que je sais ? Mais je suis fière de devenir quelqu'un d'autre sur l'écran et de donner du plaisir aux spectateurs dans les salles de cinéma.

Je vais ai dit que j'avais besoin du pinceau magique de Whitey Snyder pour devenir Marilyn. Ce n'est même pas vrai. Je peux y arriver moi-même. Je connais le maquillage, la coiffure, la prise de son, la lumière. Je suis une professionnelle du cinéma. Je ne veux pas faire autre chose.

Vous savez quoi, Al ? Nous nous sommes rencontrés parce que nous connaissions tous les deux Halsman, mais nous avons un autre point commun. Vous devinez lequel ?

A—Nous avons quitté le lycée avant la fin. Vous avez l'autre réponse, je pense.

M—La lumière. Nous aimons tous les deux la lumière. Vous chevauchez un rayon de lumière, vous fixez la vitesse de la lumière, vous tordez les rayons de lumière. Eh bien, la lumière est mon amie la plus fidèle. Elle met en valeur mes lèvres rouges et mes cheveux dorés. Elle ne me laisse jamais tomber.

Les éclairagistes ont ces énormes projecteurs, avec toutes sortes de lentilles et d'accessoires. Ils peuvent produire un flot de lumière ou un pinceau très fin. Ensuite la lumière traverse l'objectif de la caméra et produit je ne sais quelle magie chimique sur la pellicule.

Mais je n'ai jamais vu un rayon de lumière courbe. Quand vous regardez dans le viseur de la caméra, vous voyez ce qui est devant vous. La caméra ne vise pas dans les coins. Au cinéma, la lumière file tout droit comme une flèche.

A—Une flèche ne va pas tout droit. Elle finit par tomber par terre.

Si vous regardez l'objectif de la caméra tout près, vous observerez que la lumière change de direction quand elle pénètre dans la lentille. La raison est que la lumière va moins vite dans le verre que dans l'air. Il y a pluseurs lentilles, peut-être aussi un miroir, ensuite la même chose quand on projette l'image. Ainsi, la Marilyn qui apparaît sur l'écran est le résultat de nombreux rayons de lumière tordus.

La lumière tordue de la relativité générale est le phénomène très différent. Elle suit la courbure de l'espace près d'un corps massif, par exemple une étoile. Le soleil est l'étoile la plus proche de la terre, alors Eddington a mesuré la déviation de la lumière près du soleil.

M—Le soleil est une étoile ?

A—Oh oui.

M—Mais il est beaucoup plus gros qu'une étoile.

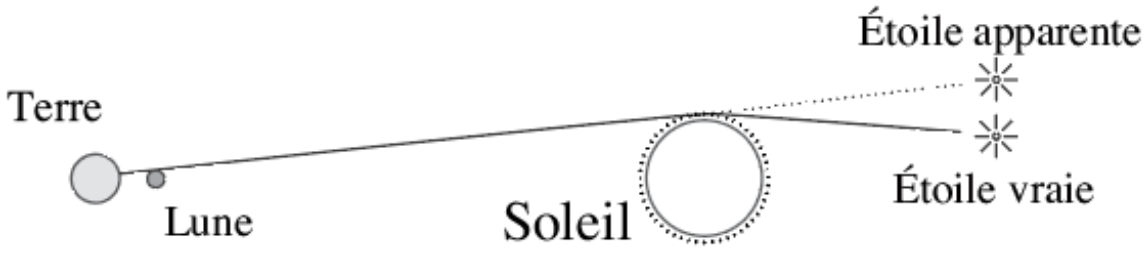
A—C'est une petite étoile, en vérité. Il paraît gros parce qu'il est proche. La distance qui nous sépare des autres étoiles est si grande qu'elles nous apparaissent comme des points dans le ciel.

M—Je veux vous poser une question. Même pendant une éclipse, le soleil courbe les rayons lumineux ?

A—Une éclipse se produit quand la lune passe devant le soleil et le cache. Bien qu'il soit caché, il est toujours là.

Nous ne voyons aucune étoile dans la journée, près du soleil ou ailleurs, parce que la lumière du soleil est trop vive. C'est pourquoi nous devons attendre l'éclipse. Il fait nuit soudain, et nous pouvons voir les étoiles, y compris celles qui sont dans la direction du soleil.

Je vais dessiner sur votre cahier pour expliquer ce qui se passe.



L'étoile est cachée derrière le soleil. Si la lumière allait tout droit, nous ne pourrions pas la voir. Pourtant nous la voyons, près du soleil, un peu décalée par rapport à sa place habituelle dans le ciel. Le décalage est très petit : comme une pièce d'un cent à deux kilomètres.

C'est comme si la caméra d'Eddington visait dans les coins, avec l'aide du soleil.

Rien ne s'opposait maintenant à son expédition. J'étais certain qu'il verrait le rayon courbe. Cela ne peut pas être autrement.

J'espérais que les pays d'Europe allaient se réconcilier après le grand massacre. Pendant la guerre, mes idées pacifistes n'ont pas connu le grand succès, donc j'ai cessé me mêler de politique. Et puis j'étais très occupé explorer la quatrième dimension. Maintenant que la guerre et mon exploration sont achevées, je descends de ma tour d'ivoire. Je vais aux meetings de l'*Union pour une nouvelle patrie*, qui a survécu en secret après l'interdiction. J'adresse une pétition aux chefs d'État réunis pour signer la paix à Versailles, près de Paris : "Je vous prie concevoir la paix qui ne donne pas naissance à la nouvelle guerre !" Ils ne m'écoutent pas. Ils imposent au peuple allemand des sanctions si sévères que la faim et la misère se répandent dans le pays et provoquent la rancœur terrible.

Je ne voulais pas devenir le faux professeur à Leyde et Zurich, mais j'ai accepté donner les conférences. Je vais à Zurich en février 1919. Je dois expliquer la relativité restreinte et générale dans mon bon vieux Polytechnikum. Les personnes qui veulent m'écouter sont si nombreuses que les autorités décident mettre en vente des billets, c'est la chose vraiment nouvelle.

M—En Amérique, une conférence gratuite, c'est ça qui serait nouveau.

A—Alors je veux entrer dans la salle de conférence.

– Où est votre billet ? demande le garde.

– Je n'ai pas de billet.

– Si vous n'avez pas acheté de billet, vous ne pouvez pas entrer !

À la fin de ma conférence, des étudiants me demandent parler de la théorie des quanta.

– Je ne suis pas sûr que je comprends les dernières nouveautés de la théorie. Vous feriez mieux interroger un spécialiste.

La théorie des quanta me devait beaucoup, mais elle évoluait dans une direction qui ne me convenait pas. Mes collègues découvraient, comme je l'avais fait, que les particules semblent parfois agir au hasard. Les physiciens les plus jeunes voulaient bien considérer la

chance comme une composante normale du comportement des particules. À mon avis, c'est impossible. Je pensais la théorie incomplète.

Pendant mon séjour à Zurich, le tribunal fédéral a dissous mon mariage. Nos avocats ont fourni la raison, mon adultère. Puisque j'ai commis, et avoué, ce crime affreux, je mérite la punition. Le juge m'ordonne de ne pas me remarier avant deux ans.

Je suis retrourné à Zurich en mai pour la conférence suivante. Maintenant, les gens savent que je passe des heures à couvrir le tableau noir d'équations et de lettres grecques, avec quelques faibles plaisanteries pour tout assaisonnement. La salle est à peu près vide. Les autorités et moi, nous décidons mettre fin au programme de conférences.

Dès mon retour à Berlin, en juin 1919, j'ai épousé Elsa.

M—Alors que le juge l'avait interdit ?

A—Je n'avais plus besoin aller en Suisse, donc je pouvais désobéir les autorités sans redouter la prison.

J'ai échangé mon petit logis contre deux chambres de bonne situées juste au dessus l'appartement d'Elsa. Là j'installe mon bureau, qui est toujours le siège de l'*Institut de Physique Kaiser Wilhelm*. Je n'oublie pas accrocher au mur mes portraits de Newton et Faraday.

M—Les deux gravures derrière vous ?

A—Oui. Newton avec la perruque.

Elsa me laisse tranquille comme physicien, alors j'accepte certaines choses qu'elle exige de moi comme mari. Je coiffe mes cheveux de temps en temps. Je commence à utiliser la

brosse à dents, bien que je trouve cet objet parfaitement inutile. Je la laisse recoudre mes boutons et mes ourlets, et laver mes chemises plus souvent que nécessaire.

M—Vous trouvez la brosse à dents inutile ?

A—Pensez-vous que Socrate et Plato se brossaient les dents ?

M—Bien sûr. Avec une brosse en soies de sanglier ou je ne sais quoi.

A—Exactement ce que disait Elsa, mais elle ne pouvait pas le prouver.

Le petit monde des physiciens entrait dans la période troublée. Les dignes professeurs sont aussi agités et fiévreux que les molécules dans le gaz surchauffé. On dit que les pays victorieux réclament Walther Nernst et Fritz Haber pour les juger comme criminels de guerre. Pendant ce temps, le comité Nobel donne le prix de chimie pour l'année 1918 à Haber. C'est la récompense pour la fabrication de l'engrais plutôt que pour les explosifs et les gaz mortels, mais c'est tout de même étrange. Le congrès Solvay annonce la première réunion de l'après-guerre pour avril 1921. Lorentz m'envoie une lettre : "Nous n'avons pas invité les Allemands, car leur présence à Bruxelles risquerait d'éveiller les sentiments douloureux. Nous ne voulons cependant pas exclure officiellemnet tous les Allemands, donc la porte est ouverte pour vous. Espérons que nous pourrons accueillir les autres aussi dans quelques années."

Je n'ai ni signé le manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels, ni inventé les gaz mortels. Le secrétaire du congrès Solvay déclare qu'ils peuvent m'inviter parce que ma nationalité est "indéfinie". Ils me savent allemand, mais ont décidé me considérer "international". Je ne sais si je me sens allemand, international ou indéifni, mais je refuse aller à Bruxelles sans mes collègues.

Je devenais le sujet de controverse et d'attaques par les gens stupides. Quand Marie Curie et Paul Langevin m'invitent à Paris, un professeur français proteste : "Avons-nous vraiment besoin inviter les citoyens de pays neutres qui ont passé toute la guerre en Allemagne ?" Parmi mes chers collègues, certains pensent toujours que seule l'Allemagne peut "sauver la race blanche". Ceux-là me considèrent comme un traître. D'abord j'ai rejeté ma nationalité quand j'étais jeune, ensuite j'ai soutenu l'ennemi en appelant à la paix.

Le 27 septembre 1919, je reçois un télégramme de Lorentz.

Eddington trouvé déviation. Selon résultats préliminaires, entre une et deux secondes d'arc.

Le télégramme arrive pendant que je parle à une assistante de Haber. Je lui montre le bout de papier.

– Regardez, cela peut vous intéresser.

– Mais, Herr Professor, c'est fantastique ! La théorie est confirmée ! Vous devez être le plus heureux des hommes. C'est le plus beau jour de votre vie !

– *Ach*, je sais bien que la théorie est juste.

– Oui, mais le télégramme aurait pu annoncer que l'expédition n'a pas trouvé la déviation.

– Dans ce cas, j'aurais été désolé pour le bon Dieu. La théorie est vraiment juste !

Je suis parti en Hollande pour entendre les détails. Le 29 mai, le jour de l'éclipse, Eddington a installé ses téléscopes, ses coronoscopes et ses caméras sur Principe, une île portugaise dans le golfe de Guinée. Son collègue Davidson fait la même chose au Brésil. Savez-vous pourquoi deux endroits différents ?

M—Comment le saurais-je ? C'est une question d'astronomie ? De géométrie ?

A—De météorologie, chère amie. Si le ciel est nuageux, on ne voit pas le soleil, avec ou sans éclipse. Pour cela on construit les observatoires dans les lieux ou le ciel est presque toujours bleu, comme la Californie du sud ou l'Arizona. Ils espéraient avoir le ciel dégagé dans un des deux endroits au moins.

M—Je suppose qu'ils ont réussi. Vous m'avez dit que c'est l'événement qui vous a rendu célèbre.

A—Ne tirez pas si vite la conclusion. Il y a avait les nuages des deux côtés. Sur Principe, les nuages se sont écartés juste avant la fin de l'éclipse. Un assistant change les plaques photographiques aussi vite que possible. Un autre enlève un écran placé devant l'objectif. On mesure le temps d'exposition avec un métronome. À cause les nuages, neuf plaques sur seize sont exposées. Sur une seule, on voit clairement cinq étoiles.

Au Brésil, le bon endroit pour l'éclipse est une région éloignée et sauvage. Les paysans qui habitent là admirent les machines bizarres pointées vers le ciel.

– S'il vous plaît, disent-ils aux astronomes, appelez les dieux avec vos appareils magiques. Demandez-leur envoyer la pluie. Même les vieux qui ont déjà les arrière-petits-enfants ne se souviennent pas la sécheresse si longue. Les bêtes et les gens meurent de faim. Bientôt, il n'y aura plus l'eau dans les rivières et nous mourrons de soif.

Je ne sais pas comment les astronomes ont réussi. Dès qu'ils achèvent installer les télescopes et les chambres photographiques, il se met à pleuvoir et il pleut et il pleut encore. Les paysans sont contents, bien sûr. Ils admirent les pouvoirs miraculeux des étrangers. Ils espèrent qu'ils pourront garder les machines quand les sorciers repartiront, ainsi ils ne

mourront plus jamais de faim. Davidson et ses assistants sont moins contents. À la fin, les dieux leur accordent une petite éclaircie pendant l'éclipse; si bien qu'ils prennent sept photographies.

M—L'éclipse dure combien de temps ?

A—Cinq minutes environ.

Ils doivent rester encore deux mois pour photographier les étoiles du taureau la nuit, sans soleil pour courber les rayons, afin de prendre les images de référence.

Les astronomes de Greenwich et de Cambridge passent ensuite des mois à comparer les photographies de l'éclipse et les photographies de nuit. La déviation des rayons de lumière apparaît sur les plaques comme le décalage de certaines étoiles un soixantième de millimètre. On le mesure avec un micromètre, sous une loupe puissante. On compare plusieurs clichés pour éliminer les incertitudes dues à l'humidité ou à la chaleur.

Le 16 novembre, Eddington présente les résultats devant la *Royal Astronomical Society*, sous un grand portrait de Newton. Le soleil a bien courbé un rayon de lumière. L'angle est de 1,75 seconde d'arc, conforme aux prédictions de la relativité générale. On m'a dit que le public était aussi attentif et tendu que lorsque Othello se prépare à tuer Desdémone. Tous les seigneurs et princes de la science anglaise étaient présents. J. J. Thompson, président de la *Royal Society* et successeur de Newton, a prononcé un discours.

– C'est la plus grande découverte depuis celles de Newton, et il est approprié qu'elle soit annoncée au cours d'une réunion de cette noble société à laquelle son nom reste attaché. C'est l'une des plus extraordinaires réussites de l'esprit humain.

Le lendemain, les agences de presse et les journaux répandent la nouvelle tout autour du globe. Soudain, je ne suis plus "Professeur Einstein", mais "le célèbre Professeur Einstein, dont la théorie de la relativité a révolutionné notre conception de l'univers". Une simple éclipse a permis de donner la consistance à ma théorie, qui cesse d'être une vague abstraction mathématique. Non seulement on me compare à Newton, comme J. J. Thompson l'a fait, mais aussi à Euclide, Aristote, Copernic, Darwin. Les journalistes et les photographes se pressent à ma porte.

M—Je connais ça.

A—Vous devez comprendre une chose, Marilyn. J'apportais la bonne nouvelle. Après la grande boucherie, les millions de personnes tuées avec l'aide de la science, voici un savant anglais qui prouve les théories d'un savant allemand à propos les vastes étendues de l'espace. Au lieu de s'affronter dans la boue des tranchées, les anciens ennemis

observent le ciel ensemble. Vus depuis les étoiles, les misérables conflits qui agitent notre planète perdent leur importance.

Bien sûr, les gens ne savaient pas vraiment ce que j'avais découvert. Les membres de la *Royal Society* qui écoutent Eddington ressemblent sans doute les académiciens de Berlin auxquels j'ai exposé la théorie quatre ans plus tôt. Ensuite, ils boivent le verre de champagne, l'un d'eux vient auprès Eddington.

– Dites, Eddington, j'ai entendu dire seulement trois hommes comprennent cette théorie de la relativité.

– Euh, je ne sais pas…

– Ne soyez pas si modeste. Vous êtes sûrement l'un d'eux, mon vieux.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Je réfléchis. Je me demande qui est le troisième.

M—Vous êtes le premier et il est le second, c'est ça ?

A—En effet, on m'accorde le crédit, je comprends ma propre théorie. Les journalistes en dehors les magazines scientifiques ont l'habitude d'écrire sans se préoccuper la vérité ou la vraisemblance. Ils ont répandu la rumeur, douze personnes seulement comprennent la relativité. C'était l'excuse ingénieuse pour leur paresse. Ils n'ont pas pris le temps étudier eux-mêmes. Je connaissais plus de douze physiciens que l'on pouvait considérer les spécialistes de ma théorie, et chacun a plus de douze étudiants qui comprennent la théorie parfaitement. Les journalistes perplexes, surtout en Amérique, s'appuient sur leur fameux bon sens pour poser les questions absurdes : "Ce gentleman est peut-être un grand astronome, mais un piètre logicien. Si l'espace est fini, Mr Einstein voudra-t-il bien nous dire ce qui s'étend au-delà de la fin de l'espace ?"

M—Ce n'est pas une bonne question ? Qu'y a-t-il au-delà de la fin de l'espace ?

A—La surface de la terre est finie. Elle n'a pas de fin, pourtant.

M—Vous voulez dire que si je tentais d'aller au bout de l'espace, j'en ferais le tour et reviendrais à mon point de départ ?

A—À condition d'aller tout droit. Ce n'est pas possible, à cause les creux et les bosses. Même un rayon de lumière ne suit pas la ligne droite. Si vous tentez de marcher tout droit sur la terre et de traverser les océans à la rame, vous ne revenez pas à votre point de départ. Chaque colline ou montagne vous dévie du chemin que vous souhaitez suivre, ensuite en mer le vent et les vagues et les courants vous dévient encore.

Vous savez que vous pouvez faire le tour du monde en quatre-vingts jours. Pour le tour de l'espace, cela pendrait au moins quatre-vingts milliards d'années, je pense.

M—Il faudrait emporter beaucoup de muesli.

A—Du muesli ? Vous connaissez le muesli ? C'est la spécialité suisse. Pourquoi emporter du muesli ?

M—J'ai lu que les navigateurs qui partent tout seuls pour traverser l'océan Pacifique, cela prend des mois, emportent du muesli, et aussi de la viande séchée et du fromage de Hollande et des oranges. Des aliments qui se gardent longtemps. J'en ai toujours chez moi.

A—Vous voulez naviguer sur l'océan Pacifique ?

M—Parfois, je reste des jours et des jours sans sortir. Quand j'ai peur des journalistes et des photographes qui guettent devant l'immeuble. La rançon de la gloire.

A—*Ach*, oui, la gloire, le rêve ultime de tant de gens, me couronnait soudain. Si j'avais espéré que cela m'apporterait le bonheur, j'aurais été bien déçu. Je me sentais le même que la veille. J'avais toujours très mal au ventre. J'ai écrit à ma mère : "Bonne nouvelle. L'expédition anglaise a prouvé la déviation des rayons de lumière." Je pensais elle serait plus heureuse que moi de mon succès.

Max Planck m'a félicité.

– Ainsi, une fois de plus vous avez établi le lien entre beauté, réalité et vérité. Vous m'avez dit souvent que vous ne doutiez pas du résultat, mais cette expédition est la bonne chose néanmoins. Les incrédules doivent accepter les faits prouvés, après tout.

Le monde entier m'envoyait les invitations. Je recevais tellement de courrier que je jetais presque toutes les lettres sans les ouvrir.

M—Vous n'aviez pas une secrétaire ? La fille d'Elsa, si je me souviens bien.

A—Elle s'est mariée. Une autre jeune femme l'a remplacée, ell est partie aussi.

Les journaux publiaient des articles que je trouvais plus proches la science fiction que la physique. Max Born, Freundlich et Eddington ont écrit des bons livres. Des auteurs ont écrit des mauvais livres. Le *Times* de Londres, considérant que personne ne connaissait mieux ma théorie que moi, m'a demandé de l'expliquer.

Au début de mon article, je remercie l'Angleterre. En pleine guerre, elle a eu le courage de monter une expédition pour vérifier la théorie publiée dans le pays de ses ennemis. Cela prouve que les ponts ne sont pas coupés entre les communautés scientifiques et que la réconciliation entre les nations est possible.

Je commence la partie technique de mon article par la brève histoire de la physique, de Galilée à Newton et de Maxwell à Lorentz. Je montre que nous ne pouvons pas accepter une vitesse de la lumière fixe sans changer nos idées sur l'espace et le temps. Je décris

l'espace courbe de la relativité générale. Je conclus par une plaisanterie : "Par une application du principe de relativité que vos lecteurs comprendront, on me qualifie aujourd'hui en Allemagne de savant allemand et en Angleterre de juif suisse. Si on me considère un jour comme une *bête noire*[1], la description sera inversée. Je deviendrai un juif suisse pour les Allemands et un savant allemand pour les Anglais." Pouvais-je deviner que je prédisais l'avenir ?

Je n'étais pas la seule personne à plaisanter à propos ma théorie. Les mécanismes étranges de la relativité amusaient les physiciens. J. J. Thompson conseillait les professeurs de mathématiques donner leurs cours au sixième étage plutôt qu'au premier, puisque l'espace devient plus euclidien quand on s'éloigne du centre de la terre. Les dessinateurs aimaient représenter dans la presse populaire un savant avec les cheveux fous et le grosse moustache. Quelqu'un a publié une parodie de *Alice au pays des merveilles* dans laquelle l'espace et le temps lui jouent des tours. Les magazines scientifiques étaient remplis de poèmes comiques sur Einstein et ses théories. Voici mon préféré :

There was a young lady called Bright
Whose speed was much faster than light
She went out one day
In a relative way
And came back the previous night.[2]

M—Peut-on aller plus vite que la lumière ?

A—Non, on ne peut pas.

M—C'est sûr ? Pourquoi pas ?

A—Quand vous atteignez la vitesse très grande, non seulement l'espace et le temps sont modifiés, mais aussi la masse augmente. Pour accélérer, vous avez besoin de plus en plus l'énergie. Si vous approchez la vitesse de la lumière, votre masse tend vers l'infini et vous avez besoin toute l'énergie de l'univers pour accélérer. Seule la lumière peut atteindre la vitesse de la lumière.

---

[1] En français dans le texte.

[2] Il était une jeune femme nommée Claire
Qui allait plus vite que la lumière.
Étant sortie se promener relativement
Longtemps,
Elle est revenue le soir précédent.

Maintenant je dois vous parler de certains savants, parmi eux plusieurs physiciens éminents, qui ne comprenaient pas ma théorie, ou affirmaient que personne ne peut la comprendre parce que c'est une saleté. Pas n'importe quelle saleté. Une saleté juive.

M—Vous êtes juif, mais comment une théorie de physique peut-elle être juive ?

A—Une époque difficile a suivi la fin de la guerre. Une sorte de guerre civile a opposé des groupes d'extrême-droite et extrême-gauche. Je vous ai dit que la grève générale a forcé l'Allemagne capituler. Les gens qui croyaient la victoire proche ont tenu la grève pour l'acte de sabotage et trahison. Ils ont imaginé une sorte de conspiration communiste et juive, contrôlée par les Bolchevistes russes.

Alors on peut penser que les ouvriers dans les usines ont du pouvoir, surtout en temps de guerre, car ils fabriquent les armes et les sous-marins et ainsi de suite. Mais les juifs ? En vérité, certains des principaux chefs soviétiques étaient juifs. Vous avez peut-être entendu parler de Trotsky, qui était ministre de la guerre. Son véritable nom était Bronstein. La proportion de juifs dans la révolution russe n'était pas très élevée, mais tout de même plus élevée que dans la population en général. Beaucoup de juifs admiraient et adoptaient le communisme parce que ce système promet l'égalité et la fin des discriminations et de l'antisémitisme. Ainsi donc un petit groupe d'Allemands stupides, des officiers rancuniers et la plupart des futurs criminels nazis, prétendaient qu'un "complot juif" avait privé l'Allemagne de la victoire. "Le coup de couteau dans le dos, disaient-ils. Nous avons perdu, mais ce n'est pas notre faute. Les juifs sont coupables." Les juifs étaient, comment dit-on, *Sündenbock*, on tue un bouc…

M—Des boucs émissaires.

A—Trotsky annonçait que la révolution se répandrait sur la terre entière. Selon ces Allemands stupides, cela prouvait bien que les juifs complotaient pour dominer le monde. Il se trouve qu'une militante communiste polonaise (et juive), Rosa Luxemburg, était enfermée dans une prison allemande à la fin de la guerre. Les ouvriers la libèrent. Les officiers rancuniers l'assassinent.

Quelques charlatans ont fondé un "Groupe de travail des savants allemands pour la préservation de la science pure[1]". Hitler lui-même, alors petit chef d'un groupe minuscule, écrit que les juifs "ont fait main basse sur l'enseignement de la science afin d'empoisonner

[1] *Arbeitsgemeinschaft deutscher Naturforscher zur Erhaltung reiner Wissenschaft*. L'adjectif "*rein*" signifie pur ou propre. Les nazis disaient "*judenrein*" pour une région "propre de tout juif".

l'esprit des jeunes Aryens et provoquer l'effondrement de la nation allemande". J'ai déjà acquis le renom en Allemagne à cause de mon pacifisme, et maintenant la gloire internationale me hisse sur le piédestal. Ces pauvres fous, je veux dire dangereux fous, m'attribuent le rôle clé dans le complot juif. Ils attaquent la théorie de la relativité dans les meetings publics. Cette théorie juive et bolchévique prétend remplacer la vraie honnête science allemande. Ils inventent les races pour la science : la science française est superficielle, la science anglaise commerciale, la science allemande profonde et exacte. Et puis il y a la fausse science juive, qui tisse les inventions vicieuses et paradoxales en une étoffe de mensonges talmudiques. La théorie de la relativité est une supercherie juive typique, qui embrouille les esprits en tordant l'espace et le temps.

Dans la physique de Newton, il faut une "force" pour bouger un objet. Dans la relativité générale, je remplace la force d'attraction par un "champ gravitationnel". Ces défenseurs de la science pure considèrent la force comme une idée aryenne solide et puissante. Les juifs couards ne peuvent la tolérer, aussi ils tentent promouvoir plutôt la notion molle et écœurante de champ. Cela fait partie du complot juif.

Que pouvions-nous faire, sinon rire de leurs grotesque galimatias ? Plus tard, bien sûr, nous avons cessé de rire.

Ehrenfest m'avait parlé de l'antisémitisme venimeux en Russie. Je ne m'attendais voir les tels préjugés médiévaux revivre en Allemagne. J'étais encore jeune et naïf. J'ai écrit un article dans un journal populaire de Berlin pour défendre ma théorie. "Tu ne devrais pas t'abaisser à répondre ces gredins", disent mes amis. Pour me rendre compte moi-même, j'assiste à une conférence du Groupe de travail des savants allemands avec Max von Laue. Je me lève pour corriger le mensonge éhonté d'un orateur, mais la foule crie et tape le sol avec les pieds pour me réduire au silence.

M—Max qui ?

A—Von Laue. Je vous ai parlé de lui. Il est venu me voir à Berne quand j'ai écrit mon article en 1905.

M—Je viens de remarquer un truc pas banal, Albert. Tous vos amis s'appellent Max. Il y a Max Planck, Max von Laue, Max Born.

A—Je ne crois pas qu'une loi de la nature explique ce phénomène remarquable.

M—J'espère qu'ils ne vous ont pas frappé.

A—Qui veut me frapper ?

M—Dans la salle de conférence.

A—*Ach*, non. Mais la chose frappante se trouvait en dehors la salle, dans le hall d'entrée. Plusieurs groupes et partis politiques ont installé des tables avec les affiches et les tracts antisémites et déjà les croix gammées, et les gens font la queue pour s'inscrire.

Le "Groupe de travail des savants allemands pour la préservation de la science pure" a vite disparu, mais ses idées ont survécu et prospéré. Un véritable savant, Philipp Lenard, les a adoptées. Il est devenu mon principal adversaire dans la communauté scientifique. Au début, il était juste le farouche nationaliste. Partout dans le monde, l'unité d'intensité électrique s'appelle "ampère". Dans son laboratoire de l'université de Heidelberg, Lenard l'appelait "weber," pour éviter le nom français détestable..

C'était un bon physicien. Il avait reçu le prix Nobel en 1905 pour ses travaux sur les rayons cathodiques. Il était aussi le spécialiste de l'effet photoélectrique, que j'ai étudié dans le cadre ma recherche sur les quanta. Je l'avais rencontré plusieurs fois dans les congrès. Il n'avait jamais montré l'hostilité à mon égard. Il semblait d'abord contester la théorie de la relativité pour les raisons scientifiques, il ne voulait pas renoncer l'existence de l'éther, mais plus tard l'évidence est apparue qu'il me détestait comme homme et comme juif.

M—Jésus a dit : "Aime ton prochain" et même : "Aime tes ennemis." Si les gens s'aimaient déjà les uns les autres, Jésus n'aurait pas besoin de leur donner ces conseils. Leur cœur est rempli de haine. Il y a beaucoup de haine en Amérique.

A—Pendant la guerre, les gens haïssent l'ennemi. Une fois la guerre finie, ils haïssent le prochain. Ici aux États-Unis, Mr McCarthy a convaincu les Américains de trouver des ennemis dans leur propre pays.

M—Si l'amour régnait sur le monde, on manquerait de sujets pour les films. Il faut des méchants que le spectateur déteste. Le brave cowboy ou détective les tue à l'écran et tout le monde est content.

A—Elsa était inquiète.

– Pense à ta santé, Albertle. Le médecin dit que tu dois te reposer si tu veux que ton système digestif se rétablisse. Je n'aime pas ces cernes sous tes yeux.

– Je me réveille un matin et je suis devenu le juif le plus célèbre d'Allemagne. J'attire la haine des antisémites comme un paratonnerre. Je n'ai pas désiré ni décidé devenir célèbre. Je trouve le prix à payer un peu trop haut.

– L'agitation va retomber peu à peu. Le temps guérit tout.

– Je devaris peut-être aller à Leyde et jouer des sonates de Mozart avec Paul. J'ai aussi reçu une proposition de l'université de Cambridge. Je pourrais travailler avec Rutherford. Il ne m'aime pas beaucoup, mais c'est l'expérimentateur extraordinaire.

– Tu oublies que tu ne parles pas anglais.

– J'apprendrai. Toi aussi, tu apprendras. On dit que l'Angleterre est un beau pays.

Arnold Sommerfeld, qui est devenu président de la Société de physique allemande, dit que tous les physiciens importants me soutiennent, à part Lenard. Il me supplie "ne pas déserter". Max Planck me demande si je veux punir les vrais physiciens allemands pour les propos méprisables de quelques faux savants. "La véritable science allemande a besoin de vous, Einstein", dit-il. Des intellectuels comme l'écrivain Stefan Zweig et le directeur de théâtre Max Reinhardt écrivent des articles pour exprimer la solidarité.

Un journaliste m'interroge.

– Allez-vous quitter l'Allemagne ?

– Si je partais, cela n'aurait rien d'étonnant. Je me sens comme un homme étendu sur un lit magnifique, où il est torturé par des punaises. Je n'ai pas encore décidé, je dois dire. Attendons et nous verrons.

Je suis resté à Berlin. La république allemande était jeune et fragile. Si les gens de bonne volonté l'abandonnent, que deviendra-t-elle ? Ma renommée me permet d'aider mes frères humains en vantant la démocratie et la paix. Je ne peux échapper mon devoir. Je ne veux pas abandonner Max Planck et mes autres collègues allemands juste quand le monde les tient à distance. Aussi, je déteste imaginer que Lenard et sa clique se réjouissent de mon départ.

Je vais au lac presque tous les jours pour naviguer et retrouver la sérénité. Le soir, je joue le violon avec des amis. Quand je joue le morceau de Bach ou Beethoven, je ne peux plus maudire tous les Allemands.

Des gens que je connais dans le nouveau gouvernement disent que je dois me méfier des fous de l'extême-droite. Ils me conseillent même de quitter Berlin quelques mois. Je ne peux pas partir aussitôt, parce que ma mère habite dans ma maison avec ma sœur Maja. Elle souffre le cancer terminal. Elle a soixante-deux ans. J'essaie trouver les meilleurs médecins, mais elle meurt au bout de trois mois.

M—Oh, je suis désolée.

A—Chacun doit mourir. J'ai parlé avec Hedwig, la femme de mon ami Max Born, qui venait perdre sa mère aussi.

– Je ne vous ai jamais vu aussi pâle, Albert.

– On ressent jusque dans ses os ce que signifient les liens du sang. Voir l'agonie de sa propre mère est la chose atroce. Il n'existe aucune consolation. Nous devons tous supporter ces terribles coups du destin, car ils font forcément partie de la vie.

Après la mort de ma mère, je suis parti à Kiel, pour naviguer sur la mer Baltique et travailler à améliorer le gyrocompas. J'avais une idée pour éliminer le frottement dans le gyroscope. Le frottement pose le grand problème dans les machines. En général, nous tentons le résoudre avec l'huile ou la graisse. J'ai imaginé un système de lévitation magnétique. La roue principale du gyroscope tournerait en flottant dans l'air. Plus de frottement !

Comme le Danemark est proche, je suis allé pour rencontrer Niels Bohr, qui a imaginé le merveilleux modèle quantique de l'atome. Il est devenu l'un des jeunes Turcs qui poussent la théorie des quanta au delà des frontières raisonnables.

Il ressemble à un grand paysan scandinave, les deux pieds posés solides sur le sol, le visage encore enfatin.

– Voyons, Bohr, vous paraissez avoir un cerveau qui fonctionne et du bon sens. Comment pouvez-vous accepter ces idées extravagantes ? Des atomes qui se conduisent comme s'ils possèdaient le libre arbitre. Une réalité que nous ne pourrons jamais ni connaître ni comprendre complètement.

– Vous êtes un théoricien, Einstein. Vous élaborez la théorie aussi simple et harmonieuse que possible, ensuite vous vérifiez qu'elle décrit bien la réalité. Je pars de la réalité. J'observe et j'expérimente. Si ce que je trouve va à l'encontre du bon sens, tant pis.

Malgré nos idées différentes, nous sommes devenus les bons amis.

J'ai rendu visite à mes amis en Hollande, et puis j'ai donné une conférence à Prague. J'ai revu Philipp Frank.

M—Frank. Ce nom me dit quelque chose.

A—Il a repris ma place à l'université allemande de Prague.

M—Ah oui. Il est venu à Berlin et Elsa lui a dit qu'il n'existait pas de meilleur mari qu'un phy-phy-physicien.

A—Il venait de se marier. La vie était difficile après la guerre. Il n'avait pas encore trouvé l'appartement et vivait avec sa jeune femme dans son bureau de l'université, mon ancien bureau. Il m'a cédé cette chambre et s'est installé dans un laboratoire de chimie. J'ai très bien dormi.

Avant la guerre, Prague appartenait à l'Autriche et la minorité allemande tenait les rênes du pouvoir. Maintenant, dans le nouveau pays, Tchécoslovaquie, les Allemands sont considérés citoyens de seconde zone. Leurs journaux annoncent ma visite sur la première

page pour glorifier “la race allemande qui a produite l’homme comme Einstein”. Je ne veux pas tenir le drapeau pour la supériorité supposée de l’Allemagne. Je ne veux pas représenter la prétendue race juive non plus. Je veux juste être Albert Einstein.

Je donne une première conférence devant une foule qui pose les questions absurdes sur la lumière et le temps, puis une seconde conférence devant les professeurs de l’université, qui posent les mêmes questions. Ensuite le maire ou je ne sais qui m’invite à une réception où je dois rencontrer les gens importants. Ils me demandent faire un discours. Je trouve que j’ai déjà assez parlé. Je sors mon violon de son étui.

– Au lieu d’exposer une fois de plus ma théorie, je vais jouer une sonate de Mozart. Ce sera plus agréable et plus facile à comprendre.

Le lendemain, je dois prendre le train pour aller à Vienne. Un étudiant arrive en courant sur le quai de la gare.

– Herr Professor, ah, Herr Professor, j’ai trouvé le moyen, votre remarquable équation, gardez ce schéma… J’ai trouvé le moyen de libérer l’énergie contenue dans l’atome pour produire la nouvelle sorte d’explosion. Beaucoup plus puissant que la dynamite ! Nous devons en parler.

– Calmez-vous, mon ami. Je ne veux pas en parler. Vos équations et votre schéma sont absurdes. Cela n’a aucun sens.

M—Il avait inventé la bombe atomique ?

A—Certainement pas. Dans la bombe, des neutrons cassent le noyau des atomes d’uranium. On n’avait pas encore découvert le neutron, et personne ne savait que le noyau d’uranium pouvait se casser.

À propos la merveilleuse formule $e=mc^2$, je dois vous dire quelque chose. Lenard pensait qu’elle pourrait devenir utile un jour. Il imaginait aussi les nouveaux explosifs, je suppose. Ainsi il la distingue de la “fausse et vicieuse science juive” de la relativité. Il attribue son invention à Hasenöhrl, un physicien autrichien qui a étudié la “pression de radiation”. J’avais rencontré Hasenöhrl, il admirait mon travail. Il ne pouvait protester cette attribution erronée, hélas, car il était mort à la guerre. Les juifs sont plagiaires. C’est l’accusation ancienne, énoncée par Richard Wagner dans un livre antisémite.

À Vienne, j’ai revu Friedrich Adler. La nouvelle république d’Autriche avait déclaré l’amnistie. J’étais content le voir libre, bien sûr. Plus tard, il est devenu le grand leader socialiste.

Je donne la conférence habituelle dans une salle immense, trois mille personnes. J'habite chez un physicien. Sa femme trouve étrange que je voyage avec le petit sac contenant un pantalon et une chemise.

– Vous n'avez rien oublié, Herr Professor ?

– Eh bien, je ne sais pas.

– Vous n'avez pas de chaussettes ?

– Je ne crois pas aux chaussettes.

– Pas de pantoufles ?

– Qui a besoin les pantoufles ?

– Pas de trousse de toilette ?

– Ach, vous avez raison. Je l'ai oubliée.

M—Pas vraiment. Vous ne croyez pas non plus à la trousse de toilette. Pas de brosse à dents, pas de peigne. Si vous voulez vous raser, vous allez chez le barbier.

A—De toute façon, si j'emporte trop de bagages, je laisse la moitié ici et là. J'ai peut-être laissé la trousse à Prague. Elsa se moquait quand je rentrais.

– Tu as la chance que ta tête soit vissée solidement sur tes épaules, sinon tu l'aurais oubliée aussi là-bas.

La femme du physicien repasse mon pantalon de rechange avant la conférence, mais je n'y pense plus et je parle aux trois mille personnes dans mon pantalon froissé.

Le mark perdait sa valeur chaque jour. Je donne les conférences dans toute l'Europe pour gagner la vraie monnaie et envoyer à Mileva. La vraie monnaie ne peut pas passer par l'Allemagne, où elle se volatiliserait. Ehrenfest est devenu mon banquier secret. Il reçoit aussi les droits d'auteur que mon livre rapporte à l'étranger. Nous communiquons avec le code. "Les nouveaux sels sont arrivés, écrit-il. La concentration en ions *Au* est 6,7 x 10^3." *Au* est le symbole chimique pour l'or. Il a reçu 6,700 florins, qu'il envoie à Zurich.

J'espère que mes voyages favorisent la réconciliation. Mes ennemis dénoncent mon "internationalisme". Ils gâchent le papier pour écrire les sottises sur moi. "Einstein va à l'étranger et tend la main à des gens qui affament l'Allemagne. Alors qu'il a renoncé à sa nationalité et refusé soutenir l'Allemagne pendant la guerre, il prétend représenter la science allemande. Il essaie impressionner les masses avec ses théories aberrantes, qui n'ont jamais convaincu les savants sérieux."

Vous savez quoi, Marilyn ? Ce brouhaha a produit un effet remarquable : pour la première fois de ma vie, je me suis senti juif. Je peux remercier les antisémites. Ils m'ont

forcé à reconnaître mon judaïsme, que je considère aujourd'hui une part importante de moi-même. Les ennemis des juifs ont fait de moi un juif. Quand Lenard attaquait la "science juive", c'est de moi qu'il parlait. Bientôt les antisémites ont cessé recourir aux périphrases et ils ont prononcé mon nom.

M—Presque tous les hommes dont je me suis sentie proche étaient juifs, vous savez. Joe Schenk, Johnny Hyde, Fred Karger.

Je suis tombée amoureuse d'un juif, Arthur Miller. C'était vers 1950 ou 1951, à l'époque où je tournais une série de films qui ne valaient rien. Je sortais avec Elia Kazan, un metteur en scène de théâtre et réalisateur de films connu. Il est venu sur le plateau de la Fox avec Arthur Miller, qui était son ami. Vous connaissez Arthur Miller ?

A–Ni l'un ni l'autre.

M–Arthur Miller a écrit une pièce de théâtre que beaucoup de gens considèrent comme un chef d'œuvre, *Death Of A Salesman*. Il est très grand et mince et porte des grosses lunettes comme un professeur. Il m'a fait penser au président Lincoln, sauf les lunettes. Dès que nos regards se sont croisés, nous sommes tombés amoureux. C'est ce qu'on appelle le coup de foudre. Nous allons nous marier.

A—Vous êtes déjà mariée, non ? J'ai oublié son nom – le joueur de baseball.

M—Joe ? Je ne suis jamais venue vous voir avec lui. Il joue aux cartes et il boit avec ses copains de baseball. Il vit dans son monde, moi dans le mien. Tout est fini entre nous. Nous allons divorcer et je vais épouser Arthur. Il va aussi divorcer, bien sûr.

A—Un homme marié.

M—Il a des enfants, mais cela n'a pas d'importance.

A—Il n'est pas tombé amoureux de la star ?

M—Je n'étais pas encore une star quand nous nous sommes rencontrés. Le premier calendrier avait été publié, mais personne ne m'avait reconnue.

Après la publication du second calendrier et tous les articles sur moi, la Fox m'a enfin donné le rôle principal dans un film, *Niagara*. C'était mon premier film en couleur, en plus. Jospeh Cotten est mon mari. Je veux que mon amant le tue. Je franchis une étape, de blonde idiote à blonde fatale. C'est-à-dire que je dois jouer une femme vicieuse et cruelle. Je roule quand même mes hanches. Je chante aussi une chanson sexy. L'histoire se passe aux chutes du Niagara, je vous en ai parlé. Nous avons tourné quelques scènes sur place et j'ai été trempée jusqu'aux os. Je craignais de ne pas être à la hauteur. Je n'avais jamais porté une

responsabilité aussi lourde. Tout le film reposait sur mes épaules, puisque j'étais la vedette féminine.

A—Et la baby-sitter folle ?

M—Vous avez une bonne mémoire, Albert. C'était différent. *Don't bother to knock* appartient à ce que nous appelons la série B, les films à petit budget tournés en quelques semaines. D'ailleurs je partageais l'affiche avec Anne Bancroft. *Niagara*, c'était la série A. La Fox avait investi beaucoup d'argent et espérait de bons revenus. Le metteur en scène, Henry Hattaway, avait réalisé une magnifique histoire d'amour, *Peter Ibbetson*. Il avait la réputation d'être sévère avec les acteurs, mais il s'est montré indulgent avec moi. Il trouvait que je jouais bien. Il disait que le studio aurait dû reconnaître mon talent plus tôt.

Pendant que nous tournions aux chutes du Niagara, j'allais à New York voir Joe. Nous n'étions pas encore mariés. Je l'accompagnais au *Yankee Stadium* et assistais à des matchs de baseball interminables. Les journaux publiaient notre photo en première page. Après le match, nous dînions avec ses copains dans un restaurant italien quelconque près du stade. Ils ne parlaient que de baseball. C'était encore plus ennuyeux que le match et j'avais bien du mal à garder mes yeux ouverts. J'aurais préféré passer la soirée au théâtre, mais c'est justement ce qu'il ne fait jamais. *What a guy !*

J'ai su que j'étais devenue une vraie star quand les gens du studio ont cessé de m'appeler Marilyn.

A—Comment vous appelaient-ils ?

M—Miss Monroe. Ils m'ont donné une loge de luxe, qui était connue comme "la loge de Marlène Dietrich". Mes fans m'envoyaient plus de cinq mille lettres par semaine.

Ils m'ont mise dans un très bon film, *Gentlemen Prefer Blondes*.

A—*Niagara* n'est pas un très bon film ?

M—Je ne sais pas. Ce n'est pas rigolo. L'histoire est déplaisante. C'est le genre de film que vous pouvez aller voir, mais ensuite vous n'avez pas envie de le revoir.

Gentlemen Prefer Blondes est une comédie très drôle, réalisée par Howard Hawks. Vous vous souvenez peut-être qu'il a réalisé *Monkey Business*, qui était vraiment hilarant. Je partage l'affiche avec Jane Russell. Je suis la véritable vedette, n'empêche. Le titre le dit bien : elle est brune, je suis blonde. Qui les gentlemen préfèrent-ils ?

Nous jouons deux chercheuses d'or qui espèrent séduire des vieux millionaires sur un paquebot qui va en Europe. Mon vieux millionaire est Charles Coburn, le même que dans

Monkey Business. C'est vraiment un bon vieux. Il avait déjà soixante ans quand il est devenu acteur de cinéma. Vous pouvez donc encore vous y mettre, Albert.

A—Je vais attendre d'avoir soixante ans.

M—Jane Russell a grandi à Los Angeles, comme moi. Nous avons même été élèves dans la même école, *Emerson High*. Elle a trouvé une mine d'or dans la vraie vie : son boyfriend, Howard Hugues, est l'un des hommes les plus riches d'Amérique. Il a fondé la compagnie aérienne TWA. Il a fabriqué des avions pendant la guerre, je crois. Il s'est mis à produire des films pour lancer la carrière de Jane.

Les journalistes nous présentaient comme deux rivales, prêtes à nous entretuer dans les coulisses, mais nous sommes devenues bonnes amies. Jane a remarqué mon agoisse face à la caméra. Elle plaisantait pour me détendre.

J'ai toujours peur d'être laide ou de paraître stupide. Je me lève à six heures du matin et j'arrive à l'heure au studio, mais je passe beaucoup de temps à me maquiller et à m'habiller. Gladys Rasmussen me coiffe. Elle commence par une permanente, puis elle décolore mes cheveux à l'eau oxygénée et les teint avec un mélange spécial de couleur platine argentée. Whitey Snyder pose mon fond de teint, peint mes yeux, applique ma formule secrète de rouge à lèvres, sans oublier la touche de vaseline pas si secrète pour que mes lèvres paraissent humides. Ensuite, mon habilleuse m'aide à enfiler ma robe. C'est là que, parfois, elle doit la coudre sur moi pour qu'elle soit bien moulante. À ce moment précis, je m'aperçois, c'est affreux, que j'ai oublié de prendre ma douche. Je suis un peu dans les nuages, surtout le matin. C'est à cause des foutus somnifères. Le tournage me rend si nerveuse que je n'arrive pas à m'endormir le soir, bien que je me sente épuisée. Je sais que les somnifères sont mauvais, mais que faire ? Je veux dire, si je ne dors pas, j'aurai des valises sous les yeux et des taches rouges sur la peau. Okay, je prends ma douche, ensuite Gladys et Whitey et l'habilleuse doivent tout recommencer. Je devais jouer ma scène à dix heures, il est déjà deux heures de l'après-midi. Je suis tellement en retard que je panique. Mr Hawks sera furieux, c'est sûr. Quand j'arrive sur le plateau, je tente de lire son humeur. Il prétend plaisanter, mais ses yeux ne rient pas. J'oublie mes répliques. Je deviens muette. *Gee*, je me sens si stupide ! Je retourne dans ma loge pour pleurer. Je vais aux toilettes et je vomis. Mr Hawks envoie Jane Russell me chercher. Elle me réconforte, elle me console.

– Ne t'inquiète pas, Marilyn. *Take it easy*…

Malgré les retards et la panique, je réussis quand même à chanter "*Diamonds are a Girl's Best Friends*" tout en dansant avec une douzaine d'hommes pour la grande séquence musicale du film.

A—Les diamants ? Pour un physicien, c'est un grand mystère qu'ils soient si chers. Ce sont juste les morceaux de carbone cristallisés, vous savez.

M—Vous devriez inventer un moyen de fabriquer des diamants, Al. Vous feriez fortune.

A—Je crains que non. Si nous fabriquons les grandes quantités de diamants, leur prix va baisser.

M—Mr Zanuck m'a trouvé tellement fabuleuse qu'il a demandé si on m'avait doublée. Il n'arrivait pas à croire que je chantais moi-même.

J'avais beau être la blonde et la star, je ne gagnais que le salaire inscrit sur mon contrat, 1 250 dollars par semaine, c'est-à-dire quinze mille dollars environ pour la durée du tournage. Jane recevait cent cinquante mille dollars. Dix fois plus. Je devais payer Natasha et mes agents, envoyer de l'argent pour le traitement de ma mère, acheter à manger. De plus, je prenais des leçons de théâtre avec Mr Tchekhov, un neveu du célèbre auteur, qui avait étudié à Moscou avec Stanislavski. Natasha m'aidait à répéter et interpréter mes rôles, mais je voulais élargir mon registre en tant qu'actrice.

Mr Tchekhov avait mis au point sa propre méthode d'enseignement. Il avait inventé des exercices originaux. Je devais m'étirer en m'imaginant énorme, puis me recroqueviller en m'imaginant minuscule.

– Vous devez découvrir vos ressources cachées, développer l'harmonie entre votre corps et votre esprit, laisser vos entrailles contrôler votre jeu. Quand vous aurez appris à mieux vous connaître, vous pourrez décider si un rôle vous convient ou non.

Hey, Al, vous n'avez dit que vous avez vu les empreintes des pieds et des mains des stars devant *Grauman's Chinese Theater.*

A—Oh oui.

M—Eh bien, Jane et moi nous avons imprimé nos mains et nos pieds dans le ciment quand *Gentlemen Prefer Blondes* est sorti. C'était l'année dernière, au mois d'août. J'ai ressenti cette cérémonie comme une consécration. Mon diplôme de star ! Même si ma carrière s'effondre, mes empreintes resteront gravées à tout jamais à côté de celles de Gloria Swanson et Greta Garbo. Comme Jane a des lolos encore plus gros que les miens, je lui ai suggéré de les mouler dans le ciment.

– Je le fais si tu moules ton atout numéro un.

– Ce serait quoi ?

– Ton cul, évidemment !

A—Quand je suis venu dans votre pays la première fois, j'ai remarqué que les Amréicains sont fascinés ou obsédés par "lolos" et "cul".

M—Quand était-ce ?

A—En 1921. Au moment où les antisémites ont fait de moi un juif et où la police m'a conseillé quitter la ville. Juste à ce moment, Chaim Weizmann, qui dirigeait le Mouvement Sioniste Mondial, m'a invité l'accompagner pour la grande tournée aux États-Unis.

À Berlin, je rencontrais parfois un dirigeant sioniste, Kurt Blumenfeld.

– Les juifs ne seront en sécurité que lorsqu'ils auront leur propre pays, disait-il.

– Vous voulez changer nos intellectuels juifs en paysans ! De plus, les Turcs ne vous laisseront pas vous installer là-bas.

– Les Anglais ont chassé les Turcs du Moyen-Orient pendant la guerre.

– Je reste opposé au nationalisme sous toute ses formes, mais je commence à admettre que le sionisme est peut-être nécessaire. Faites-moi savoir si je peux me rendre utile à la cause, maintenant que je suis devenu le juif célèbre.

Le projet sioniste ne me paraissait pas aussi absurde qu'au temps où Max Brod et son cercle tentaient de me convaincre de sa valeur à Prague. Avant la guerre, je ne me sentais même pas juif. Jamais je n'entrais dans la synagogue. Mileva était orthodoxe quand je l'ai épousée, puis elle s'est convertie au catholicisme avec les enfants pendant un voyage en Autriche. Je connaissais sans doute mieux la religion catholique, que l'on enseignait au lycée à Munich, que la religion juive. Mon ami Michele Besso, qui appartenait à une ancienne famille juive de Trieste, me disait que je commettais une erreur.

– Tu es juif, Alberto. Ce n'est pas la chose que tu peux ignorer et oublier. Tu ne devrais pas, en tout cas.

En général, les juifs allemands étaient hostiles au sionisme. "Nous sommes bons Allemands, disaient-ils. Nous aimons notre pays. Nous sommes fiers de nos grands hommes : Kant, Goethe, Beethoven. Nous n'avons aucune raison nous installer dans un pays lointain au milieu des arabes." Ils prétendaient ne pas remarquer que le nombre d'actes antisémites violents augmentait. Ou bien ils disaient que c'était une réaction naturelle à l'invasion des juifs grossiers et ignorants venus de Pologne et de Russie, qui n'étaient pas aussi civlisés que les "citoyens allemands de religion juive". Espéraient-ils gagner le respect des

prétendus “aryens” en méprisant leurs propres frères juifs ? J’ai dit à Blumenfeld ce que je pensais de leur lâcheté.

– Un juif allemand qui travaille pour le peuple juif et pour le foyer juif en Palestine ne cesse pas plus d’être allemand que le juif qui se fait baptiser et change de nom ne cesse d’être juif.

M—Attendez, Al. Un juif allemand appartient au peuple allemand ou au peuple juif ? C’est quoi, exactement, un juif ? Aucun de mes amis juifs n’a jmais réussi à me l’expliquer.

A—À cette question j’ai beaucoup réfléchi. On peut se sentir juif, comme moi, sans observer les rites de la religion. Je ne crois pas au Dieu de la Bible. Je ne suis ni les commandements de la religion ni ceux de la coutume. Je ne crois pas que j’appartiens à une “race” ou une “nation” juive, mais seulement à une sorte de groupe partageant quelques traditions et souvenirs. Je crois que des traits communs ont unis les juifs depuis des milliers d’années : un idéal d’entraide et de justice sociale, un amour presque fanatique de la justice, une attitude morale favorable à la vie sous toutes ses formes, une sorte de joie folle et d’émerveillement devant la beauté de ce monde. Les juifs libéraient les esclaves et abolissaient les dettes tous les sept ans. Tous les peuples de la terre qui se reposent un jour sur sept le doivent aux juifs.

M—Certains se reposent deux jours ! Je parie que vous ne vous arrêtiez pas le week-end quand vous refaçonniez l’univers, Al.

A—Je témoignais une autre qualité juive essentielle : la dévotion au travail intellectuel. Je la tiens responsable de la contribution des juifs au progrès de la connaissance. Les juifs aiment le savoir pour lui-même. De plus, ils vont de l’avant en maintenant une composante critique vigoureuse dans leur effort intellectuel.

Ce que les juifs savent de façon certaine, c’est qu’ils existent aux yeux des autres. Ils nous accusaient d’empoisonner les puits et d’assassiner les bébés. Ensuite ils ont dit que nous prétendons nous assimiler, mais que c’est afin de mieux nous cacher et comploter pour prendre le pouvoir. En même temps, nous sommes si rigides et inflexibles que nous ne pouvons nous insérer dans aucune société. Cela ne tient pas debout.

Vous vous souvenez Haber ? C’était un juif converti assimilé.

M—Il a inventé ces explosifs et ces gaz horribles.

A—*Ach*, mais Chaim Weizmann a fait la même chose de l’autre côté. Il est né en Russie, ensuite il a émigré en Angleterre. Il était chimiste, comme Haber. À la fin de la guerre, tous les empires ont disparu, aussi l’empire Ottoman. L’Angleterre a mis dans sa poche l’Irak,

la Palestine et quelques autres dépouilles. Pour remercier Weizmann, ses inestimables gaz et explosifs, Lord Balfour, qui dirigeait le *Foreign Office*, a déclaré que les juifs avaient droit à un foyer national en Palestine.

Blumenfeld m'a dit que Weizmann espérait convaincre les juifs américains financer l'installation des juifs en Palestine, et aussi la fondation d'une "Université Hébraïque" à Jérusalem.

– Je ne suis ni orateur ni politicien, Blumenfeld. Vous ne me voulez pas pour mon talent, seulement pour mon nom. Sa valeur publicitaire est si grande qu'un effet substantiel est attendu sur nos riches compagnons de tribu de Dollaria.

– Ne minimisez pas vos capacités, Herr Professor. En tant que savant, vous pouvez expliquer aux Américains que nous avons besoin d'une université de niveau mondial à Jérusalem.

Alors que je n'ai pas encore décidé, Fritz Haber entre dans mon bureau à l'Académie. Lui, il n'est certainement pas sioniste.

– Êtes-vous devenu fou, Einstein ? Que cela vous plaise ou non, le monde entier vous considère aujourd'hui le juif allemand le plus important. Si vous fraternisez avec les Anglais et leurs amis, les gens de ce pays y verront une preuve de la déloyauté des juifs. De nombreux juifs ont donné leur sang pour leur patrie pendant la guerre, comme les loyaux Allemands qu'ils sont, aussi le nombre de gens qui les qualifient d'étrangers de cœur est tombé à quelques poignées. Voulez-vous effacer ce gain par votre attitude ? En aidant Weizmann, vous relancez le préjugé : vous impliquez que les juifs allemands se préparent à quitter l'Allemagne pour ce prétendu foyer en Palestine. La carrière de nombreux juifs à l'université et ailleurs en souffrirait, ainsi que la vôtre.

– Cher Haber ! Ce n'est pas la question de loyauté ou déloyauté. L'avenir même de notre tribu juive est en jeu. La création d'une université juive ne concerne pas spécialement les juifs allemands, mais les juifs persécutés du monde entier. Les juifs allemands pourront en profiter aussi. J'ai vu récemment comment les université allemandes empêchent les jeunes étudiants juifs de qualité, particulièrement les Polonais et les Russes, mais aussi les Allemands, de recevoir la juste récompense de leur travail.

Quand je pensais au gaz que Haber avait inventé, la moutarde me montait au nez. Je crois bien que sa visite m'a décidé. J'ai répondu à Blumenfeld que j'étais prêt à partir.

M—Ainsi Haber a aidé le sionisme, d'une certaine façon.

A—Les antisémites m'ont amené à me sentir juif. Un antisioniste m'a rendu sioniste.

M—Vous avez l'esprit de contradiction.

A—J'aime penser que je suis un rebelle. À vrai dire, mon adhésion au sionisme restait tiède. Avant de m'embarquer, j'ai écrit à Maurice Solovine, mon ancien étudiant, qui était installé à Paris. "Je vais en Amérique sans enthousiasme. Les sionistes m'emmènent comme appât pour pêcher de l'argent dans les poches profondes des juifs américains. Je te laisserais volontiers partir à ma place si c'était possible. Tu sais que je n'ai pas la fibre patriotique. J'espère que les juifs, étant donné la petite taille et la faiblesse de leur colonie en Palestine, échapperont à la folie du pouvoir."

J'embarque le 21 mars 1921 sur le *Rotterdam* avec Elsa, Blumenfeld, Chaim Weizmann et sa femme. Weizmann a une bonne tête de moujik, avec une moustache et une barbiche.

Je suis un peu étonné découvrir que nous voyageons en première classe.

– Je m'attendais à voyager en troisième classe, Herr Weizmann. Nous partons recueillir des fonds, oui ? Nous devrions donc économiser l'argent plutôt que le dépenser.

– Bah. À cette situation le raisonnement mathématique ne s'applique pas. Vous ne savez rien de la politique, Einstein. Nous sommes la délégation officielle du Mouvement Sioniste. Si nous voyageons en troisième, les juifs américains nous prendront pour des shnorrers et nous donneront des miettes de pain.

– Dans ce cas, vous devriez raser votre barbe, Herr Weizmann. Vous êtes le sosie de Lénine. Cela effraiera nos frères américains.

M—Il ne veut pas ressembler à un shnorrer, mais il ressemble à celui de votre histoire, qui connaît mieux son métier que Rothschild.

A—Il est certain que le shnorrer ferait mieux se déguiser en banquier s'il veut soutirer l'argent de Rothschild.

Quand nous entrons dans le port de New York, une vedette aborde notre paquebot. Un troupeau de journalistes et de photographes monte à bord.

M—Votre première rencontre avec les loups de la grande presse américaine.

A— Je ne comprends pas tout de suite pourquoi ils courent et où ils vont. Moi ? Pourquoi moi ? C'est inattendu. Ils vont droit au but.

– Professeur Einstein, pouvez-vous expliquer votre théorie en une phrase ?

– Messieurs, vos collègues européens sont moins directs, mais ils me posent parfois ce genre de question, aussi j'ai élaboré une réponse peut-être un peu fantaisiste, en tout cas assez simple. Me permettez-vous deux phrases ?

– Allez-y, professeur. Trois si vous voulez !

– On pensait auparavant que si toutes les choses matérielles disparaissaient de l'univers, il resterait l'espace et le temps. Selon ma nouvelle théorie de la relativité, le temps et l'espace disparaîtraient avec les choses.

M—C'est peut-être simple, mais encore trop difficile pour moi.

A—Les journalistes sont contents d'avoir deux phrases qu'ils peuvent reproduire, mais que comprennent-ils ? Personne ne peut comprendre. L'univers est fait des choses qui existent, c'est tout. Notre esprit est à peine capable de saisir ce que cela implique.

Ils espèrent trouver un peu plus de matière pour amuser leurs lecteurs. Ils parlent à Elsa.

– Mrs Einstein, comprenez-vous la théorie de votre mari ?

– Oh non, mais cela ne m'empêche pas d'être heureuse.

Ils tentent leur chance aussi avec Frau Weizmann. Elle donne la réponse spirituelle.

– Professeur Einstein m'a expliqué sa théorie tous les jours de la traversée, alors maintenant je suis pleinement convaincue qu'il la comprend.

Les journalistes découvrent qu'elle est plus intéressante que ma pauvre personne. Mrs Weizmann est la nouveauté véritable : un docteur ! Je suppose il n'y avait pas encore les femmes médecins en Amérique. Encore plus étonnant : elle fume !

Une grande foule nous attend sur le quai. Le maire de New York en personne se tient sur une estrade en bois pour me souhaiter la bienvenue. Je porte mon vieux manteau et mes vêtements de tous les jours, ma pipe dans une main et mon violon dans l'autre. Les journalistes écrivent que je ressemble à un artiste. J'ai toujours pensé qu'il existe une parenté, en vérité. Quand j'invente une théorie pour expliquer des nouvelles observations ou simplifier la théorie ancienne, il me semble qu'une sorte de passion artistique me pousse de l'avant. C'est peut-être similaire à ce qui attire un compositeur vers la musique. Le savant et l'artiste sont les personnes qui tentent de dépasser les limitations de la nature humaine.

Elsa rayonne de fierté.

– Regarde, Albertle,tous ces gens sont venus pour toi !

– *Ach*, ils accueilleraient un champion de boxe avec encore plus d'enthousiasme.

M—Vous auriez pu dire : "une star de cinéma".

A—Un homme de cinquante ans au visage familier m'attend dans le hall de l'hôtel.

– *Ach* ! Max Talmud ! Quelle agréable surprise ! Combien de temps cela fait ? Vingt-cinq ans ?

– Je m'appelle Talmey maintenant. J'ai pris la nationalité américaine.

– Je ne serais pas ici si vous ne m'aviez pas offert tous ces livres scientifiques quand j'étais un enfant !

M—Encore un Max.

A—Le premier de la série, en vérité.

Bon, j'assiste les grands meetings sionistes avec Weizmann. Il évite me donner la parole, car Blumenfeld l'a averti je dis ce qui me passe par la tête et je ne suis pas vraiment sioniste. Pendant que Weizmann parle et parle, j'observe que le public porte le regard sur ma personne silencieuse. Ils voient en moi l'héritier des grands commentateurs du Talmud, comme Rashi et les autres. La salle est toujours pleine, le public applaudit avec vigueur, mais le sionisme ne les attire pas spécialement. Weizmann espérait le flot de dollars. Il recueille le petit ruisseau ridicule.

Je donne aussi les conférences sur la relativité dans les universités et ailleurs. Je parle allemand, une interprète traduit en anglais. Ils me présentent souvent comme le savant suisse, parce que les Allemands, hier ennemis, ne sont pas bienvenus. À Chicago, je bénéficie le grand plaisir et privilège de rencontrer le Professeur Michelson.

M—Il est connu ? Je n'ai jamais entendu parler de lui.

A—Il a élaboré l'expérience très ingénieuse et importante pour prouver que la lumière obéit les lois de Newton. L'expérience échouait encore et encore. Je vous ai parlé du grand fossé dans la physique du XIXème siècle : les objets massifs obéissent les lois de Newton, mais la lumière semble refuser. Michelson n'avait pas renoncé améliorer ses appareils, espérant que la lumière rentrerait dans le rang. Je lui ai expliqué la relativité restreinte. Son expérience n'a pas échoué. Le résultat est conforme à ma théorie.

Au fait, Michelson sonne comme le nom américain, mais il était né en Pologne et juif. Ses parents ont émigré en Amérique quand il était enfant, pour échapper les persécutions. Il était Abraham, comme mon grand-père, avant de changer le nom pour Albert. Je me demandais ce que Lenard aurait pensé de lui. Quand il tentait élargir la théorie de Newton au delà de sa portée, pratiquait-il la science juive ?

Dans l'université de Princeton, on m'a parlé d'un professeur Miller, qui prétendait que Michelson s'était trompé. Pour prouver sa thèse, Miller avait écrit les centaines de pages et construit une machine très compliquée. C'était grotesque. Tous les journaux ont publié mon commentaire : "Le bon Dieu est raffiné, mais pas vicieux." Les gens de Princeton aimaient tellement cette phrase qu'ils l'ont gravée au dessus la cheminée dans la salle des professeurs.

Nous avons passé près de trois mois aux États-Unis. Le président, Mr Harding, m'a accueilli à la Maison Blanche comme si j'étais le représentant officiel de tout le peuple juif. Je me demandais si je méritais cet honneur. J'ai vu ma photo de nombreuses fois sur la couverture de vos journaux, avec des titres comme : "Le Chistophe Colomb de la science, voguant sur les mers étranges de la pensée pure". Je partage la première page avec Thomas Edison, le fameux inventeur, qui vient de critiquer l'éducation supérieure. Il lui reproche de ne rien enseigner d'utile. Quiconque demande du travail dans sa compagnie doit répondre une liste de questions "pratiques", puis obtient le poste selon le résultat de cet examen, sans considération pour ses diplômes ou son expérience. Les journalistes aiment une bonne polémique. Ils me demandent de répondre au questionnaire de Mr Edison.

– Voici la première question Mr Einstein. Quelle est la vitesse du son au niveau de la mer ?

– Je n'en sais rien. Je ne vais pas encombrer ma mémoire avec des faits que je peux retrouver facilement dans un livre.

M—Edison ne vous aurait pas embauché dans son usine.

A—On m'a dit qu'il n'employait aucun juif, de toute façon.

Vos compatriotes sont parfois excessifs, Marilyn, mais je les ai trouvés plus jeunes et énergiques que les Européens, plus sociables et serviables, pleins d'espoir et d'enthousiasme. Cela explique la supériorité économique de l'Amérique, je pense. J'ai aussi remarqué que les femmes étaient plus libres et plus drôles.

Vous savez quoi, Marilyn ? J'ai eu l'impression que je rencontrais aussi le peuple juif pour la première fois, dans sa diversité et sa singularité. Les juifs américains viennent de tous les pays. Leur judaïsme est ce qu'ils ont en commun. Une chose mystérieuse, ce judaïsme. Les juifs ont beau s'assimiler, s'adapter par le language et les coutumes, un sentiment d'étrangeté demeure, et l'antisémitisme ne disparaît pas. Les nationalités ne veulent pas se confondre. Ainsi, les juifs devraient devenir plus conscients de constituer un peuple. Le rassemblement des juifs en Palestine pourrait favoriser cette évolution.

Le voyage m'aurait épuisé si Elsa ne m'avait pas servi *de manager*. Elle tenait les journalistes à distance en leur disant que j'avais besoin de me reposer. Elle vérifiait les aliments que l'on me servait, en raison de la fragilité de mon estomac. Elle me forçait à me changer avant les réceptions officielles. Weizmann l'admirait, ou peut-être était-il jaloux.

– Votre Elsa prend bien soin de vous.

– Bah, quand les femmes sont à la maison, elles s'occupent des meubles. Toujours à les déplacer et à les épousseter. En voyage, je suis le seul meuble à sa portée, alors la femme ne peut s'empêcher de me tourner autour toumte la journée pour tenter d'améliorer mon apparence.

M—Vous ne pouvez pas dire cela, Al.

A—Dire quoi ?

M—"Quand les femmes sont à la maison, elles s'occupent des meubles." Comme si toutes les femmes le faisaient. Pas moi. Et Marie Curie ? Et Mrs Weizmann ? Vous avez choisi une femme qui aimait le ménage, alors vous ne pouvez pas vous plaindre. Ou peut-être vous aimez vous plaindre de votre femme.

A—Disons que j'aimais plaisanter à propos ma femme. Vous avez raison, pourtant. Une telle phrase doit être tempérée par "souvent" ou "en moyenne". On ne peut pas non plus dire : "Les Allemands sont des assassins", ni : "Les juifs aiment l'argent". Nous autres savants, nous avons peut-être tendance à généraliser plus que les autres gens. Quand nous disons "les protons", vous savez, nous parlons de "tous les protons", parce qu'ils sont tous identiques. Alors que les êtres humains sont tous différents. À mon âge, je trouve difficile de changer ma façon de parler. Une phrase juste aurait été : Quand elle est à la maison, elle s'occupe de ses meubles". Il existe tout de même des différences entre les femmes et les hommes. "Les femmes portent les bébés dans leur ventre" est juste.

M—J'espère que ce sera juste pour moi un jour.

A—En revenant d'Amérique, je me suis arrêté en Angleterre un mois. J'ai rencontré J. J. Thompson et les autres savants. Parmi eux Eddington, à qui je dois ma gloire excessive. Et aussi George Bernard Shaw, Lord Rothschild et d'autres personnes importantes.

À l'occasion le grand dîner officiel, je suis assis à côté l'achevêque de Canterbury.

– J'ai tenté lire plusieurs livres sur la relativité, professeur Einstein, mais ils m'ont mené à ce que j'appellerais un état de désespoir intellectuel. Pourriez-vous juste me dire une chose : la relativité affecte-t-elle la religion ?

– C'est une théorie scientifique, donc elle n'a rien à avoir avec la religion. La physique nous permet de comprendre le monde, mais elle ne nous montre pas le chemin que nous devons suivre en tant qu'êtres humains. C'est le domaine de la religion. Elle donne un sens à la vie. Elle prétend connaître ce sens par révélation divine, mais je crois que nous devons plutôt remercier les fortes personnalités qui ont fondé les différentes religions.

Certains journaux ont vu dans ma visite la promesse de la réconciliation. D'autres se sont montrés hostiles. La *Royal Astronomy Society* m'a donné sa médaille, avant de revenir sur sa royale astronomique décision. Pour la première fois depuis trente ans, il n'y a pas de médaille en 1920. Ils me l'ont donnée quand même quelques années plus tard.

Vous vous rappelez Paul Langevin ?

M—Je ne vous suis pas toujours quand vous parlez de physique ou de politique, mais je comprends bien les épisodes sexy. On soupçonnait Marie Curie et Paul Langevin d'être partis à Bruxelles en amoureux. Dans un film, ils finiraient pas tomber dans les bras l'un de l'autre.

A—Peut-être l'ont-ils fait. En tout cas, Paul Langevin partageait mes opinions pacifistes. En 1922, il m'invite donner une conférence à Paris. Je lui dis que je ne peux pas accepter, pourant j'aimerais bien le revoir, ainsi que la chère Mme Curie. On peut prononcer le mot "réconciliation" en Angleterre ou en Amérique, pas en France. Quelques intellectuels éclairés me feraient l'accueil chaleureux, mais que dirait le reste du peuple français ? Que diraient les Allemands ?

Et puis je rencontre Walther Rathenau et je lui demande conseil. Il est ministre des affaires étrangères du nouveau gouvernement. Je le connais bien, car il siège au conseil d'administration de l'Institut Kaiser Wilhelm. La grande entreprise électrique AEG, que son père a fondée, est l'un des mécènes de l'Institut. Walther Rathenau a rénové l'économie allemande pendant la guerre – ce qui a prolongé la grande boucherie d'une année au moins, à vrai dire. C'est le juif le plus haut placé dans les rouages de l'État. Un juif puissant, qui n'a pas poignardé l'Allemagne dans le dos mais l'a aidée, comme Haber et d'autres. Il consulte les autres ministres et me donne l'avis favorable.

– Cela ne peut pas faire de mal. Les Français vont vous adorer.

– M'adorer ? Pourquoi donc ?

– Ils seront contents de voir un Allemand qui ne ressemble pas à un Allemand. La réconciliation est nécessaire, vitale même. Si notre pauvre pays continue de patauger dans le ressentiment et l'amertume, il perdra sa vitalité et mourra.

Paul Langevin veut garantir ma sécurité. Il trouve un appartement "secret" pour moi. Je donne mon adresse à Maurice Solovine, en lui demandant de ne la révéler à personne.

M—Votre ancien étudiant.

A—Oui. Il vivait à Paris et traduisait mes œuvres en français.

Le train roule toute la journée de Berlin à Cologne, puis il traverse la Belgique. Paul Langevin et Charles Nordmann, un astronome qui a écrit un livre sur moi, “Einstein et l’Univers”, viennent m’accueillir à la frontière entre la France et la Belgique. Ils sont étonnés de me trouver dans un wagon de seconde classe. Nordmann dit que je ressemble à Beethoven, ce qui me fait bien rire. Une grande foule nous attend à la Gare du Nord, où nous arrivons vers minuit. Langevin craint que ces gens soient hostiles, aussi nous sortons par une porte dérobée et prenons le métro. En vérité, ce sont des étudiants bienveillants que le fils de Langevin a assemblés.

Je donne ma conférence le 31 mars au Collège de France, puis de nouveau à la Sorbonne quelques jours plus tard. Le public ne comprend ni mon français ni ma physique, mais applaudit quand même. Le philosophe Henri Bergson, Marie Curie et de nombreux Parisiens importants sont assis au premier rang. Des policiers armés de matraques écoutent poliment, sans applaudir.

Maurice de Broglie, qui a participé le premier congrès Solvay à Bruxelles, me présente son frère Louis.

– Il étudiait l’histoire médiévale. Quand je suis revenu du congrès et lui ai parlé de la relativité, votre théorie l’a tellement étonné qu’il s’est mis à la physique. Vous avez annoncé qu’un jour on arriverait à réconcilier les caractères ondulatoire et corpusculaire de la lumière. Il y travaille.

– *Ach*, très bien. Et moi, je suis venu ici pour une autre réconciliation.

J’ai mieux défendu la cause de la relativité que celle de la réconciliation. La Société Française de Physique refuse tout bonnement de recevoir “le boche”. L’Académie des Sciences hésite. Quand trente membres déclarent qu’ils sortiront de la salle si j’y entre, sous prétexte que l’Allemagne n’a pas encore adhéré à la Société des Nations, ma conférence est annulée. Plusieurs journaux me défendent : “S’il avait inventé un remède contre la tuberculose ou le cancer, ces messieurs se soigneraient-ils, ou bien attendraient-ils que l’Allemagne s’inscrive à la Société des Nations ?”

M—Les États-Unis n’ont pas non plus participé à la Société des Nations, je crois.

A—Ils auraient dû. Je suis content qu’ils appartiennent à l’ONU.

En l’honneur de ma visite, quelqu’un qui possède trop d’argent offre une récompense de cinq mille dollars pour la meilleure explication de ma théorie en moins de trois mille mots.

– Il n'arrive pas à trouver de jury pour décerner le prix, me dit Langevin. Tous les physiciens d'Europe participent au concours !

– Sauf moi. Je serais bien incapable d'accomplir un tel exploit.

Un Irlandais de soixante ans, physicien amateur, a remporté le prix.

Avant de quitter la France, je demande à voir les champs de bataille de la guerre. Quatre ans après la fin, le paysage paraît encore figé d'épouvante. Ou plutôt, il n'y a plus de paysage. L'ombre de la mort recouvre la terre. Si les fantômes parlaient, le bruit serait assourdissant. Des villages bâtis avec amour au long des siècles ont été réduits à de vagues amas de pierres. Le feu des armes a effacé les couleurs joyeuses de la vie, laissant un désert noir et gris. Je suis tellement bouleversé que je ne peux pas m'empêcher de frissonner et de trembler.

– C'est pire que tout ce que j'avais imaginé, dis-je à Langevin. Abominable, insoutenable. On devrait amener ici tous les étudiants d'Allemagne, tous les étudiants d'Europe, pour qu'ils ressentent dans leur chair l'horreur de la guerre.

Les Français aiment beaucoup manger, vous savez. Ils ont déjà bâti un restaurant dans les ruines de Reims. Là nous déjeunons. Deux officiers français assis à une table voisine me reconnaissent. Quand nous partons, ils se lèvent et s'inclinent poliment. Cela me donne un peu d'espoir.

J'étais heureux d'avoir visité l'Amérique, l'Angletere et la France, mais je négligeais la physique. Les applaudissements sont la drogue dangereuse.

M—Au moins, vous étiez votre propre maître. Les spectateurs m'applaudissaient, les critiques me félicitaient, mais c'est la Fox qui décidait ce que j'allais faire. Comme j'avais rapporté de bons bénéfices en jouant une chercheuse d'or dans *Gentlemen Prefer Blondes*, ils m'ont donné un autre rôle de chercheuse d'or dans *How to Marry a Millionaire*. Pour mieux exploiter le filon, il y avait trois chercheuses d'or cette fois. Mes deux co-stars, Betty Grable et Lauren Bacall, étaient très célèbres, mais les journaux disaient : "Le nouveau film de Marilyn Monroe."

Lauren Bacall a seulement deux ans de plus que moi, mais elle m'aidait et me protégeait comme une véritable mère poule.

Hey, je viens de penser à un truc drôle : la mère poule me traitait de poule[1].

[1] La plaisanterie de Marilyn passe mieux en version originale "Mother hen called me a goose." La mère poule me traitait d'oie. En anglais, la poule aux œufs d'or est une *golden goose*.

– Tu es la gagneuse numéro un de la Fox, Marilyn, leur bien le plus précieux, la poule aux œufs d'or. J'ai lu dans un journal professionnel que tes trois derniers films ont rapporté vingt-cinq millions de dollars. Mais tu ne leur coûtes que 1 250 dollars par semaine. Alors si tu as envie d'arriver en retard sur le plateau, arrive en retard. Si tu te trompes vingt fois dans tes répliques, ils n'ont qu'à tourner la scène trente fois.

– Je ne veux pas être en retard. J'aimerais mieux dire mon texte sans me tromper. Je ne le fais pas exprès.

Il y avait une scène où je devais me verser un café et répondre au téléphone. Je portais la tasse à mes lèvres sans avoir versé le café, ou je décrochais le téléphone avant qu'il ait sonné. Je regardais Natasha qui m'adressait des signaux, mais je n'arrivais pas à verser le café et attendre la sonnerie du téléphone en même temps. Les gens de l'équipe devenaient nerveux, mais en fin de compte nous avons réussi à tourner cette scène, ainsi que toutes les autres.

Le réalisateur, Jean Negulesco, était un homme très civilisé et poli, né dans un pays d'Europe, la Romanie ou quelque chose comme ça.

A—Cela sonne comme un nom roumain. Il y a le violoniste et compositeur roumain nommé Enesco.

M—Il me rappelait André de Dienes. Il ne me grondait jamais, mais il disait que je dépendais trop du soutien et de l'approbation de Natasha.

– Cela vous empêche d'être naturelle. Sans elle, vous arriveriez mieux à être vous-même.

Dans ce film, je joue une jeune femme timide qui se cache derrière de grosses lunettes. Quand j'ai lu le scénario, je me suis demandé si je devais accepter les lunettes. J'avais peur de paraître laide.

– Au contraire, miss Monroe, m'a dit Mr Negulesco. Avec les lunettes, vous pourrez montrer votre savoir-faire de comédienne. Au lieu d'exhiber votre sensualité comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, vous la masquez. Ensuite, quand vous enlevez les lunettes, elle s'épanouit.

Les critiques ont partagé son avis. Ils ont écrit que je jouais bien. Ils m'ont trouvée drôle, et encore plus sexy que d'habitude quand j'enlevais mes lunettes et me cognais dans les meubles.

– Vas-tu te marier avec DiMaggio ? m'a demandé Lauren Bacall.

– Il a acheté un restaurant italien à San Francisco. Il veut que je m'installe là-bas, que j'accueille les clients, tu vois ce que je veux dire. Le joueur à la retraite et l'ex-actrice.

– Tu vas passer tes journées à cuire des spaghetti au lieu d'être une star ?

– J'ai vingt-sept ans. J'aimerais avoir des enfants avant de devenir trop vieille. Je déteste les spaghetti, en vérité. Ne le dis pas à Joe !

Lauren Bacall est mariée avec Humphrey Bogart, un acteur très célèbre. Leur petit garçon, Steven, est venu la voir sur le plateau un jour. Il était si mignon ! Ah, j'aimerais tellement avoir des enfants…

– Tu as quel âge, Stevie ?

– Quatre ans.

– *Wow*, tu es grand pour ton âge. Je t'aurais seulement donné deux ou trois ans.

Lauren s'est mise à rire.

– S'il est grand pour son âge, il devrait paraître six ou sept ans plutôt que deux ou trois.

– Je me mélange facilement les pinceaux.

– Je comprends pourquoi tu es toujours en retard.

Les nombres sont vos amis, Albert, et mes ennemis.

A—Les savants commettent ce genre d'erreur tout le temps. Ils ajoutent au lieu de soustraire, ou vice-versa. Si vous leurs donnez des instructions pour aller quelque part et vous leur dites tourner à droite, alors ils tournent à gauche à tous les coups.

M—Dans ce cas, nous n'avez qu'à leur dire "à gauche" quand vous voulez qu'ils tournent à droite.

A—J'exagérais un peu. La probabilité qu'ils tournent à droite ou à gauche est proche de cinquante pour cent, quoi que vous leur disiez.

M—Mr Negulesco tolérait mes erreurs et mes caprices. Il devait réaliser mon film suivant, *River of no Return*, mais à la dernière minute la Fox l'a remplacé par Otto Preminger, qui n'était pas aussi coulant. Tout le monde disait que c'était un homme cruel. Pourtant il était européen et juif.

A—Vous m'avez dit, beaucoup de juifs à Hollywood venaient de Russie. Souvent, en Russie, les gens ont bon cœur et bon caractère, juifs ou non. Si votre Preminger est allemand, c'est peut-être un juif assimilé, comme Fritz Haber. Les bons Allemands n'aiment pas les gens être en retard.

M—Comparé à lui, Fritz Lang était un ange. J'ai perdu mes illusions naïves sur les hommes européens. Des brutes barbares peuvent grandir n'importe où, évidemment. Dès que le tournage a commencé, il s'est disputé avec Natasha.

– Allez en enfer et restez-y ! Je ne veux pluas jamais vous voir sur ce plateau.

J'ai appelé Mr Zanuck.

– Il a dit à Natasha d'aller au diable. Vous savez que je ne peux pas jouer sans mon coach. La seule chose que je peux faire sans elle, peut-être, c'est de cuire des spaghettis. Il se trouve justement que je viens de recevoir une offre d'emploi dans la restauration.

– *Yeah*, j'en ai entendu parler. Bon, je vais lui en parler. Ne vous inquétez pas.

Natasha est revenue sur le plateau. Mr Preminger ne paraissait pas très content.

River of no Return est un western. Je crois que la Fox voulait me punir pour mes retards. Ils ont choisi un scénario affreux. Je veux dire, affreux pour moi. Mon partenaire, Robert Mitchum, ressemble à un grand ours placide que rien ne peut perturber. Nous avons tourné les extérieurs dans les montagnes rocheuses canadiennes. Nous descendions une rivière sur un radeau. Ils n'ont jamais réussi à bien contrôler le radeau. Je passais plus de temps dans l'eau que sur l'eau. Whitey Snyder et mes coiffeurs travaillaient dur pour me transformer en Marilyn Monroe après chaque baignade.

Quand le radeau ne se renversait pas ou ne se brisait pas en mille morceaux, c'est la caméra qui tombait dans la rivière. On interrompait souvent le tournage pendant des heures ou des jours. Bob Mitchum s'adossait à un arbre. Il bougeait si peu que je ne savais jamais s'il était éveillé ou endormi. La caméra ne l'effrayait pas, c'est sûr.

– J'ai vu des photos de vous toute nue, Marilyn, m'a-t-il dit le premier jour.

– Oh, ces photos sur le calendrier.

– Non, cinq ans plus tôt. Je travaillais dans l'usine Lockheed avec un gars qui s'appelait Jim Dougherty. Il m'a montré des photos qu'il avait prises de sa jeune femme.

– Vous connaissez Jim ? Je me souviens de ces photos. C'était entre nous. Il ne m'a pas dit qu'il les montrait à ses copains dans l'usine.

– Il me montrait aussi les messages que vous glissiez dans sa gamelle. *Daddy, I think about you*. *Your baby*.

– S'il a gardé ces images, elles ont pris beaucoup de valeur.

– Il a besoin d'argent ? Que devient-il ?

– La dernière fois que je l'ai vu, il était flic à Los Angeles. Il était marié, mais il prétendait être toujours amoureux de moi.

– Vous allez épouser DiMaggio ?

– Je suppose.

Joe est venu passer quelques jours. Il a apporté tout un attirail de pêche, des cannes, des hameçons ou je ne sais quoi. Il portait une chemise à carreaux, des pantalons en velours, des botters de caoutchouc. Il ressemblait à un pêcheur dans un dessin animé. Je crois qu'il était jaloux de Bob Mitchum et voulait me tenir à l'œil. Nous sommes partis pendant qu'ils réparaient le radeau ou les caméras. Quand nous étions assis au bord d'un torrent de montagne, juste nous deux et mère Nature, loin de tous ces fous du cinéma, tout semblait simple.

J'avais de longues conversations avec Whitey Snyder quand il me maquillait le matin. Il aimait bien Joe.

– Vous ne serez jamais heureuse à Hollywood, miss Monroe. Regardez ce merveilleux paysage. Vous devriez l'épouser, acheter un ranch dans les Rocheuses et avoir douze enfants.

– Je trouverai la rivière merveilleuse quand je cesserai de tomber dedans dix fois par jour.

Je nage bien, mais l'eau était glacée. Chaque fois que je tombais, mon cœur cessait de battre. Je craignais de me casser quelque chose sur un rocher, ou pire. À la fin de la journée, j'étais morte. J'essayais de m'adosser à un arbre pour me reposer, comme Bob Mitchum, mais cela ne marchait pas. C'est là que mes ennuis ont commencé. Tourner un film coûte très cher, vous savez.

A—Je ne sais pas, mais j'imagine.

M—Si un certain jour le tournage a été interrompu et retardé plusieurs fois, il est plus économique de continuer après cinq heures en payant des heures supplémentaires que d'ajouter une journée entrière de tournage. Il y a toujours un médecin sur le plateau. Quand les acteurs sont fatigués après une journée entière de tournage, ou après avoir répété un numéro de danse vingt-cinq fois, il leur fait une piqûre appelée *hot shot* pour les remettre sur pied.

A—Un coup chaud ?

M—C'est une expression de Hollywood. La première fois que le médecin de plateau a voulu me donner un *hot shot*, je séchais dans une énorme serviette une fois de plus, je lui ai demandé ce que c'était.

– Oh, un mélange d'amphétamines et de vitamines.

– Des amphétamines ? C'est très fort, non ?

– Pas plus fort que cinq litres de café. Je vous donne aussi ces somnifères. Vous les prendrez ce soir, sinon vous ne pourrez pas dormir et vous serez une épave demain.

Les somnifères étaient aussi très puissants : des barbituriques. Comme le tournage se prolongeait, je me suis habituée aux *hot shots* et je suis devenue dépendante des barbituriques. Maintenant je ne peux pas m'endormir sans en prendre.

A—Le studio ressemble la grande entreprise qui fabrique des automobiles, et les acteurs sont les ouvriers. ils vous donnet des ordres et vous devez obéir.

M—Ils ne traitent pas les acteurs comme des ouvriers d'usine. Plutôt comme du bétail.

Quand vous devenez une grande star, vous pouvez exercer une certaine pression sur le studio. Bette Davis m'a dit qu'elle l'avait fait. J'ai tourné *All about Eve* avec elle, vous vous en souvenez ? Jean Harlow a aussi résisté au studio et l'a forcé à modifier son contrat.

Après *River of no Return*, ils ont dit qu'ils avaient un autre scénario pour moi, *Pink Tights*[1]. Encore un rôle de blonde sexy. Mon partenaire devait être Frank Sinatra, un chanteur très connu et bon acteur en plus, c'était tentant. Mais je ne voulais pas accepter n'importe quel rôle idiot sans même pouvoir donner mon avis. J'ai demandé à lire le scénario. Le studio a refusé. Me laisser lire mon rôle, c'est la moindre des choses, quand même, sachant ce que je leur coûte et ce que je leur rapporte. Ils ne me respectaient pas. Des acteurs qui n'étaient pas considérés comme des stars avaient le droit de lire les scénarios et gagnaient trois fois plus que moi. Ils m'avaient vu débuter et croyaient qu'ils pouvaient toujours me traiter comme une starlette.

Je suis restée chez moi au lieu d'aller aux réunions de pré-production. La Fox a dit que je rompais mon contrat et m'a renvoyée. Joe était enchanté. Il détestait tout ce qui avait un rapport avec le studio. Sans oublier Natasha.

– Puisque tu ne travailles plus, nous pouvons nous marier. Les Japonais m'ont invité pour lancer leur saison de baseball. Nous n'avons qu'à dire que c'est notre voyage de noces.

Deux jours plus tard, le 14 janvier 1954, nous étions dans le restaurant de Joe à San Francisco. Reno, le patron du restaurant, a appelé un juge qu'il connaissait.

– Pouvez-vous venir à la mairie dans une heure pour un mariage ?

Nous sommes allés à la mairie avec nos deux témoins, Reno et Lefty O'Doul, un vieux joueur de baseball qui avait enseigné le jeu à Joe avant la guerre. Les employés de la mairie

[1] *La diablesse en collants roses*.

ne nous attendaient pas. Ils n'arrivaient pas à trouver une machine à écrire pour taper le contrat. Pendant qu'ils cherchaient une machine à la cave ou au grenier, j'ai trouvé un téléphone public et j'ai appelé mes journalistes préférés.

– C'est Marilyn Monroe. Vous voulez que je vous dise quelque chose ? Je me marie ! Bien sûr, avec Joe. Qui d'autre ?

A—Vous ne voulez pas le mariage secret.

M—Hey, je suis sûre que vous avez des photos de vos mariages, Al. J'espérais que qelques photographes allaient venir et immortaliser l'événement.

Joe m'a offert un anneau en or serti de petits diamants. Je lui ai donné des photos de moi toute nue qui n'avaient pas été publiées dans le fameux calendrier parce qu'elles étaient trop osées. Je lui ai demandé de me promettre quelque chose.

– Si je meurs avant toi, tu déposeras des fleurs sur ma tombe toutes les semaines, comme William Powell l'a fait sur la tombe de Jean Harlow.

– Bien sûr. Je te le promets, Marilyn.

Je suppose que les journalistes avaient prévenu leurs collègues de la radio, si bien que la nouvelle s'était répandue. Il y avait plusieurs centaines de personnes devant la mairie. Elles ont applaudi et crié : "Un baiser ! Un baiser !" Nous ne risquions pas de manquer de photos.

– Combien aurez-vous d'enfants ? ont demandé les journalistes.

– Six, ai-je répondu.

– Un, a grommelé Joe.

– Où habiterez-vous ?

– À San Francisco, a répondu Joe.

– Je vais poursuivre ma carrière, ai-je dit. Je serai contente d'être une maîtresse de maison en même temps, ai-je ajouté pour adoucir le regard courroucé de Joe.

Avant de partir au Japon, nous avons passé quinze jours dans un chalet de montagne qui appartenait à mon avocat, près de Palm Springs. Il n'y avait pas de télévision. Comme Joe ne pouvait passer ses journées à regarder le baseball ou le football, il était obligé de s'occuper de moi. Il m'a appris à jouer au billard.

J'avais hâte de partir. J'étais déjà allée au Mexique et au Canada, mais jamais sur un autre continent. Joe connaissait déjà le Japon.

– Ils sont fous de baseball. Je suis encore plus célèbre là-bas qu'ici. Dans les sondages, le général MacArthur et moi sont les deux Américains favoris des Japonais.

A—Je suis allé au Japon en 1922. J'ignore si j'étais leur Allemand favori.

J'avais travaillé pour la paix en allant en France. De retour à Berlin, j'ai prononcé un discours devant la principale organisation pacifiste allemande. J'ai souhaité l'unification de l'Europe. J'ai accepté de jouer un rôle actif dans le "Comité international pour la ccopération intellectuelle", l'ancêtre de ce qui s'appelle aujourd'hui Unesco. J'ai recommandé que les enfants apprennent les langues étrangères, ainsi les peuples d'Europe pourraient mieux se comprendre. C'est alors qu'une chose affreuse s'est produite. De nouveau Berlin est devenue la ville dangereuse pour moi.

Le 24 juin 1922, deux mois après mon retour de Paris, deux jeunes nazis, Hitler a dit : "des héros allemands", ont tué Walther Rathenau. En pleine rue. Il conduisait sa voiture, qui était découverte, ou peut-être avait-il un chauffeur, je ne sais plus. Ils se sont approchés et l'ont criblé de balles. La jeune république évitait ce qui pouvait rappeler la pompe impériale, l'escorte policière, ce genre de chose. Un ministre américain a des gardes du corps, je pense. Rathenau était mon ami, je vous l'ai dit. Ils le détestaient parce qu'il était juif, parce qu'il avait signé un traité avec l'Union Soviétique, parce qu'il manifestait de la "servilité juive" envers les anciens ennemis, ce qui signifiait qu'il tentait de leur parler. Un autre ministre juif venait d'échapper à une attaque. La police m'a dit que les nazis m'avaient condamné à mort secrètement.

Mais un homme m'adresse des menaces de mort, ils le condamnent à cinq marks d'amende. Le gouvernement décrète un jour de deuil national pour la mort de Rathenau. Alors que les écoles et les universités ferment, Lenard donne son cours à l'université de Heidelberg comme si rien ne s'était passé. Des ouvriers entrent et s'emparent de lui. La police le sauve juste au moment où les ouvriers vont le jeter dans la rivière.

Comment avons-nous atteint un tel niveau de violence ? L'extrême-droite a déjà assassiné trois cents personnes depuis la fin de la guerre. Je suis écœuré. Je veux renoncer toutes mes fonctions publiques nationales et internationales, quitter Berlin, redevenir le citoyen privé en Hollande ou en Suisse et me remettre à la physique. Marie Curie, que j'ai convaincue s'engager dans le Comité international pour la coopération intellectuelle, me prie ne pas quitter cette institution nouvelle. "Ils ont besoin de vous, m'écrit-elle. L'Allemagne aussi a besoin de vous. Vous ne pouvez pas l'abandonner aux barbares."

Je n'arrive pas à me décider. Partir ou rester ? J'ai déménagé grand nombre de fois, je ne me sens attaché à aucun coin du monde par le lien solide, pourtant maintenant j'ai l'impression que l'âge me paralyse.

M—Vous n'étiez pas vraiment vieux.

A—Quarante-trois ans. Vous avez raison, mais mes parents n'ont pas atteint l'âge avancé. Un cœur fragile a abrégé la vie de mon père, le cancer celle de ma mère. J'ai fini par me fixer quelques part : ici, à Princeton. J'aurais gagné dix ans si j'étais parti en 1922. J'attendais un signe du destin.

À la place du signe, le destin m'envoie une invitation, ce qui me permet repousser ma décision. Un éditeur japonais m'offre la somme rondelette pour une série de six conférences scientifiques et six "populaires". Au moins j'échappe aux tueurs, je prends la distance par rapport à la confusion en Allemagne et j'ai le temps de réfléchir à mon avenir pendant le long périple en mer.

M—Vous n'avez pas pris l'avion.

A—Les vols avec les passagers n'existaient pas encore, surtout pour la distance si grande.

Quelques jours avant le départ, Max von Laue suggère que j'annule le voyage

– Un collègue suédois m'a laissé entendre, hmm, un événement plaisant pourrait se produire ne novembre, qui rendrait nécessaire votre présence en Europe en décembre.

– J'ai accepté l'offre des Japonais depuis longtemps. Je vais échapper à toutes ces turbulences ici et je découvrirai l'orient. Dites à vos amis suédois de patienter encore un an.

Il parle du prix Nobel 1921, évidemment. Je ne vais pas me plaindre, mais je ne me réjouis pas non plus. Personne dans l'académie suédoise ne comprend la relativité, alors ils ont attendu l'automne de 1922 pour me décerner le prix de l'année précédente. C'est l'aboutissement d'une histoire absurde. Les gens ont suggéré mon nom pour le prix déjà en 1910. La physique théorique était une science nouvelle, personne ne connaissait rien en dehors l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Un chimiste a tenté en vain expliquer la relativité à ses collègues de l'académie suédoise. Un biologiste n'a pas mieux réussi. Il n'y avait aucun physicien sérieux dans l'académie, mais au moins un ami de Lenard, qui plus tard est devenu aussi l'ami personnel de Hitler et Göring. Cette homme a déclaré que nombreux physiciens de valeur considéraient la relativité une supercherie publicitaire. L'académie a donné le prix 1920 pour la mise au point d'un nouvel alliage d'acier. Selon le testament de Nobel, le prix doit récompenser des inventions utiles ou des découvertes majeures, pas des théories floues qui alimentent les controverses. Cependant, le secrétaire de l'académie consulte les anciens lauréats du prix. Ils disent tous que je suis le plus important physicien vivant et que l'académie se couvre de ridicule. Les académiciens se

sont tellement disputés qu'ils ont raté la date pour le prix 1921. Ils trouvent le compromis pour éviter de mentionner la théorie fumeuse de la relativité, qui sent la science juive, sans doute : me décerner le prix pour mon explication de l'effet photoélectrique, quelques pages dans mon article de 1905 sur les quanta, qui a certes les applications utiles. Lenard publie le communiqué triomphant. L'académie reconnaît que ma théorie de la relativité ne tient pas debout, puisqu'elle me récompense pour l'autre chose.

Je ne peux pas me consoler en pensant à la fortune que je gagne, car j'ai promis l'argent du prix à Mileva.

M—Vous vous en moquez, de ces Suédois stupides. Vous avez vu Dieu en face, comme Moïse, et il vous a donné les plans de sa création. Combien d'équations avez-vous dans la relativité générale, déjà ?

A—Dix équations.

M—Vous voyez : dix commandements pour Moïse, dix équations pour Einstein. Dans ma profession, il y a des récompenses appelées "oscars". Le jury est vendu. Des mauvais acteurs reçoivent un oscar, des bons acteurs ne sont même pas nominés. Cela arrive tout le temps. Aucune importance. Le public, ou la postérité, est le seul vrai juge.

A—Nous avons embarqué à Marseille en octobre 1922 sur le *Kitano Maru*. À Berlin, mon estomac acceptait me laisser tranquille, voyant que je devais affronter mes ennemis. Sur le bateau, où personne ne me menace plus, il se met à se plaindre. "Je suis ton seul estomac, tout de même, alors occupe-toi de moi."

Le médecin de bord, Mr Miyake, connaît notre langue.

– Les étudiants en médecine japonais étudient dans des livres allemands. Ils passent en général deux ou trois ans dans une faculté de médecine en Allemagne avant d'obtenir leur diplôme au Japon.

Il recommande le repos complet, pour laisser la nature et le temps me soigner. Un bon docteur, non ? Je passe les jours tranquilles dans ma cabine. Je décide tenir un journal de voyage. Où est-il ? Dans ce tiroir, je crois. Regardez : je le trouve du premier coup ! Je vous lis ce que j'ai écrit sur la première page : "Marseille. Des insectes dans le café."

Je manque la visite des Pyramides à l'escale de Port Saïd. Elsa les voit sans moi.

– Ce sont juste des tombes, dit-elle. Ces pharaons jouaient à celui qui bâtirait la tombe la plus grande. J'ai oublié ce que tu m'as dit, Albertle. Quelqu'un est monté sur la grande pyramide pour mesurer le périmètre de la terre ?

– Non. Eratosthène a calculé le périmètre de la terre en mesurant l'ombre d'un bâton. Quelques siècles plus tôt, Thalès avait aussi utilisé l'ombre d'un bâton pour mesurer la hauteur de la grande pyramide.

M—Attendez, Al. Vous devez épeler ces noms.

A—E,r,a,t,o,s,t,h,è,n,e,. T,h,a,l,è,s.

Quand nous avons fait escale à Colombo, dans l'île de Ceylan, je me sentais assez bien pour débarquer. Voici ce que j'ai écrit dans mon journal : "Visité la ville dans de petites carrioles tirées au trot par des hommes de carrure fragile mais de puissance herculéenne. Honteux d'être en partie responsable du traitement cruel infligé à des congénères humains. Que faire ? Ces mendiants vigoureux se précipitent sur chaque étranger par dizaines. Ils savent si bien supplier et émouvoir que le cœur se serre et qu'on finit par céder." Ceylan était alors une colonie britannique. Les Anglais que je connaissais étaient plutôt civilisés, donc je me demandais comment ils pouvaient tolérer cette coutume dégradante.

M—Ces hommes travaillent pour gagner de l'argent et nourrir leur famille. Ils ont besoin de vos dollars.

A—Vous avez raison. J'aurais dû donner à ce pauvre cheval humain plus que ce qu'il demandait.

Dans une autre ville anglaise, Hong Kong, la communauté juive locale m'a invité à prendre le thé. Ces compagnosn de tribu viennent surtout d'Égypte et de Syrie. Cette rencontre imprévue au bout du monde m'a profondément ému. Je lis mon journal : "De plus en plus convaincu que la race juive a réussi à rester à peu près pure au cours des âges. Ces juifs des pays du Tigre et de l'Euphrate nous ressemblent beaucoup. Grand sentiment d'appartenance."

Entre Hong Kong et Shanghai, un télégramme confirme que j'ai reçu le prix Nobel pour l'année 1921. Le prix 1922 est décerné à mon collègue, rival et ami danois, Niels Bohr. Un second télégramme arrive le lendemain : "Félicitations. Je suis heureux d'obtenir le prix, mais encore plus heureux de ne pas le recevoir avant vous ! Niels Bohr."

Quand le navire entre dans le port de Shanghai, le chœur de la colonie allemande, qui nous attend sur le quai, entonne *Deutschland über Alles* en notre honneur. Cet accueil pompeux me déplaît au plus haut point. Je me sens suisse, tout à coup.

M—Vous sentez-vous américain, maintenant ?

A—Je regarde les étoiles et je sens que j'appartiens à l'univers. Quand j'ai visité le Japon, j'ai peut-être regretté dasn une certaine mesure de n'être pas né japonais. Je suis

tombé amoureux de ce pays. En raison la latitude ou l'hygrométrie, ou parce que les paysans et les jardiniers ont fait les efforts pendant des siècles, la nature m'a semblé plus belle là-bas que partout ailleurs. Je suis tombé amoureux des gens aussi. Ils paraissaient sains et heureux, et aussi très aimables. Bien sûr, ensuite ils sont devenus féroces et ont fait la guerre comme tout le monde.

Ils nous ont accueilli avec le tel enthousiasme que je me demandais s'ils savaient vraiment qui j'étais. J'ai confié mes inquiétudes à Elsa.

– J'ai parfois l'impression que tout cela est une erreur. Ils vont découvrir que je suis un imposteur et me jeter en prison.

Je donne les conférences devant des foules nombreuses et attentives, plus de deux mille personnes pour la première conférence à Tokyo. L'éditeur qui m'a invité a promis les honoraires élevés. Je comprends vite que mes revenus représentent la petite part du bénéfice général. Les places sont aussi chères que pour le récital du fameux ténor Caruso.

Le public a pour son argent, néanmoins, car la conférence dure des heures. C'est-à-dire, je parle dix minutes, puis l'interprète passe cinquante minutes à traduire et discuter avec le public. Je me demande si des étudiants savants critiquent la traduction, ou si l'interprète explique certains des détails subtils de la relativité. C'est un bon physicien, Jun Ishiwara, un élève de Sommerfeld, je l'ai rencontré avant la guerre à Zurich. Quand il traduit en allemand une question du public, je la trouve toujours remarquablement pertinente. J'ai connu pusieurs étudiants japonais en Allemagne. Je pense je les sous-estimais parce qu'ils parlaient l'allemand incompréhensible.

Quelqu'un me dit que le gouvernement a discuté la relativité pendant un conseil des ministres. Qui peut comprendre cette théorie ? Un ministre a expliqué ce que je vous ai dit : que les êtres humains ne peuvent pas vraiment "comprendre" toutes les choses, alors ils étaient moins inquiets.

Jun Ishiwara dit que les journaux publient des poèmes à propos la vitesse de la lumière et la quatrième dimension, mais qu'ils trouvent difficile insérer mon nom, Ainshutainu, dans leurs haiku.

M—Ils ne distinguent pas le l et le r. Je suis Mariryn Monroe ou Malilyn Monloe.

A—On m'a invité au palais impérial pour célébrer la fête des feuilles d'érable qui arborent les belles couleurs rouge et jaune avant de mourir. Des musiciens vêtus de kimonos ont joué de la musique classique japonaise, qui ressemble à notre musique d'avant-garde. Elle existe depuis plus de mille ans, donc ils avaient vraiment beaucoup

d'avance. Je préfère Bach and Mozart, je dois dire. On m'a présenté à l'empereur et à l'impératrice. Tous les courtisans et les invités voulaient me serrer la main. Je pense que j'ai éclipsé l'empereur, qui descend en droite ligne de la déesse du Soleil.

Le docteur Miyake, le médecin du bateau, m'a reçu chez lui pour la cérémonie du thé. Je savais que je devais enlever mes chaussures, pour garder propres les nattes appelées *tatami*. J'avais peur que mes pieds soient moins propres que les tatami, aussi j'ai mis des chaussettes. La cérémonie du thé se déroule dans une pièce spéciale qui est toute vide, la seule décoration est un bouquet dans un vase formé d'une fleur et trois feuilles. Le thé est vert pomme, mousseux et très amer. On mange des petits gâteaux qui ressemblent à des sculptures. Je trouvais tout cela fascinant et merveilleux, mais mes vieux genoux et mes vieilles chevilles protestaient : "Hé, ça suffit, tout le temps assis et accroupi par terre !"

M—Les pauvres femmes japonaises ont toutes les jambes arquées, parce qu'elles ont passé tellement de temps assises sur leurs talons quand elles étaient petites filles.

A—Elles ont peut-être les jambes arquées, mais elles sont très serviables. Elles vous apportent ce que vous voulez, avant même que vous sachiez que vous le voulez.

M—Elles devancent vos désirs. C'est l'intuition féminine.

A—Les femmes juives de Palestine ne le font pas. Elles manquent l'intuition féminine, peut-être. Elles sont aussi rudes que les hommes. *Ach*, je ne dois pas généraliser. Beaucoup de femmes juives de Palestine paraissent aussi rudes que les hommes.

Nous avons quitté le Japon à la fin de l'année 1922, après le séjour de six semaines. Le 1er février 1923, nous débarquons à Port-Said et prenons le train pour la Palestine. Je dois couper le ruban et déclarer l'Université Hébraïque de Jérusalem ouverte. Le haut-commissaire britannique, Sir Herbert Samuel, un homme cultivé qui connaît un peu la science, me traite comme un chef d'état. Nous avons la Rolls-Royce avec chauffeur pour visiter le pays. Ils tirent les coups de canon pour moi, ce qui est exagéré, et donnent les dîners officiels trop longs. Elsa se plaint.

– Je suis la simple maîtersse de maison allemande, Albertle. J'aime une maison ordinaire et confortable et je me sens mal à l'aise dans ces réceptions guindées. Toi, si tu te trompes de fourchette, ils disent que tu es un génie distrait. Moi, ils disent que je ne suis pas raffinée.

La vivacité joyeuse des pionniers qui défrichaient et cultivaient le désert a dissipé mes craintes. Nos intellectuels juifs s'adaptaient bien à leur nouvelle vie. Je me souvenais les sionistes que j'avais rencontrés à Prague. Ce Brod qui avait écrit un livre sur Kepler, peut-

être son ami Kafka. Ces rats de bibliothèque prétendaient devenir paysans et maçons en Palestine. Je ne les croyais pas et je les trouvais même comiques. *Ach*, j'avais tort. Ils ont bâti une ville magnifique à Tel Aviv. Il me semble qu'un esprit de camaraderie cimente l'unité du nouveau pays. Les pionniers s'habillent de manière simple ; personne ne pourrait critiquer mon apparence. Ils parlent sans formalité. Ils dansent dans la rue le samedi à la fin du shabbat.

La ville de Jérusalem ne m'a pas déçu. Je sens que les fantômes venus d'un passé glorieux et tragique s'accrochent aux pierres des vieilles maisons. J'aime moins les fantômes vivants, vêtus de costumes d'un autre siècle, qui prient en se balançant devant le mur de temple. Quelle perte de temps ! Le bon Dieu existe à une échelle inconcevable, celle de l'immense univers qu'il a tiré du néant. Il ne va pas s'occuper des parasites qui grouillent sur un des innombrables grains de poussière du cosmos, et encore moins lire les bouts de papier qu'ils glissent entre les pierres d'un vieux mur. La meilleure manière de remercier le Créateur pour l'intelligence qu'il nous a donnée, c'est de l'utiliser pour étudier sa création.

– Ces compagnons de tribu à l'esprit étroit ont un passé, mais pas d'avenir, ai-je dit à Elsa.

M—Ils ne font pas de mal. Vous vous souvenez de ma grand-mère folle, Della ? Elle passait beaucoup de temps à prier Dieu, elle aussi, mais cela ne lui suffisait pas. Elle allait en Inde ou je ne sais où pour convaincre les gens d'abandonner leurs dieux et d'adopter Jésus. Cele détruit des cultures anciennes. Quand les gens vivent nus, les missionnaires leur ordonnent de couvrir leur honte, et ainsi de suite.

A—Ces juifs à l'esprit étroit veulent aussi que vous couvriez votre peau. S'ils vous voyaient, Marilyn, ils vous jetteraient des pierres.

J'ai donc coupé le ruban. J'inaugure l'université en prononçant une phrase en hébreu, je l'ai apprise phonétiquement. Ensuite, je prononce le discours en français.

– Mon cerveau n'est pas très souple. N'espérez pas que j'apprenne jamais l'hébreu.

Tout le monde me supplie rester en Palestine au lieu de rentrer à Berlin, ou des assassins m'attendent. Mon cœur dit oui, ma raison dit non. Je ne suis jamais retourné à Jérusalem, Marilyn.

Nous avons quitté le pays. Le pari sioniste paraissait en bonne voie. Ce n'était pas l'échec que j'avais craint. Elsa était entousiaste. Une sorte de chauvinisme teintait son

opinion des juifs. Elle les prenait pour un peuple supérieur. Quand ils deviennent paysans, ils deviennent de meilleurs paysans.

– Ils sont incroyablement actifs, et les arabes sont si paresseux…

– C'est l'impression que cela donne, mais tu ne dois pas attribuer cette différence apparente à une quelconque qualité innée des juifs.

– Alors comment expliques-tu la différence ?

Nous étions mariés depuis quelques années seulement, pourtant nous partagions les opinions sur nombreux sujets comme les vieux époux. Elle me reprochait ma tenue négligée pour le grand dîner et les autres choses sans importance. *Ach*, mais quand deux juifs discutent les questions juives, il y a au moins trois opinions contradictoires.

M—C'est vrai aussi quand deux juifs parlent d'un scénario à Hollywood.

A—Je crois les nazis considéraient les juifs un peuple supérieur, comme Elsa, d'une manière trouble et inconsciente. C'est pourquoi ils voulaient les rabaisser. C'est stupide. Aucun groupe n'est supérieur à un autre. Les premiers juifs ont inventé un Dieu pour atténuer leur terreur de l'inconnu. Ce Dieu est simplement le résultat de supersitions infantiles et de la faiblesse humaine. Ensuite ils décident que ce Dieu qu'ils ont inventé les a "choisis". C'est comme le chien qui court après sa queue. Nous l'inventons, il nous choisit. Le livre est vrai parce que Dieu l'a écrit. Comment savons-nous que Dieu l'a écrit ? En bien, le livre le dit et tout ce que dit le livre est vrai.

– Les juifs commencent une nouvelle vie et créent un nouveau pays, ai-je dit à Elsa, donc ils sont forcément actifs. Il faut beaucoup de volonté, déjà, pour quitter sa maison, ses amis et sa famille, et partir vers le pays lointain. Les émigrants qui sont allés en Amérique étaient aussi très actifs.

– Ils ne travaillent pas seulement plus, Albertle. Ils travaillent mieux, aussi. Les arabes employent des outils de l'âge de pierre. Les juifs ont des machines modernes. Ils amènent tout le pays dans le XXème siècle.

– Tu crois que les arabes refusent les machines ? Ils n'ont pas l'argent pour les acheter. J'ai entendu dire que les premiers sionistes pensaient s'établir en Ouganda. Ils avaient besoin l'argent, alors ils vont voir les banquiers et autres juifs riches. Lord Rothschild promet d'investir les millions, mais seulemenet si les juifs s'installaient dans leur foyer ancestral, la Palestine.

– Qu'y a-t-il de mal à cela ?

– Pourquoi ce pays ancestral précis ? Pourquoi pas l'Espagne ou l'Égypte ? Cela donne à toute l'affaire une tournure religieuse, pour commencer. De plus, s'ils étaient allés en Patagonie ou une autre région vide, ils n'auraient pas dérangé les habitants. Rothschild est connu partout. Les gens croient qu'il contrôle l'argent du monde, c'est un aspect du complot juif. Les arabes sont convaincus que la fortune secrète de Rothschild explique tous les succès juifs. Si nous avions un Rothschild, pensent-ils, nous pourrions aussi faire pousser des fleurs dans le désert. Ils ont subi une sorte de servitude pendant des siècles en tant que citoyens inférieurs de l'Empire Ottoman. Maintenant les Turcs sont partis et les Anglais les remplacent. Qui est le gouverneur anglais ? Un juif.

M—Oh, sir Herbert Machinchose était juif ?

A—Samuel. En Angleterre, un juif peut monter au sommet. Ils avaient un premier ministre juif, Disraeli, au XIXème siècle déjà.

J'appliquais la méthode scientifique à la question juive.

– Les juifs américains ne devraient pas seulement envoyer l'argent aux juifs de Palestine, ai-je dit à Elsa, mais aussi aux arabes. Sinon, les arabes auront un sentiment d'injustice et il y aura du ressentiment entre les deux tribus.

– Dans ce cas, Albertle, la prochaine fois que tu parles aux juifs américains, tu peux leur dire d'offrir des tracteurs aux paysans arabes.

Elle se moquait, pourtant j'ai suivi son conseil. Je vous ai dit que je suis allé plusieurs fois à Pasadena au début des années trente. Il y avait déjà eu les émeutes des arabes en Palestine. Des immigrants juifs avaient été tués. J'ai suggéré à une salle entière de juifs de Los Angeles d'envoyer l'argent aux arabes. Ils ont pensé que j'étais le savant fou qui dit les bêtises dès qu'il s'éloigne de ses équations. Mais que s'est-il passé ensuite ? La guerre entre les arabes et les juifs.

J'admirais les heureux Japonais, qui vivaient en paix depuis trois siècles. *Ach*, ils sont redevenus les guerriers féroces. Les juifs étaient le peuple pacifique depuis vingt siècles. Ils étaient renommés pour leurs savants et leurs écrivains. On pouvait les considérer supérieurs aux autres peuples dans la mesure où ils préféraient la plume au glaive. L'absence de pouvoir les protégeait des pires excès de la nature humaine. Et alors quoi ? Maintenant on dit l'armée israélienne la meilleure du monde. J'ai toujours méprisé les armées et les soldats. C'est sans doute la bonne chose que les juifs aient perdu toute prétention à la supériorité et qu'ils soient devenus aussi stupides que les autres peuples.

M—Quand j'ai visité le Japon il y a deux ans, le pays était en paix de nouveau. Les Japonais étaient vraiment gentils. Ils paraissaient aussi doux que des agneaux. La guerre n'était plus qu'un mauvais souvenir. Israël est né dans une guerre, comme les États-Unis, mais nous pouvons espérer que cette première guerre sera aussi la dernière.

A—La première guerre de l'Amerique n'a pas été la dernière, je crois.

M—À vrai dire, alors que nous étions au Japon parce que Joe devait lancer la saison de baseball, on m'a invitée à distraire les troupes américaines en Corée. Une guerre américaine de plus !

A—Que faites-vous pour distraire les troupes ?

M—Je chante. Je remue mes lolos et mes fesses. Je leur envoie des baisers. Joe détestait ça. Ou plutôt, je pouvais jouer mon rôle de femme sexy pour lui tout seul, mais pas en public, devant des milliers de loups affamés.

Dès le début, j'ai compris que ce voyage se passerait mal. Nous avons pris un avion de la Pan American Airways à San Francisco. Je ne me sentais pas très bien. Je n'avais pas volé souvent. L'avion m'effrayait. J'avais toujours volé avec des équipes de cinéma qui plaisantaient et buvaient pour vaincre leur propre angoisse. Joe ne plaisantait pas. Il ne parlait jamais beaucoup. Il ne remarquait même pas que je m'aggripais aux accoudoirs de mon siège de première classe. Je me demandais si je n'avais pas commis une terrible erreur. Il a un corps aussi parfait qu'une statue grecque, okay, mais je suis assisse à côté de lui et je m'ennuie. De quoi pourrions-nous parler ? Ses sujets favoris sont le baseball et la boxe et peut-être le golf. Si Whitey Snyder ou un autre ami de Hollywood nous accompagnait, nous échangerions des ragots et je serais en train de rire au lieu de ruminer de sombres pensées. J'espérais améliorer ma vie. Ma malchance habituelle me rattrape. Je veux vraiment devenir une mama italienne ? J'aime son corps, mais lui, est-ce que je l'aime ? J'ai peut-être cru l'aimer parce que je l'ai vu malheureux. Son frère s'est noyé. Quand il pleurait dans mes bras, mon cœur fondait. Je ne supporte pas de voir quelqu'un pleurer. Mais personne ne me console quand je pleure.

Quand nous avons atterri à Hawaii, une foule énorme a envahi la piste dès que l'avion s'est immobilisé. Je n'avais jamais vu un tel désordre. Joe s'apprêtait à leur parler de son *batting average* et de ses *home runs*, mais je ne suis même pas sûre qu'ils l'aient reconnu. Ils se sont précipité sur moi. Je ne m'y attendais pas. Nous devons quitter l'avion, qui doit être ravitaillé et vérifié et ne sera prêt à repartir que dans quatre ou cinq heures. Mes fans hurlent et se bousculent et veulent me toucher. Joe tente de les tenir à distance. Ils me tirent

les cheveux. Affreux ! Cela me rappelle des émeutes que j'ai vu dans les actualités au cinéma. Mon cœur cogne à me briser les côtes. Je commence à avoir vraiment peur.

A—Au moins ils ne me tirent pas les cheveux.

M—Quand je voyageais avec les gens du cinéma, le studio maintenait le secret, ou bien avertissait les autorités locales, de sorte que la police pouvait dresser des barrières. Maintenant le studio ne me contrôlait plus, tant mieux. Il ne me protégeait plus, tant pis.

Les choses pouvaient-elles empirer ? Oh oui. À Tokyo, la foule était bien plus grande. Des policiers la retenaient, mais on nous a conseillé de descendre par une trappe dans la soute à bagages. Ils craignaient de ne pas pouvoir contrôler la ruée si nous sortions par l'avant. Nous sommes montés dans une voiture décapotable. Des millions de personnes se pressaient le long de la route qui allait à la ville. Ils criaient : "Mon-chan ! Mon-chan !" C'est une manière affectueuse de dire"Miss Monroe", nous ont expliqué nos hôtes.

Joe commençait à comprendre que sa vie avait changé. Quand nous avons quitté San Francisco, il était encore le joueur de baseball le plus célèbre du monde. Maintenant, il était devenu "le mari de Mon-Chan". Il parassait assez dépité, vous pouvez me croire.

La mer humaine qui s'agitait et grondait devant l'Hôtel Impérial, contenue par des bataillons de policiers, ne s'est apaisée que lorsque j'ai ouvert la fenêtre de la chambre et levé les bras pour saluer. Je me suis dit que je ressemblais à Staline sur la balcon du Kremlin. Je me suis tournée vers Natasha pour lui demander ce que je devais dire, mais il n'y avait pas de Natasha.

J'espérais me reposer, me promener, visiter le pays. Mrs DiMaggio, épouse d'un joueur de baseball, passe une lune de miel heureuse au Japon. Je me voyais en blue jeans, les cheveux au vent. *Gee*, quelle idiote ! Je ne prévois jamais ce qui va se passer. Le public voulait la célèbre Marilyn Monroe, évidemment. Je devais jouer mon personnage, ce qui était beaucoup plus difficile que d'habitude parce que les gens qui passaient des heures à le fabriquer chaque matin étaient restés en Claifornie. Je devais me maquiller moi-même, trouver le meilleur coiffeur dans les environs, demander à une femme de chambre de coudre une de mes robes sur moi. Je devais travailler tous les jours comme à Hollywood. Ce voyage de noces ressemblait de moins en moins à des vacances.

Je commençais à comprendre qu'une chose horrible se passait. J'étais prisonnière du personnage de Marilyn. Je ne pouvais lui échapper. Où que j'aille, sauf peut-être au milieu de la forêt d'Amazonie, je dois jouer mon rôle.

A—C'est vrai pour tous les gens célèbres, dans une certaine mesure. Ainsi, on peut dire que si vous devenez célèbre, vous devez apprendre à jouer la comédie, quel que soit votre métier habituel.

M—Vous êtes peut-être plus célèbre que les autres savants parce que vous êtes meilleur acteur !

En Corée, j'ai chanté sur une scène, en direct devant un vrai public, pour la première fois de ma vie. Quand des officiels de l'ambassade des États-Unis m'ont demandé si j'accepterais de chanter pour les troupes, j'ai répondu : "*Yeah*, bien sûr." Au moins, pendant mon absence, Joe pourrait visiter les clubs de baseball sans être dérangé par mes fans. Vous croyez qu'il m'a remerciée ? Il boudait.

– Une femme qui laisse son mari tout seul pendant la lune de miel ! En plus, c'est dangereux.

– C'est beaucoup plus dangereux pour eux. Apporter un peu de réconfort à des gens qui voient leurs camarades mourir tous les jours, c'est la moindre des choses.

Les troupes étaient plus disciplinées que les foules dans les aéroports, mais aussi enthousiastes. Quand dix mille soldats criaient "Marilyn" ensemble, les oiseaux s'enfuyaient à tire d'aile, mais moi je rayonnais de fierté et de plaisir. Ces pauvres GI's risquent leur vie loin de chez eux, loin de leur petite amie. Mes chansons leur font du bien et à moi aussi. Depuis ma petite enfance, j'ai toujours souffret d'une vague impression que "personne ne m'aime". En Corée, j'ai découvert le sentiment opposé : "Tout le monde m'aime". Chanter et parler aux soldats était facile. Malgré mes cheveux mal coiffés, mes vêtements mal repassés, l'absence de Natasha, je n'ai jamais bégayé ou hésité. Je n'avais pas peur du tout.

A—Le public vous aime, alors vous vous sentez heureuse sur la scène. Certaines personnes dans votre profession vous critiquent, d'autres semblent vous mépriser, alors vous avez peur de venir sur le plateau de cinéma.

M—Je devrais donc peut-être devenir actrice de théâtre. Chanter dans des comédies musicales à Broadway.

J'ai chanté une dizaine de fois sur des scènes en plein air. Je ne pouvais pas dire : "Oh, il y a trop de vent ici" quand des régiments entiers m'attendaient depuis des heures. Il pleuvait. Il a même neigé. Alors j'ai attrapé une vilaine grippe. Je suis rentrée à Tokyo tremblante de fièvre, un docteur a même parlé de pneumonie, mais j'étais enchantée, bien sûr.

– C'était incroyable, Joe. Tu n'as jamais entendu de tels cris d'enthousiasme.

– Oh si , j'en ai entendu. Il ne faut pas que ça te monte à la tête. Tu rates la balle une fois et tu découvres que les huées font encore plus de bruit que les applaudissements.

Gee, le Japon était si beau et si propre. Je savais que les choses seraient embrouillées en Amérique. La Fox voulait me reprendre. Un photographe que j'aimais beaucoup, Milton Greene, hey, il est juif, il avait fait des photos de moi magnifiques pour le magazine Look, pensait que mon nom valait des millions. Nous devrions fonder une compagnie de production ensemble, disait-il, puis réaliser de bons films et les vendre à la Fox ou à n'importe qui. Cela paraissait une bonner idée. Alors qu'ai-je fait quand je suis revenue ? Je me suis assise dans un restaurant italien qui n'était ni beau ni propre pour jouer un nouveau rôle : celui de mascotte.

A—Rien ne peut paraître vraiment beau et propre quand on revient du Japon. J'ai aussi trouvé une situation embrouillée quand je suis revenu à Berlin. Je suis resté à l'étranger six mois. La chose la plus étrange, ma nationalité a changé à mon insu. Quand l'académie suédoise m'a donné le prix Nobel, j'étais au Japon. L'ambassadeur suisse à Stockholm doit aller chercher le prix à ma place. Les Suisses ne se dépêchent jamais. Quand il arrive à l'académie, on lui dit que quelqu'un est déjà venu prendre le prix.

– Qui est venu ?

– Attendez, je regarde. Ah, voilà : l'ambassadeur d'Allemagne.

– Comment est-ce possible ? Professeur Einstein est un citoyen suisse.

– Cela je ne sais pas. L'ambassadeur nous a montré un télégramme confirmant la nationalité allemande du Professeur Einstein. Je l'ai quelque part…

M—Vous étiez allemand ?

A—Certainement pas. Les Allemands pouvaient jouer ce tour parce que j'étais en mer de l'autre côté du globe. La preuve que je suis allemand, ont-ils dit, c'est que j'appartiens l'Académie de Prusse. Le but de cette noble institution est assembler les plus grands esprits de l'Allemagne, n'est-ce pas. Je suppose ils ont improvisé en toute hâte cette prétendue preuve, et aussitôt ils ont envoyé le télégramme à l'ambassadeur. Ils savent que le raisonnement est incertain, aussi ils demandent à des avocats examiner l'affaire pour démontrer que je suis bien allemand. Bon, alors les avocats trouvent toutes les sortes de papiers disant Professeur Einstein peut faire ci ou acheter ça, *bien qu'il soit étranger*. Sur le papier, j'étais suisse, cela ne faisait pas de doute.

Je me souviens, des étudiants de Zurich m'ont invité après mon retour de France. Je voulais me reposer avant de partir au Japon, je leur ai écrit la lettre d'excuse : "Votre invitation fait plaisir au vieux Zurichois que je suis, mais ce que je pourrais vous dire sur la physique est maintenant si connu que même les oiseaux sur les toits sont capables de le siffler. Certes, j'ai accepté aller à Paris, mais j'étais poussé par le désir de faire progresser l'idée de la réconciliation. Bien entendu, aucune réconciliation n'est nécessaire avec mes propres concitoyens, dont j'ai toujours admiré la modération et la tolérance." Quand je mentionne "mes concitoyens", je veux dire les Suisses, pas les Allemands.

Au retour du Japon, je vais donc à l'amabassade de Suisse à Berlin pour prendre ma médaille. Ils me disent que les Allemands l'ont subtilisée. J'envoie une lettre de protestation à l'Académie : "Vous savez que j'ai demandé à rester suisse quand vous m'avez invité en 1914. Vous pouvez interroger Haber et Nernst."

Pour éviter les querelles et le scandale, j'ai dit aux autorités que j'acceptais la nationalité allemande si elles n'en parlaient à personne. Après une année ou deux, j'ai cessé protester quand un officiel me présentait comme "notre grand savant allemand".

M—Vous viviez en Allemagne. Un officiel ne pouvait pas dire : "Notre grand savant suisse".

A—En juillet 1923, j'ai donné une conférence à Stockholm devant le roi de Suède, les académiciens suédois et deux mille invités, je suppose qu'ils n'ont pas eu besoin d'acheter les places.

M—S'ils étaiaent invités, non.

A—En effet, aucun garde ne m'a demandé mon billet, cette fois. Je rattrapais mon absence à la cérémonie de remise des prix Nobel, en quelque sorte. Pour tenir ma promesse, je dépose l'argent du prix, cent quatre vingt mille francs suisses, dans un compte spécial, avec les instructions que l'intérêt doit être versé chaque mois à Mileva. Elle se met en colère. Elle a oublié notre accord et veut tout dépenser tout de suite pour acheter une maison. Elle persuade mes fils que je suis un mauvais père, ce qui est vrai d'une certaine manière. Mon fils aîné m'écrit une lettre déplaisante et même insultante. Je veux annuler les vacances que nous devions passer ensemble au bord de la mer Baltique, mais le docteur Zangger et Besso jouent les intermédiaires et me réconcilient avec mes fils. Nous avons donc navigué tous les trois sur un bateau à voile appartenant à Hermann Anschütz. Il mettait aussi un petit appartement à ma dispoistion à Kiel, car j'allais souvent travailler à la mise

au point de mon gyrocompas magnétique. Je rendais visite aussi à Ehrenfest et Lorentz en Hollande.

En septembre 1923, après mes vacances à Kiel, je suis allé à Leyde. Je ne connaissais pas de plus grand plaisir que de passer queqlues semaines avec les Ehrenfest. Tatiana était une hôtesse merveilleuse. Je peux faire la grasse matinée aussi longtemps que je veux, manger un bout de pain et une tranche de vieux Gouda à n'importe quelle heure de la journée, me promener partout pieds nus. J'adore nager dans la mer du nord avec les enfants Ehrenfest, jouer de la musique avec Paul, parler de physique et d'autres sujets en fumant ma pipe dans la lumière douce du soleil couchant. L'un des murs du salon joue le rôle de livre d'or. Tous les invités y inscrivent leur nom. C'est une vieille coutume russe, selon Tatiana. Ma signature se trouve au milieu du mur, car c'est une des premières.

Je rentre à Berlin en octobre. La police continue de dire que des dangers me menacent. Au début du mois de novembre, ils m'avertissent d'un risque très élevé, alors je repars à Leyde le 7 novembre. Deux jours plus tard, le 9 novembre, Hitler et son groupe tentent de saisir le pouvoir dans ce qu'on a appelé le "Putsch de la Brasserie". J'avais toujours pensé que le danger viendrait de la Prusse. *Ach*, la brasserie n'est pas située à Berlin, mais à Munich, la ville tranquille où j'ai grandi. Les gens ont refusé suivre Hitler et marcher sur le parlement de Bavière. Dix ans plus tard, ils l'ont suivi jusqu'en enfer.

La police dit que les conspirateurs avaient décidé m'assassiner, ainsi que les autres juifs célèbres. Les journaux écrivent que je suis à Moscou, comme si je voulais préparer les prochaines étapes du complot juif avec mes complices bolchéviques. Qui invente ces fausses nouvelles ? Je soupçonne Lenard et son entourage.

Je me sens bien à Leyde. Je joue de la musique avec Ehrenfest. Pourquoi retourner à Berlin ? Max Planck m'écrit une fois de plus. "Pensez à tous ceux ici qui vous aiment et vous admirent. Ne nous laissez pas souffrir par la faute d'une meute de chiens enragés que nous finirons par mater. Vous pourriez conserver votre adresse à Berlin, au moins pour la forme, et donner une conférence par an."

M—Je parie que vous êtes retourné à Berlin. Je sens que vous aimiez cette ville.

A—Hitler a été condamné à cinq ans de prison. Ils le libèrent au bout de neuf mois pour bonne conduite. Son influence semble devenue négligeable. Les chiens enragés cessent d'aboyer pendant un moment. Les optimistes pensent qu'ils ont appris la leçon et que plus jamais nous n'entendrons parler d'eux. Des pessimistes lucides ont peut-être deviné qu'ils aiguisent leurs crocs sans faire de bruit. Au moins, ils me laissent tranquille. L'inflation

folle est vaincue. La prospérité revient, cela atténue la misère et la colère qui amenaient les nouvelles recrues au parti nazi. Jusqu'à la crise terrible de 1929, Berlin est une ville joyeuse et brillante qui attire les meilleurs artistes, musiciens, chanteurs, écrivains d'Europe. Il y a partout les salles de concert, les théâtres, les cabarets, les cinémas. Les gens s'amusent jour et nuit à boire, danser et aimer. Ils espèrent oublier que des millions sont morts et que l'Europe a perdu en vérité son âme.

M—Vous aussi ?

A—Moi aussi ?

M—Vous avez bu, dansé, aimé et oublié ?

A—Je prenais plaisir, certainement. J'étais heureux rencontrer des artistes de talent, comme le violoniste Fritz Kreisler, le pianiste Arthur Schnabel, les écrivains et frères Heinrich et Thomas Mann. Je voudrais travailler, aussi, mais je découvre ce que vous savez : quand vous êtes célèbre, certaines personnes considèrent que vous leur appartenez, d'une certaine façon. Ou au moins, une partie de votre temps leur appartient. Le monde entier connaît l'adresse d'Einstein : 5, Haberlandstrasse, et sonne à notre porte. Elsa devient la Cerbère. Elle leur dit que je suis trop occupé pour voir quiconque. Sa fille, Ilse, lit et jette le courrier. Des juifs viennent de Pologne comme pour le pélerinage, ils me prennent pour une sorte de saint juif.

– Cela prolonge notre vie pouvoir admirer ce grand homme en chair et en os, dit l'un.

– C'est une bénédiction de voir un roi des juifs, ajoute l'autre.

Honorer un homme à l'égal d'un petit dieu est vraiment stupide. Il y a la différence immense entre l'étendue limitée de mon intelligence et de mes découvertes et les pouvoirs exatraordinaires que l'on m'attribue. Comme si j'étais le personnage Superman. Je me réjouis qu'ils admirent le travail intellectuel dans cette époque matérialiste. On loue et on applaudit quelques "grands hommes", mais leur influence réelle est très faible.

Puisque j'ai la réputation d'en savoir plus sur l'univers que la plupart des gens, on m'adresse des questions à propos mon bon ami, le créateur des étoiles et de tout le grand manège. Un rabbin de New York m'écrit qu'un cardinal de Boston a attaqué la théorie de la relativité : "Elle introduit le doute au sujet de Dieu et de sa création, dissimulant le progrès sournois de l'athéisme." Pour répondre au cardinal, le rabbin me pose une simple question : "Croyez-vous en Dieu ?" Je lui envoie un télégramme. "Je crois au Dieu de Spinoza, qui se révèle dans l'harmonie ordonnée de ce qui existe, pas à un Dieu qui s'occupe du destin et des actions des êtres humains."

M—Attendez. Qui est Shpinotsa ?

A—Un philosophe juif, il vivait en Hollande au XVIIème siècle. Il ne croyait pas au Dieu personnel, mais trouvait quelque chose de divin dans le mystère de l'existence et l'harmonie de la nature. Les rabbins considéraient ce panthéisme sacrilège, alors ils l'ont exclu de la communauté juive.

Au moins la question du rabbin américain avait un sens. Je vous ai dit que je suis devenu le personnage dans les blagues juives, comme Rothschild. Maintenant, je lui ressemblais aussi comme cible des *shnorrer.* Je recevais plus de plans pour les inventions absurdes qu'à l'époque où j'étais l'employé de l'Office des brevets. Une nouvelle machine volante, une méthode pour transformer le charbon en nourriture, un lit si reposant que vous pouvez dormir deux heures par nuit et garder la bonne santé.

M—Je n'ai pas envie de manger du charbon, mais je veux bien un lit qui m'aide à dormir.

A—Des jeunes femmes m'envoient des propositions de mariage. On m'offre une fortune si je déclare que j'utilise une certaine lotion après le rasage. Des adeptes du spiritisme me supplient de venir tourner les tables avec eux, car la théorie de la relativité confirme de manière évidente leurs élucubrations. J'ai montré que le monde n'est pas ce qu'il paraît être, alors il pourrait contenir des ectoplasmes et des poltergeists, non ?

Je ne suis pas aussi riche que Rothschild, donc je ne donne pas mes sous aux inventeurs audacieux, mais j'essaie toujours aider les étudiants qui frappent à ma porte. Leopold Infeld, qui est devenu mon assistant à Princeton en 1936, m'a dit qu'il m'avait vu à Berlin dix ans plus tôt.

– Mrs Einstein m'a accueilli très amicalement. J'arrivais de Cracovie, où j'avais étudié la physique. Je vous ai attendu dans un salon plein de meubles et de bibelots.

– Il y avait trop de choses. Je le disais à Elsa, mais elle détestait jeter les objets.

– Vous receviez le ministre de l'éducation de Chine.

– *Ach, ja.* Il me demandait comment enseigner la science aux enfants chinois. Ils venaient de partout. Chine, Inde, Argentine. Ils m'invitaient dans leur pays. Je suis allé en Argentine, d'ailleurs.

– Vous avez raccompagné le ministre chinois à la porte, puis vous m'avez invité à entrer dans votre bureau. J'étais très ému. Vous portiez une vieille robe de chambre. Je vous ai dit que je ne pouvais plus étudier à Cracovie, en raison de la montée de l'antisémitisme. Vous avez dit qu'il y avait des antisémites à Berlin aussi. Vous vouliez m'aider en écrivant

une lettre de recommandation à Max Planck, mais vous n'arriviez pas à trouver une feuille de papier blanc dans la montagne de papier qui s'élevait sur votre bureau. J'ai ri et vous avez ri. Le souvenir de votre bon gros rire m'a souvent réconforté quand la vie devenait difficile.

M—Je travaille avec des tas de gens, mais ils me prennent tous pour Marilyn, si bien que j'ai très peu de vrais amis. Vous avez besoin de solitude pour travailler, mais vous aimez les gens et vous liez amitié facilement.

A—J'ai toujours pensé que le meilleur métier pour un physicien serait gardien de phare. Personne ne vous embête là-haut.

Tous les jeudis après-midi, j'allais à l'université, où les étudiants avancés donnaient un séminaire. J'aime les écouter, ils aiment recevoir mes commentaires et mes critiques. Max von Laue supervise un autre séminaire, dans lequel les professeurs de l'université décrivent des nouvelles découvertes à des ingénieurs qui peuvent créer des inventions utiles. Là je rencontre Max Planck, Walther Nernst, Fritz Haber, Lise Meitner et les autres. J'assiste aux séances de l'Académie et je m'occupe de l'Institut de Physique Kaiser Wilhelm.

Je perds aussi mon temps avec des artistes, des Chinois, des étudiants, des professeurs, des académiciens. Pourquoi ? Parce que je n'avance pas dans mes recherches, je suppose. La relativité générale propose une bonne description des champs de gravitation qui structurnt l'espace. Il est tentant de comparer ces champs aux champs électromagnétiques que produisent les électrons quand ils vibrent. Je cherchr une "théorie unitaire du champ" qui appliquerait un ensemble unique d'équations à la gravitation et à l'électromagnétisme. J'espère aussi comprendre la nature intime de la matière. Je suppose qu'une particule, disons un électron, pourrait être une sorte de champ très concentré. Je travaille sur ma théorie unitaire du champ à Berlin. Certains de mes collègues disent "théorie de tout" en ricanant. Quand je suis parti au Japon, j'y ai travaillé sur le bateau à l'aller et au retour. Je croyais avoir résolu le grand mystère, mais je me trompais. Trente ans plus tard, je cherche toujours.

Pendant ce temps, mes collègues s'occupent aussi peu du champ que de leur première culotte. Ils étudient mon enfant négligé, la théorie des quanta. Un enfant capricieux, qui suit son propre chemin en se moquant de son vieux père. En 1923, en Amérique, Compton a effectué une expérience avec des rayons X qui a prouvé que la lumière était constituée de quanta. Jusque là, personne n'avait cru aux quanta. J'étais leur seul défenseur, en vérité. D'un seul coup, tous les savants ont retourné leur veste. Comme je l'avais imaginé quinze

ans plus tôt, la lumière se comporte à la fois comme une onde et comme un flot de particules. Je vous ai dit que quelqu'un a baptisé les particules "photons". Je pense que j'ai aussi mentionné Louis de Broglie[1], qui a étudié cette question avec Langevin à Paris.

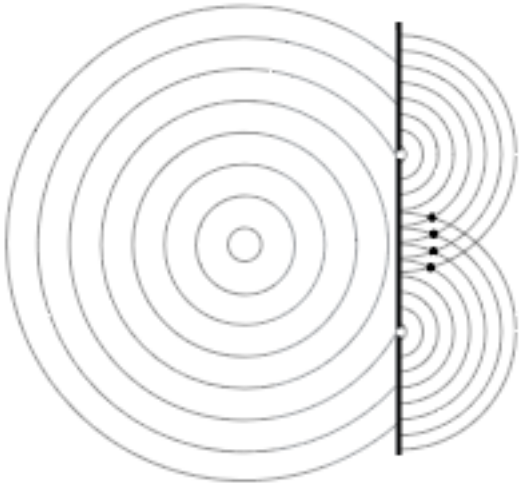
M—Il est passé de l'histoire à la physique quand son frère lui a parlé de la relativité.

A—Avant que je vous parle d'une hypothèse étonnante qu'il a proposée dans sa thèse de doctorat, je dois vous en dire un peu plus sur les ondes. Vous vous souvenez l'exemple que je vous ai donné, le caillou jeté dans un lac. Les molécules d'eau montent et descendent. L'énergie qui monte et descend les molécules et produit les rides circulaires se propage vers l'extérieur. Si vous lancez deux cailloux en même temps à des endroits différents, deux séries de rides apparaissent, se propagent et se rencontrent. Donnez-moi votre carnet, je vais dessiner.

Il est difficile lancer deux cailloux exactement en même temps, aussi on lance un seul caillou et on obtient une onde mère. Une barrière percée de deux trous intercepte l'onde mère. Deux ondes filles identiques naissent au même instant.

Quand la crête d'une vague coïncide avec celle d'une autre vague, on obtient un sommet plus haut. Quand un creux rencontre un autre creux, on a un trou plus profond. Quand une crête rencontre un creux, elle remplit le creux. J'ai indiqué quelques sommets par des points noirs. On appelle ce phénomène "interférences".

[1] Ça se prononce "de breuil", à peu près.



M—*Wow*! La prochaine fois que je me promène sur la plage, je regarderai les vagues de plus près. Je me demande si les surfeurs savent tout ça.

A—Près de la côte, les autres phénomènes interviennent, à cause de la pente du fond de la mer. Des physiciens surfeurs ont peut-être décrit complètement.

M—Et la marée ? Quelqu'un m'a dit qu'elle a un rapport avec la lune.

A—C'est vrai, la masse de la lune déforme l'espace de manière à affecter les océans. Vous pourriez passer toute votre vie à étudier la lune, je pense.

Maintenant je vais vous parler d'un docteur des yeux et physicien anglais, Thomas Young. En 1801, il se livre à des expériences avec la lumière pour étudier notre vision. Il coupe des fentes dans un bout de carton, comme deux yeux, et éclaire le carton avec une lampe. Un schéma d'interférence typique apparaît sur le mur derrière le carton : des bandes très lumineuses là où les crêtes ou les creux se renforcent, des bandes sombres là où les crêtes et les creux s'annulent. Jusque là, on ne savait pas bien si la lumière était faite d'ondes, la théorie de Huygens, ou de particules, l'opinion de Newton. L'expérience de Young a résolu l'incertitude en faveur des ondes. Jusqu'au jour où Planck découvre les quanta et je suggère la double nature possible de la lumière. Ce Thomas Young était un homme très malin. C'est lui qu a inventé le mot "énergie", par exemple.

Je vous ai dit que de Broglie a fait la proposition étonnante. Les particules matérielles, disons les électrons, ont la même personnalité double que la lumière, écrit-il dans sa thèse. Elles peuvent se conduire comme des ondes et produire des interférences. Langevin m'a envoyé la thèse. "Il a soulevé un coin du grand voile", lui ai-je répondu. Pour sa thèse de

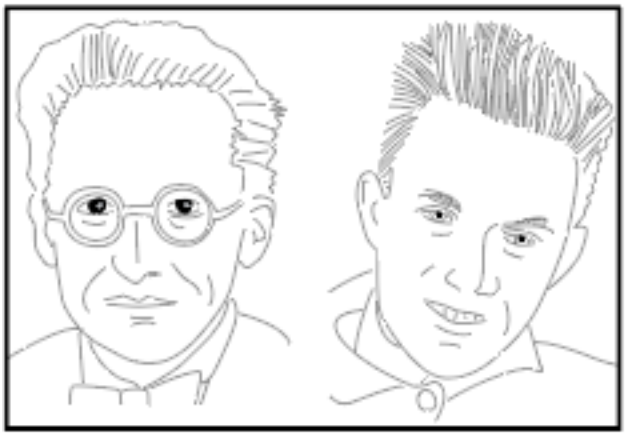
doctorat il a reçu le prix Nobel en 1929, très inhabituel. Quelques années plus tard, quelqu'un a prouvé qu'il avait vu juste. Savez-vous comment ?

M—Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

A—Eh bien, en réalisant l'expérience de Young avec des électrons.

Les "ondes matérielles" imaginées par de Broglie fascinaient mes jeunes collègues. Erwin Schrödinger, un physicien autrichien, écrit leur équation, la première étape d'une nouvelle branche de la physique qu'il appelle "mécanique ondulatoire". Il effectue un tour de magie qui fait apparaître les orbites stables de l'atome de Bohr à partir d'ondes "stationnaires".

Il restait une question à propos les ondes matérielles. Quel genre de bêtes sont-elles ? Qu'est-ce qui oscille ou vibre, exactement ? Max Born propose la réponse très étrange. Ce qui oscille, dit-il, c'est la probabilité que l'électron se trouve à un certain endroit. Les ondes matérielles deviennent des ondes de probabilité. Cette théorie extravagante fonde bien plus qu'une nouvelle branche de la physique. La mécanique ondulatoire est déjà dépassée. Born considère sa théorie le point de départ d'une science nouvelle, il l'appelle "mécanique quantique".



Erwin Schrödinger et Werner Heisenberg

Tout le monde accepte et admire cette théorie stupéfiante. Sauf moi.

– Nous ne savons pas où est l'électron, mais il est tout de même quelque part.

J'ai toujours pensé que la physique a pour but de rendre les choses claires. Maintenant, elles les rend floues. Un jeune physicien allemand, Werner Heisenberg, a même inscrit le flou dans la théorie. Selon son "princpe d'incertitude", nous devons renoncer à une partie

de la connaissance. Par exemple, si nous tentons de connaître avec plus de précision l'emplacement d'une particule, nous réduisons la précision avec laquelle nous connaissons sa vitesse. On peut comparer cela à ce qui se produit si vous voulez me photogaphier dans mon jardin avec un objectif ordinaire. Vous m'avez dit que vous savez utiliser un appareil photo, Marilyn.

M—Oh, vous me faites penser que je veux vous prendre en photo, Al.

A—Bon, quand vous me photographiez, soit je suis net et l'arrière du jardin est flou, soit l'arrière du jardin est net et je suis flou. Vous devez choisir. Vous ne pouvez pas avoir bien net devant et derrière, sauf avec un objectif spécial et beaucoup de lumière pour la grande profondeur de champ.

La lumière intervient aussi dans le principe d'incertitude. Pour observer ou mesurer quelque chose dans la nature, nous utilisons la lumière ou l'autre radiation analogue, par exemple les rayons X. Mais nous savons qu'un unique quantum d'énergie déloge un électron de sa place. Ainsi l'énergie que nous utilisons pour observer les choses suffit à les modifier. Nous ne pouvons pas savoir ce qu'elles sont toutes seules, quand personne ne les regarde.

La réalité disparaissait sous nos yeux comme le chat du Cheshire. Un sourire énigmatique flottait dans l'air. Cela ne dérangeait pas ces jeunes physiciens perdre le principe de causalité, qui dit qu'une même cause produit toujours les mêmes effets. Vous jouez au billard, Marilyn ?

M—Joe a voulu m'apprendre, sans trop de succès.

A—Si vous frappez la boule sous un certain angle et avec une certaine force, la physique classique vous permet de prononcer la prédiction précise. Si nous connaissons le présent, nous pouvons calculer l'avenir. Nous savons où sera la boule après un certain nombre de secondes et à quelle vitesse elle roulera. La nouvelle physique introduit la chance ou le hasard dans la prédiction. Démocrite le disait déjà : "Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité." Si la boule était un électron, vous pourriez seulement dire : "Il y a soixante pour cent de chance que la boule aille ici et quarante pour cent de chance qu'elle aille là." Ainsi, une même cause ne produit pas toujours le même effet. Parfois ici, parfois là. La loi de causalité était assez bonne pour Galilée et Newton. Selon Heisenberg, ce qui ne va pas dans la loi, ce n'est pas la seconde partie, calculer l'avenir, mais la première : nous ne pouvons pas connaître complètement le présent.

Max Born, il n'était pas si jeune, trois ans de moins que moi en vérité, voulait me convaincre que j'étais le père ou le grand-père de sa théorie. Il espérait sans doute que je lui donnerais ma bénédiction. "J'ai simplement suivi ton idée, m'a-t-il écrit. Tu as dit que la lumière était faite de quanta, et que l'onde lumineuse était une sorte de champ fantôme guidant les quanta. J'ai juste rendu l'onde matérielle un peu fantômatique." Je lui ai exposé ma perpexité dans ma réponse : "Mon cher Max, la mécanique quantique mérite sans doute le plus grand respect. Mais une voix intérieure me dit que nous n'y sommes pas encore. La théorie nous apporte beaucoup, mais elle ne nous rapproche pas vraiment du secret du Vieux. Pour ma part, je suis convaincu qu'il ne joue pas aux dés."

Cette lettre est devenue célèbre, au moins dans le petit monde de la physique. Je semblais refuser l'évolution de la science. Niels Bohr m'a donné le conseil ironique : "N'essayez pas dire à Dieu ce qu'il doit faire, Einstein !"

M—Vous ne vouliez pas dire à Dieu ce qu'il devait faire. Vous vouliez lui tirer les vers du nez. Cela avait marché une fois, pourquoi pas deux ?

A—Lui tirer les vers du nez ?

M—Deviner ses intentions.

A—*Ach*, oui, c'est ça. Nous essayons deviner ses intentions. C'est tout le but de la science.

Hedi, la femme de Max Born, était religieuse à sa façon. Max était peut-être religieux, lui aussi, mais il n'y avait pas de Dieu dans sa science. J'aimais discuter avec lui.

– Avec ta théorie, Max, la nature n'agit plus de manière rationnelle. Comment pourrais-je l'accepter ?

– Elle agit de manière rationnelle à notre échelle, mais ce qui se passe à l'échelle de l'atome obéit à d'autres règles. Imagine une grande compagnie d'assurances. Elle peut calculer ses gains et ses pertes et prévoir son budget pour l'année prochaine. Pourtant, chaque assuré vit dans l'incertitude.

– Si nous connaissions tous les paramètres de la vie d'un assuré, nous pourrions prévoir son avenir. Nous sommes incapables prévoir la réaction des particules parce que nous n'avons pas encore compris les lois auxquelles elles obéissent. Nous y arriverons un jour, j'en suis certain. Quand nous serons débarrasséss des probabilités, quand nous aurons trouvé une explication assez simple et claire pour qu'un enfant puisse la comprendre, tout le monde poussera un ouf de soulagement. C'est cette explication que je cherche.

– Tu crois encore que tu peux étudier les lois de la nature de manière objective. C'est impossible, Albert. La science est subjective. Tu n'es pas un spectateur assistant à une pièce de théâtre, mais un acteur participant à l'action. Tu ne peux pas décrire la réalité, mais seulement l'interaction entre la réalité et tes instruments. Nous ne serons jamais débarrassés des statistiques et des probabilités. L'incertitude se trouve au cœur même de la matière.

– Ce n'est pas de la physique, c'est de la métaphysique. Je crois que le monde existe objectivement et que nous pouvons le connaître.

– Ton entêtement à défendre l'existence objective des choses ressemble à un acte de foi. Quand tu m'écrivais que Dieu ne joue pas aux dés, je pensais que tu voulais parler de la nature. Maintenant je me demande si tu ne veux pas vraiment dire Dieu.

– Quiconque étudie la physique sérieusement finit par être convaincu qu'un esprit rationnel, infiniment supérieur au nôtre, se manifeste dans l'harmonie des lois de la nature. Ce qui est évident, c'est que cet esprit supérieur de ne préoccupe pas de nos misérables vies. Autrement dit, la morale, qui joue un rôle essentiel dans la vie humaine, n'a aucun rapport avec Dieu. L'idée d'un Dieu qui récompense ou punit sa crétaure, ou possède une volonté semblable à la nôtre, me paraît très infantile.

M—Vous semblez dire que Dieu existe, mais pas le diable. Vous ne nous envoyez pas en enfer quand nous pêchons, mais nous n'allons pas non plus au paradis. Avons-nous une âme ?

A—Démocrite, qui parlait du hasard et de la nécessité, a décrit l'univers de manière complète. "Il y a seuleent des atomes et du vide", disait-il. Donc, pas d'âmes. Des atomes et du vide. Tout le reste n'est qu'illusion.

M—Mais alors, Dieu ?

A—Je vois une merveilleuse harmonie dans la façon dont les atomes interagissent entre eux et avec le vide. Le principe derrière cette harmonie, je l'appelle Dieu. Je crois que tous les êtres humains partagent une émotion fondamentale qui leur permet de ressentir la mystérieuse harmonie. Cette émotion donne naissance à l'art et à la science véritables. Celui qui ne ressent pas l'émerveillement devant la magnifique structure de la réalité ne vaut pas mieux qu'une bougie éteinte. Le sentiment qu'une chose complètement rationnelle, à la beauté rayonnante, s'étend au delà de ce que nous pouvons perecevoir, ce sentiment constitue la vraie attitude religieuse. Avec cette définition, je suis un homme profondément religieux.

Ach, je dois quand même admettre que la mécanique quantique fonctionne très bien. Avec ses idées et ses équations, les physiciens ont fait les grandes découvertes. Je pense pourtant que c'est une sorte de théorie temporaire. Que, dans l'avenir, Dieu cessera de jouer aux dés.

M—Dieu ne peut pas vraiment jouer aux dés. Il sait quel nombre va sortir.

A—Ou nous pouvons dire : quand nous lançons le dé, nous ne savons pas quel numéro va sortir, mais Dieu sait. Si nous pouvions mesurer tous les paramètres, la force de nos doigts, l'épaisseur de l'air, si nous pouvions utiliser toute la puissance de ces nouvelles machines appelées "*computers*", nous trouverions certainement le nombre aussitôt que le dé s'échappe de notre main. Dans ce processus, le "hasard" est seulement apparent. Nous utilisons un tel mot parce que la complexité de l'événement dépasse nos moyens limités.

L'uranium, le radium et d'autres corps radioactifs émettent des électrons et d'autres particules. Disons que nous avons une certaine quantité d'uranium radioactif. Après un temps appelé "période" ou "demi-vie", la moitié de l'uranium a perdu sa radioactivité. Nous pouvons mesurer la période avec précision. Pour un certain matériau radioactif, c'est une minute, pour un autre c'est cent mille ans.

Ce que nous ignorons, c'est quelle moitié de l'uranium va cesser d'être radioactive à la fin de la demi-vie. Alors je vous prie considérer un atome d'uranium. La probabilité qu'il expulse un électron avant la fin de la demi-vie est cinquante pour cent. Il le fera, oui ou non ? Nous ne savons pas. Nous ne pouvons pas savoir, dit Heisenberg. Comme si l'atome d'uranium décidait lui-même. Je trouve difficile accepter cela.

M—Comme s'il avait un cerveau. Ou une âme ! On n'imagine pas que les atomes puissent avoir des caractères différents. Celui qui est toujours en retard, comme moi ! Je les vois pluitôt tous identiques, comme des briques.

A—Nous ignorons beaucoup de choses. Les atomes d'uranium sont nés dans des étoiles lointaines. L'un est peut-être beaucoup plus vieux que son voisin, alors il se dégrade plus tôt.

J'étais malheureux quand mes jeunes collègues poussaient la physique dans une direction qui me déplaisait. L'Université Hébraïque me décevait aussi. J'avais espéré qu'elle deviendrait un grand centre de recherche, mais les choses prenaient mauvaise tournure. Comme vous le savez, souvent les gens qui ont l'argent contrôlent les affaires humaines. Qui finance l'université ? Des juifs américains fortunés. Ils nomment directeur un rabbin raté. Sa famille en Amérique, très influente, voulait l'expédier le plus loin

possible parce qu'il faisait les grosses bêtises. À Jérusalem, il s'entoure, comme cela se passe souvent, de gens faibles et médiocres qui ne risquent pas le menacer. Par conséquent, le niveau de l'université demeure très bas. Je veux démissionner du conseil d'administration. Weizmann me supplie rester.

Alors que j'avais engendré un intitut de recherche mort-né à Jérusalem, un bébé splendide et vigoureux grandissait dans votre ville, Marilyn. Vous devinez ce que je veux dire, bien sûr.

M—Un bébé splendide et vigoureux à Los Angeles ? Je ne vois pas du tout.

A—Caltech ! Une des meilleures universités du monde.

M—Oh, Caltech. Je ne sais pas grand-chose de Caltech, à vrai dire, ni d'aucune autre univsersité.

A—Je crois, c'était une petite école professionnelle, pour les plombiers et les menuisiers, fondée au début du siècle. Les administrateurs ont décidé de faire une institution scientifique de première classe. En 1921, ils ont fait venir Robert Millikan de Chicago. Il a dirigé Caltech de 1921 à 1945. C'était un très bon physicien. Il a mesuré la charge de l'électron. Il a reçu le prix Nobel en 1923. Edwin Hubble, un grand astronome, enseignait aussi à Caltech. En 1925, Millikan et Hubble m'invitent à visiter Caltech. Je refuse, parce que j'ai promis à Weizmann de l'accompagner en Amérique du Sud. Je découvre un continent magnifique, un véritable paradis, mais je n'aurais jamais dû y aller. Je perds des mois à expliquer la relativité de nouveau dans des dizaines de villes et d'universités, et à faire le *shnorrer* pour convaincre nos juifs les plus riches de financer l'Université Hébraïque.

J'ai toujours pensé que j'ai manqué la chance de ma vie, ou au moins de ma demi-vie, quand j'ai reporté ma visite à Caltech. Hubble commençait regarder le ciel avec le grand télescope du Mont Wilson. Il allait bientôt découvrir que la Voie Lactée ne constituait pas tout l'univers, comme on le croyait, mais un petit groupement régional d'étoiles. Il examine des taches blanches que l'on prenait pour des nuages gazeux, il trouve partout des galaxies semblables à la Voie Lactée. Certaines sont très éloignées. On analyse avec un certain appareil la lumière émise par l'étoile, on peut savoir si elle se rapproche ou elle s'éloigne. Hubble observe que toutes les galaxies s'éloignent de la Voie Lactée. Plus elles sont loin, plus elles reculent vite.

Je vous ai dit qu'un mathématicien russe, Friedmann, a appliqué les équations de la relativité générale à l'univers et a déclaré qu'il grandissait. Maintenant, l'Abbé Lemaître, un jeune prêtre belge qui étudie l'astronomie à Boston propose une idée simple et évidente.

M—Un prêtre catholique ?

A—Pas le premier astronome en soutane : par exemple, Copernic. Vous devinez son idée ?

M—L'univers ressemble à une personne. Il grandit comme un enfant. Ensuite, il gardera la même taille, et à la fin il mourra.

A—Vous n'êtes pas tombée loin. Si l'univers est plus grand demain qu'aujourd'hui, cela veut dire qu'il était plus petit hier. La semaine dernière, encore plus petit. En remontant dans le temps, l'Abbé Lemaître voit l'univers rétrécir dans son imagination, et à la fin il n'est pas plus grand qu'un "atome primitif", ou "œuf cosmique", qui contient tout de même assez d'énergie pour devenir l'énorme univers que nous connaissons. Je trouve plutôt ironique qu'un prêtre découvre une explication physique de la création du monde, ou si vous préférez de sa genèse. Plus tard, mon ami George Gamow a décrit les phénomènes physiques qui ont pu se produire à l'origine de l'univers. Son collègue Fred Hoyle défendait une théorie différente. Pour se moquer de celle de Gamow, il disait "ton *Big Bang*". Le nom est resté.

Vous voyez, pendant que mes collègues en Allemagne ne s'occupaient que de mécanique quantique et avaient rangé la relativité générale dans un tiroir, ma théorie était bien vivante en Californie. Si je m'étais installé là-bas à ce moment, j'aurais travaillé avec Millikan and Hubble. Je suis sûr que je serais resté dans votre ville. Je n'aurais pas perdu mon temps et mon énergie à ma quête stérile du champ unifié. Le destin m'a souri quand j'étais jeune, ensuite il s'est moqué de moi.

M—Vous savez ce qu'on dit : avec des "si", on refait le monde. Si Jim, mon premier mari, ne s'était pas porté volontaire pour partir au loin, je serais restée mariée avec lui. Si vous aviez refusé d'aller à Berlin et de devenir académicien, vous habiteriez encore à Zurich avec Mileva. Nous ne serions ici ni l'un ni l'autre.

A—J'oublie ce qui aurait pu se passer et je vous dis ce qui s'est passé : après le triomphe de la relativité générale, presque tous mes bébés intellectuels sont morts en bas-âge et ont été enterrés dans le cimetière des faux espoirs.

M—Mais vous m'avez dit que vous avez travaillé à Caltech au début des années trente, non ?

A—Déjà trop tard. En 1925, l'université était jeune, prête à m'accueillir dans le corps enseignant pour bénéficier de mon prestige. En 1930, elle était devenue la grande institution, soutenue par des patrons et des politiciens importants, des gens qui ne voulaient pas d'un ami des bolchéviques. Ils ne choisissaient pas d'après le mérite, mais d'après des rumeurs. Je suis allé à Caltech plusieurs fois, mais je ne suis pas resté.

En Allemagne, seul Freundlich se souciait encore de la relativité. Il n'a jamais surmonté le ressentiment après la mission ratée en Crimée. Étant l'homme obstiné, il part dans le Pacifique sud observer une éclipse du soleil. Il photographie beaucoup plus d'étoiles qu'Eddington et efface les doutes qui pouvaient subsister à propos la déviation de la lumière par le soleil.

Il a bâti un observatoire sur le campus de l'université de Potsdam. Il espérait trouver dans la lumière de certaines très grosses étoiles le décalage vers le rouge prédit par la relativité générale. L'architecte de l'observatoire, Erich Mendelsohn, exploite les propriétés du béton pour construire une tour de vingt mètres qui ressemble à un concombre. Tout le monde l'appelle "la tour Einstein". Les étudiants disent en riant que sa géométrie est non-euclidienne. Les touristes viennent la regarder. Mes ennemis me blâment pour cette tour, comme si je l'avais conçue moi-même. Sa forme "juive", disent-ils, offense le bon goût allemand et prouve que je veux détruire les anciennes traditions germaniques. S'il est vrai que je me passe volontiers de certaines traditions germaniques, je n'aimais pas "ma" tour. J'ai toujours préféré l'art et l'architecture classiques. Freundlich et Mendelsohn ne m'ont jamais demandé mon avis, de toute façon..

M—La physique juive, l'architecture juive. Quand les nazis n'aimaient pas une chose, ils la qualifiaient de juive.

A—Et aujourd'hui, un écho de cela : quand les Américains n'aiment pas une chose, ils la disent communiste.

Mon voyage en Argentine m'a épuisé. En 1927, je ressens la vive douleur au côté gauche, un jour sans vent où je rame pour ramener le bateau. Je n'ai pas le temps voir un docteur, car je pars en Belgique assister au congrès Solvay la première fois depuis la guerre. Nous devons parler de mécanique quantique, le seul sujet qui intéresse les physiciens.

Nous habitons tous dans le même hôtel. Je prends le petit déjeuner avec Niels Bohr et les jeunes loups : Wolfgang Pauli, Werner Heisenberg, Paul Dirac. Je vous ai parlé de Bohr et Heisenberg déjà. Paul Dirac, un Anglais, a écrit la magnifique équation relativiste pour les électrons de haute énergie, qui approchent la vitesse de la lumière. Il était très étonné

quand il a trouvé deux solutions pour son équation. L'une est notre bon vieil électron, qui porte une charge électrique négative. L'autre est un électron positif ou "anti-électron". Dirac se demande si un tel animal existe. Eh bien, une année plus tard, quelqu'un le trouve dans les rayons cosmiques qui viennent de l'espace lointain et le baptise "positron". C'est le premier exemple de ce que nous appelons antimatière".

Pauli et Dirac

Pauli a suivi mes traces : il était autrichien mais enseignait au Polytechnikum de Zurich. C'est un homme étrange. Personne ne sait ce qu'il pense. Il a découvert comment les électrons occupent l'espace autour du noyau de l'atome. Deux électrons qui appartiennent à la même couche ne peuvent pas se trouver au même endroit s'ils ont le même "spin", une nouvelle caractéristique découverte par deux étudiants de Ehrenfest. Ce "principe d'exclusion de Pauli" explique pourquoi différents atomes comme l'hydrogène, le carbone et l'oxygène, sont, hmm, différents, comment ils interagissent dans les réactions chimiques pour fabriquer l'eau, le sel et les grandes créatures bizarres comme vous et moi ; et aussi, pourquoi ils ne peuvent pas se traverser les uns les autres bien qu'ils soient fait principalement de vide.

M—Les atomes sont faits de vide ?

A—Si le noyau d'un atome était une orange au milieu de Central Park, les électrons seraient des abeilles décrivant de grands cercles autour de l'orange, jusqu'à la lisière du parc. Beaucoup plus d'espace vide que de matière, vous comprenez. Mais le principe

d'exclusion de Pauli empêche d'autres électrons de rentrer dans le parc. C'est pourquoi cette tasse de café ne traverse pas la table, pourtant la masse énorme de la terre l'attire.

M—Vous m'avez dit qu'elle ne l'attire pas. Elle déforme l'espace ou je ne sais quoi.

A—*Ach*, nous utilisons toujours le vocabulaire de Newton. C'est commode. Laissez-nous encore quelques siècles pour changer nos vieilles habitudes.

Lorentz préside la conférence. Il a soixante-quatorze ans. C'est l'année avant sa mort. Il me demande prononcer le discours inaugural.

– Je vous prie nous donner les dernières nouvelles de la mécanique quantique, Professeur Einstein

– Je suis désolé, Herr Professor. Je ne me sens pas compétent. Je n'ai pris aucune part aux découvertes les plus récentes. Il y a deux raisons. La première est que les choses avancent trop vite pour moi. La seconde est que je n'approuve pas l'interprétation purement statistique sur laquelle ces nouvelles théories s'appuient.

Mes collègues paraissent déçus. J'ai joué un rôle décisif dans la naissance de l'hypothèse quantique. Ils espéraient me voir contribuer aux recherches en cours, ou au moins présenter mes objections en public. Ach, je ne peux en aucune façon tolérer certains exposés très étranges. Par exemple, ils discutent l'expérience de Young. Je vous en ai parlé : Young envoyait de la lumière à travers deux fentes et obtenait des interférences. Heisenberg et les autres prétendent qu'un photon ou un électron isolé "s'étale" et passe par les deux fentes à la fois, puis interfère avec lui-même, mais seulement si personne ne l'observe. La créature timide cesse auto-interférer dès que quelqu'un l'observe. Cela défie le sens commun, de toute évidence.

M—Nous acquérons le sens commun en apprenant à connaître le monde autour de nous. Votre monde atomique est complètement différent. Pourquoi notre sens commun s'y appliquerait-il ?

A—Vous avez raison. Notre sens commun ne devrait pas s'appliquer. Il nous aide à élaborer un modèle mental, peut-être. Notre sens esthétique intervient aussi. Je n'aime pas la question sans réponse, où est la foutue particule, je suppose.

Je garde le silence pendant les exposés, mais je ne peux pas m'empêcher de bavarder et de plaisanter avec mes jeunes amis pendant le dîner. Ma bonne humeur et un verre de vin ou deux stimulent mon esprit. Soudain, je vois une démonstration bien claire, fondée sur une expérience hypothétique subtile, qui met à mal le principe d'incertitude ou un autre pilier de la mécanique quantique. Tous les jeunes physiciens ont étudié auprès de Bohr à

Copenhague. Pendant qu'ils écoutent poliment mon discours, Bohr cesse de manger sa mousse au chocolat et grimace. Ehrenfest m'a raconté qu'il frappe à sa porte à une heure du matin.

– Juste un mot, Paul.

Il reste deux heures. Il arrive au petit déjeuner avec deux demi-lunes sombres sous des yeux rouges. Il sort un carnet de sa poche.

– Écoute, Albert…

Il démolit mon château de cartes avec un grand sourire. Au moins, j'ai mieux dormi que lui. J'improvise des nouveaux commentaires. Pendant la conférence du matin, les jeunes loups échangent des messages sur des bouts de papier, puis m'envoient des pages arrachées à leurs cahiers, couvertes de courbes et d'équations.

Souvent, mes objections ont une saveur philosophique.

– Même quand nous utilisons les outils mathématiques les plus abstraits, nous voulons décrire le monde réel. Une bonne théorie doit permettre de prédire ce qui se passe dans ce monde réel.

– À l'échelle de l'atome, il n'existe pas de réalité objective, répond Heisenberg. Nous ne pourrons jamais observer l'atome avec nos sens. Nous devons accepter de limiter notre connaissance à une série d'équations, une sorte de carte mathématique comparable à une carte géographique, sans espérer décrire un quelconque monde "réel".

Paul Ehrenfest est triste me voir rester sur la rive, refusant d'accompagner mes collègues qui poursuivaient leur navigation sur le fleuve de la science.

– C'est le monde à l'envers, Albert ! Tu contestes la mécanique quantique de la même manière que tes ennemis rejetaient la théorie de la relativité.

Heisenberg me raconte une histoire sur la théorie de la relativité.

– Je suis allé vous écouter à Leipzig en 1922. Quand je suis entré dans la salle, un émule de Lenard m'a tendu un tract disant que votre théorie était un ramassis de spéculations stupides, soutenu à bout de bras par les journaux juifs qui l'utilisaient comme bélier pour ébranler le génie allemand. Je ne connaissais pas bien votre théorie, mais j'ai pensé qu'elle était certainement juste, sinon Lenard n'aurait pas eu besoin de l'attaquer avec des arguments irrationnels. Il aurait présenté une simple réfutation scientifique.

M—Je n'espère pas comprendre toutes vos hypothèses et vos découvertes scientifiques, mais j'ai compris au moins une chose : la science n'est pas aussi rationnelle que je le

croyais. Il y a beaucoup d'émotions, de jalousie, de dépit et ainsi de suite. Ça me rappelle Hollywood !

A—Malgré mes désaccords avec ces jeunes savants, je les admirais. En tant qu'ancien lauréat du prix Nobel, je peux recommander des candidats pour le prix. J'ai recommandé Louis de Broglie (il l'a obtenu en 1929), puis Werner Heisenberg et Erwin Schrödinger (ils l'ont partagé en 1933).

Je vais toujours à Kiel pour perfectionner mon gyrocompas magnétique. C'est un appareil tellement efficace que le fabricant, Anschütz, le vend à presque toutes les marines du monde. Je veux dire, celles qui ont des sous-marins, bien sûr. Après la grande guerre, l'Allemagne n'a pas le droit de vendre les équipements militaires, aussi Anschütz fonde une compagnie séparée en Hollande. Il verse mes royalties dans un compte en banque que j'ouvre à Leyde. Cela m'a rendu service plus tard.

J'ai aussi travaillé sur un autre gadget magnétique. Elsa utilisait une glacière à l'ancienne mode. Vous êtes trop jeune, Marilyn.

M—Pas si jeune. Quand j'étais gosse, il y avait encore des glacières. Le camion qui livrait les pains de glace passait deux ou trois fois par semaine.

A—Elsa trouvait la livraison des pains de glace fastidieuse. Elle rêvait d'un réfrigérateur électrique. Je lui conseille garder la glacière.

– Les réfrigérateurs électriques utilisent des produits chimiques très dangereux. J'ai lu dans le journal qu'une famille entière est morte asphyxiée à cause d'une fuite.

– Puisque tu es le plus grand savant du monde, Albertle, tu devrais pouvoir inventer un meilleur réfrigérateur.

– Un meilleur réfrigérateur ? Pourquoi pas ?

Je travaille avec un jeune physicien hongrois, un homme très intelligent, Leo Szilard. Il a sonné à ma porte pour me montrer son projet de thèse, qui porte sur un aspect de la relativité. Nous sommes devenus amis. C'est un homme petit et grassouillet, qui porte les vêtements fripés et égare son peigne, si bien que sa chevelure est aussi désordonnée que la mienne. Notre réfrigérateur emploie une pompe électromagnétique. Le produit réfrigérant est le sodium fondu, qui est moins dangereux que les produits chimiques précédents, même s'il peut infliger les vilaines brûlures. La meilleure qualité de notre machine, elle fonctionne en silence. Nous mettons du temps à vérifier que toutes les parties sont bien étanches, pour éviter les fuites et les brûlures. Ensuite, nous prenons huit brevets. Mais déjà

la société Frigidaire a mis en vente le réfrigérateur électrique très sûr. Alors nous renonçons à améliorer la vie des ménagères.[1]

M—Une partie de moi-même désirait devenir une bonne ménagère américaine et une bonne mère de famille. J'aurais été la parfaite cliente pour votre réfrigérateur magnétique, Albert. Le reste de moi-même ne voulait pas renoncer à briller au firmament des stars de Hollywood. Fausses étoiles. Elles brillent comme de l'or, mais ce sont des étoiles de papier.[2]

A—De papier ?

M—Comme celles que l'on accroche au sapin de Noël, vous savez.

Après notre voyage au Japon, j'ai essayé d'être Mrs DiMaggio dans le restaurant de San Francisco. Les touristes venaient et prenaient ma photo et demandaient mon autographe. Le restaurant était toujours plein. Je ne peux pas dire que je découvrais l'ennui, car je l'avais déjà connu quand je passais mes journées à la maison à attendre Jim Dougherty. Vous savez quoi ? J'étais revenue à mon point de départ. Au moins, quand j'étais Mrs Dougherty, je pouvais repasser les chemises de Jim pour me distraire. Maintenant, une domestique mexicaine repassait les chemises. À vrai dire, je n'arrivais pas à oublier Arthur Miller. Je venais d'épouser Joe, mais je rêvais d'épouser Arthur. *Gosh*, cela n'avait pas de sens.

Le frère de Joe était patron de pêche, comme son autre frère, celui qui s'était noyé, et son père. Nous avons passé un jour en mer sur son chalutier. Joe était rouge de plaisir, moi verte.

Quand je voulais me promener dans les rues de San Francisco, je devais porter une perruque et des lunettes de soleil pour échapper à la folie de la foule. À Los Angeles, personne ne se promène dans les rues. À New York, personne ne vous regarde.

Puisque je suis une star, autant vivre comme une star. Je serais bête de renoncer au plaisir que j'ai ressenti, à la jouissance, quand l'amour de dix mille soldats m'a submergée comme un raz-de-marée brûlant. Et d'ailleurs, que dites-vous de ça, la Fox a soudain décidé de faire amende honorable. Tout le monde me disait qu'ils finiraient par m'appeler. Ils ne m'aimaient pas, mais ils aimaient l'argent que je leur rapportais. *Yeah*, ont-ils dit, *Pink Tights* était un scénario ridicule. Oublions-le. Rentrez au bercail, Marilyn. Nous avons

[1] Certaines centrales nucléaires utilisent le système de refroidissement mis au point par Einstein et Szilard.
[2] Elle utilise le mot "tinsel", qui désigne les décorations de l'arbre de Noël. "Tinseltown" est l'un des surnoms de Hollywood.

gardé votre loge. Nous doublons votre salaire. Nous avons commandé un scénario sur mesure pour vous : *The Seven Year Itch*.[1]

A—Ce que vous tournez maintenant.

M—Nous venons seulement de commencer.

Le projet était tenant, je devais en convenir. Une comédie pleine d'esprit, réalisée par un grand maître, Billy Wilder. *Okay* !

Comme le scénario n'était pas prêt, ils m'ont donné un rôle secondaire dans une comédie musicale minable, *There's No Business Like Show Business*[2]. Je n'avais même pas envie de me plaindre. Tout valait mieux que le restaurant italien. Je jouais une demoiselle de vestiaire dans un music-hall qui finit par monter sur les planches. J'avais cessé de travailler pendant un an, donc je devais me remettre sérieusement au chant et à la danse. On dit que pour rattraper une seule journée d'interruption, il faut deux journées de vocalises et de travail à la barre. J'avais aussi perdu l'habitude d'apprendre un texte par cœur. Nana Karger, chez qui je me réfugiais quand j'avais besoin de réconfort, disait que je devais me méfier de l'alcool et des somnifères si je voulais garder ma mémoire et ma voix.

La Fox avait ré-engagé Natasha Lytess pour me servir de coach, mais je commençais à me demander si j'avais vraiment besoin d'elle. Quand je suivais ses conseils, j'avais tendance à exagérer mes positions et mes gestes. Mon principal morceau dansé, qui aurait dû paraître provocant et sexy, frisait la vulgarité.

C'est aussi que je me disputais avec Joe. Nous habitions dans une grande maison à Beverly Hills. J'avais failli mourir d'ennui à San Francisco, c'était son tour de s'ennuyer en m'attendant. Il passait ses journées à regarder des stupides parties de baseball et des émissions de variétés à la télévision. Quand je rentrais à la maison, il était d'une humeur de chien.

A—Regarder le baseball toute la journée gâte le cerveau, c'est certain. Cette télévision ne me semble pas la si bonne invention, non plus.

M—*Gee*, il ne m'offrait vraiment pas l'affection et le soutien dont j'avais besoin. Il disait que je m'habillais comme une putain et que je jouais des rôles de putain dans mes films. Il disait que les gens de Hollywood étaient pires que des putains. Il refusait de les voir, donc je ne pouvais pas inviter mes amis chez nous. Je me sentais encore plus seule

[1] Sept ans de réflexion.
[2] La joyeuse parade.

que d'habitude, puisque je ne voyais même plus mes amis. Souvent, il cessait de me parler pendant des jours. Je ne savais pas pourquoi il était fâché.

– Quelque chose ne va pas, Joe ?

– Arrête de me harceler !

Son ton était menaçant. Il devenait parfois violent. Il m'insultait. Il me battait. Je ruminais l'échec de notre mariage et je n'arrivais pas à m'endormir. J'avais peur de devenir folle. Comment pouvais-je arrêter de prendre des somnifères ?

Quand *There's No Business Like Show Business* est sorti, les journalistes ont écrit des critiques assassines et mes fans ont été déçus.

Je me suis sentie beaucoup mieux dès que nous avons commencé à tourner *The Seven Year Itch*. Mr Wilder est un véritable génie. Il vient de Vienne, comme Otto Preminger, mais son accent allemand évoque les valses et les pâtisseries. Il porte un petit chapeau comique que personne d'autre ne pourrait arborer sans paraître ridicule.

A—Avez-vous dit "conique" ?

M—J'ai dit "comique", mais "conique" est peut-être juste aussi.

Billy Wilder est le deuxième réalisateur, après Howard Hawks, qui comprend comment mettre en valeur ma personnalité. Il me laisse le temps qu'il me faut pour trouver ma propre manière de jouer la scène. Au lieu de renvoyer Natasha, il la considère comme son alliée et s'adresse à elle quand je conteste sa façon de voir.

Je suis venue à New York pour la publicité, vous savez. *The Seven-Year Itch* raconte une histoire qui se passe à New York, donc nous avons prétendu tourner quelques scènes sur place, juste pour attirer la foule. Le studio espère que cette manœuvre publicitaire fera parler du film d'avance. Je joue la voisine pas très futée, mais plutôt séduisante, c'est-à-dire, euh, aussi belle que Marilyn Monroe, d'un homme marié, c'est Tom Ewell qui joue le rôle. Il est resté seul à New York pendant que sa femme est partie à la campagne pour échapper à la canicule. Nous avons tourné une petite scène dans une vraie maison de la 61ème rue. Quand nous travaillons dans un studio de Hollywood, le public n'assiste pas au tournage. À New York, comment vider une rue de ses passants ? Des centaines de badauds sont venus me voir. Même si des barrières les empêchaient de s'approcher, nous entendions leurs cris : "Marilyn ! Marilyn !" Nous enregistrerons les dialogues plus tard, à Hollywood.

Le principal événement a eu lieu un soir sur Lexington Avenue. Pour me rafraîchir, vous savez que la chaleur peut devenir infernale à New York en été, je vais chercher un courant d'air au dessus d'une grille d'aération du métro. Le zéphyr gonfle ma jupe blanche comme

un parachute. On voit mes jambes et même ma culotte. *Gosh*, le spectacle plaisait à la foule qui se pressait derrière les barrières. Je dis la foule, je peux dire les hommes. Ils attendaient là depuis des heures. Tous les journaux ont publié des photos. Pendant ce temps, des charpentiers construisent un décor à Hollywood pour que nous puissions tourner la vraie scène loin de cette agitation démente. Les puritains enragent comme Joe quand je montre mes cuisses. Leurs stations de radio disent que j'encourage la perversion sexuelle et que je suis la honte de l'Amérique. Des organisations de protection de la famille envoient des lettres incendiaires au studio et aux journaux. J'aimerais qu'on me respecte, mais je ne suis pas une femme respectable. Il paraît que cinquante millions d'hommes rêvent de tromper leur femme avec moi.

Vous connaissez Walter Winchell ?

A—Un acteur ?

M—Un journaliste vicieux, qui gagne une fortune en rapportant des rumeurs et des ragots. Il a appelé Joe à Beverly Hills et l'a convaincu de venir à New York, puis il l'a amené au faux tournage de Lexington Avenue juste pour voir et noter comment il réagirait. Qu'est-ce que vous croyez ? Joe est devenu fou quand il a vu des centaines d'hommes, ou peut-être des milliers, hurler et siffler pendant que sa femme leur montrait sa petite culotte.

– Que se passe-t-il ici, nom de Dieu ? a-t-il demandé.

Il a terminé la nuit dans un bar avec ses copains de baseball et de billard. Vous imaginez ces gars pleins de bière, ils se moquent de lui, ils jouent à qui dira la blague la plus vulgaire sur mes cuisses et le reste. Quand Joe est revenu à l'hôtel, il m'a insultée et il m'a battue plus fort que jamais. Whitey Snyder a fait appel à toutes les ressources de son art pour masquer mes bleus. J'ai appelé mon avocat. Je demanderai le divorce dès mon retour à Los Angeles. Je l'ai déjà annoncé aux journalistes. Nous avons été mariés huit mois.

A—Le divorce est une libération, mais aussi un échec.

M—Ce sera déjà mon second divorce. Joe est un brave homme, en vérité, mais il ne comprend pas du tout Hollywood. Je n'ai pas non plus cherché à comprendre le baseball. J'ai l'impression que c'est un jeu pour les gosses. Pourquoi des adultes perdent leur temps à y jouer et à le regarder ? Un grand mystère. Quand il devient jaloux et violent, c'est un enfant, je le vois bien.

A—J'ai divorcé une fois seulement. Mileva était jalouse, Elsa non. Notre union ressemblait à un partenariat, peut-être. Nous étions d'abord les bons amis. L'amour venait en plus.

M—Quand vous dites qu'elle n'était pas jalouse, dois-je en déduire que vous lui donniez des raisons de l'être ?

A—*Ach*, c'est venu plus tard. D'abord j'ai eu les troubles avec le cœur, non pas le cœur qui tombe amoureux, mais le muscle cardiaque. Alors elle m'a surveillé de près comme l'infirmière plutôt que comme la femme jalouse. Je vous ai parlé de la première alerte, quand je ramais en 1927. En mars 1928, je suis parti en Suisse, la station de montagne près de Davos, pour me reposer. Il y a là une école pour les pauvres enfants qui souffrent de tuberculose. Ils m'invitent donner une conférence et jouer du violon. Comment pourrais-je refuser ? Ensuite, j'accepte la grosse somme d'argent pour donner mon opinion comme expert en brevets à Leipzig. Pour revenir, je prends le train de Leipzig à Stuttgart, puis l'autre train de Stuttgart à Zurich, ensuite l'autocar de Zurich à Davos. À la fin, je grimpe le chemin escarpé et enneigé qui mène à mon chalet.

Je porte la valise qui ne contient pas beaucoup de vêtements, mais remplie de papiers pour l'expertise. Soudain, mes jambes ne veulent plus. "Nous n'allons pas plus loin", disent-elles. Je ne peux plus bouger. Je sens la vie s'écouler hors de moi comme l'eau quand on vide la baignoire. "Ainsi, le moment est venu", ai-je pensé. Eh bien, le moment n'était pas encore venu. Le Dr Zangger est arrivé de Zurich le lendemain matin. Vous vous souvenez, c'était mon ami et mon représentant, avec Michele Besso, dans mes rapports avec Mileva et les enfants. "Il s'est occupé de mon cadavre avec le plus grand dévouement, ai-je écrit à Besso. J'ai été bien près de claquer, d'ailleurs on ne peut pas repousser indéfiniment cette échéance." Zangger a appelé une ambulance et réservé un wagon-lit médical pour me rapatrier à Berlin.

J'ai fait venir le Dr Plesch. Il a décelé une péricardite, une inflammation de la membrane qui entoure le muscle cardiaque. Je connaissais deux docteurs fameux à Berlin. Dr Ehrmann a soigné mon ulcère, Dr. Katzenstein possédait le bateau à voile et je naviguais souvent avec lui. Ils ont critiqué mon choix.

– Comment pouvez-vous confier votre santé à ce Plesch ? Il ne sait rien.

– Personne ne sait rien. Le corps humain est un système trop complexe pour nos esprits limités. Le Dr Flesch donne de magnifiques dîners, où j'ai rencontré toutes les sortes de convives fascinants.

– C'est cela même. La vie mondaine l'intéresse plus que la médecine. J'ai entendu dire qu'il avait loué l'opéra pour un bal costumé.

M—Les médecins fameux ne manquent pas à Los Angeles. Je doute que l'un d'eux loue l'opéra pour donner un bal costumé.

A—Aucun savant ne fait cela non plus.

M—Un producteur de cinéma n'hésiterait pas une seconde, bien sûr..

A—Plesch m'a prescrit le repos et un régime sans sel, cela ne peut pas faire mal. Il m'a donné les conseils de bon sens.

– Vous devriez vous livrer l'exercice physique, professeur.

– Je joue le violon.

– Ce serait mieux la batterie ou la trompette.

Vous voyez, ce n'était pas le mauvais docteur.

Je suis resté couché trois mois. Elsa a loué une petite maison près de Lübeck pour ma convalescence. Je peux à peine marcher sur la plage, au moins je respire le bon air. Elsa était présidente honoraire d'une œuvre d'aide aux orphelins juifs. Elle a demandé la secrétaire de l'organisation, Rosa Dukas, si elle pouvait trouver une orpheline pour s'occuper mon courrier et mon téléphone pendant notre absence.

– Je ne sais pas si je peux trouver quelqu'un. Pourquoi ne publiez-vous pas l'annonce dans les journaux ?

– Je craindrais d'attirer la personne fascinée par l'homme célèbre, ou encore pire, le journaliste déguisé.

– Attendez, je pense à quelqu'un. Ma sœur Hélène avait le poste chez un éditeur, mais la société vient de faire faillite. Elle est libre.

Hélène Dukas est entrée dans ma chambre quelques jours avant notre départ à la mer. Elle était timide, surtout en me voyant couché dans mon lit.

– N'ayez pas peur d'une vieille dépouille, mademoiselle.

Elle a ri. Elle était si agréable et efficace qu'elle est toujours ma secrétaire aujourd'hui.

M—Oh, c'est la dame qui nous apporte le café.

A—Si je croyais à un Dieu personnel, je le remercierais de m'avoir offert une si merveilleuse, euh, quel serait le bon mot, factota ?

M—Un mot bizarre.

A—Le féminin de factotum. Elle vérifie que mes repas et ma chambre sont bien chauds. Elle garde pour elle les détails ennuyeux que je veux oublier et me rappelle les choses importantes dont je dois me souvenir.

M—Vous pourriez dire gouvernante. Quand votre femme était vivante, miss Dukas était juste une secrétaire. Maintenant, elle a repris certaines des tâches que votre femme accomplissait.

A—Elle s'occupait déjà de notre appartement pendant que je me reposais sur la mer Baltique. J'ai découvert que le repos complet est une activité plaisante. Assis dans une confortable chaise-longue, je regarde les oiseaux, les vagues, les nuages. Des mouvements parfaits, renouvelés sans fin. Je sentais que la contemplation de la nature m'aiderait à mieux la comprendre.

Depuis ma chaise-longue, j'ai annulé un voyage à Genève, où je devais assister à la réunion du Comité International pour la Coopération Intellectuelle. J'appartenais à un groupe qui tentait de fonder un bureau international de météorologie. Je me rendais donc utile, mais ce que j'aimais surtout dans ces réunions, c'est que j'y revoyais la chère Mme Curie et mes autres vieux amis. J'étais trop faible pour voyager. Je commençais aussi à me dire que j'avais accumulé les responsabilités et que cela m'empêchait d'avancer dans ma quête. J'ai démissionné du conseil d'administration de l'université hébraïque.

Pendant mon long séjour à la plage, j'ai conçu une nouvelle géométrie, à mi-chemin entre celle d'Euclide et celle de Riemann. Je croyais avoir trouvé un chemin qui conduisait à mon graal, le champ unifié. "Non seulement je me sens beaucoup mieux, ai-je écrit au Dr Zangger, mais je bénis ma maladie, qui m'a donné le temps de pondre un œuf extraordinaire dans le domaine de la relativité générale. L'oiseau qui va éclore se développera-t-il de façon harmonieuse ? Les dieux en décideront."

Elsa a écrit à un ami à Berlin. "Mon mari est très heureux. Il a trouvé la solution du problème qui l'occupait depuis si longtemps. Le rêve de toute sa vie est accompli." La nouvelle est parvenue je ne sais comment au New York Times. Ils ont publié le gros titre sur la première page : "Einstein sur le point d'annoncer une grande découverte !"

Nous sommes rentrés à Berlin à la fin de 1928. J'étais encore trop fatigué pour parler devant l'Académie. Max Planck a présenté ma théorie à ma place en janvier 1929. Les journalistes ne pouvaient pas comprendre mes équations, cela ne les empêchait pas de publier des titres absurdes : "Einstein résout l'énigme de l'univers !" J'ai été assez stupide pour accorder un entretien à un journaliste anglais.

– Maintenant, et seulement maintenant, nous savons qu'une même force propulse les électrons autour du noyau de l'atome, emporte notre globe dans sa course annuelle autour

de soleil, et nous apporte la lumière et la chaleur qui rendent la vie possible sur cette planète.

Cette annonce était prématurée. Nous ne savons toujours pas, Marilyn.

M—Saurons-nous jamais ?

A—Nous sommes encore au jardin d'enfants. Nous en saurons peut-être un peu plus un jour. Mais la vraie nature des choses, nous ne la connaîtrons jamais. Jamais.

Que nous puissions savoir quoi que ce soit est déjà le grand miracle. Nous construisons une sorte de modèle de l'univers. Plus nous l'étudions, mieux nous le comprenons. *Ach*, mais ce "le" dans ma phrase n'est pas l'univers réel. C'est seulement le modèle que nous avons inventé.

Mes collègues se demandaient si j'avais perdu la tête. Heisenberg, Dirac et Pauli sont célèbres pour leur esprit mordant. Pauli a la meilleure (ou la pire) réputation des trois. Il crie *Falsch* d'une manière terrifiante quand quelqu'un donne une réponse inexacte. Quand un étudiant donne une réponse qui ne vaut rien, il dit avec un ton méprisant et humiliant : "Ce n'est pas même faux." Il m'a envoyé une lettre virulente : "Dois-je vous féliciter ou vous exprimer mes condoléances ? Vous renoncez à votre propre interprétation de la déviation de la lumière par le soleil et de la précession du périhélie de Mercure. Voulez-vous démolir la théorie de la relativité générale ? Permettez-moi de rester fidèle à cette belle théorie, même si vous la trahissez. Je parie que dans moins d'un an, vous renoncerez à cette nouvelle lubie, comme vous avez renoncé à la précédente."

Il a perdu son pari. J'ai mis deux ans à jeter dans la corbeille ma tentative malheureuse. J'ai plaisanté quand je l'ai vu en 1932 : "Tu avais raison après tout, espèce de voyou !"

J'ai changé les équations. J'ai essayé une cinquième dimension[1]. Il y a vingt ans de cela. Je cherche toujours.

M—Vous pouvez décider d'ajouter une dimension ?

A—Sur le papier, tout est possible. Ensuite, la nature ricane et il y a une feuille froissée de plus dans la corbeille.

Même pour Einstein, le temps refuse de ralentir. Le 14 Mars 1929, j'ai atteint l'âge respectable de cinquante ans. J'ai reçu les télégrammes et les cadeaux de trois continents au moins. La Sorbonne m'a offert un doctorat honoraire, les sionistes ont planté un

[1] Il est parti d'une idée avancée par deux jeunes physiciens, Kaluza et Klein. L'ajout de dimensions supplémentaires est de nouveau envisagé aujourd'hui dans la théorie des "supercordes".

“bosquet Einstein” près de Jérusalem. Un paysan allemand m’a envoyé un paquet de tabac avec une note : “La quantité est *relativement* petite, mais je l’ai ramassé moi-même dans un bon *champ* !”

Je n’avais pas le droit fumer plus qu’une pipe par jour, à cause de mon cœur fragile.

– Encore à fumer ? demande Elsa.

– C’est la première.

– Je t’ai vu ce matin.

– Disons la deuxième.

– Au moins la quatrième.

– Tu prétends que tu sais compter mieux que moi ?

Pour échapper à l’assaut des journalistes, je me réfugie dans la maison de campagne, ou plutôt château de campagne, du Dr Plesch.

– Vous devriez posséder votre propre maison de campagne, Professeur Einstein.

– Mon appartement est assez grand.

– Là vous ne vous reposez pas. Mrs Einstein me dit que toutes les sortes de personnes sonnent à votre porte. Ensuite vous allez à l’université et à l’observatoire et à l’académie. Laissez-moi vous dire : en tant que votre médecin, je vous prescris l’acquisition d’une maison de campagne.

À force de donner les dîners et les bals, Plesch connaît les personnes influentes à Berlin. Il réussit à convaincre la mairie de m’offrir une maison sur un des lacs pour mon cinquantième anniversaire.

M—*Gee*, un beau cadeau. Et vous qui aimez la voile.

A—Attendez. Ce n’est que le début de l’histoire. Quand Plesch revient de sa première visite à la mairie, il me dit :

– J’ai dû expliquer au maire qui vous étiez. Il n’avait jamais entendu parler de vous.

C’est le mauvais augure, en vérité. Les gens disent au maire qui je suis et la municipalité trouve une petite résidence sur la rivière Havel. Elle appartient à un grand domaine, avec un château et des dépendances, que la ville vient d’acheter. Les journaux publient les photographies, “la maison d’Einstein”. À côté se trouve un verger en fleurs, cela paraît le petit paradis. Je sors encore très peu, donc Elsa va sans moi. Elle veut vérifier s’il faut effectuer des travaux, si la maison est loin du tramway, vous voyez. Elle revient avec la lueur malicieuse dans le regard. Elle rit.

– Et alors, la maison ? Que se passe-t-il ? Quelque chose est drôle ?

– Tu aimerais beaucoup la maison, Albertle. Elle est parfaite, absolument parfaite. Encore plus belle que sur les images. Le photographe a seulement oublié montrer les locataires.

– Locataires ?

– Des gens très déplaisants, avec ça. Les anciens propriétaires du château. M'ont dit que je n'avais rien à faire chez eux. Quand ils ont vendu le château, ils ont gardé un bail de dix ans sur la dépendance.

La mairie présente ses humbles excuses. Les journaux se moquent des employés municipaux stupides. Le maire est embarrassé. La mairie trouve un terrain au bord d'un lac. Il n'y a pas de locataire parce qu'il n'y a pas de maison. La mairie pense je suis assez riche pour bâtir ma propre villa. Alors d'autres personnes déplaisantes interviennent : des voisins dont le titre de propriété garantit une "vue imprenable". Il est interdit de construire sur le terrain. Je peux acheter une tente et camper.

M—Vous dites que les journaux se sont moqués. Si ce genre de plaisanterie arrivait ici, les journaux se moqueraient aussi, mais ensuite ils enverraient leurs reporters pour aller au fond des choses.

A—Aller au fond des choses… La presse américaine est unique. *Ach*, l'histoire est amusante un moment, ensuite elle devient ennuyeuse. La mairie trouve un terrain éloigné de l'eau, mais proche d'un dépôt d'autobus très bruyant. Ils n'arrivent pas à trouver une maison tranquille au bord de l'eau. Pour sortir de la confusion, ils suggèrent je cherche un terrain moi-même. La ville l'achètera et je bâtirai la maison. Des personnes lisent cela dans le journal et m'envoient les photographies d'un terrain magnifique, un huitième d'hectare entre un bois et le lac Wannsee, au village de Caputh près de Potsdam. Ils demandent vingt mille marks. Je tombe amoureux de l'endroit aussitôt. La situation au bord du lac est bien préférable à celle de la première maison. Un jeune architecte, espérant profiter de ma célébrité, m'apporte un projet bien conçu, une maison en bois simple et confortable dans le style moderne *Bauhaus*.

Et alors quoi ? La mairie doit trouver l'argent pour acheter le terrain. Ce n'est pas aussi facile que de donner une maison qui appartient déjà à la ville. Il faut décider, et voter, de retirer vingt mille marks des fonds d'acquisition de terrains "pour honorer le Professeur Einstein à l'occasion de son cinquantième anniversaire". Les conseillers municipaux nationalistes et nazis demandent si je mérite un tel cadeau. Ils discutent et débattent, si bien que le conseil municipal décide de reporter la décision à la prochaine session. Des amis

bien informés me disent que les bureaucrates qui ont trouvé des maisons occupées et des terrains inconstructibles n'étaient ni incompétents, ni négligents, mais savaient ce qu'ils faisaient depuis le début. Ils admiraient Hitler, voilà le fond des choses.

J'écris au maire. "Cher M. le Maire, je remercie le conseil municipal pour ses intentions généreuses. Cependant, la vie est courte et les autorités travaillent lentement. La date de mon anniversaire appartient déjà au passé. Je vous prie, par conséquent, de renoncer à l'idée de m'offrir un cadeau."

J'ai acheté le terrain de Caputh avec mes économies. Le jeune architecte a construit la maison. Il a insisté pour installer le comble du luxe moderne : le chauffage central et l'eau chaude à volonté. Mes amis, plus généreux que la mairie, m'ont offert un bateau superbe, avec une cabine plaquée d'acajou et même des toilettes, le *Tümmler*—ce qui signifie, je crois, Marsouin. J'aimais tant la maison et le bateau que je me suis installé à Caputh, revenant de plus en plus rarement dans le bruit et l'agitation de la ville. Le résultat de ce complot nazi maladroit, j'ai connu les années les plus heureuses de ma vie. C'est-à-dire, jusqu'au moment où leur complot suivant m'a envoyé à Princeton, où je suis très heureux aussi.

M—Vous avez été heureux au bord du lac dans ce que vous appelez "une maison en bois simple et confortable". Cela pourrait aussi bien décrire cette maison-ci, non ?

A—La maison de Caputh est taillée sur mesure, pour ainsi dire, de sorte que je l'apprécie énormément. Par la grande fenêtre de mon bureau, je vois le lac, avec mon Tümmler amarré à sa jetée. L'eau frissonne au vent et s'assombrit quand des nuages traversent le ciel. Au lieu des hoquets et des barrissements des camions dans la rue, j'entends le murmure des feuilles et le chant des oiseaux. Mon cœur se sent si serein qu'il cesse de me tourmenter. Les gens savent que je ne vais pas volontiers à Berlin. Quand ils ont besoin de me voir, ils viennent au lac. Il y a une chambre pour Elsa et une pour moi, qui me sert aussi de bureau. Et encore une chambre pour notre bonne et deux pour nos amis proches : les filles d'Elsa, mes fils, ma sœur Maja, Max Born et Hedi, Philip Frank et sa femme, et ainsi de suite.

Ah, vous vous souvenez que nous avons parlé de femmes jalouses ? Voici le moment où Elsa pourrait se montrer jalouse. Le lac est relié à d'autres lacs par la rivière Havel et des canaux. Je prends mon bateau et je l'amarre à la jetée de Toni Mendel. C'est une veuve joyeuse qui possède une grande maison et une grande voiture. Le jeune architecte, celui qui a dessiné ma maison, dit à des journalistes que j'attire les femmes comme un aimant

attire la limaille de fer. C'est une exagération. Étant célèbre, j'attire sans doute certaines femmes malgré moi. Je suis parfois trop faible pour résister à la tentation.

M—Votre femme le savait ?

A—Vous avez remarqué, nous dormons dans les chambres séparées. Souvent, elle reste à Berlin. Elle aime les distractions diverses de la ville. De plus, elle a plaisir à voir ses filles et ses petits-enfants. Je mange ce qu'elle me laisse, ensuite après un temps je commence à avoir faim. Alors je traverse le lac et je mange avec Toni et je passe la nuit avec elle plutôt que de mener le bateau dans le noir. Aussi, j'ai besoin de son automobile et de son chauffeur, car je dois tout de même aller à l'Académie. Parfois, Elsa est à Caputh et moi je dois passer la soirée à Berlin. Toni vient me chercher dans sa grosse voiture. Elsa se fâche et refuse de me donner l'argent de poche pour la soirée.

M—Je peux la comprendre.

A—Après Toni est venue Estie, puis Grete. Que peut Elsa, sinon hausser les épaules et se résigner ? Elle déteste Grete encore plus que les autres, je dois dire, parce qu'elle est jeune et jolie. Ce que les juifs appellent une *shiksa*, avec les cheveux blonds comme vous, Marilyn. *The Seven-Year Itch*, c'est ça ?[1]

M—Oui.

A—L'institution du mariage prétend changer une étincelle de passion en un feu durable, mais cela ne se peut pas. Un peu plus de sept ans nous étions mariés, mais depuis quinze ans nous étions proches. Nous n'étions pas jeunes. Pour les jeunes gens qui tombent amoureux et se marient, je crois que la passion peut flamboyer encore après sept ans. Je dirais "la démangeaison de vingt ans, ou trente ans". Le nombre est trop grand pour votre film de Hollywood, bien sûr, les personnages seraient trop vieux. Mais c'est ce que la nature a prévu, je pense. Si la nature voulait que les hommes et les femmes passent toute leur vie à deux, la société n'aurait pas besoin d'édicter autant de règles pour les maintenir ensemble. Connaissez-vous les écrits de Schopenauer, Marilyn?

M—Je lis plus de livres qu'auparavant, mais j'ai un gros retard à rattrapper.

A—C'est un philosophe allemand au début du XIXème siècle. Quand j'allais au lycée, je pensais étudier à l'université et devenir professeur, mais je n'avais pas décidé si j'étudierais la physique ou la philosophie. J'aimais notre grand philosophe allemand Immanuel

[1] *Sept ans de réflexion* est une traduction particulièrement inepte. Le titre signifie "la démangeaison des sept ans". Je propose *Sept ans de fidélité*.

Kant. Ses idées abstraites tournées vers un monde idéal, loin de la vie courante, me convenaient car j'était un jeune homme qui ne savait rien de la vie courante. Plus tard, j'en suis venu à considérer ce genre de philosophie aussi inutile qu'un jeu de l'esprit, comme les échecs ou les mathématiques pures. Je préférais Schopenauer, qui observe avec attention la vie réelle. Que voit-il ? Les êtres humains sont des animaux à deux pattes, marionnettes de la nature. Que vous appeliez le marionnettiste Dieu ou Nature ne fait aucune différence. Il veut de nous une chose : que nous nous reproduisions. Nous grandissons et mangeons et apprenons toutes les sortes de tours dans le seul but de séduire la personne de l'autre sexe pour nous reproduire. Le Dr Freud a donné un nom à ce besoin de nous reproduire : libido.

M—Je ne connais ni Kant ni *Shopping Hour*, mais je connais la libido. C'est le principal carburant à Hollywood.

A—Vous m'avez dit que vous avez eu les liaisons avec les hommes plus âgés. Eh bien, la nature joue un tour cruel aux femmes : elles ne peuvent se reproduire que jusqu'à un certain âge. Ainsi un homme épouse sa jolie fiancée, trente ans plus tard il se réveille un matin et il voit une femme de cinquante ans dans son lit. La nature veut toujours qu'il se reproduise, vous savez. C'est pourquoi il ne peut s'empêcher de regarder les femmes plus jeunes.

M—*Hey*, attendez. Quand vous vous êtes installé dans l'appartement d'Elsa à Berlin, elle avait quel âge ?

A—Quarante ans peut-être.

M—Vous n'obéissiez pas à la nature.

A—Mon esprit faisait les plans pour ma vie d'une certaine manière, mais dix ans plus tard mon corps ressent la démangeaison et je traverse le lac en bateau.

Je vais vous dire la chose que personne ne sait. J'ai bien pensé, Elsa est peut-être trop vieille. Elle avait trois ans de plus, je vous ai dit. Nous vivions ensemble, en attendant que Mileva accepte de divorcer. Enfin elle a accepté et j'ai épousé Elsa. Eh bien, à la dernière minute, une pensée étrange me traverse l'esprit, venant de je ne sais où. Pourquoi ne pas épouser plutôt Ilse ?

M—Sa fille ? Votre secrétaire avant miss Lukas ?

A—Bah, la pensée a juste traversé et elle est repartie. Ilse s'est mariée avec quelqu'un d'autre. Elle a cessé de travailler pour l'Institut de physique Kaiser Wilhelm, et d'ailleurs

moi aussi. Il s'est développé après la guerre, de sorte qu'il a acquis un budget et une équipe. La responsabilité devenait trop grande pour moi, je l'ai cédée à mon ami Max von Laue.

M—Vous hésitiez de nouveau entre Elsa et une femme plus jeune quand vous traversiez le lac.

A—Je cédais les sollicitations de la nature, mais Elsa restait ma proche compagne.

Oh, je dois vous parler d'une autre *shiksa* qui est devenue mon amie en 1929. Je vais à Leyde pour donner ma conférence annuelle à l'université et voir la chère famille Ehrenfest. À Lorentz, mon bon maître, j'ai rendu visite une dernière fois en 1928 pour ses obsèques, hélas. Comme la Hollande est voisine de la Belgique, je passe quelques jours à Anvers chez mon oncle Caesar Koch, le frère de ma mère. La reine Elizabeth de Belgique a entendu que je visite son pays, alors elle m'invite au palais royal de Laeken, près de Bruxelles, pour jouer un peu de musique. Le chauffeur royal doit m'attendre à la gare de Bruxelles. J'ignore comment il imagine un professeur, mais il n'en voit aucun. Juste un vieux vagabond qui porte un violon. Bah, il rentre au palais. J'entre dans un café et je demande si je peux utiliser le téléphone. Je m'adresse à l'opératrice dans mon meilleur français.

– Hallo, mamoiselle? Je veux la reine Elizabeth parler !

Les gens dans le café attendent qu'une ambulance vienne me chercher pour m'emmener à l'asile de fous. Ils sont un peu étonnés quand la limousine royale s'arrête devant le café.

Elizabeth est une princesse bavaroise. Elle a grandi à Munich, comme moi, à la même époque à peu près, et elle joue aussi le violon. Nous avons tous les deux rejeté nos racines allemandes. Malgré son origine, elle a condamné la barbarie allemande pendant la première guerre mondiale, cela lui vaut la grande popularité en Belgique.

Nous jouons les solos du double concerto de violon de Bach, puis buvons le thé dans le jardin pendant que je tente expliquer la relativité. Je reste dîner. Nous mangeons les œufs et les épinards. La reine est végétarienne et aime les choses simples. Il n'y a pas de domestiques, nous nous servons nous-mêmes. Le roi Albert est en voyage officiel quelque part. Quand je suis revenu à Berlin, j'ai reçu des photographies prises par une dame de compagnie quand nous jouons le violon, avec une lettre du roi disant qu'il regrette ne m'avoir pas rencontré. La reine a ajouté une phrase : "Je n'oublierai jamais que vous êtes descendu des cimes de votre savoir pour me laisser entrevoir le sens de votre fascinante théorie."

Tant que j'ai vécu en Europe, encore quatre ans, j'ai joué du violon chaque année avec la reine entre ma conférence de Leyde et ma visite en Amérique. Je ne l'ai pas vue depuis

vingt ans, mais nous échangeons toujours les lettres. La vie s'est montrée cruelle avec elle. Son mari le roi est mort dans un accident de montagne. Son fils le nouveau roi ne s'est pas opposé aux Allemands dans la seconde guerre mondiale aussi fermement qu'elle dans la première. La conséquence, il a dû abdiquer après la guerre et partir en exil. Le petit-fils de la reine règne sur la Belgique aujourd'hui.

M—Pourquoi alliez-vous en Amérique ? Vous m'avez dit que vous aviez trouvé le paradis à Caputh. C'était avant Hitler, non ?

A—Le président du conseil d'administration de Caltech vient me voir à Berlin. Robert Millikan, Edwin Hubble et Richard Tolman (un professeur de physique mathématique qui veut évaluer la taille de l'univers) m'invitent à venir échanger les idées. Un businessman offre une bourse pour le prix du voyage, un séjour de deux mois et un salaire de sept mille dollars. J'accepte parce que les choses extraordinaires se passent là-bas. Pendant que je patauge dans le marécage de mes recherches, les équipes de Pasadena et de l'observatoire sur le mont Wilson avancent à pas de géant. La nouvelle cosmologie attire les jeunes astronomes brillants. Ils tentent répondre à des questions fondamentales. Quel est l'âge de l'univers ? Son expansion peut-elle se poursuivre encore et encore ? À moins que le processus ne s'inverse. L'univers va-t-il alors rétrécir jusqu'à la taille d'un atome ?

On ne peut pas naviguer sur un lac gelé, vous savez. Je dois choisir entre l'hiver prussien et la Californie plus sept mille dollars.

L'Amérique se réjouit me revoir. Les Américains ne me considèrent pas l'expert en équations tensorielles ou brevets, mais en religion. Le New York Times a publié ma réponse au rabbin qui voulait savoir si je crois en Dieu. Pour célébrer l'occasion de mon voyage, ils m'ont commandé l'article sur la science et la religion. Je distingue trois étapes du développement religieux. La première, chez les peuples primitifs, une religion de la peur. Ensuite, une religion morale. Dans les cultures contemporaines les plus avancées, un sens religieux cosmique qui n'a besoin ni de dogmes ni d'un Dieu créé à l'image de l'homme. Ce sentiment d'harmonie cosmique, de l'ordre miraculeux qui se manifeste dans la nature, est le ressort le plus fort et le plus noble de la recherche scientifique, de sorte que les seuls êtres humains profondément religieux de notre âge matérialiste sont les chercheurs scientifiques sincères. Nous ne tentons pas de communiquer avec un Dieu dont nous ne savons rien, mais passons notre vie à étudier sa création, émerveillés par ce que nous observons et découvrons.

J'ai exprimé honnêtement ce que je crois. Plusieurs rabbins et pasteurs progressistes m'approuvent, mais certains lecteurs du New York Times protestent parce que leur journal a publié un texte subversif, blasphématoire, anti-religieux et donc anti-américain.

M—Ils sont coincés à l'étape des peuples primitifs, vous savez. Quand une chose affreuse arrive à quelqu'un, ils pensent que Dieu le punit pour ses péchés. Ensuite ils prient et s'attendent à ce que Dieu les récompense pour leur bonne conduite.

A—C'est très naïf et infantile. Ils voient Dieu comme un père. Toutes nos actions sont expliquées par la causalité, avec des causes externes ou internes, donc la récompense ou la punition pour nos actions serait injuste et stupide.

J'ai donné ma conférence à Leyde et salué Ehrenfest. J'ai assisté au congrès Solvay à Bruxelles, où j'ai cru avoir enfin réfuté la mécanique quantique avant que Bohr réfute ma réfutation, comme d'habitude. J'ai joué le violon avec la reine et rencontré son mari, Albert. Et puis j'ai embarqué à Anvers sur le paquebot Belgenland.

M—Je ne suis pas sûre de pouvoir trouver la Belgique sur une carte. Je ne suis jamais allée en Europe, vous savez.

A—Vous êtes jeune encore. J'avais quarante ans déjà quand j'ai traversé pour la première fois avec Weizmann. Cinquante et un ans la deuxième fois, à la fin de 1930, pour aller à San Diego et Los Angeles par le canal de Panama. Cinq personnes voyageaient avec moi. Elsa, sa fille Ilse et son mari, Helen Dukas et Walther Mayer, mon calculateur.

Je vous ai dit, au lycée je considérais les mathématiques une activité plaisante mais inutile, comme les échecs ou les mots croisés. J'utilise très peu les mathématiques dans la relativité restreinte. Mais quand j'élargis la perspective pour la relativité générale, j'ai besoin apprendre les mathématiques avancées. La seule manière de bâtir la nouvelle théorie, c'est avec les équations. Je regrette avoir été l'étudiant si négligent au Polytechnikum. Au lieu d'assister aux cours de mathématiques, je me contentais lire les notes de Grossmann.

Maintenant, je savais bien, si je voulais trouver les diamants enfouis du champ unifié, je devais creuser une montagne d'équations. Je me sentais le mineur paresseux, aussi j'ai pris l'habitude de travailler avec un as des mathématiques. Il déblaie la gangue des nombres, ainsi je peux plonger plus vite vers les idées profondes. Mayer était un mathématicien magnifique. Il méritait le poste de professeur, mais ne l'obtenait pas parce qu'il était juif. Avec lui, une fois de plus, j'explorais une formule nouvelle de champ unifié.

Vous vous souvenez, j'ai voyagé en première classe dix ans plus tôt. Le businessman est si généreux que nous occupons une suite de trois pièces sur le pont supérieur. Un steward se tient devant la porte pour satisfaire nos moindres désirs. Ce luxe excessif me gêne. Je me sens un imposteur. Je n'ai pas les vêtements qui conviennent pour le sacrement du dîner. Je me regarde dans le miroir et je vois un paysan déguisé. *Ach*, je trouve tout de même les trois pièces commodes. J'en sors aussi rarement que possible, car tous les passagers veulent me photographier et me demander des autographes.

Quand nous avons quitté la Belgique, j'ai demandé aux journalistes s'occuper des événements importants qui se passent dans le monde plutôt que de me téléphoner au milieu de l'océan, au milieu de la nuit, pour me demander si je dors bien.

M—Vous dormiez bien ?

A—Quand ce n'est pas le cas, je sors sur le pont. Le ciel ressemble à un drap de soie noire brodé d'étoiles d'argent. Il n'existe pas meilleur endroit que l'océan pour contempler la profondeur de l'espace et réfléchir les grandes questions. J'ai passé l'âge de découvrir les choses nouvelles et atteint celui de méditer.

Je n'ai pas demandé les journalistes américains de me laisser tranquille. Ils n'arrêtent pas d'envoyer les télégrammes, si bien que les opérateurs radio du paquebot ruissellent de sueur comme les dauphins qui nagent le long de la coque.

M—Des dauphins en sueur ?

A—Je veux dire, l'eau salée ruisselle sur la peau.

Quand nous approchons de New York, des flottilles de vedettes rapides portant les reporters et les photographes nous attaquent. Les reporters se précipitent sur moi comme la meute de loups. Peu avant, six millions de personnes ont voté pour le parti nazi aux élections générales. Le nombre de nazis au parlement a sauté de douze à cent sept. Certains journalistes me demandent ce que je pense de Hitler.

– Je ne connais pas personnellement Herr Hitler. il prospère sur l'estomac vide de l'Allemagne. Dès que la situation économique s'arrangera, on ne parlera plus de lui.

– Professeur Einstein, professeur Einstein ! Existe-t-il une relation entre la science et la métaphysique ?

– La science, c'est de la métaphysique.

– La religion peut-elle apporter la paix dans le monde ?

– Elle ne l'a pas fait jusqu'ici. Au sujet de l'avenir, je ne suis pas prophète. Je crois que votre grand pays, mes amis, avec sa richesse et sa puissance, pourrait vraiment éliminer la tradition affreuse de la violence militaire.

M—Le monde a déjà connu des pays riches et puissants. Je suis sûre qu'ils ont fait la guerre comme les autres. Ou peut-être plus que les autres.

A—L'Amérique est unique. Les gens qui fuyaient la tyrannie sont partis là pour bâtir un meilleur monde. Le projet porte encore l'espoir.

Les journalistes étaient enchantés. Ils posaient toutes les sortes de questions stupides, auxquelles je répondais par les plaisanteries faciles. J'envisageais me cacher dans le coffre-fort du commissaire de bord, mais alors ils auraient photographié le coffre.

L'escale de New York durait cinq jours. Je voulais rester à bord.

– Pourquoi débarquer ? ai-je demandé à Elsa. Je connais New York déjà. Je préfère éviter les foules bruyantes et les discours inutiles.

Croyais-je vraiment pouvoir rester cinq jours à bord ? Une fois de plus, je suis le savant naïf. Les gens ont prévu pour moi un emploi du temps détaillé du matin au soir. Le maire me donne les clés de la ville, ainsi je suis citoyen d'honneur de New York. Les juifs attendent un discours et les pacifistes aussi. Aux pacifistes je révèle ma grande idée.

– Sous le régime actuel, toute personne peut être contrainte assassiner au nom de son pays. Le meilleur moyen de s'opposer à la guerre, c'est refuser le service militaire en temps de paix déjà. S'opposer au gouvernement qui veut vous forcer accomplir des actes criminels est illégal peut-être, mais légitime à mon avis. Si seulement deux pour cent des appelés refusent de servir et exigent que les conflits internationaux soient résolus par la façon pacifique, les gouvernements ne sauront pas quoi faire.

Les journaux nombreux reproduitsent ce discours. Des entrepreneurs malins impriment "deux pour cent" sur des boutons, que des étudiants et d'autres jeunes gens accrochent au revers de leur veste.

Le pasteur de Riverside Church m'invite à voir ma statue au milieu d'une longue série de savants, de philosophes, d'artistes qui ont "enrichi le monde". Je suis flatté côtoyer Moïse, Kant, Beethoven et beaucoup d'autres. J'interroge le pasteur.

– Suis-je la seule personne vivante parmi tous ces grands hommes ?

– Oui, c'est exact, professeur.

– Alors je dois me conduire bien comme il faut.

Je suis heureux de quitter New York. Mes congénères humains m'aiment trop. Je me sens flatté mais épuisé.

M—Au moins ils aiment Albert Einstein et vous êtes en réalité Albert Einstein. Dans mon cas, ils aiment la mauvaise personne. Même pas une personne : une image qu'ils ont vue sur un écran. Je ne suis pas vraiment Marilyn. Je suis Norma Jean.

A—Ah, mais vous pouvez cesser être Marilyn et devenir de nouveau Norma Jean. Alors ils ne vous embêteront plus. Tandis que moi, je ne peux cesser être Albert Einstein.

Je passe quelques heures à terre à Cuba. Je note que le luxe le plus indécent côtoie la pauvreté la plus abjecte, affectant surtout les gens de couleur. Puis nous sautons du Golfe du Mexique à l'océan Pacifique par dessus l'épine dorsale du continent américain. Alors que le canal de Suez serpente à travers un désert tout plat, le canal de Panama escalade des montagnes boisées en empruntant un escalier dont les marches sont des écluses. Une belle preuve de l'ingéniosité humaine, l'écluse. Le capitaine nous montre un fait curieux : en raison de la forme tordue de l'isthme de Panama, le soleil se lève au-dessus de l'océan Pacifique et se couche au-dessus de l'Atlantique.

Les deux océans ont des niveaux différents. Personne ne sait pourquoi. Nous savons aussi peu de choses sur la géologie de la terre, les courants océaniques, les volcans sous-marins, que sur la naissance des étoiles. Les savants ont de quoi s'occuper pendant des siècles.

Quand nous arrivons à San Diego, la furie des journalistes est telle que deux d'entre eux tombent à l'eau. Je réponds à une vieille question.

– Professeur, existe-t-il des hommes ailleurs dans l'univers ?

– Des hommes ? D'autres êtres, peut-être, mais pas des hommes.

Des milliers d'écolières vêtues de blanc m'attendent sur le quai. Elles dansent, chantent, agitent des fleurs de papier, lancent des ballons. Certaines jettent des cannes en l'air et les rattrapent avec beaucoup d'habileté. J'y vois une allusion symbolique à la gravitation, mais on me dit que c'est un amusement traditionnel. Ensuite, la ville nous offre une "parade" avec des fanfares et des chariots fleuris, qui dure plus de quatre heures, avant de nous laisser partir à Pasadena.

– Ces Américains sont des enfants, remarque Elsa.

– Il paraît que le cirque Barnum fait défiler ce genre de parade pour sa publicité. Ce serait plus amusant voir défiler un éléphant ou une girafe qu'un vieux savant, je pense.

Vous vivez au paradis, Marilyn, vous le savez. Le soleil, l'air pur, le ciel bleu, les palmiers. Caltech nous donne le choix entre le palais gigantesque plein de domestiques et une petite maison en pain d'épices avec une machine à laver automatique et les autres gadgets modernes. Nous choisissons la maison en pain d'épices, bien sûr. La merveilleuse technologie américaine rend les maisons si commodes que les domestiques deviennent inutiles. Ainsi, tous les gens sont égaux et bien plus heureux qu'en Europe. Avez-vous remarqué que les Américains sourient toujours sur les photographies ?

M—Ça, je ne sais pas. On me demande de sourire tout le temps, mais je ne me souviens même pas de la dernière fois où je me suis sentie pleinement heureuse. À Hollywood, on dit que les acteurs comiques sont toujours des gens tristes.

A—Je vous ai dit que j'ai rencontré Charlie Chaplin. Je suis la personne si importante que la presse, les administrateurs de Caltech, le maire, sont prêts à assouvir tous mes désirs. Je déclare que je veux visiter Hollywood et rencontrer Mr Chaplin. *Okay, no problem*. Nous dînons dans sa maison à Beverly Hills. Il n'est pas aussi drôle que son petit vagabond, mais pas une personne triste. Un homme plein de vie et un plaisant compagnon. Il manifeste un peu l'inquiétude, ou l'amertume, que le cinéma parlant remplace le cinéma muet, plus favorable à son art de la pantomime. Il a dix ans de moins que moi, pourtant il partage mon sentiment que nos années productives appartiennent au passé. Il se trompait. Il devait réaliser encore plusieurs films magnifiques.

Il m'a parlé de l'article que j'avais écrit pour le New York Times.

– Je parie que vous n'aviez pas l'intention de les offenser. Vous l'avez fait sans le savoir. Vos idées sont trop audacieuses pour eux. Maintenant, ils vous considèrent comme un dangereux communiste. Comme moi, cher ami. Vous verrez, quand vous les connaîtrez aussi bien que moi, vous comprendrez que ce sont des bigots hypocrites et vaniteux.

J'oublie qu'il est anglais, aussi je me demande pourquoi ils critique les Américains comme s'ils étaient étrangers.

Il nous invite à la première de son nouveau film, *City Light*s[1]. Je ris parce que c'est tellement drôle, et je pleure parce que c'est si triste et émouvant. Mais Charlie Chaplin rit aussi aux passages tristes.

Quand nous sortons du théâtre, la foule applaudit. Il ne parlait pas encore dans ses films, mais c'était un homme d'esprit.

[1] Les lumières de la ville.

– Ils m'applaudissent parce qu'ils me comprennent tous. Ils vous applaudissent parce que personne ne vous comprend.

M—Les gens de Hollywood aiment ce genre de formule, qu'elle ait un sens ou non. Ils espèrent que les journaux la trouveront assez originale pour la citer et les mentionner une fois de plus par la même occasion.

A—La formule est juste, oui ? Les gens le comprennent, mais pas mes théories.

M—Ils ne comprennent pas Pauli ou je ne sais qui, mais ils ne l'applaudissent pas. Ils vous applaudissent parce que vous êtes célèbre. Ils ont vu votre photo dans le journal. Ils croient vous connaître. Quand ils essaient de m'arracher les cheveux, est-ce parce qu'ils me comprennent ou parce qu'ils ne me comprennent pas ? C'est parce que je suis célèbre. Ils nous voient comme des demi-dieux, appartenant à je ne sais quel septième ciel. De plus, les gens ne comprenaient pas Charlie Chaplin.

A—Ils ne le comprenaient pas ?

M—Pourquoi passait-il son temps à épouser des adolescentes ? C'est difficile à comprendre. Et puis il a réalisé ce film étrange, *Monsieur Verdoux*. Les gens ne l'ont pas compris du tout. À la fin, les bigots hypocrites l'ont renvoyé en Europe.

A—Bah, j'ai bien aimé *City Lights*. Vous savez une chose drôle ? Quelques jours après avoir vu le film, j'ai rencontré les gens qui détestent les lumières de la ville. Pas le film, mais les vraies lumières de la ville. Vous devinez qui ils sont ?

M—Les gangsters qui apportaient les liqueurs interdites dans les tripots clandestins.

A—Oh, de ceux-là je ne sais rien. Je veux parler des astronomes qui tentent observer le ciel nocturne. Le professeur Tolman nous a conduits sur le mont Wilson, pour me permettre regarder à travers le télescope Hooker de cent pouces. Le mont Wilson est trop proche de la ville. Ils ont construit depuis l'observatoire nouveau au mont Palomar, dans le désert, loin des lumières de la ville.

M—Hooker ?[1]

A—L'homme qui l'a financé.

M—Je connais le mont Wilson. C'est juste au dessus de Pasadena. Je n'y suis jamais allée, à vrai dire.

---

[1] Ce mot signifie "putain". Certains auteurs disent que Marilyn a exercé ce métier, à l'occasion, quand elle n'avait plus assez d'argent pour payer son loyer ou les traites de sa voiture. J'ignore si c'est vrai.

A—Je n'oublierai jamais la nuit que j'ai passée dans l'observatoire. Hubble m'a laissé regarder dans l'oculaire du télescope. On voit beaucoup plus d'étoiles qu'à l'œil nu. Des milliards et des milliards d'étoiles dont la lumière se répand dans toutes les directions. J'essayais en vain d'imaginer un coin éloigné de l'univers dans lequel on ne verrait pas toutes ces étoiles. Il existe sans doute de grandes portions d'espace sans matière, mais pas un seul millimètre sans lumière. Partout, l'énergie et les champs déforment l'espace. Le vide absolu n'existe pas.

Hubble m'a montré les nouvelles galaxies qu'il venait de découvrir.

– Je pense qu'il existe au moins trente millions de galaxies plus grandes que notre Voie Lactée. Chacune compte des centaines de milliards d'étoiles. Les plus lointaines s'éloignent très vite, à une vitesse proche de celle de la lumière. Vous voyez cette étoile très brillante, professeur ? C'est Sirius. Elle possède un compagnon très dense, que nous voyons seulement sur les photographies. Eh bien, nous avons trouvé un décalage gravitationnel vers le rouge dans le spectre du compagnon de Sirius. Cela confirme une fois de plus la relativité générale.

– Bonne nouvelle. Sauf pour Freundlich, qui cherche toujours le décalage dans le spectre du soleil.

– Le soleil est trop léger.

Hubble et Tolman me présentent les preuves convaincantes de l'expansion de l'univers. Cela signifie que je n'ai plus besoin ma constante cosmologique. Je ne l'ai jamais aimée, en vérité je la considère comme une de mes plus grandes erreurs, donc je dis bon débarras[1].

Dans la voiture qui nous ramène à Pasadena, Tolman se vante de son jouet.

– Notre télescope de cent pouces est le plus grand du monde. Il va nous permettre comprendre la structure de l'univers.

– *Ach*, mon mari n'a pas besoin le télescope. Cela il fait sur le dos d'une vieille enveloppe.

M—Mais vous avez besoin du télescope pour le confirmer, non ?

[1] Les astronomes ont remarqué vers la fin du XXème siècle que les galaxies s'éloignaient plus vite que prévu. On dit que l'expansion de l'univers est entrée dans une phase "d'inflation", due peut-être à la mystérieuse matière noire et à la non moins mystérieuse énergie noire. Toujours est-il que l'on a de nouveau besoin de la constante cosmologique d'Einstein. Ce n'était pas une erreur, après tout.

A—Oh oui. Vous pouvez faire un peu de physique sur le dos d'une enveloppe, mais le but de la physique est la connaissance de la nature, donc vous devez aussi observer et expérimenter.

Je viens de voir les étoiles situées aux confins de l'univers, dont les mouvements confirment mes gribouillis. C'est véritablement émouvant. Je souris comme un joyeux Américain ! En même temps, je ressens ce que vous appelez *awe*, une admiration mêlée d'effroi, ce que ressentaient les patriarches quand ils rencontraient Yaweh. Avez-vous remarqué ? "Yaweh" contient "awe". Je crois les initiales signifient "Je suis celui qui est". Si c'était plutôt "Je suis ce qui est", alors on pourrait dire que Yaweh représente le Dieu de Spinoza, la nature, et que je viens d'observer son nouveau visage.

M—Vous l'avez observé avec une plus grosse loupe, mais c'est toujours le même visage.

A—Pas du tout. En découvrant les nouvelles galaxies, Hubble change la taille de l'univers de manière radicale. Il devient soudain des milliards de fois plus grand qu'auparavant, quand nous nous ne savions pas qu'il s'étendait au-delà de la Voie Lactée. C'est un autre univers, en vérité.

Et bien sûr, je pourrais aussi bien dire que je deviens des milliards de fois plus petit par rapport la taille de l'univers. Cela rend modeste, n'est-ce pas. La connaissance est une chose étrange : plus elle augmente, plus nous diminuons.

M—Ce n'est pas de la modestie, Al, c'est de la fausse modestie. Vous sous-entendez que vous êtes inférieur à moi, puisque vous en savez beaucoup plus.

A—Oh, oh, je m'exprime mal. Je ne parle pas de vous et moi. Je pense aux anciens Hébreux, qui imaginaient le jardin d'Eden. Il était plus grand que mon jardinet, mais peut-être pas plus grand que Central Park. Adam et Eve peuvent courir jusqu'au bout de leur univers ! Il y a un toit bleu, parfois caché par les nuages. La nuit, le toit devient noir, mais Dieu allume les petites lampes là-haut. Vous pouvez dire que ce premier univers a la taille humaine. Alors ils mangent la terrible pomme et sont chassés au dehors. Je suppose ils sont étonnés découvrir un monde plus vaste de l'autre côté. Quelle taille ? Eh bien, des paires de tous les animaux de ce monde tiennent dans une arche de cent ou deux cents mètres de long. La terre était encore petite, je pense. Pas de kangourous.

M—Il n'y avait pas de kangourous dans l'arche ?

A—Les gens qui ont écrit la Bible ne connaissaient ni kangourous ni caribous. Leur monde était limité au Moyen Orient et à la mer Méditerranée. Vous ne pouvez pas courir

jusqu'au bout du monde en une journée, mais vous rencontrez des voyageurs qui viennent des lieux les plus éloignés de ce monde. Combien de temps ont-ils passé sur les routes ou sur les mers ? Une année ou deux, au plus. Ensuite Alexandre le Grand explore le monde. Il va jusqu'aux Indes en cinq ou six ans. Un siècle ou deux plus tard, dans une ville qu'Alexandre a fondée en Égypte, Alexandrie, vit un mathématicien nommé Eratosthène.

M—Vous m'avez parlé de lui, mais j'ai déjà oublié ce qu'il a fait.

A—Il a calculé la circonférence exacte du globe terrestre, quarante mille kilomètres, en mesurant l'ombre d'un bâton à midi le 21 juin.

M—On peut faire ça ?

A—Ératosthène a trouvé moyen de le faire. C'était un homme intelligent. Je préparerai un dessin et des explications sur le tableau noir quand vous viendrez pour votre leçon sur la relativité. En tout cas, le monde grandissait. En faire le tour à pied et en bateau pouvait prendre une dizaine d'années. De nombreuses personnes l'ont fait, sans attendre l'invention de l'avion. Ce monde que la durée d'une vie suffit à visiter, plus ou moins, je dis qu'il a encore taille humaine.

Remarquez bien, Ératosthène n'a pas mesuré la terre elle-même. Il a utilisé la géométrie. Il a dessiné des triangles au dos d'une enveloppe, ou disons sur un papyrus.

Seize siècles plus tard environ, Galilée regarde le ciel avec un gadget inventé pour amuser les enfants, deux lentilles et un tube en carton, la première lunette astronomique, l'ancêtre du télescope de cent pouces. Le monde n'a pas beaucoup changé depuis Ératosthène. Les gens ont oublié sa taille exacte, c'est pourquoi Christophe Colomb croit qu'il peut atteindre le Japon en quelques semaines en naviguant vers l'ouest. Le ciel est une grande sphère appelée firmament. Quand le soleil l'éclaire, on voit que la sphère est peinte en bleu. La nuit, des petits trous laissent passer la lumière du paradis.

Alors que se passe-t-il ? Dès qu'il regarde le ciel nocturne à travers sa lunette, Galilée voit des nouvelles étoiles partout. La Voie Lactée n'est pas faite de peinture blanche projetée sur le firmament, mais de millions d'étoiles. Le firmament n'existe pas, à vrai dire. Ses observations semblent confirmer ce que certains savants grecs pensaient déjà : les étoiles sont semblables à notre soleil, mais paraissent petites parce qu'elles sont très éloignées. Galilée repousse les frontières de l'univers de manière radicale, comme Hubble fera de nouveau plus tard. L'Église n'est pas contente. Au lieu d'être des créatures de taille raisonnable, les êtres humains deviennent soudain des grains de poussière dans l'immensité de l'univers.

Galilée était un grand génie de la physique. Il a découvert les lois du mouvement, que les Grecs n'avaient pas comprises. L'inertie, la relativité de la vitesse, le mouvement accéléré des objets qui tombent. Il a inventé la physique expérimentale et ouvert la voie pour Newton. Pourtant, il est renommé surtout pour le conflit qui l'a opposé à l'Église. C'était plutôt la question philosophique et théologique. La terre est-elle au centre de l'univers ? S'il existe d'autres mondes comme le nôtre, Dieu a-t-il sacrifié son fils unique aussi dans ces autres mondes ? Galilée a fait tomber l'homme de son piédestal. Il a changé l'échelle et la perspective. Il a révélé ce que nous sommes : presque rien, et certainement rien qui joue le moindre rôle dans la grande machinerie du monde.

M—Mais nous sommes peut-être les seules créatures qui savent que l'univers existe. C'est déjà pas mal.

A—Nous savons un peu, si peu, mais nous ne comprenons pas pourquoi il existe. À la fin du siècle dernier, les savants croyaient qu'ils savaient presque tout. Maintenant, plus nous avançons, plus nous découvrons l'immensité de ce que nous ignorons. Nous jouons avec nos petites idées. Nous faisons ce que nous pouvons. *Ach*, Galilée nous a basculés dans l'insignifiance. Nous savons que notre travail ne sert à rien.

M—Vous connaissez le monologue de Macbeth ? "La vie est une pièce de théâtre écrite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, qui ne signifie rien." Je jouais Ophélie, Juliette ou Desdémone quand j'étudiais le théâtre avec les Carnowsky. Je savais jouer la pauvre jeune héroïne qui meurt, comme Shelley Winters. Lady Macbeth, je ne pouvais pas. Avec mon enfance difficile, j'ai sûrement envie de me venger du monde, mais je n'arrive pas à pénétrer assez profond pour trouver en moi la férocité de Lady Macbeth.

A—Le poète emprunte d'autres chemins que le savant, mais il peut découvrir la vérité lui aussi. Ce que Galilée a fait, c'est montrer et prouver notre insignifiance. L'hypothèse existe depuis longtemps. Souvenez-vous, Démocrite, "Il n'existe que les atomes et le vide". Toujours une partie de nous sait que nous ne sommes pas grand-chose, un assemblage provisoire de molécules. Une autre partie, la vaniteuse, se laisse aisément convaincre que nous sommes le centre du monde.

Sans doute on trouve aussi dans Shakespeare les citations sur la brièveté de la vie. Autre chose je veux vous dire : quand Hubble a augmenté la taille de l'univers, il a augmenté aussi son âge. Nous mesurons les distances dans l'espace par le temps que met la lumière pour les franchir. Nous disons qu'une étoile se trouve à un million d'années-lumière. Cela veut dire, la lumière a mis un million d'années pour venir, donc l'univers existait déjà il y

a un million d'années. Les anciens Hébreux pensaient l'âge du monde deux ou trois mille ans. L'âge a augmenté avec la taille, peu à peu, de quelques milliers à quelques millions d'années. Alors Hubble regarde dans son télescope et trouve des galaxies à des milliards d'années-lumière. Cela signifie l'âge de l'univers saute de quelques millions à plusieurs milliards d'années. Notre taille diminue par rapport à celle de l'univers, la longueur de notre vie décroît aussi. Que représente une centaine d'années, par rapport à plusieurs milliards ? Rien. Rien du tout.

M—Vous avez pensé à tout cela dans la voiture qui redescendait du mont Wilson. *Wow* !

A—J'ai peut-être dormi dans l'automobile. La nuit était bien avancée. J'ai pensé à la nouvelle taille et au nouvel âge de l'univers les jours suivants. Ce que je trouvais étonnant dans ce changement d'échelle, c'est que personne ne semblait le remarquer.

M—Vous avez dit aussi que l'Europe rétrécit parce que l'on voyage et communique plus vite. Quand vous écriviez votre pétition pour la paix.

A—Bravo pour la bonne mémoire. Toute la planète rétrécit. Nous ne sommes plus les fourmis ridicules à sa surface. Nous nous élevons comme des oiseaux. Notre insignifiance par rapport l'univers augmente, mais nous acquérons la signification locale. Nous avons inventé les bombes qui nous permettent, ou nous permettront bientôt, de détruire la terre.

M—Il n'y a pas de quoi se vanter.

A—Quand vous avez étudié le théâtre, avez-vous joué Sophocle ou Eschyle ?

M—Euh, disons que mes professeurs m'en ont parlé. J'ai lu quelques pièces.

A—Quand les êtres humains prétendent rivaliser avec les dieux, leur ambition s'appelle "hubris". Avec ce genre d'ambition nous voulons accroître notre emprise sur notre petit coin d'univers, au risque de l'anéantir. D'un côté, c'est pathétique. De l'autre côté, cela s'inscrit dans une évolution fondamentale à l'échelle cosmique. Un grand mystère pour la pensée, pour la philosophie. Ce que nous appelons l'augmentation de l'entropie.

M—Je ne suis déjà pas sûre d'avoir bien compris l'inertie. Maintenant il y a l'entropie.

A—C'est un mot savant pour désigner le désordre. Le désordre augmente, c'est une loi de la nature. Les objets se défont tôt ou tard. Votre belle voiture va rouiller. Ce qui est chaud se refroidit. Même le soleil va finir par s'éteindre. Votre peau est lisse et élastique, mais un jour elle sera rugueuse et ridée comme la mienne.

M—Je le sais bien. Si je m'entête à jouer la belle idiote dont le voisin tombe amoureux, ma carrière sera beaucoup plus courte que la vôtre. Je dois aller chercher au plus vite cette

Lady Macbetth enfouie au fond de moi. Ou alors je me débrouille pour gagner beaucoup d'argent et je me retire en pleine gloire comme Greta Garbo.

A—Marlene Dietrich est encore la star, pourtant elle est plus âgée que vous.

M—Vous avez raison. Elle s'est reconvertie dans la chanson. Je vais y penser.

A—Maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire. Quand vous êtes devenue la belle personne que vous êtes, à partir de la division d'une cellule unique dans le ventre de votre mère, ou quand des ouvriers ont fabriqué votre magnifique voiture, le désordre n'a pas augmenté. Il a diminué. L'entropie augmente à l'échelle de l'univers, mais elle peut diminuer localement. C'est là le grand mystère. La vie, puis l'évolution et la sélection que Darwin a décrites, créent des êtres de plus en plus complexes. Ces êtres créent à leur tour des objets élaborés. Vous pensez sans doute à l'automobile blanche, à l'avion, au poste de télévision, à la machine avec laquelle vous enregistrez ce que je dis. Je trouve encore plus extraordinaires la pièce de Shakespeare et la cantate de Bach.

Et ces fusées avec lesquelles nous pouvons envoyer les bombes et augmenter le désordre de manière radicale en dispersant tous les atomes de la terre aux quatre coins de l'univers, eh bien, ces fusées ou des machines analogues nous permettront peut-être un jour de voyager dans la lune et encore plus loin. Ainsi l'univers rétrécira de la même manière que rétrécissent aujourd'hui l'Europe et la terre. *Ach*, le presque rien que nous sommes étendra un peu son emprise, mais il restera le presque rien, et le désordre l'emportera tôt ou tard. C'est cela que j'ai vu au mont Wilson : nous pensions l'univers immense, il est un million de fois plus immense que ce que nous pensions.

Caltech a donné un grand banquet pour honorer le vieux Michelson et le vieil Einstein, et pour offrir à deux cents riches administrateurs et mécènes la chance nous voir en chair et en os. J'avais déjà rencontré Michelson à Chicago, pendant ma première visite en Amérique. Il avait maintenant soixante dix-huit ans, et sa santé déclinait. Il travaillait sur le mont Wilson. Il mesurait la taille des étoiles avec le grand télescope et son interféromètre. J'ai improvisé un discours à la fin du dîner.

– J'arrive de loin, mais les gens que je rencontre ce soir ne sont pas des étrangers. Depuis de nombreuses années, vous êtes mes collègues et camarades de travail. Très honoré professeur Michelson, quand je n'étais qu'un gamin haut comme trois pommes, vous avez découvert un défaut dans la théorie de l'éther. Vos merveilleuses expériences ont conduit Fitzgerald et Lorentz sur de nouveaux chemins. Sans vos travaux, la théorie de la relativité restreinte ne serait aujourd'hui qu'une vague spéculation.

J'ai aussi prononcé un discours pour les étudiants de Caltech. Je leur ai demandé de se soucier des êtres humains dans leurs recherches, de travailler pour le bien de l'humanité plutôt que pour son malheur.

– Ne transformez pas les hommes en esclaves des machines.

J'avais écrit la préface pour un livre d'Upton Sinclair, un auteur qui décrit le côté sombre de l'Amérique. Avez-vous lu *The Jungle* ?

M—Upton Sinclair, *The Jungle*. Je vais aller dans une librairie et l'acheter.

A—"Passez donc me voir quand vous serez à Pasadena", avait-il écrit dans sa dernière lettre. "Apportez votre violon. Nous ferons un peu de musique."

Un jour, sa femme regarde par la fenêtre.

– Il y a un vieux bonhomme bizarre qui passe et repasse devant chez nous. il porte un costume fripé et un étui à violon. Il paraît perdu.

Nous sommes devenus bons amis. Il m'a emmené au cinéma et nous avons vu *À l'ouest rien de nouveau*, un film qui était interdit en Allemagne parce qu'il montrait la guerre telle qu'elle était.

Alors voilà ce qui se passe. Millikan et les administrateurs de Caltech envisageaient me proposer un poste de professeur, dans l'espoir de renforcer le prestige de l'université. Mais maintenant ils hésitent. Cet Einstein rencontre les dangereux socialistes, comme Charlie Chaplin et Upton Sinclair. *Let's wait and see*, disent-ils. Ils m'offrent un poste temporaire.

– Vous pourriez venir chaque hiver et passer un mois ou deux.

L'offre me convient, j'accepte donc sans hésiter.

Je déçois aussi des sionistes qui donnent une fête pour moi, quand je suggére pour les juifs s'établir dans un endroit désert comme le Pérou ou la Patagonie, où ils ne dérangeraient personne.

– Nous devrions chercher un lieu sans animaux dangereux ni serpents venimeux, ai-je précisé.

M—Vous avez dit que certains des premiers sionistes voulaient aller en Ouganda.

A—Il y a trop de monde là-bas. La Patagonie aurait convenu parfaitement.

Nous avons traversé les États-Unis en train, afin de voir le Grand Canyon et les autres merveilles. Des Indiens m'ont offert une belle coiffe de plumes et m'ont baptisé "The Great Relative"[1].

[1] "Relative" signifie "parent", quelqu'un de votre famille.

J’ai parlé de la paix dans la gare de Chicago, de la Palestine dans une salle de New York. Des foules immenses m’ont applaudi dans les deux endroits. Les gens voulaient me toucher et embrasser mes mains, comme si j’était quelque prophète. Les journaux m’appelaient “un prince de l’esprit” et “un saint juif”.

Un éditeur américain voulait remplir mon compte en banque de dollars. Je lui ai donné un texte que j’avais écrit dix ans plus tôt. Je tente de décrire mon caractère : “Je place la vérité, la bonté et la beauté au dessus de tous les idéaux. La propriété, le luxe, le succès ne m’intéressent pas. Mon sens de la justice sociale contraste de manière étrange avec l’absence de tout besoin de relation avec les personnes ou les groupes humaines. Je suis un voyageur solitaire. Je ne me suis jamais donné entièrement à l’État, à la patrie, au cercle de mes amis, ni même à ma propre famille. En limitant les attachements et les appartenances, je gagne la liberté par rapport les influences, les opinions et les jugements.” J’ai écrit dans ce texte une phrase souvent citée : “Si un homme prend plaisir à marcher au pas, vêtu d’un uniforme, au son d’une fanfare, alors je le méprise et je considère qu’il a reçu son cerveau par erreur. Sa moelle épinière lui suffirait largement.”

M—Dans ce cas, presque tous les hommes ont reçu leur cerveau par erreur et presque toutes les femmes méritent le leur.

A—*Ach*, j’ai peut-être eu tort de le dire. Je suis comme Charlie Chaplin : je ne peux pas résister au plaisir de formuler la phrase susceptible d’être citée.

Sue le paquebot qui me ramenait en Europe, j’ai écrit à la reine Elizabeth de Belgique : “L’Amérique est un pays de contradictions et de surprises. On est partagé entre

l'admiration et le doute. Je réalise que je suis attaché à la vieille Europe, malgré ses défauts et ses malheurs. Je suis content de la revoir bientôt."

Attendez, j'ai quelque chose dans mon vieux journal de voyage.

M—J'ai déjà vu ce cahier. C'est celui que vous avez emporté au Japon.

A—Un seul cahier, plusieurs voyages. Voici ce que j'ai écrit après une tempête qui a secoué le paquebot comme le hochet d'un bébé : "Grandeur et colère indescriptibles de l'océan, surtout quand un rayon de soleil perce les nuages. On se sent comme dissous dans la nature. Encore plus que d'habitude, sensation d'insignifiance. Paradoxalement, grand bonheur."

M—C'est une insignifiance à l'échelle humaine. L'insignifiance face aux galaxies est plus effrayante.

A—On ne peut pas comparer l'énergie d'une tempête à celle de l'explosion d'une étoile. L'ingéniosité humaine suffit à nous protéger. Au désordre de la tempête, nous opposons l'ordre du grand paquebot en fer. Mais si la tempête avait été plus forte et le bateau moins solide, je n'aurais pas été heureux.

Peu de temps après mon retour en Allemagne, je prépare ma valise de nouveau et je vais à Oxford, où je dois recevoir encore un doctorat honoraire et donner quelques conférences. Je veux éviter de rester à Berlin, où les gangsters nazis se battent contre les communistes et attaquent les magasins juifs. Vous devriez aller à Oxford si vous avez besoin d'un repos complet, Marilyn, mais vous risquez de mourir d'ennui. De plus, il pleut tout le temps et ils ignorent que quelqu'un a inventé le chauffage. Un autre extrait de mon journal de voyage : "Vie calme dans cellule de moine glacée. Soir : saint sacrement du dîner à la Haute Table avec la confrérie sacrée en queue-de-pie."

La vie tranquille me plaît tellement, malgré la chambre glacée et la pluie constante, que j'accepte de devenir un "*research student*" du collège de Christ Church. Les Anglais aiment jouer avec les mots. Ils appellent leurs écoles privées "publiques", et un "research student" d'Oxford serait qualifié de "professeur senior" n'importe où ailleurs. Je signe un contrat de cinq ans pour un mois de conférences par an. Je promets d'apprendre l'anglais. Je sens le besoin de gagner de l'argent en dehors de l'Allemagne, et de le garder à l'extérieur, au cas où la situation en Allemagne empirerait.

M—Vous aviez toujours votre compte à Leyde. Avez-vous gagné beaucoup d'argent avec votre gyroscope pour les sous-marins ?

A—Je gagnais l'argent ici et là, mais maintenant j'avais deux employés : miss Dukas et Mayer.

En novembre 1931, je repars en Amérique. Je commence à penser que la longue période à peu près stable passée à Berlin touche à sa fin. Dix-sept ans, autant que le temps de ma jeunesse à Munich. Je vais devenir un oiseau migrateur pour le reste de ma vie, passant de Leyde à Pasadena, de Pasadena à Oxford. Je montre à Elsa les mouettes qui accompagnent le bateau jusqu'aux Açores.

– Ce sont mes nouveaux collègues.

Il n'y a pas la parade pour m'accueillir, mais je suis content revoir la Californie. Willem de Sitter, l'astronome, occupe le poste temporaire à Caltech lui aussi. Nous écrivons un petit article ensemble sur l'expansion de l'univers. Je dois dire que je trouve difficile travailler sous les palmiers. Les tentations sont trop nombreuses. Helen Dukas me montre un article dans le journal : "Le professeur Einstein assiste à tous les déjeuners et dîners mondains, toutes les premières de films, tous les mariages et deux divorces sur trois."

Pourtant je trouve le temps d'écrire des lettres et signer des pétitions à propos deux erreurs judiciaires évidentes. Huit jeunes hommes noirs ont été condamnés à mort à Scottsboro, en Alabama, pour le viol prétendu de deux femmes blanches dont l'une a affirmé que rien ne s'est passé. Deux syndicalistes accusés sans preuve d'avoir lancé une bombe qui a tué plusieurs personnes ont été condamnés à la prison à vie. Les gens de Caltech qui voudraient que je devienne leur collègue de manière définitive sont embarrassés. Les millionnaires qui financent l'université et contrôlent le conseil d'administration ne veulent pas engager un communiste enragé. Même quand les huit hommes noirs et les deux syndicalistes sont déclarés innocents, ils maintiennent leur opposition. Un professeur ne doit pas risquer son autorité morale en jouant à des jeux dangereux comme la politique. Nous n'avions pas la même attitude morale, je pense.

M—La Californie a l'esprit plus ouvert que le reste des États-Unis, beaucoup plus ouvert, mais les gens très conservateurs y sont quand même nombreux.

A—Je prenais le tel plaisir au climat idéal et aux fêtes que j'étais prêt à promettre par écrit de bien me conduire. Alors je serais devenu "Einstein de Caltech", je suppose. Comme vous savez, je suis devenu "Einstein de Princeton" à la place.

Comment est-ce arrivé ? Abraham Flexner, un expert connu en pédagogie, qui a réformé des collèges et des facultés de médecine en Amérique, a un projet pour un nouvel institut. Comme il le veut le meilleur du monde, une obsession américaine typique, il visite les

principales universités et demande les conseils aux professeurs et administrateurs. Il passe quelques jours à Los Angeles et se prépare à repartir à l'est. C'est alors que Millikan lui suggère une dernière rencontre.

– *Hey*, vous devriez demander à Einstein. Il a toujours les idées originales.

– Le Professeur Einstein est ici ? Mais mon train part dans une heure et demie.

Nous avons donc l'entrevue très brève. Il parle le bon allemand. Il m'explique qu'il représente deux millionnaires du New Jersey, un Mr Bamberger et sa sœur.

– Ils veulent fonder un institut où des savants choisis pourront travailler sans les soucis. Ils n'auront besoin ni enseigner, ni donner les conférences, seulement se livrer à la recherche pure. Ce serait un refuge pour les savants. Qu'en pensez-vous, *Herr Professor* ?

– J'approuve ce projet, c'est certain. Nous avons besoin de tels lieux si nous voulons que la science progresse.

– Les savants recevraient de bons salaires, évidemment.

– Ce qui dérange les savants dans les grandes universités, ce n'est pas trop d'enseignement ou pas assez d'argent. C'est la diabolique bureaucratie. Voilà le véritable ennemi du progrès scientifique.

– Millikan avait raison de mentionner vos idées originales. Personne ne m'a parlé de la bureaucratie jusqu'à présent. J'aimerais pouvoir continuer cette conversation, mais je dois prendre mon train. Je vais en Europe l'été prochain. Je tenterai de vous rencontrer là-bas.

– Venez me voir à Caputh. Nous ferons du bateau sur le lac !

Je rentre en Europe en mars 1932. Je revois Ehrenfest en Hollande.

– La vie devient difficile ici, Albert. J'envisage de chercher un poste en Amérique, comme toi.

– Tu le regretterais vite, je t'assure. En dehors de quelques savants d'un très bon niveau, c'est une société ennuyeuse et stérile. Les Américains sont presque tous des enfants ignorants.

M—Le diriez-vous encore aujourd'hui, Albert?

A—Certainement. Mais après ce que les Allemands ont fait pendant la guerre, je préfère vivre avec des enfants ignorants qu'avec des adultes assassins.

Je passe deux semaines seulement à Berlin entre la Californie et Oxford. Le vieux gâteux maréchal von Hinderburg a été élu président de la république avec dix-huit millions de voix. Hitler est arrivé second avec treize millions. Hindenburg a nommé chancelier, c'est-à-dire premier ministre, un politicien d'extrême-droite, von Papen, qui a déclaré la loi mar-

tiale et dissous le parlement. La république est à l'agonie. Les journaux attaquent les juifs tous les jours, et Einstein un jour sur deux.

Flexner, qui veut visiter les meilleurs universités du monde, passe par Oxford au moment où j'y séjourne. Nous bavardons sur la pelouse parfaite du collège Christ Church.

– Nous avons choisi un nom, professeur Einstein : *The Institute for Advanced Studies*. Comme Mr Bamberger et sa sœur veulent qu'il soit situé dans le New Jersey, où ils résident, nous avons signé un accord avec l'université de Princeton. Nous installerons l'institut à côté de l'université, de manière à pouvoir utiliser certains de ses services, par exemple la bibliothèque et la cafétéria. Ce sera néanmoins une institution indépendante.

– Ah, cela facilitera la vie des savants. Très bien.

– Professeur Einstein, il y a une chose que je ne vous ai pas encore dite, car elle est évidente. Si par hasard vous considérez que notre nouvel institut peut vous offrir des conditions de travail satisfaisantes, vous y êtes le bienvenu. Vos conditions seront les nôtres, bien entendu.

– C'est une offre inattendue mais tentante. M'accorderiez-vous un peu de temps pour y penser ?

– Je vais en Allemagne. Je crois que vous retournez vous-même à Berlin. Vous me donnerez votre réponse le mois prochain.

Flexner est venu à Caputh en septembre 1932. Il faisait froid et il pleuvait, pourtant je portais une chemise légère.

– Vous n'avez pas froid, *Herr Professor* ?

– Je m'habille en fonction de la saion, pas du temps qu'il fait. Nous sommes encore en été, oui ?

– Je vous ai apporté un contrat.

– J'ai des obligations à Oxford et à Leyde. Je suppose que je pourrais passer la moitié de l'année en Amérique. Je compte garder mon appartement de Berlin et cette petite maison aussi; car je veux espérer que le ciel s'éclaircira un jour.

Ce qui se passait en Allemagne était incompréhensible pour un esprit rationnel. La propagande habile des journaux nazis persuadait les gens que leurs malheurs étaient dûs au "complot juif", que tout irait mieux si les juifs étaient expulsés ou même exterminés comme la vermine. Flexner est allé dans les principales universités et a recruté les meilleurs historiens, biologistes, linguistes et que sais-je pour son institut. Un des présidents

d'université s'est lamenté : "Nous bradons la bonne marchandise à des prix défiant toute concurrence."

Ach, les chefs du complot juif se cachaient, mais l'un d'eux était bien connu, car depuis toujours il voulait détruire l'Allemagne : c'était le diabolique savant Einstein.

M—Vous, Albert ? Maître du monde ! *Gee*, Hitler voulait vous prendre le monde ? Quelle idée extravagante. Vous vous souvenez, Chaplin dans le rôle de Hitler jouant avec le ballon représentant la terre ?

A—Je ne voulais pas posséder le monde, ni quoi que ce soit en dehors de ce que j'avais déjà. Beaucoup de mes amis m'ont supplié partir avant qu'il soit trop tard. J'ai accepté la proposition de Flexner. Il voit que des milices nazies patrouillent les rues de Berlin, donc il sait que je répondrai oui. Si je suis l'un des chefs du complot juif, mon exécution porterait un coup sévère à "la juiverie internationale".

Il prépare un contrat.

– Je n'ai pas précisé le salaire. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à Oxford : vos conditions seront les nôtres.

– Oh, je dois donc décider le salaire moi-même. *Ach*, j'ai remarqué que la vie en Amérique est plutôt chère. Que diriez-vous de trois mille dollars ?

– Euh, trois mille ? Êtes-vous sûr, professeur ?

– Nous pourrions peut-être vivre avec moins que ça.

– Je ne sais pas. Écoutez, je pense que je ferais mieux de régler cette question avec Mrs Einstein."

Elsa a acheté les pommes de terre à Pasadena, elle sait le coût des choses. Elle obtient un salaire de dix mille dollars nets d'impôts pour moi, un voyage par an en Europe tout frais payés pour mes obligations, et un poste séparé à Princeton pour Mayer le calculateur. À vrai dire, quand je suis arrivé à Princeton, Mr. Bamberger a élevé mon salalire à quinze mille dollars, parce que je ne sais quel professeur de mathématiquess gagnait cette somme.

Marilyn, vous savez que j'ai été malade récemment.

M—Oh, nous devrions arrêter cette conversation, Albert. Vous avez besoin de vous reposer.

A—Je vais très bien. Je me suis remis parce que j'ai un excellent médecin, mon ami Gustav Bucky. Son fils Thomas est docteur aussi. Eh bien, je les ai rencontrés pendant l'été 1932. Le Dr Bucky est né en Allemagne, puis après ses études il a émigré dans votre pays et il est devenu citoyen américain. Il est revenu à Berlin en 1930, attiré par l'offre d'un très

bon poste. C'est le grand bricoleur. Il a inventé le "diaphragme Bucky", un accessoire qui améliore la qualité des radiographies, encore en usage aujourd'hui[1]. Les filles d'Elsa le consultaient pour la radiographie. Elles ont pensé que nous pourrions nous entendre, aussi elles l'ont invité à passer l'après-midi à Caputh. La physique l'intéressait, nous avons parlé pendant la promenade dans la forêt. Thomas était un enfant. Il m'a montré comment jouer avec le yo-yo. Je comprenais la physique du yo-yo mieux que lui, mais il était beaucoup plus habile que moi avec le jouet.

M—Ma mère m'a donné un yo-yo vers 1932 ou 33. C'était la grande folie en ce temps-là. Elle m'a emmenée pour habiter avec elle. Jusque là, je vivais chez les Bolender, je vous en ai parlé. Je la connaissais à peine. Elle m'offrait des petits jouets, des rubans, ce genre de chose, pour m'amadouer.

A—Il me reste la dernière chose à vous raconter pour l'Allemagne. Ensuite, je quitte le pays pour toujours. Vous vous souvenez, j'appartenais au Comité International pour la Coopération Intellectuelle, qui dépendait de la Société des Nations. Ils espéraient empêcher la violence par les mots. Ils ont pensé demander à des gens célèbres d'échanger des lettres à propos la paix. Ils ont publié un premier lot sous le titre *La Ligue des Esprits*[2]. Un gentleman de la Société des Nations est venu me voir à Caputh.

– Accepteriez-vous d'échanger des lettres avec quelqu'un, professeur Einstein ? Qui vous voulez.

– Laissez-moi réfléchir. Je devrais échanger des lettres avec un Français, je suppose, puisque l'Allemagne et la France ne sont pas encore vraiment réconciliées. Mon ami Paul Langevin. À propos les livres d'histoire, vous savez.

– Quels livres d'histoire, professeur ?

– Ceux que l'on étudie dans les écoles en France et en Allemagne. Pourquoi n'enseignons-nous pas la même histoire des deux côtés la frontière ? *A Short History of the World*, de H. G. Wells, ferait un bon livre à utiliser partout au lieu les livres nationalistes. Enlever les différences qui provoquent les sentiments d'hostilité nationale paraît la démarche concrète simple.

Le gentleman revient deux jours plus tard.

---

[1] Et aujoud'hui.

[2] *League of Minds*. En anglais, la Société des Nations s'appelait *League of Nations*.

– Je suis désolé, professeur. J'ai appelé Paris au téléphone. Le professeur Langevin voyage en Chine pour le Comité.

– Que pensez-vous du Dr Freud, dans ce cas ? Je lui demanderais si la psychanalyse peut aider améliorer l'éducation des enfants. Contrôler leurs instincts agressifs, peut-être.

Le Dr Freud pense que les gens s'entre-tuent parce qu'ils détestent leur propre père. J'aimais mon pauvre papa, je pense cela explique que je n'ai jamais tué personne.

M—Je n'ai jamais connu mon pauvre papa, donc je n'ai tué personne non plus.

A—Les théories de Freud ne s'appliquent pas aux femmes. Il disait qu'elles représentaient le mystère insondable pour lui.

Nous avions déjà échangé les lettres. Je vous ai dit, nous avons dîné ensemble à Berlin. Il m'a écrit en 1929, pour mon cinquantième anniversaire, que j'étais un homme heureux. Je lui ai répondu : "Vous avez regardé sous le crâne de nombreuses personnes, mais pas sous le mien, alors comment pouvez-vous savoir si je suis heureux ?" Il se trouve c'était un malentendu. Il voulait dire que j'étais chanceux[1], car les gens qui ne savent rien de la physique n'osent pas contester mes théories, tandis que les personnes qui ne connaissent rien à la psychologie n'hésitent pas à critiquer la psychanalyse. En 1931, à mon tour j'ai envoyé une lettre pour son soixante-quinzième anniversaire. Je lui ai dit que je ne prétendais pas comprendre ses écrits, mais que j'aimais les lire. Peu de personnes écrivent l'allemand aussi bien que lui, à mon avis. Je l'admire d'abord comme un bon écrivain, qui compose la prose magnifique et très claire, et aussi comme penseur. Même les gens qui disent refuser ses idées utilisent néanmoins ses concepts dans leur approche du monde.

À vrai dire, je partage son opinion que beaucoup des mécanismes de notre esprit sont inconscients. Mes propres idées semblent souvent surgir de nulle part quand je rêvasse ou je joue le violon. Je n'ai jamais cédé à la tentation me faire psychanalyser, tout de même. Je préfère rester dans l'obscurité de l'ignorance à propos les rouages secrets de mon esprit. Je ne voulais pas ouvrir le ventre de la poule aux œufs d'or.

M—Personne ne conteste ses idées à Hollywood. Le milieu du cinéma l'adore. Il existe même des films sur la psychanalyse, par exemple *Spellbound*[2], où Ingrid Bergman est psychanalyste.

---

[1] Le même mot, "glücklich," signifie heureux et chanceux.
[2] *La maison du Dr Edwardes*, de Hitchcock.

A— Une sorte de parenté symbolique nous reliait. Il existe le cliché, vous savez : Marx, Darwin, Freud et Einstein sont les pères de la pensée moderne.

Dans la lettre ouverte que je lui ai adressée pour obéir à la règle du jeu, je l'interroge sur la frénésie de haine et de guerre propre à l'espèce humaine. "Vous qui avez exploré les coins et recoins de l'âme, pensez-vous qu'il soit possible de diminuer un jour les tendances agressives de l'homme, de manière à guérir la psychose collective qui provoque tant de malheurs ? Peut-on éduquer les enfants de manière à contrôler ce désir de violence ?"

Il m'a répondu qu'il ne peut pas diminuer la menace de la guerre. Il laisse cette tâche aux politiciens. En tant qu'étudiant de notre esprit, cependant, il a découvert deux pulsions contraires. D'un côté, nos instincts érotiques et sexuels nous permettent d'aimer notre prochain, de créer des œuvres d'art et d'étudier les sciences. D'un autre côté, nous avons besoin de notre instinct agressif quand un tigre ou un autre ennemi nous attaque. "Ces deux pulsions sont indispensables et toujours mélangées dans des proportions qui varient. La pulsion agressive est nécessaire pour la protection des êtres vivants, donc on ne peut pas la supprimer. On dit qu'en certaines îles des mers du sud, où la nature dispense généreusement ses fruits, vivent des races dont la vie se déroule paisiblement, sans agressions ni contraintes. J'ai du mal à le croire. J'aimerais en savoir plus sur ces peuples heureux. Seul le développement de la civilisation et de la culture permet, me semble-t-il, de brider nos inctincts guerriers. Le principal argument contre la guerre, la raison pour laquelle nous devons la mépriser et l'éviter, c'est qu'elle empêche ce progrès de la culture. Un progrès fragile, précieux, peut-être dangereux (car nous risquons de tourner notre agressivité contre nous-mêmes), mais auquel nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits. Pour conclure de manière optimiste mais réaliste, je pense que l'humanité finira peut-être par se débarrasser de la guerre en combinant deux facteurs. D'une part, le progrès culturel. D'autre part, la terreur légitime qu'inspirera la violence extrême des guerres futures."

Sa lettre couvre plusieurs pages. Son ton est sombre, presque désespéré. Sa lecture n'a pas réduit l'inquiétude que je ressentais de mon côté.

M—Vous vous sentiez chez vous dans les galaxies lointaines, mais le destin des bestioles pensantes qui peuplent notre planète vous intéressait quand même.

A— L'Europe paraissait décidée à renoncer la civilisation et la culture. Elle désirait de nouveau la destruction et la mort. Cela pouvait entraîner aussi la fin de la science.

Notre échange de lettres a été publié sous le titre : "Pourquoi la guerre ?" Le livre a été interdit en Allemagne. *Ach*, je trouvais que le Comité International pour la Coopération

Intellectuelle ne servait pas à grand-chose. Il déléguait son pouvoir à des commissions nationales qui nommaient souvent des membres bellicistes. Jamais ils n'ont tenté diminuer les tendances nationalistes dans l'éducation. Ils n'ont pas non plus soutenu les gens qui combattaient le service militaire. Je trouvais dérisoire espérer couvrir le bruit des armes en publiant des textes, alors j'ai démissionné. Je commençais même à me demander si je pourrais rester pacifiste toujours.

Je devais de nouveau passer l'hiver à Pasadena. Flexner a déclaré à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire d'abord aux journalistes, que c'était la dernière fois. Dès l'année suivante, j'allais devenir l'attraction principale du nouvel *Institute for Advanced Learning*. L'oiseau migrateur va se poser dans un nid américain. Quand j'ai vu la Californie la première fois, j'ai pensé avoir trouvé le paradis. Maintenant que l'Allemagne ressemblait de plus en plus à l'enfer, n'importe quel endroit en Amérique devenait le paradis. Bah, la différence entre enfer et paradis n'est pas si grande que l'on croit. Il y a le serpent caché quelque part dans le jardin d'Eden. Que se passe-t-il s'il prend le pouvoir ? Avant même mon arrivée dans votre pays, le serpent a sifflé. Un "Conseil des femmes patriotes" veut empêcher les étrangers dangereux entrer en Amérique. Cet organisme a échoué dans sa campagne précédente, empêcher les femmes de voter. Les femmes patriotes écrivent une lettre de seize pages au Département d'État pour demander que l'on me refuse le visa. Elles disent que je suis bolchévique, affilié à plus d'organisations communistes que Staline lui-même. Que je veux détruire les armées des pays libres, dans le cadre du complot communiste (et peut-être juif) pour s'emparer du monde. Que j'ai inventé une théorie incohérente, incompréhensible et sans valeur, dans le but caché d'affaiblir la religion.

M—Nous avons des tas de gens bizarres aux États-Unis. Nous respectons strictement la libreté d'expression, alors ils disent ce qu'ils veulent. Cela n'a pas vraiment d'importance.

A—Cela n'a pas d'importance ? Alors que dites-vous de sénateur McCarthy ? Le serpent a pris le pouvoir, oui ? Qui m'a traité de communiste, avant ces merveilleuses femmes patriotes ? Les nazis, voilà qui. Qui voit des communistes partout aujourd'hui et envoie deux pauvres minables à la chaise électrique ? Les États-Unis, voilà qui.

Les femmes patriotes ont aussi adressé leur lettre à la presse. Je trouvais cela drôle, à l'époque, alors je me suis moqué quand des journalistes ont voulu connaître ma réponse.

– Jamais des pesonnes du beau sexe ne m'ont repoussé de manière aussi énergique. Ou en tout cas, il n'y en avait pas autant à la fois. Mais n'ont-elles pas raison, ces citoyennes

vigilantes ? Pourquoi laisser entrer un monstre qui dévore les capitalistes les plus coriaces chaque matin au petit déjeuner ? Par conséquent, écoutez ce que disent vos intelligentes et patriotiques petites femmes et souvenez-vous que le Capitole de Rome la grande a été sauvé autrefois par le caquètement de ses oies loyales.

Ensuite, c'était moins drôle. Quand je vais chercher mon visa au consulat américain à Berlin, un assistant consul me convoque dans son bureau pour m'interroger. Cela n'est jamais arrivé auparavant.

– Êtes-vous communiste ?

– Qu"est-ce que c'est ? La sainte Inquisition ? Je n'ai pas demandé aller en Amérique. Vos compatriotes m'ont invité. Si je n'ai pas mon visa demain à midi, je reste en Europe et voilà.

Comme les journalistes me suivent partout, je leur dis ce qui arrive.

– C'est ridicule, oui ? S'ils me refusent le visa, le monde entier se moquera de l'Amérique.

Nous avons renoncé à notre voyage. Au lieu d'aller dans notre appartement de Berlin préparer les valises, nous sommes rentrés à Caputh. Bien sûr, il y a toutes les sortes de femmes en Amérique. Une association de femmes a protesté "au nom des Américains intelligents" contre le Département d'État et le consulat de Berlin "qui ont montré jusqu'où pouvait aller la stupidité officielle et humilié l'Amérique en accordant crédit au document absurde d'une prétendue société patriotique". Le consulat a appelé au téléphone le lendemain à onze heures pour dire que le visa est prêt. Ils n'ont pas présenté les excuses, quand même.

Alors nous fermons la petite maison de Caputh pour l'hiver. J'ai dit à mes amis et à mes collègues de l'Académie que je reviendrai en avril. Je jette le dernier coup d'œil à la maison où j'ai été heureux.

– Regharde-la bien, dis-je à Elsa. Nous ne la reverrons jamais.

– Un pressentiment ? Cela ne te ressemble pas, Albertle.

– La probabilité plutôt que le pressentiment. J'évalue les paramètres de la situation, l'arrivée prévisible de Hitler au pouvoir, la certitude qu'il saisira les biens des juifs, alors je doute que nous revenions ici.

M—Vous ne l'avez jamais revue ?

A—Jamais. Je ne veux pas aller là-bas et voir des bon citoyens allemands qui ont oublié qu'ils étaient nazis. Caputh se trouve en Allemagne de l'est maintenant. Ils ont effacé le passé encore plus complètement qu'à l'ouest.

Je quitte donc l'Allemange à la fin de l'année 1932 pour mon troisième hiver à Pasadena. Je m'arrête à Bruxelles pour jouer un peu le violon avec mon amie la reine, puis j'embarque à Anvers. J'arrive en Californie le début de janvier 1933. Le 30 janvier, le vieux maréchal Hindenburg demande à Hitler devenir chancelier. C'est le début de l'ère nazie.

C'était pire que ce que j'avais imaginé même quand j'avais les idées noires. Les gangsters déments ont saisi le pouvoir dans mon pauvre pays après quelques années heureuses. L'Europe a tenté se suicider pendant la première guerre mondiale, puis elle a paru se rétablir. Les œuvres d'art magnifiques ont fleuri sous la république de Weimar, en même temps une sensation de renouveau, de convalescence après la grave maladie. Et maintenant cette terrible rechute… Il y avait l'éclosion des dictatures partout en Europe : en Italie, en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Espagne. Le monde se précipitait vers la catastrophe comme le troupeau de lemmings.

Je vous prie noter qu'un événement peut-être plus important, ou peut-être non, se produit à peu près le même temps. À Cambridge, en Angleterre, James Chadwick découvre une nouvelle particule dans le noyau de l'atome. Comme elle n'a pas la charge électrique, il la nomme "neutron."

Le 27 février, les nazis brûlent le Reichstag, le siège du parlement. Ils accusent un malheureux *schlemiel*[1] hollandais, disent qu'il est communiste, commencent à envoyer les communistes et les autres ennemis supposés dans les camps de concentration, déclarent l'état d'urgence et transforment l'Allemagne en dictature totalitaire. Le 10 mars, avant de quitter Pasadena, j'ai accordé un entretien à une journaliste sur le campus de Caltech.

– Allez-vous retourner en Allemagne, professeur ?

– Dans la mesure où je peux choisir, je préfère vivre dans un pays où règnent la liberté civile, la tolérance et l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Ces conditions n'existent pas en Allemagne à l'heure actuelle.

Ces conditions existaient-elles aux États-Unis ? Les Américains sont sans doute convaincus que oui. Elles n'existaient pas pour les noirs, c'est évident. Quand j'ai traversé

[1] Mot yiddish : un pauvre bougre, pas très malin.

le pays pour prendre le bateau à New York, je me suis arrêté à Chicago et j'ai rencontré Clarence Darrow, le grand avocat qui a gagné le fameux procès Scopes en 1925. Mr Scopes était professeur dans le Tennessee. Il a commis le crime affreux, enseigner la théorie de l'évolution de Darwin. Je ne crois pas que je dirais tolérants les procureurs du Tennessee qui voulaient l'envoyer en prison.

Quel âge aviez-vous le 10 mars 1933, Marilyn ?

M—Euh, pas encore sept ans.

A—Vous vous souvenez le tremblement de terre ?

M—J'ai connu beaucoup de tremblements de terre. Je ne me souviens pas spécialement de celui-là.

A—On m'a dit c'était le plus important tremblement de terre jamais enregistré à Los Angeles, plus de cent morts. Juste quand j'ai fini l'entretien avec la journaliste, je traverse le campus à pied, la terre tremble. Je suis tellement absorbé par mes pensées, le séisme politique en Allemagne, les dernières nouvelles des galaxies, je ne remarque même pas.

M—Vous vous demandiez peut-être où habiter. Vous ne vouliez pas retourner en Allemagne, et l'Amérique n'était pas non plus le pays idéal. Vous êtes reparti en Europe quand même.

A—Vous avez raison. J'avais promis rester seulemment six mois par an à Princeton. Je n'avais pas décidé où planter ma tente l'autre moitié de l'année. En Belgique ? En Suisse ? D'abord je pensais passer peut-être quelques jours ou semaines à Berlin pour prendre mes papiers et mes livres. J'avais le tiroir plein de lettres envoyées par Lorentz, Marie Curie, Ehrenfest et les autres bons amis. J'ai laissé là-bas aussi mon bon violon. Ce n'était pas un Stradivarius, mais mon cher compagnon, né en Bavière il y a un siècle environ. Nous nous entendions bien, nous avions les discussions passionnantes sans jamais échanger un mot. Quand je voyageais, je prenais l'autre violon, qui pouvait supporter l'humidité salée en mer et la chaleur tropicale à Panama, peut-être aussi une chute ou deux.

Nous avons passé quelques jours à New York. J'ai parlé aux pacifistes et aux sionistes, comme d'habitude. Aux journalistes, j'ai dit que je fais confiance au peuple allemand. Il va bientôt comprendre qu'il commet la terrible erreur en soutenant Hitler et ses milices.

M—Ce n'était pas une très bonne prédiction.

A—Pas très scientifique, en tout cas. La politique, ou la sociologie, appelez ça comme vous voulez, n'est pas la science exacte.

Le consul d'Allemagne, que je connais depuis mes voyages précédents, vient me voir dans ma chambre d'hôtel.

– Officiellement, vous êtes allemand, *Herr Professor*, donc vous pouvez rentrer à Berlin. Officieusement, je vous le déconseille. Ils vous traîneront dans les rues par les cheveux.

En mer, nous apprenons que les nazis ont expulsé tous les juifs et "demi-juifs" de l'administration et des universités. Bruno Walter, le directeur musical de l'opéra de Berlin et l'un de nos plus grands chefs d'orchestre, est allé en Autriche. Tous les autres juifs célèbres se préparent partir. Les juifs nombreux, sans doute pas si célèbres, sont restés en Allemagne et sont morts plus tard dans les camps. Nous ne pouvons pas leur reprocher avoir espéré que le bien vaincrait le mal. Je n'avais pas le choix, donc pas besoin décider. Les nazis m'avaient pris pour cible personnellement. Retourner aurait été la folie.

Je donne mon passeport au consulat d'Allemagne à Anvers et je renonce ma nationalité allemande pour la deuxième fois. Les journaux allemands se réjouissent : "Bonnes nouvelles d'Einstein. Il ne revient pas !" Les nazis ont si bien écrasé toute opposition en moins de deux mois que les journaux leur lèchent les bottes déjà.

Je démissionne aussi de l'Académie de Prusse. Les nazis sont furieux, car ils ont prévu me chasser de l'Académie le 1er avril, la prétendue "journée de boycott des juifs". Ce jour-là, les troupes d'assaut empêchent les gens d'entrer dans les boutiques "juives" et les étudiants juifs d'approcher l'université.

Le sécrétaire de l'Académie m'accuse d'avoir répandu en Amérique la "propagande atroce" contre l'Allemagne.

– Étant donné sa conduite, l'Académie n'a aucune raison regretter la démission d'Einstein.

Mon ami Max von Laue proteste cette déclaration. À mon grand regret, Fritz Haber et Max Planck ne disent rien. Ou plutôt, Max Planck dit que la science allemande "s'engage à coopérer joyeusmeent à la reconstruction du nouvel États national".

La ville d'Ulm, où je suis né, a donné mon nom à une rue en 1922, quand j'ai reçu le prix Nobel. Cette *Einsteinstrasse* devient *Fichtestrasse*.

J'étais triste quand je pensais que je ne reverrais jamais ma maison de Caputh et mon beau Tümmler. Quand la brise soufflait, des rides couraient sur le lac et le brave bateau tentait en vain de les rattraper.

Le 10 mai, des étudiants et une foule en liesse s'assemblent devant l'université pour brûler mes livres et ceux de Freud, Thomas et Heinrich Mann, Stefan Zweig et les nombreux autres, par exemple Jack London, Hemingway, mon ami Upton Sinclair et même Helen Keller.

M—Helen Keller ? La femme sourde et aveugle ? Quelqu'un vient de réaliser un grand film documentaire sur elle. Pourquoi voulaient-ils brûler ses livres ?

A—Elle est aveugle et sourde, mais pas bête. Elle est pacifiste et socialiste. Elle ne pouvait pas plaire aux nazis. Ils considèrent que les enfants infirmes ne méritent pas de vivre, vous savez.

Les troupes d'assaut ont saccagé notre appartement de Berlin et la maison de Caputh. D'abord j'ai pensé ils veulent se venger parce que je leur ai échappé. Mais il semble ils n'étaient pas seulement dépités, aussi très stupides. Ils croyaient vraiment trouver les armes et les bombes, puisque je suis le chef redoutable du complot juif. Ils ont fouillé l'appartement de Berlin cinq fois sans rien trouver qui vaille la peine. Pas d'armes sinon un couteau à pain. Les nazis avaient des idées extravagantes. Ils croyaient que les secrétaires portant les écouteurs travaillaient nuit et jour dans ma cave pour écouter la radio ondes courtes et noter les instructions de Moscou.

M—C'est le genre de chose que l'on voit dans les films d'espionnage les plus zinzins.

A—Zinzins ?

M—Fous.

A—*Ach*, les nazis étaient zinzins assez. Lenard s'occupait d'inventer la "science aryenne" et de publier le "Journal de vraie physique". Il attaquait Hertz, son professeur, qui était mort depuis quarante ans, parce qu'il était juif et avait apporté "la mentalité asiatique" dans la physique. Il a pourtant découvert les ondes hertziennes, qui permettent à Hitler diffuser ses discours à la radio.

Il n'y avait plus de juifs à l'université. Pour la pupart des universités, cela représentait la perte de vingt ou trente pour cent des étudiants et professeurs. On dit que la grande université scientifique de Göttingen a perdu cinquante pour cent. Max Planck s'est montré courageux, pour une fois. Il a rencontré Hitler en personne pour protester.

– Cela va tuer la science allemande. Les juifs peuvent être les bons Allemands.

– Nous n'avons rien contre les juifs, *Herr Professor*, mais nous devons protéger l'Allemagne contre les communistes, qui complotent pour sa destruction.

– Fritz Haber n'est certainement pas communiste.

On m'a dit que Hitler s'est mis à hurler alors, comme le fou qu'il était.

– Ceux qui ne sont pas bolchéviques ouvertement le sont en secret !

N'est-ce pas zinzin ? Alors sont partis d'Allemagne presque tous les savants juifs. Auparavant, l'Amérique avait l'inventeur ingénieux, comme Edison, l'expérimentateur habile, comme Michelson, mais aucun vrai physicien théorique. Les magazines scientifiques étaient si simplets, ils semblaient les feuilles de chou venues de Bulgarie ou Bolivie. Soudain, les meilleurs savants du monde enseignent dans les universités américaines. La *Physical Review* devient *the best in the world*, la revue de référence à lire pour savoir ce qui est nouveau. En même temps, les violonistes virtuoses et les grands chefs d'orchestre, comme Otto Klemperer, traversent l'océan. Bruno Walter a quitté l'Autriche en 1938 pour venir en Amérique aussi. Le niveau des orchestres américains bondit très haut. Les directeurs de théâtre comme Max Reinhardt viennent à Broadway, les architectes apportrent le savoir-faire de l'école Bauhaus. Vous m'avez dit que vous avez rencontré beaucoup de juifs à Hollywood, Marilyn. Certains sont venus de Russie au début du siècle. Je parie beaucoup sont arrivés d'Allemagne en 1933.

M—Je ne pourrais même pas compter tous les juifs parlant avec un accent étranger que je connais.

A—Vous avez tourné le film avec Fritz Lang. Il est parti, pourtant il n'est pas juif. Marlène Dietrich la même chose. Les artistes ont besoin la liberté pour travailler. Les savants n'ont pas besoin. Ils peuvent continuer travailler dans leur tour d'ivoire quelles que soient les conditions à l'extérieur. Sinon, même les savants non-juifs ou prétendus "aryens" se seraient enfuis plutôt que de servir les assassins. Seulement Schrödinger est parti. Von Laue est resté en Allemagne, mais il s'est conduit cent pour cent honnête. Otto Hahn, un chimiste qui travaillait avec la physicienne juive, Lise Meitner, a tenté en vain entraîner ses collègues à protester. Lise a pu rester travailler avec lui, en vérité, parce qu'elle était autrichienne.

Max Born était l'ancien officier, alors il aurait pu garder son poste à l'université bien que juif. Il a choisi aller en Angleterre. Fritz Haber était protégé lui aussi par ses exploits extraordinaires pendant la guerre. Il avait gagné plus de médailles qu'un général cinq étoiles. De plus il était blond et balafré et converti au christianisme. Il nous a étonnés. Il a démissionné de l'Académie et quitté l'Allemagne. Il a écrit la lettre aux autorités. "Pendant plus de quarante ans, j'ai sélectionné mes collaborateurs en fonction de leur intelligence et de leurs compétences, non en fonction de leur grands-mère. Je refuse de renoncer à cette

excellente méthode." Il est parti en Angleterre, mais il n'était pas le bienvenu. Rutherford, le doyen de la science britannique (même s'il était né en Nouvelle-Zélande) a refusé de le voir.

– Je ne veux pas serer la main de l'inventeur de la guerre chimique.

Haber m'a écrit, me demandant si je pouvais le recommander pour un poste à l'université hébraïque de Jérusalem. Je n'ai pas pu m'empêcher mettre un peu d'ironie dans ma réponse. "Je suis enchanté d'apprendre que ton amour pour la bête blonde s'est quelque peu atténué. Qui aurait pensé que mon cher Haber deviendrait le champion de la cause juive, et même de l'installation en Palestine ? Au moins, tu n'as pas à regretter Teutonia, où il n'y a plus de place pour les honnêtes gens, où l'intelligentsia se couche à plat ventre devant des criminels de droit commun et même, dans une certaine mesure, sympathise avec ces criminels." En ce qui concerne l'univesité hébraïque, cependant, je ne pouvais pas l'aider.

M—La dernière fois que vous avez mentionné l'université, vous l'avez comparée à un bébé mort-né.

A—Oui ? Vous avez vraiment la bonne mémoire, Marilyn.

M—Disons que l'expression "bébé mort-né" me touche, parce que j'ai eu plusieurs, euh, fausses-couches.

A—Oh, je suis désolé. Si vous voulez, l'endroit était une porcherie, une mangeoire pour les bandits et les charlatans. Plus tard, les administrateurs m'ont écouté. Ils ont donné un poste honoraire au rabbin raté dont je vous ai parlé. Une équipe compétente a pris les rênes. Ma raison de ne pas recommander Haber n'avait pas de rapport avec cette affaire. Il a soixante-cinq ans. Qu'il prenne sa retraite ! Les jeunes savants prometteurs ont perdu leurs postes en grand nombre en Allemagne. Mon cœur se serrait quand je pensais à eux. Ils ont besoin le travail plus que lui.

Haber est allé en Suiise. Là, il rencontre Weizmann, qui trouve un poste pour lui dans une société ou laboratoire de chimie en Palestine. Il est mort à Bâle avant d'atteindre la terre promise, comme Moïse. Sa chère Allemagne allumait sous ses yeux l'incendie qui allait la consumer. Cela lui brisait le cœur.

D'ailleurs l'université hébraïque pouvait accueillir seulement la petite proportion des étudiants et professeurs expulsés. Aussi j'ai pensé fonder une "Université des réfugiés juifs". J'imaginais une sorte d'institution nomade pour les juifs errants. Les professeurs et

les étudiants se rencontreraient pour travailler ici ou là. J'ai décrit mon idée dans une lettre à Solovine. Vous vous souvenez de lui ?

M—Il habitait à Paris et traduisait vos livres.

A—"Si tu vois des réfugiés académiques", lui ai-je écrit, " dis-leur de se mettre en rapport avec moi." Quand il était mon étudiant à Berne, membre de notre "Académie Olympia", nous parlions de physique en marchant dans la montagne. C'est un bon modèle pour une université baladeuse. Solovine et d'autres amis ont diffusé mon idée.

Le maire d'Anvers nous a prêté une maison. Après peu de temps, nous nous installons près d'Ostende, dans uns station balnéaire appelée Le Coq sur Mer. Les filles d'Elsa, que les nazis auraient voulu garder en otages, se sont échappées avec leurs maris. Elles viennent vivre avec nous. Elles apportent les bonnes nouvelles : mes papiers sont saufs.

– Nous avons tout mis dans une malle.

– Où est la malle aujourd'hui ?

– Quel désordre ! Il y avait des papiers partout, à Berlin et à Caputh.

– Avez-vous trouvé des lettres dans un petit meuble noir ?

– Oh, les lettres de vos dulcinées ? Bien sûr.

– Les lettres de Michele Besso et Hedi Born, et mes enfants, et beaucoup d'autres.

– Vous vous souvenez du Dr Bucky ?

– Votre médecin. Bien sûr.

– Il est américain, vous savez, alors ils le laissent tranquille. Il a mis la malle dans sa grosse voiture et il l'a portée à l'amabassade de France. Les Français l'ont envoyé au-delà de la frontière dans la valise diplomatique. Je dirais donc qu'elle est aujourd'hui à Paris.

Au moment où je me prépare traverser la mer du Nord pour ma session annuelle à Oxford, je reçois une lettre de Mileva. Notre fils plus jeune, Eduard, est de nouveau enfermé dans l'hôpital psychiatrique à Zurich. Il a déjà été soigné là plusieurs fois depuis trois ans. Les médecins ne savent pas bien ce qui ne va pas. Peut-être la dépression profonde après un grand chagrin d'amour. Ils ont tenté les électrochocs. Au début, le Dr Zangger m'a dit qu'il n'y avait pas matière à inquiétude. Son ton n'était pas complètement convaincant, alors je ne l'ai pas cru. Eduard a paru se remettre un peu. Il voulait étudier la médecine. Il jouait du piano pas trop mal et écrivait des poèmes pas trop mauvais, mais il avait les sautes d'humeur terribles. La lettre de Mileva m'annonce la rechute. Les médecins se demandent s'il est schizophrène. Un jour il se porte bien et paraît normal, le lendemain il sort dans la rue et se perd à trente mètres de la maison.

M—Cela me rappelle ma mère. Pauvre enfant !

A—Je blâmais l'hérédité. Mileva avait aussi ses humeurs, oui ? Une de ses sœurs était assez folle pour être enfermée je ne sais où. Je suis allé à Zurich et j'ai vu Eduard pour la dernière fois. L'hérédité, nous n'y pouvons rien. Nous devons accepter ce que le destin a prévu pour lui. Je ne sais pas quoi lui dire. J'ai apporté mon violon, je m'exprime avec l'archet et les cordes. Il a toujours apprécié la musique. J'aime bien le garçon, mais je ne suis pas sûr qu'il m'aime. Je n'ai pas été le père parfait. Je laisse Mozart parler à ma place.

Quand les fous m'entourent dans l'asile, je ne peux m'empêcher penser aux fous qui se sont emparés de mon malheureux pays.

M—Et votre autre fils ?

A—Hans Albert ? Il a épousé la femme plus âgée que lui, neuf ans de plus. Sans ma bénédiction, je dois dire. Nous n'avions plus de communication. *Ach*, les êtres humains sont les animaux étranges. Je suis conscient que je reproduis l'intolérance de ma mère à propos Mileva. Mais elle avait raison, d'une certaine façon, oui ? En 1930, on m'a dit je suis devenu grand-père. Le bébé s'appelle Bernhard Caesar Einstein.

Alors j'arrive à Oxford en juin au lieu de mai. J'assiste à la conférence de Rutherford. J'ai les pensées sombres quand j'envisage l'avenir. L'Allemagne tombe dans un gouffre sans fond, mon fils s'évade dans les rêves obscurs, j'ignore où je vais moi-même. Rutherford termine son discours, il m'appelle à la tribune. Le public applaudit avec l'enthousiasme si chaleureux que je suis obligé de rire. C'est le bon remède contre la dépression, meilleur que l'électrochoc !

Pour la première fois, je donne mes conférences en anglais. Je me suis engagé à apprendre l'anglais quand j'ai signé le contrat avec Oxford. Ça, c'était vraiment difficile.

M—Vous ne parlez pas si mal, Albert. Au moins aussi bien que Fritz Lang ou Otto Preminger.

B—À Oxford et à Pasadena, il y avait beaucoup les savants réfugiés. Tout le monde parlait allemand. Aussi les bons physciens théoriques anglais et américains. Tous ils avaient étudié à Göttingen ou passé une année chez Bohr à Copenhague, où les gens parlaient allemand. Ici à Princeton, c'est pareil. En vingt ans j'ai fait les progrès un peu, mais pas assez.

À Oxford j'ai revu Szilard. Nous avons inventé le réfrigérateur magnétique ensemble à Berlin, vous vous souvenez ?

M—Vous seriez devenu riche si Frigidaire ne vous avait pas devancés.

A—Deux choses à propos Szilard. La première, il a plus d'énergie que les autres gens. Il ne dort pas. Il emporte toutes ses possessions dans une valise et ne reste jamais longtemps quelque part. La seconde, il ne respecte pas ses aînés ni personne.

– On m'a parlé de votre projet d'université nomade pour les réfugiés, Einstein. C'est stupide. Il existe les universités excellentes ici en Angleterre, qui possèdent déjà une structure, des comptables et tout ce que vous voulez. Les réfugiés acceptent des salaires modestes, vous savez, donc les universités anglaises leur donnent volontiers le travail. Je me suis déjà occupé de tout, en fondant un *Academic Assistance Council* qui trouve des postes pour les réfugiés.

Un tournant s'est produit dans ma vie quand je suis retourné en Belgique. Pendant que je donnais les conférences à Oxford, la police belge a arrêté deux jeunes hommes qui refusaient le service militaire. Je trouve deux lettres à Le Coq sur Mer. Une lettre de leur avocat, un pacifiste français connu, qui me demande d'intervenir en leur faveur. L'autre du palais royal. "Le mari du second violon aimerait vous voir pour parler de l'affaire urgente." Vous savez qui est le second violon ?

M—La reine.

A—Oui. C'est une blague entre nous. Dans un quatuor à cordes, il y a deux violons, un alto et un violoncelle. Le premier violon mène et le second suit. Désirant agir en gentleman, j'ai proposé à la reine la place de premier violon quand nous avons joué un quatuor la première fois.

– Vous passez avant moi dans le protocole, Elizabeth.

– Vous plaisantez, Albert ? Vous passez avant tout le monde. Pas de fausse modestie, je vous prie.

Jouer second violon est plus facile, bien sûr. Vous pouvez garder l'esprit libre pour écouter la musique ou rêver. C'est pourquoi la reine aime cette place, je suppose. En vrai gentleman, j'ai accepté son choix.

Je vais donc au palais et je rencontre le roi Albert. Il veut me convaincre ne pas soutenir les deux objecteurs de conscience.

Vous pourriez penser qu'un roi et une reine sont les gens les plus privilégiés sur terre. Non seulement Albert et Elizabeth étaient les personnes très simples, mais ils avaient lu les bons philosophes et ils savaient que la royauté est une institution humaine comme les autres, qui ne représente donc presque rien dans l'ordre général des choses. Mais en moi ils voyaient quelqu'un qui s'élevait au dessus des institutions humaines, puisque je che-

vauchais les rayons de lumière et me promenais dans la quatrième dimension. Je régnais sur l'univers tout entier ! Je reconnais que j'ai influencé la manière dont nous considérons le temps et l'espace, mais je crois que le roi exagérait mon influence sur la politique mondiale.

Quand il me parle, je découvre une chose surprenante : je suis d'accord avec lui. Trois mois plus tôt, je parlais encore comme le véritable pacifiste à Chicago et New York. J'ai changé l'avis sans remarquer. Les nouvelles d'Allemagne ont fait leur chemin dans les galeries profondes et secrètes de mon cerveau, certainement. Ce revirement inconscient serait le bon exemple dans un livre du Dr Freud, je pense. Je ne peux ni exprimer ni expliquer le sentiment de terreur et de désarroi que la violence aberrante des nazis suscitait en moi. Nous devons résister, cela me paraissait évident. Le pacifisme avait un sens juste après la grande guerre. Si tous les pays d'Europe étaient devenus pacifistes et avaient enterré les armes, le monde aurait évité un second désastre. L'époque pour le pacifisme s'est achevée en 1933. Le nazisme infectait l'esprit des Allemands beaucoup plus vite que je n'aurais cru possible.

Je rassure le roi.

– Votre majesté, je n'interviendrai pas. Un étranger ne devrait pas se mêler des affaires d'un pays qui lui accorde l'hospitalité.

– Nous sommes enchantés et honorés de vous accueillir, Albert. Un homme de votre stature intellectuelle représente l'humanité plutôt qu'un seul pays. Vous pouvez donner votre opinion, cela va de soi.

– Il est vrai que j'ai longtemps prôné le refus du service militaire, mais aujourd'hui l'armée belge est une force de défense et non d'agression. Étant donné l'évolution de l'Allemagne, la défense devient vitale. Je vais répondre à l'avocat.

– Merci, professeur, merci.

– Je souhaite ajouter quelque chose. Les hommes qui refusent de porter les armes pour des raisons morales ou religieuses ne devraient pas être traités comme les criminels. Ils pourraient peut-être aider leur pays en travaillant dans les mines ou les usines sans salaire, ou par quelque autre forme de service civil. Je suis sûr qu'ils accepteraient.

Je lui ai envoyé une lettre pour confirmer notre conversation. J'ai aussi écrit une lettre ouverte à l'avocat pacifiste. "Jusqu'à une époque récente, nous pouvions penser que la résistance individuelle à la guerre était un moyen efficace de lutter contre le militarisme. Mais aujourd'hui, une puissance au cœur même de l'Europe, l'Allemagne, veut la guerre

de toute évidence. Le danger est si sérieux pour les autres pays, spécialement la Belgique et la France, qu'ils ont absolument besoin de renforcer leurs armées. Je vous dis franchement que si j'étais citoyen belge, je ne refuserais pas le service militaire dans les circonstances présentes. Je serais même heureux de m'engager, car j'aurais la certitude que je contribue à sauver la civilisation européenne. Cela ne signifie pas que j'abandonne les principes que j'ai défendus dans le passé. J'espère qu'un temps viendra où le refus du service militaire constituera de nouveau un moyen effiacace de servir le progrès de l'humanité. Je vous prie de diffuser cette lettre auprès de vos amis, en particulier les deux qui sont emprisonnés."

Cette lettre a envoyé l'onde de choc dans le mouvement pacifiste. Leur porte-parole le plus connu les abandonne ! Ou les trahit, si vous préférez. Romain Rolland se met en colère.

– Il est facile d'être pacifiste en temps de paix, mais quelle sorte de pacifiste change d'opinion dès que la guerre menace ? Ne prévoyait-il pas la situation présente quand il demandait à deux pour cent des jeunes gens de refuser le service militaire ?

Je crois qu'il a ajouté que je suis un grand savant, mais pas si grand quand je sors de mon domaine, ce qui est sans doute vrai. Alors que son pacifisme était absolu, le mien était relatif.

Les pacifistes ont remarqué aussi que le service civil aide un pays en guerre, donc il n'est pas très différent du service militaire.

M—Comment peut-il aider un pays en guerre ?

A—Supposons qu'un pays ait besoin de charbon pour les trains qui emmènent les soldats au front. Il a besoin de mineurs pour extraire le charbon de la terre. Les objecteurs de conscience descendent dans les mines pour leur service civil, cela permet aux mineurs de devenir soldats et de renforcer l'armée.

M—C'est exactement ce que j'ai fait pendant la guerre.

A—Vous êtes descendue dans la mine ?

M—À la société Radio Plane. J'effectuais une sorte de service civil pour remplacer mon mari, qui était mobilisé dans la marine.

A—Je crois que les pacifistes se trompent, de toute façon. Il y a une différence entre le service civil et le service militaire. Dans le service civil, personne ne vous demande de tuer d'autres êtres humains.

C'est la différence aussi entre les pacifistes qui me considéraient maintenant leur ennemi et les nazis qui me considéraient leur ennemi. Les pacifistes ne voulaient pas me tuer. Pour me protéger des nazis, la police belge a envoyé deux gardes du corps musclés.

Un membre de la Chambre des Communes anglaise, Mr. Locker-Lampson, je l'avais rencontré à Oxford quelques années plus tôt, a lu ma lettre ouverte. Il est venu me voir.

– Vous montrez la bonne attitude, professeur Einstein. Sans doute Eddington, Russell et leurs potes pacifistes sont-ils quelque peu dépités, mais j'aimerais que certains de nos politicards soient aussi courageux que vous. Vous savez quoi ? Vous devriez venir à Londres avec moi. Vous leur direz qui est vraiment ce Hitler.

J'ai écrit "potes", "dépités" et "politicards"[1] dans mon carnet, entre deux équations. Il y a trop de mots dans votre langue, Marilyn. Je désespérais de tous les apprendre, comme j'avais promis de le faire.

M—Je ne connais pas non plus tous les mots. Quand je lis un livre, je garde un dictionnaire à portée de main.

A—Je suis allé en Angleterre avec Locker-Lampson. J'ai rencontré Winston Churchill, Lloyd George, Chamberlain et d'autres "politicards". Je leur ai dit que Hitler veut dominer le monde et exterminer les juifs.

J'ai connu des penseurs importants commes Freud, des artistes de valeur comme Thomas Mann, Arnold Schoenberg et Charlie Chaplin. Je pense Churchill est le plus grand politicien, ou homme d'État, que j'aie eu le privilège de rencontrer. J'ai senti qu'il m'écoutait et comprenait ce que je disais. J'ai écrit à Elsa : "Winston Churchill est remarquablement intelligent. Je suis certain que ces gens voient loin et sont décidés à agir bientôt." Je croyais l'avoir convaincu. Au fond, je partageais l'illusion du roi Albert à propos ma grande influence. Les Anglais n'ont rien fait, bien sûr. Ils ont laissé Hitler rompre le traité de Versailles en réarmant, et puis de nouveau en envoyant les troupes sur la rive gauche du Rhin. Puis ils lui ont permis saisir une province de la Tchécoslovaquie, et ensuite la moitié du pays.

Lloyd George, qui était premier ministre pendant la grande guerre (Winston Churchill était son ministre de la guerre) m'a reçu dans sa maison du Surrey. Quand j'ai signé le livre d'or, à la ligne "adresse" j'ai écrit : *ohne*, c'est-à-dire "sans". Ce *ohne* a frappé Locker-

[1] *Chums, miffed, politicos*. Il s'agit de mots familiers, plus courants en Angleterre qu'en Amérique.

Lampson tellement qu'il a prononcé le grand discours le lendemain à la Chambre des Communes.

– Les hommes les plus éminents du monde reconnaissent Einstein comme le plus éminent d'entre eux. Aujourd'hui, Einstein n'a plus de domicile. Les Huns ont volé tous ses biens et même son violon. Nous ferions honneur à la tradition de notre pays en accueillant les juifs persécutés et en leur offrant la nationalité anglaise, à commencer par Einstein.

Le parlement a trouvé cela une excellente idée. Parlons-en après les vacances, a-t-il décidé. Mais ensuite, il a oublié.

M—Ils auraient pu sauver les juifs. L'Amérique aurait pu aussi.

A—Ils n'imaginaient pas que les nazis tenteraient de tuer tous les juifs, sinon ils se seraient montrés plus généreux.

Je suis retourné dans ma maison derrière la dune à Le Coq sur Mer. Un jour, alors que je me bats avec la quatrième dimension en espérant qu'elle finira par cracher quelques particules élémentaires, j'entends du bruit dehors. Les deux gardes musclés ont plaqué un homme sur le sable. Elsa leur crie de le laisser.

– Non, non, c'est le professer Frank !

Ils le relâchent. Je reconnais bien mon successeur à Prague. Il est quelque peu dépité ! Je ris tellement que je peux à peine parler.

– Comment m'avez-vous trouvé, Frank ?

– Que croyez-vous ? J'ai demandé aux gens. Je prends le bateau à Ostende pour assister à la conférence en Angleterre. Cet endroit est proche d'Ostende, alors je suis venu dire bonjour.

– Les habitants de la ville ont pourtant les ordres stricts ne pas révéler où j'habite. Ces deux messieurs sont ici pour me protéger.

– Remerciez-les de ma part pour m'avoir laissé vivre.

– La police dit que les nazis ont mis ma tête à prix cinq mille dollars[1]. Je ne savais pas qu'elle valait autant ! Un journaliste m'a montré un article qui dénonce les ennemis de l'État allemand. Il y a une légende sous ma photo : "Pas encore pendu." Un ancien milicien nazi est venu l'autre jour. Il voulait me vendre des secrets pour cinquante mille francs. Que

[1] Une rumeur sans fondement, selon Fölsing.

ferais-je de secrets nazis ? Il pensait cela m'intéresserait, puisque je suis le chef du complot contre l'Allemagne.

– La frontière allemande est proche. Ils ont tout de même envoyé des gangsters tuer le professeur Lessing en Tchécoslovaquie récemment. Vous devriez faire attention.

– *Ach*, je pars à Princeton dans un mois. Ne vous inquiétez pas.

Elsa s'inquiétait. Elle appelle Locker-Lampson au téléphone et lui demande m'inviter de nouveau. Elle reste en Belgique. Elle veut préparer les malles pour notre semestre à Princeton.

M—Je pense que je saurai écrire Lessing et Locker-Lampson. Le plus dur, c'est Tchécoslovaquie[1].

A—Vous regarderez dans le dictionnaire quand vous l'aurez à portée de main.

Locker-Lampson était un aventurier excentrique à la mode anglaise. Il a piloté les avions et conduit les chars pendant la première guerre. Il prétend qu'il était l'ami du grand-duc Nicolas et l'a aidé à tuer Raspoutine. Je suis une aventure de plus dans sa vie aventureuse. Les journaux aimaient publier ses histoires. Ils écrivent qu'il a envoyé un sous-marin pour me chercher en Belgique. La chose vraie : il me cache dans une maison de campagne et engage les sentinelles originales, deux jolies secrétaires armées de fusils.

– Quiconque s'approche sans autorisation recevra une balle dans la tête, dit-il aux journalistes.

Les journalistes trouvent la cachette sans mal. Locker-Lampson amène aussi des photographes, si bien que tous les journaux de la planète publient les images des deux sentinelles s'efforçant paraître féroces.

Une autre fantaisie de Locker-Lampson : un sculpteur, Jacob Epstein, vient pour réaliser mon buste. Je pose trois fois deux heures. Il transforme un bloc de terre en un nouvel Einstein, juste comme le bon Dieu a créé Adam. Puis il sculpte un buste de pierre et le donne à une galerie pour l'exposition. Quelqu'un vient la nuit, semble-t-il, et tente le briser. Même en Angleterre, j'ai les ennemis. Des groupes admirent Hitler. Ils disent que les Anglais devraient s'allier avec lui contre les Soviétiques, au lieu se laisser embobiner par les juifs qui complotent pour "affailbir la race blanche".

Szilard, Rutherford et les autres travaillent pour l'efficacité du *Academic Assistance Council*. J'accepte assister à un meeting le 3 octobre pour les aider. Je pense parler à

[1] En anglais, c'est plus dur : *Czechoslovakia*.

quelques professeurs et étudiants, mais Locker-Lampson dit ce serait dommage ne pas exploiter ma “valeur publicitaire”. Il loue le Royal Albert Hall et achète des pages dans les journaux pour annoncer le meeting, si bien que je parle devant une salle pleine, plus de dix mille perosnnes. Rutherford, Churchill et plusieurs autres grands de ce monde sont assis au premier rang. Je lis la traduction anglaise d’un texte que j’ai écrit en allemand.

– Comment pouvons-nous éviter un nouveau désastre en Europe ? Sauver l’humanité et ses acquis moraux, dont nous sommes les héritiers ? J’espère que, dans l’avenir, on dira que la liberté et l’honneur de ce continent ont été sauvés par ses nations occidentales. Je fais confiance aux traditions de justice et de tolérance de l’Angleterre. Je pars passer un semestre aux États-Unis, puis je reviendrai ici et je deviendrai citoyen anglais.

Le 7 octobre 1933, je vais à Southampton pour embarquer sur le *Westernland.* Il vient d’Anvers. Elsa, Hélène Dukas et Mayer sont déjà à bord. La côte de l’Angleterre s’est éloignée dans le lointain. Il y a plus de vingt ans. Je l’ignorais, mais je ne devais jamais revoir l’Europe.

* * *

A—J’étais très heureux vous entendre dans le téléphone, Marilyn. Et aujourd’hui je suis encore plus heureux vous voir.

M—J’habite à New York, maintenant. Comment allez-vous, Albert ?

A—Comme vous pouvez le voir, la vieille dépouille bouge encore. Pas beaucoup. Le vieux cœur trouve de plus en plus difficile faire circuler le sang partout. La machine va cesser de fonctionner bientôt, je suppose. C’est dommage que l’esprit doive partir dans la poubelle avec le reste, car il est encore en bon état de marche.

M—Vous continuez de dévoiler des secrets de l’univers.

A—*Ach*, vous n’êtes pas allée à l’université, mais le bon Dieu vous a donné un excellent cerveau, Marilyn. Vous tirez la flèche en plein milieu la cible. Je n’ai dévoilé aucun secret de l’univers depuis longtemps, donc le vieil esprit mérite la poubelle autant que son enveloppe délabrée.

M—Ce n’est pas ce que je voulais dire. Au moins vous pouvez encore me parler.

A—Tournez-vous un film à New York de nouveau ?

M—Oh non, je me suis installée ici pour de bon. Vous voyez ma Thunderbird blanche ? Ce n'est pas une voiture de location cette fois, c'est la mienne. Je crois que je vous ai parlé de Milton Greene, un photographe, qui m'a suggéré de créer une maison de production. Eh bien, nous l'avons fait. Ses avocats ont trouvé des arguments juridiques qui m'ont permis d'annuler mon contrat avec la Fox. Ils peuvent nous intenter un procès, et alors quoi ? Nous dépenserions peut-être cinquante mille dollars en frais d'avocats, mais la Fox perdrait sa poule aux œufs d'or. Tout le monde dit que *The Seven-Year Itch* est un très bon film. Ils espèrent des bénéfices de trois ou quatre millions de dollars. Au lieu de produire le film suivant eux-mêmes, ils l'achèteront à *Marilyn Monroe Productions* et gagneront presque autant d'argent.

A—Si c'est ainsi, quelle est la différence entre l'ancienne situation et la nouvelle ?

M—Après *The Seven-Year Itch*, ils voulaient que je joue une stripteaseuse dans un de leurs films stupides, *How To Be Very, Very Popular*. Le scénario était grotesque. Alors je leur ai dit d'aller se faire voir. Ils croient qu'ils peuvent me mener en bateau jusqu'au siècle prochain ? Si je dirige ma propre compagnie, je peux choisir des projets dans lesquels je ne joue pas une poupée ridicule. Milton va m'aider. J'habite avec lui et sa femme, Amy, et Josh, leur adorable petit garçon. Ils ont une grande maison dans le Connecticut, une vieille ferme rénovée avec un studio de photographe dans une grange. Des hectares de prairies et de forêts. *Gee*, ils ont une rivière et un lac ! Je suis sûre que l'endroit vous plairait, Albert. Je découvre la neige, la glace, les saisons. Je peux me promener toute seule. Josh apprend à marcher et à parler. Je lui dis que je suis tante Marilyn. Je le garde quand ses parents passent une soirée en ville. Je lui chante des berceuses pour l'endormir. Je commence une nouvelle vie, en vérité.

Je loue aussi un petit appartement à Manhattan. Si vous me demandez ce qui est différent, eh bien, je peux me promener dans la rue. À Los Angeles, vous devez prendre la voiture si vous voulez sortir acheter un sandwich. Je mets des lunettes de soleil et un blue jeans, alors personne ne me reconnaît. J'adore Times Square. C'est si vivant ! On peut y rester à regarder les gens toute la journée. New York est une ville qui donne l'impression d'exister vraiment. Los Angeles paraît parfois appartenir à une autre planète. Vous savez comment on surnomme Hollywood ? L'usine à rêves. La vie peut être un rêve là-bas, et aussi un cauchemar. Je ne rêve pas d'y retourner, croyez-moi.

A—Et votre mari, le sportif italien ?

M—C'est de l'histoire ancienne. Nous avons divorcé en octobre. Dès que je suis rentrée à Los Angeles, il a pris l'avion depuis San Francisco et il est apparu à ma porte avec un bouquet de roses.

– Je t'aime toujours, Marilyn.

– Tu me frappes, tu me fais mal, un jour tu me tueras, mais je devrais l'accepter sous prétexte que tu m'aimes. Tu es un batteur, Joe, mais je ne suis pas une balle. Je ne peux plus vivre avec toi. Tu me fais peur.

Nous n'avons rien en commun, en vérité. Il aime la bière et la télé. Il déteste mes films. Il déteste les acteurs et les actrices. Qui croyait-il épouser quand il s'est marié avec moi ? *Gee*, il est tellement bête. Que pouvez-vous espérer d'un homme qui passe sa vie à jouer à la balle comme un gamin ? L'échec de notre mariage, moi ça me rend triste, alors je pleure. Lui, ça le rend fou, alors il prend une batte et casse des trucs. C'est juste une grande brute. Il aurait pu blesser Hal, aussi, mais nous avons eu de la chance.

A—Qui est Hal ?

M—Hal Shaefer, mon professeur de chant et mon coach depuis *Gentlemen Prefer Blondes*. Je ne suis pas amoureuse de lui comme je l'étais de Fred Karger, mais oh, il est si gentil ! Il m'écoute et me comprend. Il me donne confiance. Il m'enseigne une méthode de respiration profonde et de relaxation qui m'aide à mieux chanter. Nous enregistrons quelques chansons ensemble pour RCA. Les gens vont dépenser de l'argent pour ma voix. Pas pour mon cul et mes nichons.

Hal me consolait quand je pleurais. Dix jours après le divorce, je passais la soirée avec lui dans l'appartement d'un ami. Nous répétions des chansons pour le disque. Je ne vous dis pas si nous avions l'intention de faire autre chose. C'est ma vie privée. Nous sommes deux adultes célibataires dans un pays libre. Cela ne devrait pas non plus concerner Joe. Nous avons divorcé, oui ou non ? Bon, il ne comprend pas pourquoi je l'ai quitté. En Italie, un homme peut tromper sa femme et la laisser tomber, mais elle n'a pas le droit de le quitter. Si elle le fait, cela signifie qu'un autre homme l'a séduite. Elle n'a pas de libre arbitre, vous savez, mais obéit toute sa vie à un homme : son père, son frère, son mari, son fils. Quand elle part, le mari cocu doit tuer l'autre homme, évidemment.

A—J'ai des amis italiens : Michele Besso, Enrico Fermi, quelques autres. Ils ne tueraient personne.

M—Disons qu'il est italien et joueur de baseball. Les savants italiens sont différents, je suppose. *Gosh*, il est encore très jaloux. Il a besoin du baume calmant de la vengeance. Que

fait-il ? Il engage un détective privé pour me suivre. Enrico Fermi ne ferait pas ce genre de chose, je parie. Le privé l'appelle.

– Elle est avec le musico.

Écoutez ça, Albert. Il a son copain, Frank Sinatra. Un autre Italien.

A—Vous m'avez parlé de lui, je me souviens. Un chanteur.

M—Le plus célèbre. Ils prennent des battes de baseball et vont à l'adresse que leur a donnée le détective. Ils ont bu, c'est sûr. Sinon, ils n'enfonceraient pas la mauvaise porte, celle de notre voisine ! C'est une vieille dame charmante qui parle d'une voix douce, mais elle a peut-être chanté l'opéra dans sa jeunesse. En tout cas, elle se met à hurler comme si elle jouait dans un film d'horreur et découvrait un cadavre sans tête.

– Au secours ! Police ! Police !

Nous sommes juste à côté, nous entendons tout. Les coups de pied qui cassent la porte, les hurlements bien sûr, les pas précipités des deux idiots qui s'enfuient, le crissement des pneus de leur voiture. Ils filent à toute vitesse avant l'arrivée de la police. Je trouve l'affaire plutôt drôle, mais Hal tremble comme une feuille. Il est vrai que c'est lui qui vient d'échapper à l'œil au beurre noir et aux côtes brisées. Les journaux n'ont pas manqué de plaisanter sur ce qu'ils appellent *The Wrong Door Raid*.

Il se trouve que le lendemain, le studio donnait une grande fête pour la sortie de *The Seven-Year Itch*. Le tout Hollywood y était. Les *big bosses* : Sam Goldwyn, Jack Warner, Darryl Zanuck. Les grandes stars: Claudette Colbert et Clark Gable, Humphrey Bogart et Lauren Bacall, Gary Cooper, James Stewart, Doris Day, et beaucoup d'autres. Je trouvais étonnant de voir que ces géants de l'écran sont des gens assez ordinaires dans la vraie vie, certains plutôt petits. C'est vrai pour moi aussi, je le crains. Elle est magnifique à l'écran, dit Gary à Jimmy, mais beaucoup moins bien en chair et en os !

Ronald Reagan s'est approché de moi avec un sourire de deux mètres de large.

– Hey, Marilyn, vous vous souvenez de moi ? J'ai lancé votre carrière !

La foule qui m'entoure attend la chute.

– J'ai publié sa photo sur la couverture du magazine *Yank* pendant la guerre !

Sa première femme, Jane Wyman, est là aussi, avec mon ancien professeur de chant, Fred Karger. Quelqu'un me dit qu'ils se sont mariés le mois dernier.

Hollywood commence à admettre, à contre-cœur et sous la pression du public, que je brille au firmament des stars. J'étais quand même très émue. D'abord parce que je suis arrivée avec une heure de retard, ce n'est pas de ma faute, ma voiture est tombée en panne

d'essence. Ensuite, parce que j'ignorais que tout ce beau monde serait là pour m'applaudir. C'était une sorte de surprise-party. Mr Zanuck a dit que Frank Sinatra devait chanter, mais qu'il avait appelé pour dire qu'il avait la grippe.

Hey, Al, vous ne m'avez rien dit sur ma nouvelle robe.

A—Nouvelle robe ? Eh bien, hmm, ma vue baisse à cause l'âge, donc je n'ai pas remarqué la nouvelle robe. Une jolie robe, c'est certain.

M—Elle est moins moulante que mes anciennes robes. Amy Greene dit que si je ressemble à une vamp, je ne peux pas me plaindre qu'ils me donnent des rôles de vamp.

A—Vamp ?

M—Une séductrice. C'est un mot de Hollywood. Quand le héros du film la voit, ses yeux lui sortent de la tête. Elle a des lèvres bien rouges, et des vêtements qui mettent ses formes en valeur.

Milton et Amy sont si bien habillés et si raffinés, si cultivés, que j'ai l'impression d'être une paysanne qui débarque à la ville. Amy a demandé à certains des meilleurs couturiers de New York de renouveler ma garde-robe. Nous dépensons l'argent de notre société de production. Nous avons vu des banquiers. Je n'essayais pas de comprendre ce qu'ils disaient, mais bon, Milton a pris une hypothèque sur sa maison et a financé la société lui-même. Il dit que je dois maintenir mon statut de star. Je loue cet appartement dans les *Waldorf Towers*, un immeuble de luxe, pour pouvoir passer du temps à Manhattan et me montrer en public de temps en temps. Il a acheté la Thunderbird blanche. Il paie le coiffeur, le maquilleur, le masseur, le docteur, etc. Il a trouvé une attachée de presse, Lois Weber, qui va s'occupper de mes relations avec les journaux.

Il dépense quatre cents dollars par mois pour que ma mère séjourne dans une maison de santé privée plutôt que dans l'hôpital psychiatrique de l'État. Il a l'intention de dépenser environ cinquante mille dollars par an, sans compter les frais d'avocat.

Nous créons une nouvelle Marilyn Monroe, en vérité. J'en ai assez de jouer les danseuses de cabaret et les chercheuses d'or, toujours la même chose. Je veux continuer à progresser comme actrice et comme personne. Être moi-même. *Gee*, je veux être vraie. Trop souvent, j'ai l'impression de tricher, d'être une faussaire. Je veux devenir une personne réelle et une actrice sérieuse. Je veux jouer des rôles romantiques, comme Greta Garbo dans *Camille*. Ou peut-être une héroïne de roman russe. Vous connaissez Grushenka, dans *Les Frères Karamazov* ? J'ai commencé à étudier à l'*Actors Studio*. Vous en avez entendu parler ?

A—*Les Frères Karamazov* je connais, le studio pour les acteurs non.

M—C'est la meilleure école pour les acteurs en Amérique. Elia Kazan l'a fondée après la guerre avec quelques associés. Elia m'a présentée à Lee Strasberg, le directeur artistique du studio. Il était acteur et metteur en scène dans une compagnie appelée *The Group Theater*. Les Carnovskys, avec qui j'ai étudié au début de ma carrière, y appartenaient aussi. C'est un petit homme aux cheveux gris, d'apparence sévère, qui a peut-être cinquante ans. Il me rappelle un chauffeur de taxi que je connais, si ce n'est que sa voix est très particulière, à la fois douce et convaincante. Tous les jeunes acteurs les plus connus ont été ses élèves : Marlon Brando, James Dean, Paul Newman, Montgomery Clift. Mon amie Shelley Winters aussi. Il ne faut pas dire "élèves", mais "membres". Il se trouve que le membre le plus célèbre du studio, Marlon Brando, est justement mon acteur préféré. Nous sommes sortis ensemble plusieurs fois. Il joue des personnages violents, mais il est très gentil.

Lee Strasberg nous enseigne comment trouver au fond de nous les ressources dont nous avons besoin, de sorte que nous ne nous contentons pas de jouer un rôle : nous vivons le rôle. Nous apprenons à exploiter notre énergie cachée. Nous devons jouer des scènes très courtes, de cinq à dix minutes, devant les autres membres. Je n'ose pas. Ce sont des acteurs de théâtre professionnels. Je ne sens si bête. De plus, les sessions commencent à midi le mardi et le vendredi, donc je manque le début à cause de mes foutus retards. Lee me donne des leçons privées.

Sa fille, Susan, dit qu'il perd son sang-froid facilement.

– Il aboie et il bave comme un chien enragé.

Il reste toujours aimable avec moi. Il me demande de chanter une chanson, d'abord sans bouger, puis en montant sur un tabouret bas et en descendant. Pour un autre exercice, je dois fermer les yeux et évoquer un souvenir d'enfance. Je me souviens du jour où j'ai voulu m'évader de l'orphelinat avec une autre fille. La surveillante de dortoir nous a attrapées, mais la directrice, au lieu de me punir, m'a laissée essayer son maquillage et son parfum.

C'est une entreprise familiale. La femme de Lee, elle s'appelle Paula, est très sympathique. Si j'ai besoin d'un coach pour un tournage, je l'engagerai.

A—Et l'autre, qu'est-elle devenue ?

M—Vous voulez parler de Natasha Lytess ? Elle est restée à Hollywood, employée de la Fox, et moi je suis ici. Elle était trop rigide, de toute façon. Alors que j'avais besoin d'apprendre à me connaître, elle m'en empêchait. Lee m'encourage, au contraire.

– Vous devez creuser dans votre inconscient, utiliser toutes les expériences que vous avez vécues, trouver la clé intérieure qui ouvre le trésor caché de votre mémoire émotionnelle.

A—Cela semble proche la psychanalyse. Je refuse de perdre mon temps à plonger dans les profondeurs boueuses de mon esprit, mais je comprend que cela peut être utile pour un acteur.

M—Lee dit que je possède une énergie exceptionnelle. Si je ne la contrôle pas, elle déborde, gâte mon jeu et me rend malade. Mais je ne peux pas la contrôler et la canaliser si je ne débloque pas mes souvenirs et sentiments refoulés. Ce qui nous amène à la psychanalyse, en effet. Milton Greene voit une Mrs Hohenberg depuis des années. Je veux dire, Dr Hohenberg. Il m'a emmenée chez elle. Elle vient de Hongrie. Elle a étudié la psychanalyse à Vienne. Elle ressemble à une bonne grand-mère : soixante ans, un peu ronde, cheveux blancs. Quand elle parle, je me souviens du photographe André de Dienes, à cause de l'accent hongrois. Je vais commencer dans dix jours.

A—La psychanalyse ?

M—Ma première séance.

Oh, *The Seven Year Itch* est sorti la semaine dernière, vous savez. Les critiques me trouvent si fascinante qu'ils ont tendance à oublier Tom Ewell, mon partenaire. J'aimerais qu'ils parlent un peu moins de mon sex-appeal et un peu plus de mon jeu. C'est difficile, je suppose, quand une photo de vingt mètres de haut me montrant sur la grille d'aération est accrochée à Times Square. Un ventilateur ou je ne sais quoi fait remonter ma jupe, si bien que vous pouvez admirer la plus grande culotte blanche qu'un retoucheur d'affiches ait jamais peinte.

Billy Wilder est venu à New York pour la première du film.

– Ce Lee Strasberg est *messhugge*[1], Marilyn. Vous n'avez pas besoin d'apprendre à jouer. Continuez d'être vous-même devant la caméra, cela a très bien marché jusqu'ici. Si vous voulez apprendre quelque chose, allez plutôt en Suiise étudier la ponctualité à l'académie Patek Philippe.

– Quelle académie ? Qui est Patek Philippe ?

Il m'a montré le nom sur sa montre. Il aime bien plaisanter.

---

[1] Fou. Mot hébreu de la langue yiddish et de l'anglais parlé à New York et à Hollywood.

A—Je me suis toujours demandé pourquoi les Suisses avaient cette obsession à propos la mesure du temps et la fabrication des montres. Quand je travaillais à l'Office des brevets, je voyais toues les sortes de projets pour les nouvelles horloges mécaniques et électriques. Ils voulaient absolument synchroniser toutes les horloges dans les gares. Que les trains soient à l'heure, vous comprenez. Penser tout le temps au temps m'a aidé à découvrir ma grande idée de la relativité restreinte.

M—Vous avez promis de me l'expliquer.

A—Oh, c'est vrai. J'ai besoin de dessiner les images d'avance au tableau. Pouvez-vous revenir la semaine prochaine ?

M—Bien sûr.

A—Vous êtes moins occupée que la dernière fois..

M—Je n'ai pas grand-chose à faire. Pas de nouveau film tant que nos avocats ne se sont pas mis d'accord avec leurs avocats. J'ai mes leçons de théâtre et ma psychanalyse. J'ai le temps de lire et d'aller au musée.

Hey, j'ai de nouveaux amis. Norman et Hedda Rosten. Je faisais des photos pour un magazine dans le quartier de Brooklyn Heights, c'est juste en face de Manhattan, de l'autre côté de l'East River. Je vous conseille d'y aller un jour, la vue sur tous les gratte-ciels est magnifique. Soudain, la pluie s'est mise à tomber. Sam Shaw, le photographe, je le connais depuis longtemps, c'est lui qui a pris la photo de vingt mètres de haut, a suggéré un abri.

– L'autre jour, vous m'avez dit que vous lisiez Emily Dickinson, Marilyn. Si vous aimez la poésie, je connais un bon poète qui habite juste à côté. Allons-y, vous sécherez vos cheveux et moi mes appareils photo.

J'ai aimé Norman et Hedda tout de suite, et aussi leur fille, Pat. Elle a huit ans, je l'adore. J'étais trempée, Hedda m'a donné une robe de chambre, je me suis précipitée dans la salle de bains pour me changer. Sam est parti je ne sais où s'occuper de ses appareils. Il n'avait pas vraiment pris le temps de me présenter. Il a dû bredouiller mon nom, et ils ont entendu "Marion". Puisqu'il me prenait en photo, Hedda m'a demandé si j'étais mannequin.

– Euh, pas vraiment. J'étudie à l'Actors Studio.

– Oh, une actrice. Vous avez joué dans une pièce dont j'aurais pu entendre parler ?

– *Gee*, je ne me jamais montée sur scène. J'ai surtout tourné des films.

– Ah oui ? Quel est votre nom d'actrice ?

– Euh, Marilyn Monroe.

Ce qu'il y a de mieux, dans cette rencontre, c'est que Norman a bien connu Arthur Miller à l'université. Il nous a invités à dîner tous les deux la semaine prochaine. Quelle semaine : je vais rencontrer l'homme que je veux épouser, je vais avoir ma première séance de psychanalyse, et je découvrira la relativité.

Sa dernière pièce, *The Crucible,* a eu beaucoup de succès.

A—La dernière pièce de qui ?

M—Arthur Miller. Cela raconte un procès à Salem, en Nouvelle Angeleterre, au XVIIème siècle. Des femmes étaient accusées d'être des sorcières, il y avait des faux témoignages et de l'hystérie collective.De nombreuses femmes innocentes ont été pendues. C'est fondé sur des faits historiques, mais tout le monde comprend que la pièce fait allusion à ce qui s'est passé avec le sénateur McCarthy.

A—Que signifie "crucible" ?

M—Oh, je ne sais pas. Je vais lui demander la semaine prochaine[1].

A—Je vous ai parlé de ces femmes qui prétendaient que j'avais plus d'amis communistes que Staline lui-même. Ce genre de diffamation va son petit bonhomme de chemin. Pendant la guerre, plusieurs physiciens qui travaillaient sur le grand projet de la bombe atomique m'ont dit que je suis tenu à l'écart parce que le FBI me considère le redoutable communiste. Pourtant, j'ai condamné fermement la dictature soviétique dès les années vingt. J'ai dit qu'au sommet de la société, les dirigeants assoiffés de pouvoir se battent comme des chiens. En bas, les gens ont perdu les libertés élémentaires, en particulier celle de parler. On se demande ce que vaut la vie dans ces conditions. C'est bien clair, oui ? Eh bien, encore maintenant, ils me soupçonnent être un agent secret soviétique. Je suis vieux et malade, alors le FBI ne m'interroge pas, mais ils ont convoqué ma secrétaire, Hélène Dukas. Ils lui ont posé toutes les sortes de questions absurdes sur moi.

– Nous avons appris que les fils de votre patron ont émigré derrière le rideau de fer.

– Mais qu'allez-vous chercher ? Hans-Albert est professeur d'ingénierie hydraulique à Berkeley. Le pauvre Eduard est enfermé depuis des années dans un asile psychiatrique de Zurich.

Cela s'est passé le mois dernier.

Un ami bien informé me dit que mon dossier est plus épais que l'annuaire du téléphone. Il contient la lettre des dames patriotiques, bien sûr, et aussi des rapports sur mes rencontres

[1] Une épreuve très difficile. Titre français de la pièce : Les sorcières de Salem.

avec Charlie Chaplin, Upton Sinclair et les autres personnages dangereux. Écoutez ça, Marilyn : mon dossier contient les rapports nazis sur mes activités subversives, mon prétendu voyage en Russie et les secrétaires qui notent les instructions de Moscou dans ma cave et je ne sais quelles autres bêtises. Avant la guerre, le FBI collaborait avec la Gestapo, la police nazie. Vous voyez, les policiers dans un pays se sentent plus proches des policiers dans un autres pays, leurs collègues, que des suspects subversifs dans leur propre pays, qu'ils considèrent leurs ennemis. Ainsi Mr Hoover, qui a fondé et dirige toujours le FBI, déteste tous les Américains que ses services désignent communistes ou anarchistes, mais avait confiance et respect pour Herr Himmler, son homologue allemand. Un communiste je n'ai jamais été. Un pacifiste, oui, et encore seulement pour naviguer sur la mer calme. Je suis un vieil homme connu pour ne pas porter les chaussettes. Même cela ils trouvent louche, je suppose. Les bons citoyens américains portent des chaussettes.

M—C'est sans doute une question idiote, qu'on vous a posée un million de fois, mais dites-moi, Albert : pourquoi ne portez-vous pas de chaussettes ?

A—Quand j'étais jeune, j'ai fait la découverte expérimentale, le gros orteil finit toujours par trouer la chaussette. Dès qu'un inventeur résoud ce problème, je porterai de nouveau les chaussettes.

M—Et vous deviendrez un bon citoyen américain.

A—Ce que j'ai dit sur les bons Américains était ironique. Certaines personnes, comme le sénateur McCarthy, et certaines institutions, comme le FBI, n'ont pas la grande tolérance pour les gens qui s'écartent de la norme. Ils me rappellent vraiment les nazis. Parfois, je crains que la calamité allemande se répète ici. J'ai vu en Allemagne comment la contagion peut gagner. Maintenant, je reconnais certains symptômes de la maladie dans ce pays. Les gens adhèrent aux forces du mal et j'observe sans pouvoir agir, comme dans le cauchemar. Si les chers Américains ressemblent aux Allemands, alors il n'y a rien à espérer de l'humanité en général. Ils attaquent même les livres. Je trouverais cela drôle si ce n'était pas si triste. Ils veulent interdire Robin des Bois parce qu'il prêche le communisme. Vous savez, prendre aux riches pour donner aux pauvres. Évidemment ils attaquent Sinclair Lewis, Theodore Dreiser, et même le brave Mark Twain.

M—Ils ne brûlent pas les livres.

A—Ils les retirent des bibliothèques, et ensuite que font-ils ? Ils ne les brûlent pas en public, mais cela revient au même à la fin. Ils renvoient les professeurs qui insistent pour étudier les livres subversifs. Les professeurs interrogés par l'inquisition de McCarthy

étaient souvent juifs. Le sénateur McCarthy et Mr Hoover soupçonnent tous les juifs d'être attirés par le communisme et la subversion. Juste ce que Hitler a dit à Max Planck. J'ai écrit une lettre au New York Times pour aider un professeur. Aux gens convoqués devant la commission McCarthy, j'ai donné le bon conseil :

– Refusez simplement de témoigner, même si cela signifie aller en prison pour offense au Congrès.

C'est la position de Gandhi. Je pensais qu'ils me demanderaient témoigner, moi aussi. J'imaginais déjà la prison. Une pensée déplaisante.

M—Vous êtes trop célèbre. Ils n'oseraient pas.

A—On m'a dit qu'ils envisageaient annuler ma naturalisation parce que je soutenais les républicains espagnols contre Franco pendant la guerre d'Espagne. Vous savez ce qu'ils font ? Ils envoient des agents du FBI interroger des pauvres fous qui m'accusent de contrôler leur cerveau. Ils dépensent l'argent des impôts pour ces bêtises. J'ai inventé le rayon de la mort et aussi la machine à contrôler les cerveaux.

Vous avez raison, je crois. Je suis célèbre, alors ils me laissent tranquille. Ils savent que je ne suis pas vraiment dangereux, bien sûr. Des milliers d'autres personnes ont moins de chance.

M—Il y a eu des dégâts à Hollywood. Des gens ont perdu leur boulot. Certains ont balancé leurs amis. Tout le monde les méprise.

A—Balancé ?

M—Dénoncé.

A—Toutes ces enquêtes sur les gens soupçonnés de communisme sont plus dangereuses que les quelques vrais communistes, car elles sapent à coup sûr le caractère démocratique de la société américaine. *Ach*, j'ai bon espoir, pourtant. Le peuple américain ne deviendra jamais nazi. La grande chose, c'est qu'il aime la liberté plus que tout. Il s'est débarrrassé du sénateur McCarthy, oui ? Un jour, j'en suis certain, il va renvoyer Mr Hoover.

Savez-vous pourquoi je ne suis jamais retourné en Europe ? Un mot résume la réponse : le sweatshirt.

M—Le sweatshirt ? *Wow* !

A—Un sweatshirt, une vieille paire de pantalons, des chaussures confortables mais pas de chaussettes, que me faut-il de plus ? Les Américains ont inventé le sweatshirt pour moi. Je vais vous raconter mon premier jour à Princeton, en 1933.

Quand nous sommes entrés dans le port de New York, une vedette a abordé le paquebot et nous a emmenés tout droit à la côte du New Jersey. Là se trouvait Flexner. Il nous a conduits à Princeton.

– Nous gagnons une demi-journée, Herr Professor. Le maire vous attendait sur le quai avec mille journalistes et photographes et la foule habituelle de badauds. Ils avaient préparé la grande parade et la réception dans un grand hôtel de Manhattan.

– Le maire ? Les badauds ? Ils doivent être déçus et fâchés. Attendre sous la pluie, les pauvres gens. Si j'avais su…

– Ne vous inquiétez pas, c'est juste de la politique. O'Brien a besoin de courtiser le vote juif s'il veut être réélu. La Guardia est bien plus populaire en ce moment.

– Si je comprends bien, O'Brien est le maire actuel et La Guardia son rival. En envoyant le bateau me chercher, vous défavorisez Mr O'Brien, donc je suppose vous préférez Mr La Guardia.

– Je m'en moque. J'habite dans le New Jersey."

M—La Guardia était à demi-juif, je crois bien, donc le vote juif était pour lui de toute façon.

A—Ah oui ? Je me souviens qu'il attaquait souvent Hitler dans ses discours. Je me demande si j'appartient au "vote juif".

Flexner a réservé des chambres pour nous dans un petit hôtel, le *Peacock Inn*. Elsa ouvre nos malles, le maire de New York et une armée de badauds m'attendent sur le quai à Manhattan, et moi pendant ce temps je descends me promener. J'explore Nassau street, la rue principale de Princeton. Je regarde les passants. Presque tous des étudiants, je pense. Quelques uns, même les filles, portent des shorts. Ils paraissent aussi heureux qu'un être humain peut l'être. L'Europe semblait sombre et inquiète, mais en Amérique j'ai l'impression de respirer un air plus léger et insouciant. Dans la petite boutique rose et verte, je vois une serveuse donner à un étudiant une glace à trois boules. J'entre, je souris à la serveuse et à l'étudiant, je montre du doigt la glace et moi-même. Ils ont le visage ébahi. Je donne une pièce de vingt-cinq cents à la serveuse.

– Celle-là, je vais la garder en souvenir, dit-elle.

Ils me regardent comme si j'étais peint en vert et rose, moi aussi. Ils me reconaissent parce qu'ils m'ont vu dans les films d'actualités au cinéma, alors ils pensaient peut-être que j'existe seulement sur l'écran.

M—*Oh boy*, je connais ce regard !

A—Flexner a trouvé une maison à louer pour nous. Je peux aller à pied à l'*Institute for Advanced Study*, qui est hébergé dans un coin de l'université en attendant la construction d'un bâtiment séparé. Flexner a recruté dix-huit personnes : douze "travailleurs" et six "professeurs". Certains sont des savants de très grande valeur, comme les mathématiciens Hermann Weyl et John von Neumann, mais les gens ignorent leur existence et disent "l'Institut Einstein".

Je vous l'ai dit, tout le monde parlait allemand. Je lisais l'anglais, mais j'avais de grands progrès à faire pour parler. Si je veux demander mon chemin dans la rue, personne ne me comprend. En cas d'ennui, j'appelle le doyen de l'université, Mr Eisenhart, qui connaît l'allemand. Une fois, une femme répond en anglais.

– Hello.

– Hello, miss. Je voudrais parler mister Doyen, *please*.

– Le doyen Eisenhart est sorti. Puis-je vous aider ?

– Peut-être vous me dites où habite Professeur Einstein.

– Oh, je suis désolée, je n'ai pas le droit. Nous voulons éviter que les journalistes assiègent sa maison.

– *Ach*, mais je suis lui ! Je me promène et j'oublie où est la maison.

M—Vous parlez bien, mais votre accent est très prononcé. Vous devriez essayer quelques séances avec un bon coach de voix.

A—Précisément ce que je fais quand j'arrive à Princeton. Mon coach, Amy, a six ans. C'est la fille de nos voisins. Je l'aide pour les devoirs d'arithmétique. Je lui achète une boussole et lui montre que l'aguille indique toujours le nord. Je regrette avoir manqué l'occasion d'être plus proche mes fils quand ils étaient petits.

Nos voisins, ainsi que tous les habitants de Princeton, nous traitent avec la grande amabilité. Je ne suis pas sûr ils se souviennent que j'ai inventé la théorie de la relativité. Ils voient en moi le vaillant opposant au tyran à la petite moustache. Le gouverneur du New Jersey donne le dîner de gala pour nous. Et puis Mr Roosevelt nous invite à la Maison Blanche.

M—*Wow* ! J'aurais bien aimé rencontrer Roosevelt. Eisenhower est moins sexy.

A—Attendez. Je n'ai pas reçu son invitation. Flexner prétend qu'il doit filter mon courrier pour enlever les lettres antisémites et les menaces nazies. Il répond que je n'ai pas le temps aller à Washington. Il agit comme s'il possédait l'institut et toutes les personnes qui y travaillent. On me dit qu'il a éconduit des étudiants qui veulent l'interview pour le

magazine du campus. Quand trois professeurs demandent si je veux me joindre à eux pour jouer les quatuors à cordes, il refuse en mon nom. Il espère que je vais rester dans mon bureau et apporter la gloire à l'institut, et à son fondateur, en trouvant le secret de l'univers avant la fin du semestre.

Au cours mes précédents voyages en Amérique, j'ai rencontré le rabbin Wise, un dirigeant sioniste connu. Il m'apelle au téléphone.

– Quand allez-vous chez le président, professeur Einstein ?

– Quel président ?

– Mr Roosevelt. Vous n'avez pas reçu l'invitation ?

– Pas à ma connaissance.

– Il n'a pas levé le petit doigt pour les juifs d'Allemagne. J'ai pensé que vous pourriez lui parler. Sa secrétaire m'a promis qu'elle vous enverrait l'invitation.

J'ai écrit à la Maison Blanche pour accepter l'invitation. Nous avons dîné avec le président et sa femme et même dormi à la Maison Blanche. Il parlait bien allemand. J'ai envoyé une carte postale à mon amie la reine de Belgique.

Dans la belle capitale de ce pays
Où l'avenir se construit
Lutte un homme brave
Qui sait que l'heure est grave.
Avec lui j'ai parlé,
À vous j'ai pensé.
Comme je veux vous le dire
Je vous envoie ces lignes à lire.

J'ai écrit aux administrateurs de l'institut à propos Flexner. "Aucune personne raisonnable ne pourrait tolérer de telles interférences. Si je ne peux pas travailler dans la dignité, je suggère que nous discutions des moyens d'interrompre notre relation de manière honorable."

M—Il me rappelle des producteurs mégalomanes que j'ai connus dans ma carrière, qui voulaient me contrôler. *Gee*, je me félicite tous les jours de ne plus être sous contrat !

A—Flexner a présenté ses excuses. Il a ordonné le facteur de livrer le courrier directement chez moi. Miss Dukas trouvait des lettres antisémites de temps en temps. Elle les gardait dans une chemise spéciale, parce que cela m'amusait les lire. "Vous êtes un escroc juif et un communiste et devriez être renvoyé des États-Unis", disaient-elles. "Les

juifs sont aussi dangereux aujourd'hui qu'ils l'étaient quand ils ont tué Jésus. Ils méritent d'être affamés jusqu'à la mort. Ils insultent la race humaine. Pas étonnant que le monde entier déteste ces bandits, ces serpents, ces putois, ces amis de Satan. Il faut les exterminer."

J'ai mis plusieurs années à comprendre que l'antisémitisme est répandu aussi, de manière moins évidente, dans les hautes sphères de l'université américaine.

M—Beaucoup de clubs privés dans les villes américaines sont interdits aux noirs et aux juifs. Aux femmes aussi, bien sûr. Vous connaissez l'histoire de Groucho Marx ? On lui a proposé de devenir membre d'un club très sélect. "Si vous acceptez des gens comme moi, je n'irai certainement pas", a-t-il répondu.

A—Un plaisant paradoxe. Une bonne question serait : "Devrais-je entrer dans ce club très sélect s'ils ouvrent la porte aux juifs, mais pas aux noirs ?"

M—Il y a un nightclub à Hollywood appelé le Mocambo. Connaissez-vous Ella Fitzgerald ? C'est une très bonne chanteuse de jazz. Son agent a demandé au Mocambo si elle pouvait y chanter. Bon, aucun noir ne s'était produit dans le club, alors ils ont refusé. J'en ai entendu parler et je me suis dit, *gee*, je peux esayer de faire quelque chose. J'ai dit aux gens du Mocambo que s'il laissaient Ella chanter, je viendrais chaque soir et je prendrais une table sur le devant. Cela leur amènerait plus de journalistes et de photographes qu'ils n'en ont jamais vus. Ils ont dit okay. Ella a chanté et je suis venue tous les soirs.

A—Je connais aussi une chanteuse noire, Marian Anderson. Le jazz elle chante peut-être parfois. Surtout elle chante la musique classique. Quand elle est venue à Princeton, je l'ai invitée habiter dans ma chambre d'amis. Aucun hôtel n'acceptait une personne noire.

C'était avant la guerre. Ensuite, après les années de souffrance, nous avons pensé qu'un nouveau monde est né, débarrassé des vilains préjugés. Les hommes noirs ont combattu bravement contre les Allemands et les Japonais. Sur le champ de bataille, ils étaient égaux devant la mort. Mais ensuite, quand ils reviennent en Amérique, il n'y a plus d'égalité. Ils sont accueillis avec le soudain renouveau de violence, assassinés et lynchés comme avant, ou pire. La même chose est arrivée en Pologne, les quelques juifs qui sont revenus ont subi les pogroms. Ici même, à Princeton, jusqu'à l'époque récente il n'y avait aucun étudiant noir. Ni juif d'ailleurs.

Beaucoup de choses méritent être améliorées en Amérique. Le businessman est le saint patron du pays. Un nouveau modèle de jarretière l'emporte sur une nouvelle théorie philosophique. Il faut se méfier, car on risque de devenir superficiel rien qu'en respirant l'air. La politique est devenue militarisée et agressive. Le peuple avale tout car on l'effraie

avec l'Union Soviétique. Dans les dictatures, on mène les gens par la contrainte et le mensonge. Dans les démocraties, par le mensonge seul. À certains moments, avec les histoires de McCarthy, je pensais partir. J'ai même écrit à une cousine éloignée en Uruguay pour lui demander comment est la vie là-bas.

En 1934, je n'avais pas encore décidé m'installer à Princeton. Après six mois, je devais retourner en Europe pour ma corvée à Oxford.

J'avais promis assister à un concert de charité sioniste à New York. Leon Watters nous a invités dans son appartement sur la cinquième avenue, face à Central Park. C'est un bon ami, un biochimiste qui possède sa propre compagnie pharmaceutique et beaucoup d'argent. Je l'ai rencontré à Pasadena. Il finançait des recherches à Caltech, je crois. Il est juif et raconte les bonnes blagues, aussi il m'a ressuscité quand je mourais d'ennui à un de ces grands dîners, je vous en ai parlé, Caltech voulait me montrer à tous les mécènes.

Watters est venu nous chercher à Princeton avec sa grande voiture américaine et son chauffeur. Je lui demande s'il peut me montrer un peu la campagne. Je ne sais pas ce que j'espérais. Nous voyons des fermes, des champs, des vaches, des collines, des forêts. Cela me rappelle la Bavière, où j'ai passé mon enfance. Mr Watters a apporté un appareil photographique. Nous nous arrêtons et le chauffeur nous prend en photo.

– Cela paraît facile. Je peux essayer ?

Je prends des photographies de Watters, Elsa et Hélène Dukas. J'ai étudié et vérifié beaucoup de brevets d'appareils photographiques et d'accessoires à Berne, mais c'était la première fois que j'utilisais un de ces appareils.

M—Vous ne possédez ni automobile ni appareil photo.

A—J'ai une radio et un tourne-disques.

Le concert de charité avait lieu à Carnegie Hall. Là je rencontre le compositeurr Arnold Schoenberg, un réfugié juif comme moi. Je préfère l'homme, je le connaissais à Berlin, à sa musique. Un dîner de gala suit le concert de charité. Les journaux parlent de soirée d'adieu, puisque nous avons réservé les cabines sur un bateau deux jours plus tard. Au dernier moment, je change d'avis. Elsa approuve mon revirement. Des nuages noirs s'amoncellent au-dessus l'Europe. Nous sommes satisfaits à Princeton. Pourquoi bouger ? Je dis ma lassitude à Schrödinger, qui se trouve justement à New York pour une conférence.

– Bravo pour ton prix Nobel, Erwin.

– Merci, Albert.

– Ainsi tu as quitté Berlin. Tu es un homme honorable.

– Que voulais-tu que je fasse ?

– Les autres sont restés, oui ? Je ne parle pas des juifs, bien sûr. Mais tu n'es pas juif.

– Même si tu n'étais pas juif, Albert, tu serais parti aussi.

– Tu es allé en Angleterre, c'est ça ?

– À Oxford. Nous pourrons travailler ensemble. Ils t'attendent avec impatience, là-bas. Ils m'ont dit que tu as décidé de devenir Anglais.

– *Ach*, l'année dernière, oui, mais maintenant… Si je vais à Oxford, je devrai aussi aller à Leyde.

– Pourquoi irais-tu à Leyde ?

– J'étais proche de Ehrenfest et de Tatiana, sa femme, tu sais.

– Oh, j'ai appris qu'il s'est tué, oui ?

M—Votre ami Ehrenfest, avec qui vous aimiez jouer la sonate de Brahms ? C'est horrible.

A—Il était déprimé. Il se trouvait un raté, plus digne de vivre. À cause la situation en Allemagne, peut-être, aussi parce qu'il n'avançait pas dans les recherches. Quand nous atteignons l'âge cinquante ans, c'est fini pour nous les savants. L'âge de nous reconvertir et devenir bureaucrates. Il ne se sentait pas à la hauteur de ses exigences élevées. Il était plus critique envers lui-même qu'envers quiconque. Quand je traversais l'océan, souvent je me promenais sur le pont la nuit. Je regarde les vagues, qui luisent comme la laque noire sous la lune. "Pourquoi ne pas escalader la rambarde et en finir ?" Au lieu de devenir un vieillard inutile et de souffrir toutes les sortes de maladies pénibles. Mais alors je tourne les yeux vers le ciel étoilé. Je reste curieux de savoir ce que mes jeunes collègues vont découvrir à propos l'univers.

Il a mis la balle aussi dans la tête de son pauvre garçon attardé mental, mais l'enfant a survécu.

M—Quelle histoire affreuse ! Le malheureux gosse a dû souffrir énormément, même s'il était attardé.

A—Il aurait mieux valu qu'il meure.

M—Comment pouvez-vous dire cela, Al ? Il aimait peut-être regarder le ciel étoilé, comme vous, même s'il ne savait rien de l'expansion de l'univers et tout le reste.

A—Vous avez meilleur cœur que moi. Je n'ai pas vraiment pensé à lui, mais j'avais pitié de Tatiana. Je l'ai dit à Schrödinger.

– La moindre des choses, je dois lui exprimer mes condoléances et la consoler. Ensuite j'ai promis donner les conférences à Paris et Madrid. Les opposant à Hitler me demanderaient assister les meetings partout. Comment refuser ? De plus, Elsa a les parents réfugiés dans toute l'Europe. Ils espèrent je vais les aider. Je manque de courage pour entreprendre une telle tournée. Un vieux bonhomme n'a-t-il pas droit au repos de temps en temps ?

– Mais j'ai lu dans le journal que tu embarques demain.

– L'année prochaine, peut-être. Je pense que je vais passer l'été ici. Tu connaissais le Dr Bucky, à Berlin. Il est américain, tu sais, donc il est revenu à New York quand les nazis ont pris le pouvoir. Il loue une grande maison au bord de la mer pendant la saison chaude, dans l'État du Rhode Island. Il m'a invité à venir quand je veux. Dès qu'il a fait cette offre, j'ai imaginé un voilier. Je suis prêt à partir en Europe, Elsa a bouclé les malles, nous avons les billets, mais je pense à ce voilier tout le temps.

Elsa part quand même en Europe au mois de mai 1934. Sa fille Ilse, qui s'est installée à Paris, est très malade. Quelques semaines plus tard, je vais dans le Rhode Island avec Hélène Dukas.

Bucky me dit comment fonctionne la diaphragme pour les rayons X qu'il a inventé. Son fils possède un petit appareil photo Kodak. Bucky se demande s'il peut adapter une version de son diaphragme à un appareil comme celui-là.

– Vous avez obtenu le prix Nobel pour une étude de l'effet photoélectrique, n'est-ce pas, professeur Einstein ?

– Je vois où vous voulez en venir. Si nous avions un petit circuit électrique sensible à la lumière, il pourrait alimenter un moteur qui ouvrirait ou fermerait le diaphragme.

– C'est ça. Où placeriez-vous le circuit photosensible ?

Le docteur Bucky et son fils me croient un expert en appareils photographiques et en toutes choses, puisque je suis le célèbre professeur Einstein. Par chance, je viens d'utiliser un appareil photo pour la première fois.

Nous avons inventé et breveté ensemble un appareil "automatique" assez grossier.

Les fils de Bucky étaient aussi très habiles. Ils ont fabriqué un poste de radio à ondes courtes et une antenne directionnelle, de sorte que nous pouvions capter les émissions européennes. Nous nous amusions à écouter les jappements ridicules de Hitler. Les gens restés en Allemagne n'avaient pas le droit d'en rire, bien sûr. Nous avions la chance d'être en Amérique.

M—Je me souviens d'avoir entendu Hitler à la radio quand j'étais petite. La langue allemande est très laide, vous ne trouvez pas ?

A—*Ach*, mais pas du tout. Vous devez écouter la poésie de Goethe ou Hölderlin, ou les chansons de Schubert. La langue italienne est très belle dans l'opéra, mais elle était affreuse quand Mussolini la hurlait.

M—J'espère que j'irai en Europe un jour.

A—Je n'avais pas renoncé à l'Europe. Je voulais juste me reposer. J'ai loué un voilier. Le vent est beaucoup plus fort, et les vagues certainement plus hautes, que sur mon petit lac à Caputh. J'ai même cassé mon mât une fois. Les garde-côtes m'ont remorqué jusqu'au port avec leur bateau à moteur.

Watters est venu de New York plusieurs fois et nous avons navigué ensemble. Au début, il se demandait s'il peut me faire confiance. Je n'ai pas les cartes marines. Je ne connais ni les signaux nautiques, ni les noms des cordes et des choses en anglais.

– Ne portez-vous pas de gilet de sauvetage, professeur ?

– *Ach*, si je dois me noyer, autant que ce soit honnêtement.

– Ne vous éloignez pas trop de la côte, tout de même. En cas de naufrage, nous pourrons au moins revenir à la nage.

– Oh, je ne sais pas nager, de toute façon.

En août, je reçois un télégramme d'Elsa. Sa fille Ilse est morte à Paris. Elle avait seulement trente-sept ans. Margot, son autre fille, vient en Amérique avec elle. Elsa est malheureuse et désemparée, évidemment. Ilse a travaillé pour moi comme secrétaire en 1917, je la connaissais bien, pourtant sa mort ne peut pas m'affecter autant que sa propre mère. Cela semble déranger Elsa

– Avec toutes ces sorties en mer, ta peau épaisse est bien halée et respire la santé. Rien de tragique ne te touche vraiment. C'est pourquoi tu peux travailler si bien, je suppose.

– Si je cessais de sortir en mer, cela changerait quelque chose ?

M—Vous aviez même pensé l'épouser.

A—Pendant une minute ou deux seulement. Dans la Bible, désirer une femme en dehors du mariage est un péché presque aussi grave que de coucher avec elle, mais dans la réalité ces pensées ne comptent pas.

À ce moment-là est venu aussi mon fils aîné, Hans-Albert.

– Je veux voir à quoi ressemble l'Amérique, dit-il.

Il est resté trois mois. Il a trouvé un poste d'ingénieur agricole dans le sud quelque part. Il est retourné à Zurich pour aller chercher sa femme et ses deux fils[1].

Des milliers de réfugiés rêvaient de traverser l'océan. J'esssaie aider le plus grand nombre possible. Des professeurs et des étudiants que j'ai connus à Berlin, des membres des familles Einstein et Koch. J'envoie des certificats appelés "affidavits", qui possèdent le pouvoir miraculeux d'engendrer des visas. Watters se donne aussi beaucoup de mal, mais dans l'ensemble je ne comprends pas pourquoi les juifs américains ne se préoccupent pas plus de leurs frères européens. Il y a des quotas pour les étrangers en provenance de différents pays, comme l'Allemagne et l'Autriche et la Hongrie. Année après année, les quotas ne sont pas remplis. Certaines personnes au Département d'État, m'a-t-on dit, n'aiment pas les juifs, et pensent qu'ils sont trop nombreux aux États-Unis déjà.

Des gens influents, par exemple Henry Ford, qui fabrique les automobiles, et Lindbergh, le fameux pilote, admirent les dictateurs européens. Ils croient que notre monde devient trop complexe pour la démocratie et a besoin de la tyrannie. L'ordre, la prospérité et la paix règnent dans les pays totalitaires. On brûle les livres, les personnes qui refusent d'obéir ont tendance à disparaître, mais c'est un prix acceptable à payer pour le bonheur du plus grand nombre. Les nazis détestent les juifs parce que les juifs ont l'ancienne tradition d'esprit critique, se méfient du conformisme et de l'esprit de troupeau. Ils menacent donc l'État totalitaire. Pourquoi Ford, Lindbergh et leurs amis détestent aussi les juifs, ça je ne sais pas. Une des choses les plus gênantes en Amérique, c'est que le pouvoir de l'argent n'a pas de limites. Je crains qu'il puisse atteindre des proportions totalitaires un jour.

Mon dossier du FBI souligne que je signais des affidavits pour des "anti-nazis". Cette expression avait sans doute une couleur aux yeux de Mr Hoover : aussi rouge qu'un homard bien cuit. Qu'espérait-il ? Les pro-nazis ne me demandaient pas d'affidavits.

Pour chaque affidavit, il faut déposer deux mille dollars. Heuresement je recevais un bon salaire.

M—Vous avez signé un affidavit pour Halsman, le photographe.

A—C'était beaucoup plus tard, quand il habitait à Paris. Les Allemands avaient déjà envahi la France, mais pas encore déclaré la guerre à l'Amérique.

En tout cas, l'*Institute for Advanced Study* ne me payait pas pour aider les réfugiés, mais pour faire progresser la physique. Je devais surmonter d'abord le petit obstacle : Mayer,

[1] Bernhard et Klaus. Ce dernier est mort de la diphtérie en 1938, à l'âge de six ans.

mon fidèle assistant, a décidé voler de ses propres ailes. Mes assistants me quittent en général après un temps. Ils se lassent de tourner en rond avec moi, de triturer et torturer les équations en espérant qu'elles accouchent d'une théorie unifiée. Elles ne veulent pas accoucher. J'avais besoin de quelqu'un pour les mathématiques, je vous l'ai dit.

M—Je suppose que Mr Mayer était content de pouvoir inscrire "Ancien assistant d'Einstein" sur son curriculum vitæ.

A—Flexner est soudain devenu radin. Il refuse d'engager un nouvel assistant pour moi. Il ne me pardonne pas ma lettre de protestation aux administrateurs, évidemment.

Nathan Rosen, un étudiant de Brooklyn, me demande si je veux bien lire sa thèse de doctorat. Je le trouve sympathique. Je lui explique que je voudrais l'engager, mais ce n'est pas possible. Flexner accepte tout de même signer un contrat temporaire, ensuite il le renouvelle deux ou trois fois.

Rosen est très malin. Il ne veut pas perdre son temps à chercher la pierre philosophale de la théorie unifiée. Il pense savoir pourquoi j'échoue dans ma quête. Pousser la relativité générale vers la mécanique quantique pour la rencontre à mi-chemin est l'erreur, à son avis. La relativité générale est aussi parfaite qu'une sculpture de Michel Ange. Je ne dois pas tenter la changer. D'un autre côté, la mécanique quantique ressemble à un gâteau à moitié cuit. Rosen suggère nous étudions certains de ses défauts. Nous arriverons peut-être à convaincre les grands prêtres de la théorie changer leur point de vue et explorer les nouvelles directions, plus compatibles avec la relativité générale.

Justement j'avais besoin de la telle proposition. Je me sens dix ans plus jeune dès que nous commençons à travailler.

M—Comme Cary Grant dans *Monkey Business* !

A—Le travail est le meilleur élixir de jouvence, vous savez. Les choses vont si bien que Podolsky se joint bientôt à nous. C'est l'un des douze "travailleurs" de l'institut. Je l'ai connu quand il était étudiant à Caltech. En Mai 1935, nous publions un article où nous présentons ce qui est connu sous le nom "paradoxe EPR", pour Einstein – Podolsky – Rosen.

Nous commençons avec deux systèmes physiques, par exemple deux particules comme les photons ou les électrons. Nous supposons les deux particules interagissent d'une certaine manière. Par exemple, une collision. Au moment de l'interaction, elles contituent un seul système. Ensuite, chacune part de son côté, mais les équations de la mécanique

quantique imposent qu'elles restent liées par une relation mystérieuse.[1] Quand on étudie la première particule, on note une caractéristique, par exemple le spin pour un électron, qui dépend d'une certaine façon de notre intervention, selon les principes de la mécanique quantique. Si on étudie l'autre particule, on découvre aussi un spin, et il dépend aussi de notre intervention, mais il est forcément opposé à celui de la première particule, à cause de la relation qui existe entre elles. C'est comme si la seconde particule savait ce que nous avons découvert à propos la première, qui peut très bien se trouver déjà à l'autre bout de l'univers. Pourtant l'information ne peut pas voyager à travers l'espace instantanément, donc plus vite que la vitesse de la lumière. Cela serait contraire à la théorie de la relativité.

Vous comprenez ?

M—Pas plus que d'habitude.

A—*Ach*, c'est difficile. Je vais vous donner un exemple. Imaginez deux jumeaux. Ils se ressemblent tellement que leur mère n'arrive pas à les distinguer. Alors elle décide toujours mettre les habits différents à l'un et à l'autre. Nous savons donc deux choses sur les deux jumeaux : ils se ressemblent beaucoup, et ils ne sont jamais vêtus tous les deux pareil. Ils grandissent, maintenant ils habitent des pays différents qui ne sont pas reliés par le téléphone, pourtant les deux caractéristiques restent vraies. Si vous rencontrez le premier jumeau, il est habillé d'une certaine façon, cela peut changer d'un jour à l'autre, mais une chose est certaine : ce jour-là, l'autre jumeau est habillé autrement. Cela paraît impossible, puisqu'ils ne communiquent pas entre eux.

M—Je me souviens d'une histoire que j'ai lue dans le journal. Deux frères jumeaux avaient été séparés à la naissance. Après s'être longtemps cherchés, ils se retrouvent l'un l'autre quand ils ont déjà quarante ans. Ils découvrent alors qu'ils ont tous les deux épousé une femme nommée Brenda et conduisent tous les deux une Ford bleue.

A—Ce genre d'histoire est publiée par le journal parce qu'elle est rare. Il y a des centaines de jumeaux séparés à la naissance, ils épousent des femmes qui ont des noms différents et achètent toutes les sortes de voiture. Quand il y a la coïncidence de Brenda et de la Ford bleue, nous sommes étonnés. Si ce genre de chose arrivait à tous les jumeaux séparés à la naissance sans exception, alors on pourrait dire que c'est une loi de la nature et cette loi nous semblerait inexplicable. Nous voudrions l'étudier. Quand le second jumeau

[1] Cette relation a été baptisée "intrication" à la fin du XXème siècle, quand les physiciens se sont intéressés de près au pradaoxe EPR. Voir l'annexe.

achète sa voiture, sent-il une sorte de dégoût en passant devant le garage Chevrolet ? Quelque chose qui remonte de sa petite enfance, comme détester les épinards ou le foie de veau. Il entre dans le garage Ford. Il sent qu'il doit acheter la bleue. Comme s'il avait perdu son libre-arbitre. Ou bien il entend une voix dans sa tête, venue de très loin, qui lui dit : "la bleue, la bleue".

J'appelle cela "l'action fantôme à distance". Cela n'a pas de sens. Après avoir dit que le bon Dieu ne joue pas aux dés, j'ai ajouté qu'il ne pratique pas non plus la télépathie.[1]

M—Si Dieu existe, il peut tout faire, y compris jouer aux dés ou pratiquer la télépathie.

A—Mon bon Dieu est l'harmonie générale de la nature. Il préfère les lois simples aux mécanismes bizarres. À vrai dire, notre publication n'avait pas pour but de montrer que la théorie quantique est fausse. Nous voulions juste suggérer qu'elle n'est pas encore complète. *Ach*, nous avons provoqué le grand remue-ménage dans le petit monde de la physique moderne. Wolfgang Pauli a mentionné l'article dans son cours au Polytechnikum de Zurich.

– Einstein a produit une objection fumeuse de plus à la mécanique quantique. Si l'un de vos camarades de première année soulevait la telle objection, je le considérerais un étudiant prometteur. J'aimerais que quelqu'un amène Einstein au niveau de la deuxième année en mécanique quantique, afin qu'il cesse de déranger les gens qui accomplissent le travail sérieux.

Niels Bohr a écrit une réfutation de notre objection. Quand on étudie la première particule, dit-il, cela détruit la relation entre les particules, donc la seconde n'est pas affectée.

Le seul physicien qui a trouvé mérite à mon article est Schrödinger. Bien que sa grande équation se dresse au centre même de la mécanique quantique, il refuse d'accepter une théorie qui repose sur les probabilités. Il a élaboré son propre paradoxe, avec un chat dans une boîte qui n'est ni vivant ni mort, pour montrer que la mécanique quantique ne se comporte pas comme devrait le faire une théorie physique solide.

M—Un chat peut-il être ni vivant ni mort ?

[1] Les physiciens qui étudient aujourd'hui l'intrication des particules ne parlent pas de bon Dieu télépathique, mais ils utilisent parfois l'expression "téléportation d'information", ce qui fait la joie des auteurs de science-fiction.

A—Un chat ne peut pas, mais une particule peut être comme ci ou comme ça selon la manière dont vous l'observez. C'est un aspect du principe d'incertitude de Heisenberg, une loi de base de la mécanique quantique.

Les physiciens qui n'étaient pas les experts en quanta, ou qui étaient trop paresseux pour essayer de comprendre, pensaient que mon paradoxe ne tient pas debout parce que je suis un vieux gâteux. Lenard et ses disciples, c'est-à-dire presque tous les physiciens allemands, savaient pourquoi mon influence diminuait : le monde commence à comprendre que la fausse physique juive a échoué dans son plan diabolique pour empoisonner la pure science aryenne.

Podolsky est retourné à Caltech. Je travaille avec Rosen sur le champ gravitationnel. Je cherche toujours le point de rencontre entre la gravitation et la mécanique quantique. Je tenté comprimer la masse d'une étoile jusqu'à ce qu'elle devienne ce que le professeur Wheeler, mon voisin ici à Princeton, a baptisé il y a quelques années "trou noir". J'espère que l'énergie gravitationnelle au cœur de l'objet sera assez forte pour créer des particules qui apparaîtraient ailleurs, semblant venir de nulle part, après avoir franchi une sorte de déchirure de l'espace-temps appelée "pont d'Einstein-Rosen". Cette manière de créer des particules expliquerait pourquoi tous les électrons de l'univers ont la même masse. Nous avons trouvé des équations, sans réussir à convaincre quiconque que les particules naissent bien ainsi.[1]

Nous avons étudié ensuite les ondes gravitationnelles. Un aimant ou un circuit électrique produit un champ. Quand le circuit oscille ou vibre, la modification du champ se propage sous la forme d'ondes électromagnétiques ou "hertziennes", que l'on peut apprivoiser pour apporter les programmes de radio et télévision dans votre maison. Le champ gravitationnel d'une étoile peut aussi se modifier dans certains cas, par exemple quand l'étoile explose, ou quand deux étoiles tournent l'une autour de l'autre. Alors des ondes gravitationnelles parcourent l'univers à la vitesse de la lumière. Nous avons écrit les équations. Peut-être quelqu'un détectera ces ondes dans l'avenir.[2].

---

[1] Il a convaincu de nouveau les auteurs de science fiction. Par exemple, le héros du feuilleton télévisé "Sliders" a bricolé une petite machine anti-gravité qui lui permet d'aller au centre des trous noirs et de ressortir dans des univers parallèles.

[2] Le 14 septembre 2015, on a détecté pour la première fois des ondes gravitationnelles dues à la fusion de deux trous noirs à 1,4 années-lumière. Cet événement s'est donc produit il y a 1,4 milliard d'années.

Le contrat “temporaire” de Rosen ne pouvait pas être renouvelé toujours. Une université soviétique lui a offert un bon poste, alors il est parti. J’ai pris un nouvel assistant temporaire, Leopold Infeld, que j’avais rencontré à Berlin. Avec Banesh Hoffman, un “travailleur” anglais de l’institut, nous avons montré comment on pouvait déduire les équations du mouvment des choses des équations de la relatvité générale.

Au printemps de 1935, je dois retourner en Europe pour mes obligations. De nouveau je renâcle. Je n’ai pas envie. Je trouve une seule raison d’y aller peut-être. Ni pour mes collègues à Oxford, ni pour mon fils enfermé à Zurich, mais parce que je pourrais consoler mon amie le second violon. Elle est maintenant la reine mère, puisque le roi a fait la chute mortelle dans les Ardennes belges et son fils est le nouveau roi, Leopold III.

M—Ils ne l’ont pas accusé d’avoir poussé son père dans le précipice, comme Halsman. Je croyais que vous n’étiez jamais retourné en Europe.

A—J’ai hésité. À la fin, je suis resté.

Flexner a proposé étendre mon contrat du semestre à toute l’année. J’ai accepté. Je parlais mieux anglais. J’ai pensé, je peux aussi bien devenir américain. Nous quittons le pays, tout de même, pour aller aux Bermudes demander les visas dans le consulat américain.

Nous louons une maison à la plage dans le Connecticut. Je trouve une voisine pianiste pour jouer un peu de musique. Mon assistant, Infeld, a besoin l’argent, parce que Flexner n’a pas renouvelé son contrat temporaire. Je veux bien le payer de ma poche, je l’apprécie beaucoup. Cela l’embarrasse. Il propose écrire un livre de physique élémentaire avec moi pour gagner de l’argent. Il prétend que personne n’explique la physique aussi simplement que moi. Alors il vient à la plage aussi et nous écrivons. Nous essayons de montrer la lutte éternelle de l’esprit humain pour comprendre les lois qui gouvernent la nature, de Galilée et Newton à nos jours.

M—Je devrais peut-être lire ce livre.

A—Je ne suis pas sûr il est élémentaire assez pour une, hmm…

M—Blonde stupide ?

A—Débutante complète. Je crois vous feriez mieux aller dans la bibliothèque ou la librairie demander un livre pour débutants.

Au milieu de l’été, des voisins de Princeton nous appellent au téléphone.

– Une belle maison ancienne vient d'être mise en vente sur Mercer Street, au numéro 112. Elle a deux étages, avec une véranda et un jardin tout en longueur. Nous pensons que les arbres dans le jardin pourraient vous plaire.

Nous avons acheté cette maison. Les gens disent en plaisantant que l'*Institute for Advanced Study* devrait être appelé *Institute for Advanced Salaries*. J'étais bien payé, mais je n'avais pas encore accumulé le capital suffisant dans mon compte en banque. Les Américains ont l'esprit pratique, surtout pour le rapport à l'argent. Un collègue me conseille de vendre un manuscrit. Je trouve celui d'un article que j'ai écrit en 1912. Malgré la grande crise, quelqu'un paie un prix élevé, plus qu'il ne faut pour acheter la maison et la rénover.

Je joue le violon, je navigue, j'écris avec Infeld. Pendant ce temps, Elsa s'occupe les travaux. Elle fait ouvrir une grande vaie vitrée dans mon futur bureau, ainsi je pourrai regarder les arbres en méditant sur l'univers. Elle est fatiguée et ne se porte pas très bien, mais je me dis que le travail l'empêche penser tout le temps à sa fille morte.

Hélène Dukas a apporté de Berlin mon portrait de Faraday. J'accroche aussi au mur un portait de Gandhi, le seul homme politique que j'admire vraiment.

M—Mais les gens se sont entretués par millions dans son pays, et ont fini par le tuer lui aussi.

A—Il disait les choses que les gens ne voulaient pas entendre. Cela ne signifie pas qu'il avait tort. J'espère que son rêve d'un monde non-violent se réalisera un jour.

Un éditeur m'a dit qu'il enferme des objets dans une boîte étanche qui sera enterrée et ouverte dans mille ans. Il m'a envoyé une feuille d'un papier spécial en me priant écrire quelques mots pour la postérité. J'ai écrit :

"Chère postérité,

Si tu n'es pas devenue plus juste, plus pacifique et, de façon générale, plus rationnelle que nous le sommes (ou l'étions), que le diable t'emporte !

Avec mes respects, je suis (ou étais) ton

Albert Einstein."

Peu après notre déménagement dans la nouvelle maison, Elsa remarque que ses yeux gonflent. Elle consulte des spécialistes, qui décèlent une grave insuffisance circulatoire et rénale. Ils conseillent le repos complet. Elle reste couchée deux mois. Hélène Dukas s'occupe de la maison. Watters nous fait livrer un réfrigérateur électrique, ainsi nous n'avons pas besoin faire les courses tous les jours. Il aime bien Elsa et elle l'aime bien

aussi. Sa propre femme est morte. Il me montre sa photographie dans son bureau à l'occasion l'un de mes passages à New York. Mon commentaire concerne sa femme, ou peut-être la mienne.

– L'individu ne compte pas. Nous attachons trop d'importance aux épisodes triviaux de la vie. L'être humain existe si peu face aux vastes mystères de l'univers.

Mon ami Marcel Grossmann est mort. J'ai écrit à sa femme que peu de gens m'ont autant aidé. Il prenait des notes au Polytechnikum pendant que je faisais l'école buissonière. Il a demandé à son père de me recommander au directeur de l'Office des Brevets. Il a collaboré avec moi sur les mathématiques de la relativité générale.

Elsa quitte son lit et nous louons une maison au bord du lac Saranac, au nord de l'État de New York. Watters vient souvent nous voir.

– Albert est en pleine forme, lui dit Elsa. Il a beaucoup avancé récemment. Il met ses derniers travaux au dessus de tout le reste.

Elle est contente quand je travaille beaucoup, mais ensuite, nous rentrons à Princeton à l'automne et elle doit s'aliter de nouveau, elle est contente quand je travaille moins.

– Tu rôdes comme une âme en peine, Albertle. Ma maladie t'émeut, après tout. Je n'aurais jamais pensé que tu étais si attaché à moi. Cela me fait beaucoup de bien de le découvrir.

Elle est morte le 20 décembre 1936.

M—Quel malheur ! Elle n'était pas vraiment âgée.

A—Soixante ans. Deux ans après la mort de sa fille. Elle n'a jamais surmonté le choc.

Mrs Eisenhart, son mari était le doyen de Princeton, ne me pensait pas non plus très attaché à Elsa. Je me souviens d'une question qu'elle m'a posée un jour.

– Votre femme semble tout faire pour vous, absolument tout. Et vous, que faites-vous pour elle, exactement ?

Elsa a répondu à cette question dans une lettre à Watters, qu'il m'a montrée après sa mort. "Ne cherchez pas à analyser Albert, car vous risquez de passer à côté de la réalité. On pourrait penser qu'un tel génie est forcément parfait dans tous les domaines, mais la nature en décide autrement. D'un côté elle donne avec prodigalité, de l'autre elle enlève négligemment. Il faut le prendre d'un bloc. Vous ne pouvez pas l'examiner sous tel ou tel angle. Dieu lui a donné une telle noblesse ! Je le trouve merveilleux, bien que la vie avec lui soit fatigante et compliquée à plus d'un titre."

J'ai cinquante-huit ans. Infeld et Hoffmann suggèrent une interruption dans nos travaux.

– Vous paraissez épuisé, professeur. Votre peau est blanche comme un linge. Nous pourrions nous arrêter au moins une semaine ou deux.

– Non, plus que jamais j'ai besoin travailler. Je dois continuer.

Bucky et Watters m'invitent à passer un peu de temps dans la maison à la campagne ou à la mer, mais je refuse. Nous seulement le travail vous maintient jeune, mais chacun sait qu'il n'existe pas meilleur traitement contre le chagrin. J'habite avec ma belle-fille Margot et Hélène Dukas. Margot est restée au chevet d'Elsa pendant toute sa maladie. Elle est très malheureuse. Hélène s'occupe de toutes les choses pratiques.

J'écrivais à Max et Hedi Born de temps en temps. Il enseignait à Edinburgh, en Écosse. Comme ils ont passé un an ou deux dans une université en Inde, Hedi a étudié la culture indienne et elle écrit des poèmes sur le yoga ou je ne sais quoi. J'envoie une lettre à Max pour lui donner des nouvelles. Rosen est parti à Moscou. Je travaille maintenant avec Infeld. Je tente considérer les corps célestes comme des singularités dans le champ gravitationnel. Aider les professeurs réfugiés à trouver un poste est difficile à cause de l'antisémitisme à Princeton. L'antisémitisme en Amérique n'est rien à côté du racisme qui affecte les noirs. J'aime bien l'Amérique, pourtant. Je me suis bien adapté. Je paresse comme un ours dans sa tanière. Je me sens plus chez moi que jamais auparavant au cours de ma vie mouvementée. Cette ursité a été encore augmentée par la mort de ma compagne, qui était plus attachée que moi aux êtres humains.

Mes collègues de l'institut traversent souvent l'océan pour rencontrer les savants installés à Londres ou à Paris. Weyl me dit qu'il a vu Max Born je ne sais où. Max a mentionné ma lettre.

– Einstein écrit cinq pages à propos ses recherches et ses assistants et la condition inhumaine des Américains noirs. Puis, au milieu d'un paragraphe vers la fin, il annonce la mort de sa femme en passant. N'est-ce pas étrange ? Malgré toute sa bienveillance et son amour de l'humanité, il vit totalement détaché du monde qui l'entoure et de ses habitants.

M—C'est lui qui est détaché, peut-être. Il ne connaît pas la psychologie humaine. Ce que vous écrivez est une chose, ce que vous ressentez peut être une chose complètement différente. Votre peine est si grande que vous ne pouvez trouver les mots pour l'exprimer. Je crois que les gens qui pleurent et gémissent et s'arrachent les cheveux, puis oublient, ont la vie plus facile que ceux qui refoulent leurs émotions et les laissent cuire à petit feu pendant des années.

A—Je trouvais la consolation dans le travail. Je marchais souvent jusqu'à l'université avec un voisin qui enseignait la science politique. Il sait que je travaille dur, car il voit la lumière dans mon bureau tard le soir.

– Avez-vous l'impression de vous approcher du but, professeur Einstein ?

– Le bon Dieu ne nous dit jamais si nous suivons le bon chemin. J'ai essayé quatre-vingt-dix-neuf solutions, dont aucune ne marche. J'ai au moins appris quelque chose : je connais quatre-vingt-dix-neuf méthodes qui ne marchent pas. J'en publie une de temps à autre.

– Pourquoi donc ?

– Pour éviter à un autre idiot de perdre six mois sur la même idée.

L'institut était toujours hébergé par l'université. J'aimais assister aux séminaires de physique et rencontrer les étudiants avancés. De cette manière, je reste informé des dernières découvertes. Dans le théâtre de cinéma de Princeton, ils projetaient un film dans lequel une momie égyptienne revient à la vie, avec des conséquences désagréables, je suppose. Aux yeux des étudiants, je ressemble à cette momie.

M—Quand un mort-vivant apparaît sur l'écran, cela n'annonce rien de bon, en général. Les vampires sont pires que les momies. Les pires, ce sont les zombies.

A—Mes théories n'ont pas vieilli, heureusement. Je suis enchanté quand les jeunes physiciens décrivent les expériences ingénieuses qu'ils effectuent pour vérifier l'équivalence de la masse et de l'énergie. Ils mesurent et étudient l'énergie de la radioactivité, espérant l'exploiter d'une manière ou de l'autre.

Marie Curie, elle est morte en 1934, me disait qu'elle avait étudié la radioactivité parce que personne d'autre ne voulait. Ils laissaient ce phénomène bizarre et sans importance à une femme. Elle était auditrice libre ou je ne sais quoi, parce qu'elle n'avait pas le droit s'inscrire aux examens. Les choses ont beaucoup changé. Tout le monde espérait trouver la nouvelle pierre philosophale, l'énergie illimitée.

Dans la désintégration radioactive, le noyau de l'atome crache diverses saletés : des rayons alpha, semblables à des noyaux d'hélium ; des rayons bêta, qui sont simplement des électrons ; des rayons gamma, faits d'énergie pure comme la lumière ou les rayons X. Quand un atome d'uranium émet un rayon alpha, il perd deux protons. Il passe de quatre-vingt-douze protons à quatre-vingt-dix. Cela le transforme en un atome de thorium. Ensuite le thorium émet aussi un rayon alpha, ce qui le change en radium, qui se change en radon, qui devient polonium, qui se change en plomb. La réaction nucléaire s'arrête là, parce que

le plomb est stable. L'ensemble de la transmutation sent son alchimie. Au lieu de changer le plomb en or, la nature part du précieux uranium, qui vaut bien plus que l'or, et arrive au plomb vil. À chaque étape, un peu de masse disparaît et un peu d'énergie apparaît.

L'association américaine pour l'avancement de la science m'a invité être l'hôte d'honneur de son assemblée annuelle, qui se tenait à Pittsburgh. Je donne une conférence sur la masse et l'énergie. Je parle en anglais à des gens qui ne sont pas universitaires. Parfois ils ne comprennent pas un mot technique. Watters me sauve la vie en intervenant comme interprète. Les Américains sont plus spontanés que les Européens. Je couvre le tableau de formules et de schémas faciles. Je survole sans m'attarder.

– Vous voyez, c'est très simple.

– Non ! Non ! crient-ils.

Un journaliste pose une question.

– Il y a beaucoup d'energie dans vos équations, professeur. Pensez-vous qu'il sera possible de l'extraire en cassant l'atome ?

– Je crois c'est impossible pour les raisons pratiques. Le noyau de l'atome est ébréché dans le phénomène de la radiocativité, qui échappe à notre contrôle et produit d'ailleurs peu d'énergie. Casser le noyau en le bombardant avec les rayons alpha, cela revient à tirer sur les oiseaux qui traversent le ciel en pleine nuit dans une région où il y a peu d'oiseaux.

M—Les gens pensaient déjà à la bombe atomique.

A—Les savants qui cherchaient comment utiliser l'energie nucléaire espéraient avant tout qu'elle remplacerait le charbon et le pétrole, pour produire l'électricité et le transport moins chers. Certains imaginaient peut-être les nouvelles armes.

La science et la technologie nous donnent les inventions utiles et plaisantes. Nous pouvons voler, parler à des amis éloignés, garder la nourriture pendant des semaines, lire la nuit, éviter la douleur, vaincre beaucoup de maladies. À mon avis, ce qu'il y a de mieux dans le progrès, c'est que la pensée humaine rationnelle nous permet de découvrir et de comprendre les lois universelles de la nature. Nous remplaçons ainsi des lois arbitraires qui dépendent de pouvoirs invisibles, de fantômes et d'esprits.

Le progrès scientifique comporte un versant noir, c'est certain. Alors que l'épée tuait une personne à la fois, les canons et les mitrailleuses en tuent des dizaines, et maintenant nous aurons bientôt de quoi supprimer des millions de gens d'un seul coup. En conséquence, la peur monte, les passions et la panique se répandent comme au temps des grandes épidémies, la raison n'arrive plus à se faire entendre, la pensée objective et

humaine est dénoncée et persécutée sous prétexte qu'elle n'est pas patriotique. Les gens raisonnables doivent soutenir le progrès, sinon il trébuche et tombe sur le nez.

Je n'ai jamais pensé au noyau de l'atome, vous savez. Longtemps, l'instinct ou la chance m'a apporté plus de succès que quiconque peut espérer. Cela m'a rendu arrogant et têtu, je suppose. Je continuais à chercher le champ unifié même quand je ne trouvais rien du tout.

Au moins mon instinct m'a conduit sur le bon chemin quand il m'a convaincu de ne pas m'obstiner dans mon pacifisme. Je regrette que les pacifistes français et anglais ne suivient pas mon exemple. Au contraire, les politiciens deviennent pacifistes au mauvais moment. En 1938, Hitler avale l'Autriche, puis une partie de la Tchécoslovaquie. Daladier et Chamberlain rencontrent les Allemands à Munich et acceptent lâchement le fait accompli.

M—Je ne me souviens de rien. En 1938, j'avais douze ans. Ce qui se passait en Europe m'était égal. Je n'en savais rien, en vérité.

A—Peut-être l'Amérique réagissait comme une fille de douze ans. Si elle s'était impliquée depuis le début, le prix en vies humaines aurait été moins élevé.

Je pensais souvent à mon amie la reine mère de Belgique. Son fils, Léopold III, au lieu de s'allier à la France et à l'Angleterre, a déclaré son pays "neutre". Comme si vous pouviez rester neutre face à Hitler.

Quand j'écrivais à Elizabeth, je lui parlais de ma vie et de mes pensées.

"Cher second violon,

"Je reviens de Long Island, près de New York. Des collègues de Princeton, musiciens amateurs, m'ont parlé d'une baie appelée Peconic, où ils vont chaque été. J'ai loué une maison à côté de la leur. La baie est jolie, abritée de la houle, et le vent y est bon. Nous avons joué le neuvième quatuor de Beethoven, mais je dois dire que la fugue finale est un peu rude pour mon vieil archet. Je trouve que Beethoven est vraiment trop dramatique et personnel. En dehors de Bach et Mozart, qui sont mes préférés (mais n'espérez pas que je vous dise lequel compte le plus pour moi), le seul compositeur qui m'émeut en ce moment, c'est Schubert. À mon avis, Haendel manque de profondeur, et Mendelssohn de même. Schumann et Wagner manquent de structure.

"Mon fils vit en Amérique maintenant avec sa famille. Ma sœur, Maja, est arrivée d'Italie le mois dernier. Bien que Mussolini ne persécute pas ses juifs comme Hitler, il a tout de même expulsé les juifs étrangers. Son mari, Winteler, est resté en Europe parce que sa santé est médiocre. Il vit à Zurich avec sa sœur et son mari, mon bon ami Michele Besso.

“J’ai deux nouveaux assistants, Bergmann et Bargmann. Les gens prétendent qu’ils ne savent jamais qui est Bergmann et qui est Bargmann, pourtant ils ne se ressemblent pas du tout. J’ignore si je trouverai quoi que ce soit avec eux, ou en vérité avant que la mort frappe à la porte. Comme disait Lessing[1] : ‘Le recherche de la vérité est plus précieuse que sa possession.’ De toute façon, je remercie le destin de m’avoir donné une vie intéressante et peut-être utile.

“Hélas, je ne réussis pas à me plonger dans mon travail aussi profondément que jadis. Quand je cherchais les équations de la relativité générale, j’oubliais la guerre qui faisait rage autour de moi. Maintenant, je n’arrive pas à échapper au sentiment que l’Europe va bientôt sombrer de nouveau dans l’horreur. La tragédie semble déjà écrite sur les tablettes de l’histoire, si bien que personne ne tente de l’éviter. Ce déplorable retour en arrière dans la vie des nations ne sera inversé, je le crains, qu’au prix d’un nombre élevé de vies humaines.”

M—C’est étonnant, je trouve. Cela vous paraissait évident, cela paraissait sans doute évident à beaucoup de monde en Europe, mais les Améircains ne voyaient rien venir.

A—Aujourd’hui aussi, sans doute, il y a les nombreux événements futurs que nous ne voyons pas venir.

Le 14 mars 1939, je célèbre mon soixantième anniversaire.

– Vous paraissez beaucoup plus jeune, me dit Watters.

– L’apparence est trompeuse. Ma force physique diminue. Dompter les voiles devient plus difficile. J’ai besoin de dormir plus. Mes capacités intellectuelles n’ont pas diminué, Dieu merci. Je saisis les choses aussi rapidement que dans ma jeunesse.

– Même si vos capacités mentales diminuaient beaucoup, nous autres mortels ordinaires ne le remarquerions pas.

M—Je n’arrive pas à imaginer que votre intelligence soit supérieure à ce qu’elle est aujourd’hui.

A—La mémoire et d’autres facultés diminuent, mais la sagesse augmente, ou au moins nous aimons penser qu’elle le fait. Le mot “intelligence” est très vague. Vous avez connu beaucoup de gens et vécu beaucoup de vies, Marilyn, malgré votre jeune âge, donc vous comprenez les sentiments et les émotions des êtres humains et vous pouvez aussi les reproduire quand vous jouez. C’est une sorte de sagesse ou d’intelligence qui devrait

[1] Écrivain allemand (1729-1781).

augmenter avec l'âge, puisque vous connaîtrez encore plus de gens. Mon talent particulier consiste à imaginer les effets et les possibilités d'une théorie. Ma vision des choses est large. Avant d'examiner le sens et la logique, je cherche la beauté. Quand je juge une théorie, je me demande : "Est-ce ainsi que j'aurais arrangé le monde si j'étais le bon Dieu ?" Le Vieux aime les choses simples et belles, cela me paraît évident.

J'ai de nouveau passé l'été dans la maison de Peconic. J'ai navigué dans la baie, joué de la musique avec mes voisins, trouvé un marchand de glaces en ville. Mes trois femmes – Margot, Helen et Maja – venaient souvent me voir. J'étais heureux. J'aime m'asseoir au soleil sur la plage et admirer le ballet des vagues et de l'écume. Les gouttes d'eau sautillent depuis la nuit des temps sans se fatiguer. On croirait qu'elles dansent au hasard. Pourtant, si nous pouvions connaître toute les données de départ, nous pourrions prévoir le trajet de chaque goutte.

Je pensais à Newton. Il a écrit une belle phrase : "Je ne sais pas ce que je représente aux yeux du monde, mais pour moi, j'ai l'impression de n'avoir été qu'un garçon jouant sur la plage et s'y amusant à trouver de temps en temps un galet bien lisse ou un coquillage plus joli que les autres, tandis que s'étendait devant moi, inconnu, le grand océan de la vérité."

M—Il avait atteint la sagesse, lui aussi.

A—Il a vécu quatre-vingt-cinq ans. Il a effectué ses découvertes quand il était jeune, les a rangées dans un tiroir et a failli les y oublier.

Maintenant, écoutez moi bien, Marilyn. C'est ici que je commence à jouer un petit rôle dans l'histoire de la bombe atomique.

En juillet 1939, je travaille tranquillement sur la terrasse devant ma maison, je vois deux hommes en costume de ville qui traversent la dune avec un garçonnet. Je suis pieds nus, je porte un vieux tricot plein de trous et une paire de shorts, aussi je trouve ridicules leurs costumes, cravates, chaussures noires et chapeaux de feutre. Quand ils s'approchent, je reconnais l'un d'eux, un petit bonhomme rondouillard aux cheveux fous. Je connais l'autre aussi, en vérité.

– Szilard ! Wigner ! La Hongrie à Long Island ! Il ne manque que Von Neumann. Toujours en Angleterre, Szilard ? Vous nous rendez une petite visite ?

– Content de vous revoir, professeur Einstein. Je travaille à l'université Columbia depuis quelques mois. Je voulais vous parler, alors je suis allé à Princeton. Là, j'ai rencontré Wigner, qui m'a conduit ici dans sa voiture. Ce jeune gentleman s'appelle Jimmy. Dites, c'est le bout du monde, ici.

– Vous avez eu du mal à me trouver ?

– Ils nous ont dit de demander la cabane du docteur Moore à Peconic. Nous avons tourné pendant des heures. Personne ne connaît ce docteur Moore.

– Je ne le connaius pas non plus. C'est le propriétaire de cette maison.

– Nous étions prêts à retourner à New York quand j'ai vu Jimmy au bord de la route. Je lui ai demandé s'il savait où habite le professeur Einstein. Il nous a amenés ici.

– Je peux repartir, msieu ? Vous saurez retrouver votre voiture ?

– Oui, Jimmy, merci. Tiens, voici dix cents pour acheter des bonbons.

M—Si c'était un film, le garçon devrait être choisi avec soin. Il intervient comme une sorte d'aiguillage, qui met l'intrigue sur la bonne voie. Le réalisateur chercherait un petit rouquin rigolo avec une voix râpeuse, le genre de gamin qui crève l'écran.

A—Vous avez besoin le garçon rigolo au cinéma, mais l'histoire est faite par les messieurs ennuyeux. J'ai demandé à Szilard pourquoi il a décidé franchir la dune en souliers vernis.

– Niels Bohr m'a dit qu'il vous a entrevu à Princeton, professeur Einstein. Il a travaillé avec Wheeler, puis il est retourné au Danemark. Il ne vous a rien dit, je suppose.

– Rien dit sur quoi ?

– Je vais vous révéler une chose secrète. Saviez-vous que Lise Meitner et Otto Hahn bombardaient l'uranium avec des neutrons à l'Institut Kaiser Wilhelm ?

– Tout le monde bombarde l'uranium, Szilard. À Paris, la fille de Marie Curie. À Rome, Fermi, je l'ai rencontré quand il était l'assistant de Ehrenfest à Leyde.

– Oui, il a réussi à provoquer des transmutations artificielles.

– C'est une vieille histoire. Rutherford envoyait des rayons alpha sur de l'azote vers 1920 et a obtenu un peu d'oxygène. Ils rêvent de libérer l'energie de l'atome. Des gens font des expériences à Princeton. J'ai écouté une conférence ou deux. Ils dépensent plus d'énergie qu'ils n'en produisent. Chacun doit trouver comment perdre son temps, je suppose. Ils cherchent leur pierre philosophale, je cherche la mienne.

– Toujours le champ unifié ?

– Il faut bien que j'occupe mes vieux jours.

– Écoutez-moi, professeur Einstein. En 1934, j'ai déposé un brevet secret auprès de l'amirauté britannique.

– Un brevet secret ? Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose.

M—Vous étiez un expert en brevets, pourtant.

A—Les militaires vivent dans un autre monde. Ils ont leurs propres vêtements, leur propre nourriture. Et leurs propres brevets, d'après Szilard.

– Secret militaire. D'ailleurs je compte sur vous pour ne pas répéter ce que je vais vous dire.

M—Alors vous ne devez pas m'en parler.

A—Il n'y a plus de secret. Le monde entier a entendu l'explosion d'Hiroshima.

Szilard a continué son récit.

– Quand Chadwick a découvert le neutron, en 1932, j'ai pensé que ce serait le projectile idéal. Beaucoup mieux que les rayons alpha. Comme il est neutre, les protons du noyau de le repoussent pas[1]. Si vous cassez un noyau avec un neutron, il est possible que deux neutrons s'échappent et aillent casser deux noyaux, ce qui libérera quatre neutrons, et ainsi de suite[2].

– *Ach*, je n'ai jamais pensé à cela. Voilà qui est effrayant. Est-ce vraiment possible ?

– J'appelle ça une réaction en chaîne. Mon brevet secret couvre la théorie. Le neutron paraît le bon projectile pour casser des noyaux, mais pouvons-nous le faire en réalité ? Fermi a trouvé comment s'y prendre : il faut ralentir les neutrons avec de l'hydrogène. Pour cette découverte ils lui ont donné le Nobel. Et maintenant il semble que Otto Hahn a bel et bien cassé des noyaux d'uranium.

– À Berlin ? Quand tout le monde parle de guerre ? Vous m'inquiétez, Szilard.

---

[1] Les rayons alpha portent une charge positive, comme les protons du noyau.

[2] Ceci est dû au fait que les gros atomes (l'uranium est le plus gros de tous) comportent un surplus important de neutrons dans leur noyau, pour des raisons assez simples de géométrie de la sphère.

– Je suis venu ici pour vous inquiéter, justement. mais attendez la suite de l'histoire. Vous connaissez Lise Meitner.

– Je l'ai rencontrée à Salzbourg, cela fait déjà trente ans. Je la voyais à Berlin de temps en temps.

– Vous savez qu'elle est autrichienne et juive. En 1938, quand l'Autriche a disparu, elle est devenue allemande. Aussitôt l'Institut l'a expulsée. Elle s'est réfugiée en Suède. Hahn a continué les expériences qu'ils effectuaient ensemble. Il bombarde l'uranium avec des neutrons ralentis. Il utilise du baryum pour emporter le radium qui apparaît. En bon chimiste, il pèse tous ses résidus. Il trouve plus de baryum après le bombardement qu'avant. Il écrit à Lise, en Suède.

– Il n'a pas déposé un brevet secret, comme vous ?

– Vous plaisantez, mais imaginez que les Allemands utilisent la réaction en chaîne pour fabriquer une bombe. Nous avons de la chance qu'ils aient chassé leurs meilleurs savants. Otto Hahn expérimentait et Lise Meitner expliquait. Il interroge Lise, comme il faisait toujours. "D'où vient ce baryum en trop ?" Ils travaillaient ensemble depuis plus de trente ans.

– Je connais Hahn. Il n'est pas bête. Il a protesté vivement quand les juifs ont été chassés, ensuite il a gardé Lise aussi longtemps qu'il a pu. Il ne croit pas à la science aryenne et toutes ces fadaises. Il pense que la connaissance appartient à tout le monde. Il sait ce qu'il a découvert et il veut que le monde entier le sache.

– Écrire à Lise, c'était certainement le meilleur moyen de divulguer la nouvelle. Son neveu, Otto Frisch[1], travaillait à Copenhague avec Niels Bohr. Vers la fin de décembre 1938, il vient passer Noël à Stockholm avec sa tante. Pendant une promenade dans les bois, Lise lui montre la lettre et lui explique ce qui s'est passé : Otto Hahn a cassé des noyaux d'uranium. Cela peut produire du baryum, du krypton, du xénon, du strontium, des éléments deux fois plus légers que l'uranium. Frisch suggère le mot "fission" pour le phénomène, par analogie avec la fission d'une bactérie ou d'une cellule. Il rentre au Danemark et en parle à Bohr.

Avez-vous déjà vu une goutte d'eau aussi grosse qu'une balle de tennis, Marilyn ?

M—Euh, non. Une goutte d'eau, c'est tout petit.

[1] À l'époque, il s'appelait Robert Frisch. Il a changé de prénom à Los Alamaos, parce que les Robert y étaieant déjà très nombreux..

A—Si son volume augmente, sa surface n'arrive plus à le contenir et elle se casse. Bohr compare le noyau d'uranium à une goutte d'eau. Vous ajoutez un neutron, il se casse.

M—Il faudrait plutôt comparer le noyau à un vase, et le neutron à la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

A—Sauf que la sphère du noyau s'allonge et se divise en deux petites sphères.

L'instabilité du noyau d'uranium ne dépend pas seulement de sa taille. Szilard me l'a expliqué.

– Le travail de Bohr et Wheeler semble montrer que seul le noyau de l'uranium 235[1] se casse. Il est spécialement instable parce qu'il possède un nombre impair de neutrons. L'isotope principal est l'uranium 238. La proportion de 235 est d'un atome sur cent quarante.

– C'est rassurant, d'une certaine façon. L'uranium 238 absorbe les neutrons et empêche votre réaction en chaîne.

– Ne vous réjouissez pas trop tôt. Irène Joliot-Curie et son mari ont reproduit l'expérience de Hahn et montré que le noyau de l'uranium 235 émet bien des neutrons quand il se casse, comme je l'avais prédit[2]. Fermi l'a confirmé ici à New York.

– Fermi est à New York ?

– Il est allé chercher son prix Nobel à Stockholm et a décidé de ne pas rentrer en Italie. Sa femme est juive. Les lois raciales sont moins brutales qu'en Allemagne, mais leurs enfants ne pourraient pas aller à l'université, ou je ne sais quoi.

– Je réfléchis. Tout ce que vous avez à faire, c'est de séparer l'uranium 235 du 238. Ensuite vous pouvez fabriquer une bombe. Ce n'est pas facile, en vérité.

– Qui y arrivera en premier ? Les Allemands ? S'ils veulent essayer, ils ont besoin de quantités énormes d'uranium, pour en extraire l'isotope actif. J'ai pensé à vous.

– Moi ? Vous croyez que je cache une mine d'uranium dans mon jardin ?

– Presque tout l'uranium connu se trouve au Congo belge. Vous, mon cher professeur Einstein, connaissez la reine de Belgique personnellement.

– Reine mère. Son mari, le défunt roi Albert, me disait qu'il ne pouvait pas intervenir dans les affaires de son pays. Elle est seulement la mère du roi actuel. De plus, elle est née

---

[1] Le noyau d'un atome d'uranium comporte toujours 92 protons. Le nombre de neutrons peut varier. Deux atomes ayant le même nombre de protons mais un nombre différent de neutrons sont dits "isotopes". L'isotope uranium 235 (92 protons, 143 neutrons) est radioactif et instable.

[2] Les Joliot-Curie ont déposé un brevet de "bombe atomique" en 1939.

en Allemagne. Je vais plutôt écrire à quelqu'un que je connais dans l'administration belge. Ils ne doivent pas vendre l'uranium du Congo aux Allemands, c'est ça ?

Szilard a déjà préparé la lettre, à vrai dire. J'ai juste à signer. Il retourne à New York avec Wigner. Je commence à penser à la séparation de l'uranium. L'isotope 235 a trois neutrons de moins que le 238, il est donc plus léger dans la proportion de trois sur deux cent trente-huit. Disons que certains grains de sable dans la dune sont un peu plus légers que les autres. Comment les séparer ?

M—Si vous remuez beaucoup le sable, ils viendront à la surface peu à peu.

A—Vous pourriez encore devenir physicienne, vous savez !

M—Si j'étais restée à la société Radio Plane, j'aurais peut-être découvert une meilleure façon d'appliquer la colle, ou quelque chose comme ça.

A—Une dizaine de jours plus tard, Szilard est revenu.

– Tiens, Szilard, vous avez changé de chauffeur.

– Wigner est parti en Californie. Je vous présente Edward Teller, un autre compatriote.

– J'ai entendu parler de vous. Vous avez travaillé avec Heisenberg à Leipzig. Alors, Szilard, vous avez envoyé la lettre ?

– Eh bien, pour être franc avec vous, non. Je voulais d'abord obetnir l'accord des autorités américaines. J'ai parlé à Alexander Sachs, un banquier qui connaît le président Roosevelt. Il m'a dit que le président vous respecte beaucoup, Einstein.

– J'ai dîné avec lui à la Maison Blanche.

– Sachs dit que vous devriez écrire à Roosevelt.

Szilard avait écrit une lettre en anglais. Attendez, Marilyn, je l'ai préparée… Voyons… *Ach*, la voilà. Vous pourriez peut-être la lire dans votre microphone.

"Monsieur :

"Des travaux récents par E. Fermi et L. Szilard, que j'ai vus sous forme manuscrite, m'incitent à penser que l'élément uranium peut devenir dans l'avenir immédiat une nouvelle et importante source d'énergie. Certains aspects de cette situation semblent demander de la vigilance et, si nécessaire, une prompte action de la part de l'administration. Je crois, par conséquent, qu'il est de mon devoir d'attirer votre attention sur les faits suivants.

"Joliot en France, Fermi et Szilard en Amérique, ont montré qu'il est sans doute possible de provoquer une réaction en chaîne dans une grande masse d'uranium. Ce nouveau phénomène permettrait la construction de bombes très puissantes. Une bombe unique de

ce type, amenée par bateau dans un port, pourrait détruire tout le port et une partie du territoire avoisinant. Ces bombes seraient probablement trop lourdes pour être transportées par voie aérienne."

M—Je dois tout lire ?

A—Oh, les deux premiers paragraphes suffisent. La lettre est très longue. Quand je n'étais pas sûr de comprendre une phrase, Szilard la traduisait en allemand. Je faisais les remarques en allemand. Il modifiait le texte en anglais, avec l'aide de Teller, pour tenir compte mes remarques. Nous avons travaillé dur. Dans le reste de la lettre, nous recommandons qu'une personne de confiance soit choisie en secret. Elle devrait coordonner les recherches des physiciens dispersés à Harvard, Columbia, Princeton, Berkeley, Pasadena. Elle informerait les gens du gouvernement et de l'armée sur l'avancement des travaux, elle leur demanderait de l'argent quand ce serait nécessaire. Elle expliquerait la question de l'uranium aux diplomates belges.

Nous ajoutons que les Allemands ont mis la main sur les grandes mines d'uranium de Joachimsthal[1] en annexant la Tchécoslovaquie et que des gens étudient l'uranium à l'Institut Kaiser Wilhelm.

J'ai signé la lettre.

Vous vous souvenez que j'ai dit tout à l'heure : "Ici je commence à jouer un rôle dans l'histoire de la bombe atomique." Eh bien, ici j'achève jouer mon rôle.

M—C'est tout ? Alors pourquoi tout le monde pense que vous avez inventé la bombe ?

A—Les savants nombreux ont mis la main à la pâte. Moi je suis un savant très célèbre, le plus célèbre. Les politiciens qui ont décidé de l'utiliser… Bah, personne n'a vraiment décidé, peut-être. Roosevelt est mort au dernier moment. Il n'avait pas même parlé de la bombe à Truman, il le méprisait. Au début, les politiciens ont considéré Hiroshima un grand succès. Ils étaient fiers. Ensuite ils n'étaient plus si fiers et ils ont dit : "C'est Einstein."

J'ai bien écrit l'équation , mais c'est juste une loi de la nature. Je suis sûr que, tôt ou tard, les gens auraient compris comment le soleil produit l'énergie. Hans Bethe a trouvé la réaction nucléaire qui a lieu dans le soleil et dans les étoiles. Je n'ai jamais étudié l'uranium, les rayons alpha, le neutron. Becquerel, Pierre et Marie Curie ont découvert la radioactivité

[1] Ces mines étaient d'abord, dès le Moyen-Âge, des mines d'argent. Certaines pièces d'argent s'appelaient "Joachimsthaler", puis simplement "Thaler." C'est aussi l'orgine du mot "dollar".

de l'uranium. Rutherford a trouvé que les atomes ont un noyau. Chadwick a découvert le neutron. Fermi l'a utilisé pour bombarder les atomes. Il a probablement cassé des noyaux avec des neutrons ralentis, Fédéric Joliot et Irène Joliot-Curie aussi, mais ils n'ont pas compris qu'ils l'avaient fait. Otto Hahn a cassé le noyau de l'uranium et, cette fois, Lise Meitner a compris. Niels Bohr a compris que seul l'uranium 235 se casse. Harold Urey à Columbia et Robert Lawrence à Berkeley ont trouvé comment le séparer de l'uranium 238. Fermi a fabriqué la première pile atomique à Chicago[1]. Quelqu'un, je crois que c'est un étudiant, a émis l'hypothèse importante : l'uranium 238, que l'on pensait un déchet inutile, peut se transformer en plutonium à l'intérieur de la pile. Le plutonium explose encore mieux que l'uranium 235. Wigner a produit les grandes quantités de plutonium dans une usine secrète quelque part dans l'État de Washington pour la bombe de Nagasaki. Oppenheimer a coordonné l'ensemble du projet. Tout le monde a apporté la contribution, sauf moi, parce que le FBI me considérait le dangereux communiste.

Si j'avais su ce qui allait se passer, je n'aurais pas signé la lettre. Aujourd'hui, je le regrette. Je pense parfois que c'est la plus grande faute de ma vie.

M—Et la constante cosmologique ?

A—La constante cosmologique n'était pas une faute, seulement une erreur. Aucune conséquence gênante.

Ach, la tragédie de la bombe atomique se serait déroulée de la même manière si je n'avais pas ajouté mon gribouillis au bas d'une page. Si je n'avais pas envoyé la lettre au président Roosevelt, les Américains auraient fabriqué la bombe de toute façon. Pendant que Niels Bohr parlait à Wheeler et d'autres en Amérique, Otto Frish travaillait en Angleterre. Des équipes cassaient déjà le noyau de l'uranium des deux côtés de l'océan. La seule différence est que mon nom ne serait pas apparu dans l'histoire de la bombe.

Lise Meitner en Suède et Max Born en Écosse ont refusé d'effectuer des recherches pouvant conduire à fabriquer les armes. Les savants ne peuvent pas toujours empêcher les militaires d'utiliser leurs découvertes, mais ils peuvent éviter de les encourager.

Le 1er septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne et déclenche la seconde guerre mondiale. Les Américains ne semblent pas remarquer qu'une guerre a commencé, encore moins une guerre mondiale, mais le président Roosevelt suit les événements de près. Sachs

[1] Le mot pile est pris au sens d'empilement, en raison de la structure en couches de ce qui était le premier "réacteur nucléaire".

pense que ce n'est pas le bon moment pour lui donner notre lettre. Il attend jusqu'au 11 octobre.

J'ai dîné avec Roosevelt, je sais qu'il est intelligent. Il interrompt Sachs avant même qu'il ait fini de parler.

– Ce que vous voulez, Alex, c'est empêcher que les nazis ne nous fassent tous sauter. Nous devons agir.

Quelques jours plus tard, je reçois une lettre du président.

"Mon cher Einstein,

"Je vous remercie pour votre lettre. J'ai trouvé ces informations si importantes que j'ai convoqué des représentants de l'armée et de la marine pour former un comité qui étudiera de très près vos suggestions concernant l'élément uranium."

Dès le 21 octobre, ce comité rencontre Fermi, Szilard, Wigner et Teller. Ensuite, rien ne se passe. Les généraux et les amiraux ne partagent pas l'opinion du président selon laquelle "nous devons agir".

Szilard était furieux.

– Vous savez ce que ces imbéciles disent ? "On ne gagne pas la guerre avec des nouveaux gadgets, mais avec des fantassins." Ils plaisantent à votre sujet : "Demandez donc à Einstein d'inventer un rayon de la mort." Certains croient d'ailleurs que vous l'avez inventé en Allemagne, en vous gardant bien de le dire aux nazis.

M—À Hollywood, tout le monde pense que les militaires sont des idiots. Pendant la guerre et après la guerre, Hollywood devait tourner des films patriotiques, dans lesquels de grandes stars jouaient de merveilleux soldats et officiers. Si vous voulez savoir ce qu'ils pensent vraiment de l'armée, regardez des westerns, surtout ceux où le général Custer se bat contre les Indiens.

A—Souvenez-vous que vous n'avez pas besoin d'un cerveau pour obéir les ordres et marcher au pas, seulement d'une moëlle épinière.

En mars 1940, Szilard m'a demandé signer une nouvelle lettre à Roosevelt. Elle contenait les dernières nouvelles d'Allemagne. Heisenberg dirige la recherche sur l'uranium à l'Institut Kaiser Wilhelm. Il travaille avec von Weizsäcker, un spécialiste des réactions nucléaires qui se produisent dans les étoiles. Nous ne savons pas s'ils progressent vite, mais au moins ils avancent, alors que le programme américain ne démarre pas.

Aussi, les Joliot-Curie ont publié des résultats dans une revue française. Il faut éviter publier les tels articles, car amis et ennemis peuvent les lire.

Le comité s'est réuni de nouveau. Ils m'ont invité. J'ai dit que j'avais la grippe, ce qui était à moitié vrai. Des amis bien informés m'ont dit que le comité ne se préoccupe ni la guerre en Europe ni l'uranium. Je ne voulais pas perdre mon temps.

J'ai appris après la guerre ce qui s'est passé ensuite. Une délégation de savants anglais de premier plan traverse l'océan et entreprend la tournée des laboratoires pour vérifier si la recherche avance bien. "Ils n'ont pas encore commencé" écrivent-ils dans leur rapport. En Angleterre, Frisch et les autres ont mis la bombe au point sur le papier. Vous avez besoin une "masse critique" d'uranium 235, divisée en deux moitiés que vous assemblez pour l'explosion, je vous passe les détails. Les Anglais ne possèdent ni l'uranium ni les grandes quantités d'électricité nécessaires pour séparer l'isotopoe actif. Ils comptent sur la riche Amérique pour fournir le minerai et l'énergie. Si vous voulez savoir qui a vraiment lancé tout le projet de la bombe, alors je dis c'est Churchill. Il téléphone à Roosevelt, sa voix gronde de colère.

– Plus de deux ans se sont passés et vous n'avez rien fait, nom de Dieu.

– Hmm. Une équipe effectue des recherches à l'université Columbia, je crois.

– C'est une blague ? Une seule équipe pour toute l'Amérique, Szilard et Fermi, j'ai le rapport devant moi. Vous leur avez donné mille dollars. Si les Teutons vous bombardaient comme nous, vous vous n'auriez peut-être pas envie qu'ils fabriquent une bombe atomique.

Roosevelt a trouvé des gens plus efficaces pour former un nouveau comité. La grande entreprise nommée *Manhattan Project* est née dans une réunion à la Maison Blanche le 6 décembre 1941. J'avais signé la lettre deux ans et demi déjà. L'Amérique n'était pas pressée suivre mon conseil. Cette date signifie quelque chose pour vous, Marilyn ?

M—Et comment ! C'est à ce moment que j'ai commencé à sortir vraiment avec Jim Dougherty. J'aais seulement quinze ans. Il m'a invité au bal de Noël de *Adel Precision Products*. Nous avons échangé notre premier baiser. Cela ne s'oublie pas.

A—Vous savez aussi, je suis sûr, que c'est la veille du jour où les avions japonais ont coulé la flotte américaine à Pearl Harbor. Trois jours plus tard, Hitler a déclaré la guerre aux États-Unis.

Presque tous mes collègues ont disparu soudain. J'ai supposé qu'ils travaillaient dans un laboratoire secret quelque part dans le désert. On nous a informés que nous pouvions leur écrire à une boîte postale de Sante Fe, dans le Noueau Mexique.

Personne ne me disait rien. Des savants travaillaient pour *Manhattan Project* à Columbia ou même à Princeton. Ils n'avaient pas le droit d'en parler. L'un d'eux, Vannevar

Bush, s'est souvenu que j'ai étudié le mouvement des molécules de gaz dans ma jeunesse. Il me donne un problème à résoudre : si un gaz se diffuse à travers une paroi poreuse, quelle est la relation entre la vitesse de diffusion et la masse des molécules ? C'est facile. Je suis content pouvoir rendre service, mais personne ne me demande plus rien. Aydelotte, le nouveau directeur de l'*Institute for Advanced Study* (le conseil d'administration a renvoyé Flexner en 1939, tout le monde se plaignait de lui), me dit que Busch a reçu les instructions ne pas travailler avec Einstein. Le FBI analysait avec grand soin les sottises que la Gestapo inventait à mon sujet, mais ils ne savaient même pas que j'avais joué le rôle dans le *Manhattan Project* en envoyant deux lettres au président Roosevelt.

Bien sûr, je comprenais ce que Vannevar Bush voulait faire. Il avait probablement combiné les atomes d'uranium avec du chlore ou du fluor pour obtenir des molécules gazeuses. On envoie le gaz vers la paroi poreuse. Les molécules plus légères traversent un peu plus vite, alors leur proportion dans le gaz augmente un peu. En utilisant un grand nombre de parois successives, on peut obtenir un uranium très riche en isotope 235.

M—C'est donc ainsi que vous séparez les grains de sables plus lourds des plus légers.

A—Vous tamisez et vous retamisez dix mille fois, si vous voulez. Il existe les autres méthodes. Lawrence et son équipe de Berkeley étudiaient une méthode électromagnétique. Je suppose que les laboratoires de l'armée explorent les nouvelles techniques ultra-secrètes en ce moment même.

Wolfgang Pauli est venu à Princeton. Il enseignait au Polytechnikum de Zurich depuis 1928, mais il ne se sentait plus en sécurité. Les nazis contrôlaient toute l'Europe sauf l'Angleterre et la Suisse. Si l'envie leur vient d'aller chercher les juifs en Suisse, ils n'ont pas besoin traverser une mer, juste un ou deux petits lacs. Les Suisses pourraient même décider l'expulsion des juifs étrangers pour prévenir l'intervention allemande. Pauli ne se considère pas juif, mais son père était un juif converti, cela suffit pour les nazis.

Même s'il m'a beaucoup critiqué, je suis content de le voir. Nous marchons ensemble et nous parlons des heures de l'univers et le reste. Il est devenu un peu mystique à Zurich, sous l'influence du Dr Jung, un psychanalyste fameux. Il dit que la dualité joue le grand rôle dans l'univers et dans nos vies : la masse et l'énergie, l'onde et la particule, le bien et le mal, le yin et le yang.

– Il m'a dit qu'il vous a rencontré, Einstein.

– Qui m'a rencontré ?

– Le Dr Jung.

– C'est vrai. Quand j'habitais à Zurich, j'ai participé à plusieurs grand dîners solennels chez lui. Je trouve ses idées sur "l'inconscient collectif" plutôt confuses.

– Vous ne devez pas appliquer les mêmes critères en psychologie et en physique. Il m'a donné un bons conseil : chercher les archétypes de la connaissance dans le travail de Képler, Newton, Maxwell et les autres grands savants du passé.

– Vous avez trouvé les archétypes ?

– Mais certainement. Par exemple, vous.

– Moi ? Je suis un archétype ?

– C'est exact. Vous êtes célèbre dans le monde entier parce que l'inconscient collectif voit en vous l'archétype du professeur solitaire et distrait, qui vit si loin de la réalité quotidienne qu'il peut dévoiler les secrets les mieux cachés de l'univers. Une incarnation du mythique docteur Faust, d'une certaine façon.

M—Hey, cela explique pourquoi les gens croient que vous avez inventé la bombe, docteur Faust. Vous avez vendu votre âme au diable quand vous avez signé la lettre à Roosevelt.

A—Je suis bête, oui ? J'ai vendu mon âme, mais qu'ai-je gagné en échange ? Au moins le Dr Faust est redevenu un jeune homme. Cela me conviendrait, je dois dire. Même rajeunir de dix ans, ce serait déjà bien.

Une autre gloire de l'*Institute for Advanced Study* se promenait et conversait avec nous : Kurt Gödel, un mathématicien autrichien qui a quitté son pays en 1938. Il n'est pas juif, mais beaucoup de gens croyaient qu'il l'était, si bien que la vie sous le régime nazi aurait été dangereuse. Tous ces lourdauds qui saluaient le Führer comme un seul homme en Allemagne et en Autriche ignoraient ce que signifie "juif". Ils pensaient le mot synonyme de "bizarre" ou "différent des autres". Gödel est bizarre, c'est certain. Il considère que presque tous les aliments vendus dans les magasins, surtout en Amérique, contiennent les divers poisons, aussi il mange très peu et ressemble à un fantôme. Je crois qu'il a séjourné dans l'hôpital psychiatrique plusieurs fois.

Les gens ont quitté l'Allemagne en 1933 et l'Autriche en 1938. L'invasion de la France en mai 1940 envoie des nouveaux réfugiés en Amérique.

B—Halsmann, d'après ce que vous m'avez dit.

A—Oui, Halsmann. À Princeton arrivent aussi un compositeur tchèque vivant à Paris, Bohuslav Martinu, et deux pianistes, Robert et Gaby Casadesus. Martinu compose pour moi cinq pièces faciles appelées "madrigaux stances". Je les joue avec un ou l'autre

pianiste. Je donne à Martinu le manuscrit d'un petit article que je viens d'écrire. Mes manuscrits récents ne valent pas autant que les anciens. Un *Book and Authors War Bond Committee* vend aux enchères les manuscrits signés par les auteurs célèbres pour acheter des bons du Trésor destinés à l'effort de guerre. Je leur donne un petit article sur les champs bivectoriels que je viens d'écrire avec Bargmann, mais ils ne sont pas contents.

– Vous n'auriez pas un manuscrit de 1905 ?

– Je ne savais pas qu'ils deviendraient plus précieux que de l'or, donc je les jetais. J'ai conservé seulement les versions imprimées.

Le bibliothécaire de Princeton offre la bonne suggestion.

– Vous pourriez copier à la main un de ces articles imprimés, professeur.

– Vraiment ? Pourquoi pas ? C'est l'idée excellente. Quand les autres donnent tellement pour la guerre, c'est le moins que je puisse faire.

Hélène Dukas me dicte mon grand article de 1905, *De l'électrodynamique des corps en mouvement*. Je l'arrête de temps en temps.

– J'ai vraiment écrit ça ?

– Regardez vous-même, *Herr Professor*.

– *Ach*, j'aurais pu dire la même chose plus simplement.

Une compagnie d'assurances achète le manuscrit plus de six millions de dollars. Payer la telle somme pour quelques feuilles de papier, je trouve que cela tient du fétichisme. Je me sentais gêné.

M—Un manuscrit signé de votre main, qui contient votre grande invention. Je n'y vois aucun fétichisme. C'est différent de cette nappe dont vous m'avez parlé.

A—Une nappe ?

M—La femme de l'astronome regrette de l'avoir lavée.

A—Ah oui, Freundlich.

M—Si je laisse un vieux soutien-gorge dans une chambre d'hôtel et personne ne sait que c'est le mien, il ne vaut rien. Mais ce même bout de tissu acquiert une valeur immense si les gens savent qu'il a appartenu à Marilyn Monroe. C'est du fétichisme, je pense.

A—Vous avez peut-être raison. Je devrais donc signer mes vieux sweatshirts et les donner aux œuvres de charité. À propos les vieux sweatshirts, je me souviens une conversation avec Szilard. Il venait me voir de temps à autre.

– Il y a un million de tailleurs juifs à New York, je crois. Vous pourriez vous acheter un nouveau complet, Szilard. Vous portiez celui-là déjà quand nous inventions le réfrigérateur magnétique à Berlin il y a vingt ans.

– Regardez-vous dans la glace, Einstein. Cela vous passera l'envie de donner des conseils de mode.

Il ne mentionne jamais le Nouveau Mexique, mais il sait ce qui s'y passe, de toute évidence. Il m'apporte toujours les informations de premier ordre.

– Heisenberg et von Weizsäcker doivent surmonter de nombreux obstacles. Ils ne savent pas quoi faire de vous, pour commencer.

– Moi ? Pourquoi s'occuperaient-ils de moi ? Un vieil homme qui fume sa pipe de l'autre côté de l'Atlantique.

– Vous et votre théorie juive. Lenard et ses charlatans ont convaincu les nazis en chef que la relativité est une supercherie talmudique. Heisenberg et les autres ont besoin de rendre la théorie "présentable", puisqu'ils veulent changer de la matière en énergie. Ils doivent se montrer très prudents, de peur qu'on les accuse d'être "enjuivés". Ils en sont à réécrire l'histoire. Vous avez volé vos idées à des gens honnêtes, vous savez.

– Lorentz a inventé ma théorie ?

– Exactement. Il n'était pas allemand, mais tout de même "aryen". Comme il est resté assez loin de la relativité, ils disent que vous avez aussi plagié Poincaré.

– Un Français ? Je me souviens que Lenard a remplacé l'ampère par le weber dans son laboratoire.

– Ils préfèrent un Français à un juif. Ils ont perdu des mois à cause de ces idioties, en tout cas.

– Bien. Ainsi, vous n'aurez peut-être pas besoin d'aller au bout de votre projet.

– Quel projet ?

– Bon, je ne sais rien d'un projet dans le Nouveau Mexique.

– Ce qui peut se passer là-bas ou ailleurs est devenu une sorte de priorité nationale. Ils ne demandent plus l'avis des savants depuis longtemps. Nous sommes réquisitionnés comme des soldats et avons juste le droit d'obéir aux ordres.

– Au moins, vous n'avez pas besoin démontrer que vos équations sont aryennes.

– Nos équations sont affreusement enjuivées, je le crains. Il y a plus de juifs là-bas qu'à Jérusalem. Il ne manque que vous, en vérité.

– Vous semblez connaître beaucoup de monde. Vous pourriez leur dire que j'aimerais bien aider ma nouvelle patrie en ces temps difficiles.

– Je me souvenais de vous comme d'un pacifiste farouche.

– Quand les valeurs morales sur lesquelles repose la vie humaine sont menacées, nous devons les défendre, si nécessaire par la force.

M—Vous vous portiez volontaire pour le service civil, en quelque sorte.

A—Un officier de marine vient me voir en 1943.

– Accepteriez-vous d'effectuer quelques travaux théoriques sur les ondes de choc explosives, professeur ?

– Eh bien je peux essayer, je suppose.

– Par exemple, nous nous demandons si nous pourrions augmenter la puissance de l'explosion en lançant deux torpilles en même temps. Comment être sûr que les ondes de choc vont se renforcer ?

– Plutôt que s'annuler ?

Je trouve une solution. Un seul essai permet de vérifier que mes calculs sont justes. On me dit qu'ils ont économisé cinq cent mille dollars, ou je ne sais quelle somme énorme, en évitant de procéder par tâtonnements comme d'habitude. Ils me donnent seulement vingt-cinq dollars par jour, mais c'est bien assez, puisque j'éprouve le plaisir merveilleux de me sentir utile.

– Je suis dans la marine, dis-je à Pauli, mais ils ne m'ont pas demandé de me couper les cheveux.

Je vois Pauli tous les jeudis. Nous prenons le thé chez moi avec Kurt Gödel et le mathématicien, philosophe et pacifiste Bertrand Russell, qui est arrivé à Princeton en 1943. Nous parlons de la réalité. Je suis le seul à croire que nous pourrons décrire la réalité complètement un jour. Ils me traitent d'idéaliste incorrigible. Dans son théorème le plus fameux, Gödel a montré qu'il est impossible de créer une théorie mathématique complète. Russell et Hilbert, qui ont essayé, ne pouvaient qu'échouer. Cela ressemble au principe d'incertitude de Heisenberg, remarque Pauli. Élaborer une théorie complète de la nature est impossible et le restera à jamais.

Russell est un peu plus vieux que moi. Sa crinière blanche est aussi longue que la mienne, mais moins emmêlée. Peu de philosophes connaissent la science aussi bien que lui. Selon lui, les physiciens ne devraient pas tenter de raisonner comme des mathématiciens.

– Gôdel, vos systèmes mathématiques sont des inventions humaines, ce qui n'est le cas de l'univers. La réalité ultime de la matière nous échappe aujourd'hui, mais cela ne veut pas dire que nous ne saurons jamais. Pour un philosophe, cela ne fait pas grande différence. Même si notre savoir augmente, nous ne répondrons jamais aux questions fondamentales. Qu'est-ce que c'est que cet univers ? Comment est-il apparu (s'il est apparu) ? Pourquoi existe-t-il ?

M—Il est difficile de croire qu'il peut exister par lui-même. C'est pourquoi les gens croient en Dieu, je suppose. Mais la religion n'explique pas vraiment quoi que ce soit.

A—Quand nous cessions de nous interroger sur l'univers, nous revenions sur terre et commentions la guerre. Au début de 1943, les Soviétiques battent les Allemands à Stalingrad. Nous espérons que le cauchemar s'achèvera bientôt. Personne n'imagine les crimes monstrueux des nazis, mais nous savons que des millions de gens sont déjà morts.

Le jeudi, je prends le thé avec Pauli, Gödel et Russell. Un vendredi sur deux, je reçois un autre visiteur : George Gamow, qui travaille pour la marine, comme moi. C'est un joyeux géant russe, que je connaissais déjà en Europe. Il venait de publier un livre excellent, et très drôle, sur la relativité et la mécanique quantique : *Mr. Tompkins in Wonderland*.[1] C'est écrit pour le grand public. Vous devriez le lire, Marilyn.

M—Je vais l'acheter. Sur la première page, j'écrirai : "Ce livre appartient à Marilyn Monroe." Cela lui donnera beaucoup de valeur.

A—Gamow me transmet de nouvelles demandes de la marine. Pouvons-nous inventer un système électromagnétique pour qu'une torpille explose quand elle passe tout près de la coque, même si elle ne la touche pas ? *Ach*, j'en arrive à rendre possible des explosions mortelles, comme Nernst et Haber pendant la guerre précédente. Bucky m'invite à passer un moment dans sa maison de vacances, mais je préfère rester à Princeton et servir mon pays.

Les journaux américains ne savent pas que je suis devenu un grand patriote. Certains m'appellent "Einstein le réfugié". Ils n'aiment pas non plus Russell et l'appellent "Russell le nudiste". Il a passé six mois en prison comme objecteur de conscience pendant la grande guerre. S'il admet la nécessité de la guerre présente, il se considère toujours un pacifiste.

[1] Le texte original reste disponible en anglais. En France, on trouve la traduction d'une version modernisée pour tenir compte des progrès de la science en soixante ans, *Le nouveau monde de M. Tompkins* (éd Le Pommier).

– C'est la brutalité avec laquelle nous avons traité les Allemands après la guerre qui les a jetés dans les bras des nazis. Cette fois, nous devons leur pardonner sincèrement et les aider à reconstruire leur pays.

– Que dites-vous, Russell ? Ils ont détruit l'Europe. La culture européenne, la vie civilisée, tout cela a disparu à tout jamais. Le peuple allemand a marché comme un seul homme derrière son Führer. Toujours la même chose : ils aiment obéir aux ordres et marcher au pas. Nous devons les punir sans pitié, afin de leur ôter l'envie de recommencer.

M—Il avait raison et vous aviez tort, non ?

A—Si on se fie aux apparences, oui. Bah, je me suis souvent trompé. J'ai eu raison deux ou trois fois, quand cela comptait.

J'ai vu Niels Bohr en 1943.

– Les Allemands vous ont laissé quitter Copenhague ?

– Je me suis échappé avec mon fils. Nous avons traversé le détroit qui sépare le Danemark de la Suède sur mon bateau à voile.[1] Les Anglais ont envoyé un avion spécial, capable de voler au dessus des avions allemands, pour m'emmener. J'étais couché dans la soute à bombes, à la place des bombes. Ils m'ont donné un casque avec des écouteurs, mais il était trop petit.

– Je connais beaucoup de gens avec des grosses têtes, mais la vôtre bat tous les records. Une véritable citrouille !

– Je n'ai pas entendu les instructions qu'ils ont envoyées dans les écouteurs, donc je n'ai pas mis le masque à oxygène quand l'avion est monté à sept mille mètres. Je me suis évanoui. Ils m'ont cru mort.

– Belle mort pour un physicien.

– Ils m'ont ressuscité quand nous sommes arrivés en Écosse. Ils m'ont donné un faux passeport. Je m'appelle John Baker, maintenant.

M—Je m'appelais Norma Jean Baker, vous savez, mais en 1943 j'étais déjà devenue Norma Jean Dougherty.

A—Il y avait une chanteuse et danseuse à Paris, Joséphine Baker. Elle est venue à Berlin plusieurs fois. Elle était pleine de fantaisie.

– Pourquoi le faux passeport et le faux nom ? ai-je demandé à Bohr.

---

[1] Bohr était à moitié juif. Un ami à l'ambassade d'Allemagne l'a averti que la police se préparait à arrêter tous les juifs. Il est parti à Stockholm et a convaincu le roi de Suède d'accueillir les juifs danois. Des pêcheurs danois ont transporté les juifs.

– Ils disent que les Américains ont besoin de moi pour un projet secret. Je ne dois en parler à personne, pas même à vous.

– Je ramasse des bribes d'information à droite et à gauche. Je me doute bien ce qu'ils font. Fermi a réussi à déclencher la réaction en chaîne contrôlée à Chicago vers la fin 1942, en alternant les barres d'uranium et les barres de graphite qui ralentissent les neutrons. Puis ils sont partis dans le désert. Je me demande où en sont les Allemands.

– Heisenberg est venu me voir à Copenhague. Il dit que l'embargo allié empêche l'Allemagne d'importer du pétrole, alors il veut utiliser l'uranium pour fabriquer un générateur d'électricité, en ralentissant les neutrons avec l'eau lourde.

– Ainsi, il prétend que son objectif est pacifique. Vous l'avez cru ?

– Heisenberg était mon assistant. Je le connais bien. C'est un homme honnête. Il a décidé de rester à Berlin pour travailler avec des étudiants en vue de l'avenir. Les gens devront reconstruire l'Allemagne après ce désastre. Il vit dans la peur. J'ai eu le sentiment qu'il souffrait terriblement. Quand ils lui ont demandé d'étudier la question de la bombe, il leur a dit que sa mise au point prendrait quatre ou cinq ans, sachant que les militaires n'acceptent plus que des projets réalisables en six mois[1].

– Je suis inquiet, Bohr. Je crains que la prochaine guerre soit encore pire que celle-ci. Imaginez que tous les pays possèdent ces nouvelles bombes. Ils seront tentés de déclencher des guerres préventives. Il faudrait que les savants s'unissent pour prévenir les politiciens du danger.

– J'y ai pensé aussi. J'ai eu la chance de rencontrer le premier ministre anglais, Churchill, puis le président Roosevelt. J'ai suggéré qu'ils informent les Soviétiques. Diffuser le savoir est la meilleure garantie contre la tentation d'en faire mauvais usage. Ils n'ont pas aimé ma suggestion. J'ai senti que je ne devais pas insister si je ne voulais pas être considéré comme suspect et envoyé dans un camp quelque part. Ce n'est pas un projet scientifique, Einstein, mais un projet militaire. Ils ne veulent pas nos conseils. Ils savent que les Allemands ne feront pas de bombe. Ils pensent déjà à la guerre contre les Russes.

M—Souvenez-vous de ce que disait le Dr. Freud. Les hommes détestent et aiment la guerre en même temps. Quand nous étions les seuls à posséder la bombe, ce n'était pas drôle. Nous étions devenus le *big boss* que personne n'ose attaquer. Maintenant que les

[1] Les historiens sont moins indulgents que Bohr. Heisenberg voulait fabriquer une bombe. Il a échoué parce qu'il s'est engagé sur une mauvaise voie pour enrichir l'uranium et s'est entêté. Les Américains ont réussi parce qu'ils ont essayé un grand nombre de méthodes différentes.

Russes ont aussi la bombe, l'affrontement redevient possible. Notre bombe contre leur bombe. Des généraux des deux côtés ont hâte de commencer la troisième guerre mondiale, j'imagine.

A—En ce temps-là, nous étions encore les alliés des Soviétiques. Pendant l'année 1944, l'armée rouge a progressé vers l'ouest. Le 6 juin, les Américains et les Anglais ont débarqué en Normandie. Il était évident que les Allemands ne pouvaient plus gagner la guerre.

Le 25 mars 1945, un visiteur dodu et frippé frappe à ma porte.

– Tout va bien dans le désert, Szilard ?

– Je ne peux rien vous dire, Einstein. C'est-à-dire que je dois vous parler. Non, en vérité, tout ne va pas bien. Vous vous souvenez de votre lettre au président Roosevelt ?

– Bien sûr.

– Vous l'avertissiez qu'il devait se hâter s'il voulait fabriquer une bombe avant les Allemands. Nous ne craignons plus une bombe allemande. La chute de Berlin n'est plus qu'une question de jours. Ils vont capituler. Alors pourquoi continuons-nous ?

– J'ai parlé à Bohr l'année dernière. Il dit que les responsables du projet secret se moquent de l'opinion des savants.

– C'est cela même. Les généraux veulent essayer leur nouveau jouet. Ils disent que la guerre n'est pas finie tant que les Japonais ne demandent pas grâce.

– Le Japon n'est pas l'Allemagne. Il ne prépare pas une bombe atomique.

– Je n'en donnerais pas ma tête à couper. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont encore moins de pétrole et d'électricité que les Allemands. La séparation de l'uranium leur prendrait des années. Je vais vous dire ce que pensent de nombreux savants : nos politiciens et nos militaires considèrent que le Japon a perdu la guerre de toute façon. Ils veulent impressionner les Soviétiques. Leur montrer de quoi nous sommes capables, pour les dissuader de conquérir toute l'Europe..

– Vous voulez dire qu'ils vont lancer cette bombe sur le Japon juste pour envoyer un message à Staline ?

– Einstein, nous devons arrêter cette folie. Je veux voir Roosevelt et lui parler au nom des savants. Si vous pouviez écrire encore une lettre…

M—Cet homme-là, au moins, croyait que vos lettres pouvaient influencer la politique américaine.

A—Laissez-moi vous dire ce que je pense aujourd'hui. Churchill était un homme d'État visionnaire. Il comprenait que si la telle bombe peut exister, alors quelqu'un la fabriquera tôt ou tard. Les Russes ou les Chinois ou je ne sais qui. Nous devons être prêts. Mais personne n'a dit aux savants la vraie raison. Les savants croyaient qu'ils tentaient de produire la bombe avant les ennemis de l'humanité. Les nazis auraient tué la moitié du monde et réduit l'autre moitié en esclavage. Les savants ont livré la bombe de bonne foi au gouvernement américain. Quand ils ont découvert qu'ils avaient été utilisés comme des pions, ils se sont sentis stupides et coupables.

Je ne connaissais pas les choses secrètes à l'époque. Je pense que personne ne saura jamais toute la vérité. De toute façon, je ne pouvais pas résister l'énergie unique de Szilard. Nous avons écrit une lettre plus courte que la précédente et j'ai signé de nouveau.

"M. le président,

"Les conditions dans lesquelles travaille le Dr Szilard ne l'autorisent pas à m'exposer en quoi consiste son travail. Je comprends qu'il s'inquiète du manque de communication entre les savants qui accomplissent ce travail et les membres de votre gouvernement chargés de prendre les décisions politiques. Dans ces circonstances, je considère que mon devoir m'impose de vous prier de recevoir le Dr Szilard et de bien vouloir lui accorder toute votre attention."

Je dois prétendre ignorer ce que j'ai deviné depuis longtemps. Nous savons tous les deux que les généraux sont assez bêtes pour accuser Szilard de m'avoir révélé des secrets d'État.

Szilard est très prudent, peut-être trop prudent. Craignant d'éveiller la curiosité des militaires en sollicitant le bureau du président, il s'adresse à Mrs Roosevelt, que l'un des savants connaît bien. Elle répond que le président verra Szilard le 8 mai 1945. Ainsi que vous savez, Marilyn, le président Roosevelt est mort soudain le 12 avril 1945.

M—Je me souviens que les gens pleuraient dans la rue. Cela me paraissait étrange, parce que j'étais la fille la plus heureuse du monde. On me réclamait tellement pour des séances photo que je venais de quitter la société Radio Plane. Je n'avais jamais entendu parler de Truman.

A—Roosevelt l'a choisi comme vice-président parce qu'il lui apportait les voix du Middle West. Il ne lui disait rien. Les militaires et les ministres informés se décident à lui parler de *Manhattan Project* plusieurs jours après la mort de Roosevelt. Il rencontre Szilard et lit notre lettre. Toute l'affaire est si neuve qu'il ne sait quoi penser. Voulant éviter prendre la décision hâtive, il envoie Szilard chez Byrnes, le secrétaire d'État, qui est le

principal partisan de l'utilisation de la bombe. Byrnes écoute Szilard poliment, avant l'éconduire poliment. .

Szilard écrit une pétition avec James Franck, un de nos savants les plus respectés. Je le connaissais bien en Allemagne, car il avait seulement trois ans de moins que moi. La pétition prévient qu'il faut poser dans la balance, face aux avantages militaires éventuels apportés par la bombe, le coup porté au statut moral de la première nation à utiliser une arme aussi affreuse. Une vague d'horreur et de répulsion ne manquerait pas de submerger le reste du monde. La pétition propose donc de faire exploser la bombe sur quelque île déserte proche du Japon. De nombreux savants la signent à Chicago et ailleurs, mais pas à Los Alamos. Oui, depuis le temps, je connais le nom du laboratoire secret dans le désert. Pourquoi ils ne la signent pas ? Ils connaissent l'option de l'île déserte et presque tous l'approuvent, mais Oppenheimer demande aux militaires d'intercepter la pétition. Il appartient à un comité secret de savants, avec Fermi, Lawrence et Compton, qui participe aux réunions des ministres et des militaires.

Quelques hommes braves, par exemple Harold Urey et Jospeh Rotblat, démissionnent de *Manhattan Project* quand il comprennent que la bombe n'est plus nécessaire dans la guerre contre l'Allemagne.

M—Le Japon était aussi un ennemi féroce, pas si différent que ça de l'Allemagne.

A—Ils disaient que nous devions devancer les nazis fous, sinon ils fabriqueraient la bombe et l'utiliseraient les premiers. Cette crainte n'existait pas pour le Japon. Où vous arrêtez-vous ? Certains généraux voulaient lancer la bombe récemment en Corée, vous savez. Le seul moyen d'arrêter la course à la catastrophe, c'est la coopération internationale pour interdire les armes barbares comme les bombes A et H, les gaz empoisonnés, les armes chimiques et bactériologiques.

Je suis parti pour l'été chez les Bucky au lac Saranac, où j'avais passé les dernières vacances avec Elsa, en 1936. Le soir du 6 août, Hélène Dukas entre dans mon bureau sans frapper, ce qui est très inhabituel. Elle paraît effrayée.

– *Herr Professor*, ils viennent d'annoncer à la radio…

– Que se passe-t-il, Hélène ? Qu'ont-ils annoncé à la radio ?

– Au Japon, une bombe… Ils ont détruit toute une ville avec une nouvelle bombe.

– Oh, *Weh*[1] ! Ils l'ont fait.

[1] Oh, malheur ! Littéralement : Oh, douleur !

L'énergie de la bombe d'Hiroshima est produite par la fission de l'uranium 235. Le 9 août, les Américains lancent une bombe au plutonium sur la ville de Nagasaki. J'ai pensé que les militaires voulaient comparer les deux sortes de bombes.

Le 11 août, un journaliste vient m'interroger. Je sens que je dois lutter contre une sorte de panique irrationnelle qui s'empare déjà du monde.

– Pour expoiter l'énergie atomique, nous devrions en vérité l'appeler "énergie nucléaire", la science n'a pas utilisé je ne sais quelle méthode surnaturelle. Elle s'est contentée d'imiter le soleil. L'énergie nucléaire est aussi naturelle que le vent qui pousse mon bateau sur le lac Saranac

– Avez-vous participé à cette entreprise, professeur Einstein ?

– Pas du tout. Je m'intéresse à cette bombe comme n'importe qui. Peut-être un peu plus. En tout cas, mon opinion ne vaut pas mieux que celle d'un autre. J'espère qu'un jour nous utiliserons l'énergie nucléaire pour rendre service, par exemple fabriquer l'électricité.

Le magazine *New Yorker* publie un numéro entier sur Hiroshima, écrit par John Hersey. Il a interrogé les survivants et raconte ce qui s'est passé. J'achète mille exemplaires et les donne à mes amis. Les gens qui n'ont pas disparu instantanément vomissent leurs organes, liquéfiés par le mal des radiations, des jours et des semaines après l'explosion. Les gens meurent encore aujourd'hui, vous savez.

M—Ils m'en ont parlé au Japon. Outre le mal des radiations, ils souffrent de leucémie et d'autres cancers.

A—Avant la fin de l'année, je ne sais quel organisme gouvernemental publie une histoire officielle de la bombe. Elle ne dit rien de la vision à long terme de Churchill, mais reproduit ma lettre au président Roosevelt. Les gens connaissent à peine Oppenheimer. Ils ne connaissent ni Szilard ni Fermi, Bethe, Wigner, Teller, von Neumann, Weisskopf, Rabi, Alvarez, Kistiakowski, Bohr, Otto Hahn, Lise Meitner, Otto Frisch. Ils connaissent Einstein. C'est ainsi que l'opinion publique m'a appelé le "père" de la bombe.

Je tente rétablir la vérité chaque fois que je rencontre un journaliste.

– J'ai contribué au développement de la bombe d'une seule manière : en signant la lettre à Roosevelt. Je n'avais pas même pensé qu'une réaction en chaîne était possible. Quand on m'en a parlé, je n'ai pas cru que l'on pourrait extraire l'énergie atomique de mon vivant. Si j'avais entendu parler de la pétition Szilard-Franck, je l'aurais signée. Ces armes terribles donnent un tel avantage à l'attaque par rapport à la défense que même un homme d'État raisonnable peut se trouver contraint d'entreprendre une guerre préventive. La seule

manière de sauver la civilisation, c'est d'instituer un gouvernement mondial puissant. L'Organisation des Nations Unies devrait avoir sa propre armée, et le pouvoir d'intervenir pour empêcher les guerres. Si nous ne faisons rien, la menace de destruction deviendra insupportable. Aussi longtemps que des États souverains continuent de poursuivre des programmes d'armement séparés et secrets, de nouvelles guerres mondiales se produiront forcément.

M—Vous redeveniez pacifiste.

A—J'étais en bonne compagnie. Szilard a fondé un *Emergency Committee of Atomic Scientists* avec Urey, Rotblat, Weisskopf, Bethe et d'autres. J'ai accepté devenir son président, mais je savais que cela ne sert à rien. La recherche sur la bombe à hydrogène avait déjà commencé sous la direction de Teller. Vous vous souvenez ? C'était le second chauffeur de Szilard quand il est venu me voir à Peconic. Cette nouvelle bombe est si puissante qu'il faut une bombe à l'uranium ou au plutonium pour amorcer l'explosion. L'Amérique espérait être le seul pays à la posséder, mais l'Union Soviétique a mis seulement six mois pour rattraper son retard.

L'armée américaine a pris la telle importance pendant la guerre qu'elle ne peut ni ne veut revenir à sa taille antérieure. Une mentalité militaire s'infiltre partout. Cela me rappelle l'Allemagne de Bismark. Cette mentalité veut surveiller le système scolaire et la presse. Elle aime la chasse aux sorcières. Elle contrôle les programmes scientifiques, d'autant plus facilement qu'ils ont besoin les gadgets inventés pour produire la bombe, comme les réacteurs nucléaires et les cyclotrons, qui coûtent trop cher pour le financement privé.

Pauli and Russell sont rentrés en Europe. J'étais triste quand Pauli est parti. Je lui ai dit que je le considère mon fils et héritier, au moins pour ce qui concerne la physique. Kurt Gödel est resté à Princeton. Nous avons tellement parlé qu'il a commencé à étudier les mathématiques de la relativité générale. Il espérait simplifier les équations.[1].

Je suis resté aussi. Je ne me sens pas pleinement américain, Marilyn. Je trouve vos compatriotes un peu superficiels. Tout en prétendant mettre la liberté au dessus de tout, ils restreignent la liberté des savants, puisqu'ils ne leur permettent pas de critiquer la course aux armements. Dès que l'un d'eux parle de paix, ils le soupçonnent d'avoir livré les plans secrets de la bombe aux Russes. C'est absurde. Hiroshima a livré le secret. Les Russes ont

[1] Gödel n'a pas fait grand-chose. Quelqu'un a simplifié un peu les équations dans les années soixante.

fabriqué la bombe tout seuls. De nombreux autres pays auront aussi la bombe, tôt ou tard. McCarthy et sa meute s'en sont pris à Oppenheimer. Nous sommes assez proches, car il est devenu le patron de l'*Institute for Advanced Study*. Il n'a été ni condamné ni acquitté, ce qui provoque chez lui la terrible amertume. Ce pauvre bonhomme Julius Rosenberg a peut-être donné aux Soviétiques quelques miettes qui ne font pas la grande différence. Le seul crime de sa femme, c'est qu'elle n'a pas dénoncé son mari, en supposant qu'elle ait su quoi que ce soit. J'ai signé les pétitions pour Julius et Ethel Rosenberg, pour Oppenheimer. Mon dossier au FBI s'alourdit. J'ajouterai des pages tant que je vivrai, croyez-moi ! Hoover et McCarthy prennent le communisme pour la supercherie, l'échec complet, incapable progresser dans le domaine de la science et la technologie. Alors comment les Russes stupides peuvent-ils fabriquer cette merveilleuse bombe ? Seulement avec les espions qui volent les plans.

M—Ces gens ont vu trop de films d'espionnage. Cela me rappelle les nazis qui disaient que vous aviez volé les idées de ce Français, Poyncarry, parce qu'un juif ne peut rien créer d'original.

A—Poincaré. Je suppose que les gens ont besoin d'inventer des êtres inférieurs, comme les juifs et les communistes, pour pouvoir se sentir supérieurs eux-mêmes. Si la liberté américaine est vraiment le meilleur système, alors nous devrons communiquer librement avec les Russes et ils comprendront que notre liberté est préférable à leur servitude totalitaire.

Vers la fin de la guerre, Hahn, Heisenberg, von Weizsäcker et von Laue ont été emmenés en Angleterre. Ils n'ont pas été affamés dans un camp de concentration, mais assignés à résidence dans un manoir quelque part pendant six mois. Puis ils sont retournés en Allemagne, où ils ont fondé un "Institut Max Planck" pour remplacer l'Institut Kaiser Wilhelm. Ils m'ont invité venir travailler avec eux. Les alliés ont traité les Allemands avec la grande mansuétude. Je ne crois pas que les Américains sont devenus pacifistes comme Russell. Plutôt, ils espèrent que la nouvelle Allemagne fera obstacle à l'avance soviétique. Les gens disent que l'Allemagne a changé complètement. *Ach*, je ne peux pas pardonner. Mon pays natal me fait horreur et je n'y retournerai jamais. Comment pourrais-je me promener parmi les gens qui ont assassiné mon peuple ? Ils ont utilisé des méthodes industrielles, des gaz perfectionnés par les chimistes, pour tuer des millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

J'ai écrit à Otto Hahn.

"La conduite des intellectuels allemands, considérés comme groupe, ne valait pas mieux que celle des foules. Les crimes des Allemands sont vraiment les plus affreux de l'histoire des pays dits civilisés. Il n'y a même pas trace de culpabilité ou de remords en Allemagne. Dans ces conditions, je répugne à m'impliquer dans la vie publique allemande. J'aurais peur de me salir."

Max Planck lui-même est mort en 1947. C'était un ami proche et un homme digne. Il ne s'est pas opposé aux nazis, mais il a souffert par leur faute. Son jeune fils a été exécuté pour avoir participé au complot des généraux contre Hitler. Son fils aîné était mort sur le champ de bataille pendant la grande guerre.

M—Si vous restez en Allemagne sans vous opposer aux nazis, vous les aidez. C'est comme ces objecteurs de conscience qui acceptent de travailler dans une mine. Je vous ai parlé de tous ces gens à Hollywood qui ont un gros accent. Ils en discutent souvent. Ils pardonnent aux Allemands ordinaires, qui n'avaient pas le choix, mais pas aux philosophes, écrivains, compositeurs célèbres, qui auraient pu partir comme vous l'avez fait. Votre ami Max et les autres ont choisi de rester, en vérité. Au moins ils pourraient ressentir un peu de culpabilité et de remords, pour employer les mots de votre lettre.

A—Que des savants puissent inventer des bombes et aider des monstres comme HItler m'écœurait tellement que j'ai un jour conseillé à des jeunes gens de devenir plombiers plutôt que physiciens[1]. Une organisation de plombiers m'a aussitôt nommé membre honoraire. J'étais très fier.

Tout le monde a peur de la science, maintenant. Ces bombes ont tout changé, sauf nos dangereux instincts. Ainsi, nous sommes embarqués sur un bateau qui dérive vers une horrible catastrophe, lentement mais sûrement.

Après la guerre, j'ai vécu avec trois belles femmes : Maja (ma sœur), Margot (ma belle-fille) et Hélène Dukas (ma secrétaire). Les gens ont lu des articles sur moi dans le journal, alors ils m'écrivent de plus en plus. Maja et Margot aidaient miss Dukas à répondre. Quant à moi, j'essaie répondre au moins aux enfants, bien que je refuse de faire leurs devoirs, ce qu'ils me espèrent souvent. Il y a quelques jours, une petite fille m'a demandé : "Existez-vous ?"

M—Qu'avez-vous répondu ?

[1] Après la guerre, Szilard a renoncé à la physique. Il n'est pas devenu plombier, mais biologiste.

A—Je crois que la réponse la plus sincère aurait été : “Non.” Nous existons à peine, notre vie est si brève comparée à l’âge de l’univers. Mais j’ai répondu oui, bien sûr.

Maja a cessé d’exister. Elle a subi une attaque cérébrale en 1947. Ensuite, elle était souvent alitée. Je lui lisais des textes de Thucydide, Xénophon et d’autres bons auteurs tous les soirs, y compris de notre ami Bertrand Russell, qui a reçu le prix Nobel de littérature. Elle est morte en 1951. J’étais très triste, car nous nous étions rapprochés depuis qu’elle habitait ici. Elle me manque plus que je n’aurais pensé.

Ma propre santé commençait à décliner. J’avais de nouveau mal au ventre. Je vomissais plusieurs fois par jour, je m’affaiblissais, je ressemblais à un spectre. Par chance, plusieurs de mes amis appartiennent à la profession médicale. Docteur Un pensait que mes douleurs venaient de ma vésicule biliaire. Certainement pas, dit docteur Deux ; il y a un kyste dans son abdomen. Vous plaisantez ? demande docteur Trois. C’est un ulcère intestinal, évidemment. Ils ont demandé à un chrurgien de m’ouvrir le ventre. Ils ont trouvé des machins dans mon intestin qui expliquaient mes symptômes, mais aussi un anévrisme de l’aorte abdominale, c’est-à-dire une sorte de varice de l’artère. L’anévrisme est aussi gros qu’un pamplemousse, disent-ils, donc on ne peut pas l’enlever. Bah, je vis avec cette menace depuis vingt ans, je peux donc espérer survivre encore un peu. J’ai promis au jeune Bucky de renoncer à ma pipe, de manger des pommes de terre bouillies et de boire mon thé sans sucre.

Je me sens si faible que je ne peux plus tenir mon violon à bout de bras. Je me suis mis au piano, que j’ai étudié un peu dans mon enfance. Un journaliste m’a demandé si je crois en quelque chose.

– La fraternité humaine, ai-je répondu.

En vérité, ma foi en l’humanité est fondée sur ma rencontre quotidienne avec Bach et Mozart.

Ach, ma foi vacille parfois. L’humanité reste aussi stupide qu’elle l’a toujours été. Les deux côtés ont maintenant tellement de bombes que l’empoisonnement radioactif de l’atmosphère et la fin de toute vie sont devenus possible techniquement. L’univers ne versera pas une larme quand la terre disparaîtra. Ce qui est vraiment dommage, c’est que personne ne jouera plus Bach et Mozart.

M—Ma propre foi en l’humanité augmenterait peut-être si j’écoutais Bach et Mozart, comme vous.

A—Vous devriez essayer, certainement. C'est un goût qui s'acquiert, vous savez. Vous devez peut-être vous forcer un peu, au début. Puis, peu à peu, vous vous y habituez. Ce qui est merveilleux avec les grands génies de la musique, c'est que plus vous écoutez leurs œuvres, plus vous les appréciez.

Si je vous recommande la musique, je ne vais pas tenter vous conseiller les équations. Pourtant, elles me donnent toujours le grand plaisir. Je ne compte pas m'arrêter. J'ai écrit à Max Born, qui est rentré en Allemagne.

"Je reconnais que l'approche statistique, dont tu as compris la nécessité avant tout le monde, rend de grands services. Je n'arrive quand même pas à y croire sérieusement, faute de réconcilier la théorie avec l'idée que la physique doit représenter une réalité dans le temps et l'espace, sans actions fantômes à distance. Je suis convaincu que quelqu'un finira par trouver une théorie dont les objets ne sont pas des probabilités mais des faits avérés, reliés par des lois, comme c'était le cas jusqu'à une époque récente. Ma certitude ne repose pas sur des raisons logiques, mais sur la seule autorité de mon petit doigt."

Quelques uns de mes vieux amis sont venus à Princeton : Niels Bohr, Max von Laue, Maurice Solovine. Max Born voudrait venir, mais il ne peut obtenir un visa parce qu'il est membre honoraire de l'Académie des Sciences soviétique.

Je marche souvent jusqu'à l'Institut avec mon voisin, le professeur Wheeler. Il m'a invité à écouter une conférence de son étudiant, Richard Feynman. Puis il l'a amené chez moi et nous avons pris le thé ensemble. Feynman a perfectionné une branche de la mécanique quantique appelée électrodynamique quantique. Sa description de la réalité semble tirée d'un conte de fées. Une particule, par exemple un électron, mène plusieurs vies parallèles, ou "histoires", plus ou moins probables. Quand on l'empêche de mener une de ses vies, la probabilité des autres augmente. Nos sens et appareils grossiers nous permettent de percevoir l'écho des aventures de la particule, qu'il appelle "somme des histoires". Ce qui est étonnant, c'est que cette théorie loufoque s'accorde aux expériences avec la plus extrême précision.

Le lendemain, Wheeler m'attend à ma porte et nous partons ensemble.

– Alors que pensez-vous de cette nouvelle manière de considérer la mécanique quantique, professeur Einstein ? Ne trouvez-vous pas raisonnable d'accepter la théorie, maintenant ?

– Je ne sais pas. Je me trompe peut-être, mais je me dis qu'avec le grand âge j'ai acquis le droit de commettre des erreurs.

M—Nous sommes arrivés au temps présent, n'est-ce pas ? Il y a une chose que je veux vous demander. J'ai lu dans le journal, ou entendu à la radio, que l'on vous a proposé de devenir président d'Israël. C'est vrai ?

A—*Ach*, j'espérais que les juifs trouveraient un accord acceptable avec les arabes et ils vivraient ensemble en paix. Bien mieux qu'un État juif. La nature essentielle du judaïsme, à mon avis, résiste l'idée d'un État avec les frontières et l'armée. Le peuple juif a survécu sans aucune organisation représentative. Libre de tout attachement à une terre, il pouvait incarner la conscience du monde occidental. Ce que je craignais : un nationalisme étroit apparaît aussitôt que le nouvel État est fondé, de sorte que la tradition morale, intellectuelle et spirituelle qui tient les juifs ensemble depuis si longtemps commence à s'estomper. Ce que je pensais : les juifs ne doivent pas vendre leurs âmes à un gouvernement de politiciens professionnels. Ce que j'espérais : il tentent de créer un refuge pour l'ancienne culture et un centre spirituel pour tous les juifs du monde, non une société politique de plus. Tout de même, j'ai soutenu mes compagnons de tribu quand ils ont fondé Israël en 1948. Le premier ministre, David Ben Gurion, ne manque jamais de venir me dire bonjour quand il fait un discours à l'ONU, à New York, ou quand il rencontre Eisenhower à Washington. Le premier ministre dirige le pays, mais ils ont aussi un président, qui joue un rôle symbolique. Weizmann, avec qui j'ai traversé l'océan en 1921, était le premier président. Il est mort en 1952, à soixante-dix-huit ans. Les journaux israéliens ont suggéré que je lui succède. Ne suis-je pas le plus grand juif vivant, ainsi qu'une figure paternelle idéale pour l'État ? On m'a dit que Ben Gurion a accepté la suggestion à contre-cœur.

– Que ferons-nous s'il dit oui ? Il ne sait rien de la politique et n'écoute pas les conseils. Nous serons bien embêtés.

Abba Eban, l'ambassadeur d'Israël à Washington, m'a appelé au téléphone pour m'offrir le poste. Je ne savais comment répondre. Je tenais le téléphone dans ma main comme si j'étais devenu muet.

– Je vais y réfléchir. Je connais un peu la nature, mais beaucoup moins bien les êtres humains. Je répondrai par écrit.

J'ai envoyé une lettre à Ben Gurion.

"Je suis très touché par l'offre de notre État d'Israël, mais je suis triste et honteux de ne pouvoir l'accepter. Toute ma vie, je me suis occupé de questions abstraites. Je ne possède donc ni les aptitudes ni l'expérience nécessaires pour établir des relations avec les gens et exercer des fonctions officielles. Ces raisons suffiraient à me rendre incapable d'accomplir

les tâches liées au rôle de président, si je n'étais pas d'autre part affaibli par mon grand âge. Je suis d'autant plus malheureux de devoir refuser que ma relation au peuple juif tient une place très importante dans ma vie depuis que j'ai pris conscience de notre situation précaire parmi les nations du monde."

C'était une lettre diplomatique, vous comprenez. Si je devenais président, je devrais parfois dire au peuple israélien des choses qu'il n'aimerait pas entendre. Je suppose que mon refus avait d'autres raisons, peut-être inconscientes. Je sais une chose : si plus d'un rebelle a accepté de devenir un gros bonnet, je ne peux m'y résoudre.

* * *

A—Bonjour, Marilyn.

M—Bonjour, Al.

A—Entrez. Je vous prie vous asseoir. Voyez, j'ai écrit les formules et dessiné les images au tableau.

M—C'est un train ?

A—Disons cela prétend ressembler un train. Vous souvenez-vous le titre de mon grand article de 1905 ?

M—Euh…

A—*De l'électrodynamique des corps en mouvement*. Le sujet en était "les corps en mouvement" ou, si vous préférez, le mouvement. Êtes-vous venue dans votre voiture blanche ?

M—Oui, bien sûr.

A—Vous vous êtes déplacée de New York à Princeton. Avez-vous jamais réfléchi au mouvement ? Savez-vous ce que c'est ?

M—Tout le monde sait ce que c'est, non ? Quelle curieuse question !

A—Juste maintenant, Marilyn, êtes-vous en mouvement ?

M—Je suis assise dans ce confortable fauteuil. Je ne compte pas bouger beaucoup dans l'immédiat.

A—Vous êtes immobile ? Votre vitesse est nulle ?

M—Je dirais que oui, c'est ça, nulle.

A—Pourtant vous tournez autour de l'axe de la terre et autour du soleil, oui ?

M—Ah, je vois ce que vous voulez dire. *Gosh*, je bouge très vite, en vérité. Je dois faire attention de ne pas tomber de mon confortable fauteuil.

A—Au moins, vous êtes immobile par rapport à la terre. Oui ou non ?

M—Aussi immobile que possible.

A—Vous êtes sûre et certaine ?

M—Eh bien, oui, enfin…

A—Je vous prie imaginer maintenant que vous vous réveillez après la petite sieste. Vous savez, parfois, quand on se réveille, on se sent un peu confus, on ne sait ni où ni quand. Je suppose que cette pièce est un wagon-lit dans un train. Réfléchissez bien, Marilyn. Pouvez-vous me dire, quand vous vous réveillez, si le train avance ou non ?

M—S'il avance, il fait du bruit. Je peux aussi regarder par la fenêtre et voir si le paysage défile.

A—Bonnes remarques. Je suppose que le train avance doucement, sans bruit, sans sauter ni vibrer, et que les rideaux sont baissés.

M—Je comprends. J'arrive à imaginer une situation où je ne peux pas dire si le train bouge ou pas.

A—Exact. Il n'y a aucune différence. Si vous êtes dans un train qui se déplace à vitesse constante sur des rails rectilignes, ce que nous autres physiciens appelons un "mouvement uniforme", vous ne sentez pas le mouvement par rapport à la terre. C'est comme si le train était immobile. Quand vous marchez dans le train à cinq kilomètres à l'heure, vous sentez que vous marchez à cinq kilomètres à l'heure, même si le train avance à cent kilomètres à l'heure. Galilée a été le premier à remarquer que la phrase : "cette pierre ne bouge pas" n'a pas de sens si on n'ajoute pas : "par rapport au bateau" ou "par rapport à la terre". En physique, un mouvement est toujours défini relativement à quelque chose.

M—Je m'en souviens. Galilée a inventé la première théorie de la relativité.

A—Il donnait un exemple frappant. Un bateau transporte dans sa cale des ballots de laine. Un marchand de Venise dit : "Ils sont venus de Chypre à Venise". Mais quand on demande au capitaine du bateau s'ils ont bougé : "Ah, pas du tout. Ils étaient bien arrimés." Galilée ajoute : "Si une souris saute d'un ballot à un autre, c'est un grand mouvement pour elle, plus important que le voyage de Chypre à Venise, dont elle ne sait rien." Galilée nous demande ensuite d'imaginer un aquarium avec des petits poissons dans la cale. Si le bateau accélère, les poissons sont attirés vers l'arrière de l'aquarium ; s'il ralentit, vers l'avant. Vous avez remarqué cela dans un train ou une automobile, bien sûr. Mais si le bateau

avance à vitesse constante en ligne droite, les poissons nagent sans ressentir le moindre effet du mouvement du bateau. Ils vivent leur vie poissonneuse dans l'aquarium comme s'il était immobile par rapport à la terre. Un mouvement relatif au navire qui se déplace de manière uniforme est analogue à ce qu'il serait si le navire était immobile dans un port. Cela signifie que vous ne pouvez pas déceler le mouvement du bateau en effectuant des expériences de mouvement à l'intérieur du bateau. Galilée propose l'expérience sauter à pieds joints. Vous sautez la même distance vers l'avant du bateau ou vers l'arrière, et aussi la même distance que dans le bateau immobile.

On peut imaginer l'expérience plus précise, plus quantitative, le genre d'expérience que Galilée effectuait lui-même avec des plans inclinés et des billes. Imaginez une bille qui dévale un petit tobogan. Le bas du tobogan est un peu relevé, de sorte que la bille s'envole, décrit une parabole et retombe. Vous avez répandu du sable, ainsi la bille ne roule pas et vous pouvez mesurer exactement la distance parcourue, disons trente-deux centimètres quand le bateau est arrêté dans le port. Si vous obtenez aussi trente-deux centimètres quand le bateau glisse sur l'eau de manière uniforme, quelle que soit la vitesse, alors il est évident que l'expérience ne vous permet pas de déterminer la vitesse du bateau.

Galilée a aussi inventé ce que nous appelons “inertie” : un objet en mouvement uniforme garde la même vitesse et direction tant qu’aucune force n’intervient. C’est la première loi du mouvement de Newton.

M—Eh, attendez. Quand je fais du vélo, en supposant ma vitesse uniforme, le foutu engin ne garde pas sa vitesse éternellement. Je dois appliquer de la force sur les pédales pour qu’il continue à avancer.

A—Vous raisonnez comme Aristote. Il croyait que les choses sont paresseuses et veulent se reposer, comme nous. Quand nous courons, nous avons envie de nous arrêter. Galilée et Newton ont compris que ce qui ralentit votre bicyclette est la force du frottement. Aristote l’aurait compris aussi s’il avait graissé lui-même l’essieu de son char, au lieu de confier ce travail à ses esclaves. Les objets sont tellement paresseux, en vérité, qu’ils ne modifient pas leur état de mouvement tant que rien ne les force à le faire.

Le système qui avance tout droit à vitesse constante, sans aucun changement tant qu’aucune action extérieur ne vient le perturber, nous l’appelons “système d’inertie”.

Vous avez remarqué que Galilée ne voyait pas de différence entre le repos et le mouvement uniforme. Pour lui, l’immobilité n’existe pas dans l’univers. Pour Newton, il y a une différence. Qu’en pensez-vous, Marilyn ? Il existe des objets immobiles dans l’univers ?

M—Le soleil ?

A—Le soleil est une étoile ordinaire de la voie lactée. Il se déplace comme les autres étoiles. Newton savait que la carte du ciel nocturne avait changé depuis l’antiquité, il se doutait que le soleil bouge. Ce mouvement des étoiles le dérangeait. Il avait besoin d’un système de référence absolu pour distinguer les objets en mouvement des objets immobiles. Faute de mieux, il a décidé que l’univers lui-même, ce qui contient les étoiles, est immobile parce que Dieu l’a créé ainsi. Il disait que Dieu, au moins, sait si une chose bouge ou si elle est immobile. Vous comprenez que “Dieu seul le sait” est une formule féconde pour la philosophie, mais gênante dans une théorie de physique.

Au XIXème siècle, les physiciens ont tenté remplacer le Dieu de Newton par une autre chose immobile. Pouvez-vous deviner de quoi je parle ?

M—Je ne suis pas un physicien du XIXème siècle, je le crains

A—Je parle de l’éther. Il représente ce qui est au repos dans l’univers. Sauf qu’il n’existe pas. Il n’y a pas d’espace absolu. Tout est relatif.

M—Je suis contente que l’éther n’existe pas, d’une certaine façon, parce que ça me dispense de me creuser la tête pour comprendre ce que c’est.

A—Vous savez quoi ? Si nous étions sur la lune, nous ne pourrions pas avoir cette agréable conversation.

M—Non ?

A—Il n'y a pas d'air sur la lune, donc pas de son

M—Le silence complet ? Cela doit être un endroit très reposant. Nous ne pouvons pas respirer, donc nous ne pouvons pas parler, je suppose.

A—Nous pourrions sans doute respirer avec des bouteilles d'oxygène. Mais si je joue mon violon, vous ne m'entendez pas. Le son est une onde transmise par l'air. Les molécules d'air vibrent et poussent leurs voisines et ainsi de suite, je vous en ai parlé. De même, quand on prenait la lumière pour une onde et seulement une onde, il fallait un milieu vibratoire capable de jouer le même rôle que l'air pour le son. C'est l'éther. Un fluide très étrange. Si nous voulons que les propriétés de la lumière s'accordent avec nos observations, l'éther doit être aussi élastique que de la gelée et aussi rigide que l'acier, mais en même temps la terre et les autres corps célestes le traversent sans aucun dommage.

M—Donc il ne pouvait pas du tout exister.

A—Les physiciens classiques en avaient pourtant besoin.

Ah, avant que je commence à vous expliquer les images au tableau, je dois vous rappeler le fossé dont je vous ai parlé entre la physique de Newton, qui concerne le mouvement mécanique des objets matériels, et la physique de l'électricité et de la lumière, qui semble concerner le mouvement de l'énergie. Les physiciens classiques qui s'interrogeaient sur le fossé croyaient que l'éther existait et emplissait un espace absolu.

La mécanique de Newton s'applique bien aux ondes à la surface de l'eau, et aux ondes transmises par les molécules d'air qui font vibrer nos tympans. Si la lumière est une onde d'énergie portée par l'éther, nous devrions pouvoir lui appliquer la mécanique de Newton.

Vous m'avez dit que vous avez eu un petit accident de voiture à Los Angeles quand vous regardiez le miroir au lieu de regarder la route.

M—*Yeah*, c'est ainsi que j'ai rencontré Tom Kelley, qui a pris ces fameuses photos du calendrier.

A—Imaginez que vous conduisez votre automobile blanche à cinquante-deux kilomètres à l'heure. Pouvez-vous l'imaginer ?

M—Bien sûr.

A—Maintenant, imaginez une voiture rouge roulant à cinquante kilomètres à l'heure.

M—Je la vois. Marlon Brando a un cabriolet rouge.

A—Si une collision se produit entre les deux automobiles, serez-vous blessée ?

M—Attendez. Vous ne m'avez pas dit si nous allions dans le même sens ou en sens contraire.

A—Cela fait une différence ?

M—Évidemment. Si nous avançons dans le même sens et je suis en train de rattraper l'autre voiture et je veux la dépasser et je suis maladroite et je l'accroche, personne ne sera blessé. Si nous roulons en sens contraire en fonçant l'un vers l'autre, nous parlons d'un accident très grave. Si je ne meurs pas, je risque de passer le reste de ma vie dans un fauteuil roulant. J'espère que ça ne m'arrivera jamais !

A—La différence s'explique par la mécanique de Newton. Quand vous roulez l'un vers l'autre, vous ajoutez les vitesses. C'est comme si vous vous écrasiez contre un mur à cent deux kilomètres à l'heure. Quand vous allez dans le même sens, vous devez soustraire les vitesses. Si vous heurtez un mur à deux kilomètres à l'heure, vous ne vous faites pas mal.

Eh bien, disons que la terre est l'automobile blanche et la lumière l'automobile rouge. Je suis sûr que vous n'aimez pas les symboles et formules mathématiques, mais je vais m'en tenir à des choses vraiment simples. J'appelle v la vitesse de la terre dans son mouvement par rapport à l'espace absolu de Newton. La lettre c désigne la vitesse de la lumière par rapport à ce même espace absolu. Quand la terre croise un rayon de lumière qui vient vers elle, nous devrions pouvoir mesure une vitesse $c + v$ de la lumière par rapport à la terre. D'un autre côté, si un rayon de lumière va dans la même direction que la terre et la dépasse, nous devrions obtenir $c - v$ quand nous mesurons sa vitesse.

Plusieurs physiciens français ont mesuré la vitesse de la lumière avec beaucoup de précision au XIXème siècle. Ils trouvaient toujours le même nombre, trois cent mille kilomètres par seconde. La terre avance assez vite quand elle tourne autour du soleil, vous savez, peut-être trente kilomètres par seconde, donc la vitesse apparente de la lumière devrait changer. Elle reste toujours la même.

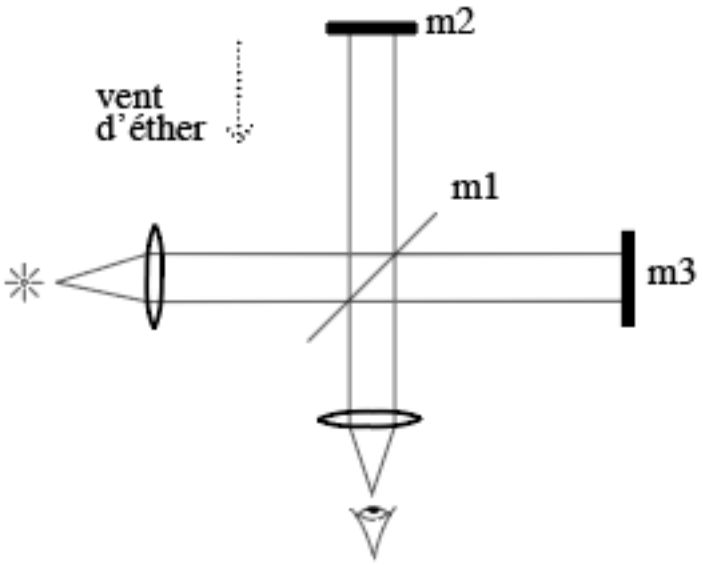
M—On dirait un mystère dans un roman policier. Vous êtes Sherlock Holmes. Il jouait du violon comme vous, non ?

A—J'ai toujours pensé que le savant est un cousin de Sherlock Holmes[1]. La nature fourmille d'énigmes. Le savant examine les faits et rassemble les indices. Puis vient le

[1] Un auteur anglais, Colin Bruce, a écrit une histoire de la physique moderne sous la forme d'une série d'aventures de Sherlock Holme : *L'étrange affaire du chat de Mme Hudson* (Flammarion, 1999). Cet auteur

moment où il sent qu'il possède les indices en assez grand nombre. Alors il joue son violon, ou s'assoit dans son fauteuil en fumant sa pipe. Il cherche les liens entre les indices, devine que certains autres énénements se sont peut-être produits. Il s'approche de la solution quand il remet en question une des choses que tout le monde pensait vraie.

Regardez donc cette image. Elle représente la grande expérience de Michelson avec l'instrument complexe qu'il a inventé, l'interféromètre.



À gauche, une source lumineuse et une lentille produisent un faisceau de lumière. Un miroir sans tain, *m1*, le divise en deux. Une moitié va au miroir *m2*, se reflète, traverse *m1* et arrive dans l'œil de Michelson. L'autre moitié se reflète dans *m3* et *m1* avant d'atteindre l'œil de Michelson.

Michelson veut prouver l'existence du mystérieux "vent d'éther" dû au mouvement de la terre par rapport à l'espace. J'ai représenté le vent d'éther par une flèche. Le premier demi-faisceau de lumière avance face au vent entre *m1* et *m2*, puis vent arrière de *m1* à *m3*. Un simple calcul impliquant $c + v$ et $c - v$ montre que le second demi-faisceau, qui va par vent de travers et vent arrière, devrait arriver dans l'œil de Michelson un peu plus tôt que le premier. La différence est assez grande pour provoquer des interférences. L'expérience échoue. Michelson ne voit pas les interférences.

---

a aussi consacré un livre aux actions fantômes à distance du paradoxe EPR : *Les lapins de M. Schrödinger* (Le Pommier, 2006).

Voilà le fossé entre la mécanique de Newton et l'électromagnétisme. La lumière refuse d'obéir aux lois de Newton. Sa vitesse ne s'ajoute pas.

Plusieurs physiciens ont tenté expliquer pourquoi l'expérience échoue et la vitesse de la lumière semble ne jamais changer. Fitzgerald, un Irlandais, et Lorentz ont suggéré la "contraction de Fitzgerald-Lorentz". La vitesse aplatit les objets quand ils bougent très vite. Ils imaginent que le vent d'éther contracte physiquement les atomes, dont on ne savait rien en ce temps-là. La distance entre *m1* et *m2* est plus courte que celle entre *m1* et *m3* parce que le mouvement de l'interféromètre à travers l'éther le contracte, ainsi il n'y a pas d'interférences à la fin. Ce n'est pas une hypothèse satisfaisante. L'éther est déjà une gelée invisible, dure comme l'acier. Fitzgerald et Lorentz ne le trouvent pas assez bizarre et veulent qu'il aplatisse les atomes.

M—Vous avez gâché le suspense, je dois dire, quand vous m'avez annoncé que l'éther n'existe pas.

A—Que l'éther existe ou non, la contraction des atomes paraît une explication *ad hoc*, c'est-à-dire bricolée tout exprès. Je voulais en trouver une autre.

Vous voyez, Marilyn, j'arrive et je remets en question une chose que tout le monde pense vraie depuis Galilée et Newton : les vitesses s'ajoutent. Pourquoi ajoutons-nous les vitesses ? Parce nous apprenons que nous devons le faire. Nous n'analysons pas vraiment ce que cela signifie. C'est un préjugé profondément enraciné, qu'on répète sans l'examiner. Si nous renonçons à ajouter les vitesses, alors la vitesse de la lumière peut être constante.

M—Quand la voiture rouge s'écrase sur la voiture blanche, la vitesse relative n'est pas la somme des deux vitesses ?

A—Elle l'est dans notre vie quotidienne, dans le monde sensible et perceptible, ainsi que le savent les gens qui conduisent des automobiles. Elle ne le serait plus si les voitures pouvaient avancer à très grande vitesse, proche de la vitesse de la lumière.

Pour comprendre pourquoi les vitesses paraissent s'ajouter et comment elles se combinent si elles ne s'ajoutent pas, je devais examiner le concept même de vitesse. Qu'est-ce que c'est, la vitesse ? Quelle est la vitesse la plus grande de votre automobile blanche, Marilyn ?

M—La vitesse de pointe ? *Gee*, je ne sais pas. Cent cinquante kilomètres à l'heure, plus ou moins

A—Une vitesse est une distance ou une longueur, comme cent cinquante kilomètres, divisée par un temps, comme une heure. Les champions de course à pied parcourent cent

mètres en dix secondes, ou dix mètres par seconde. La lumière va plus vite : trois cents mille kilomètres par seconde.

Ainsi, pour répondre à la question : “Qu’est-ce que c’est la vitesse ?”, je dois répondre à deux autres questions d’abord : “Qu’est-ce que c’est la distance ? Et le temps ?”

Je vous ai demandé si vous saviez ce que c’est le mouvement. Vous pensiez que vous saviez, mais je vous ai montré qu’il existe plusieurs façons de considérer le mouvement. De plus, l’idée que les Grecs avaient du mouvement était tout simplement fausse. Le temps paraît plus mystérieux que le mouvement. Alors que nous pouvons tenter contrôler le mouvement, le temps s’écoule quoi que fassions. Maintenant, je vais poser la nouvelle question. Savez-vous ce qu’est le temps, Marilyn?

M—Ah ça, je le sais bien. C’est mon ennemi. Je ne veux pas arriver en retard, je sais que je vais souffrir si j’arrive en retard, mais je ne peux pas éviter d’arriver en retard. Les gens me disent de me lever plus tôt. Je me lève à six heures, vous savez. J’arrive au studio bien assez tôt. Mais ensuite, quand nous nous approchons du moment où je dois me présenter sur le plateau, des accidents stupides se produisent et m’empêchent d’être à l’heure. Voir ce Patek Phillips ne servirait à rien. Il faut que j’en parle à la psychanalyste.

A—Comment savez-vous que vous êtes en retard ?

M—Le réalisateur m’engueule.

A—Comment sait-il que vous êtes en retard ?

M—*Gee*, il regarde sa montre, je suppose.

A—Le temps existerait-il si nous n’avions ni montres ni horloges ?

M—Ils attendraient tranquillement, en jouant aux cartes ou en lisant le journal. J’arriverais sur le plateau et personne ne m’engueulerait. “Allons-y”, dirait le réalisateur.

A—À l’époque préhistorique, l’homme des cavernes partait à la chasse et sa femme ignorait s’il allait revenir avant le coucher du soleil ou quelques jours plus tard.

M—“Avant le coucher du soleil” est une manière de marquer le temps. Elle arrivait peut-être aussi à distinguer deux jours de trois jours.

A—Vous venez de mentionner une horloge.

M—Le soleil ?

A—Le soleil leur permettait de compter les jours. La véritable horloge n’est pas le soleil, mais la terre en rotation. La lune leur donnait les mois lunaires. Puis des gens malins ont inventé le cadran solaire, qui permet de découper la journée en heures. Avec la clepsydre, une sorte d’horloge à eau, on peut compter les minutes. Galilée comptait les battements de

son cœur. Quand je m'occupais des brevets à Berne, je voyais beaucoup de brevets d'horloges. Ils se référaient souvent aux brevets d'un Anglais qui vivait au XVIIIème siècle, Harrison. Il fabriquait des horloges très précises qui aidaient les marins à calculer leur longitude. Avec ses horloges et ses chronomètres de marine, les gens mesuraient les secondes, et même les fractions de seconde.

De quoi venons-nous de parler ? Avons-nous parlé du temps ?

M—Je vous connais, Albert. Vous voulez me mener quelque part. Nous n'avons pas parlé du temps. Nous avons parlé d'horloges.

A—Oui. Nous venons de parler de notre manière de mesurer le temps. J'ai mentionné un jour le professeur Mach, qui enseignait à Prague avant moi. Il a beaucoup réfléchi à la nature de la physique. L'objet d'étude du physicien, ce n'est pas la distance, la masse et le temps, mais la mesure de la distance, de la masse et du temps. Les nombres que nous utilisons dans nos équations résultent de ces mesures. Avec nos instruments de mesure et nos nombres, nous élaborons une sorte de carte de la réalité.

La grande révélation m'est venue après une conversation avec Michele Besso un soir à Berne. Mon esprit a travaillé pendant mon sommeil, si la telle chose est possible. Quand je me réveille, tout est clair. Je me présipite chez Besso et je le réveille.

– Michele, Michele, il n'y a pas de temps absolu !

– Ne crie donc pas si fort, Albert. La femme et les enfants dorment.

– Habille-toi vite, Michele. Viens avec moi. Je vais te montrer quelque chose.

Je l'emmène sur la place de l'Hôtel de ville. J'agite les bras comme un moulin à vent.

– Regarde l'horloge sur le clocher de l'église, là-bas. Et ici, l'horloge sur le beffroi de l'hôtel de ville. Je peux régler ma montre sur la sonnerie de l'horloge, oui ?

– Je t'y autorise. Cette petite marche m'a réveillé, mais je pourrais dormir encore un peu, je crois.

– Je dois tenir compte de la vitesse du son. À quelle distance se trouve l'église, à ton avis ?

– Cent mètres, peut-être.

– Le son avance à trois cents mètres par seconde. Je dois donc avancer ma montre d'un tiers de seconde par rapport à la sonnerie. Si je suis en train de bouger quand je règle ma montre, je dois ajouter ou soustraire ma vitesse à la vitesse du son. Avec la lumière, je ne peux pas le faire.

– Tu veux dire, si tu règles ta montre en regardant l'horloge.

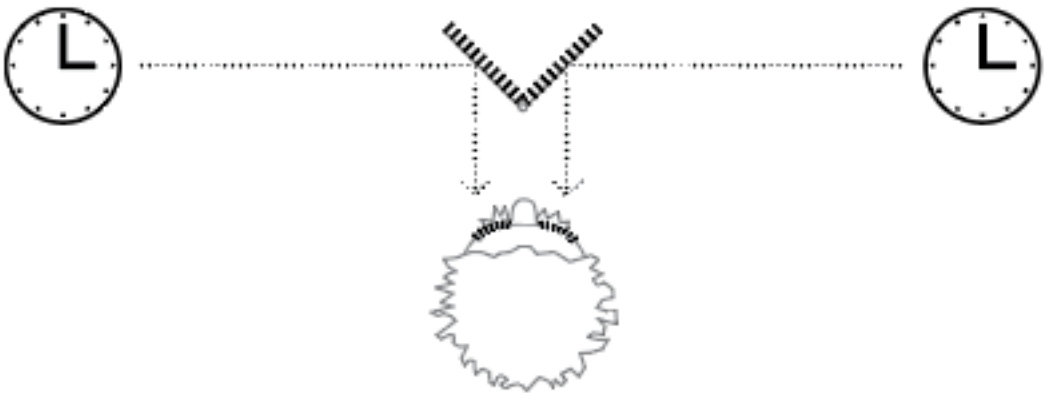
– Oui, si je bouge, je ne peux pas ajouter ma vitesse à celle de la lumière, puiqu'elle est constante. Hé, dirais-tu que nous sommes à mi-chemin entre l'église et l'hôtel de ville ?

– À peu près.

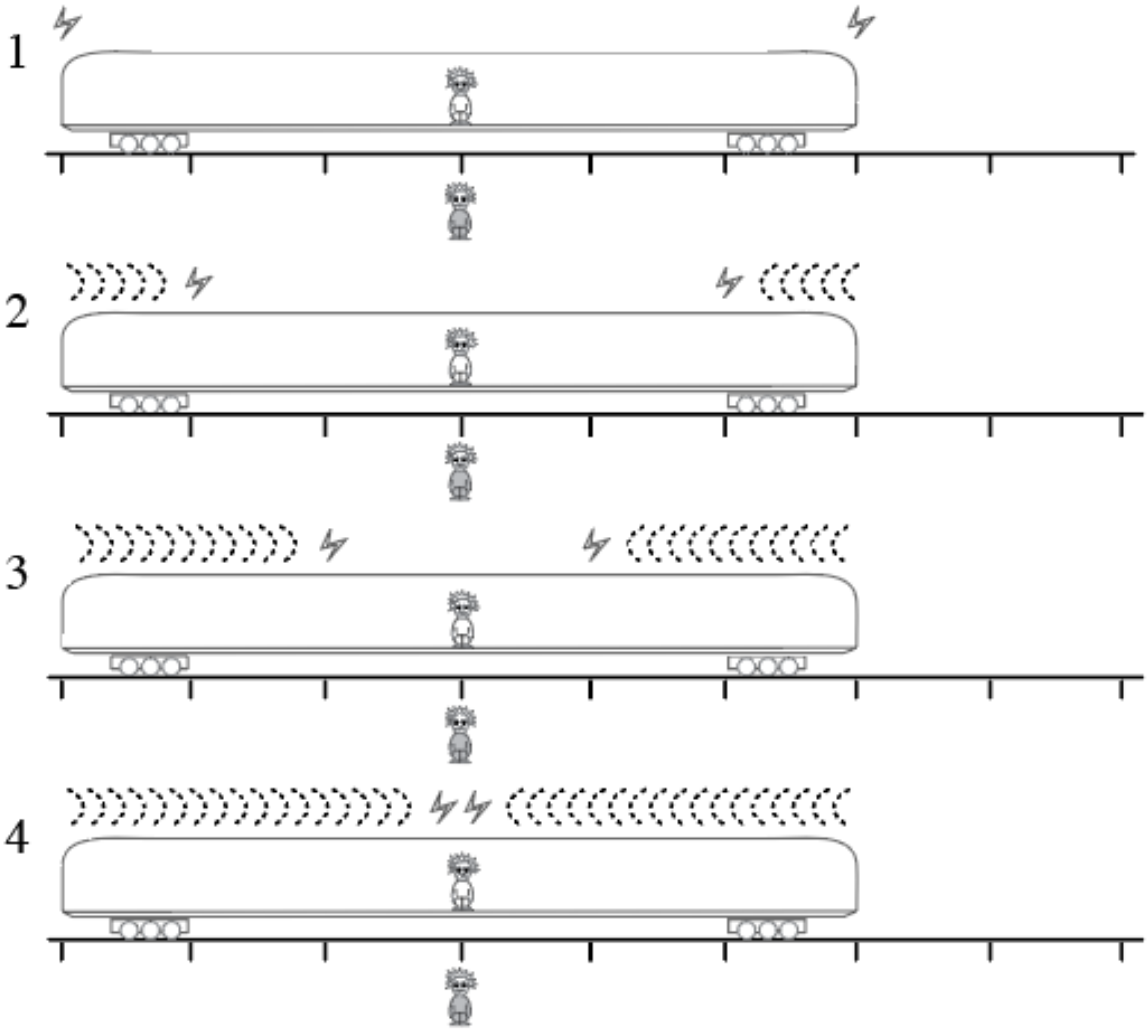
– Si j'entends la sonnerie du beffroi en même temps que celle de l'église, je peux considérer que les deux horloges donnent le même temps. Je peux aussi le vérifier en regardant les deux horloges. Mais que se passe-t-il si je bouge ?

J'ai commencé mon article de 1905, *De l'électrodynamique des corps en mouvement*. en examinant la manière dont nous mesurons le temps. Quand nous parlons de mesurer le temps qui s'est écoulé entre deux événements, nous ne remarquons pas que nous parlons de *simultanéité*. Je regarde ma montre et je dis : "Le train arrive à sept heures." Ce que je veux dire, c'est : "L'arrivée du train et le passage de la petite aiguille de ma montre devant le chiffre sept sont des événements simultanés." Un rayon de lumière venant du train et un rayon de lumière venant de la montre entrent dans mon œil au même moment. Hé, mais le train est plus loin de mon œil que la montre, oui ? La lumière met plus longtemps pour venir du train, donc les deux événements ne sont pas simultanés.

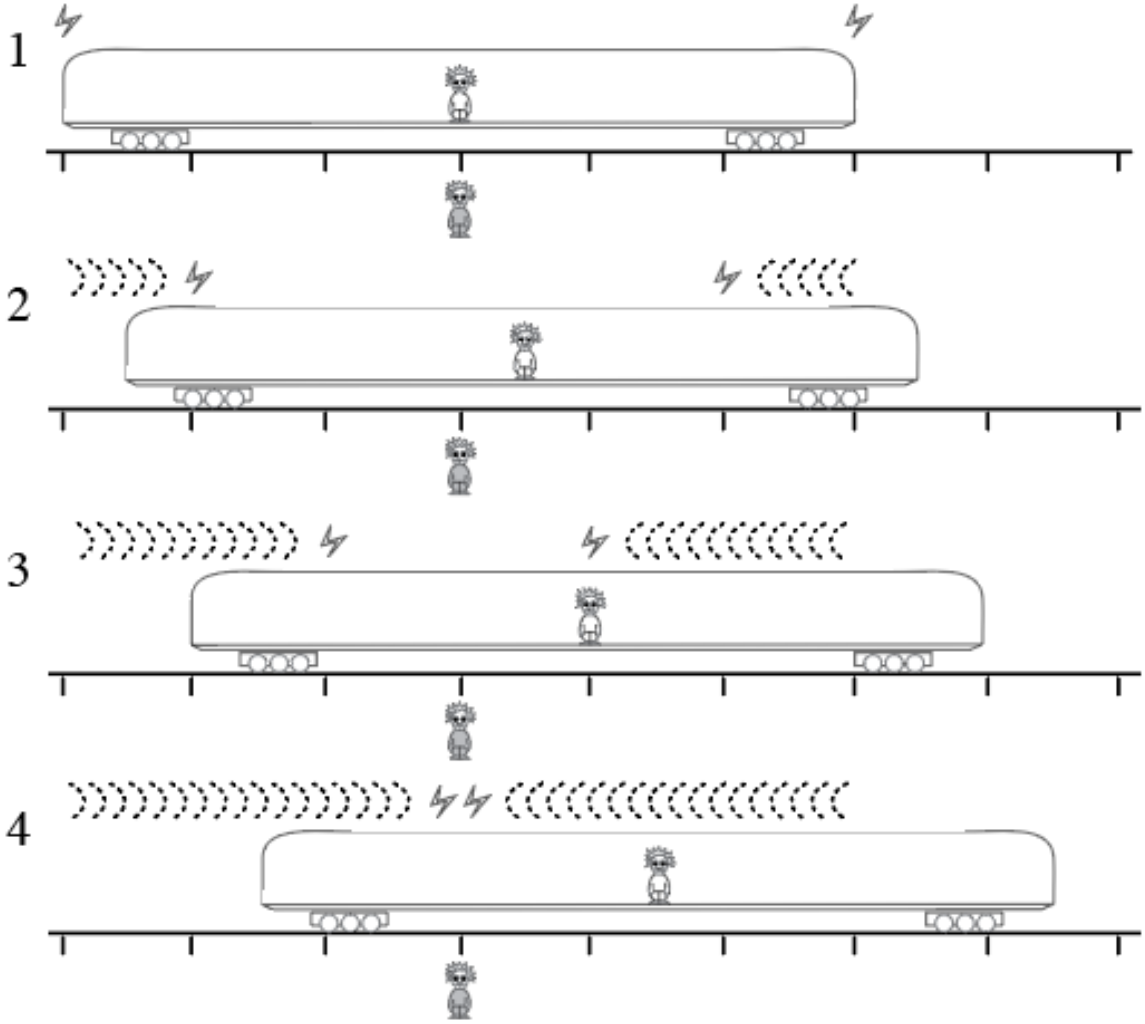
J'ai imaginé un instrument composé d'un double miroir. Avec cet instrument, je peux me placer à mi-chemin de deux horloges et vérifier que leurs aiguilles indiquent les mêmes nombres simultanément. C'est-à-dire que je peux synchroniser les horloges.



Dans cet exemple, l'observateur ne bouge pas par rapport aux horloges. Que se passe-t-il s'il bouge ? Imaginons deux observateurs. L'un dans un train, l'autre à l'extérieur, sur le quai d'une gare. Vous vous demandez ce que signifient ces grandes images sur le tableau noir, Marilyn. Maintenant je vous les explique.



Considérons d'abord un train arrêté. Au lieu des auiguilles de l'horloge indiquant un nombre, j'utilise des éclairs comme "événements". Le premier observateur se tient au milieu exact du wagon, l'autre au même endroit sur le quai. En utilisant des double miroirs, ils voient la lumière des deux éclairs arriver en même temps, dans la quatrième image, et disent tous les deux que les éclairs sont simultanés. Vous remarquez les graduations sur les rails ? Vous pouvez vérifier que la lumière parcourt une unité de longueur entre une image et la suivante.



Maintenant le train bouge. Il avance très vite, à la moitié de la vitesse de la lumière : une demi-unité de longueur d'une image à la suivante. Dans l'image 1, les deux éclairs se produisent. Dans l'image 2, personne n'a encore rien vu. Dans l'image 3, l'observateur dans le wagon voit un premier éclair. Dans l'image 4, l'observateur extérieur voit la même chose qu'avant, un double éclair. Ha, mais l'observateur dans le wagon n'a toujours vu qu'un seul éclair. Pour lui, les éclairs ne sont pas du tout simultanés.

Cette expérience montre que la simultanéité est une notion relative. Les événements peuvent être simultanés dans un système de référence, mais non simultanés dans un autre système. Dans un certain système, le temps écoulé entre deux événements est nul ; dans un

autre système, il n'est pas nul. Puisque notre façon de mesure le temps dépend de la simultanéité, cela signifie que la mesure du temps est relative.

Quand Newton imaginait un espace absolu, il imaginait aussi un temps absolu. Le Dieu de Newton sait quelle partie de l'univers est immobile. Il sait aussi quelle heure il est. Mon Dieu n'a pas de montre dans sa poche.

M—Votre Dieu n'est pas le Dieu de la religion, c'est sûr. Le Dieu de la religion est tout-puissant. Il sait tout.

A—Newton croyait qu'il existe un seul Dieu pour la science et la religion. Galilée vivait avant Newton, pourtant il distingue prudemment la science de la religion.

M—Pas assez prudemment.

A—Il pensait que la science trouve ce qui est vrai et vérifiable dans le domaine de la science. Dieu et la religion relèvent d'un tout autre domaine, qui échappe à nos observations et à nos expériences. L'Inquisition n'a pas accepté son opinion. Elle considérait que ses écrits scientifiques attaquent la religion.

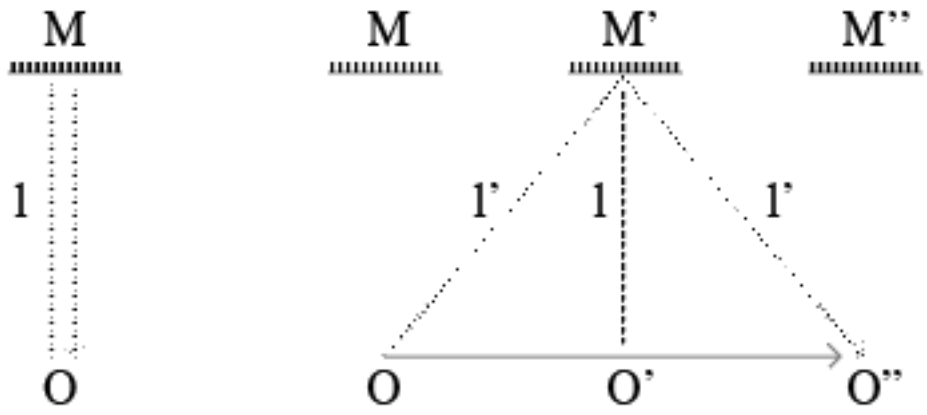
Maintenant regardez de nouveau nos deux observateurs. Celui qui se trouve à l'intérieur peut mesurer la longueur du wagon avec une règle de bois. Celui qui est dehors ne peut pas utiliser une règle pour mesurer la longueur d'un train en mouvement. Je suggère qu'il engage un assistant et lui demande de se tenir à cent mètres de lui. Ils regardent leurs montres quand l'avant du wagon leur passe sous le nez, ainsi ils savent combien de temps le train met à parcourir cent mètres, c'est-à-dire la vitesse du train. L'un d'eux peut aussi regarder sa montre quand il voit l'avant du wagon, puis l'arrière du wagon, donc mesurer le temps que met le wagon à passer devant lui. Connaissant ce temps et la vitesse, il peut calculer la longueur du wagon.

Il est facile de montrer que le train paraît plus court et le temps semble s'écouler plus vite pour l'observateur extérieur.

M—Comment ça, facile ? Facile pour qui ? Ça aussi, c'est relatif.

A—Facile pour les lecteurs de l'article de 1905, qui étaient les physiciens professionels.

J'ai dessiné une autre image ici. Elle n'est sans doute pas facile pour vous, mais vous devriez tout de même la recopier dans votre cahier.



O représente notre observateur intérieur. Il a conçu une horloge étrange. Le temps que met la lumière pour aller jusqu'au miroir M et revenir constitue le battement de l'horloge.

À gauche, le train est immobile par rapport à l'observateur éxterieur.

À droite, il avance à la vitesse *v* vers la droite. L'observateur extérieur voit le passager envoyer le rayon lumineux de O au miroir, mais quand le rayon atteint le miroir le passager est déjà en O' et quand il revient le passager est en O".

Je suis sûr que vous avez étudié le théorème de Pythagore à l'école, Marilyn.

M—Comment pouvez-vous en être sûr ? J'ai manqué des années entières. Je ne me souviens d'aucun théorème. Ne me demandez pas non plus ce que c'est qu'un théorème.

A—Tout le monde considère que le théorème de Pythagore est facile, je vous assure. Il dit que le carré du plus grand côté d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés des petits côtés. Quoi qu'il en soit, j'applique le théorème au triangle *OO'M*:

$$l'^2 = l^2 + OO'^2.$$

Puis je remplace *l'* par *ct'* (*c* est la vitesse de la lumière, *t'* le temps pour l'observateur extérieur), *l* par *ct*, *OO'* par *vt'*. L'équation donne le rapport entre le temps *t'* pour l'observateur extérieur et le temps *t* pour le passager du train.

$$\frac{t'}{t} = \frac{1}{\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}}$$

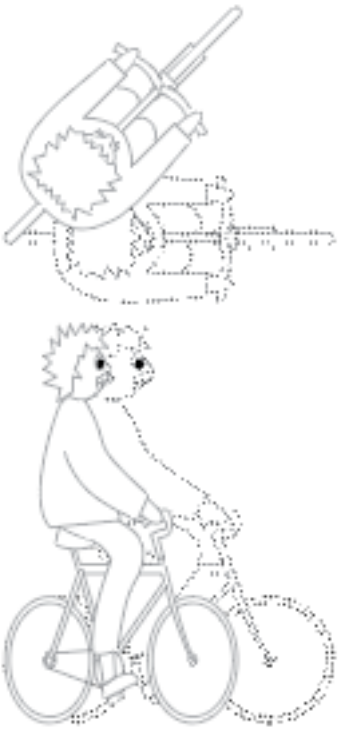
Si le train avance à la moitié de la vitesse de la lumière, la montre du passager semble retarder de dix minutes chaque heure par rapport à celle de l'observateur extérieur.

Une formule analogue donne le rapport entre les longueurs apparentes du train pour les deux observateurs. Remarquez qu'il n'y a pas de *c'*. La vitesse de la lumière est toujours la même. C'est l'hypothèse fondamentale de ma théorie.

Quand la vitesse *v* est beaucoup plus petite que la vitesse de la lumière, la valeur de v^2/c^2 est proche de zéro et les deux observateurs mesurent les mêmes longueurs et les mêmes temps. La mécanique de Newton fonctionne donc très bien. Vous ne rétrécissez pas comme Alice au pays des merveilles quand vous courez très vite, et votre montre donne toujours l'heure juste. Les choses commencent à devenir bizarres quand un objet se déplace au quart de la vitesse de la lumière par rapport à un autre objet. Cela a été vérifié avec des particules comme les électrons, qui peuvent atteindre les très hautes vitesses dans les grandes machines appelées cyclotrons. Je vous ai parlé du livre de Gamow, *Mr. Tompkins.*

M—Oh oui. J'ai promis de l'acheter. Bon, je vais l'acheter, c'est sûr.

A—Mr. Tompkins s'endort pendant une conférence sur la relativité. Il rêve d'un monde où la lumière avance lentement, je crois trente kilomètres à l'heure, de sorte que les effets de la relativité sont visibles dans la vie ordinaire. Vous n'avez pas besoin d'imaginer le train très rapide. Une personne qui se déplace sur une bicyclette paraît contractée déjà pour les passants.



Cela ressemble à un effet de perspective. Le cycliste avance un peu de travers, comme un crabe. Il paraît aplati aux passants. Mais pour lui, ce sont les immeubles et les passants qui paraissent aplatis.

Vous vous souvenez je vous ai parlé de la contraction de Fitzgerald-Lorentz. Mes équations sont les mêmes que celles de la contraction de Fitzgerald-Lorentz, mais mon hypothèse est très différente. Pour Lorentz, le cycliste est aplati parce que ses atomes sont aplatis, et je suppose qu'il souffre le martyre. Les bâtiments et les passants, qui appartiennent à l'espace absolu, ne subissent aucun changement.

Pour moi, un objet bougeant vite peut paraître aplati, mais il ne l'est pas vraiment physiquement. Le cycliste paraît contracté parce que nous devons utiliser la lumière pour l'observer. S'il mesure lui-même les bâtiments, qui bougent par rapport à lui à la même vitesse, évidemment, ils lui paraissent contractés de la même manière. L'effet est réciproque. Un objet dans le système A paraît aplati à un observateur dans le système B, un objet dans le système B semble contracté à un observateur dans le système A. Le temps dans le système A paraît sécouler plus lentement à un observateur dans le système B, et vice-versa.

Quoi que nous mesurions, nous utilisons la lumière. Aussi le relativité s'applique à toutes les caractéristiques d'un objet. Par exemple, nous pouvons mesurer la masse d'un objet au repos. Si nous pouvions la mesurer quand il bouge très vite par rapport à nous, nous trouverions un nombre plus élevé. C'est pourquoi un objet matériel ne peut pas atteindre la vitesse de la lumière.

M—Ah oui, vous m'en avez parlé. Il faudrait toute l'énergie de l'univers..

A—Vous comprenez pourquoi ?

M—Vous allez le dire dans le micro et je le copierai dans mon cahier et je le lirai et je le relirai. Je saurai alors si je compends.

A—Si vous pouvions accélérer votre automobile blanche à la moitrié de la vitesse de la lumière, sa masse augmenterait et elle pèserait autant qu'un paquebot. Eh bien, vous savez qu'il faut plus d'énergie pour accélérer un paquebot que pour accélérer votre automobile blanche. Et ensuite la voiture pèse autant que cent paquebots et il faut de plus en plus d'énergie. Quand nous approchons de la vitesse de la lumlière, la masse est si grande que nous sommes à court d'énergie et nous ne pouvons plus augmenter sa vitesse. Seule la lumière, qui n'a pas de masse du tout, peut aller à la vitesse de la lumière.

Nous utilisons l'énergie pour accélérer l'objet, ce qui augmente sa masse. Aussi je dis que l'énergie se transforme en masse. C'est le sens de ma fameuse équation $E = mc^2$.

Dans l'explosion à Hiroshima s'est passé l'inverse : la masse a été transformée en énergie.

Ach, où sommes-nous maintenant ? Je vous ai expliqué la relativité restreinte. Le temps est donc venu de vous parler de la relativité générale.

Si nous voulions réduire la relativité restreinte à une phrase, je choisirais peut-être : "La vitesse de la lumière est constante." Mais je dois présenter une autre manière de voir la relativité restreinte, afin de passer ensuite à la relativité générale. Vous vous souvenez la relativité de Galilée et l'expérience de Michelson. Il est évident que Michelson peut bouger et jouer au billard dans son laboratoire comme les poissons dans l'aquarium de Galilée, parce que le laboratoire est un système d'inertie.

M—Des poissons qui jouent au billard ? J'aimerais voir ça..

A—Je voulais vous éviter notre language technique. Michelson peut effectuer n'importe quelle expérience classique, mécanique, newtonienne, comme si le laboratoire ne se déplaçait pas dans l'espace. Ou disons qu'aucune expérience avec des boules de billard ou d'autres objets mobiles ne peut prouver le mouvement du laboratoire par rapport à l'espace

Vous remarquez que je qualifie le laboiratoire de système d'inertie. Vous pourriez objecter que la terre n'avance pas à vitesse contante en ligne droite. Elle tourne autour de son axe et autour du soleil.

M—Objection, votre Honneur. La terre n'avance pas à vitesse constante en ligne droite comme le bateau de Galilée.

A—Regardez le thé dans votre tasse, Marilyn. Il est aussi immobile que vous pourriez le souhaiter. S'il contenait le petit poisson, la créature ne serait pas poussée dans une direction ou une autre par une accélération. Nous pouvons considérer le laboratoire de Michelson un système d'inertie pour toute expérience locale qui ne dure pas trop longtemps. La rotation de la terre affecte les grandes masses comme les courants marins, les tornades et ce genre de chose. Avez-vous entendu parler du pendule de Foucault ?

M—J'ai lu une histoire affreuse, *Le puits et le pendule*. C'est d'Edgar Poe, je pense, pas de Fucco.

A—Foucault a utilisé un pendule géant pour rendre visible la rotation de la terre, à Paris vers 1850. Le pendule oscillait très lentement, donc il fallait attendre pas mal de temps pour voir un effet. C'est pourquoi j'ai précisé : "une expérience locale qui ne dure pas trop longtemps".

Maintenant, écoutez bien. Selon Galilée et Newton, Michelson peut jouer au billard et accomplir n'importe quelle expérience *mécanique* sans déceler le mouvement de son laboratoire dans l'espace. La théorie de la relativité restreinte ajoute que s'il se livre à des expériences *électromagnetiques et optiques*, il ne décelera pas non plus le mouvement du laboratoire. C'est pourquoi l'expérience de l'interféromètre de Michelson échoue. Je vous ai dit que je n'aime pas l'expression "théorie de la relativité" et que je préfère "principe d'invariance". Alors voici une autre formulation de la relativité restreinte en une phrase : "Les lois de la nature sont invariantes à l'intérieur d'un système d'inertie, quelle que soit sa vitesse".

Notez une chose : la théorie de la relativité restreinte s'applique seulement aux systèmes d'inertie. Je vous rappelle ce que c'est : un système dont le mouvement est uniforme, à vitesse constante le long d'une ligne droite.

Oh, j'oubliais. Miss Dukas a tenté fabriquer la spécialité américaine, *chocolate bit cookies*.

M—*Chocolate chip cookies*.

A—*Chip* ? Bien, mangeons-les et buvons le thé. Ensuite j'expliquerai la relativité générale.

* * *

M—Je ne vous mens pas, je les trouve délicieux. *Gee*, je suis désolée, je mange comme un cochon. Il y a des miettes partout.

A—C'est exactement ainsi que cela a commencé.

M—Comment quoi a commencé ?

A—Mon cheminement vers la relativité générale.

M—Des miettes de cookies ?

A—Vous vous souvenez, la gloire ne frappe pas à ma porte après mon année miracle, 1905. Je garde mon travail d'employé des brevets à Berne. J'ai montré que les lois de la nature ne changent pas dans un système d'inertie. Il en résulte les conséquences curieuses. La plus frappante est que la masse et l'énergie sont les deux faces de la même monnaie et que vous pouvez effacer toute une ville avec un peu d'uranium. J'ai fait progresser notre connaissance de la nature de quelques pas, mais ma théorie est restreinte aux systèmes d'inertie. Pouvez-vous me donner un exemple de système d'inertie, Marilyn?

M—Vous avez dit que nous pouvons considérer le laboratoire de Michelson comme un système d'inertie pendant un moment pas trop long.

A—Alors pourquoi prenons-nous pour exemple ce système d'inertie temporaire ? Parce que nous ne connaissons aucun vrai système d'inertie durable. La telle chose n'existe pas dans notre univers. Le laboratoire de Michelson tourne autour de l'axe de la terre et autour du soleil, donc il ne se déplace pas en ligne droite. La balle que le joueur de baseball lance très vite ne va pas tout droit. Elle décrit une parabole et tombe sur le sol, comme ces miettes, à cause de l'attraction de la terre.

Je devais étudier les systèmes réels, qui changent de vitesse et de direction, et voir si les lois de la nature pouvaient rester invariantes dedans.

À Berne, tous les jours j'allais au bureau, où j'examinais et corrigeais les brevets. Dans un tiroir, que j'appelle mon laboratoire secret, je garde quelques cahiers pour pouvoir avancer dans mes recherches. J'ouvre mon laboratoire secret à l'heure du déjeuner. Au lieu d'aller avec mes collègues dans le mauvais restaurant, je couvre les pages de mes cahiers de schémas et d'équations. Je mange un sandwich et une pomme. Je me demande quelle loi de la nature produit toutes les sales miettes.

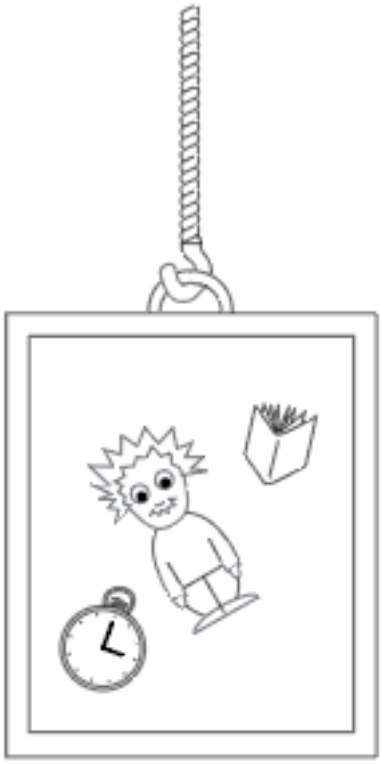
J'aime regarder dehors et rêvasser. Un homme répare le toit de l'autre côté de la rue. *Ach*, ce n'est pas un métier pour moi. J'aurais trop peur. Maintenant il s'assoit et mange aussi son sandwich et sa pomme. Il ne faudrait pas que la pomme roule en bas du toit et qu'il essaie de la rattraper.

M—Ce n'est pas un métier pour vous, c'est un métier pour Buster Keaton ou Charlie Chaplin. Il veut attraper la pomme et trébuche et reste suspendu au bord du toit, mais à la fin il s'en tire sans aucun mal.

A—Je me vois tomber du toit. J'ai lu *Alice au pays des merveilles* à Hansi récemment. Je tombe, et la pomme tombe aussi, et je remarque une chose évidente à laquelle je n'ai jamais pensé. Puisque la pomme et moi tombons à la même vitesse, la pomme ne bouge pas par rapport à moi et je peux donc la saisir facilement. Elle ne pousse pas ma main vers le bas comme d'habitude. C'est comme si elle ne pesait rien du tout. Bien sûr, je peux voir les fenêtres qui défilent de plus en plus vite, donc je sais que je tombe. Si ce n'était pas une rêverie, je m'inquiéterais plus qu'Alice. Dans une seconde, je serais aplati sur le trottoir comme une crêpe.

J'imagine une rêverie un peu différente, ce que j'appelle une "expérience de pensée". Je tombe de la même manière, et la pomme tombe aussi, mais nous sommes à l'intérieur

d’un ascenseur qui tombe lui-même. Son câble est cassé, je suppose. Alors je ne vois plus les fenêtres qui défilent. Je n’ai aucun moyen de savoir que je suis en train de tomber. J’ai plutôt l’impression que je flotte ou que je vole, affranchi de la pesanteur terrestre.



Ma chevelure danse autour de mon crâne comme les tentacules d’une pieuvre. La pomme est suspendue en l’air. Si je sors ma pipe de ma poche, elle flotte aussi. Tout ce qui se trouve dans l’ascenseur semble ne rien peser.

Je me mets à rire. *Ach*, je crois que c’est la pensée la plus heureuse de ma vie. Je viens de découvrir que la pesanteur n’est pas un phénomène absolu, mais un phénomène relatif. Si je prends l’ascenseur comme système de référence, aucune force n’agit sur moi et je ne subis aucune accélération.

Ensuite, toujours en pensée, je transporte mon ascenseur (que les physiciens ont baptisé “ascenseur d’Einstein”) dans l’espace vide, loin de la terre et du soleil. Je flotte toujours ! Ma pipe et la pomme aussi. Un jour, Marilyn, nous construirons des vaisseaux qui iront dans l’espace. Imaginez un brave astronaute qui flotte librement à l’intérieur de sa cabine. Quand il se réveille le matin, il ne peut pas dire s’il est dans un vaisseau spatial ou dans un ascenseur qui tombe.

M—Je trouve déjà que les avions ordinaires sont des engins déplaisants. Je n'aimerais pas flotter dans un vaisseau spatial. J'ai le mal de mer rien que d'y penser.

A—Je suppose qu'ils créeront une sorte de pesanteur artificielle en faisant tourner le vaisseau. Je ne m'intéressais pas aux vrais vaisseaux, de toute façon, mais à un ascenseur imaginaire.

J'ai imaginé un événement très particulier. Un ange tient le câble de l'ascenseur, là-bas dans l'espace, et il le tire en exerçant une force constante non nulle. Aujourd'hui, je pourrais imaginer plutôt que je place sous le plancher de l'ascenseur un de ces moteurs fusées que les Allemands ont mis au point à la fin de la guerre. Si j'allume la fusée, l'ascenseur accélère. Notez que j'ai mentionné "une force constante non nulle". Si la force est nulle, autrement dit si aucune force n'est appliquée, la vitesse reste la même, selon le principe d'inertie. Une force constante produit une acélération constante. La vitesse augmente de manière régulière.

À cause cette accélération, je cesse de flotter. Je suis précipité sur le plancher comme les poissons de Galilée vers l'arrière de l'aquarium. Tous les objets présents dans la cabine "tombent" vers le sol. Supposons que je me réveille d'une petite sieste pendant la phase d'accélération. Hé, je suis assis par terre ! Que se passe-t-il ? Le vaisseau accélère ? Ou bien il a atterri sur une planète qui attire les pommes et les autres objets, comme la terre ? Mon expérience mentale montre que les deux situations sont *équivalentes*. J'ai écrit un article en 1907 sur ce que j'appelais "le principe d'équivalence".

Cela fait bientôt cinquante ans… Personne n'imaginait un vaisseau spatial. Maintenant nous vivons dans un monde différent. Vous pourriez expérimenter le principe d'équivalence vous-même, Marilyn.

M—Je refuse d'embarquer dans une vaisseau spatial. Je vous en prie, Albert.

A—Dans un avion. Je crois que je ne vous ai pas raconté que j'ai volé.

M—Vous traversiez toujours l'océan en paquebot et les États-Unis en train.

A—J'ai volé dans un petit avion il y a longtemps, en Allemagne. Je devais essayer un appareil de navigation en tant qu'expert pour le brevet. Avant que l'avion s'envole, il roule de plus en plus vite sur le sol. Vous sentez l'accélération par l'intermédiaire du dossier de votre siège qui vous pousse vers l'avant. Quand vous êtes en l'air, vous sentez parfois de nouveau que le dossier du siège appuie sur vos muscles dorsaux. Cela signifie peut-être que l'avion recommence à accélérer. Ou bien il se cabre comme un cheval pour monter plus haut sans changer de vitesse. Vous pouvez effectuer une expérience semblable ici

même en inclinant votre chaise vers l'arrière. Si vous avez des muscles dorsaux sensibles, vous allez sentir que le dossier les écrase un peu. C'est un effet de la pesanteur, évidemment. Votre chaise n'est pas en train d'accélérer. Dans l'avion, la sensation d'écrasement des muscles est la même quand l'appareil accélère ou se cabre. Vous pouvez aussi poser une bille par terre dans l'avion. Si la bille roule vers l'arrière, vous n'avez aucun moyen de savoir si c'est parce que l'avion accélère ou parce qu'il se cabre.

Le principe d'équivalence a toutes les sortes de ramifications et d'applications, en vérité. J'ai utilisé le mot "masse" jusqu'à maintenant sans jamais définir ce qu'est la masse d'un objet.

M—Ne me demandez pas si je sais ce que c'est, *please* !

A—En fin de compte, c'est le nombre d'atomes de l'objet. Mais en physique classique, il existe deux sortes de masses. L'une est la masse d'un objet qui tombe par terre. La force que la pesanteur terrestre exerce sur l'objet, nous l'appelons le poids de l'objet, est proportionnelle à cette masse. Vous savez peut-être que nous serions plus légers sur la lune.

M—Vraiment ? Alors nous pourrons un jour aller sur la lune au lieu de suivre un régime. *Gee*, je suppose que nous retrouverions notre poids initial à notre retour sur terre.

A—C'est parce que la lune est plus petite que la terre, donc la force de la pesanteur y est moins grande. Sur la lune nous pourrions sauter plus haut.

Je suis sûr que vous vous souvenez de cette affreuse collision imaginaire, quand votre automobile roulait à cinquante deux kilomètres à l'heure et une autre voiture arrivait en face à cinquante kilomètres à l'heure. Vous pensiez que vous seriez gravement blessée. Cela dépend de la masse des deux automobiles, vous savez.

M—Toutes les voitures que je connais sont plutôt lourdes.

A—Certainement, le choc ne vous laisserait pas indemne si l'autre automobile était aussi grosse que la vôtre, et ce serait encore pire si vous heurtiez un camion. Mais imaginez l'objet léger à la place de l'automobile en face. Disons, une abeille volant à cinquante kilomètres à l'heure. Elle s'écrase sur votre pare-brsie et vous n'êtes aucunement blessée. Ainsi la masse des objets joue un rôle dans le résultat de la collision. Cette masse est l'autre sorte de masse, appelée "masse inertielle". Elle n'est pas influencée par la pesanteur. Une collision entre votre automobile et un camion serait exactement aussi terrible sur la lune que sur la terre.

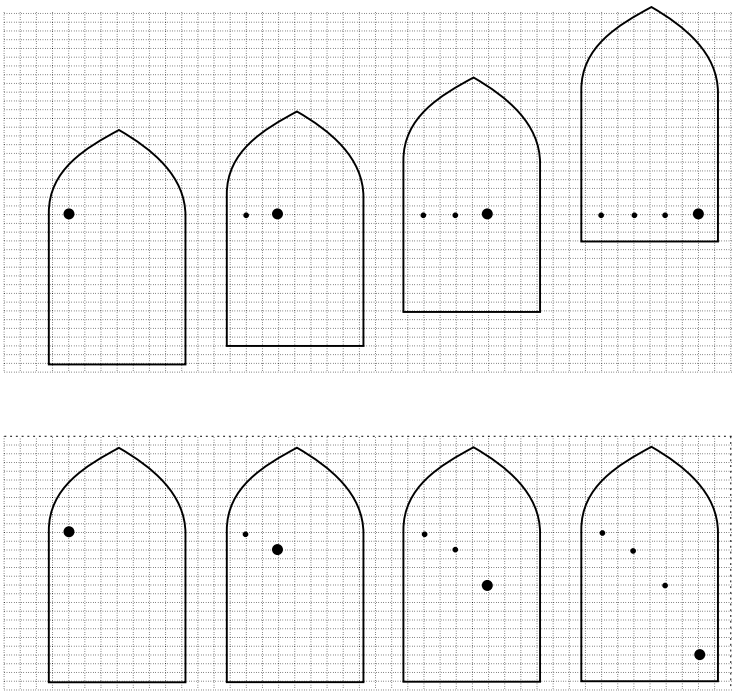
Dans mon ascenseur de l'espace, nous ne pouvons pas savoir si une masse est déplacée par la pesanteur ou par l'accélération. Cela prouve que la masse gravitationnelle et la masse

inertielle sont équivalentes. La principale équivalence est entre pesanteur et accélération. Je dis pesanteur, mais je devrais plutôt dire gravitation.

M—Ce n'est pas la même chose ?

A—La gravitation est la force d'attraction entre deux masses n'importe où dans l'univers. La pesanteur est la force qui attire les objets massifs vers la terre. La gravitation ou la pesanteur est un curieux animal, de toute façon. Je vous ai dit que je trouvais difficile, déjà même à cinq ans, d'accepter une action à distance. Si je peux remplacer la gravitation par l'accélération dans mes expériences de pensée, je me sens beaucoup mieux. L'accélération est une bête familière, décrite par les mathématiques élémentaires.

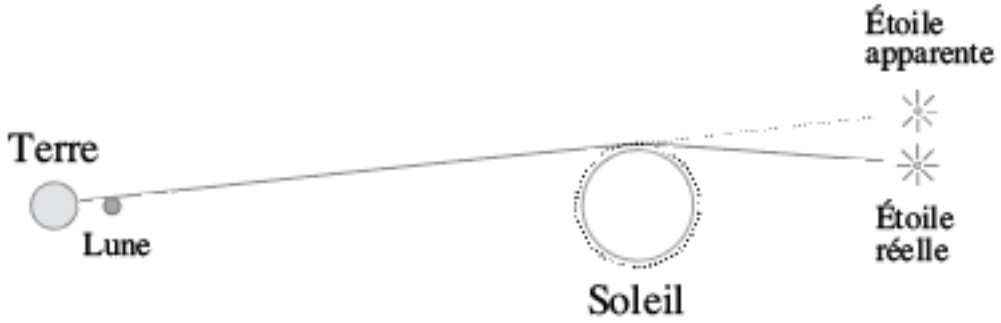
En 1911, j'ai publié un nouvel article à propos l'ascenseur d'Einstein. Je pose une simple question : que se passe-t-il quand un rayon de lumière traverse le vaisseau spatial ? Cet ascenseur particulier possède des hublots, sinon la lumière ne pourrait pas le traverser. Ajouter des hublots ne me coûte rien. Dans les expériences de pensée, vous pouvez faire ce que vous voulez. Je suppose que j'observe une particule isolée de lumière. Elle entre par un hublot en haut à gauche. Comme le vaisseau spatial accélère, son "plancher" avance vers la particule, qui sort par un hublot en bas à droite.



La première série d'images montre ce que voit un observateur extérieur. *Ach*, mon ascenseur a aussi une paroi de verre. La particule lumineuse avance en ligne droite de gauche à droite. L'ascenseur accélère vers le haut.

La seconde série montre ce que voit un observateur intérieur. La particule se rapproche de plus en plus vite du plancher du vaisseau, exactement comme un caillou tombant par terre sur notre planète. L'observateur intérieur voit un rayon de lumière qui ne suit pas une ligne droite, mais une parabole.[1]

L'observateur intérieur voit donc un rayon lumineux qui paraît se courber quand le vaisseau spatial est accéléré par un ange. Mon principe d'équivalence me permet de dire qu'il voit la même chose si le vaisseau s'est posé sur une planète qui attire les pommes. Cela veut dire, la lumière tombe sur la terre. Nous avons l'impression que les rayons lumineux vont tout droit parce que notre planète a une masse faible qui n'a pas grand pouvoir d'attraction. J'ai écrit dans mon article que nous pourrions sans doute observer une petite déviation des rayons près du soleil, dont la masse est beaucoup plus importante. C'est ce que Freundlich espérait voir pendant une éclipse en Crimée, et ce que Eddington a bel et bien vu en Afrique et au Brésil. On ne peut pas regarder le soleil en temps ordinaire, donc il faut attendre une éclipse pour observer ce phénomène.



M—Mais Freundlich cherchait le mauvais angle, donc vous avez eu de la chance quand la guerre a commencé et les Russes l'ont arrêté.

A—En effet. Je ne m'étais pas encore affranchi de la théorie de Newton. Le principe d'équivalence ne fait même pas appel aux résultats de la relativité restreinte. Newton lui-même pensait que la lumière peut tomber. Il la croyait constituée de particules très légères, mais tout de même pesantes. Galilée a fait tomber des boulets de canon et des billes de la

[1] Les images ne sont pas réalistes. L'ascenseur paraît aller plus vie que la vitesse de la lumière. En réalité, la déviation du rayon lumineux est très faible.

tour de Pise pour montrer que tous les objets tombent à la même vitesse. Cela inclut les grains très légers et même, à la limite, des particules ne pesant rien du tout. Un savant anglais, Henry Cavendish, il vivait au XVIIIème siècle, a compris que nous ne voyons pas la lumière dévier parce que notre planète est trop petite, mais que le soleil est sans doute assez gros. Il a calculé l'angle de déviation près du soleil en 1784: 0.85 secondes d'arc. Un Allemand, Georg von Soldner, a trouvé la même déviation de manière indépendante un demi-siècle plus tard. Notez que c'est un angle minuscule : il y a trois mille six cents secondes d'arc dans un seul degré, et quatre-vingt-dix degrés dans un angle droit.

L'astronaute qui explore l'espace dans son ascenseur accéléré peut aussi effectuer des expériences originales avec une horloge. Je vous épargne les calculs, mais je vous donne le résultat : l'accélération ou la gravitation ralentit une horloge. C'est différent de ce qui se passe dans la relativité restreinte. Ce n'est pas un effet réciproque. Dans la relativité restreinte, vous avez l'impression que le passager du train se contracte et reste jeune tandis qu'il croit que vous vous contractez et restez jeune. Le jumeau qui voyage dans l'espace revient vraiment plus jeune que son frère, parce que c'est un effet de l'accélération et de la relativité générale.

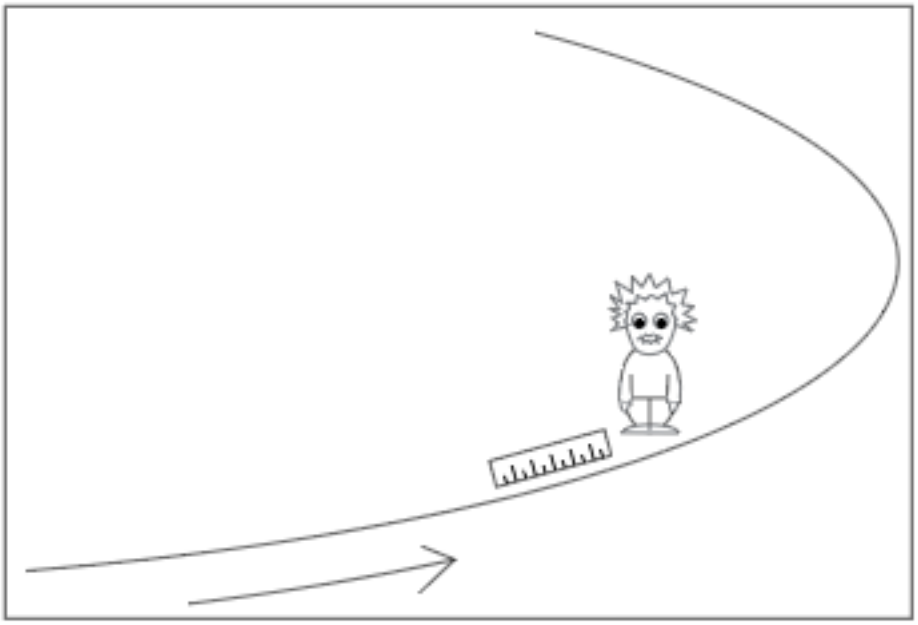
Mon principe d'équivalence m'a amené à mi-chemin entre la relativité restreinte et le relativité générale. Pour couvrir le reste de la distance, j'avais besoin de regarder la gravitation de plus près. Je ne pouvais pas accepter la gravitation telle que Newton avait décrite, parce qu'elle est incompatible avec la relativité restreinte. Rien n'empêche la force de gravitation de Newton d'accélérer un objet encore et encore, si bien qu'il en vient à dépasser la vitesse de la lumière, ce que j'ai prouvé impossible. De plus, la gravitation de Newton agit instantanément, alors que je refuse l'action instantanée à distance. Je considère que la vitesse de la lumière est une limite aussi pour l'action des forces.

Mon rayon de lumière courbé suit le chemin le plus court entre l'étoile et mon œil, puisque rien ne va plus vite que la lumière. Dans la géométrie dite euclidienne, que nous apprenons à l'école, le chemin le plus court entre deux points est toujours une ligne droite. Je commençais à deviner ce qui m'attendait : je devais repenser la géométrie même de l'espace.

Maintenant, regardez bien cette image. Elle illustre une autre expérience mentale.

M—Le petit bonhomme est le frère des observateurs intérieur et extérieur du train. Il semble observer une règle de bois qui tourne autour de la terre ou peut-être du soleil.

A—C'est à peu près cela, mais j'ai choisi de matérialiser l'orbite. L'observateur se tient sur un énorme disque qui tourne comme un manège de la fête foraine. Il mesure les distances avec une réglette de bois.



Il mesure la circonférence du disque. La réglette est très courte comparée à la circonférence, donc nous pouvons considérer qu'elle avance en ligne droite. Si la vitesse de rotation est très grande, la réglette se contracte selon la loi de la relativité restreinte. Notez que la relativité restreinte intervient. À ce moment, nous sortons du monde de Newton. Ce qui est fondamental, c'est que l'observateur, avec sa réglette raccourcie, mesure une longueur plus grande pour la circonférence du disque que s'il ne tournait pas.

Ensuite, il mesure la rayon du disque. Dans cette direction, la réglette ne se contracte pas. En fin de compte, l'observateur trouve une circonférence plus grande que $2\pi R$.

M—Attendez. C'est une formule spéciale ?

A—La formule standard. R est le rayon du cercle. π est un nombre étrange qui donne le rapport entre la circonférence d'un cercle et son diamètre. Il vaut 3.1416 environ. La circonférence de tout cercle honnête vaut $2\pi R$. Si elle est plus longue, cela signifie qu'il se passe quelque chose de louche.

Les systèmes d'inertie de la relativité restreinte se déplacent tout droit à vitesse constante. Quand un système bouge autrement, cela signifie qu'il subit une accélération.

Ainsi, un disque qui tourne est un système accéléré. À cause de mon principe d'équivalence, nous savons que nous obtiendrons la même circonférence trop longue si nous remplacions la force de l'accélération par une force de gravitation. C'est le début de ma grande découverte : la gravitation modifie la géométrie de l'espace.

Vous connaissez un peu de géométrie, Marilyn. Vous savez ce que sont des droites parallèles. Deux droites parallèles ne se rencontrent jamais. Vous savez qu'un triangle a trois côtés. Cette géométrie a été inventée par des génies grecs : Thalès, Pythagore et beaucoup d'autres. Euclide a tout rassemblé dans son livre, "Les Éléments". Vous vous souvenez, je vous ai dit que Max Talmud me l'a offert il y a longtemps et c'est devenu mon livre favori à cette époque-là. Dans la géométrie euclidienne, si vous considérez un point qui n'appartient pas à une certaine droite, vous pouvez toujours tracer une droite parallèle à la première passant par le point. Une seule. C'est une vérité donnée au départ, que l'on appelle un axiome ou un postulat. Utilisant cinq axiomes comme fondations, Euclide a bâti une maison merveilleuse pleine de droites, de triangles, de cercles et ainsi de suite.

Un triangle possède des tas de propriétés remarquables dans la géométrie euclidienne. Par exemple, la somme de ses angles vaut toujours cent-quatre-vingts degrés. Cela, Euclide l'a démontré en partant de ses cinq axiomes.

Une propriété des cercles est que leur circonférence vaut toujours $2\pi R$. Dans mon expérience de pensée avec le grand disque qui tourne très vite, j'ai trouvé un cercle qui n'obéit pas la loi des cercles. En géométrie euclidienne, c'est impossible tout simplement. La géométrie euclidienne est une sorte de cartographie de la réalité, comme le reste de la science. Les gens ont employé cette carte pendant deux mille ans sans rien trouver à lui reprocher. Les architectes ont construit les maisons et les ponts qui ne s'écroulaient pas, les ingénieurs ont fabriqué les magnifiques automobiles blanches.

M—N'oubliez pas les chars et les bombardiers.

A—Je n'oublie pas non plus les caméras utilisées à Hollywood. Leur conception et leur réalisation serait impossible sans une bonne connaissance des lois de l'optique découvertes par Galilée, Descartes, Newton et les autres, qui sont fondées sur la géométrie euclidienne.

Certains mathématiciens ont imaginé des géométries non euclidiennes au début du XIXème siècle. Dans l'une d'elles, les droites parallèles n'existent pas du tout. Dans une autre, vous n'êtes pas limité à une seule parallèlle à une droite, mais vous pouvez en dessiner tant que vous voulez passant par le même point. Ils ont inventé ces géométries

étranges pour s'amuser. Elles ne servaient à rien. Un siècle plus tard, j'en avais besoin pour décrire l'univers.

Nous dessinons les images de la géométrie euclidienne sur une feuille de papier ou un tableau noir qui représente un plan illimité. Pour repérer un point sur ce plan, nous pouvons utiliser un système de coordonnées constitué de deux axes. Le point est repéré à l'aide de deux nombres, ses coordonnées. Comme les rues et les avenues à New York. Où est votre Waldorf Towers ?

M—Cinquantième rue et *Park avenue*.

A—*Ach*, pas de chance, l'avenue n'a pas de numéro. Déplaçons l'hôtel à la cinquième avenue. Nous le repérons avec les nombres 50 et 5. Nous disons que le plan a deux dimensions. Comme vous le savez, notre espace familier a trois dimensions. À quel étage habitez vous ?

M—Vingt-septième étage.

A—Vos trois coordonnées sont 50, 5, 27. Nous pouvons aussi mesurer les trois dimensions de ce buffet : sa longueur, sa largeur, sa hauteur.

Oublions la troisième dimension pour l'instant. Je veux que vous pensiez à un monde à deux dimensions, peuplé de créatures à deux dimensions. Vous connaissez le tel monde très bien, Marilyn.

M—Moi ? Des créatures à deux dimensions ?

A—Oui, des personnes plates, qui vivent des aventures distrayantes dans un monde à deux dimensions.

M—Je me sens encore plus bête que d'habitude quand je dois résoudre des énigmes. Je donne ma langue au chat.

A—Vous avez tourné ce film *Seven-Year-Itch* et maintenant une Marilyn plate vit un amour d'été avec un homme marié plat sur un écran plat.

M—Oh, je vois. Des créatures plates. L'écran est un monde à deux dimensions.

A—La physique des créatures à deux dimensions est un peu étrange. L'homme est à gauche de la femme sur l'écran. Il s'approche d'elle, il disparaît progressivement et réapparaît à droite d'elle. Nous devons éviter de nous poser trop de questions et supposer qu'ils mènent la vie plaisante dans leur monde plat. Pouvez-vous imaginer que vous êtes la Marilyn plate sur l'écran ? Elle vous ressemble un peu, après tout.

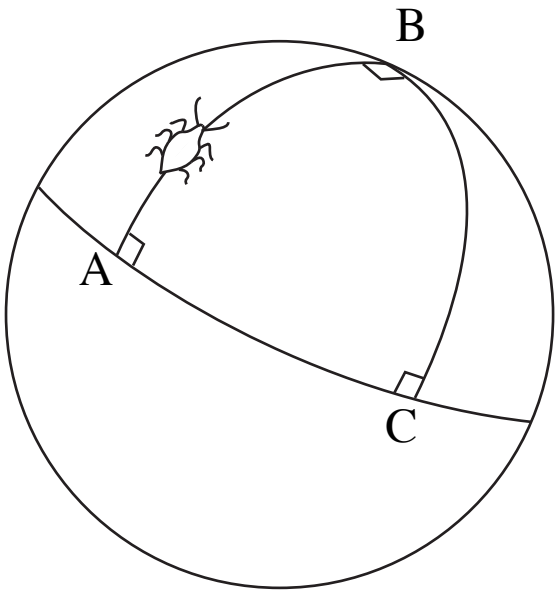
M—Je peux essayer.

A—Vous ne savez rien d'une troisième dimension. Vous vous déplacez sur l'écran en glissant d'une manière mystérieuse, mais tout le monde fait de même dans votre monde.

Dans le monde plat, vous avez achevé vos études, donc vous avez étudié les droites et les triangles. L'Euclide du monde plat a démontré que la somme des angles d'un triangle vaut toujours cent-quatre-vingts degrés, entre autres théorèmes.

Une dernière chose je veux que vous imaginiez. L'écran n'est pas vertical, mais il repose sur le sol et n'a pas de bordures, si bien qu'il recouvre toute la terre. Imaginez que vous habitiez à l'équateur. Vous regardez votre boussole et dessinez une droite orientée vers le nord.

Vous êtes au point A ci-dessous. Continuez à tracer votre droite. Vous avez emporté une règle, qui vous permet de mesurer la distance que vous parcourez.



M—Je suis devenue un insecte, d'un seul coup ?

A—Je l'avais dessiné d'avance, avant de penser à l'écran du cinéma. De toute façon, je ne sais pas dessiner une Marilyn plate. C'est un de ces insectes plats, vous savez.

M—Une blatte.

A—Vous arrivez au pôle nord, au point B.

M—Comment sais-je que je suis au pôle nord ?

A—Vous avez parcouru une distance de dix mille kilomètres.

Vous avez aussi emporté une équerre, à l'aide de laquelle vous tracez une droite perpendiculaire à la première, en tournant à droite par exemple. Arrêtez-vous au bout de dix mille kilomètres, au point C. Effectuez de nouveau un virage de 90 degrés à droite. Il vous reste à suivre l'équateur jusqu'au point A. Regardez bien. Vous avez parcouru trois droites et vous êtes revenue à votre point de départ, donc vous avez tracé un triangle dont les trois angles mesurent quatre-vingt-dix degrés chacun. Leur somme n'est pas 180 degrés, mais 270.

M—Oui, mais la terre n'est pas une surface plate. Vos prétendues lignes droites sont des cercles. Vous me jouez des tours.

A—La surface de la terre est un espace à deux dimensions, tout de même. Vous repérez n'importe quel endroit sur la terre avec deux coordonnées, sa longitude et sa latitude. Ce que nous pouvons dire de cet espace à deux dimensions particulier, c'est qu'il n'est pas plat comme un plan, mais incurvé.

M—Un espace à deux dimensions incurvé. Je vois ce que vous voulez dire.

A—Remarquez bien que localement, sur l'écran, sur la longueur de route que la blatte ou la Marilyn plate parcourt en une heure, nous pouvons considérer que l'espace est plat. Une petite portion d'un méridien ne diffère pas d'une droite. La blatte et la Marilyn plate ne peuvent pas découvrir que leur espace est courbe en utilisant leurs sens ou leurs simples outils plats. Ils doivent effectuer une expérience complexe, aller au Pôle Nord pour dessiner un triangle géant, et même dans ce cas ils ne pourront imaginer la vraie forme de l'espace qu'en utilisant leur cerveau et leurs connaissances scientifiques. Savez-vous qui a découvert que la terre est ronde ?

M—Christophe Colomb ?

M—Les Grecs le savaient deux mille ans auparavant. Qui a compris le premier ? Peut-être un pêcheur voit que la coque d'un bateau s'enfonce sous l'horizon avant le mât et la voile. Il se demande ce que cela signifie. *Ach,* la surface à deux dimensions apparentes de la terre est en réalité la peau d'un volume à trois dimensions ! Le pêcheur peut comprendre parce qu'il a déjà vu une sphère, ou disons une orange. Il vit dans trois dimensions, donc il connaît des surfaces à deux dimensions et des volumes à trois dimensions. On ne peut pas dire la même chose pour la Marilyn plate et la blatte, bien sûr. Elles n'ont jamais vu une sphère.

M—Ni une orange.

A—Elles ont seulement des dessins et des nombres sur une feuille de papier. Leur voyage au Pôle Nord semble prouver que la surface est incurvée. Elles peuvent employer des mots comme “sphère” et “troisième dimension”, mais elles ne peuvent pas vraiment imaginer l’espace à trois dimensions parce que leurs sens plats ne leur permettent pas de percevoir une sphère.

La première personne plate qui découvre que l’espace est incurvé trouve difficile de remplacer la géométrie euclidienne par la géométrie non euclidienne de l’espace convexe à deux dimensions (que nous appelons Riemannien, parce qu’il a été inventé par Riemann, mathématicien du XIXème siècle). Ses enfants s’y habituent, pourtant, et trouvent la nouvelle géométrie plus naturelle que l’ancienne. Notre propre terre paraissait plate aux êtres humains primitifs, et sans doute à la plupart des êtres humains jusqu’à une époque récente. L’humanité a accepté peu à peu de considérer que la surface apparemment plate est incurvée dans la troisième dimension. Les Grecs et les savants le savaient depuis longtemps. Christophe Colomb le savait, mais certains de ses marins doutaient. Ils avaient peur d’arriver au bout du monde, où une cascade gigantesque les précipiterait en enfer.

Notez que les savants plats n’ont pas besoin de quitter leur espace familier à deux dimensions pour mesurer sa courbure dans la troisième dimension[1]. Si la somme des angles d’un très grand triangle vaut 181 degrés au lieu de 180, ils disent que l’espace n’est pas très incurvé. Si la somme vaut 240 degrés, il est plus incurvé. Si elle vaut 270 degrés, c’est peut-être la surface d’une sphère. La somme pourrait être encore plus grande.

M—Je comprends plus ou moins. Si je comprenais vraiment, je serais Einstein.

A—Einstein lui-même a mis longtemps avant de comprendre l’espace. Permettez-moi de résumer ce que nous avons déjà trouvé. Nous pouvons considérer la surface de la terre comme un espace non euclidien à deux dimensions, recourbé dans la troisième dimension. Alors que pouvons-nous dire de notre espace familier à trois dimensions ? Pour nous, créatures à trois dimensions, il paraît euclidien ou “plat”. Une droite, ou un rayon de lumière, peut aller tout droit jusqu’à l’infini.

Je vais examiner un deuxième exemple. Imaginez que vous êtes au Pôle Nord. Une blancheur éblouissante vous entoure.

M—Je suis plate de nouveau ?

A—Aussi plate qu’une limande. Maintenant, parcourez un kilomètre vers le sud.

---

[1] On parle de courbure “intrinsèque”.

M—Euh, où est le sud ?

A—Vous êtes au Pôle Nord. Le sud est partout.

M—Je comprends. Je pars dans n'importe quelle direction.

A—Vous pourriez posséder une ficelle plate longue d'un kilomètre. Ou bien vous glissez à vitesse constante et vous utilisez votre montre. À un kilomètre du Pôle, vous tracez une croix sur le sol.

M—Dans la neige.

A—Vous retournez au Pôle, vous prenez votre rapporteur et vous effectuez une rotation d'un degré. puis vous repartez et tracez une seconde croix à un kilomètre. Vous répétez l'opération et encore et encore, jusqu'au moment où vous revenez à la première ligne. Combien de croix avez-vous tracées dans la neige ?

M—Vous me demandez combien de degrés il y a dans un cercle. Connaissez-vous la réponse vous-même ?

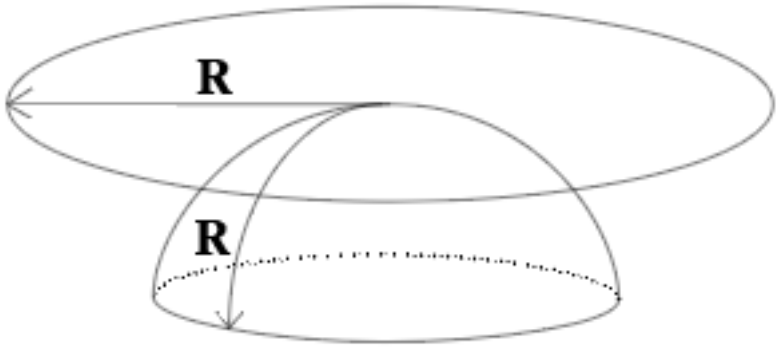
A—Bien sûr.

M—Alors pourquoi me la demandez-vous ?

A—Remarque judicieuse. Trois cents soixante. Ce nombre n'a pas d'importance, en vérité. Maintenant, imaginez que vous tracez un cercle passant par toutes les croix. Quelle est la longueur de sa circonférence ?

M—Oh, je dois utiliser la formule avec le rayon et tout ça. Je l'ai notée dans mon cahier : $2\pi R$. Et la valeur de π, je l'ai aussi : 3,1416. Le rayon vaut un kilomètre. Euh, 6,2832 kilomètres.

A—Les mathématiques vous donnent la longueur exacte : 2π kilomètres. Alors regardez ce dessin et dites-moi si c'est vraiment la longueur exacte.



M—On dirait une table moderne. Je crois que je comprends ce que vous me demandez. Le cercle qui fait le tour des croix est plus petit que celui que les gens plats s'attendent à mesurer dans le monde plat.

A—C'est cela. La longueur serait 2π kilomètres si la terre était plate. Comme elle ne l'est pas, le cercle passant par les croix définit une calotte sphérique. Sa longueur est inférieure à 2π kilomètres. Un tiers de centimètre de moins pour un cercle d'un kilomètre de rayon. C'est suffisant pour prouver de nouveau que votre espace à deux dimensions est incurvé. Comprenez-vous pourquoi je vous ai demandé d'effectuer cette seconde expérience mentale ?

M—Elle ressemble à la première. Au lieu d'une sorte de triangle courbe, vous avez un rayon courbe.

A—Cette seconde expérience nous aide à penser l'expérience comparable avec une dimension de plus. Vous êtes redevenue une femme à trois dimensions. Imaginez que vous êtes quelque part dans l'espace, loin de toute étoile ou planète. Vous avez emporté votre ficelle d'un kilomètre de long. Vous partez d'un certain point P dans l'espace. Vous déroulez votre ficelle et vous placez un signe, disons une tête d'épingle, à un kilomètre. Vous revenez à P, vous tournez d'un degré, et ainsi de suite. Si vous essayez toutes les directions, vous laisserez beaucoup de têtes d'épingle à un kilomètre du point P. Elles définissent une sphère dont le rayon vaut un kilomètre. La formule qui donne la surface de la sphère est $4\pi R^2$, donc la surface de notre sphère vaut 4π kilomètres carrés.

Ce résultat est exact dans l'espace euclidien à trois dimensions. Vous souvenez vous de ce qui s'est passé quand vous étiez une créature plate ? Des expériences délicates et votre connaissance des mathématiques vous ont permis de découvrir que votre espace plat était tordu, mais vous ne pouviez pas déceler la courbure de l'espace avec vos sens limités. Maintenant vous êtes une femme normale vivant dans un espace à trois dimensions. Vos sens limités ne vous permettent pas de savoir si cet espace est recourbé dans la quatrième dimension, mais vous pouvez mesurer la surface de la sphère définié par vos têtes d'épingle. Si la surface vaut 4π kilomètres carrés, alors l'espace est euclidien ou "plat". Si la valeur est inférieure à 4π kilomètres carrés, nous pouvons dire que l'espace est incurvé, par analogie avec notre exemple à deux dimensions. Vous ne pouvez ni sentir ni même imaginer la courbure, mais vous pouvez prouver qu'elle existe et la mesurer parce que vous êtes une créature intelligente.

M—Bon, l'espace peut être plat ou incurvé. Cela a de l'importance ? Cela fait une différence ? Quel est le sens de tout ça ?

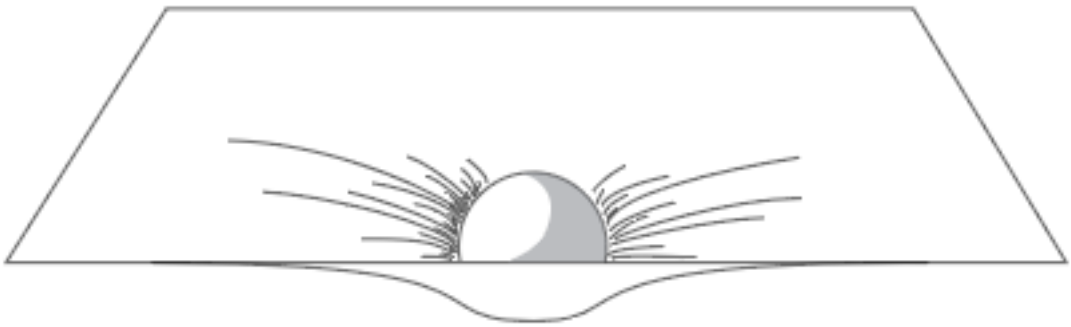
A—Vous vous souvenez que je voulais comprendre le mystère de la gravitation. Eh bien, voici le résultat de mon enquête : ce que nous appelons gravitation n'est rien d'autre que la courbure de l'espace dans la quatrième dimension.

Je vais tenter de décrire mon nouvel espace en revenant à deux dimensions. Imaginez un drap de lit, ou peut-être un drap de caoutchouc, tendu sur un cadre rectangulaire horizontal. Pour incurver cet espace à deux dimensions, déponsons sur le drap une chose lourde, par exemple une boule de billard ou de bowling. La boule incurve le drap, plus ou moins selon sa masse. En ajoutant une dimension, le beau creux que vous voyez représente un "puits gravitationnel" , une sorte de dépression dans la texture de l'espace-temps.

M—Il y a des gens qui sautent sur un drap élastique à la plage à Santa Monica. Ils appellent ça un trampoline.

A—Ce nom me paraît excellent. Pour comprendre ce qui se passe près d'une étoile ou d'une planète, nous allons d'abord revenir à deux dimensions. Vous êtes la Marilyn plate.

J'ai déssiné le trampoline ici.



M—La balle possède trois dimensions. Un disque de plomb conviendrait mieux.

A—La remarque est bonne, mais vous n'avez pas besoin de savoir ce qui creuse le drap. Dans notre expérience de pensée, c'est peut-être un disque. Si nous voulons effectuer l'expérience avec un vrai trampoline, il vaut mieux choisir la boule de billard. Je pense que nous remplacerions aussi la Marilyn plate par une petite bille qui roule. Que vous soyez une femme plate ou une bille, vous pouvez avancer en ligne droite à vitesse constante tant que vous êtes loin du creux. Si la direction que vous suivez vous approche du creux, vous ne pouvez pas glisser ou rouler tout droit. Il n'existe pas de ligne droite sur les parois de la

dépression. Là, le chemin le plus court d'un point à un autre est un arc de cercle. La dépression va courber votre trajectoire. Si votre vitesse initiale est grande et si vous ne foncez pas droit vers la boule, vous pouvez ressortir du trou. À quoi ressemble votre trajectoire ?

M—Une sorte de ligne droite tordue, je suppose.

A—Et si votre vitesse initiale est petite ?

M—Je décrirai une sorte de spirale qui m'amènera de plus en plus près du centre, et je finirai par m'arrêter tout contre la boule.

A—Et alors, si votre vitesse n'est ni trop grande ni trop petite, vous décrirez un cercle autour du centre sans sortir de la dépression ni tomber au fond. Ce que vous devez comprendre est que vous n'êtes pas "attirée" par la boule de billard. Vous ne savez rien de la boule. Tout ce que vous savez, c'est que votre vitesse augmente ou change de direction à cause de la forme du drap.

C'est une illusion de croire que le soleil "attire" la terre, ou que la terre attire la pomme. Vous pourriez aussi bien dire que l'océan attire l'eau de la rivière. L'eau suit la pente, c'est tout. La terre et la pomme suivent le chemin le plus facile dans un espace incurvé.

M—L'océan n'attire pas l'eau de la rivière, mais il n'influence pas non plus la forme de la montagne. Tandis que votre soleil, bon, il n'agit pas à distance sur la planète Jupiter, mais il déforme l'espace à distance.

A—En effet, cette analogie est trompeuse, comme toutes les analogies dans ce domaine, puisque la courbure de l'espace échappe à notre perception. Mon voisin, le professeur Wheeler, a résumé ce qui se passe en une formule : "L'espace dit à la matière comment se déplacer. La matière dit à l'espace comment s'incurver."

En tout cas, mon espace incurvé n'est plus newtonien. La différence est difficle à mettre en évidence, mais elle se voit tout de suite dans les équations. La déviation du rayon de lumière au voisinage du soleil vaut le double de celle prévue par Newton. Vous vous souvenez que j'ai beaucoup travaillé et souffert, pendant la première guerre mondiale, pour mettre au point ces satanées équations. C'était la partie la plus ardue de ma quête.

Je vais vous reparler du point dans un espace euclidien à deux ou trois dimensions, qui possède une adresse composée de deux ou trois nombres, ses coordonnées. Nous disons aussi "coordonnées cartésiennes" en souvenir de leur inventeur, un mathématicien français du XVIIème siècle nommé René Descartes. Les nombres mesurent la distance du point à deux ou trois axes perpendiculaires les uns aux autres, que nous appelons "système de référence" ou "repère cartésien" de l'espace. Pour les rues et les avenues de New York, par exemple, les deux axes sont Houston Street et East River Drive, que l'on peut considérer comme la rue et l'avenue numérotés zéro. Ce qui est commode avec les coorodnnées cartésiennes, c'est que l'on peut changer le repère de référence facilement. Disons que le maire de New York décide de prendre de nouveaux axes : la quatorzième rue et la première avenue.

M—Pourquoi ferait-il ça ?

A—C'est à partir de cette rue et de cette avenue que la grille devient un quadrillage régulier, si je me souviens bien. Pour un savant, c'est logique. Ne vous inquiétez pas, le maire ne le fera pas. C'est encore une expérience de pensée ! En tout cas, pour changer toutes les coordonnées, c'est fastoche : il suffit de soustraire quatorze de tous les numéros de rue et un de tous les numéros d'avenue.

En tant que maire de mon nouvel espace non euclidien, ma tâche était beaucoup plus difficile. Comment définir des axes de coordonnées quand les lignes droites n'existent plus ? Gauss, un mathématicien qui a étudié la géométrie non euclidienne à la fin du XVIIIème siècle, a pensé remplacer les axes rectilignes par des lignes courbes. J'ai mentionné deux Italiens, Ricci and Levi-Civita, avec qui j'ai échangé les lettres. Ils ont amélioré le système de Gauss et proposé un mécanisme appelé "calcul différentiel absolu". Aujourd'hui, on dit plutôt "calcul tensoriel". Tout à l'heure, j'ai pris ce buffet comme exemple d'objet à trois dimensions. Ces trois arêtes, là, définissent un repère cartésien. Eh bien, dans l'espace non euclidien de la relativité générale, je remplace ce buffet de référence par une sorte de "mollusque de référence". Mes dix équations relient la courbure de l'espace à la masse de matière qui déforme l'espace. Le calcul tensoriel permet de les

condenser en une seule équation. Tout cela est assez délicat quand la masse n'est pas homogène, quand sa forme n'est pas régulière, quand vous voulez changer de mollusque de référence. C'est pourquoi j'ai dû travailler autant.

Si la matière est homogène et contenue dans une forme simple comme une sphère, alors vous pouvez effectuer tous les calculs sur une seule page. Ou peut-être un seul tableau noir comme celui-ci. L'excès de rayon dû à la courbure de l'espace est tout bonnement proportionnel à la masse. Par exemple, supposons la terre homogène, ce qu'elle n'est pas, et parfaitement sphérique, ce qu'elle n'est pas non plus. Supposons que nous avons mesuré sa surface très précisément, et que nous pouvons creuser jusqu'au centre de la terre pour mesurer son rayon. Alors nous trouverions un rayon un peu plus long que celui prédit par la géométrie euclidienne. Une différence d'un millimètre et demi, peut-être. Pour le soleil, la différence vaudrait cinq cents mètres. Pourquoi plus long ? Parce que la déformation de l'espace réduit la surface.

Vous souvenez-vous de ma seconde formulation de la relativité restreinte en une phrase ?

M—Très vaguement. C'est enregistré sur une de ces bandes…

A—Je vous la répète : "Les lois de la nature sont invariantes à l'intérieur d'un système d'inertie, quelle que soit sa vitesse." Elles ne changent pas non plus quand on passe d'un système d'inertie à un autre, comme dans l'exemple du maire de New York qui déplace les axes de référence. Voici une formulation comparable pour la relativité générale : "Les lois de la nature sont indépendantes du choix du mollusque de référence."

Comme je vous ai dit, nous vivons dans le monde de Newton. Mais pour les personnes qui ont le goût du savoir et peut-être de la philosophie, la distance est grande entre la théorie de Newton et la mienne. Dans la théorie de Newton, Dieu domine et contrôle un espace absolu qui s'étend sans limites dans toutes les directions, un vide infini qui contient les étoiles et les planètes. L'univers découvert et décrit par Hubble, Gamow et les autres, conforme à ma théorie, est à la fois différent et très étrange. Il est constitué de matière et d'énergie, sans qu'il soit quesion de vide. Il est fini mais illimité, comme la surface de la terre pour une créature plate. Il est apparu il y a dix ou vingt milliards d'années au cours d'un événement inexplicable et explosif appelé le Big Bang. Il continue son expansion à très grande vitesse. Personne ne sait s'il grandira toujours, ce qui entraînera une diminution de sa courbure et de sa température, ou s'il cessera de grandir un jour et commencera à se contracter jusqu'à retrouver sa taille initiale de grain de poussière. Le monde de Newton

était simple et facile à décrire. On pouvait résumer son mystère en un seul mot très court : D-I-E-U. Notre nouvel univers est dérangeant. Plus nous l'étudions, plus nous découvrons que nous ne savons presque rien. La chose la plus bizarre à propos l'univers est que nous arrivons à le comprendre quand même un peu.

Maintenant que je vous ai parlé de ma vie et de mes découvertes, Marilyn, je peux me reposer enfin.

M—*Gee*, Albert, je vous ai fait travailler dur aujourd'hui. Vous paraissez fatigué.

A—Je suis un vieil homme. Mon ami Michelangelo Besso est mort la semaine dernière.

M—Oh, je suis désolée. Vous devez être très malheureux.

A—Il vient de quitter ce monde étrange, me précédant de peu. Cela ne signifie rien. Pour un physicien, la distinction entre le passé, le présent et l'avenir n'est qu'une illusion. Je ne crains pas la mort. C'est une vieille dette que nous devons tous acquitter tôt ou tard. Pourtant nous ne pouvons pas nous empêcher de faire les plus grands efforts pour retarder le jour. Tel est le tour que la nature nous joue.

Les gens disent que "tout est relatif". Cela s'applique aussi à la mort. Ma fin peut sembler pour moi l'événement considérable. L'univers entier cessera soudain d'exister. Mes amis et parents vont disparaître, y compris mes amis les plus proches, Bach et Mozart. Je viens de vous dire que je ne crains pas la mort, mais je suis triste à l'idée de vous perdre bientôt, ainsi que Hélène Dukas et mon cher voisin le professeur Wheeler, et Bach et Mozart.

Pour un observateur extérieur, cependant, cela ne fait pas la grande différence que je sois vivant ou non. Comme vous m'avez rencontré plusieurs fois, vous regretterez ma disparition un certain temps, mais l'événement n'a pas la moindre importance dans l'histoire de l'univers. Une collection de molécules, assemblée par un processus invraisemblable pour une durée très brève, se disperse. Au revoir la compagnie ! Chacune s'en va de son côté.

J'ai trouvé ou inventé deux ou trois choses dans mon existence qui pourraient me survivre un moment. La science est le résultat du travail de nombreuses générations. C'est ainsi que nous autres mortels, par les choses durables que nous créons collectivement, atteignons l'immortalité.

* * *

M—Je n'ai plus besoin du crayon bleu. Je veux tout de même continuer à écrire dans ce cahier. Je considère que j'ai perdu mon seul véritable ami. Il ne voyait pas en moi une étoile de Hollywood. Il s'intéressait à des étoiles beaucoup plus grandes. Il s'envolait tout là-haut, loin de la médiocrité de nos petites préoccupations.

Les journaux ont publié de longs articles. Je les ai tous lus. Sa dernière action publique date du 11 avril, quatre jour après qu'il m'ait expliqué la relativité. Ayant échangé des lettres avec Bertrand Russell et Joseph Rotblat, il signe une pétition contre la bombe, connue sous le nom de "manifeste Russell-Einstein".[1]

Le 12 Avril, Bruria Kaufman, son assistante, le voit grimacer dans son bureau.

– Tout va bien, professeur ?

– Tout va bien, mais pas moi.

Le 13 avril, il reçoit la visite de l'ambassadeur d'Israël, Abba Eban.

– Accepteriez-vous de dire quelques mots à la télévision le 27 avril pour le septième anniversaire de l'État d'Israël, professeur Einstein ?

– Bien sûr. Je considère la naissance d'Israël comme un des rares événements politiques ayant une valeur morale.

– Soixante millions de personnes vous verront à la télévision !

– Soixante millions ? Alors peut-être je vais devenir célèbre.

Abba Eban le trouve très affaibli.

Le 14 avril, Miss Dukas l'entend s'effondrer dans sa chambre. Plusieurs médecins viennent aussitôt.

– Votre anévrisme commence à se rompre, sans doute. Nous allons appeler une ambulance pour vous emmener à l'hôpital.

– J'aimerais mieux rester chez moi.

– Cela donnera beaucoup de travail à Miss Lukas.

– Dans ce cas, allons-y.

Rudolf Ehrmann, son vieux médecin de Berlin, et Thomas Bucky, qui lui a offert un yoyo il y a longtemps, arrivent de New York. Son fils Hansi vient en avion de Californie.

[1] Lancement du mouvement pacifiste Pugwash, nommé d'après la ville de Pugwash, en Nouvelle Écosse. Joseph Rotblat (1908-2005) et le mouvement Pugwash ont reçu le prix Nobel de la paix en 1995 pour leurs efforts en faveur du désarmement nucléaire.

Einstein demande ses lunettes et un cahier pour écrire quelques équations de plus, ou peut-être le texte qu'il doit dire à la télévision.

Thomas Bucky appelle un de ses maîtres, spécialisé dans la chirurgie d'avant-garde, qui a déjà réparé des anévrismes. Albert n'y croit pas.

– Cela ne sert à rien de prolonger la vie de manière artificielle. Mon heure est arrivée.

Hansi espère le convaincre de changer d'avis. Il lui parle longuement. Le 17 avril au soir, il y est presque.

– Laissez-moi un peu de temps. Je pense qu'il dira oui demain.

À une heure et quart du matin le 18 avril 1955, l'infirmière de nuit remarque que le souffle d'Einstein devient bruyant. Elle glisse un second oreiller sous sa tête pour faciliter sa respiration. Il dit quelques mots en allemand, langue qu'elle ne comprend pas, et meurt. L'autopsie a montré qu'une opération aurait échoué. Il avait soixante-seize ans.

Vous avez quitté ce monde depuis huit mois, Albert, mais je vous parle encore dans ma tête de temps en temps, donc je peux aussi bien écrire pour vous.

Bonne nouvelle : nous venons d'obtenir ce que Milton Greene voulait. Fox accepte de signer un contrat de sept ans avec Marilyn Monroe Productions. Ils n'ont pas le choix, hey, *The Seven Year Itch* leur a rapporté cinq millions de dollars. Chaque nouveau million enfonce une dague dans le cœur des actionnaires de la Fox.

– Nom de Dieu, pourquoi l'avez-vous laissée partir ? demandent-ils.

Selon le nouveau contrat, je dois jouer dans quatre films au moins. Je peux choisir le réalisateur et le cameraman et refuser le scénario s'il me déplaît. J'ai le droit de tourner des films pour d'autres studios. Ma société reçoit cent mille dollars par film, plus un pourcentage des bénéfices éventuels. Je reçois déjà une prime de cent mille dollars pour *The Seven Year Itch*, ce qui est normal quand on pense à tout ce qu'ils ont gagné.

Autre bonne nouvelle : mon dîner chez les Rosten avec Arthur Miller a été suivi par un dîner avec Arthur sans les Rosten, puis un autre, puis notre première nuit dans mon appartement des Waldorf Towers. *Gee*, j'aime cet homme. Il a dix ans de plus que moi, c'est la bonne différence. Il est grand et ressemble à un professeur, mais je l'ai vu sans ses vêtements et je peux témoigner qu'il est très athlétique. Pas aussi musclé que Joe, évidemment, mais assez musclé pour moi. De plus, il parle plutôt comme Joe que comme un professeur. Pourquoi je mentionne Joe, tout à coup ? Je continue de le voir. Il m'a accompagnée à la première de *The Seven Year Itch* à New York en juin dernier. Je veux

dire, Arthur est marié. Nous venons seulement de démarrer une aventure qui ne durera peut-être pas. Nous sommes comme des acrobates qui font du trapèze volant. Nous nous agrippons l'un à l'autre. Joe est mon filet de sécurité.

Je ne dis pas que je ne tournerai plus jamais de comédie ou de comédie musicale, mais je veux jouer des rôles dramatiques. J'ai vu Kim Stanley, un membre de l'Actor's Studio, dans une pièce de William Inge, *Bus Stop*, à Broadway. Milton Greene dit okay, achetons les droits. J'aimerais que John Huston réalise le film, mais il n'est pas libre, donc nous choisissons Joshua Logan. C'est un bon metteur en scène de théâtre. Il a réalisé des films. Il a réalisé *Picnic*, dans lequel Susan Strasberg, la fille de Lee and Paula, avait le premier rôle. Ensuite, Marilyn Monroe Productions s'associera à des compagnies anglaises et à Warner Bros pour tourner *The Prince and The Showgirl* en Angleterre avec Laurence Olivier, le plus grand acteur de théâtre anglais.

Les gens verront que je ne suis pas seulement une blonde sexy. Je jouerai avec Marlon Brando. Avec Charlie Chaplin aussi, j'espère. Quand je le verrai, je lui parlerai de vous, Albert.

Laurence Olivier et sa femme, Vivien Leigh (qui jouait Scarlett dans *Gone With The Wind*) viennent de Londres tout spécialement pour une conférence de presse.

– Marilyn est une actrice brillante, dit-il.

– Mr Olivier a toujours été mon idole.

Les bêtises habituelles.

Au milieu de la conférence, une des bretelles de ma robe se casse soudain, de sorte que mon décolelté devient vraiment très plongeant. Les photographes sont très contents. Tous les journaux publient l'image. C'est la meilleure publicité possible pour notre futur film, non ? Les mauvaises langues disent que tout cela est une comédie et que j'ai saboté moi-même ma bretelle avant la conférence. Eh oui : un unique fil tenait le bouton de la bretelle, et j'ai répété l'incident à l'avance avec mon habilleuse. Si je n'étais pas capable de monter ce genre de tour, je ne serais pas la star la plus célèbre du monde.

Me voici revenue à Hollywood pour tourner *Bus Stop*. Comme Lee Strasberg doit rester à New York pour s'occuper de l'Actor's Studio, Paula m'accompagne.

Je n'ai plus besoin de Natasha Lytess, puisque j'ai Paula Strasberg. Après mon départ de la Fox, ils l'ont gardée comme coach en chef. Maintenant, la Fox va engager Paula pour

m'aider sur le plateau, donc ils renvoient Natasha. C'est comme ça. Que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne l'ai pas vue depuis un an. Je n'ai pas envie de la voir. Quand elle téléphone, ma secrétaire dit que je suis absente. Elle est furieuse. Elle dit que je lui dois tout, qu'elle m'a créée, qu'elle a gâché sa vie pour m'aider à réussir, que je ne serais pas devenue Marilyn Monroe sans elle. Elle a le cancer, en plus. Comme si c'était de ma faute. Elle est folle. Je demande à mon avocat de la menacer d'un procès si elle continue à me harceler. Elle ne peut pas se plaindre. Elle a gagné beaucoup d'argent. Elle a même acheté une maison à Beverly Hills.

Joshua Logan commence par refuser que Paula Strasberg s'approche du plateau. Milton Greene le persuade d'accepter sa présence. Natasha m'empêchait d'être naturelle, Paula m'aide à trouver mon personnage au plus profond de moi-même. Je sais que j'ai mauvaise réputation avec mon coach, mes retards, mes caprices et mes pilules, mais je suis quand même la star. Le film se fait, en fin de compte, d'une manière ou d'une autre.

Milton et Amy Greene m'ont suivie à Hollywood. Nous habitons ensemble dans une grande maison à Westwood, près des studios de la Fox. Milton n'est pas seulement mon partenaire dans la société de production. Il a travaillé sur le scénario avec George Axelrod, qui a écrit *The Seven Year Itch*. Il a supervisé la mise au point des décors et des éclairages du film.

Bus Stop se passe dans une petite ville en Arizona. Nous tournons certaines scènes sur place et le reste à Hollywood. Je joue Chérie, une chanteuse de bar minable dont un jeune cowboy naïf tombe amoureux. Joshua Logan comprend qu'il ne doit pas me brusquer. Il se montre vraiment patient avec moi. Il découvre, hey, quelle surprise, que je peux jouer et même penser.

– Dites, Mr Logan, je trouve que ce costume est trop chic. Je veux dire, la fille n'est pas une showgirl à Las Vegas. Elle chante dans un bar à cowboys. Regardez, j'ai trouvé cet ensemble dans le hangar des costumes de la Fox. Vulgaire, vous voyez, et un peu fatigué.

– Yeah, vous avez raison.

– Attendez, je vais faire un trou dans les bas résille. La fille pense que personne ne remarquera l'accroc, le bar est si sombre… Elle dort pendant la journée, vous savez. Elle ne voit jamais la lumière du jour, donc j'ai pensé à un maquillage très blanc, genre spectre. Mon accent, ça va ?

– Parfait. Tout le monde croira que vous êtes née dans un bled paumé du sud. J'aurais dû vous féliciter plus tôt. Vous pouvez parler normalement, maintenant.

– Oh, mais Mr Logan, je veux parler avec l'accent jour et nuit, pour devenir vraiment Chérie.

C'est la méthode de l'Actor's Studio. *Gosh*, je crois vraiment que Lee Strasberg a fait de moi une meilleure actrice. Lee lui-même dit que Marlon Brando et moi sommes ses élèves les plus talentueux. Joshua Logan dit que je suis une des plus grandes actrices de notre époque, mais que Hollywood ne m'a jamais donné ma chance.

– Vous avez créé votre propre version de la blonde idiote, de la même manière que Charlie Chaplin a créé sa propre version du vagabond.

À New York, je n'habite plus dans les Waldorf Towers, mais dans un appartement loué par Marilyn Monroe Productions. Arthur Miller est parti à Reno, dans le Nevada, pour divorcer. Dès qu'il revient, nous nous marions et je vais habiter chez lui.

J'ai adopté une chatte, Mitsou. Elle est enceinte. Oh my God, je crois qu'elle commence à accoucher. Je trouve un vétérinaire dans l'annuaire.

– Allo, docteur Webster ? J'ai une chatte persane qui est en train d'accoucher. Pouvez-vous venir m'aider ? J'habite tout près de chez vous.

– Okay. Je viens. Pouvez-vous me dire votre nom et votre adresse ?

– Marilyn Monroe, 2 Sutton Place.

– Ce n'est pas drôle, mademoiselle. Je n'ai pas de temps à perdre.

Il raccroche. J'appelle deux autres vétérinaires, avec le même résultat. C'est dur d'être Marilyn Monroe. Plusieurs chatons sont déjà nés. J'appelle Lois Weber, mon attachée de presse à New York.

– Ne vous inquiétez pas, Marilyn. J'arrive tout de suite. Je vais appelr un vétérinaire sans donner votre nom. Je lui donne rendez-vous dans le hall et je monte avec lui.

Huit chatons naissent en tout. Le vétérinaire dit que Mitsou manquera de lait, donc nous devons leur donner du lait de chèvre.

Comme Arthur est juif, je décide de me convertir. Je ne suis pas sûre de croire en Dieu autant qu'à l'époque où j'allais à l'église avec tante Ana, mais je sais une chose : toutes les religions se valent. Il faut juste aimer Dieu, non ? Le rabbin Goldberg est de mon avis, en tout cas. Il m'enseigne les principales règles du judaïsme quelques jours avant la cérémonie religieuse. Certaines personnes cyniques se moquent de moi parce que j'ai passé seulement deux heures avec le rabbin. Bah, je connais déjà les principales fêtes et coutumes. Je vais

dresser une liste des hommes avec qui j'ai célébré Pessah et Yom Kippur : Joe Schenk, Fred Karger, Johnny Hyde, Milton Greene, Norman Rosten. Si je me creusais la tête, j'en trouverais deux fois plus. J'ai entendu Billy Wilder et Lee Strasberg dire des blagues juives. Maintenant, je pourrai enfin les comprendre.

Après le rabbin, je prends des cours auprès de la mère d'Arthur, Augusta. Elle me montre comment préparer le *gefillte fisch* (une sorte de carpe farcie), le borscht (une soupe de betteraves) et d'autres spécialités juives. Isadore, son mari, et elle vivent dans une petite maison qu'ils partagent avec une autre famille à Brooklyn. Ce sont des gens très simples.

Des rumeurs commencent à courir sur la relation avec Arthur, amenant des journalistes à rôder près de sa maison de campagne du Connecticut, où nous habitons ensemble. Nous décidons je jouer cartes sur table et d'annoncer notre mariage. Arthur demande à Lois Weber d'arranger une petite conférence de presse.

– J'ai pensé que nous pourrions la faire ici, dans ma maison de campagne. C'est assez loin de New York, bien sûr, donc je ne sais pas s'ils vont venir. Il y en aura peut-être quand même quatre ou cinq.

– Quatre ou cinq ? Je crois que vous n'avez pas compris qui est la fille que vous épousez. Ils seront si nombreux qu'ils grimperont dans les arbres.

Loïs a raison, évidemment. Plusieurs centaines de journalistes envahissent la propriété d'Arthur. Ils reviennent tous les jours, piétinent la pelouse, espèrent qu'ils pourront nous suivre et assister à la cérémonie. Quand nous allons faire des courses, tout un bataillon nous prend en chasse. C'est ridicule. Le 29 juin, le cousin d'Arthur, qui conduit notre voiture, accélère pour les semer. Nous entendons un grand bruit. Une voiture a raté un virage et percuté un arbre. Je dois éviter de hurler, sinon les journaux publieront des photos affreuses de moi. Je me sens envahie par la même panique que le jour où les fans m'arrachaient les cheveux à l'escale de Hawaii. Comme si le personage de Marilyn échappait à mon contrôle et attirait le malheur.

Le cousin d'Arthur arrête la voiture. Arthur ouvre sa portière.

– Restez dedans. Je vais voir.

Une correspondante à New York du magazine français Paris-Match baigne dans une mare de sang. Elle a traversé le pare-brise. Des éclats de verre lui ont tranché la gorge. Il fait horriblement chaud, je trouve. Je suis tout en sueur et en même temps je tremble de froid. Une ambulance la conduit à l'hôpital, mais nous savons qu'elle est morte.

Nous décidons de nous marier tout de suite pour mettre fin à cette folie. Imitant sans le savoir le patron du restaurant de Joe, Arthur téléphone à un juge qu'il connaît à White Plains. Pour échapper aux journalistes, que l'accident a calmés de toute façon, nous les laissons prendre quelques photos devant la maison. Je m'efforce de sourire à la Marilyn Monroe. J'embrasse Arthur bien comme il faut. Bon, ils n'essaient pas de nous poursuivre quand nous partons. Le juge nous marie en quatre minutes. J'ai mis une jupe et un tricot. Arthur ne porte même pas de cravate. Le cousin d'Arthur et sa femme sont nos témoins.

Deux jours plus tard, nous célébrons le mariage juif. Cette fois, nous invitons vingt-cinq personnes : les Strasberg, les Greene, les Rosten et d'autrs amis new-yorkais. Je porte une robe de mariée et un voile, Arthur un habit de pingouin. Nous nous tenons debout sous le machin de mariage (un nom hébreux) et cassons une verre en souvenir de la destruction du Temple. J'ai trente ans, Arthur quarante et un.

Je reste Marilyn Monroe, mais je deviens aussi Marilyn Miller. C'est le nom que Ben Lyon voulait me donner au début de ma carrirèe. Le nom d'une actrice qu'il avait connue et qui était morte.

* * *

Gee, je suis tellement heureuse d'avoir retrouvé ce cahier. Mon cahier Einstein. J'ai oublié de l'emporter quand je suis partie en Angleterre, je pense. Déjà sept ans.

Ou peut-être que je l'ai emporté. J'ai enregistré vingt-sept valises, une partie de ma garde-robe. La compagnie aérienne nous a demandé un supplément de mille cinq cents dollars. Les malles contenant le reste ont suivi par bateau.

C'était un tournant dans ma vie. J'aurais dû être la fille la plus heureuse du monde. Mariée à l'homme que j'aime. Patronne de ma propre compagnie. Partant tourner une histoire que j'avais choisie moi-même. Mais les choses ont mal tourné. Très mal. De mal en pis. Pas le temps d'écrire. *Oh Gosh*.

Ma vie semblait bégayer. Un mariage improvisé, un voyage de noces au dessus de l'océan, une émeute sur la piste de l'aéroport. Des policiers tracent un chemin dans la foule pour que nous puissions atteindre l'avion. Arthur se raidit à côté de moi. Mes fans m'aiment tellement qu'ils vont me réduire en bouillie.

– Peux pas respirer, murmure Arthur. Je me noie dans une mer humaine.

– Joe n'était pas prêt pour ce nouveau rôle. Jamais réussi à s'habituer.

– Quel nouveau rôle ?

– Mari de Marilyn.

Le film s'intitule *Le Prince et la Danseuse*, mais je joue déjà la princesse malgré moi. Une escouade de courtisans m'accompagne. Paula Strasberg, Milton et Amy Greene, Whitey Snyder. Hedda Rosten, la femme de Norman, s'est jointe au groupe pour me servir de secrétaire privée. Arthur n'aime ni Paula Strasberg ni Milton Greene.

– Elle en sait autant sur le métier d'acteur qu'une femme de ménage. Il essaie de te contrôler en te bourrant de saloperies.

Milton me donne toutes sortes de pilules, c'est vrai. Il en avale beaucoup lui-même. Son frère est médecin, il lui en fournit tant qu'il veut. Au moins, Paula et Milton ne se liguent pas contre Arthur, car ils se détestent.

Laurence Olivier et Vivien Leigh nous accueillent à l'aéroport. Nous habitons dans un magnifique manoir à la campagne. Nous rencontrons des tas de Hamlets et d'Ophélies; et aussi des ducs et des duchesses en veux-tu en voilà. Cette lune de miel anglaise ne dure pas. Le miel se gâte dès que le tournage commence.

J'ai souvent eu l'impression que les gens me méprisaient, mais personne n'arrive à la cheville de Laurence Olivier. Je veux dire, les grands patrons de Hollywood méprisent les starlettes. Ils nous voyaient juste au dessus des putes dans l'échelle sociale, prêtes à coucher avec n'importe qui pour améliorer notre statut. Bon, peut-être que Joe Schenk et Mr Zanuck me méprisaient. En même temps, ils m'aimaient bien quand même. Au fond, ils avaient bon cœur. Hey, quand Lew Wasserman, mon agent, a demandé à Joshua Logan s'il acceptait de réaliser *Bus Stop*, il a répondu que c'était une bonne pièce, que l'idée de tourner sur place en Arizona lui plaisait, et ensuite il a posé une question.

– Qui joue Chérie ?

– Marilyn Monroe.

– Mais elle ne sait pas jouer !

Il a changé d'avis quand j'ai joué Chérie. Il a dit que j'étais une bonne actrice et m'a fait confiance. Il me demandait ce que je pensais, me laissait improviser devant la caméra sans se préoccuper du coût des bobines de film.

Le premier jour du tournage, Laurence Olivier parle à l'équipe du film. Il me présente. Il leur demande d'être patients avec "l'adorable petite chose". C'est moi, l'adorable petite chose. Il méprise tout le monde. Il dit que la méthode de l'Actor's Studio est une super-

cherie et Paula une cruche. Il corrige mes erreurs d'une voix cinglante qui me lacère comme un fouet. *Gee*, je me sens tellement bête, et humiliée, quand il m'adresse une de ses remarques sarcastiques. Son accent aristocratique anglais a quelque chose de vicieux. Il me paraît plus étranger que tous les étrangers que j'ai connnus jusqu'ici, y compris les Japonais. On dit que l'Angleterre et l'Amérique sont deux pays frères séparés par une langue commune, quelque chose comme ça. Si j'ose suggérer une modification du dialogue ou une autre amélioration, il me sourit d'un air condescendant.

– Contentez-vous d'être sexy, chère Marilyn.

Il veut que j'accepte sa vision précise de chaque scène, comme s'il connaissait mon personnage mieux que moi. Viven Leigh, qui tenait ma place dans la version théâtrale, vient sur le plateau un jour et sourit de manière indulgente, comme son mari.

– Cette pauvre Marilyn est si horriblement vulgaire, dit son sourire.

Une cour prête à m'obéir au doigt et à l'œil m'entoure, pourtant je me sens si seule, si seule. Lee Strasberg passe quelques jours à Londres, se dispute avec Laurence Olivier et rentre en Amérique. Hedda Rosten, ma prétendue secrétaire, boit tellement de whisky qu'elle n'est bonne à rien. Ils sont à mon service, je les paie, mais ce qu'ils veulent vraiment, c'est me contrôler comme si je leur appartenais. J'ai pris l'habitude de combiner une demi bouteille de champagne et une poignée de pilules pour m'endormir, mais c'est de moins en moins efficace. Je pleure toute la nuit. Je m'endors à l'aube. Laurence Olivier appelle Arthur.

– Pourquoi n'est-elle pas sur le plateau ?

– Elle ne se sent pas bien. Je vais voir ce que je peux faire.

Je déteste qu'ils prennent Arthur pour mon manager.

– Pourquoi tu te mêles de ça ?

Les tensions abîment mon mariage tout neuf. Arthur ne s'était pas préparé à plonger dans la boue. La meute de fous à l'aéroport, le prince prétentieux et le chœur des courtisans sur le plateau, les pilules noyées dans le champagne. Je suis arrivée en retard une ou deux fois, c'est vrai, ou vingt-cinq fois. J'ai peur, je m'affole, je prétends que je suis malade et puis je tombe vraiment malade. *Gee*, je sais que je deviens pénible pendant les tournages. J'aurais dû l'avertir. Ne viens pas, *Daddy*. Reste bien tranquille à la maison. Tu verras la Tour de Londres une autre fois. J'aurais tapé sur les nerfs de Paula Strasberg, Milton et Laurence Olivier avec mes caprices, mais ce n'est pas grave, puisqu'on les paie pour ça.

Un jour, Arthur laisse son carnet noir sur la table basse du salon. Je ramasse mon scénario et juste à côté, il l'a laissé exprès pour que je le lise peut-être, c'est un petit carnet relié de cuir dans lequel il note ses idées brillantes, à utiliser dans sa prochaine pièce, bien en évidence à côté de mon scénario. "Laurence Olivier dit que c'est une emmerdeuse – je commence à comprendre de quoi il parle – incapable de lui répondre – la prenais pour un ange – quel idiot – la même erreur deux fois de suite – comme Mary." Mes larmes m'empêchent d'en lire plus. Mary, sa première femme. Il m'a dit qu'elle l'avait beaucoup déçu.

Le tournage menace de virer au ratage, comme d'habitude. Arthur ne sait pas que tout finit toujours par s'arranger. Joe détestait ça aussi. Il me compare à Mary et je le compare à Joe. *Wow*, quel *mishmash* ![1]

Si les membres de l'Actor's Studio assistaient au tournage, ils diraient que Laurence Olivier joue comme un pied. Tu n'as pas trouvé ta clé intérieure, diraient-ils. Tu devrais explorer ta mémoire émotionnelle, *man*. Il joue le prince régent de Carpathie, un pays imaginaire d'Europe centrale. Son jeu est précis, son accent teutonique parfait, mais son interprétation paraît artificielle et sans vie. Il ne fouille pas dans son moi profond pour créer le personnage. De plus, il manque d'expérience en tant que réalisateur. J'ai travaillé avec les meilleurs à Hollywood, donc je le remarque tout de suite. Il essaie de compenser son savoir-faire insuffisant par un excès d'autorité, comme si le prince-régent de Carpathie voulait réaliser un film.

Et alors quand nous projetons les rushes, les gens ne regardent que "l'adorable petite chose" sur l'écran. Bien fait ! Okay, il peut jouer Richard II et III, mais la petite chose lui vole la vedette. Je suis sûre qu'on trouverait une citation dans Shakespeare sur le plaisir délicieux de la vengeance.

Je suis épuisée. J'ai mal au ventre. *Gosh*, c'est bien pire que d'habitude. Je vais voir un docteur à Londres. Il m'expédie à l'hôpital aussitôt. Fausse-couche au milieu de la nuit.

– Vous buvez beaucoup d'alcool ? Vous prenez beaucoup de médicaments ?

– Euh, je ne sais pas ce que vous appelez "beaucoup".

[1] Expression yiddish (pron. *mishmosh*) adoptée par les Américains, ou au moins les New-Yorkais. Le sens est le même que celui du français "micmac", dont le Petit Robert prétend qu'il vient du moyen hollandais.

– Quand vous êtes enceinte, vous feriez mieux de vous abstenir complètement, sinon nous n'aurez jamais de bébé. Vous avez une inflammation de l'utérus, ce que nous appelons une endométrite.

– Mais, docteur, je ne savais même pas que j'étais enceinte.

– Buvez moins, de toute façon. Méfiez-vous des pilules. Avis médical !

Je suis vraiment malheureuse. J'aurais tellement aimé donner un enfant à Arthur. Je ne dis à personne ce qui s'est passé, mais je montre un certificat du médecin me conseillant une semaine ou dix jours de repos. On interrompt le tournage. L'atmosphère est aussi chargée d'électricité qu'un soir d'orage dans un film d'horreur. Milton Greene joue les intermédiaires entre des personnes qui ne se parlent plus. Il cherche comment débloquer la situation. Croyant que je boude, il a l'idée d'envoyer un billet d'avion (aux frais de Marilyn Monroe Productions) à la vieille Mrs. Hohenberg, notre *shrink*[1] commune. Il espère qu'elle saura me convaincre de sortir de mon lit.

Nous pourrions lui donner un rôle dans le film. La gouvernante plantureuse du prince. L'authenticité de son accent hongrois est garantie. Je parie que les dames carpathiennes nattent leurs cheveux au-dessus de leut tête tout comme elle. Elle est enchantée de revenir en Europe, dans la ville même où le Dr Freud a passé ses derniers jours. Elle m'emmène voir Anna Freud, la fille du grand homme, qui est aussi une psychanalyste réputée. Je lui raconte mon père inconnu et ma mère folle et mes papas gâteaux et tout le reste. Elle parle avec un accent allemand, comme vous, Albert.

– Rilke a consulté mon père.

– Oh, j'ai lu ses poèmes.

– Ils avaient l'amie commune, Lou Andreas Salome. Toujours est-il, Rilke ne sait que faire de sa vie, ne trouve pas le sommeil, ne connaît personne à qui se confier, envisage se tuer pour mettre fin à son désespoir, vous voyez le tableau. Je ne me souviens pas tous les détails. Mon père lui dit : "Votre névrose nourrit vos poèmes. Êtes-vous sûr vous voulez vous en débarrasser ?"

Toujours est-il, Mrs Hohenberg analyse l'énergie psychique qui circule sur le plateau et découvre le goulot d'étranglement : c'est Paula.

---

[1] Je laisse ce mot qui désigne les psychanalystes de façon familière. Il vient de *head shrinker*, réducteur de têtes.

– Vous dépendez trop votre coach. Vous ne pouvez pas tenir sur vos deux jambes tant qu'elle est là pour vous soutenir.

Tout le monde est d'accord avec Mrs Hohenberg. Ce qui signifie que tout le monde est d'accord. La *shrink* les a réconciliés. *Bye bye*, Paula. Je crois que je pourrais trouver l'expression "bouc émissaire" quelque part dans ce cahier. Je me souviens que nous en avons parlé, Albert.

Qui l'eût cru ? Je me remets très bien sur pied sans elle. Je me sens forte et assurée. Elle empêchait aussi Laurence Olivier de trouver sa clé intérieure de réalisateur. Après son départ, il achève le tournage en quelques jours. La danseuse séduit le prince, déjoue le complot qui le menace, renonce à son amour pour qu'il puisse rentrer dans son pays. Ainsi, malgré divers obstacles et incidents, tout est bien qui finit bien, conformément aux lois du cinéma.

Avant de reprendre l'avion, je dois accomplir une formalité ridicule : passer dire *hello* à la reine. Elle m'invite à assister à la première d'un film anglais dans un cinéma. Je n'arrive pas trop tard. C'est-à-dire que j'entre dans la salle au moment où le mot "fin" apparaît sur l'écran, ce qui signifie que la chère reine est encore là. Les gens de Hollywood m'avaient dit que je pouvais m'attendre à la rencontrer, donc j'avais demandé à Nana Karger, la personne la plus raffinée que je connaisse, comment me conduire.

– Regarde-la droit dans les yeux et dis-toi que tu es plus jolie qu'elle.

Je me sens quand même nerveuse, donc j'essaie de penser à l'univers immense, aux rayons de lumière tordus, aux blattes qui vont au Pôle Nord, à toutes nos conversations, Albert. Que signifie "jolie", en vérité ? Pourquoi cela aurait-il la moindre importance ? Mais déjà la reine arrive devant moi. Elle me trouble en disant que nous sommes voisins.

– Comment est-ce possible ? Nous habitons à la campagne, loin de Buckingham Palace.

– En effet, mais à côté de notre château de Windsor.

– Oh, c'est votre château ? Ils m'ont laissée me promener à vélo dans le parc. Ils m'ont donné une autorisation spéciale.

– Vous faites vraiment du vélo ? demande la princesse Margaret.

Elle préfère le cheval, je suppose. Pas besoin de pédaler. La reine me félicite pour ma révérence.

– Je fais la révérence au prince dans le film, alors je me suis beaucoup exercée.

Je pense à Norma Jeane. Elle n'imaginait pas qu'elle ferait un jour la révérence à la reine d'Angleterre.

À la sortie de *Bus Stop*, les critiques de film découvrent la nouvelle Marilyn. “Accrochez-vous tous à vos sièges”, écrit le gars du New York Times. “Préparez-vous à une surprise sensationnelle. Marilyn Monroe se révèle enfin une actrice dans *Bus Stop*.” Et un autre : “Marilyn dissipe une fois pour toutes l’idée qu’elle n’est qu’une personnalité fascinante, un beau coprs et un joli visage aux lèvres sensuelles et aux grands yeux bleus.”

Ils restent prêts à plaisanter sur le couple que je forme avec un génie qui a lu tout Shakespeare à cinq ans, mais quand ils voient *Le Prince et la Danseuse*, ils doivent reconnaître que je suis ce qu’il y a de mieux dans le film.

Me voilà donc peut-être en train d’atteindre mon but. Les intellectuels sérieux commencent à me respecter. *Yeah*, mais je ne suis pas sûre que j’aime ces gars-là. Pire, je ne suis pas sûre que j’aime les deux films. Si je continue dans cette voie, ma réputation dans les beaux quartiers va progresser à chaque film comme les vagues concentriques à la surface du lac, mais je perdrai les foules furieuses qui veulent me toucher dans les aéroports. Je ne pourrai plus espérer qu’un régiment entier me demande en mariage.

Arthur est différent. C’est un intellectuel et un homme simple en même temps. Oublions le tournage. Je dois oublier aussi, *gosh*, les horribles griffonages dans le cahier relié de cuir. J’espère que nous allons réparer le tissu déchiré de notre amour. Notre véritable lune de miel commence. J’aime mon Daddy ! Il m’appelle Sugar.

Sa maison de campagne lui rappelle l’échec de son premier mariage. Il la vend et en achète une autre, toujours dans le Connecticut. Pendant sa rénovation, nos habitons tout au bout de Long Island, à Amagansett, pas très loin de la baie de Peconic, où vous passiez vos vacances. Nous nous promenons sur la plage en amoureux. Je dors bien mieux. J’ai peut-être besoin de deux ou trois pilules chaque soir, c’est tout.

Nous nous installons dans la nouvelle maison, ainsi que dans un appartement sur la cinquante-septième rue. Arthur accepte que je le fasse peindre enitièrement en blanc. J’achète un piano a queue blanc. J’essaie de jouer *Little Bo-Peep*.[1] Disons que j’entends *Little Bo-Peep*, mais pas Arthur.

– La dernière fois que je l’ai joué, c’était il y a plus de vingt ans. Je vais m’y remettre.

Juste mon Daddy et moi. Je ne regrette pas tous ces parasites qui me suçaient le sang. Arthur n’aime pas Milton Greene.

---

[1] Chanson enfantine très simple.

– Pourquoi lui verser la moitié des bénéfices de ta compagnie ? Tu n'as pas besoin de lui. Je peux t'aider à choisir des scénarios qui mettront en valeur ton talent. Qui te connaît mieux que moi ?

Il a décidé d'écrire un scénario lui-même, d'après *The Misfits,* une nouvelle qu'il a publiée dans le magazine Esquire .

Pour lui faire plaisir, je sacrifie Milton. De toute façon, ce n'est pas une bonne idée de rester associée en affaires avec un ancien amant. Mes avocats s'occupent de tout. Milton le prend mal. Il prétend que je lui dois deux millions de dollars pour rupture de contrat. Il est tombé sur la tête, ou quoi ? Il a gagné une fortune grâce à moi. Mes avocats, convaincus qu'il bluffe, ne bougent pas. En fin de compte, il accepte de me vendre ses parts de la société pour cent mille dollars. Mes avocats sont étonnés, car ils avaient prévu une transaction à un niveau beaucoup plus élevé.

– Je ne m'intéressais pas à la carrière de Marilyn pour m'enrichir, dit-il aux journalistes. Elle avait besoin de moi à l'époque et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider.

Je ne peux pas continuer à voir sa psychanalyste. Je téléphone à Anna Freud, à Londres, pour lui demander conseil.

– Oh, mais vous devez voir Marianne Kris. C'est ma meilleure amie depuis que nous sommes enfants. Son père était mon pédiatre. Chez nous à Vienne elle venait si souvent que mon père la condérait une fille de plus.

– Presque une fille du Dr Freud ? Je peux difficilement trouver mieux, non ?

Mais c'est encore une vieille femme avec un accent allemand qui veut tout savoir sur mon père et ma mère.

En juillet 1957, mon médecin dit que je suis de nouveau enceinte. J'espère que tout se passera bien cette fois. J'adore les enfants, vraiment. Je m'occupe souvent des enfants d'Arthur, mais ils sont moins amusants que des tout petits. Jane a quatorze ans et Robert neuf.

Mes seins deviennent douloureux. Cela arrive quand on est enceinte. J'ai mal au ventre. Je n'ai pas du tout faim, je ne mange presque rien. Je voudrais atténuer mes crampes, mais je me souviens du médecin de Londres. Je limite le nombre de pilules, je ne bois rien de plus fort que de sherry.

Le 1er août, dans notre maison du Connecticut, une douleur violente m'envoie au tapis. C'est-à-dire que je hurle et puis je m'évanouis comme l'héroïne d'un film en costumes.

Arthur me trouve par terre, inconsciente. Il appelle une ambulance qui m'emmène dans un hôpital de Manhattan. Les docteurs disent qu'ils doivent m'opérer.

– Grossesse extra-utérine, dit le chirugien quand je me réveille.

– Oh *Gosh*, j'ai perdu le bébé ?

– L'embryon coincé dans la trompe de Fallope. Vous auriez pu mourir.

– Je pourrai avoir des enfants un jour ?

– On ne sait jamais. Ça se présente quand même assez mal. Les trompes semblent bouchées. Peut-être une inflammation. Avez-vous déjà avorté ?

– Euh…

– On voit ça après un avortement cochonné.

– Je ne me sentais pas bien ce matin, alors j'ai juste bu une tasse de café au petit déjeuner. Ensuite j'ai souffert de crampes atroces. J'avais tellement mal que j'ai pris des pilules…

– Combien de pilules ?

– D'abord deux ou trois, mais j'avais toujours aussi mal, alors peut-être encore deux ou trois. Disons huit en tout. Huit pilules sur un estomac vide, je sais que j'ai eu tort. Vous pensez que j'ai pu tuer le bébé, docteur ?

– J'ai senti une odeur d'alcool.

– Ah oui. Deux verres de sherry. Du coup, mon estomac n'était pas vide.

– Le bébé condamné de toute façon. On peut tenter de déboucher les trompes. Chirurgie très délicate. Une chance sur dix. Écoutez bien : si nous débouchons et vous voulez un bébé, laissez tomber drogues et boisson.

– Je sais. Un médecin m'a dit la même chose à Londres.

– Au moins un des deux. Mauvaise combinaison.

Comment pourrais-je arrêter, en vérité ? J'étais si heureuse quand j'ai appris que j'étais enceinte. Je suis mariée à un homme formidable. J'habite dans un appartement luxueux en ville. Quand il fait trop chaud, je peux me retirer à la campagne dans un domaine qui me rappelle celui de la reine. Il ne manque qu'une chose à cette vie idéale : des enfants. Je voudrais tellement en avoir, *gee*, au moins trois ou je ne sais pas combien. Leur donner le sein, leur chanter des berceuses, les conduire à l'école, leur lire des contes de fées, leur acheter des jouets. Et maintenanat, non seulement j'ai perdu le bébé, mais ils disent que peut-être je n'en aurai jamais. Une fois de plus, le bonheur me frôle de son aile et puis s'envole au loin. De l'euphorie au désespoir en quelques heures. Les pilules m'évitent

d'être engloutie par l'abîme terrifiant de la nuit. Quand je me réveille, l'horreur de ma vie me bondit dessus comme une bête sauvage. Sans un verre de vodka pour tenir la bête à distance, je ne peux pas me lever.

Souvent je me sens trop lasse pour m'habiller. Tout le monde sait que je dors sans chemise de nuit. Les journalistes font semblant de l'ignorer pour pouvoir me le demander.

– Que mettez-vous pour dormir, Marilyn ?

– Du Chanel n°5.

Je réponds aussi parfois : "la radio". Le service des relations publiques de la Fox a inventé ces réponses il y a longtemps. En vérité, je porte un soutien-gorge, sinon ma poitrine finirait par s'effondrer. Alors quand je ne m'habille pas, la chaleur étouffante de l'été à New York, je passe la journée vêtue de mon soutien-gorge. Lena, ma nouvelle femme de chambre, me trouve sans doute étrange.

Je mange trop. J'ai pris dix kilos. Laide.

Arthur tente de me remonter le moral, habille-toi et sortons. Nous voyons les Rosten ou d'autres amis. Une soirée à Brooklyn, je ne connais même pas ces gens, un appartement au douzième étage, asisse sur le rebord de la fenêtre, je regarde dehors sans voir. Qui est là ? Ah, Norman.

– Où es-tu, Marilyn ? Reviens parmi nous.

– Cela prendrait quelques secondes. Douze étages. Personne ne le remarquerait.

– Je le remarquerais, et aussi tous les invités ici. Des millions de personnes le remarqueraient.

– La vie est trop dure.

– C'est vrai pour tout le monde, Marilyn. Moi aussi, j'ai envie d'en finir, parfois.

– Toi, Norman ? Mais non ! Pense à Hedda et à ton adorable Patricia.

– Écoute, Marilyn. Signons un pacte. Si l'un de nous a envie de se suicider, il appelle l'autre, qui fait de son mieux pour le dissuader.

– Yeah, c'est peut-être une bonne idée.

– Promets-moi que tu le feras.

– Je te le promets.

Est-ce que je veux mourir ? Au moins dormir et échapper à la terreur qui me tourmente jour et nuit. Je boulotte des pilules comme si c'étaient des bonbons. Souvent, mon esprit s'embrouille. J'en ai déjà avalé ? Je crois que oui. Combien ? Jamais su compter. *Gee*, je suis encore réveillée et l'angoisse me ronge toujours, alors j'en rajoute une poignée. J'ai

des amis médecins pour les ordonnances. Mon armoire à pharmacie pleine de flacons et de boîtes. Arthur me trouve étendue sur la moquette, gémissant comme un chien malade, un écoulement jaunâtre à la commissure des lèvres. Ou peut-être que je semble respirer par intermittences. Il appelle l'hôpital. Ils apportent de l'oxygène et me ressuscitent. Il m'a sauvé la vie une fois de plus. Merci, mais non merci.

Il part dans une autre ville où ils répètent une de ses pièces. Il n'essaie pas d'en écrire une nouvelle, à croire que j'ai tué son inspiration. C'est Lena qui me trouve recroquevillée sur le tapis, dans un état second, et qui appelle l'hôpital. Ils me font un lavage d'estomac ou je ne sais quoi. À mon réveil, Norman Rosten à mon chevet.

– Comment te sens-tu, ma chère ?

– Vivante. Pas de chance. Toutes ces conneries. Oh merde.

Nous fêtons Noël chez les Strasberg. J'offre la nouvelle édition de l'*Encyclopaedia Britannica* à Arthur. Des livres et des disques à Lee, un dessin de Chagall à Susan, un collier de perles avec un fermoir en diamants à Paula. Elle l'a toujours admiré. C'est l'empereur du Japon qui me l'a donné quand j'étais à Tokyo avec Joe. À John, leur fils, je donne ma Thunderbird blanche. Il a dix-huit ans. Un gentil garçon. Je sais qu'il rêve de posséder une voiture.

Les gens envoient des scénarios tous les jours à ma compagnie de production. Je reçois tellement de courrier administratif, de lettres de mes fans, de coups de téléphone, que j'engage une secrétaire, May Reis, pour s'occuper de tout.

Billy Wilder et I. A. L. Diamond ont adapté une pièce de théâtre allemande en espérant que cela pourrait m'intéresser. Ils m'envoient un synopsis intitulé *Some Like It Hot*. Je serais une chanteuse, une de plus, Sugar Kane.[1] Elle appartient à un orchestre de femmes vers 1925. Deux hommes, un contrebassiste et un saxophoniste, s'habillent en femmes et se cachent dans l'orchestre pour échapper à des gangsters. Cela mène à des situations ambigües et drôles, mais je me demande si j'arriverais à jouer la chanteuse. Devenir amie avec des hommes déguisés en femmes ? J'appelle Lee Strasberg pour lui parler de mes doutes.

[1] *Sugar Cane* signifie "canne à sucre". Arthur Miller surnomme Marilyn "Sugar". C'est un diminutif affectueux, ocmme *Honey*.

– Je n'arrive pas à y croire. Je dois devenir copine avec ces deux nouvelles, mais en fait ce sont des hommes travestis. Cela n'a pas de sens. Après tout, je sais bien que ce sont des hommes, non ?

– Tu le sais, Marilyn, mais ton personnage l'ignore. Donc tu dois imaginer que ce sont vraiment des femmes. Je vais te dire ce que j'en pense. Dans la vie, tu as du mal à avoir des relations amicales avec des femmes. Elles sont toujours jalouses de toi. Quand tu entres dans une pièce, tous les hommes se précipitent vers toi, mais les femmes gardent leurs distances. Donc tu n'as jamais eu d'amie proche.

– Disons que je n'en ai pas eu beaucoup.

– Alors là, voilà soudain deux femmes et, hey, elles veulent devenir tes copines ! Elles t'apprécient. Pour la première fois de ta vie, tu as deux amies.

– Je crois que je comprends ce que tu veux dire.

Après cette conversation, j'accepte le scénario. En juillet 1958, je pars à Los Angeles pour le tournage. Je n'ai pas travaillé depuis presque deux ans. Ou plutôt, pas tourné. Travaillé à l'Actor's Studio deux fois par semaine.

Je pensais ne plus jamais jouer de chanteuse idiote. D'un autre côté, je commence à me demander si j'ai raison de vouloir devenir une actrice sérieuse. Jean Harlow n'a joué que des comédies, je crois. J'ai interprété *Anna Christie,* dans la pièce d'Eugene O'Neill, à l'Actor's Studio. Les membres ont applaudi, ce qui est contraire au règlement. Greta Garbo a joué Anna Christie au cinéma, mais je parie qu'on se souviendra avant tout de *Ninotchka*, son seul rôle comique. Cela ne peut pas faire de mal de tourner un film pendant qu'Arthur écrit ses *Misfits*, surtout si je considère que je vais toucher cent mille dollars plus dix pour cent du revenu brut, ce qui ne s'est jamais vu.

Cela m'étonne un peu de découvrir que Mr Wilder se prépare à tourner en noir et blanc.

– Tous mes derniers films étaient en couleurs. Vous-même, vous avez tourné *The Seven Year Itch* en couleurs.

– Nous avons fait des essais. Tony Curtis et Jack Lemmon ont la chevelure et les poils noirs. Même si nous les rasons de très près, le maquillage que nous étalons sur leur visage a sale apparence en couleurs. Les gangsters de Chicago et les danseuses de charleston sont plus photogéniques en noir et blanc, aussi.

Quelques jours après mon départ, Arthur envoie une première version des *Misfits* à John Huston. "Magnifique", dit Huston. Il accepte de le tourner. Il suggère Clark Gable pour jouer le héros principal. Clark Gable accepte aussi.

Je n'arrive pas à me consoler de la perte du bébé. Je me sens si vide, si fragile. L'angoisse qui m'enveloppe comme un linceul à chaque tournage est comme décuplée.

J'ai besoin de plus en plus de temps, chaque matin, pour transformer la pauvre épave flottant sur une mer chimique en Marilyn la brillante étoile. J'arrive sur le plateau avec quatre heures de retard. Je suis trop endormie ou trop nerveuse, ou peut-être trop nermie et endorveuse, pour me rappeler mes lignes. Je dois dire : "C'est moi, Sugar" en entrant dans la chambre de mes deux partenaires. Je dis : "C'est Sugar, moi" ou : "Sugar, c'est moi". Mr Wilder écrit les mots sur un tableau noir. Il tourne quarante-sept prises. Dans une autre scène, je cherche une bouteille de whisky. Je dois ouvrir un tiroir et demander : "Où est ce bourbon ?" Quelle question bizarre. Impossible de la retenir. Mr Wilder l'écrit sur un bout de papier qu'il place dans le tiroir. Il tourne soixante-sept prises.

Quand j'ai bien dormi et je me rappelle mes lignes et Mr Wilder est content de la première prise, alors il arrive que je ne sois pas satisfaite. Je n'ai pas joué aussi bien que possible. Je sais ce qui ne va pas. J'ai appris à me connaître, toutes ces semaines à l'Actor's Studio. Je ne suis pas allée chercher l'émotion juste dans mon moi profond. Une autre prise, *please*. Mr Wilder commence par dire non, je pleure, Whitey Snyder doit venir retoucher mon maquillage.

Jack Lemmon and Tony Curtis se plaignent parce qu'ils doivent passer des heures sur des talons hauts. Moi aussi, je passe des heures sur des talons hauts. Est-ce que je me plains ?

Tony Curtis me déteste. Il est jaloux parce que je suis la star.

– Qu'est-ce que ça fait d'embrasser Marilyn Monroe ? lui demande un journaliste.

– Marilyn ? C'est comme d'embrasser Hitler.

Je t'aime pas non plus, connard. J'avais suggéré Frank Sinatra pour le rôle, mais il n'était pas disponible.

Mr Wilder prend ma défense.

– J'ai une tante à Vienne qui est actrice. Elle s'appelle Mildred Lachenfarber. Elle arrive toujours à l'heure sur le plateau. Elle n'entortille jamais ses lignes. Eh bien vous pourriez la choisir pour jouer Sugar Kane, mais le film ne rapporterait que trois dollars et dix-sept cents.

J'aime bien Mr Wilder. Il est si drôle, avec son petit chapeau. Nous nous disputons, mais il me respecte. Dans ma première scène, dans le train, je suis une fille parmi les autres. Je lui dis ce que je pense.

– C'est l'héroïne. Vous devez trouver un truc pour que le public le comprenne.

– Nous allons panner sur elle, puis passer à un gros plan.

– Ça ne suffit pas. Il faut que sa personnalité ressorte tout de suite.

– Ne vous inquiétez pas, Marilyn.

– Qui s'inquiète ?

Mais quand je vois les rushes, je suis sûre que j'ai raison.

– Si vous ne trouvez pas un meilleur moyen de me présenter, vous pouvez commencer à chercher une autre blonde, parce que serai dans le Connecticut avec mon mari.

Il passe la soirée avec I. A. L. Diamond, le scénariste. Nous l'appelons Iz, pour Isadore. Il dit qu'il a ajouté A et L parce que ça faisait chic après I. Son vrai nom n'est pas non plus Diamond, mais un nom roumain extravagant. Si vous voulez du drôle, adressez vous à Iz. Il a écrit *Monkey Business*, où j'étais la soi-disant secrétaire de ce bon vieux Charlie Coburn.

Okay, nous tournons donc la nouvelle scène le lendemain. Je cours sur le quai de la gare, en retard comme d'habitude, aussi vite que mes talons, mon carton à chapeau et mon ukulele me le permettent. Le train a déjà commencé à souffler et à siffler. Soudain, un grand jet de vapeur vient me caresser l'arrière-train et je fais un saut de côté indigné. *Wow*, c'est quand même beaucoup mieux, non ?

Nous partons au sud de Los Angeles pour tourner les scènes d'extérieur à la plage. Je suis tellement heureuse de quitter le plateau fermé et de respirer l'air du large, je me promenais sur la plage de Santa Monica il y a quinze ans et j'admirais les costauds près de la jetée, que je dis mes lignes sans me tromper et réussis toutes mes scènes dès la première prise. Les producteurs s'arrachaient les cheveux, pleuraient comme des veaux conduits à l'abattoir, menaçaient de tout arrêter. Par ma faute, nous avions trois mois de retard et vingt millions de dépassement. Un film est sorti en fin de compte, comme toujours.

Je rentre à New York. Enceinte de nouveau. Fausse-couche le 16 décembre 1958. Je me sens coupable. Les pilules ont tué mon bébé, je ne peux pas le nier.

La première de *Some Like It Hot* à Broadway, le 29 mars 1959, remporte un énorme succès. Les critiques disent que c'est mon meilleur film. La blonde qui joue la blonde idiote n'est pas idiote, disent-ils. Le jeune crétin me compare à Hitler, mais sur l'écran je semble vraiment amoureuse de lui. Cela demande du talent, croyez-moi.

De plus, le film saute en tête du box office et ma compagnie gagne beaucoup d'argent.

Arthur a passé quelques jours à Los Angeles. Il est venu me voir sur le plateau. Nous nous sommes disputés. D'habitude, mon angoisse se dissipe à la fin du tournage, mais la perte de mon bébé m'empêche de me remettre d'aplomb. J'espérais qu'Arthur me pardonnerait et me consolerait. Ni l'un ni l'autre. *Gosh*, je n'arrive pas à trouver en moi l'énergie nécessaire pour réduire mon besoin de pilules et d'alcool. Arthur prétend qu'il n'est plus rien d'autre que mon fournisseur de pilules. Nous nous parlons de moins en moins. J'ai trouvé un nouvel ami : son père, Isadore. Ce n'est pas un farceur comme Iz Diamond, mais un vieil homme charmant qui semble ignorer que je suis riche et célèbre et m'aime comme je suis. Arthur voudrait que je devienne une bourgeoise new-yorkaise raffinée, comme Lauren Bacall peut-être. Il espère que je vais cesser d'être miss Golden Dreams. Si j'étais capable de me transformer en quelqu'un d'autre, je suis sûre qu'il serait déçu. Il est tombé amoureux de miss Golden Dreams, après tout, pas de je ne sais quelle Marilyn future.

Il a terminé le scénario de *The Misfits*, plus ou moins. Je suis prête à travailler, mais Clark Gable est pris par un autre engagement.

Fox m'envoie un projet, *Let's Make Love*.[1] Ce serait le deuxième film de mon contrat de quatre, après *Bus Stop*. Ma compagnie a produit *Le Prince et la Danseuse* avec Warner et *Some Like It Hot* avec United Artists, puis compte produire *The Misfits* avec qui voudra. Dans *Let's Make Love*, une actrice de théâtre se prépare à jouer dans une comédie musicale satirique qui se moque d'un homme d'affaires très riche. Étant curieux de nature, l'homme d'affaires se déguise pour assister aux répétitions. Il entre dans la salle le jour même où le metteur en scène effectue le casting du principal rôle masculin. Comme tout peut arriver à Hollywood, le milliardaire finit par jouer son propre rôle dans la comédie musicale et je tombe amoureuse de lui, le prenant pour un acteur comme un autre.

---

[1] *Le milliardaire*. Si on traduit le titre original de manière littérale, *Faisons l'amour*, il peut paraître audacieux. L'expression "*to make love*" a acquis ce sens récemment. En anglais classique, elle signifie "faire la cour".

L'intrigue est ingénieuse, mais le scénario est aussi fade que des flocons d'avoine à l'eau. Je suggère à Fox de le donner à Billy Wilder. Je lui fais confiance pour resserrer l'intrigue et épicer les dialogues. Sur le plateau de *Some Like It Hot*, il a juré qu'il ne travaillerait plus jamais avec moi. Le soir de la première à Broadway, il m'a dit qu'il était prêt à enterrer la hache de guerre. Oui, mais il tourne un nouveau film avec Jack Lemmon et Shirley MacLaine, *The Apartment*,[1] donc il ne peut pas. La Fox suggère George Cukor, qui a tourné des films avec Greta Garbo, Jean Harlow, Joan Crawford, Ingrid Bergman et d'autres stars.

Le scénario n'est pas au point, c'est sûr, mais les scénaristes sont en grève ou je ne sais quoi. Arthur accepte de donner un coup de main. Cela ressemble à un cas désespéré, Arthur n'a jamais écrit de comédie ni quoi que ce soit de dôle, pourtant le nouveau scénario est supérieur à l'ancien de manière évidente.

Nous avons un réalisateur, mais pas de premier rôle masculin. La Fox a choisi Gregory Peck, mais il se vexe parce mon personnage amélioré par Arthur lui fait de l'ombre. Le studio propose le rôle à Yul Brynner, Cary Grant, Rock Huston et Charlton Heston. Il ne veulent pas chanter et danser, ou bien ils ont d'autres tournages prévus, ou ils ont peur de moi.

– Tu te souviens de ce Français ? me demande Arthur.

– Quel Français ?

– Yves Montand. Nous avons dîné avec sa femme et lui l'an dernier après avoir assisté à son récital de chant.

– Ah oui, le chanteur. Il peut chanter, mais est-ce qu'il sait jouer ?

– Je t'ai dit qu'il a joué *The Crucible* à Paris avec sa femme. J'y suis allé pendant que tu travaillais à Londres. Il m'a envoyé des invitations pour son récital de chant à Broadway parce que je l'avais rencontré à Paris. Il a tenu le premier rôle dans plusieurs films français.

– Il parle avec un accent à couper au couteau, si je me souviens bien.

– Le milliardaire peut être français. Il y a des hommes d'affaires très riches en France.

George Cukor trouve l'idée excellente.

– Au moins, nous aurons quelqu'un qui sait vraiment chanter et danser.

---

[1] *La garçonnière*.

Yves Montand se réjouit de tourner un film à Hollywood avec la star la plus célèbre. Je dis à la presse que c'est l'homme le plus séduisant que j'aie jamais rencontré après Marlon Brando. Et après mon mari, bien sûr.

Nous traversons le pays une fois de plus en janvier 1960. Arthur m'accompagne en tant que manager, façon de parler. Il compte mes pilules pour éviter les lavages d'estomac. Il garde quand même un sac avec des affaires de toilette et quelques vêtements de rechange près de la porte d'entrée. Il l'attrape au passage quand il doit me conduire à l'hôpital au milieu de la nuit. Fini l'amour. Une sorte de relation d'affaires.

Quand j'ai besoin de soulager mon cœur meurtri, je parle à Whitey Snyder. J'ai aussi trouvé un nouveau confident : Ralph Roberts, mon masseur. Il est si grand et si fort que les gens l'appellent "Big Ralph." Je l'ai rencontré chez les Strasberg, car il était acteur de théâtre et membre de l'Actor's Studio. Il masse si bien que Paula le recommandait à tout le monde. En fin de compte, il n'avait plus le temps de se présener aux castings dans les théâtres, ni de répéter de nouveaux rôles. Je lui ai donné un conseil.

– Si tu es grillé à New York, pars à Hollywood. Un bon acteur trouve toujours du boulot là-bas.

Il a suivi mon conseil, mais sa réputation l'a précédé, si bien qu'il est vite devenu le masseur préféré des stars. En tout cas c'est le mien. Il vient tous les matins dans ma chambre au *Beverly Hills Hotel* et m'aide à retrouver forme humaine après la décomposition de la nuit. C'est assez bizarre, ma confiance en lui est totale. Je lui révèle des choses que je n'ai jamais dites à personne.

J'occupe le bungalow n°21 du *Beverly Hills Hotel* avec Arthur. Yves Montand et Simone Signoret, sa femme, résident au n°20.

– Hey, Simone, vous voulez faire du shopping ? Attendez, je vais mettre ma perruque et mes lunettes de soleil.

Je l'emmène sur Rodeo Drive. Elle ne regarde pas les beaux vêtements. Elle veut acheter des blue jeans, qu'elle trouve très exotiques. Personne ne pourrait deviner qu'elle est française, ni en la regardant ni en l'entendant.

– Vous parlez si bien anglais. Mieux que moi, en tout cas. Vous me rappelez Laurence Olivier. Je veux dire, pas votre tête, mais votre façon de parler.

– J'ai enseigné l'anglais au lycée, vous savez, avant de gagner assez d'argent comme actrice pour arrêter.

Yves Montand, au contraire, baragouine un anglais approximatif. Cela ne semble pas le gêner. Quand il ne connaît pas un mot, il le remplace par un mot français sans même ralentir. Il est drôle. Arthur lui donne des leçons d'anglais pour qu'il puisse jouer son rôle dans le film.

– Il a quitté l'école à onze ans pour commencer à travailler, me dit Simone. Il est né en Italie. Ses parents sont venus en France, à Marseille, pour échapper au fascisme. Il a travaillé comme barman, coiffeur, ouvrier d'usine. En même temps, il mettait au point un numéro de chant et de danse. À dix-huit ans, il a commencé à se produire dans les music-halls de Marseille, avant d'aller à Paris.

Arthur dit que nous avons beaucoup de points communs, Yves et moi. Nous sommes tous les deux des artistes façonnés par une enfance rude dans un milieu populaire, débordant de vitalité et de sensualité. Hey, cette description s'applique à la moitié des acteurs de Hollywood. Quand je regarde Yves Montand, je ne vois pas mon double masculin. Je vois un autre Joe DiMaggio : un grand Italien avec un visage cabossé et une bouche trop large.

Nous commençons à tourner en février 1960. Même après le bricolage d'Arthur, le scénario reste boiteux. Je regrette d'avoir signé le contrat. Yves Montand sait qu'il joue le faire-valoir d'une star dans un film de deuxième ordre, mais il ne proteste pas. L'équipe préférerait tourner un autre *Some Like it Hot*. L'humeur sur le plateau est morose.

Puisque nous n'avons plus rien à nous dire, Arthur et moi, nous passons le plus de temps possible avec Yves et Simone. Nous dînons avec eux presque tous les soirs.

Arthur part dans le Nevada, où le producteur et le directeur artistique des *Misfits* cherchent des paysages. Ensuite, il s'envole pour New York, où ses enfants ont besoin de lui, dit-il, puis pour l'Europe, où un théâtre quelconque répète une de ses pièces. Il ne me supporte plus, c'est évident. Il m'abandonne, comme tous les autres.

Nous nous disputions, c'était parfois moche, mais il m'aidait à surmonter mon désespoir. Sans lui, ma mise en route matinale tourne au cauchemar. Physiquement, je peux compter sur Big Ralph et les autres. C'est mentalement que je reste dans le cirage. J'ai besoin de quelqu'un qui me tienne la main, qui me donne le courage de devenir Marilyn et d'affronter la caméra.

Je reste au lit et j'évite de regarder l'heure. Au milieu de l'après-midi, Yves ordonne à Simone d'aller me chercher et de m'amener morte ou vive. Elle frappe à ma porte. J'entends vaguement du bruit. Je flotte dans un brouillard épais, alors comment pourrais-

je bouger ? Quelques heures plus tard, Yves revient du Studio. Un Latin au tempérament volcanique. Ça bouillonne, ça explose. Donne des coups de pied dans la porte et hurle.

– Tournage est annulé aujourd'hui à cause une personne absente. Prochaine fois, dites-moi d'avance. Je ne suis pas votre ennemi, je suis votre partenaire, mais les petites filles capricieuses ne m'ont jamais amusé.

Je suis trop vexée, et pâteuse, pour répondre. Je verse des litres de larmes amères sur mon oreiller, mais ça ne m'aide pas beaucoup. Vers dix heures du soir, je rassemble mes esprits et je téléphone à Arthur en Europe.

– *Please*, appelle-les et arrange les choses, dis-leur que je suis désolée, *oh please oh please*.

Un peu avant minuit, Yves et Simone frappent de nouveau à ma porte. Entrez, entrez ! Je tombe dans les bras de Simone, sanglotant comme une gosse.

– Oh, je suis mauvaise, je suis mauvaise. J'ai tellement honte. Je ne le referai plus. Je promets. Oh *please*, croyez-moi…

– Bien, dit Yves. Soyez à l'heure demain matin, au moins.

Ils ne me grondent pas. Je les aime tous les deux. Mais Simone doit repartir en France.

– Je joue un sketch dans un film sur les histoires d'amour célèbres. Je suis une femme du XIXème siècle qui jette une fiole d'acide au visage de son amant infidèle.

Elle ne paraît pas très heureuse de laisser Yves seul avec moi. Ne me jetez pas une fiole d'acide au visage, *please*. Je vis une histoire d'amour avec son mari à l'écran, c'est juste du cinéma. Il arrive que nous tournions vingt prises d'un baiser, évidemment. Quand il me serre dans ses bras et appuie ses lèvres sur les miennes, ce n'est pas pour de vrai, mais agréable quand même. Je connais assez les hommes pour pouvoir affirmer qu'il trouve cela très agréable aussi.

Un soir après le tournage, Simone est partie depuis dix jours environ, je dois dîner avec Yves, je suis si fatiguée que je m'endors sur mon lit. Il frappe à la porte. Comme je ne réponds pas, il entre. Je me réveille, un peu vacillante et rouge.

– Quelque chose ne va pas ? demande-t-il.

– Je crois que j'ai de la fièvre. J'ai peut-être attrapé froid sur le plateau.

– Voyons ça.

Il s'assoit sur mon lit. Il soulève mon bras pour prendre mon pouls, il pose sa main sur mon front, nous sommes très proches l'un de l'autre. Tous ces faux baisers de cinéma nous

laissaient sur notre faim, de sorte que nous essayons de vrais baisers et puis, de fil en aiguille, bon.

Dans *Let's Make Love*, je chante *My Heart Belongs to Daddy*. Une scène de six minutes, avec huit danseurs, que nous tournons des dizaines de fois après l'avoir répétée pendant deux semaines. Je porte un pullover moulant, tricoté à la main. Il est tellement trempé après chaque prise que la tricoteuse passe son temps à jouer des aiguilles pour en fabriquer de nouveaux.

Quand je me sens vraiment mal, j'appelle le Dr Kris. Nous avons plusieurs longues conversations au téléphone. Comme j'aime mieux parler à une personne en chair et en os qu'à un combiné téléphonique, elle me recommande un de ses collègues, le Dr Greenson. Plus jeune qu'elle, dix ans peut-être. Vigoureux, un regard noir profond et lourd. Il a étudié la psychanalyse à Vienne, mais il est né à Brooklyn et parle sans accent – je veux dire, à part l'accent de Brooklyn. Il paraît intelligent et sûr de lui. Par souci de discrétion, il me reçoit dans sa maison de Santa Monica plutôt que dans son bureau. Il me présente sa femme et ses enfants. Face à lui, je me sens en sécurité, je ne sais pas pourquoi. Nous parlons de cette chanson, *My Heart Belongs to Daddy*. J'ai toujours voulu trouver un père. J'espérais qu'Arthur jouerait le rôle. Plus vieux et plus cultivé que moi. En fin de compte, un employé de plus, comme mon maquilleur et mon chauffeur. Obéissant. Oui, patronne. À vos ordres, patronne. Prépare mes pilules, débouche mon champagne, révise le scénario quand je le lui demande. Yves vraiment différent. Refuse que je me conduise en enfant gâtée. C'est moi qui dois obéir.

– Tu seras à l'heure demain.

Pas plus vieux que moi, pourtant juste le père dont j'avais besoin.

Yves complote avec le Dr Greenson pour réduire ma consommation de pilules.

– Vous mélangez les barbituriques et toutes sortes de narcotiques de façon dangereuse, dit Greenson. Comment les obtenez-vous ?

– Je vais voir des médecins.

– Plusieurs médecins ?

– Euh… Je sais que je ne devrais pas.

– Vous leur demandez des médicaments très puissants. Ils n'osent pas refuser parce que vous êtes une star célèbre dans le monde entier. Vous feriez mieux d'arrêter.

– Je promets d'arrêter, docteur.

– Ils savent ce que vous faites. Ils ne se conduisent pas mieux que des criminels de droit commun.

Il se demande si mon insomnie n'est pas due à une cause physique.

– La sous-alimentation, si ça se trouve.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous ne mangez pas assez. Vous devriez essayer un sandwich et un verre de lait chaud le soir. Cela vous aidera à dormir.

– Si je mange trop, je vais devenir grosse et laide. Vous savez, je mange beaucoup de carottes crues, douze par jour au moins. Avec du champagne, c'est délicieux.

– Vous devriez manger de la viande et du poisson. Votre peau est trop pâle. Vous devriez vérifier votre compte de globules rouges.

Pour faire plaisir à Yves et au Dr Greenson, j'arrête les pilules presque totalement. C'est-à-dire que je ne prends pus qu'une seule sorte de somnifère. J'arrive sur le plateau à l'heure, à peu près, souvent. Je retiens mes lignes du premier coup. Au lieu de regarder vers Paula pour recueillir son approbation, je me réjouis quand Yves paraît satisfait.

Greenson analyse.

– Vous savez pourquoi Yves Montand voit en vous une enfant gâtée ? Parce que vous vous présentez au monde comme une fillette. La malheureuse orpheline. Plus vous jouez la victime, plus vous irritez les gens autour de vous. Ils se mettent en colère, alors vous pouvez dire, Oh je suis une pauvre orpheline que personne n'aime.

Nous ne cherchons pas à nous cacher. Comment le pourrions-nous ? Dès que la rumeur "Yves-et-Marilyn" commence à voleter dans la brise de Los Angeles, journalistes et photographes se cachent dans les buissons du *Beverly Hills Hotel* pour nous espionner. Nous sortons ensemble dans les soirées de Hollywood. Je suis libre, puisque je ne vis plus avec Arthur. Les journalistes répandent beaucoup d'encre à propos de cette affaire. Ils tentent de la gonfler pour qu'un beau scandale éclate, parce que je suis encore mariée. Fox espère que la publicité va amener le public dans les salles, et que personne ne remarquera la médiocrité du film.

La presse française interroge Simone, évidemment.

– Si Marilyn est amoureuse de mon mari, cela prouve qu'elle a bon goût. Moi aussi, je suis amoureuse de lui.

Notre idylle ne dure pas longtemps. Au bout de deux mois, fin du tournage et de mon bonheur. Yves retrouve la France et sa Simone. Lui aussi, il parle aux journalistes français.

– C'est une enfant adorable, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle, mais ce n'est qu'une enfant. Rien ne brisera mon mariage.

Comment pourrait-il dire autre chose ? Il veut atténuer la peine de Simone. Moi, je sais que c'était plus qu'une amourette passagère. Quand un homme m'aime, je le sens. D'ailleurs, il a révélé ses sentiments à un journaliste que je connais.

– Si je n'étais pas marié et si elle n'était pas mariée, je l'épouserais volontiers.

Eh, tu aurais pu me le dire à moi.

La célèbre galanterie française. Il sait que s'il me l'avait dit, son départ m'aurait rendue encore plus triste. Mais il finit quand même par le dire et moi je le lis. La galanterie tourne à la goujaterie, je trouve.

En juillet 1960, je passe quelques jours à New York. Ils m'attendent à Reno, dans le Nevada, pour le tournage de *The Misfits*. Susan Strasberg me conduit à l'aéroport.

– Je ne vous ai jamais vue aussi fatiguée, Marilyn.

– Ils ne m'ont laissé qu'une semaine entre la fin du dernier tournage et le début du prochain. J'ai le bourdon parce que le destin me joue des tours, comme de me laisser goûter au bonheur puis de m'en priver aussitôt. J'ai rencontré un homme qui me convenait, mais il est parti.

– Vous n'allez pas au Nevada ?

– Je prends un vol pour Los Angeles. Je dois assister à une soirée demain. Tu sais, la convention démocrate se tient là-bas. La soirée a lieu dans la maison de Peter Crawford à Santa Monica, sur la plage. Je le connaissais quand il était acteur. *Gee*, cette maison est fantastique. Elle appartenait à Louis B. Mayer, tu vois qui c'est, le fondateur de MGM. On pourrait mettre un croiseur dans la piscine. Pete fête son beau-frère, Jack Kennedy.

– Le sénateur ? Le candidat à la présidence ?

– J'espère qu'il sera élu. Cela nous changerait un peu d'avoir un président jeune et sexy.

Après deux jours à Los Angeles, je m'envole à Reno. Quand l'avion atterrit, je vois tout un comité d'accueil sur la piste. Une grosse dame tient un énorme bouquet de fleurs dans ses bras. Plusieurs bonshommes ressemblent à des dignitaires municipaux ou je ne sais quoi. L'un d'eux monte à bord.

– C'est pour moi, cette foule ?

– Bien sûr, miss Monroe. La femme du gouverneur est venue en personne. C'est elle qui tient le bouquet.

– Personne ne m'a rien dit. Si c'est ça, je dois m'habiller et me maquiller.

Ils attendaient Marilyn Monroe, mais je porte des blue jeans et des chaussures de tennis et ma propre peau. Je me change, robe moulante et talons hauts, dans les toilettes de l'avion. Je coiffe mes cheveux. Je peins mes yeux, mes lèvres, mes joues. Je vois une créature à mi-chemin entre Norma Jean et Marilyn dans la glace, mais que voulez-vous. Cela ne m'a pris qu'une demi-heure.

La grosse dame et les autres sont sans doute perplexes. La porte de l'avion s'est ouverte, les passagers sont sortis, et ensuite ils ont dû m'attendre une demi-heure sous un soleil d'enfer. Vous voulez Marilyn ? Il faut la mériter.

Dans *The Misfits*, je joue une femme, Roslyn, qui ne sait pas où elle en est. Moi, j'ai divorcé de Jim Dougherty à Las Vegas, la ville du Nevada la plus proche de Los Angeles. J'ai rencontré Roy Rogers et il m'a même laissé monter son cheval Trigger. Roslyn me ressemble un peu, mais elle habite sans doute à San Francisco. En tout cas, elle séjourne à Reno, la ville du Nevada la plus proche, pour y divorcer. Elle ne rencontre pas un cowboy de cinéma comme Roy Rogers, mais un vrai cowboy, c'est-à-dire un vieux bonhomme, le dernier cowboy. Il capture des mustangs, des chevaux retournés à l'état sauvage, avec deux compagnons. Les trois gars ne savent plus où ils en sont, eux non plus. Au XXème siècle, les chevaux et les cowboys ne servent plus à rien. On abat les mustangs capturés pour en faire de la pâtée pour chiens. Arthur a rencontré ce genre de cowboys quand il a divorcé lui-même à Reno.

Pour la première fois, je joue un rôle taillé à ma mesure par quelqu'un qui me connaît sous toutes les coutures, mon propre mari. Roslyn a les idées embrouillées, comme moi. Elle est fragile et angoissée. Elle arrive en retard, elle marmonne et bégaie, elle dit des trucs qui n'ont aucun sens. Les gens verront enfin la vraie Marilyn Monroe.

Fragile et angoissée, rien de plus facile à jouer. *Gee*, le fantôme d'Yves Montand tourne en rond dans ma tête. Depuis qu'il est parti, personne ne me dit : "Arrêtez de prendre ces pilules", ni : "Arrivez à l'heure demain". Je retourne à mes mauvaises habitudes.

Plus j'y pense, plus je me dis que je suis tombée dans un piège. Déjà, le scénario souffre de la faiblesse de l'intrigue et d'un manque total d'humour. Les trois cowboys attrapent des chevaux et se saoulent et échangent des phrases creuses, comme quoi la vie n'a pas de

sens, tout ça. Ils n'ont pas besoin de Roslyn. Mon rôle est inutile. Un malheureux ajout. Le personnage n'existait même pas dans l'histoire originelle. Ce qu'il y a de pire, c'est que le texte a été écrit par un homme qui me connaît trop bien. Il a inséré dans le rôle toutes les saletés intimes que nous nous jetons au visage quand nous nous disputons. Il y a trois ans, quand il a écrit la première version du scénario, il était amoureux de moi. La Roslyn qu'il a imaginée alors était une femme de cœur – généreuse, idéaliste, rayonnante. Elle aimait les animaux et voulait empêcher les cowboys d'envoyer les mustangs à l'abattoir. Dans le scénario définitif, elle est devenue une femme aigrie et amère, à moitié folle. De plus, il ré-écrit des scènes entières le soir après le tournage, et me donne mon texte à minuit. Il sait que j'aime répéter mes scènes chaque soir avec Paula. Quand je reçois des dialogues à la dernière minute, je suis prise de panique. J'étudie la scène toute la nuit au lieu de dormir. Hey, tu veux vraiment que j'arrive en retard sur le plateau. Le film repose sur les épaules de Clark Gable. Arthur à poussé mon personnage vers l'extérieur de l'histoire. Je joue un rôle secondaire sans profondeur, comme il y a longtemps dans *Asphalt Jungle*.

Vous n'avez qu'à continuer sans moi. Pourquoi devrais-je me lever ? À l'heure ? L'heure de qui ? Laissez-moi tranquille. J'ai mal au ventre, c'est affreux. Je ne peux plus manger. Je manque plusieurs jours de tournage. Clark Gable est un brave homme. Un véritable ami. Je l'ai toujours admiré de loin. Il comprend que je souffre quand Arthur tire peu à peu Roslyn vers la caricature. Comme s'il voulait montrer au monde entier mes plus vilains côtés.

Clark Gable est aussi fatigué que moi. Non seulement son texte change aussi tous les jours, mais il doit galoper et caracoler dans la canicule du Nevada. La température dépasse quarante degrés à l'ombre, et nous tournons presque tout le temps au soleil. Je dors si peu que je tiens à peine debout devant la caméra. Chaque matin, Whitey Snider me maquille dans mon lit. Me retourne comme une crêpe. Big Ralph me soutient pour aller jusqu'à la voiture, puis de la voiture au plateau. Le cameraman dit qu'il ne peut plus me filmer, mon regard perdu dans le vide.

Ils interrompent le tournage. Prétendent que c'est ma faute. Clark Gable prend ma défense. Arthur devrait cesser de changer les dialogues chaque soir, dit-il. Le principal responsable, en vérité, c'est John Huston. Je ne peux pas me passer des barbituriques, sans doute, mais il est esclave d'une drogue terrible, le jeu. Il boit aussi beaucoup, en bon Irlandais. Nous n'aurions pas dû choisir ce type-là pour tourner un film à Reno. Il passe toutes ses nuits dans les casinos. Perd des milliers de dollars aux dés. Gee, je me souviens

que j'ai obtenu mon rôle dans *Asphalt Jungle* parce qu'il avait déjà des dettes de jeu. Le film, c'est le dernier de ses soucis. Il s'endort dans son fauteuil de réalisateur. Quand il se réveille, il ne sait pas quelle scène il est en train de tourner. Les casinos menacent de saisir nos caméras et le reste du matériel s'il ne rembourse pas les cinquante mille dollars qu'il leur doit.

Il a besoin de dix jours pour soutirer un supplément de budget à United Artists, qui produit le film. Il trouve un bon prétexte, que je ne peux plus jouer et que je dois me reposer. Je suis un bouc émissaire commode. Chacun sait que j'avale trop de pilules. John Huston demande au Dr Greenson de me sevrer.

À l'époque, je n'avais pas encore compris que le Dr Greenson utilisait les barbituriques pour me contrôler.

– Vous pouvez prendre des médicaments, Marilyn, à condition de respecter l'ordonnance. Regardez, j'écris les quantités de façon bien claire. Vous me promettez de vous en tenir aux doses prescrites ?

– Je vous le promets, docteur.

Il m'envoie quand même dans une clinique. Un peu de repos ne peut pas me faire de mal, mais le Dr Geenson n'a pas l'intention de me sevrer.

Joe DiMaggio vient me voir dans la clinique.

– La vie est étrange, tu ne trouves pas, Joe ? Tu te souviens de cette scène idiote, quand tu as cassé la porte d'une vieille dame avec Frank Sinatra ? Moi, je me cachais au fond de mon lit avec comment s'appelait-il, *gee,* j'ai oublié le nom du bonhomme.

Frank Sinatra vient aussi me voir, et ensuite Marlon Brando. Tous les jeunes premiers sont amoureux de moi !

Quand je retourne à Reno, l'équipe et la troupe donnent une fête de bienvenue, histoire de me remercier pour les dix jours de vacances que je leur ai offerts. Ils sont détendus et joyeux. Moi aussi, je me sens mieux. J'ai minci. Tout le monde me fait des compliments. Le tournage reprend sans aucune anicroche et s'achève vers la mi-octobre. Le film est boiteux, mais très émouvant, parce que les principaux acteurs jouent des personnages proches de ce qu'ils sont dans la prétendue vraie vie. Les critiques le trouvent ennuyeux et le public aussi.

Je rentre à New York le 11 Novembre. Le 16, Paula Strasberg m'appelle pour m'annoncer une horrible nouvelle.

– Clark Gable est mort. Crise cardiaque.

– *Gosh*, je l'ai tué.

– Bien sûr que non. Tu sais que son cœur était fragile. Il avait déjà eu deux infarctus. Écoute, l'homme fumait trois paquets de cigarettes par jour depuis trente ans.

– Il se montrait toujours gentil avec moi sur le plateau, mais il devait bouillir en dedans quand j'arrivais en retard.

– Je crois que John Huston l'irritait beaucoup plus à jouer au casino et à se saouler.

– Je le considérais comme mon père. Je veux dire, quand j'étais gosse, j'aimais me raconter que Clark Gable était mon véritable père. Peut-être que je me conduisais mal avec lui sur le plateau pour le faire souffrir, parce que mon père m'a abandonnée. Maintenant, j'ai l'impression d'être vraiment devenue orpheline.

– Oublie ces conneries freudiennes, Marilyn. Ce Dr. Greensonofabitch[1] exerce une vilaine influence sur toi, crois-moi.

– Il avait cinquante-neuf ans, je pense. Sa femme est enceinte. Il était si heureux. Son premier enfant, vous savez.

J'ai dit aux journalistes que tout était fini entre Arthur et moi. Il habite dans la maison de campagne, moi dans l'appartement de New York. La pièce dans laquelle il travaillait est vide. Ma vie intérieure est aussi vide que cette pièce. Elle ne contient pas la moindre particule d'espoir, c'est sûr. Vais-je passer la nuit de Noël seule, pour la première fois de ma vie ? *Gee*, je ne peux pas supporter cette idée. Je me penche à la fenêtre. Ce serait si facile. Céder à cette partie de mon inconscient qui désire le faire. Ne plus souffrir.

Soudain, deux bras vigoureux m'entourent la taille. Lena, ma femme de chambre.

– Non, non, Lena, laissez-moi mourir ! Je veux mourir. Je ne mérite pas de vivre. Qu'ai-je fait de ma vie ? C'est Noël. Seule… Noël… Personne !

Le jour de Noël, le concierge appelle pour annoncer un visiteur.

– Mr DiMaggio demande s'il peut monter vous voir, miss Monroe.

– Ah, bien sûr, mais oui.

J'ouvre la porte dès qu'il sonne.

– Oh, Joe, je suis tellement contente que tu sois venu. C'est quoi, un sapin de Noël ?

– Ça ressemble un peu, mais c'est une plante brésilienne, me demande pas le nom. Elle ne mourra pas comme un sapin.

---

[1] Vertfilsdepute.

– Tu es vraiment adorable.

Je passe parfois la nuit avec lui. Je partage aussi la chambre de Frank Sinatra au Waldorf Astoria pendant quelques jours. Souvent, quand je me sens trop seule, je dors dans l'appartement de Lee et Paula Strasberg.

Je me demande si je vais vivre longtemps. Je m'habitue à me réveiller à l'hôpital après avoir avalé trop de pilules. Qui m'a amené ici ? Je ne me souviens de rien. Ils me donnent de l'oxygène et pompent mon estomac une fois de plus. J'écris mon testament. Je ne suis pas si riche, à vrai dire. Si je n'avais pas reçu une part des bénéfices de *Some Like It Hot,* le seul succès au box office que ma compagnie ait produit, je serais pauvre. Je lègue dix mille dollars à Berniece Miracle, la fille de Gladys et de son premier mari. Elle m'a écrit il y a quelques années de Floride et je l'ai vue deux fois. Dix mille aussi à May Reis, ma secrétaire, qui vient de démissionner pour se marier. Cinq mille aux Rosten pour l'éducation de Patricia, leur fille. Je demande à mon avocat de rédiger une clause garantissant que ma mère recevra jusqu'à sa propre mort la pension que je lui verse actuellement. Je laisse l'essentiel de mon patrimoine à Lee Strasberg.

Rupert Allan, mon attaché de presse à Hollywood, un ami fidèle, part à Monte Carlo avec une autre de ses clientes, Grace Kelly. Après avoir vu *The Prince and the Showgirl*, elle a décidé de devenir princesse. Lois Weber, mon attachée de presse à New York, est trop occupée pour me représenter sur les deux côtes et voyager avec moi. Rupert me recommande une collègue, Patricia Newcomb.

Elle s'attelle à une première tâche : mon divorce.

– Nous le ferons à Ciudad Juarez. Cela veut dire que nous prenons l'avion pour El Paso, au Texas, et nous traversons la frontière en voiture.

– Au Mexique ?

– Votre avocat nous accompagne. Il connaît un juge là-bas. Il plaide l'incompatibilité de caractères. Nous ferons ça le 20 janvier. C'est le jour de l'inauguration de Kennedy, donc j'espère que la presse sera à Washington et vous laissera tranquille.

Une petite escouade de journalises et de photographes nous suit quand même à Ciudad Juarez, mais Pat les maintient à distance. Alors que je me sens aussi molle qu'une limace, elle déborde d'énergie. Ils me font pitié, n'empêche, tous ces reporters. Ils travaillent, ils ont besoin de gagner leur vie. Je leur dis quelques mots avant de repartir à New York.

– Ce n'est pas un moment facile pour moi, vous comprenez, donc je ne peux pas vous parler beaucoup. J'ai très faim, en plus, mais je n'ai même pas eu le temps de m'acheter des tacos et des enchiladas !

New York. Mon appartement de la cinquante-septième rue. Membre de l'Actor's Studio. Trois fois divorcée. Les pilules mes seules amies. Promis au Dr Greenson de ne pas. Dr Greenson me dit ce que je dois faire. Marilyn ci, Marilyn pas ça. Voir ma shrink de New York tous les jours Dr Kris. Je préfère Dr Greensonofabitch. Elle ne m'écoute pas. Dit que je suis toxiquée. Son accent allemand ridicule, comme les nazis dans les films de guerre. "Herr Freut conzitèrait moi za fille atoptife." Suggère que je séjourne à l'hôpital. "Pour fous repozer et reprentre tes forzes."

Yeah, à Los Angeles, passé une semaine dans une clinique. M'a fait du bien. Joe venu me voir. Aussi Marlon et Frank. Les fans m'ont envoyé des fleurs, ma chambre comme une serre. Même perdu du poids. Oui, oui. La fête sur le plateau. M'ont trouvée en beauté.

J'entre à l'hôpital. Grands bâtiments blancs près de chez moi, sur East River. Hôpital de Cornell University à New York. J'inscris Faye Miller, éviter la publicité. Ils m'emmènent vers un bâtiment plus petit dans la cour. Clinique psychiatrique Payne Whitney. Hey quoi ? Ne ressemble pas à la clinique de Los Angeles. Portes d'acier, grillages, grosses serrures qui claquent. Où suis-je ?

– Nous suivons les instructions de votre médecin, disent-ils.

– *Please oh please*, laissez-moi mon manteau de fourrure.

Me déshabiller ? Pourquoi ? Mes chaussures, rendez-moi, j'ai besoin. Déteste chemise blouse de merde et chaussons. Pourquoi ? *Gosh*, cette chambre, cellule amidonnée, je veux dire capitonnée. Non, non, pas fermer à clé, non ! Ne supporte pas les portes fermées à clé, jamais supporté. Barreaux à la fenêtre. Judas vitré dans la porte pour me regarder. Ni télévision, ni radio, ni téléphone, ni fleurs, ni rien. Emprisonnée. N'ai commis aucun crime, pourtant.

Oh je sais, je sais. Enfermée dans un asile de fous comme Gladys. Chez les dingues. Je suis pas cinglée ! Laissez-moi sortir ! Je suis pas une orpheline ! Ma mère est pas morte ! Je veux sortir ! Ouvrez la porte ! *Please please please* ouvrez la porte. Allez-vous ouvrir cette putain de porte ou quoi ? Je serai sage, ferai pas de bêtises. Je parlerai à Greenson. J'arrête les pilules. Vous m'entendez ? Répondez, merde ! Ils sont fous de m'enfermer. Dr Kris s'est foutue de ma gueule. Je les déteste. Je vais vous montrer. *Help ! Help !* Ils ont

kidnappé Marilyn Monroe ! J'ai joué une folle, je me souviens, *Don't Bother to Knock*. La salle de bains est fermée à clé. Hey, je veux aller aux toilettes !

Je jette une chaise sur la vitre du judas pour la casser. Deux énormes infirmiers ouvrent la porte.

– Vous en avez mis, du temps. Laissez-moi sortir ! Je suis pas folle. Je vous ai pas demandé de m'enfermer, merde ! Hey vous, me touchez pas. Laissez-moi tranquille ! C'est quoi, cette seringue ? Êtes-vous médecin ? Je veux pas de piqûre, non.

Alors vous croyez peut-être que vous pouvez m'endormir avec une goutte de pipi de chat. Vous plaisantez ! À moins que vous m'injectiez un litre de barbituriques… Ils attachent mes poignets aux barreaux du lit avec des lanières de cuir. Je peux pas y croire. C'est comme ça que vous traitez la star numéro un dans le monde ? Je suis Marilyn Monroe, sales cons !

Le lendemain, deux médecins.

– Bonjour, miss Monroe. Comment allons-nous aujourd'hui ?

– Quelle question idiote ! Je suis folle ! Folle de rage d'être à la merci de crétins comme vous.

– Vous êtes célèbre. Beaucoup de gens rêvent d'être à votre place. Vous devriez être heureuse.

– Rêvent d'être à ma place ? Enfermés et sanglés à leur lit ? Il faudrait que je sois cinglée pour être heureuse ici, et je ne suis pas cinglée.

– Vous ne l'êtes pas, en effet. C'est ce que nous avons dit à la presse.

– Vous avez parlé aux journalistes ? Je devrais parler aux journalistes, pas vous.

– Nous leur avons dit que l'épuisement vous a détachée de la réalité, comme si vous aviez souffert de bouffées de schizophrénie.

– Mais ce n'est pas vrai !

– Bien sûr que non. En vérité, ce n'est pas l'épuisement mais l'abus des médicaments qui a provoqué les bouffées de schizophrénie.

– Vous êtes les pires bouffées de merdophrénie[1] que j'aie jamais rencontrées. Laissez-moi sortir !

Gee, ces médecins sont minables. Les pauvres femmes dans les autres cellules hurlent et gémissent comme les bêtes dans le zoo du Bronx. Je décide de garder mon calme, rester

[1] La version originale dit "shittophrenia", ce qui sonne beaucoup mieux que ma traduction.

cool, jouer le rôle d'une jeune femme bien élevée. Si le prince de Monte-Laho m'avait rencontrée au lieu de Grace Kelly, m'aurait-il épousée ? Je serais devenue une princesse. Des essaims d'infirmiers et d'infirmières, de secrétaires et autres employées de l'hôpital, viennent me mater à travers la vitre fendue. Je souris, je dis Coucou dans ma voix de petite-fille-modèle. Au bout d'un moment, un gardien-chef m'autorise à écrire une lettre et donner un coup de téléphone.

J'écris aux Strasberg.

Chers Lee et Paula,

Le Dr Kris m'a mise dans un bâtiment pstikiatrique[1] *de l'hôpital de New York sous la surveillance de deux médecins idiots. ils ne devraient pas être mes docteurs.*

Vous n'avez pas reçu de nouvelles parce que jsuis enfermée avec tous ces pauvres cinglés. Je suis sûre que je vais finir par devenir folle si je reste ici. sil te plaît Lee aide-moi, ceci est le dernier endroit où je devrais me trouver—peut-être que si tu appelles le Dr Kris et si tu l'assures que je vais mieux et que tu as besoin de moi dans la classe… Lee jessaie de me souvenir de ce que tu as dit en classe, que l'art dépasse la réalité, mais j'aimerais mieux oublier la réalité qui m'entoure—les femmes qui hurlent, etc.

sil te plaît aide-moi—si le Dr Kris vous dit que je vais bien, vous pouvez lui dire que non. Je ne suis pas à ma place ici !

Je vous aime tous les deux

Marilyn

PS. excusez mon orthographe—et il nya rien sur quoi écrire ici. Je suis à l'étage des fous dangereux cest comme une cellule. pouvez-vous imaginer—des blocs de ciment ils mont mise ici en me mentant et la porte était fermée alors jai cassé la vitre mais à part ça je me suis montrée coopérative.

Je téléphone à Joe. Il conseille l'équipe des Yankees pour leur entraînement d'hiver en Floride. Il saute dans un avion et vient me délivrer, au quatrième jour de cette torture. Comme il a besoin de l'autorisation du Dr Kris, il l'appelle au téléphone. Il prend sa grosse voix, comme quand il aboie des ordres aux Yankees.

– Vous leur dites de la libérer où je démolis le foutu hôpital brique par brique !

[1] J'ai respecté l'orthographe de Marilyn dans cette lettre, qui figure dans toutes les biographies. Je l'ai corrigée dans le reste du texte, pour faciliter la lisibilité.

Quel homme ! Nous passons par la cave pour échapper aux journalites. Je m'accroche au bras musclé de mon sauveur. Il me conduit de l'autre côté de la ville dans un autre grand bâtiment, le Presbyterian Hospital Medical Center de l'université Columbia. Cette fois-ci, je contrôle la situation. Je me repose dans une chambre privée. J'apprécie non seulement la télévision, la radio, le téléphone et les fleurs, mais surtout le plaisir de recevoir des visites. Joe vient tous les jours – le seul homme sur lequel je peux vraiment compter. Norman Rosten vient aussi plusieurs fois. Je ne l'avais pas vu depuis une éternité.

Je sors au bout de trois semaines. Six policiers et une douzaine d'infirmiers vigoureux empêchent la meute des journalistes et de mes fans de me dévorer toute crue.

– Je me sens beaucoup mieux, mes amis. Je me suis bien reposée. À bientôt !

Une chose est certaine : Tokteur Kris a perdu sa meilleure cliente.

Le monde entier à mes pieds et moi toute seule. Dans mon appartement sinistre de New York. Le bureau vide d'Arthur diffuse une énergie maléfique. Peux même pas m'habiller. Toute la journée en chemise de nuit. Dors pas nue en hiver, deux chemises de nuit bleues. Assise à regarder dans le vide. Caviar, œuf dur, champagne. Nouvelle secrétaire, Marjorie Stengel. Travaillait pour Monty Clift. Il me l'a recommandée. Je sais pas quel boulot lui donner, nom de Dieu. Personne n'écrit, personne n'appelle. Pat Newcomb reçoit courrier et appels, attachée de presse. Qui m'appellerait à la maison ? Amis ? Pas d'amis.

Temps en temps, Joe passe la nuit. Me lover dans ses bras, *yeah*, mais rien à dire. À part Joe, Marge et Pat, personne sinon les médecins pour les ordonnances, pilules.

La femme de Clark Gable me reproche sa mort. Disent les journaux de ragots. Pas ma faute – cœur délabré. Jalouse. Pourtant ils vont tous le croire. Plus simple si j'étais morte comme lui. Le rebord de la fenêtre, sauter sans hésiter, pas même une seconde, sinon les gens me voient sur le rebord, se mettent à crier et siffler, *oh God*. On tombe de très haut, on s'évanouit avant le choc. Peut-être. Fermer les yeux, serer les poings, prête à partir, courage Marilyn. Mais peux pas sauter en chemise de nuit. Me maquiller, aussi et *gee*, mes racines de cheveux, pas mourir avec des racines foncées.

Je parle à Pat, sauter pour être débarrassée de cette merde. Elle parle aux Strasberg, aussi à Norman Rosten.

– Retournez à Hollywood, Marilyn, disent-ils.

Je suis venue ici pour vivre avec Arthur. Pas ma ville. Norman dit sauter par la fenêtre spécialité de New York. Le vide les attire. À Los Angeles, des maisons basses.

– Là-bas, dit-il, tu ne penseras plus à sauter, au moins.

Je garde mon appartement de la cinquante-septième rue, quand même. Retourner à New York temps en temps pour assister aux classes Actor's Studio.

J'ai habité sur Doheny Drive, entre Beverly Hills et West Hollywood, il y a sept ou huit ans. J'ai gardé le numéro de la gérante. Oui, un appartement libre, oui. J'inscris le nom de Marjorie Stengel, ma secrétaire à New York, sur la boîte à lettres.

La femme de Clark Gable m'invite au baptême de John Clark, leur fils. Elle ne m'accuse pas de l'avoir tué. Un bobard de presse de plus.

Quand il n'est pas occupé en Floride, à New York ou à San Francisco, Joe vient passer quelques jours. Toujours amoureux.

Je rencontre Jack Kennedy de nouveau dans la maison de Peter Lawford sur la plage. Un de ses amis nous prête une maison à Palm Springs. Nous passons une nuit ensemble. Je ne sais pas s'il me plaît. Je l'ai fait pour le plaisir de réaliser ce qui aurait pu être le rêve de Norma Jean à douze ans. Coucher avec l'homme le plus puissant du monde. Les agents des services secrets se tiennent devant la porte avec un gadget qui peut ordonner aux bombardiers de détruire toute cette stupide planète. *Hey*, Grace, tu as séduit le prince d'un pays qui tiendrait tout entier dans notre chambre.

On dit que l'homme le plus puissant du monde ne peut pas se passer de sexe, cinq gonzesses par jour et ainsi de suite. *Gee*, le pauvre type peut à peine bouger. Quelque chose qui cloche dans son dos. Il porte un corset, est souvent à moitié paralysé, souffre le martyre, cache son handicap. Comme le président Roosevelt, tiens.

– Si Big Ralph était là, il pourrait au moins réduire la douleur.

– Qui est Big Ralph ?

– Mon masseur particulier. Attendez, je vais voir s'il veut bien venir ici.

J'appelle Big Ralph.

– Hi, c'est Marilyn. Je suis avec le président. J'ai tenté de lui masser le bas du dos, mais il a toujours mal. Je lui ai dit que tu pourrais peut-être l'aider.

– Où êtes-vous ?

– Palm Springs.

– Cela me prendrait au moins deux heures. Vous ne voulez pas attendre si longtemps. De plus, je parie qu'il préférerait être massé par Marilyn Monroe.

– *Gosh*, c'est exactement ce qu'il dit.

– Bon, je vais vous expliquer ce que vous devez faire.

Je masse donc le président en suivant les instructions de Big Ralph. À la fin, le président saisit le téléphone.

– Merci, Big Ralph. Je me sens vraiment mieux.

– Vous savez, vous devriez renforcer les muscles de votre dos. Il existe des exercices spécifiques. Couché sur le dos, vous amenez vos genoux à votre poitrine…

Il lui donne quelques conseils, et aussi le numéro de téléphone d'un bon masseur à Washington.

Mon visiteur le plus régulier à Doheny Drive est à la fois l'ami de Joe et du président : Frank Sinatra. Je vais à Las Vegas en juin 1961 pour la première de son nouveau tour de chant. En août, je passe un week-end sur son yacht. Pour assister à une soirée de gala avec lui, je veux porter une robe lamée décolletée que j'ai laissée à New York. J'appelle Lena, ma femme de chambre à Manhattan.

– Lena, vous connaissez ma robe lamée dorée ? Pliez-la avec soin, mettez-la dans une valise, sautez dans un avion et apportez-la moi.

– Mais, miss Monroe, je n'ai pas assez d'argent pour acheter un billet d'avion.

– Oh, je l'ai déjà payé. Ils vous le donneront au comptoir de United Airlines à l'aéroport.

Je ne vois pas Joe ou Frank si souvent. Quand ni l'un ni l'autre, rien d'autre à faire de mes journées que voir le Dr Greenson. Sept jours par semaine, même samedi et dimanche, je vais dans sa maison de Santa Monica. Le soir, après sa journée dans son bureau en ville. La séance une heure, ensuite nous buvons une coupe de champagne ou deux. Parfois je reste dîner. Je lave la vaisselle avec Hildi et Joan. Sa femme, sa fille. Danny son fils. Je vais dans les boutiques de Beverly Hills avec Joan. Lui montre comment se maquiller les lèvres et les yeux. Quand je me sens mal, je passe la nuit chez eux, comme je le faisais à New York chez les Strasberg. Besoin de vivre en famille, dit Dr Greenson. Un psychiatre ne doit pas voir ses clients en dehors des heures de divan, mais je suis un cas spécial.

Dr Greenson dit que je commence à contrôler ma prise de médicaments. Nous devons rester vigilants, tout de même. Au lieu du Nembutal, le barbiturique dont j'avale des quantités qui assommeraient un cheval, il prescrit de l'hydrate de chloral.

– C'est un somnifère très ordinaire, que l'on utilise depuis plus d'un siècle. Vous dormirez et c'est tout. Mais vous devez vous en tenir à la dose précise.

– Comment je connais la dose précise ?

– Je vais l'écrire sur l'ordonnance.

Ce qu'il y avait de mieux avec Arthur Miller, il comptait mes pilules. Je déteste compter. Je sais pas pourquoi. Demander Dr Greenson. Parce que j'ai pas de père ? La dose précise. M'en tenir. *Yeah*, mais j'en ai déjà avalé combien ?

La femme de ménage n'arrive pas à me réveiller. Elle appelle le service médical d'urgence. Me font respirer de l'oxygène, me lavent l'estomac, la merde habituelle.

En décembre 1961, je dis au Dr Greenson que j'ai perdu tout espoir.

– Je n'ai aucune perspective d'avenir. Je ne tournerai pas de nouveau film, c'est sûr. Autant mourir.

– Vous savez, Marilyn, vous ne souffrez pas d'une schizophrénie pleinement développée, comme votre mère, mais vous avez certainement hérité de tendances schizoïdes. On ne peut pas vous laisser seule. Je pense que les choses iraient mieux si vous acceptiez la présence d'une infirmière chez vous pendant les phases dépressives. Je veux dire deux infirmières : une pour la journée et une pour la nuit. Elles pourraient aussi vous administrer les doses prescrites, pour les médicaments.

J'aime bien le Dr Greenson, mais je ne supporte pas ses infirmières. Où les a-t-il trouvées ? Aussi horribles l'une que l'autre. Elles me donnent des ordres comme si j'avais cinq ans. Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille ! L'Amérique est le pays de la liberté. Je prendrai autant de pilules que je veux.

J'accepte qu'une sorte de gouvernante, Eunice Murray, remplace les infirmières. Amie du Dr Greenson. Femme étrange. Soixante ans. C'est elle qui lui a vendu sa grande maison.. Son visage tordu, tête de fouine, mais elle me paraît sérieuse et digne de confiance.

Un collègue de Greenson, le Dr Engelberg, me donne les pilules. Il injecte aussi dans mon bras ce qu'il appelle des "vitamines". Cela me rappele les "hot shots" que le médecin de plateau me donnait quand nous tournions *River of No Return* dans les Rocheuses canadiennes.

Joe passe Noël avec moi. Il m'apporte un petit arbre, comme l'an dernier. Nous allons chez les Greenson pour le réveillon. Joe ne les aime pas.

– Tu parle de ton réducteur de tête tout le temps. T'es dépendante de lui comme les drogués de leur came. Il veut te contrôler. Ma cliente, la plus grande star du monde ! Le jour où tu te sens mieux, il te perd, donc il préfère que tu restes malade et déprimée. Cette socière Murray est son espionne. Toujours à écouter aux portes. T'aurais jamais dû renvoyer Big Ralph.

Ah oui, Dr Greenson pensait que Big Ralph occupait une place trop importante dans ma vie, alors il m'a demandé de cesser de le voir.

– Trop de gens vous tournent autour et vous accaparent et profitent de vous. Deux Ralphs dans votre vie, c'est un de trop, vous savez.

Je l'appelle toujours Dr Greenson, mais son prénom est Ralph.

Le Dr Greenson dit que je dois habiter dans ma propre maison. Il trouve une hacienda, une maison de style colonial espagnol, à Brentwood près de.San Vicente Boulevard. Cachée au fond d'une impasse discrète appelée Fifth Helena Drive. Elle ressemble à la maison du Dr. Greenson, mais beaucoup plus petite. Une grande salle de séjour et plusieurs petites chambres, sur un seul niveau. Cette maison a besoin de meubles mexicains, dit Mme Murray. Nous allons au Mexique ensemble pour acheter des trucs. Je n'ai jamais possédé de maison. Dr. Greenson espère que je vais stabiliser mon caractère en habitant au calme chez moi. J'ai toujours pensé que j'achèterais une maison un jour pour y vivre avec mon mari et mes enfants. Propriétaire toute seule : l'échec complet. La faute de Greenson.

En déballant mes affaires, j'ai trouvé ce cahier oublié depuis je ne sais quand. Des nuits à griffonner pendant mes insomnies pour raconter les années manquantes.

J'aime passer un jour ou cinq de temps en temps dans la maison de Peter et Pat Lawford à Santa Monica. Voir les vagues depuis la véranda. Pas besoin d'aller à la plage, être emmerdée par les gens. L'eau monte, l'eau descend. L'énergie surfe sur les vagues. L'océan ne vieillit pas. Une heure ou vingt ans, pour lui du pareil au même.

Jim Dougherty était parti à Borneo ou je ne sais où. Je regardais les gars à *Muscle Beach*. Il y a vingt ans. Pour ma mémoire aussi, vingt ans pas plus loin qu'une heure. La brise du large me rafraîchissait les bras et m'apportait des rêves d'avenir. Quelque chose devait arriver, c'était forcé. Une marraine un peu fée, comme celle de Cendrillon, allait apparaître.

– Veux-tu devenir riche et célèbre, Norma Jean ? demanderait-elle.

Riche et célèbre. Elle ne mentionnait pas le prix.

J'essaie de jouer au volley-ball chez les Lawford, comme j'aimais le faire. Dès que je bouge un peu trop, la tête me tourne. À cause des pilules, c'est sûr. Nous allons diminuer la dose dès que vous irez mieux, dit Greenson.

Le 1er février 1962, les Lawford donnent un dîner pour Bob Kennedy, le frère de Pat et du président. Il fait escale sur le chemin du Japon. L'*Attorney General*[1]. Ils m'assoient à côté de lui. Il paraît aussi intelligent que le président, plus doux, mais je le trouve moins beau. Je lui demande s'il va s'occuper de faire respecter les droits des noirs. Il me parle longuement de la ségrégation, du droit de vote, de l'éducation. Il connaît bien le sujet et le prend très à cœur. Par moments, il devient véhément et son visage s'empourpre. La passion l'embellit.

La rumeur de Hollywood murmure que je suis devenue sa maîtresse ce soir-là. *Gosh*, l'homme est un catholique dévôt, marié, père de douze enfants au moins. En plus, il habite à Washington. J'ai passé une nuit avec son frère, bon, histoire d'offrir un cadeau à la pauvre Norma Jean. Je veux, j'espère encore, trouver un vrai mari qui habitera avec moi et me donnera des enfants.

Arthur Miller a rencontré une photographe sur le tournage des *Misfits.* Ils viennent de se marier. Je ne peux pas le lui reprocher, mais mes yeux s'emplissent de larmes quand j'y pense. Même Frank Sinatra parle d'épouser je ne sais quelle starlette.

Je dois encore deux films à la Fox. Ils me proposent un remake de *My Favorite Wife*, une comédie de Cary Grant de 1940, dont le titre serait *Something's Got to Give*.[2] Je ne joue pas une chanteuse ridicule, mais une femme mariée, mère de deux enfants. Elle disparaît dans un accident d'avion et tout le monde la croit morte, mais en vérité elle a survécu et passé cinq ans sur une île déserte avec un autre passager. Un bateau qui passe par là les ramène en Amérique. Qu'est-ce que vous voulez, son mari vient d'épouser une autre femme. Il ne lui reste plus qu'à le reconquérir. C'est le sujet du film, évidemment.

George Cukor, qui a réalisé *Let's make love*, remet ça. Dean Martin joue le mari, Cyd Charisse sa nouvelle femme, Tom Tryon le passager sur l'île déserte. Nous commençons à touner en avril 1962.

Premier jour de tournage. Un an que je n'ai pas vu la caméra. J'ai peur. J'ai toujours eu peur de la caméra, de toute façon. Son pouvoir monstrueux. Je l'aime et je la redoute.

---

[1] Ministre de la justice.

[2] "Quelque chose doit céder". C'est une phrase tirée d'une chanson. Il n'existe pas de titre français, puisque le film n'a pas été achevé.

Je n'ai jamais joué une mère. Le maquillage bariolé et la robe moulante d'une danseuse ne conviendraient pas. Je dois créer un look sobre et sérieux. Puisque Grace Kelly est partie, je pourrais tenter de la remplacer. J'ai été Marilyn Monroe trop longtemps. Tellement pénible de me transformer chaque matin en Marilyn. Porter des lunettes de soleil et une perruque dans la rue. Impossible de visiter le Japon ou la France comme les autres gens. Où me promener sans être dérangée ? En Birmanie ? Même mes amis proches me prennent pour Marilyn Monroe.

George Cukor me méprise. Pas plus que les autres femmes, peut-être. C'est un mégalomane et un maniaque. Il fait construire sur le plateau une copie exacte en vraie grandeur de sa maison de Sunset Boulevard, jusqu'au plus petit buisson du jardin. Qui a jamais entendu parler d'une idée aussi aberrante ? Si un arbuste semble un peu pâle à Mr Cukor, il demande aux peintres du plateau de le retoucher aussitôt. Je déteste cette maison. Elle est aussi tordue et compliquée que l'esprit de Mr Cukor, pleine de coins et de recoins où ils cachent les projecteurs et les caméras. Je me demande souvent d'où vient la lumière. Je cherche même la caméra.

Gosh, ce qui était drôle en 1940 paraît plat vingt ans plus tard, je ne sais pas pourquoi. Il faut dire que l'histoire s'inspire d'un vieux poème de Tennyson, *Enoch Arden*, qui est à peu près aussi rigolo qu'un enterrement. Un premier auteur a travaillé sur le scénario, puis un second. Ils ont fait venir Nunnally Johnson. Il a écrit deux de mes films, *We're not Married* en 1952 et *How to Marry a Millionaire* en 1953. Je discute beaucoup avec lui. Je le persuade de modifier mon texte pour que je puisse le dire de manière plus naturelle et plus amusante. Et puis il part en Angleterre. Cukor le remplace par un scénariste de plateau et commence à changer tout le foutu dialogue. Il veut m'humilier en me forçant à dire des répliques stupides. On le considérait peut-être comme un bon metteur en scène dans les années trente, mais maintenant c'est un vieux grincheux qui n'a pas tourné un bon film depuis des années. Il a réalisé le dernier film de Greta Garbo, *Two-faced Woman*, en 1940. Il l'a écœurée et elle a pris sa retraite. Mauvais signe. Déjà une histoire de femme qui tente de séduire son mari en se faisant passer pour une autre.

Oh *Gee*, je n'y arrive plus. Je me sens si fatiguée. Malgré le génie de Whitey Snyder, il faut de plus en plus de temps chaque matin pour que Marilyn Monroe ressemble à elle-même.

La Fox a des nouveaux patrons. Des crétins, des hommes d'affaires, des comptables qui ne connaissent rien au cinéma. Ils gaspillent des millions à tourner le film le plus cher et le

plus ennuyeux de toute l'histoire du cinéma, *Cléopatre*. J'étais prête à jouer le rôle, mais ils l'ont donné à Liz Taylor. Elle reçoit deux millions de dollars, plus dix pour cent de la recette. Les gens m'ont critiquée quand j'ai emporté vingt-sept valises à Londres, mais elle en envoie cent cinquante en Italie. Où sont mes cameramen favoris et les génies de l'éclairage qui savent donner à Marilyn son teint lumineux ? À Rome, sur le plateau de *Cléopatre*. La Fox investit tellement de fonds dans cette folie que la faillite montre le bout de son nez. Ils doivent vendre leur grand studio de Los Angeles pour couvrir les dépassements de budget de *Cléopatre*. Ils vont encore tourner *Something's Got to Give*, ce sera le dernier film, avant de démolir le studio.

Alors que je dois recevoir les cent mille dollars prévus dans mon contrat, Dean Martin est payé trois fois plus. Mes films ont déjà rapporté à la Fox soixante millions de dollars. Aucun de leurs employés n'est aussi productif que moi. Avec ce nouveau film, je pourrais empêcher tout le foutu studio de couleur à pic. Pourtant ils osent me menacer parce que j'arrive avec quelques heures de retard de temps en temps. Ils surveillent mes allées et venues. Quand ma limousine franchit la grille d'entrée le matin, je vois que le garde note l'heure. Du coup, je sors de la voiture dans la rue et j'entre par une porte dérobée.

Des amis me disent que Liz Taylor est bien pire que moi. Ils doivent interrompre le tournage de *Cléopatre* constamment pour une raison ou pour une autre. Elle tombe amoureuse de son partenaire, Richard Burton, les journaux ne parlent que de ça pendant des jours et des jours. Le tournage doit être interrompu pendant trois semaines parce que Richard Burton l'a battue violemment quand il était ivre. On dit que son visage ressemble à un chou-fleur.

Ils m'accusent d'être capricieuse, menteuse, peu digne de confiance et je ne sais quoi. J'ai demandé que les cheveux de Cyd Charisse soient plus sombres que les miens, c'est vrai. Une simple question de bon sens. Puisque les spectateurs viennent voir un film de Marilyn Monroe, ma chevelure doit être la seule à attirer l'attention. George Cukor est si pervers qu'il cache une blonde dans la foule des figurants alors que nous tournons une scène de rue. Il sait bien qu'il n'y a jamais d'autre blonde que moi dans mes films. Je la fais renvoyer aussitôt, bien sûr.

J'ai attrapé un virus au Mexique, je crois. Je vomis dès que j'essaie de manger. Ma température oscille entre trente-huit et trente-neuf. Selon mon contrat, je peux rentrer à la maison quand elle atteint trente-neuf cinq. Cukor voit bien que je tiens à peine debout, alors

ils tourne la moindre petite séquence trente fois. Ce salaud sadique veut saboter le tournage. Dès le début, il a dit qu'il ne voulait pas tourner ce film.

Tous les gens de la Fox me méprisent, parce qu'ils se souviennent de moi comme d'une *gin rummy girl* à cent dollars la semaine. Ils assistent au tournage en douce. Je les sens à l'affût dans les recoins sombres du décor. Ils espèrent me voir trébucher et tomber de mon piédestal.

Je tourne la scène du chien. Quand je reviens chez moi après mon odyssée de cinq ans, mon chien doit me lécher le menton, ce qui prouve qu'il me reconnaît. Cukor tourne et retourne la scène pendant plus de trois heures. Je leur ai demandé de baptiser le chien dans le film Tippy, le nom d'un chien que je possédais quand j'étais petite, mais son vrai nom en dehors du cinéma est Jeff. C'est un cocker rigolo mais très têtu. Il ne lèche pas mon menton, pas une fois.

– Viens, Jeff, viens m'embrasser. Allez, Jeff !

Nous sommes dans un *sound stage*[1]. De puissants projecteurs doivent simuler le soleil chaud de Californie. Il fait chaud, c'est sûr. La langue du pauvre Jeff pend comme un bout de tissu rouge et mon maquillage commence à fondre. Tout le monde dit que nous devrions changer de chien, mais Cukor insiste.

– Encore une prise.

Je suis accroupie à caresser Jeff. Le médecin de plateau m'injecte un *hot shot* pour que je tienne le coup. Je ris quand je vois comment le malheureux cabot essaie de nous faire plaisir en sautant et en dansant et en exécutant toutes sortes de tours, sauf ce qui est écrit dans le scénario. À la fin de la journée, il paraît en grande forme, mais je suis totalement épuisée.

Alors le lendemain, la fièvre me tient au lit, et un autre jour je renonce à aller au studio parce que j'ai pris plus de huit heures de retard.

Ce qui me désespère plus que tout, c'est que le Dr Greenson est parti en vacances en Europe et en Israël. Il s'occupe de moi sept jours sur sept depuis plus d'un an. Ces derniers temps, nos séances duraient jusqu'à quatre ou cinq heures. Il méritait des vacances, peut-

[1] On tournait les films muet en extérieur, pour profiter de la lumière du jour. L'invention du cinéma parlant a entraîné la construction de grands hangars ou *sound stages* qui permettent d'isoler les plateaux des bruits de la rue.

être. Sa femme voulait voir sa vieille mère malade en Suisse ou je ne sais où. Il m'a abandonnée, quand même.

Il n'est plus là pour surveiller mes faits et gestes ? Je renvoie l'horrible espionne, Mrs. Murray. La vieille sorcière veut faire de moi sa chose. Des amis sont venus me voir, elle leur a dit que j'étais partie à un meeting de production. Pourtant j'étais dans ma chambre, en train de me reposer. Elle me donne des ordres et me traite comme une enfant.

Les gens de la Fox refusent de me croire malade. Vos caprices, disent-ils. Hey, plusieurs médecins m'ont examinée, je peux montrer des certificats. Vos caprices nous ont coûté un million de dollars. Ils ont interrompu le tournage de Cléopâtre pendant cinq mois quand Liz était souffrante, mais je n'ai pas le droit de rester à la maison quelques jours pour me reposer.

Allez au diable, vous et votre million de dollars. Engagez Liz pour me remplacer. Le 17 mai, je dois m'envoler pour New York. J'ai un rendez-vous. J'ai prévenu le studio plus d'un mois à l'avance. Au dernier moment, ils tentent de m'empêcher de partir. Vous plaisantez ? Je veux dire, tout ce qui me fait de la publicité est bon pour le film, non ? Ou peut-être vous me détestez tellement que vous vous moquez de la réussite du film. Pete Lawford veut que je fasse une surprise au président. Un grand gala a lieu au Madison Square Garden le 19 mai pour célébrer son quarante-cinquième anniversaire. Quinze mille riches démocrates y assisteront. Ils paient de cent à mille dollars. Maria Callas, Ella Fitzgerald, Peggy Lee et d'autres vedettes doivent chanter. Pour couronner la soirée, je chanterai *Happy Birthday to You!*

Je demande à Jean-Louis, qui crée mes costumes pour les films, de coudre une robe spéciale pour moi.

– Je voudrais juste porter des diamants et des perles, afin de vraiment briller comme une étoile dans la lumière.

– Vous pouvez payer un million de dollars, peut-être, miss Monroe ?

– Disons plutôt cinq mille.

– Alors je pense j'utilise les diamants faux.

Il brode plus de six mille pierres artificielles sur une sorte de collant transparent couvrant tout mon coprs. Elles semblent collées sur mon corps nu.

Je m'exerce à chanter *Happy Birthday to you* de la manière la plus sensuelle possible. Avant de partir, le Dr Greenson a demandé à ses enfants de s'occuper de moi. Joan dit que je chante très bien. Danny écrit des blagues politiques que je peux glisser après la chanson.

Maria Callas chante en premier.

– Et maintenant, dit Peter Crawford, à l'occasion de votre anniversaire, monsieur le président, Marilyn Monroe !

Tout le monde hurle, siffle et applaudit, mais aucune Marilyn Monroe ne monte sur scène. Ce n'est pas prévu, et d'ailleurs le coiffeur n'a pas fini son travail. *Gosh*, j'espère que je ne vais pas bégayer ou me tromper. Je bois quelques verres de champagne pour me détendre et me sentir plus forte.

Ella Fitzgerald chante.

– Et maintenant, dit Peter Crawford, une femme qu'on ne présente pas : Marilyn Monroe !

Roulement de tambour, hurlements et sifflets, mais la scène reste vide jusqu'à ce que Peggy Lee arrive en courant, comme pour me remplacer. Après qu'elle ait chanté, Pete me présente enfin pour de bon.

– Monsieur le président, aucune femme n'a peut-être signifié autant, n'a accompli plus, dans l'histoire du show business… Monsieur le président, *the late Marilyn Monroe !*[1]

L'assistant de Pete, Milton, m'aide à monter sur scène. Même si je n'étais pas un peu ivre, je ne pourrais pas marcher toute seule, tellement la robe est moulante. Je peux à peine respirer, en vérité. Quand je chante ou devrais-je dire murmure *Happy Birthday, Mr. President*, je semble essoufflée, ce qui me rend encore plus sexy. Le public paraît vraiment content. Cela inclut le président, bien sûr.

Je m'adresse à la salle.

– Tous : chantez !

Pendant que la foule chante et rit, deux pâtissiers apportent un énorme gâteau d'anniversaire planté de quarante-cinq bougies. Plus tard, le président inclut quelques mots à mon propos dans son grand discours.

[1] Cette expression signifie à la fois "feu Marilyn Monroe", et "Marilyn Monroe en retard".

– Miss Monroe a quitté un plateau de cinéma en plein tournage pour venir ici. Je peux maintenant me retirer de la politique après avoir entendu *Happy Birthday* chanté pour moi avec tant de gentillesse et de sincérité.

Après le gala, je bois encore du champagne dans l'appartement de Mr et Mrs Grosbonnet ou je ne sais qui. Comment suis-je arrivée ici ? Limousine, assise derrière avec mon chevalier servant, Mr Miller, Isadore son prénom. Trop de gens ici. Attention, Isadore, feriez bien vous asseoir. Jack, je veux dire Président, entouré bataillon d'admirateurs, se souvient de Marilyn et et se dirige vers moi.

– Monsieur le président, j'ai l'honneur, vous prie, vous présente, mon ancien beau-père.

Je me sens heureuse, mais je me demande si je suis heureuse. Vraiment ? Bonheur flou. Le brouillard dans ma tête et dehors aussi. Les pilules et le champagne épaississent le brouillard, me protègent de la laide réalité.

De retour cinquante-septième rue. Nerveuse, picotements partout. J'appelle Rupert Allan à Monte Carlo. L'appelle souvent quand je ne peux pas dormir parce que milieu de la nuit ici, déjà le matin là-bas en Europe, ne crains pas de le réveiller. Je téléphone ensuite à Big Ralph, habite à New York depuis que Greenson l'a chassé. Lui, je le réveille, mais il vient aussitôt me donner un massage.

– *Gosh*, c'était tout simplement divin. Tu as beaucoup de travail ici, Ralph ?

– Eh bien…

– Reviens avec moi. Cet après-midi. J'achète le billet.

– Je croyais que votre psychiatre… Ma mauvaise influence.

– Joe dit que la seule mauvaise influence, c'est celle du Dr Greenson. Il m'a laissé tomber, à vrai dire, alors j'ai décidé de ne plus lui obéir. Il voulait que son espionne, Mrs Murray, remplace tous mes amis, mais je me suis débarrassée d'elle. Elle ne me massait pas, de toute façon, donc j'ai besoin de toi.

Je croyais ne jamais revoir Murray la fouine. Quand le taxi me dépose devant ma maison de Brentwood, qui ouvre la porte ? Elle me souhaite la bienvenue comme si je ne l'avais pas renvoyée. Je voudrais crier, je ne veux plus jamais vous voir, n'avez-vous pas compris, mais je découvre oh une chose étrange : ma faim domine ma colère. Je sens un parfum enivrant, un fumet d'herbes et d'épices. Mon estomac arrache les commandes à mon cerveau. Elle a fait les courses et préparé un potage bien chaud, *gee* je la chasserai demain.

Ah mais elle m'apporte une salade de fruits multicolore et joyeuse dès que je me réveille le matin et je n'ose pas la renvoyer.

Les gens de la Fox m'ont vue à la télé, qui ne m'a pas vue ?, *Happy Birthday Mr. President*, et ils sont furieux sans raison. Je veux dire, j'arrive au studio à l'heure, prête à travailler, pendant que Dean Martin reste chez lui, enrhumé. Ils ne lui adressent aucun reproche. Personne ne l'accuse d'être capricieux ou je ne sais quoi. Personne ne menace les scénaristes, qui modifient le texte tous les jours sans le rendre plus cohérent ni plus drôle.

Je tourne ma grande scène de retrouvailles. Je rencontre mes enfants, qui ont grandi pendant que l'on me croyait morte. Ils ne savent pas que je suis leur mère. Je me présente comme une gouvernante suédoise. Je suis émue, bien sûr, quand je les revois au bout de cinq ans. J'ai envie de pleurer, ce serait si bon de pouvoir pleurer, mais je ne dois pas, sinon ils se demanderaient pourquoi et me trouveraient bizarre. Tout le monde dit que je joue merveilleusement et que mon accent suédois, j'ai passé énormément de temps à travailler avec Paula, est parfait. Cela fait quinze ans que j'exerce le métier d'actrice, j'ai étudié avec les meilleurs professeurs, je crois que je sais jouer la comédie, mais je n'ai pas besoin de me donner beaucoup de mal pour traduire les émotions de la mère. Je n'ai qu'à penser aux enfants que je n'ai jamais eus, que je n'aurai jamais je le crains. De véritables larmes ne demandent qu'à sortir, *gee* quelle vie.

Le lendemain, Dean Martin toujours absent, allons-y pour la scène sexy dans la piscine. Je prends un bain de minuit. J'adore nager, après cinq ans sur une île déserte. Je tente de provoquer et de séduire mon mari. Hey, mon chéri, regarde ! Je bats des mains et des pieds, j'éclabousse. Il va venir à la fenêtre, il est dans sa chambre au premier étage avec sa nouvelle idiote de femme.

Je porte un bikini couleur chair afin de sembler nue.

– Je vois une bretelle, dit le cameraman.

– J'enlève le maillot, dis-je à Cukor. Le plus simple, pour paraître nue, c'est d'être nue.

– Okay. Tant que vous nagez, cela ne fait pas de différence. Nous élargirons le champ quand vous sortirez et mettrez votre peignoir.

– Le champ large, ça va pour le film, mais nous pourrions aussi demander à un photographe de plateau de s'approcher, afin de prendre quelques jolies photos pour les magazines. Pensez à la publicité pour le film.

– Bonne idée, Marilyn ! Excellente idée !

Il ordonne l'évacuation de toutes les personnes qui n'ont rien à faire sur le plateau, je me demande qui sont tous ces gens. Je vais dans ma loge, j'enlève le bikini, je reviens en peignoir.

– Hey, Bobby, tu peux me donner un peu plus de lumière là-haut ? crie quelqu'un.

Je ris.

– J'espère que Bobby est une fille !

J'enlève mon peignoir et je plonge dans la piscine. Je passe des heures dans l'eau pendant que Cukor multiplie les prises. Heureusement, j'aime nager. Quand je sors enfin de la piscine, trois photographes m'attendent avec leurs appareils. Outre Jimmy Mitchell, le photographe de plateau, la production a averti Larry Schiller et Bill Woodfield, que j'ai déjà vus dans le coin. Ils assistent au tournage pour le magazine français Paris Match et pour une agence de presse. Leurs yeux s'arrondissent comme des soucoupes quand ils me découvrent en tenue d'Ève, ou plutôt, en tenue de Vénus sortant de la mer, quelques perles d'eau ornant ma nudité. Ils reprennent vite leurs esprits et se mettent à mitrailler d'autant plus fiévreusement qu'ils ignorent quand je vais me rhabiller. Profitez-en, mes amis. Ce n'est pas tous les jours !

Gosh, je n'ai pas honte de mon corps. Que le monde entier m'admire ! Que Liz Taylor se montre toute nue si elle veut se comparer à Marilyn ! Big Ralph dit que je suis en beauté, avec des muscles bien fermes et une peau soyeuse. J'obéis au Dr Greenson et m'en tiens à une seule sorte de pilules.

Larry Schiller m'apporte les clichés dès qu'il sont développés. *Wow* ! Je le savais : Marilyn Monroe est toujours magnifique. Ces photos valent une fortune.

– Vous me dites celles que je dois jeter, miss Monroe.

– Oh, vous pouvez tout conserver. Sauf peut-être celle-ci. J'ai l'air un peu bête, je trouve… Et celle-là, avec les, euh…

– Poils pubiens.

– Yeah. Vous pouvez la garder pour vous, mais ne la vendez pas à Playboy, okay ?

Larry et Bill s'associent. Ils persuadent la Fox de détruire les films de Jimmy Mitchell, puisque la campagne officielle de promotion ne peut pas utiliser ce genre d'images. Ils donnent à Jimmy dix mille dollars pour le consoler.

En moins de vingt-quatre heures, l'agent de Larry vend les photographies dans trente-deux pays.

– Tous les magazines vont les publier le même jour, dans un mois, me dit Larry. Nous allons gagner plus de cent mille dollars chacun. Nous vous le devons, bien sûr. Dites-moi ce que vous voulez en échange.

– Donnez-moi juste un projecteur pour que je puisse regarder les diapositives.

– Un projecteur ? Alors que je pourrai acheter une maison ?

– Au moins, je rends votre femme heureuse. Je serai heureuse aussi de me voir sur toutes les couvertures de magazines au lieu de Liz. Dites, Larry, j'espère que je ne commets pas une terrible erreur en laissant paraître ces images. Qu'en pensez-vous ?

– Vous êtes déjà célèbre, miss Monroe. Maintenant vous pouvez m'aider à devenir célèbre aussi.

Vendredi 1er juin. Nous tournons une scène drôle. J'achète des chaussures, il faut bien que je reconstitue ma garde-robe. Je tente de convaincre le vendeur de participer à un projet loufoque. C'est un petit homme timide portant des lunettes épaisses. Wally Cox, qui joue le rôle, est un copain d'enfance de Marlon Brando. Ils viennent de Detroit, tous les deux. Je le connais depuis longtemps.

– Excusez-moi, monsieur, pouvez-vous m'apporter votre aide ?

– Vous aider ? Bien sûr, miss. Voulez-vous que je fasse livrer les chaussures quelque part ?

– Non, pas ce genre d'aide. Déjeunons ensemble, okay ? Je vous expliquerai tout.

– Déjeuner, miss ?

– Ensuite, après le travail, vous viendrez chez moi.

– Chez vous ? Oh oh…

– Je veux vous présenter à mon mari.

– Vous avez un mari ?

– Oui, mais il est marié à une autre femme.

– Votre mari est marié à une autre femme, bien.

– Vous lui direz que vous avez passé cinq ans sur une île déserte avec moi.

Je joue la scène plutôt bien, je crois. L'équipe semble le penser, en tout cas, et applaudit à la fin. Ensuite j'amène le vendeur de chaussures à mon mari. Il ne risque pas de tomber dans le panneau, parce qu'il connaît mon vrai compagnon de naufrage, qui est venu demander de mes nouvelles. Ce qui est rigolo, c'est le contraste entre le petit Wally et le costaud Tom Tryon, qui mesure au moins deux mètres. De plus, mon mari joue au chat et

à la souris avec le pauvre vendeur. Il l'interroge sur l'île, les palmiers, les poissons tropicaux, et s'amuse des réponses improvisées.

Le 1er juin, c'est mon anniversaire, bien sûr. Trente-six. Ils ont acheté un gâteau, on ne peut pas comparer au président Kennedy, mais bon. Wally chante *Happy Birthday, miss Monroe* en imitant ma performance de New York de manière hilarante. Quel clown ! Je ris et je pleure en même temps. Toues ces larmes refoulées voulaient sortir. Je me sens, oh si bête.

Je passe la soirée au *Dodger Stadium*. J'ai promis à Joe, il est en Europe, d'assister à un match de bienfaisance pour la fondation de Lou Gehrig.[1] J'emmène le fils de Dean Martin. Il est si content d'être assis dans la loge des VIP avec Marilyn Monroe ! On me demande de lancer la première balle. Malgré mes hauts talons, ma jupe serrée, le champagne que j'ai bu à ma fête d'anniversaire, je lance en direction du batteur, enfin plus ou moins. Joe serait fier de moi.

Retour à la maison. Danny et Joan Greenson viennent me voir et m'offrent une coupe de champagne gravée à mon nom.

– Au moins, maintenant, quand je boirai, je saurai qui je suis.

Ils sont gentils, mais leur père me manque. Trois semaines qu'il est parti. Trente-six ans. L'actrice la plus célèbre du monde, mais si malheureuse. Ni mari, ni enfants. Si je pouvais parler au Dr Greenson, il me remonterait le moral. Frank Sinatra à Monte Carlo chez cette garce de Grace.

Nuit froide, attrapé un foutu virus dans le stade. Le médecin de plateau vient m'examiner lundi matin. Je peux rester à la maison, dit-il.

Pilules pour oublier. Une seule sorte. Promis Dr Greenson. Quand revient-il ? Déjà revenu ? Quel jour sommes-nous ? Samedi, je crois. *Gosh*, oublié de l'appeler.

– .Hello, je suis bien chez, euh…Greenson ? C'est Marilyn. Docteur ? Qui êtes-vous ? Qui ? Danny ? Connais pas Danny.

Les enfants du Dr Greenson chez moi. Me souviens même pas leurs noms. Manny ? Jean ? Je suis nue. Pas honte de mon corps.

---

[1] Ce joueur, mort en 1941, souffrait de Sclérose latérale amyotrophique (SLA – ALS en Amérique). Cette maladie, dont souffre par exemple Stephen Hawking, est connue sous le nom de "Lou Gehrig disease" aux États-Unis. En France : maladie de Charcot.

– Je suis belle ? Dis-moi que tu m'aimes, Manny. Tout le monde m'aime. Riches et pauvres, petits et grands, gros et maigres. Même le président des États-Unis d'Amérique, Jack quelque chose. Tout le monde sauf moi. Je la déteste. La seule personne qui n'aime pas Marilyn Monroe : elle-même ! Si laide. Une épave. Personne ne m'aime. Ils me prennent et m'abandonnent. Un vieux sac bourré de chiffons. Ne vaut rien. Une femme sans enfants ne vaut rien. Donne-moi une raison, une seule raison, donne-moi…

– Une raison ?

– Une raison de continuer à vivre. À quoi bon ? Dis-moi, à quoi bon ?

– Vous faites des films qui apportent de la joie au monde entier, Marilyn.

– Fini. Trente-six. Trop vieille. Greta Garbo arrêté trente-six, écœurée par Cukor et moi aussi. Qu'ils prennent Liz. Pourquoi aller au studio ? Un film idiot de plus. Ils veulent gagner du pognon en vendant mon cul. Je vous emmerde.

7 juin. Ils ont appelé leur père en Europe, ou quelqu'un l'a fait. Il a raccourci ses vacances, rentré hier. Il téléphone à Henry Weinstein, le producteur du film. Il va au studio.

8 juin. Leur a dit qu'il s'occuperait de tout. Ne les a pas convaincus qu'il pouvait devenir producteur. Revient, paraît gêné.

– Je vous apporte de mauvaises nouvelles, Marilyn. Ils vous ont renvoyée. Comme Dean Martin refuse de continuer s'ils vous remplacent, ils ont décidé d'arrêter le tournage.

– Vous voulez dire, bonnes nouvelles. Peuvent aller se faire voir avec leur putain de film. M'en fous. Je vais mourir, seront bien embêtés.

Sont devenus fous. Me virer pour trois jours absente médecin dit virus dans sinus. Comme si c'était première fois. Le film finit toujours se faire, rapporter millions.

Le nouveau patron de la Fox, Levathes, un publicitaire qui ne connaît rien au cinéma, dit à la presse que les stars détruisent Hollywood.

– Nous avons laissé les fous diriger l'asile et ils ont failli le démolir.

Pat Newcomb dit que Liz Taylor a signé un contrat spécial. Elle est en train de couler la Fox, mais ils ne peuvent pas la renvoyer.

– Vous êtes la seule qu'ils peuvent licencier. En le faisant, ils prouvent que les stars ne dirigent pas l'asile. De plus, l'arrêt de *Something's Got to Give* leur permet d'économiser des millions de dollars.

– Alors je leur rends service quand j'arrive en retard et quand je reste chez moi.

– Vous devez réagir, Marilyn. Envoyez un communiqué de presse aux journaux. Dites-leur ce qui cloche à Hollywood. Tous ces patrons incompétents qui regardent dans leur boule de cristal pour prendre des décisions stupides.

– *Yeah*, ils feraient mieux d'y réfléchir à deux fois avant de jeter à la poubelle leur principale source de revenus.

Ils disent que je leur dois un demi million de dollars pour rupture de contrat. Ils affirment que je ne suis pas malade. D'ailleurs je m'amuse tous les soirs dans les boîtes de nuit de Hollywood. Les gens des relations publiques de la Fox, qui étaient mes amis proches, qui ont fait de grands efforts pour lancer ma carrière il y a dix ans, répandent les pires rumeurs : que je suis folle, que je passe des heures toute nue dans ma loge pendant que l'équipe m'attend sur le plateau, que je ne suis pas professionnelle, que j'exige constamment des changements dans les dialogues, que je ne peux pas retenir plus de trois mots, et ainsi de suite. George Cukor en rajoute sans se faire prier.

– Elle a perdu la boule, dit-il aux journalistes. Les prises que nous avons tournées pour *Something's Got to Give* ne valent rien. Elle est tellement droguée qu'elle ne tient plus debout. Sa carrière est finie.

Ils prétendent que les techniciens sont furieux parce que je les prive de leur salaire, mais je leur ai parlé et je sais qu'ils me soutiennent. Ils aimeraient mieux être débarrassés de George Cukor.

La Fox veut engager Lee Remick pour me remplacer. Jean-Louis a déjà pris ses mesures pour retoucher les costumes.

Dean Martin dit qu'il ne veut pas continuer avec une autre que moi.

– Écoutez, dans le film, je ne quitte pas Cyd Charisse pour n'importe quelle autre femme, je la quitte pour Marilyn Monroe. Qui d'autre ?

Ils croient qu'il n'aime pas Lee Remick, alors ils offrent le rôle à Kim Novak, Shirley MacLaine, Doris Day. Elles refusent, indignées par la manière dont le studio m'a traitée. Elles ne sont pas bêtes, elles savent très bien ce qui se passe. Dean Martin finit par partir. La Fox porte plainte et lui réclame trois millions de dollars, c'est-à-dire ce qu'ils ont dépensé jusque là.

Pendant ce temps, les membres du conseil d'administration de la Fox commencent à se fâcher avec Levathes et les autres patrons.

– Vous avez renvoyé notre plus grande star ! Juste au moment où ces photos sexy de la scène de la piscine s'étalent dans tous les magazines et donnent envie au public de voir le film.

Mon avocat dit qu'ils vont bientôt me supplier de revenir.

Okay, mais leurs méchants mensonges me perturbent. Ces salauds offrent ma vie privée en pâture au public. Ils décrivent les maladies mentales de ma grand-mère et de ma mère, comme pour suggérer qu'elles sont héréditaires. J'ai toujours eu peur de devenir folle, c'est sûr. Le Dr Greenson m'aide à échapper à l'asile. Si je deviens vraiment cinglée, la Fox sera responsable.

Ce qui me réconforte, c'est de voir mon portrait sur toutes les couvertures de magazines. Les photos nues et mon conflit avec la Fox m'ont mise sur le devant de la scène. Life, Vogue et Cosmopolitan veulent m'interviewer et me photographier.

– Comment se sent-on à trente-six ans ? demande la fille de Cosmo.

– Tant que les gamins de seize ans sifflent sur mon passage, je ne me sens pas vieillir.

Le photographe de Vogue, Bert Stern, réalise une série de photos magnifiques dans lesquelles je porte une robe du soir, un manteau de fourrure, ou rien du tout en dehors d'un voile ou d'un foulard.

– Vous êtes un mystère, Marilyn, dit-il. Une sorte de déesse. La femme que tout homme rêve de posséder.

Le reporter de *Life*, Dick Meryman, vient plusieurs fois chez moi. Je l'aime bien. Je lui fais confiance, peut-être parce qu'il s'occupe de la rubrique "religion" du magazine. Je lui ouvre mon cœur.

– L'industrie devrait se conduire comme une mère dont l'enfant a failli être écrasé par une voiture en traversant la rue. Mais au lieu de prendre l'enfant dans leurs bras, ils se mettent à le punir. Comme si vous n'aviez pas le droit d'attraper un rhume. Comment osez-vous attraper un rhume ou un virus ? Les patrons peuvent s'enrhumer et rester à la maison et téléphoner pour prévenir, mais les acteurs ? J'aimerais les voir jouer la comédie avec de la fièvre et une infection virale ! Je suis là pour tenir un rôle, pas pour être punie par un studio. Ce n'est pas une école militaire, après tout. Ce serait peut-être une sorte de soulagement d'arrêter le cinéma. Ce genre de travail est comme un sprint de cent mètres et alors vous atteignez la ligne d'arrivée et vous soufflez et vous vous dites que vous avez réussi, mais ce n'est jamais fini. Il y a une autre scène et un autre film et vous devez tout recommencer.

– Vous n'aimez pas le studio, n'est-ce pas ?

– Je ne travaille pas pour le studio, mais pour les gens qui vont voir mes films. J'ai toujours pensé que même dans la scène la plus simple, ils devraient en avoir pour leur argent. C'est une de mes obligations, de faire de mon mieux. J'ai le sentiment, certains jours, quand il y a certaines scènes avec beaucoup de responsabilité en ce qui concerne le sens et je me dis, *gee* si seulement j'avais pu être une femme de ménage…

– Peut-être que les femmes de ménage préféreraient être Marilyn Monroe.

– La célébrité peut être un fardeau. Elle vous apporte un bonheur incomplet, elle ne vous comble pas. Elle vous réchauffe un peu, mais la chaleur est temporaire. Quand vous êtes célèbre, tous vos défauts sont montés en épingle. La célébrité va partir et… Au revoir, célébrité, tu as été mienne ! J'ai toujours su qu'elle était capricieuse. C'est une chose que j'ai connue, mais ce n'est pas là que je vis. Il est plaisant que les gens vous incluent dans leurs fantasmes, mais j'aimerais aussi être acceptée pour ce que je suis.

– Cela vous dérange d'être un symbole sexuel ?

– Un symbole sexuel devient une chose et je déteste être une chose. Je ne me vois pas comme une marchandise, mais je suis sûre que des tas de gens le font, y compris une entreprise en particulier que je ne nommerai pas. Pourtant, je ne me plains pas d'avoir à supporter une image séduisante et sexuelle. Nous sommes tous des créatures sexuelles, Dieu merci, mais il est dommage que tant de gens méprisent et refoulent ce don de la nature. L'art, l'art véritable, vient de là. Tout. Les gens du studio ne me comprennent pas, mais les gens ordinaires, oui. Les ouvriers, les jeunes, les vieux. Mes deux maris, Mr DiMaggio et Mr Miller, avaient des enfants et je m'entendais bien avec eux. Ils m'apportaient de grandes satisfactions. Avez-vous vu mon jardin ? J'ai planté les fleurs moi-même. Vous pouvez faire trempette dans la piscine, si vous voulez.

– Jamais pendant le service.

– Je vis maintenant dans mon travail et dans quelques relations avec les rares personnes sur lesquelles je peux vraiment compter. Je suis née gémeaux.

– Vous voulez dire que vous avez une personnalité double, comme Dr Jekyll et Mr. Hyde ?

– Plus que double. Je suis tellement de personnes en même temps. Cela me trouble quelquefois. Je préférerais être juste moi.

– Qui est toujours en retard, Jekyll ou Hyde ?

– Je ne veux pas être en retard, mais je le suis en général, à mon grand regret. Souvent, j'arrive en retard parce que je répète une scène, peut-être que je répète trop parfois. Quand les gens vont me voir et regardent l'écran, ils ne savent pas que j'étais en retard. À ce moment-là, le studio l'a oublié aussi et ramasse l'argent. *Oh, well*.

25 juillet. Mon avocat avait raison. La Fox rampe à mes pieds. La presse me soutient, le public encore plus. Le patron du studio, Mr Levathes, doit venir chez moi aujourd'hui en personne pour faire amende honorable et me ré-engager. *Gosh*, je me réveille tôt. Mon coiffeur lave mes cheveux et me coiffe. Whitey Snyder me maquille juste comme il faut.

Mr Levathes est charmant.

– Personne ne veut verser le sang, dit-il. Nous sommes prêts à reprendre le tournage le 4 septembre. Nous avons amélioré le scénario, en vérité. Nous remplacerons Cukor par Negulesco, si vous voulez. Ah oui, nous avons augmenté votre salaire, deux cent cinquante mille dollars.

– Negulesco ? Bien… Je veux lire le nouveau scénario.

– Bien sûr, bien sûr.

– J'ai pensé à des choses. Elle a perdu l'habitude de se servir d'un couteau et d'une fourchette, ayant passé cinq ans à manger avec ses doigts sur l'île déserte, alors des bouts de nourriture sautent ici et là quand elle mange avec la famille. Cela pourrait être drôle, non ?

– Une merveilleuse idée. Merveilleuse ! Nous avons tourné plus de la moitié du film, donc nous devrions pouvoir finir en un mois. Ensuite nous avons une comédie musicale, *I Love Luisa*. Cela vous permettrait d'arriver au bout de votre contrat de quatre films.

Je gagne sur toute la ligne. Je suis folle de joie. *I Love Luisa* raconte l'histoire d'une femme qui se marie quatre fois, parce que tous ses maris meurent quelques jours après les noces. Gene Kelly, Dean Martin, Paul Newman et Frank Sinatra joueraient les malheureux époux.

Le Studio a besoin de faire porter le chapeau à quelqu'un pour tout ce pataquès. Renvoyons Paula, disent-ils. Pauvre Paula ! Personne ne l'aime. Arthur Miller disait qu'elle remplaçait ma mère et qu'elle éait aussi folle qu'elle. Whitey Snyder dit qu'elle m'empêche de me tenir debout sur mes deux jambes. Bon, c'est vrai que le tournage de *The Prince and the Showgirl* s'est très bien passé sans elle. Le Dr Greenson dit aussi que je dépends trop d'elle. D'après lui, je dépends trop de tout le monde : Big Ralph, Pat

Newcomb, même Whitey Snyder. Tout le monde sauf lui. Comment pourrais-je me séparer d'eux ? Ils se tiennent à mes côtés depuis des années, comme une famille. Je ferais mieux de trouver un autre médecin. Il veux faire de moi sa chose. Il est jaloux de mes amis. Il m'interdit de jouer dans le film que John Huston prépare sur la vie du Dr Freud. Je ne sais quel écrivain français célèbre est en train d'écrire le scénario[1]. Anna Freud ne veut pas que l'on fasse un film sur son père, elle l'a dit à Greenson.

Yeah, c'est évident. je n'ai pas besoin de Greenson. Il a besoin de moi. Je vais me débarrasser de lui et de sa complice Madame Murray. *Gee*, j'ai découvert qu'elle ouvre et lit mon courrier, sur les ordres de son maître je suppose. Joe dit que Greenson est une grande araignée poilue, m'a attrapée dans sa toile. *Bye bye*, Dr Greenson. *Bye bye*, Mrs Murray. Joe me réconfortera et me consolera. Le seul homme qui ne me considère pas comme son jouet.

28 juillet. Lake Tahoe, à la frontière de la Californie et du Nevada. Inauguration d'un grand hôtel casino. Pete et Pat Lawford me conduisent depuis Los Angeles. Joe doit venir de San Francisco. Frank Sinatra est l'un des principaux actionnaires. Il chante ce soir. Tous ses amis sont là, y compris Dean Martin.

– Merci, Dean, pour ce que vous avez fait.

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Lee Remick. Vous avez refusé de continuer le tournage avec elle.

– Mon contrat me donnait le droit d'accepter ou de refuser la vedette féminine. Le scénario était faible, mais votre présence sauvait le film. Sans vous, le truc ne valait plus rien. Je leur ai dit de virer Cukor.

Je me jette dans les bras de Joe. Les bras les plus forts du monde. Grande nouvelle : nous avons décidé de nous remarier le 8 août.

Mercredi 1er août. La fouine vient de me dire qu'elle part en vacances.

– Je m'envole pour l'Europe avec ma sœur lundi prochain. Sauf si vous avez besoin de moi, Marilyn. Je n'ai pas encore acheté mes billets.

[1] Jean-Paul Sartre, un écrivain célèbre à l'époque.

– Non, okay. Je vais signer le chèque d'août d'avance. Vous savez, Mrs Murray, je vais voyager aussi. M'installer sur la côte Est, je pense, avec Joe. Donc, de toute façon, vous n'avez pas besoin de revenir ici en septembre.

Et voilà !

2 août. Je fête ma renaissance avec Whitey Snyder et Marge Plecher, mon habilleuse.

– C'est reparti, mes amis. J'ai parlé à Mr Negulesco. Je lui ai dit qu'il ne me reconnaîtrait pas : à partir de maintenant, Marilyn Monroe arrivera à l'heure ! Et je vais vous annoncer la nouvelle la plus fantastique. Je me remarie avec Joe la semaine prochaine ! Jean-Louis a déjà commencé à coudre la robe.

– C'est formidable. Mais vous savez quoi ? Cela va vous sembler bête. Nous voulions vous le dire. Nous nous marions aussi !

– Whitey et Marge ? *Wow* !

3 août. Je dis au Dr Greenson que je veux arrêter ma thérapie. Il prétendait qu'il allait me sevrer des pilules. Il disait que le Dr Engelberg rédigerait les ordonnances sous sa supervision, parce qu'il ne pouvait pas le faire lui-même, étant mon psychanalyste. Mais le Dr Engelberg n'en fait qu'à sa tête. Il apporte des pilules et m'injecte des prétendues vitamines plusieurs fois par jour. Je crois qu'il veut juste être proche de la grande star. Pendant ce temps, Greenson me donne d'autres pilules, comme si le fait qu'il est mon psychanalyste n'avait plus d'importance.

Il ne paraît pas content d'apprendre que Marilyn Monroe le quitte. Le sang lui monte au visage. Il ressemble à un méchant dans un mauvais film, d'un seul coup. Ses traits se crispent et se tordent. Au cinéma, au prix d'un petit trucage, il cracherait des flammes. Le bonhomme a un tempérament violent. M'a souvent crié dessus et m'a presque frappé une fois. M'a vraiment frappé, mais c'était peut-être une sorte d'accident.

– Vous avez tendance à attirer les gens qui vous sont nocifs, Marilyn, parce que votre inconscient essaie de reproduire les situations déplaisantes que vous avez connues dans votre enfance.

– C'est ça. Toutes les personnes de mon entourage sont nocives et je dois les renvoyer. Sauf vous, évidemment.

– Vous êtes très malade. Vous pouvez arrêter la thérapie, mais vous prenez un risque. Un risque terrible. Vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenue !

J'appelle Norman Rosten à New York.

– Tu as lu mon interview dans *Life* ? Qu'en penses-tu ?

– Tu as dit ce qu'il fallait. Les gens ne s'attendaient pas à ce genre de chose, je pense. La blonde idiote n'est pas si stupide, après tout !

– J'ai des tas de projets. Après avoir fini *Something's Got to Give*, je vais tourner *I Love Luisa*, une comédie musicale, ce sera mon dernier film pour la Fox. Avec Frank Sinatra, Dean Martin, Paul Newman et Gene Kelly. Les plus beaux acteur, hein ? C'est J. Lee Thompson[1] qui réalise. Je le vois lundi. Ensuite, je tournerai une vie de Jean Harlow. Je l'ai toujours admirée, bien sûr. Et peut-être aussi *A Tree Grows in Brooklyn*.[2] Tu sais ce que je fais la semaine prochaine ? Je me remarie avec Joe. Je donne une grande fête ici à Hollywood, puis je pars à New York. Lee et Paula ont acheté des places pour je ne sais quelle pièce sur Broadway. Tu viendras au théâtre avec nous ? Je veux m'amuser. Profitons de la vie avant de devenir des vieux croutons.

– Tu vas bien, Marilyn ? Tu parles de façon bizarre.

– Je me sens nerveuse. Le médecin, Dr Engelberg, vient de me faire une piqûre. Ils m'injectent des trucs louches, des prétendues vitamines. Ils me donnent des pilules. Au moins, quand je serai à New York, je ne les verrai plus.

Dr. Greenson ne veut pas lâcher prise. Il vient chez moi, reste des heures.

– J'ai mis ma propre vie entre parenthèses pour mieux m'occuper de vous, Marilyn. Vous me remerciez d'une curieuse façon.

Il prépare un coup fourré, je parie. Veut me garder sous son emprise. J'ai peur. Quand il part, je demande à Pat Newcomb de passer la nuit avec moi. Mrs. Murray chez sa sœur en train de préparer ses bagages. Peux pas dormir. Je me tourne, je me retourne, je me lève, je me recouche, j'écris ceci. Pendant ce temps, Pat dort comme un agneau nouveau-né. *Gee* les gens ne s'en font pas. Je me sens ballonnée, j'ai mal au cœur. Un manège qui tourne et tourne dans ma tête. Quelque chose qui cloche.

---

[1] J. Lee Thompson a effectivement tourné le film en 1963 (sortie en 1964) avec Shirley McLaine – et Robert Mitchum au lieu de Frank Sinatra. Le titre a été modifié : *What a Way to Go*.

[2] Ce best-seller mélodramatique de Betty Smith a été adapté au cinéma en 1945 par Elia Kazan, avec Dorothy McGuire et Joan Blondell.

Samedi 4 août. Mrs Murray arrive à huit heures du matin. Le dernier jour de la sorcière. Big Ralph appelle.

– Hey, Ralph ! Je t'ai parlé de mon mariage ? Qui ? Viens donc dîner demain soir, je te dirai qui.

Je commande un buffet et des fleurs pour ma grande fête la semaine prochaine. Je déjeune avec Pat. Retour de Greenson après le déjeuner. Dans ma chambre.

– Votre thérapie a bien avancé, Marilyn. Tous les éléments se mettent en place. Tant que nous n'avons pas achevé les dernières soudures qui garantiront une structure solide et stable, il y a beaucoup de tension. Si nous arrêtons maintenant, votre personnalité va se défaire, éclater en un millier de fragments. C'est ce qui est arrivé à votre mère.

– J'ai une demi-sœur, Berniece Quelquechose. Elle va bien. Si le studio ne m'avait pas donné tous ces *hot shots* et ces pilules depuis des années, s'il ne m'avait pas traitée comme de la merde, j'irais bien aussi.

– J'ai travaillé si dur pour vous aider. Tout ma famille s'y est mise. Ce n'est pas seulement un échec pour moi, mais pour eux aussi. Ils sont terriblement déçus.

Il a de la chance d'avoir des enfants. Pourquoi les mêler à ce foutoir ? Je commence à pleurer. Minable misérable incapable. Il dit à Pat qu'il s'occupe de moi et qu'elle peut rentrer chez elle. Il appelle Mrs Murray.

– Marilyn est très tendue. Je vous prie de la conduire à la plage. Elle va marcher un peu et se détendre.

Dans ma chambre prendre mes lunettes de soleil. Mon esprit mille morceaux. Déjà éclaté ? Juste quelques pilules rouges, Nembutal, me remonter. Dr Engelberg a prescrit.

Elle me conduit à la maison des Lawford. Invités. Connais personne. Parlent trop vite. Rien compris. *Gee* me sens vaseuse. Marcher sur la plage. Sables mouvants avaler mes pieds peux pas tenir debout. Pourquoi jouent volley ball ? Lancer balle en l'air, retombe toujours, stupide. Veux rentrer.

Maison vide. Dix minutes, quelqu'un. Qui ? Oh , Dr Greenson. Téléphone sonne. Pete Lawford.

– Marilyn ? Tu es passée comme l'éclair. Nous t'avons à peine vue. Nous avons notre dîner mexicain du samedi soir, tu sais. Viens donc. Vers sept heures.

– Oh, merci. Je ne crois pas… Peux pas. Merci.

– Allez ! Je te promets que tu pourras rentrer tôt. Je t'appelle tout à l'heure, au cas où tu changerais d'avis.

Téléphone sonne. Qui ? Mrs. Murray répond. Sonne, sonne. Greenson répond. Marilyn pas là, dit-il. Soir. Greenson s'en va. Demande sorcière passer nuit. Dernière nuit. Demain partie.

Si seulement Joe était là. Arrive de New York dimanche soir, ou non, lundi. Je vais lui écrire une lettre.

Cher Joe

Si seulement j'arrive à te rendre heureux, j'aurai réussi la chose la plus importante et difficile qui soit – c'est de rendre une personne complètement heureuse. Ton bonheur signifie mon bonheur, et

Oui, mais si j'envoie demain matin… Non, dimanche, pas de courrier. Si j'envoie lundi, ne sera plus New York, sera ici. Jamais plus séparés. Plus besoin lui écrire.

Téléphone sonne. Joe ?

– Hello, miss Monroe, c'est José.

– Qui ?

– José Bolanos. Nous nous sommes rencontrés au Mexique, quand vous êtes venue acheter des meubles. Vous vous souvenez ?

– Je sais pas… Fatiguée. Trop fatiguée… Une autre fois.

J'essaie d'appeler Big Ralph. Répond pas. Téléphone sonne.

– Nous servons les fajitas, Marilyn. Viens donc ! Tu vas t'amuser, tu verras. Marilyn ? Marilyn ?

– Oh… Sais pas. Je… Oh…

– Hello ? Marilyn ? Ça va ?

– Pete, dis au revoir à Pat. Dis au revoir au président. Dis au revoir à toi-même, pasque t'es gars sympa…

– Marilyn ? Marilyn ?

– Vais voir. Vais voir…

Peux plus écrire. Prendre des pilules et dormir. Combien pilules ? Jaunes ou rouges, pas mélanger. Peux pas rouges, flacon vide. Ça veut dire je prends jaunes. Sommeil, oh si fatiguée. Ils me réveilleront. Sinon tant pis.

Postface I

Marilyn Monroe est morte le samedi 4 août 1962. On ignore l'heure exacte de sa mort. Peut-être entre neuf et dix heures du soir.

Joe DiMaggio a organisé l'enterrement, qui a eu lieu le 8 août, le jour même où Marilyn et lui devaient se remarier. Il a passé la nuit auprès du corps. Whitey Snyder l'a maquillée pour la dernière fois.

Joe considérait que Hollywood avait tué Marilyn. Il a donc décidé qu'il n'y aurait ni producteurs, ni réalisateurs, ni stars aux obsèques, mais seulement des amis proches : Big Ralph, Pat Newcomb, les Strasberg, la famille Greenson, une trentaine de personnes en tout. Berniece Miracle, la demi-sœur de Marilyn, est venue de Floride.

Jusqu'en 1982, Joe a fait déposer des roses rouges une fois par semaine sur la tombe au cimetière de Westwood, comme William Powell l'avait fait pour Jean Harlow. Joe avait promis à Marilyn qu'il le ferait aussi. Personne ne sait pourquoi il a arrêté au bout de vingt ans.

Qui a tué Marilyn Monroe ?

Le Dr Noguchi, qui a connu son quart d'heure de gloire comme "médecin-légiste des stars", a rédigé le rapport d'autopsie. Il a trouvé des quantités incroyables de Nembutal et d'hydrate de chloral dans son corps, au moins vingt fois ce que des médecins prescriraient pour dormir. Sa conclusion logique (et officielle) : elle s'est suicidée.

Les amis de Marilyn pensaient que l'overdose n'était pas volontaire, mais accidentelle. Son organisme était habitué à des doses très élevées. Au lieu de compter les pilules, elle les avalait tant qu'elle était éveillée. Quand elle sombrait dans le sommeil, ou parfois le coma, elle s'arrêtait.

Selon la version officielle, Mrs. Murray l'a trouvée à trois heures du matin. Elle a appelé le Dr Greenson et il a appelé la police. L'autopsie a révélé qu'elle était morte bien avant minuit.

Les gens aiment les complots. Plusieurs auteurs ont écrit des livres pour "démontrer" que Marilyn a été assassinée. Les livres se sont bien vendus, donc on peut se demander si les auteurs croyaient vraiment à leurs thèses, ou voulaient d'abord gagner facilement quelques millions de dollars. Selon ces auteurs, Marilyn avait deux amants nommés Kennedy : Jack, le président, et Robert, son frère. Elle était furieuse parce que Robert ne

voulait pas divorcer et l'épouser. Elle connaissait des secrets d'État. Elle menaçait de les révéler. Robert a ordonné au FBI, qu'il contrôlait en tant que ministre de la justice, de la tuer. Il a passé cette nuit-là à San Francisco. Il aurait pu aller à Los Angeles et revenir en jet privé, etc.

La biographie la plus sérieuse, celle de Donald Spoto, réfute de manière convaincante les élucubrations des amateurs de complots. Les deux frères Kennedy n'ont jamais été vraiment proches de Marilyn. Robert n'a jamais été son amant. Elle ne connaissait aucun secret d'État. Spoto approuve la réponse de John Huston à DiMaggio : "Hollywood ne l'a pas tuée. Ce sont les docteurs." Il ne s'agit pas tant des médecins qui lui ont donné des *hot shots* et des pilules pendant des années que de Greenson et Engelberg. Alors que Greenson prescrivait de grandes quantités d'hydrate de chloral, qui devait en principe sevrer Marilyn des barbituriques, Engelberg lui donnait du Nembutal, un barbiturique puissant. Combiner Nembutal et hydrate de chloral à hautes doses est très dangereux et peut provoquer la mort.

Au fur et à mesure que divers auteurs continuent à écrire des livres sur Marilyn, l'image du Dr Greenson s'assombrit. Il paraît évident qu'il n'a pas respecté les règles élémentaires de l'éthique médicale et psychanalytique. Contrôler la plus grande star de Hollywood comme si elle avait été sa marionnette lui procurait sans doute une grande jouissance. Récemment, j'ai découvert que l'une de mes amies d'enfance était devenue psychanalyste et travaillait à Londres pour une école ou fondation Anna Freud. Ces gens-là défendent leurs collègues. Hohenberg, Kris et Greenson ont fait de grands efforts, disent-ils, pour empêcher Marilyn de couler. Bon, le Dr Kris a peut-être commis une petite erreur quand elle a envoyé Marilyn chez les fous, mais on ne peut pas juger ce qui s'est passé il y a si longtemps avec les critères d'aujourd'hui. Au moins, elle n'a pas prescrit d'électrochocs, ce qui était courant à l'époque. Le Dr Greenson s'est donné beaucoup de mal pour Marilyn. Il s'est attaché à elle parce qu'elle l'émouvait, et aussi pour le bien de l'humanité, parce qu'il espérait qu'elle pourrait tourner d'autres films et réjouir les foules. Il s'est senti coupable quand elle est morte. Il a appelé Anna Freud. Elle l'a consolé.

– Ne vous accusez pas, Greenson. Vous avez fait de votre mieux. On ne peut pas empêcher le suicide. Ces choses arrivent.

Après avoir étudié les résultats de l'autopsie et interrogé un grand nombre de gens, Spoto suppose que Marilyn, se sentant très tendue, a pris du Nembutal toute le journée pour se détendre. Greenson l'ignorait, puisque l'ordonnance était rédigée par Engelberg. Quand Marilyn a dit à Greenson qu'elle voulait arrêter la thérapie, il était bouleversé et a tenté de

contrôler Marilyn en l'endormant avec de l'hydrate de chloral. Mrs Murray lui a sans doute donné le somnifère sous la forme d'un lavement, ce qu'elle faisait souvent.

Quand Pete Crawford lui a parlé, un peu avant huit heures du soir, elle était déjà en train de mourir et le savait. C'est pourquoi elle a dit au revoir. Le Dr Greenson et Mrs Murray ont tenté de la ressusciter. Greenson n'est pas arrivé à joindre Engelberg, qui avait l'habitude de lui pomper l'estomac. Il aurait dû appeler un service d'urgence pour lui donner de l'oxygène, mais il devait d'abord effacer les traces de sa négligence. Les intestins de Marilyn s'étaient vidés à la suite du lavement. Mrs Murray a lavé le corps, les vêtements, les draps, le tapis. Quand Greenson a enfin appelé la police, à trois heures du matin, Marilyn était morte depuis au moins cinq heures.

Postface II

Dans son dernier numéro de décembre, le magazine américain Time présente son “homme de l’année”. En décembre 1999, le magazine a nommé et représenté sur sa couverture un “homme du siècle” : Alfred Einstein.

L’année 2005 a été déclarée “année de la physique” pour célébrer le centième anniversaire de la publication des grands articles de 1905 sur la relativité restreinte et les quanta. Cinquante-cinq ans après la mort d’Einstein, ses idées occupent toujours le devant de la scène. La relativité générale joue un rôle central dans l’astronomie moderne. Par exemple, les astronomes utilisent des galaxies massives comme “lentilles”, puisqu’elles dévient la lumière comme des lentilles de verre. Ils peuvent ainsi mieux voir ce qui se trouve plus loin. Dans notre vie de tous les jours, nous ne pourrions pas obtenir des coordonnées GPS exactes si nous nous en tenions à la théorie de Newton. On corrige les nombres pour tenir compte de la relativité générale.

La mécanique quantique nous permet de créer des machines raffinées comme des tomographes par émission de positrons, qui décèlent des tumeurs dans le cerveau, etc. Personne ne s’indigne plus que Dieu joue aux dés. Dans les articles consacrés aux déchets des centrales nucléaires, les journaux mentionnent la “demi-vie” des isotopes radioactifs sans paraître trouver cette notion bizarre.

La recherche d’avant-garde s’intéresse beaucoup aujourd’hui à “l’action fantôme à distance” imaginée par Einstein dans son paradoxe EPR. “La mécanique quantique, disait-il, semble exiger que des particules ayant interagi restent liées à distance d’une manière étrange. C’est impossible, donc la mécanique quantique n’est pas une théorie complète.” On considère maintenant que la mécanique quantique est une théorie complète et totalement efficace, surtout depuis que Feynman et d’autres physiciens l’ont perfectionnée. En 1964, un physicien irlandais, John Bell, a montré dans un article théorique que le raisonnement EPR était valide, c’est-à-dire que les particules restaient bien liées après une interaction. C’est le contraire de ce que Einstein voulait prouver, évidemment. Un physicien français, Alain Aspect, a obtenu le prix Nobel en 2022 pour avoir montré que deux photons “intriqués” semblaient s’influencer l’un l’autre à une distance de quinze mètres. Un savant suisse, Nicolas Gisin, a maintenu des particules intriquées à près de vingt kilomètres l’une de l’autre près de Genève. Si ce livre est encore en vente dans vingt ans, vous aurez peut-être dans votre poche un “ordinateur quantique” utilisant des photons

intriqués. Le processeur aura la taille d'un grain de riz et sera plus puissant que les plus gros super-ordinateurs d'aujourd'hui.

On discute encore du mécanisme exact de l'effet EPR. Un petit malin a trouvé un nom frappant : "Téléportation d'états quantiques". Les amateurs de science-fiction, en particulier les fans de la série Star Trek (ainsi qu'on peut le vérifier en cherchant "EPR paradox" dans Google), en déduisent que la téléportaton des personnes est possible, étant validée par Einstein lui-même. En réalité, c'est-à-dire en restant dans le cadre de la physique, on téléporte (peut-être) des états quantiques et rien d'autre.

Freeman Dyson, un physicien anglais qui a travaillé sur l'électro-dynamique quantique avec Feynman, dit que cela ne le dérange pas d'avoir deux théories incompatibles, la relativité et la mécanique quantique. Dans l'ensemble, les autres physiciens espèrent que le rêve d'unification d'Einstein se réalisera un jour. Ses vieux amis et rivaux, Heisenberg et Pauli, ont effectué des recherches en ce sens après sa mort. Il existe plusieurs "théories de tout" prometteuses et controversées aujourd'hui. La "théorie des cordes" a été inventée eu Japon vers 1970, puis améliorée pour devenir la "théorie des super-cordes" et la "M-théorie". Les cordes sont des petits brins d'énergie, beaucoup plus petits que les particules élémentaires. Elles créent la gravitation et les diverses particules en vibrant de différentes manières. Un univers à quatre dimensions est un peu restreint pour ce genre de contorsions, donc il faut imaginer un espace à dix ou onze dimensions. Einstein avait étudié un espace à cinq dimensions, suggéré en 1921 par Theodor Kaluza et Oskar Klein. Les dimensions supplémentaires sont "repliées", ce qui explique que nous ne les percevons pas. Le principal défaut de la théorie des cordes est que personne n'a trouvé le moyen de vérifier si elle est vraie.

Quand Einstein était jeune, de nombreux physiciens croyaient qu'ils savaient presque tout, et qu'une petite contradiction entre la relativité de Galilée et l'électromagnétisme serait bientôt résolue. Einstein a bâti sa théorie sur cette contradiction. Un renouveau et un expansion extraordinaires de la connaissance ont suivi. Nous avons découvert que l'univers contenait beaucoup plus de choses, petites et grandes, que nous ne le pensions. Ainsi nous sommes devenus plus sages : loin de prétendre que nous savons presque tout, nous admettons aujourd'hui que nous ne savons presque rien.

Quelque part sur cette planète, un jeune garçon ou une jeune fille regarde une boussole. Hé, l'aiguille semble bouger toute seule. Comment est-ce possible ?